00100408

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX.

TOME VIII.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX,
De l'Académie Françoise.

TOME HUITIEME. Vol

100408

10-9-9

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

00100408

LE PAYSAN
PARVENU,
OU
LES MEMOIRES
DE M***.

LE PAYSAN *PARVENU*, OU LES MEMOIRES DE M***.

PREMIERE PARTIE.

LE titre que je donne à mes Mémoires, annonce ma naissance. Je ne l'ai jamais dissimulée à qui me l'a demandée ; & il semble qu'en tout temps Dieu ait récompensé ma franchise là-dessus : car je n'ai pas remarqué qu'en aucune occasion on en ait eu moins d'égard & moins d'estime pour moi.

J'ai pourtant vu nombre de sots qui n'avoient & ne connoissoient point d'autre mérite dans le

monde, que celui d'être nés nobles, ou dans un rang distingué. Je les entendois mépriser beaucoup de gens qui valoient mieux qu'eux ; & cela seulement, parce qu'ils n'étoient pas Gentils-hommes : mais c'est que ces gens qu'ils méprisoient, respectables d'ailleurs par mille bonnes qualités, avoient la foiblesse de rougir eux-mêmes de leur naissance, de la cacher, & de tâcher de s'en donner une qui embrouillât la véritable, & qui les mît à couvert du dédain du monde.

Or, cet artifice-là ne réussit presque jamais : on a beau déguiser la vérité là-dessus, elle se venge tôt ou tard des mensonges dont on a voulu la couvrir ; & l'on est toujours trahi par un infinité d'évènements qu'on ne sçauroit ni parer ni prévoir : jamais je ne vis, en pareille matiere, de vanité qui fît une bonne fin.

C'est une erreur, au reste, que de penser qu'une obscure naissance vous avilisse, quand c'est vous-même qui l'avouez ; & que c'est de vous qu'on la sçait. La malignité des hommes vous laisse-là : vous la frustrez de ses droits ; elle ne voudroit que vous humilier ; & vous faites sa charge ; vous vous humiliez vous-même, elle ne sçait plus que dire.

Les hommes ont des mœurs malgré qu'ils en aient ; ils trouvent qu'il eſt beau d'affronter leurs mépris injuſtes : cela les rend à la raiſon. Ils ſentent dans ce courage une nobleſſe qui les fait taire : c'eſt une fierté ſenſée, qui confond un orgueil impertinent.

Mais c'eſt aſſez parler là-deſſus. Ceux que ma réflexion regarde, ſe trouveront bien de m'en croire.

La coutume, en faiſant un livre, c'eſt de commencer par un petit préambule ; & en voilà un. Revenons à moi.

Le récit de mes aventures ne ſera pas inutile à ceux qui aiment à s'inſtruire. Voilà, en partie, ce qui fait que je les donne ; je cherche auſſi à m'amuſer moi-même.

Je vis dans une campagne, où je me ſuis retiré, & où mon loiſir m'inſpire un eſprit de réflexion que je vais exercer ſur les évènements de ma vie. Je les écrirai du mieux que je pourrai : chacun a ſa façon de s'exprimer, qui vient de ſa façon de ſentir.

Parmi les faits que j'ai à raconter, je crois qu'il y en aura de curieux ; qu'on me paſſe mon ſtyle en leur faveur ; j'oſe aſſurer qu'ils ſont

vrais. Ce n'eſt point ici une Hiſtoire forgée à plaiſir ; & je crois qu'on le verra bien.

Pour mon nom, je ne le dis point, on peut s'en paſſer : ſi je le diſois, cela me gêneroit dans mes récits.

Quelques perſonnes pourront me reconnoître : mais je les ſçais diſcrettes ; elles n'en abuſeront point. Commençons.

Je ſuis né dans un village de la Champagne ; & ſoit dit en paſſant, c'eſt au vin de mon pays que je dois le commencement de ma fortune.

Mon pere étoit le Fermier de ſon Seigneur, homme extrêmement riche, (je parle de ce Seigneur) & à qui il ne manquoit que d'être noble, pour être Gentilhomme.

Il avoit gagné ſon bien dans les affaires, s'étoit allié à d'illuſtres Maiſons par le mariage de deux de ſes fils, dont l'un avoit pris le parti de la Robe, & l'autre, de l'épée.

Le pere & les fils vivoient magnifiquement : ils avoient pris des noms de Terre ; du véritable, je crois qu'ils ne s'en ſouvenoient plus eux-mêmes.

Leur origine étoit comme enſevelie ſous d'immenſes richeſſes. On la connoiſſoit bien, mais on n'en parloit plus. La nobleſſe de leurs alliances

avoit achevé d'étourdir l'imagination des autres sur leur compte ; de sorte qu'ils étoient confondus avec tout ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour & à la Ville. L'orgueil des hommes, dans le fond, est d'assez bonne composition sur certains préjugés ; il semble que lui-même il en sente le frivole.

C'étoit-là leur situation, quand je vins au monde. La Terre Seigneuriale, dont mon pere étoit le Fermier, & qu'ils avoient acquise, n'étoit considérable que par le vin qu'elle produisoit en assez grande quantité.

Ce vin étoit le plus exquis du pays, & c'étoit mon frere aîné qui le conduisoit à Paris chez notre Maître : car nous étions trois enfants, deux garçons, & une fille ; & j'étois le cadet de tous.

Mon aîné, dans un de ses voyages à Paris, s'amouracha de la veuve d'un Aubergiste, qui étoit à son aise, dont le cœur ne lui fut pas cruel, & qui l'épousa avec ses droits, c'est-à-dire, avec rien.

Dans la suite, les enfants de ce frere ont eu grand besoin que je les reconnusse pour mes neveux ; car leur pere, qui vit encore, qui est actuellement avec moi, & qui avoit continué le métier d'Aubergiste, vit, en dix ans, ruiner sa maison par les dispositions de sa femme.

A l'égard de ſes fils, mes ſecours les ont mis aujourd'hui en poſture d'honnêtes gens : ils ſont bien établis; & malgré cela je n'en ai fait que des ingrats, parce que je leur ai reproché qu'ils étoient trop glorieux.

En effet, ils ont quitté leur nom, & n'ont plus de commerce avec leur pere, qu'ils venoient autrefois voir de temps en temps.

Qu'on me permette de dire ſur eux encore un mot ou deux.

Je remarquai leur fatuité à la derniere viſite qu'ils lui rendirent. Ils l'appellerent *Monſieur* dans la converſation. Le bon-homme à ce terme ſe retourna, s'imaginant qu'ils parloient à quelqu'un qui venoit & qu'il ne voyoit pas.

Non, non, lui dis-je alors : il ne vient perſonne, mon frere, & c'eſt à vous que l'on parle : A moi ! reprit-il. Hé pourquoi cela? Eſt-ce que vous ne me connoiſſez plus, mes enfants ? Ne ſuis je pas votre pere ? Oh ! leur pere, tant qu'il vous plaira, lui dis-je : mais il n'eſt pas décent qu'ils vous appellent de ce nom-là. Eſt ce donc qu'il eſt malhonnête d'être le pere de ſes enfants, reprit-il ? Qu'eſt-ce que c'eſt que cette mode-là ?

C'eſt, lui dis-je, que le terme de *mon pere* eſt trop ignoble, trop groſſier : il n'y a que les pe-

tites gens qui s'en ſervent; mais chez les perſonnes auſſi diſtinguées que Meſſieurs vos fils, on ſupprime dans le diſcours toutes ces qualités triviales que donne la nature; & au-lieu de dire ruſtiquement, *mon pere*, comme le menu peuple, on dit *Monſieur*; cela a plus de dignité.

Mes neveux rougirent beaucoup de la critique que je fis de leur impertinence; leur pere ſe fâcha, & ne ſe fâcha pas en Monſieur, mais en vrai pere, & en vrai Aubergiſte.

Laiſſons-là mes neveux, qui m'ont un peu détourné de mon hiſtoire; & tant-mieux, car il faut qu'on s'accoutume de bonheur à mes digreſſions; je ne ſçais pas pourtant ſi j'en ferai de fréquentes; peut-être que oui, peut-être que non, je ne réponds de rien : je ne me gênerai point, je conterai toute ma vie; & ſi j'y mêle autre choſe, c'eſt que cela ſe préſentera ſans que je le cherche.

J'ai dit que c'étoit mon frere aîné qui conduiſoit chez nos maîtres le vin de la Terre dont mon pere avoit ſoin.

Or, ſon mariage le fixant à Paris, je lui ſuccédai dans ſon emploi de conducteur de vin.

J'avois dix-huit à dix-neuf ans : on diſoit que j'étois beau garçon, beau comme peut l'être un payſan, dont le viſage eſt à la merci du hâle de

l'air, & du travail des champs. Mais, à cela près, j'avois effectivement assez bonne mine; ajoutez-y je ne sçais quoi de franc dans ma physionomie; l'œil vif, qui annonçoit un peu d'esprit, & qui ne mentoit pas totalement.

L'année d'après le mariage de mon frere, j'arrivai donc à Paris avec ma voiture, & ma bonne façon rustique.

Je fus ravi de me trouver dans cette grande Ville; tout ce que j'y voyois, m'étonnoit moins, qu'il ne me divertissoit; ce qu'on appelle le grand monde, me paroissoit plaisant.

Je fus fort bien venu dans la maison de notre Seigneur. Les domestiques m'affectionnerent tout-d'un-coup: je disois hardiment mon sentiment sur tout ce qui s'offroit à mes yeux; & ce sentiment avoit, assez souvent, un bon-sens villageois, qui fesoit qu'on aimoit à m'interroger.

Il n'étoit question que de Jacob pendant les cinq ou six premiers jours que je fus dans la maison. Ma maitresse même voulut me voir, sur le récit que ses femmes lui firent de moi.

C'étoit une femme qui passoit sa vie dans toutes les dissipations du grand monde, qui alloit aux Spectacles, soupoit en ville, se couchoit à quatre heures du matin, se levoit à une heure après midi;

qui avoit des amants, qui les recevoit à ſa toilette, qui y liſoit les billets doux qu'on lui envoyoit, & puis les laiſſoit traîner par-tout ; les liſoit qui vouloit : mais on n'en étoit point curieux; ſes femmes ne trouvoient rien d'étrange à tout cela; le mari ne s'en ſcandaliſoit point. On eût dit que c'étoient-là, pour une femme, des dépendances naturelles du mariage. Madame, chez elle, ne paſſoit point pour coquette : elle ne l'étoit point non plus, car elle l'étoit ſans réflexion, ſans le ſçavoir; & une femme ne dit point qu'elle eſt coquette, quand elle ne ſçait pas qu'elle l'eſt, & qu'elle vit dans ſa coquetterie, comme on vivroit dans l'état le plus décent & le plus ordinaire.

Telle étoit notre maitreſſe, qui menoit ce train de vie tout auſſi franchement qu'on boit, & qu'on mange; c'étoit, en un mot, un petit libertinage de la meilleure foi du monde.

Je dis petit libertinage, & c'eſt dire ce qu'il faut; car, quoiqu'il fût fort franc de ſa part & qu'elle n'y réfléchît point, il n'en étoit pas moins ce que je dis.

Du reſte, je n'ai jamais vu une meilleure femme; ſes manieres reſſembloient à ſa phyſionomie, qui étoit toute ronde.

Elle étoit bonne, généreuſe; ne ſe formaliſoit de rien, familiere avec ſes domeſtiques, abrégeant les reſpects des uns, les révérences des autres; la franchiſe, avec elle, tenoit lieu de politeſſe. Enfin, c'étoit un caractere ſans façon. Avec elle, on ne feſoit point de fautes capitales, il n'y avoit point de réprimandes à eſſuyer; elle aimoit mieux qu'une choſe allât mal, que de ſe donner la peine de dire qu'on la fît bien. Aimant de tout ſon cœur la vertu, ſans inimitié pour le vice, elle ne blâmoit rien, pas même la malice de ceux qu'elle entendoit blâmer les autres. Vous ne pouviez manquer de trouver éloge ou grâce auprès d'elle; je ne lui ai jamais vu haïr que le crime, qu'elle haïſſoit peut-être plus fortement que perſonne. Au demeurant, amie de tout le monde, & ſurtout de toutes les foibleſſes qu'elle pouvoit vous connoître.

Bon jour, mon garçon, me dit-elle, quand je l'abordai. Hé bien! comment te trouves-tu à Paris? & puis ſe tournant du côté de ſes femmes: vraiment, ajouta-t-elle, voilà un payſan de bonne mine.

Bon! Madame, lui répondis je, je ſuis le plus malfait de notre village. Va, va, me dit-elle,

tu ne me parois ni ſot, ni mal bâti ; & je te conſeille de reſter à Paris, tu y deviendras quelque choſe.

Dieu le veuille, Madame, lui répartis-je ; mais j'ai du mérite & point d'argent : cela ne joue pas enſemble.

Tu as raiſon, me dit elle en riant : le temps remédiera à cet inconvénient ; demeure ici. Je te mettrai auprès de mon neveu, qui arrive de Province, & qu'on va envoyer au collége : tu le ſerviras.

Que le Ciel vous le rende, Madame, lui répondis je ; dites-moi ſeulement ſi cela vaut fait, afin que je l'écrive à notre pere : je me rendrai ſi ſçavant, en le voyant étudier, que je vous promets de ſçavoir quelque jour vous dire la ſainte Meſſe. Hé ! que ſçait-on ? Comme il n'y a que chance dans ce monde, ſouvent on ſe trouve Evêque ou Vicaire, ſans ſçavoir comment cela s'eſt fait.

Ce diſcours la divertit beaucoup, ſa gaieté ne fit que m'animer ; je n'étois pas honteux des bétiſes que je diſois, pourvu qu'elles fuſſent plaiſantes : car à travers l'épaiſſeur de mon ignorance, je voyois qu'elles ne nuiſoient jamais à un homme qui n'étoit pas obligé d'en ſçavoir davantage, &

même qu'on lui tenoit compte d'avoir le courage de répliquer à quelque prix que ce fût.

Ce garçon est plaisant, dit-elle, je veux en avoir soin; prenez garde à vous, vous autres; (& c'étoit à ses femmes à qui elle parloit:) sa naïveté vous réjouit aujourd'hui, vous vous en amusez comme d'un paysan: mais ce paysan deviendra dangereux, je vous en avertis.

Oh! repliquai-je, Madame, il n'y a que faire d'attendre après cela; je ne deviendrai point, je suis tout devenu: ces Demoiselles sont bien jolies, & cela forme bien un homme; il n'y a point de village qui tienne, on est tout-d'un-coup né natif de Paris, quand on les voit.

Comment dit-elle, te voilà déjà galant; & pour laquelle te déclarerois-tu? (elles étoient trois.) Javote est une jolie blonde, ajouta-t-elle: & Mademoiselle Génevieve une jolie brune, m'écriai-je tout de suite.

Génevieve, à ce discours, rougit un peu; mais d'une rougeur qui venoit d'une vanité contente, & elle déguisa la petite satisfaction que lui donnoit ma préférence, d'un souris qui signifioit pourtant, je te remercie; mais qui signifioit aussi, ce n'est que sa naïveté bouffonne qui me fait rire.

Ce qui est de sûr, c'est que le trait porta; &, comme on le verra dans la suite, ma saillie lui fit dans le cœur une blessure sourde dont je ne négligeai pas de m'assurer : car je me doutai que mon discours n'avoit pas dû lui déplaire; & dès ce moment-là je l'épiai pour voir si je pensois juste.

Nous allions continuer la conversation, qui commençoit à tomber sur la troisieme femme-de-chambre de Madame, qui n'étoit ni brune, ni blonde, & qui n'étoit d'aucune couleur; & qui portoit un de ces visages indifférents qu'on voit à tout le monde, & qu'on ne remarque à personne.

Déjà je tâchois d'éviter de dire mon sentiment sur son chapitre, avec un embarras mal-adroit & ingénu qui ne fesoit pas l'éloge de ladite personne, quand un des adorateurs de Madame entra, & nous obligea de nous retirer.

J'étois fort content du marché que j'avois fait de rester à Paris. Le peu de jours que j'y avois passés m'avoit éveillé le cœur, & je me sentis tout-d'un-coup en appétit de fortune.

Il s'agissoit de mander l'état des choses à mon pere, & je ne sçavois pas écrire: mais je songeai à Mademoiselle Génevieve; & sans plus délibérer, j'allai la prier d'écrire ma lettre.

Elle étoit ſeule quand je lui parlai; & non-ſeulement elle l'écrivit, mais ce fut de la meilleure grâce du monde.

Ce que je lui dictois, elle le trouvoit ſpirituel & de bon ſens; & ne fit que rectifier mes expreſſions.

Profite de la bonne volonté de Madame, me dit-elle enſuite: j'augure bien de ton aventure. Eh bien! Mademoiſelle, lui répondis-je, ſi vous mettez encore votre amitié par-deſſus, je ne me changerai pas contre un autre; car déjà je ſuis heureux, il n'y a point de doute à cela, puiſque je vous aime. Comment! me dit-elle, tu m'aimes! Et qu'entends-tu par-là, Jacob?

Ce que j'entends, lui dis-je? de la belle & bonne affection, comme un garçon, ſauf votre reſpect, peut l'avoir pour une fille auſſi charmante que vous; j'entends que c'eſt bien dommage que je ne ſois qu'un chétif homme: car, mardi! ſi j'étois Roi, par exemple, nous verrions un peu, qui de nous deux ſeroit Reine: & comme ce ne ſeroit pas moi, il faudroit bien que ce fût vous. Il n'y a rien à refaire à mon dire.

Je te ſuis bien obligée de pareils ſentiments, me dit-elle d'un ton badin; & ſi tu étois Roi, cela demanderoit réflexion. Pardi! lui dis-je, Mademoiſelle,

Mademoiselle, il y a tant de gens par le monde que les filles aiment, & qui ne sont pas Rois : n'y aura-t-il pas moyen quelque jour d'être comme eux ?

Mais vraiment, me dit-elle, tu es pressant ; où as-tu appris à faire l'amour ? Ma foi ! lui dis-je, demandez-le à votre mérite : je n'ai point eu d'autre maître d'école ; & comme il me l'a appris, je le rends.

Madame là-dessus appella Génevieve, qui me quitta très-contente de moi, à vue de pays, & me dit en s'en allant : Va, Jacob, tu feras fortune, & je le souhaite de tout mon cœur.

Grand-merci, lui dis-je en la saluant d'un coup de chapeau, qui avoit plus de zele que de bonne grâce ; mais je me recommande à vous, Mademoiselle : ne m'oubliez pas, afin de commencer toujours ma fortune, vous la finirez quand vous pourrez. Cela dit, je pris la lettre, & la portai à la poste.

Cet entretien que je venois d'avoir avec Génevieve, me mit dans une situation si gaillarde, que j'en devins encore plus divertissant que je ne l'avois été jusques-là.

Pour surcroît de bonne-humeur, le soir du

même jour on m'appella pour faire prendre ma mesure par le Tailleur de la maison; & je ne sçaurois dire combien ce petit évènement enhardit mon imagination, & la rendit sémillante.

C'étoit Madame qui avoit eu cette attention pour moi.

Deux jours après on m'apporta mon habit avec du linge & un chapeau, & tout le reste de mon équipage. Un laquais de la maison, qui avoit pris de l'amitié pour moi, me frisa: j'avois d'assez beaux cheveux. Mon séjour à Paris m'avoit un peu éclairci le teint; & ma foi! quand je fus équipé, Jacob avoit fort bonne façon.

La joie de me voir en si bonne posture, me rendit la physionomie plus vive, & y jetta comme un rayon de bonheur à venir; du moins tout le monde m'en prédisoit, & je ne doutois pas du sujet de la prédiction.

On me complimenta fort sur mon bon air; & en attendant que Madame fût visible, j'allai faire essai de mes nouvelles grâces sur le cœur de Géneviéve, qui effectivement me plaisoit beaucoup.

Il me parut qu'elle fut surprise de la mine que j'avois sous mon attirail tout neuf: je sentis moi-même que j'avois plus d'esprit qu'à l'ordinaire;

Mais à peine cauſions-nous enſemble, qu'on vint m'avertir, de la part de Madame, de l'aller trouver.

Cet ordre redoubla encore ma reconnoiſſance pour elle; je n'allai pas, je vôlai.

Me voilà, Madame, lui dis-je en entrant: je ſouhaiterois bien avoir aſſez d'eſprit pour vous remercier à ma fantaiſie; mais je mourrai à votre ſervice, ſi vous me le permettez. C'eſt une affaire finie, je vous appartiens pour le reſte de mes jours.

Voilà qui eſt bien, me dit-elle alors; tu es ſenſible & reconnoiſſant, cela me fait plaiſir. Ton habit te ſied bien; tu n'as plus l'air Villageois. Madame, m'écriai-je, j'ai l'air de votre ſerviteur éternel; il n'y a que cela que j'eſtime.

Cette Dame alors me fit approcher, examina ma parure; j'avois un habit uni & ſans livrée. Elle me demanda qui m'avoit friſé, & me dit d'avoir toujours ſoin de mes cheveux, que je les avois beaux, & qu'elle vouloit que je lui fiſſe honneur. Tant que vous voudrez, quoique vous en ayez de tout fait, lui dis-je: mais n'importe, abondance ne nuit point. Notez que Madame venoit de ſe mettre à ſa toilette, & que ſa

figure étoit dans un certain désordre assez piquant pour ma curiosité.

Je n'étois pas né indifférent, il s'en falloit beaucoup : cette Dame avoit de la fraîcheur & de l'embonpoint, & mes yeux lorgnoient volontiers.

Elle s'en apperçut, & sourit de la distraction qu'elle me donnoit; moi je vis qu'elle s'en appercevoit, & je me mis a rire aussi d'un air que la honte d'être pris sur le fait & le plaisir de voir, rendoient moitié niais & moitié tendre; & la regardant avec des yeux mêlés de tout ce que je dis-là, je ne lui disois rien.

De sorte qu'il se passa alors entre nous deux une petite scene muette, qui fut la plus plaisante chose du monde; & puis se raccommodant ensuite assez négligemment : à quoi penses-tu, Jacob, me dit-elle ? Hé ! Madame, repris-je, je pense qu'il fait bon vous voir, & que Monsieur a une jolie femme.

Je ne sçaurois dire dans quelle disposition d'esprit cela la mit : mais il me parut que la naïveté de mes façons ne lui déplaisoit pas.

Les regards amoureux d'un homme du monde n'ont rien de nouveau pour une jolie femme, elle est accoutumée à leurs expressions, & ils sont dans un goût de galanterie qui lui est fa-

milier; de sorte que son amour-propre s'y amuse comme à une chose qui lui est ordinaire, & qui va quelquefois au-delà de la vérité.

Ici cela n'étoit pas de même; mes regards n'avoient rien de galant, ils ne sçavoient être que vrais. J'étois paysan, j'étois jeune, assez beau garçon; & l'hommage, que je rendois à ses appas, venoit du pur plaisir qu'ils me fesoient. Il étoit assaisonné d'une ingénuité rustique, plus curieuse à voir, & d'autant plus flatteuse, qu'elle ne vouloit point flatter.

C'étoient d'autres yeux, une autre maniere de considérer, une autre tournure de mine; & tout cela ensemble me donnoit apparemment des agréments singuliers dont je vis que Madame étoit un peu touchée.

Tu es bien hardi de me regarder tant? me dit-elle alors, toujours en souriant. Pardi! lui dis-je, est-ce ma faute, Madame? Pourquoi êtes-vous belle? Va-t-en, me dit-elle alors, d'un ton brusque, mais amical; je crois que tu m'en conterois, si tu l'ôsois; & cela dit, elle se remit à sa toilette, & moi je m'en-allai, en me retournant toujours pour la voir. Mais elle ne perdit rien de vue de ce que je fis, & me conduisit des yeux jusqu'à la porte.

Le soir même elle me présenta son neveu & m'installa au rang de son domestique. Je continuai de cajoler Génevieve. Mais depuis l'instant que je m'étois apperçu que je n'avois pas déplu à Madame même : mon inclination pour cette fille baissa de vivacité, son cœur ne me parut plus une conquête si importante ; & je n'estimai plus tant l'honneur d'être souffert d'elle.

Génevieve ne se comporta pas de même ; elle prit tout de bon du goût pour moi, tant par l'opinion qu'elle avoit de ce que je pourrois devenir, que par le penchant naturel qu'elle se sentit pour moi ; & comme je la cherchois un peu moins, elle me chercha davantage. Il n'y avoit pas long temps qu'elle étoit dans la maison ; & le mari de Madame ne l'avoit pas encore remarquée.

Comme le maître & la maîtresse avoient chacun leur appartement, d'où le matin ils envoyoient sçavoir comment ils se portoient, (& c'étoit-là presque tout le commerce qu'ils avoient ensemble) Madame, un matin, sur quelque légere indisposition de son mari, envoya Génevieve, pour sçavoir de ses nouvelles.

Elle me rencontra sur l'escalier en y allant, & me dit de l'attendre. Elle fut très-long-temps à re-

oir, & revint les yeux pleins de coquetterie. Vous voilà bien émerillonnée? Mademoiselle Génevieve, lui dis-je, en la voyant. Oh! tu ne sçais pas, me dit-elle, d'un air gai, mais goguenard; si je veux, ma fortune est faite.

Vous êtes bien difficile de ne pas vouloir, lui dis-je? Oui, dit-elle; mais il y a un petit article qui m'en empêche, c'est que c'est à condition que je me laisserai aimer de Monsieur, qui vient de me faire une déclaration d'amour.

Cela ne vaut rien, lui dis-je; c'est de la fausse monnoie que cette fortune-là: ne vous chargez point de pareille marchandise, & gardez la vôtre: tenez, quand une fille s'est vendue, je ne voudrois pas la reprendre du Marchand pour un liard.

Je lui tins ce discours, parce que, dans le fond, je l'aimois toujours un peu, & que j'avois naturellement de l'honneur.

Tu as raison, me dit-elle, un peu déconcertée des sentiments que je lui montrois: aussi ai-je tourné le tout en plaisanterie; & je ne voudrois pas de lui, quand il me donneroit tout son bien.

Vous êtes-vous bien défendue au moins? lui dis-je; car vous n'étiez pas fort courroucée, quand vous êtes revenue. C'est, reprit-elle, que je me

ſuis divertie de tout ce qu'il m'a dit. Il n'y aura point de mal une autre fois de vous mettre un peu en colere, répondis-je : cela ſera plus ſûr que de ſe divertir de lui ; car, à la fin, il pourroit bien ſe divertir de vous. En jouant, on ne gagne pas toujours, on perd quelquefois ; & quand on eſt une fois en perte, tout y va.

Comme nous étions ſur l'eſcalier, nous ne nous en dîmes pas davantage : elle rejoignit ſa maîtreſſe, & moi mon petit maître qui feſoit un thême, ou plutôt à qui ſon Précepteur le feſoit, afin que la ſcience de ſon écolier lui fît honneur, & que cet honneur lui conſervât ſon poſte de Précepteur, qui étoit fort lucratif.

Géneviéve avoit fait, à l'amour de ſon maître, plus d'attention qu'elle ne me l'avoit dit.

Ce maître n'étoit pas un homme généreux : mais ſes richeſſes, pour leſquelles il n'étoit pas né, l'avoient rendu glorieux, & ſa gloire le rendoit magnifique : de ſorte qu'il étoit extrêmement dépenſier, ſur-tout quand il s'agiſſoit de ſes plaiſirs.

Il avoit propoſé un bon parti à Géneviéve, ſi elle vouloit conſentir à le traiter en homme qu'on aime : elle me dit même deux jours après, qu'il avoit débuté par lui offrir une bourſe pleine d'or, & c'eſt la forme la plus dangereuſe que puiſſe

prendre le diable pour tenter une jeune fille un peu coquette, &, par-dessus le marché, intéressée.

Or, Génevieve étoit encline à ces deux petits vices: ainsi, il auroit été difficile qu'elle eût plaisanté de bonne-foi de l'amour en question; aussi ne la voyois-je plus que réveuse, tant la vue de cet or & la facilité de l'avoir la tentoient; & sa sagesse ne disputoit plus le terrein qu'en reculant lâchement.

Monsieur (c'est le maître de la maison, dont je parle) ne se rebuta point du premier refus qu'elle avoit fait de ses offres: il avoit pénétré combien sa vertu en avoit été affoiblie; de sorte qu'il revint à la charge encore mieux armé que la premiere fois, & prit contre elle un renfort de mille petits ajustements qu'il la força d'accepter sans conséquence; & des ajustements tout achetés, tout prêts à être mis, sont bien aussi séduisants que l'argent même avec lequel on les achete.

De dons en dons toujours reçus & donnés sans conséquence, tant fut procédé, qu'il devoit enfin lui fonder une pension viagere, à laquelle seroit ajouté un petit ménage clandestin qu'il promettoit de lui faire, si elle vouloit sortir d'auprès de sa maitresse.

J'ai sçu tout le détail de ce traité impur, dans une lettre que Génevieve perdit, qu'elle écrivoit à une de ses Cousines, qui ne subsistoit, autant que j'en pus juger, qu'au moyen d'un traité dans le même goût, qu'elle avoit passé avec un riche Vieillard: car cette lettre parloit de lui.

A l'esprit d'intérêt qui possédoit Genevieve, se joignoit encore une tentation singuliere; & cette tentation, c'étoit moi.

J'ai dit qu'elle en étoit venue à m'aimer véritablement. Elle croyoit aussi que je l'aimois beaucoup, non sans se plaindre pourtant de je ne sçais quelle indolence où je restois souvent, quand j'aurois pu la voir: mais je raccommodois cela par le plaisir que je lui marquois en la voyant; & du tout ensemble, il résultoit que je l'aimois, comme c'étoit la vérité, mais d'un amour assez tranquille.

Dans la certitude où elle en étoit, & dans la peur qu'elle eut de me perdre, (car elle n'avoit rien, ni moi non plus) elle songea que les offres de Monsieur, que son argent, & le bien qu'il promettoit de lui faire, seroient des moyens d'accélerer notre mariage. Elle espéra que sa fortune, quand elle en jouiroit, me tenteroit à mon tour,

& me feroit ſurmonter les premiers dégoûts que je lui en avois montrés.

Dans cette penſée, Génevieve répondit aux diſcours de ſon maître avec moins de rigueur qu'à l'ordinaire, & ſe laiſſa ouvrir la main pour recevoir l'argent qu'il lui offroit toujours.

En pareil cas, quand le premier pas eſt fait, on a le pied levé pour en faire un ſecond, & puis on va ſon chemin.

La pauvre fille reçut tout; elle fut comblée de préſents; elle eut de quoi ſe mettre à ſon aiſe: & quand elle ſe vit en cet état, un jour que nous nous promenions enſemble dans le jardin de la maiſon: Monſieur continue de me pourſuivre, me dit-elle adroitement, mais d'une maniere ſi honnête que je ne ſçaurois m'en ſcandaliſer; quant à moi, il me ſuffit d'être ſage, &, ſauf ton meilleur avis, je crois que je ne ferois pas ſi mal de profiter de l'humeur libérale où il eſt pour moi: il ſçait bien que ſon amour eſt inutile; je ne lui cache pas qu'il n'aboutira à rien: mais n'importe, me dit-il, je ſuis bien-aiſe que tu aies de quoi te reſſouvenir de moi, prends ce que je te donne, cela ne t'engagera à rien. Juſqu'ici j'ai toujours refuſé, ajouta-t-elle, & je crois que j'ai mal raiſonné. Qu'en dis-tu? C'eſt mon maître, il a de

l'amitié pour moi; car amitié ou amour, c'est la même chose, de la maniere dont j'y réponds; il est riche. Hé! pardi, c'est comme si ma maitresse vouloit me donner quelque chose, & que je ne voulusse pas. N'est-il pas vrai? parle.

Moi! repliquai-je totalement rebuté des dispositions où je la voyois, & résolu de la laisser pour ce qu'elle valoit, si les choses vont comme vous le dites, cela est à merveille; on ne refuse point ce qu'une maitresse nous donne; & dès que Monsieur ressemble à une maitresse, que son amour n'est que de l'amitié, voilà qui est bien. Je n'aurois pas deviné cette amitié-là, moi: j'ai cru qu'il vous aimoit, comme on aime à l'ordinaire une jolie fille; mais dès qu'il est si sage & si discrette personne, allez hardiment; prenez seulement garde de broncher avec lui, car un homme est toujours traître.

Oh! me dit-elle, je sçais bien à quoi m'en tenir. Et elle avoit raison, il n'y avoit plus de conseil à prendre; & ce qu'elle m'en disoit, n'étoit que pour m'apprivoiser petit-à-petit sur la matiere.

Je suis charmée, me dit elle en me quittant, que tu sois de mon sentiment: adieu, Jacob. Je vous salue, Mademoiselle, lui répondis-je, & je

vous fais mes compliments de l'amitié de votre amant; c'est un honnête-homme d'être si amoureux de votre personne, sans se soucier d'elle : bon jour, jusqu'au revoir, que le Ciel vous conduise.

Je lui tins ce discours d'un air si gai en la quittant, qu'elle ne sentit point que je me moquois d'elle.

Cependant l'amour de Monsieur pour Genevieve éclata un peu dans la maison. Les femmes-de-chambre ses compagnes en murmurerent moins peut-être par sagesse que par envie.

Voilà qui est bien vilain, bien impertinent ! me disoit Toinette, qui étoit la jolie blonde dont j'ai parlé. Chut ! lui répondis-je. Point de bruit, Mademoiselle Toinette. Que sçait-t-on ce qui peut arriver ? Vous avez aussi-bien qu'elle un visage fripon. Monsieur a les yeux bons; c'est aujourd'hui le tour de Genevieve pour être aimée; ce sera peut-être demain le vôtre; & puis de toutes les injures que vous dites contre-elle, qu'en arrivera-t-il ? Croyez-moi; un peu de charité pour l'amour de vous, si ce n'est pas pour l'amour d'elle.

Toinette se fâcha de ma réponse & alla s'en plaindre à Madame en pleurant; mais c'étoit mal

s'adresser pour avoir justice. Madame éclata de rire au récit naïf qu'elle lui fit de notre conversation; la tournure que j'avois donnée à la chose, fut tout-à-fait de son goût; il n'y avoit rien de mieux ajusté à son caractere.

Elle apprenoit pourtant par-là l'infidélité de son mari: mais elle ne s'en soucioit guères; ce n'étoit là qu'une matiere à plaisanterie pour elle. Es-tu bien sûre que mon mari l'aime? dit-elle à Toinette du ton d'une personne qui veut n'en point douter pour pouvoir en rire en toute confiance; cela seroit plaisant, Toinette; tu vaux pourtant mieux qu'elle. Voilà tout ce que Toinette en tira, & je l'aurois bien deviné; car je connoissois Madame.

Génevieve qui s'étoit méprise au ton dont je lui avois répondu sur les présents de Monsieur, & qui, alors, en étoit abondamment fournie, vint m'en montrer une partie, pour m'accoutumer par degrés, à voir le tout.

Elle me cacha d'abord l'argent; je ne vis que des nipes & de quoi en faire de toutes sortes d'especes, habits, cornettes, pieces de toiles & rubans de toutes couleurs; & le ruban lui seul est un terrible séducteur de jeunes filles aimables, & femmes-de-chambre!

Peut-on rien de plus généreux? me disoit-elle: me donner cela, seulement parce que je lui plaîs!

Oh! lui disois-je, je n'en suis pas surpris; l'amitié d'un homme pour une jolie fille va bien loin, voyez-vous! vous n'en resterez pas-là. Vraiment je le crois, me répartit-elle, car il me demande souvent si j'ai besoin d'argent. Hé! pardi sans doute, vous en avez besoin, lui dis-je: quand vous en auriez jusqu'au cou, il faut en avoir par-dessus la tête: prenez toujours; s'il ne vous sert de rien, je m'en accommoderai, moi: j'en trouverai le débit. Volontiers, me dit-elle, charmée du goût que j'y prenois, & des conjectures favorables qu'elle en tiroit pour le succès de ses vues; je t'assûre que j'en prendrai à cause de toi, & que tu en auras dès demain, peut-être: car il n'y a point de jour où il ne m'en offre.

Et ce qui fut promis fut tenu; j'eus le lendemain six louis d'or à mon commandement, qui, joints à trois que Madame m'avoit donnés pour payer un maître à écrire, me fesoient neuf prodigieuses, neuf immenses pistoles; je veux dire qu'ils composoient un trésor pour un homme qui n'avoit jamais que des sols marqués dans sa poche.

Peut-être fis-je mal en prenant l'argent de Génevieve; ce n'étoit pas, je pense, en agir dans toutes les regles de l'honneur : car enfin; j'entretenois cette fille dans l'idée que je l'aimois, & je la trompois : je ne l'aimois plus; elle me plaisoit pourtant toujours, mais plus qu'aux yeux, & plus au cœur.

D'ailleurs, cet argent qu'elle m'offroit n'étoit pas chrétien; je ne l'ignorois pas, & c'étoit participer au petit désordre de conduite, en vertu duquel il avoit été acquis : c'étoit du moins engager Génevieve à continuer d'en acquérir au même prix. Mais je ne sçavois pas encore faire des réflexions si délicates; mes principes de probité étoient encore fort courts; & il y a apparence que Dieu me pardonnera ce petit gain, car j'en fis un très-bon usage; il me profita beaucoup : j'en appris à écrire & l'arithmétique, avec quoi, en partie, je suis parvenu dans les suites.

Le plaisir avec lequel j'avois pris cet argent ne fit qu'enhardir Génevieve à pousser ses desseins : elle ne douta point que je ne sacrifiasse tout à l'envie d'en avoir beaucoup; & dans cette persuasion, elle perdit la tête, & ne se ménagea plus.

Suis-moi, me dit-elle un matin : je veux te montrer quelque chose.

Je

Je la suivis donc; elle me mena dans sa chambre, & là, elle m'ouvrit un petit coffre tout plein des profits de sa complaisance; à la lettre, il étoit rempli d'or, & assurément la somme étoit considérable : il n'y avoit qu'un Partisan qui eût le moyen de se damner si cherement; & bien des femmes plus hupées l'en auroient pour cela quitté à meilleur marché que la soubrette.

Je cachai avec peine l'étonnement où je fus de cette honteuse richesse; & gardant toujours l'air gaillard que j'avois jusques-là soutenu là-dessus : est-ce encore là pour moi, lui dis-je? Ma chambre n'est pas si bien meublée que la vôtre, & ce petit coffre-là y tiendra à merveille.

Oh! pour cet argent-ci, me répondit-elle, tu veux bien que je n'en dispose qu'en faveur du mari que j'aurai. Avise-toi là-dessus.

Ma foi! lui dis-je, je ne sçais où vous en prendre un; je ne connois personne qui cherche femme. Qu'est-ce que c'est que cette réponse-là? me répliqua-t-elle : où est donc ton esprit? est-ce que tu ne m'entends pas? Tu n'as que faire de me chercher un mari, tu peux en devenir un : n'es-tu pas du bois dont on les fait? Laissons-là le bois, lui dis-je; c'est un mot de mauvais augure.

Quant au reſte, continuai-je, ne voulant pas la bruſquer, s'il ne tenoit qu'à être votre mari, je le ſerois tout-à-l'heure, & je n'aurois peur que de mourir de trop d'aiſe. Eſt-ce que vous en doutez? N'y a-t-il pas un miroir ici? Regardez-vous, & puis vous m'en direz votre avis. Tenez, ne faut-il pas bien du temps pour s'aviſer ſi on dira oui avec Mademoiſelle? vous n'y ſongez pas vous-même, avec votre aviſement. Ce n'eſt pas-là la difficulté.

Hé! où eſt-elle donc, reprit-elle d'un air avide & content? Oh! ce n'eſt qu'une petite bagatelle, lui dis-je; c'eſt que l'amitié de Monſieur pourroit bien me procurer des coups de bâton, ſi j'allois lui ſouffler ſon amie. J'ai déjà vu de ces amitiés-là, elles n'entendent pas raillerie; & puis, que feriez-vous d'un mari ſi maltraité?

Quelle imagination vas-tu te mettre dans l'eſprit, me dit-elle? je gage que, ſi Monſieur ſçait que je t'aime, il ſera charmé que je t'épouſe, & qu'il voudra lui-même faire les frais de notre mariage.

Ce ne feroit pas la peine, lui dis-je; je les ferois bien moi-même: mais par ma foi je n'ôſe aller en avant, votre bon ami me fait peur. En un mot, ſa bonne affection n'eſt peut-être qu'une

ſimagrée ; je me doute qu'il y a ſous cette peau d'ami un Renard qui ne demande qu'à croquer la Poule ; & quand il verra un petit Roquet comme moi la pourſuivre ; je vous laiſſe à penſer ce qui en adviendra ; & ſi cet hypocrite de Renard me laiſſera faire.

N'eſt-ce que cela qui t'arrête ? me dis-tu vrai, me répartit-elle ? Aſſurément, lui dis-je ! Hé bien ! je vais travailler à te mettre en repos là-deſſus, me répondit-elle, & à te prouver qu'on n'a pas envie de te diſputer ta Poule. Je ſerois fâchée qu'on te ſurprît dans ma chambre ; ſéparons-nous ; mais je te garantis notre affaire faite.

Là-deſſus je la quittai un peu inquiet des ſuites de cette aventure, & avec quelque repentir d'avoir accepté de ſon argent ; car je devinai le biais qu'elle prendroit pour venir à bout de moi : je m'attendis que Monſieur s'en mêleroit, & je ne me trompai pas.

Le lendemain un laquais vint me dire de la part de notre maître, d'aller lui parler ; & je m'y rendis fort embarraſſé de ma figure. Hé bien ! me dit-il, Mons Jacob, comment ſe comporte votre jeune maître ? étudie-t-il aſſidûment ? Pas mal, Monſieur, repris-je. Et toi, te trouves-tu bien du ſéjour de Paris ?

Ma foi! Monſieur, lui répondis-je, j'y bois & mange d'auſſi bon appétit qu'ailleurs.

Je ſçais, me dit-il, que Madame t'a pris ſous ſa protection, & j'en ſuis bien-aiſe : mais tu ne me dis pas tout; j'ai déjà appris de tes nouvelles : tu es un compere. Comment donc! il n'y a que deux ou trois mois que tu es ici, & tu as déjà fait une conquête; à peine es-tu débarqué, que tu tournes la tête à de jolies filles : Génevieve eſt folle de toi, & apparemment que tu l'aimes à ton tour.

Hélas! Monſieur, repris-je, que m'auroit-elle fait pour la haïr, la pauvre enfant? Oh! me dit-il, parle hardiment, tu peux t'ouvrir à moi; il y a long-temps que ton pere me ſert, je ſuis content de lui, & je ſerois ravi de faire du bien au fils, puiſque l'occaſion s'en préſente. Il eſt heureux pour toi de plaire à Génevieve, & j'approuve ſon choix; tu es jeune & bien fait, ſage & actif, dit on : de ſon côté, Génevieve eſt une fille aimable, je protege ſes parents, & ne l'ai même fait entrer chez moi, que pour être plus à portée de lui rendre ſervice & de la bien placer : (il mentoit.) Le parti qu'elle prend rompt un peu mes meſures : tu n'as encore rien; je lui aurois ménagé un mariage plus avantageux : mais

enfin, elle t'aime & ne veut que toi, à la bonne heure. Je ſonge que mes bienfaits peuvent remplacer ce qui te manque, & te tenir lieu de patrimoine. Je lui ai déjà fait préſent d'une bonne ſomme d'argent, dont je vous indiquerai l'emploi; je ferai plus, je vous meublerai une petite maiſon, dont je paierai les loyers pour vous ſoulager, en attendant que vous ſoyez plus à votre aiſe: du reſte, ne t'embarraſſe pas, je te promets des commiſſions lucratives; vis bien avec la femme que je te donne, elle eſt douce & vertueuſe; au ſurplus, n'oublie jamais que tu as pour le moins la moitié de part à tout ce que je fais dans cette occurrence-ci. Quelque bonne volonté que j'aie pour les parents de Genevieve, je n'aurois pas été ſi loin, ſi je n'en avois encore davantage pour toi & pour les tiens. Ne parle de rien ici; les compagnes de ta maitreſſe ne me laiſſeroient pas en repos, & voudroient toutes que je les mariaſſe auſſi. Demande ton congé ſans bruit; dis qu'on t'offre une condition meilleure & plus convenable. Genevieve, de ſon côté, ſuppoſera la néceſſité d'un nouveau voyage pour voir ſa mere qui eſt âgée; & au ſortir d'ici, vous vous marierez tous deux. Adieu. Point de remercîments, j'ai affaire; va ſeulement informer

Génevieve de ce que je t'ai dit, & prends ſur ma table ce petit rouleau d'argent, avec quoi tu attendras, dans une auberge, que Génevieve ſoit ſortie d'ici.

Je reſtai comme un marbre à ce diſcours; d'un côté tous les avantages qu'on me promettoit étoient conſidérables.

Je voyois que du premier ſaut que je feſois à Paris, moi qui n'avois encore aucun talent, aucune avance, qui n'étois qu'un pauvre payſan, & qui me préparois à labourer ma vie pour acquérir quelque choſe (& ce quelque choſe dans mes eſpérances éloignées, n'entroit même en aucune comparaiſon avec ce qu'on m'offroit;) je voyois, dis-je, un établiſſement certain qu'on me jettoit à la tête.

Et quel établiſſement? une maiſon toute meublée, beaucoup d'argent comptant, de bonnes commiſſions dont je pouvois demander d'être pourvu ſur le champ. Enfin la protection d'un homme puiſſant & en état de me mettre à mon aiſe dès le premier jour, & de m'enrichir enſuite.

N'étoit-ce pas-là la pomme d'Adam toute revenue pour moi?

Je ſavourois la propoſition, cette fortune ſu-

bite mettoit mes esprits en mouvement ; le cœur m'en battoit, le feu m'en montoit au visage.

N'avoir qu'à tendre la main pour être heureux, quelle séduisante commodité ! n'étoit-ce pas-là de quoi m'étourdir sur l'honneur ?

D'un autre côté, cet honneur plaidoit sa cause dans mon âme embarrassée, pendant que ma cupidité y plaidoit la sienne. A qui est-ce des deux que je donnerai gagné ? disois-je ; je ne sçavois auquel entendre.

L'honneur me disoit, tiens-toi ferme, déteste ces misérables avantages qu'on te propose ; ils perdront tous leurs charmes quand tu auras épousé Génevieve ; le ressouvenir de sa faute te la rendra insupportable ; & puisque tu me portes dans ton sein, tout paysan que tu es, je serai ton tyran, je te persécuterai toute ta vie ; tu verras ton infamie connue de tout le monde, tu auras ta maison en horreur, & vous serez tous deux, ta femme & toi un ménage du diable ; tout ira au désarroi ; son amant la vengera de tes mépris, elle pourra te perdre avec le crédit qu'il a. Tu ne seras pas le premier à qui cela sera arrivé : rêves-y bien, Jacob. Le bien que t'apporte ta future est un présent du Diable ; & le Diable est un trompeur. Un beau jour il te reprendra tout, afin de te damner

par le désespoir, après t'avoir attrapé par sa marchandise.

On trouvera peut-être les représentations que me fesoit l'honneur un peu longues ; mais c'est qu'il a besoin de parler long-temps, lui, pour faire impression, & qu'il a plus de peine à persuader que les passions.

Car, par exemple, la cupidité ne répondoit à tout cela qu'un mot ou deux ; mais son éloquence quoique laconique étoit vigoureuse.

C'est bien à toi, paltoquet, me disoit-elle, à t'arrêter à ce chimérique honneur ! Ne te sied-il pas bien d'être délicat là-dessus, misérable rustre ? Va, tu as raison ; va te gîter à l'Hôpital, ton honneur & toi : vous y aurez tous deux fort bonne grâce.

Pas si bonne grâce, répondois-je en moi-même. C'est avoir de l'honneur en pure perte, que de l'avoir à l'Hôpital : je crois qu'il n'y brille gueres.

Mais l'honneur vous conduit-il toujours là ? Oui, assez souvent ; & si ce n'est là, c'est du moins aux environs.

Mais est-on heureux, quand on a honte de l'être ? Est-ce un plaisir que d'être à son aise à contre-cœur ? Quelle perplexité !

Ce fut-là tout ce qui se présenta en un instant à mon esprit. Pour surcroît d'embarras, je regar-

dois ce rouleau d'argent qui étoit ſur la table, il me paroiſſoit ſi rebondi ; quel dommage de le perdre !

Cependant, Monſieur, ſurpris de ce que je ne lui diſois rien, & que je ne prenois pas le rouleau qu'il avoit mis là pour appuyer ſon diſcours, me demanda à quoi je penſois. Pourquoi ne me dis-tu mot, ajouta-t-il ?

Hé! Monſieur, répondis-je, je rêve, & il y a bien de quoi. Tenez, parlons en conſcience; prenez que je ſois vous, & que vous ſoyez moi. Vous voilà un pauvre homme. Mais eſt-ce que les pauvres gens aiment à être cocus ? vous le ſerez pourtant, ſi je vous donne Génevieve en mariage. Hé! bien; voilà le ſujet de ma penſée.

Quoi! me dit il là-deſſus, eſt-ce que Génevieve n'eſt pas une honnête fille ? Fort honnête, repris-je, pour ce qui eſt en cas de faire un compliment ou une révérence : mais pour ce qui eſt d'être la femme d'un mari, je n'eſtime pas que l'honnêteté qu'elle a ſoit propre à cela.

Hé! qu'as-tu donc à lui reprocher ? me dit-il. Hé, hé, hé; repris-je en riant; vous ſçavez mieux que moi les tenants & les aboutiſſants de cette affaire-là, vous y étiez & je n'y étois pas; mais on ſçait bien à-peu-près comment cela ſe gouverne

Tenez, Monſieur, dites-moi franchement la vérité; eſt-ce qu'un Monſieur a beſoin de femme-de-chambre? & quand il en a une, eſt-ce elle qui le déshabille? Je crois que c'eſt tout le contraire.

Oh! pour le coup, me dit-il, vous parlez net, Jacob, & je vous entends; tout payſan que vous êtes, vous ne manquez pas d'eſprit. Ecoutez donc attentivement ce que je vais vous dire à mon tour.

Tout ce que vous vous imaginez de Géneviève eſt faux; mais ſuppoſons qu'il ſoit vrai, vous voyez les perſonnes qui viennent me voir, ce ſont tous gens de conſidération qui ſont riches, qui ont de grands équipages.

Sçavez-vous bien que parmi eux, il y en a quelques-uns qu'il n'eſt pas néceſſaire de nommer, & qui ne doivent leur fortune qu'à un mariage qu'ils ont fait avec des Géneviéves.

Or, croyez-vous valoir mieux qu'eux? Eſt-ce la crainte d'être moqué qui vous retient? Et par qui le ſerez-vous? Vous connoît-on, & êtes-vous quelque choſe dans le monde? Songera-t-on à votre honneur? S'imagine-t-on ſeulement que vous en ayez un, Benêt que vous êtes? Vous ne riſquez qu'une choſe, c'eſt d'avoir autant d'en-

vieux de votre état, qu'il y a de gens de votre ſorte qui vous connoiſſent. Allez, mon enfant, l'honneur de vos pareils, c'eſt d'avoir de quoi vivre, & de quoi ſe retirer de la baſſeſſe de leur condition, entendez-vous? Le dernier des hommes ici bas, eſt celui qui n'a rien.

N'importe, Monſieur, lui répondis-je, d'un air entre triſte & mutin; j'aimerois encore mieux être le dernier des autres que le plus faché de tous. Le dernier des autres trouve toujours le pain bon quand on lui en donne; mais le plus fâché de tous n'a jamais d'appétit à rien; il n'y a point de morceau qui lui profite, quand ce feroit de la perdrix; &, ma foi, l'appétit mérite bien qu'on le garde; & je le perdrois malgré toute ma bonne chere, ſi j'épouſois votre femme-de-chambre.

Votre parti eſt donc pris, répartit Monſieur? Ma foi! oui, Monſieur, répondis-je, & j'en ai bien du regret; mais que voulez-vous? dans notre Village, c'eſt notre coutume de n'épouſer que des filles; & s'il y en avoit une qui eût été femme-de-chambre d'un Monſieur, il faudroit qu'elle ſe contentât d'avoir un amant; mais pour de mari, *néant*: il en pleuvroit, qu'il n'en tomberoit pas un pour elle; c'eſt notre régime, &

ſur-tout dans notre famille. Ma mere ſe maria fille, ſa grand'-mere en avoit fait autant; & de grand'-mere, en grand'-mere, je ſuis venu droit comme vous voyez, avec l'obligation de ne rien changer à cela.

Je me fus à peine expliqué d'un ton ſi décifif, que, me regardant d'un air fier & irrité: vous étes un coquin, me dit-il. Vous avez fait chez moi publiquement l'amour à Génevieve; vous n'aſpiriez d'abord, m'a-t-elle dit, qu'au bonheur de pouvoir l'épouſer un jour. Les autres filles de Madame le ſçavent; d'un autre côté, vous oſez l'accuſer de n'être pas fille d'honneur; vous êtes frappé de cette impertinente idée-là; je ne doute pas qu'en conſéquence vous ne cauſiez ſur ſon compte, quand on vous parlera d'elle; vous êtes homme à ne la pas ménager dans vos petits diſcours; & c'eſt moi, c'eſt ma ſimple bonne volonté pour elle, qui ſeroit la cauſe innocente de tout le tort que vous pourriez lui faire. Non, Monſieur Jacob; j'y mettrai bon ordre; & puiſque j'ai tant fait que de m'en mêler, que vous avez déjà pris de ſon argent ſur le pied d'un homme qui devoit l'épouſer; je ne prétends pas que vous vous moquiez d'elle. Je ne vous laiſſerai point en liberté de lui nuire; & ſi vous ne l'épouſez pas, je vous déclare que ce

ſera moi à qui vous aurez affaire. Déterminez-vous; je vous donne vingt-quatre heures : choiſiſſez de ſa main ou du cachot; je n'ai que cela à vous dire : allons, retirez-vous, faquin.

Cet ordre, & l'épithete qui le ſoutenoit, me firent peur, & je ne fis qu'un ſaut de la chambre à la porte.

Génevieve, qui avoit été avertie de l'heure où Monſieur devoit m'envoyer chercher, m'attendoït au paſſage; je la rencontrai ſur l'eſcalier.

Ah, ah! me dit-elle, comme ſi nous nous étions rencontrés fortuitement; eſt-ce que tu viens de parler à Monſieur? que te vouloit-il donc?

Doucement, Génevieve, m'amie, lui dis-je; j'ai vingt-quatre heures devant moi pour vous répondre, & je ne dirai ma penſée qu'à la derniere minute.

Là-deſſus, je paſſai mon chemin d'un air renfrogné & même un peu brutal, & laiſſai Mademoiſelle Génevieve toute ſtupéfaite, & ouvrant de grands yeux qui ſe diſpoſoient à pleurer; mais cela ne me toucha point. L'alternative du cachot ou de ſa main m'avoit guéri radicalement du peu d'inclination qui me reſtoit pour elle; j'en avois le cœur auſſi nettoyé, que ſi je ne l'avois jamais

connue. Sans compter la farouche épouvante dont j'étois saisi, & qui étoit bien contraire à l'amour.

Elle me rappella plusieurs fois d'un ton plaintif : Jacob ! hé ! mais, parle-moi donc, Jacob. Dans vingt-quatre heures, Mademoiselle : puis, je courus toujours, sans sçavoir où j'allois ; car je marchois en égaré.

Enfin, je me trouvai dans le jardin, le cœur palpitant, regrettant les choux de mon Village, & maudissant les filles de Paris, qu'on vous obligeoit d'épouser, le pistolet sous la gorge ; j'aimerois autant, disois-je en moi-même, prendre une femme à la Friperie. Que je suis malheureux !

Ma situation m'attendrit sur moi-même, & me voilà à pleurer ; je tournois dans un bosquet, en fesant des exclamations de douleur, quand je vis Madame qui en sortoit avec un livre à la main.

A qui en as-tu donc, mon pauvre Jacob, me dit-elle, avec tes yeux baignés de larmes ?

Ah ! Madame, lui répondis-je, en me jettant à ses genoux ; ah ! ma bonne maitresse, Jacob est un homme coffré, quand vingt-quatre heures seront sonnées.

Coffré ! me dit-elle. As-tu commis quelque mauvaise action ? Hé ! tout à rebours de cela,

m'écriai-je ; c'eſt à cauſe que je n'en veux pas commettre une. Vous m'avez recommandé de vous faire honneur, n'eſt-ce pas, Madame ? Hé ! où le prendrai-je pour vous en faire, ſi on ne prétend pas que j'en garde ? Monſieur ne veut pas que je me donne les airs d'en avoir. Quel miſérable pays, Madame, où on met au cachot les perſonnes qui ont de l'honneur, & en chambre garnie celles qui n'en ont point ! épouſez des femmes-de-chambre, pour un homme, & vous aurez des rouleaux d'argent ; prenez une honnête fille, vous voilà niché entre quatre murailles. Voilà comme Monſieur l'entend, qui veut, ſauf votre reſpect, que j'épouſe ſa femme-de-chambre.

Explique-toi mieux, me dit Madame, qui ſe mordoit les levres pour s'empêcher de rire ; je ne te comprends point. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette femme-de-chambre ? eſt-ce que mon mari en a une ? Hé ! oui, Madame, lui dis-je ; c'eſt la vôtre, c'eſt Mademoiſelle Géneviève, qui me recherche, & qu'on me commande de prendre pour femme.

Ecoute, Jacob, me dit-elle ; c'eſt à toi à conſulter ton cœur. Hé bien ! mon cœur & moi, repris-je, avons auſſi là-deſſus raiſonné bien long-

temps ensemble, & il n'en veut pas entendre parler.

Il est pourtant vrai, dit-elle, que cela feroit ta fortune; car mon mari ne te laisseroit pas là: je le connois.

Oui, Madame, répondis-je; mais, par charité, songez un peu à ce que c'est que d'avoir des enfants qui vous appellent leur pere, & qui en ont menti. Cela est bien triste! & cependant si j'épouse Génevieve, je suis en danger de n'avoir point d'autres enfants que de ceux-là; je serai obligé de leur donner des nourrices qui me fendront le cœur: & vous me voyez désolé, Madame. Naturellement je n'aime pas les enfants de contrebande, & je n'ai que vingt-quatre heures, pour dire si je m'en fournirai peut-être d'une demi-douzaine, ou non. Portez-moi secours là-dedans, ayez pitié de moi. Le cachot qu'on me promet, empêchez qu'on ne me le tienne. Je suis d'avis de m'enfuir.

Non, non, me dit-elle: je te le défends. Je parlerai à mon mari, & je te garantis que tu n'as rien à craindre; va, retourne à ton service sans inquiétude.

Après ce discours, elle me quitta pour continuer

tinuer ſa lecture; & moi je me rendis auprès de mon petit maître, qui ne ſe portoit pas bien.

Il falloit, en m'en retournant, que je paſſaſſe devant la chambre de Génevieve, qui en avoit laiſſé la porte ouverte & qui me guétoit, aſſiſe & fondant en larmes.

Te voilà donc, *ingrat ! s'écria-t-elle* auſſi-tôt qu'elle me vit; fourbe, qui, non content de refuſer ma main, m'accable encore de honte & de mépris. Et c'étoit en me retenant par ma manche qu'elle m'apoſtrophoit ſur ce ton.

Parle, ajouta-t-elle : pourquoi dis-tu que je ne ſuis pas fille d'honneur ?

Hé ! mon Dieu, Mademoiſelle Génevieve, pardi ! donnez-moi du temps; ce n'eſt pas que vous ne ſoyez une honnête-fille : il n'y a que ce petit coffre plein d'or, & vos autres brinborions d'affiquets qui me chicanent, & je crois que ſans eux vous ſeriez encore plus honnête; j'aimerois bien autant votre honneur, comme il étoit ci-devant : mais n'en parlons plus, & ne nous querellons point. Vous avez tort, ajoutai-je avec adreſſe; que ne m'avez-vous dit bonnement les choſes ? il n'y a rien de ſi beau que la ſincérité; & vous êtes une diſſimulée. Il n'y avoit qu'à m'avouer votre petit fait, je n'y aurois pas re-

gardé de si près; car après cela on sçait à quoi s'en tenir, & du moins une fille vous est obligée de prendre tout en gré: mais vouloir me brider le nez, venir me bercer avec des contes à dormir debout, pendant que je suis le meilleur enfant du monde; ce n'est pas-là la maniere dont on en use. Il s'agissoit de me dire: Tiens, Jacob, je ne veux point te vendre chat en poche; Monsieur a couru après moi, je m'enfuyois: mais il m'a jetté de l'or, des nipes & une maison fournie de ses ustensiles, à la tête; cela m'a étourdie, je me suis arrêtée, & puis j'ai ramassé l'or, les nipes & la maison; en veux-tu ta part à cette heure? Voilà comme on parle; dites-moi cela, & puis vous sçaurez mon dernier mot.

Là-dessus les larmes de Génevieve redoublèrent, il en vint une ondée pendant laquelle elle me serroit les mains tant qu'elle pouvoit, sans me répondre; & c'étoit l'aveu de la vérité qui s'arrêtoit au passage.

A la fin, pourtant, comme je la consolois en la pressant de parler: si l'on pouvoit se fier à toi, me dit-elle. Hé! qui est-ce qui en doute, lui dis-je? Allons, ma belle Demoiselle, courage. Hélas! me répondit-elle, c'est l'amour que j'ai pour toi, qui est cause de tout.

Voilà qui est merveilleux, lui dis-je après. Sans lui, ajouta-t-elle, j'aurois méprisé tout l'or & toutes ses fortunes du monde; mais j'ai cru te fixer par la situation que Monsieur vouloit bien me procurer, & que tu serois bien-aise de me voir riche. Et cependant je me suis trompée; tu me reproches ce que je n'ai fait que par tendresse.

Ce discours me glaça jusqu'au fond du cœur. Ce qu'elle me disoit ne m'apprenoit pourtant rien de nouveau; car enfin je sçavois bien à quoi m'en tenir sur cette aventure, sans qu'elle m'en rendît compte: & malgré cela, tout ce qu'elle me disoit, je crus l'apprendre encore, en l'entendant raconter par elle même; j'en fus frappé comme d'une nouveauté.

J'aurois juré que je ne m'intéressois plus à Génevieve, & je crois l'avoir dit plus haut: mais apparemment qu'il me restoit encore dans le cœur quelque petite étincelle de feu pour elle, puisque je fus ému; mais tout s'éteignit dans ce moment.

Je cachai pourtant à Génevieve ce qui se passoit en moi: hélas! lui répondis-je, ce que vous me dites est bien fâcheux!

Quoi! Jacob, me dit-elle avec des yeux qui

me demandoient grâce, & qui étoient faits pour l'obtenir, si on n'étoit pas quelquefois plus irréconciliable, en pareil cas, avec une fille qui est belle, qu'avec une autre qui ne l'est pas ; quoi ! m'aurois-tu abusée, quand tu m'as fait espérer qu'un peu de sincérité nous raccommoderoit ensemble !

Non, lui dis-je ; j'aurois juré que je vous parlois loyalement : mais il me semble que mon cœur veut changer d'avis. Hé ! pourquoi en changeroit-il ? mon cher Jacob, s'écria-t-elle : tu ne trouveras jamais personne qui t'aime autant que moi. Tu peux d'ailleurs compter désormais sur une sagesse éternelle de ma part. Oui ; mais malheureusement, lui dis-je, cette sagesse vous prend un peu tard ; c'est le Médecin qui arrive après la mort.

Quoi ! reprit-elle, je te perdrai donc ? Laissez-moi rêver à cela, lui dis-je : il me faut un peu de loisir pour m'ajuster avec mon cœur ; il me chicane, & je vais tâcher aujourd'hui de l'accoutumer à la fatigue. Permettez que je m'en-aille penser à cette affaire.

Il vaut autant que tu me poignardes, me dit-elle, que de ne pas prendre ta résolution sur le champ. Il n'y a pas moyen, je ne sçaurois si vîte

ſçavoir ce que je veux; mais patience, lui dis-je, il y aura tantôt réponſe, & peut-être bonnes nouvelles avec: oui, tantôt; ne vous impatientez pas. Adieu, ma petite maitreſſe, reſtez en paix, & que le Ciel nous aſſiſte tous deux.

Je la quittai donc, & elle me vit partir avec une tendre inquiétude, qu'en vérité j'avois honte de ne pas calmer; mais je ne cherchois qu'à m'eſquiver, & j'entrai dans ma chambre avec la réſolution inébranlable de m'enfuir de la maiſon, ſi Madame ne mettoit pas quelque ordre à mon embarras, comme elle me l'avoit promis.

J'appris dans le cours de la journée que Génevieve s'étoit miſe au lit & qu'elle étoit malade, qu'elle avoit eu des maux de cœur; accidents dont on ſourioit en me les contant, & qu'on me venoit conter par préférence. Six ou ſept perſonnes de la maiſon, & ſur-tout les filles de Madame, vinrent me le dire en ſecret.

Pour moi, je me tus; j'avois trop de ſouci pour m'amuſer à babiller avec perſonne, & je reſtai tapi, dans mon petit taudis, juſqu'à ſept heures du ſoir.

Je les comptai, car j'avois l'oreille attentive à l'horloge, parce que je voulois parler à Ma-

dame qu'une légere migraine avoit empêchée de sortir.

Je me préparois donc à l'aller trouver, quand j'entendis du bruit dans la maison ; on montoit, on descendoit l'escalier avec un mouvement qui n'étoit pas ordinaire. Ah ! mon Dieu, disoit-on, quel accident !

Ce fracas-là m'émut, & je sortis de ma chambre pour sçavoir ce que c'étoit.

Le premier objet que je rencontrai, ce fut un vieux valet-de-chambre de Monsieur, qui levoit les mains au Ciel, en soupirant, qui pleuroit & qui s'écrioit : Ah ! pauvre homme que je suis Quelle perte, quel malheur ! Qu'avez-vous donc M. Dubois, lui dis-je, qu'est-il arrivé ?

Hélas ! mon enfant, dit-il, Monsieur est mort & j'ai envie d'aller me jetter dans la riviere.

Je ne pris pas la peine de l'en dissuader, parce qu'il n'y avoit rien à craindre ; il n'y avoit point d'apparence qu'il voulût choisir l'eau pour son tombeau, lui qui en étoit l'ennemi juré ; il y avoit peut-être plus de trente ans que le vieux ivrogne n'en avoit bu.

Au reste, il avoit raison de s'affliger ; la mort lui enlevoit un bon chaland : il étoit depuis quinze ans le pourvoyeur des plaisirs de son maître, qui

le payoit bien ; qu'il voloit, disoit-on, par-dessus le marché,

Je le laissai donc dans sa douleur, moitié raisonnable & moitié bachique : car il étoit plein de vin, quand je lui parlai, & je courus m'instruire plus à fond de ce qu'il venoit de m'apprendre.

Rien n'étoit plus vrai que son rapport, une apoplexie venoit d'étouffer Monsieur. Il étoit seul dans son cabinet, quand elle l'avoit surpris. Il n'avoit eu aucun secours, & un domestique l'avoit trouvé dans son fauteuil, & devant son Bureau, sur lequel étoit une lettre ébauchée de quelques lignes gaillardes, qu'il écrivoit à une Dame de bonne composition, autant qu'on en pouvoit juger ; car je crois que tout le monde dans la maison lut cette lettre, que Madame avoit prise dans le cabinet, & qu'elle laissa tomber de ses mains, dans le désordre où la jetta ce spectacle effrayant.

Pour moi, (il faut que je l'avoue franchement) cette mort subite m'épouvanta sans m'affliger, peut-être même la trouvai-je venue bien à propos ; je respirai, & j'avois pour excuse de ma dureté là-dessus, que le défunt m'avoit menacé de la prison : cela m'avoit alarmé, & sa mort me tiroit d'inquiétude, & mit le comble à la disgrâce où Génevieve étoit tombée dans mon cœur.

Hélas ! la pauvre fille, le malheur lui en vouloit ce jour-là. Elle avoit entendu aussi bien que moi le tintamarre qu'on fesoit dans la maison, & de son lit elle appella un domestique pour en sçavoir la cause.

Celui à qui elle s'adressa étoit un gros brutal, un de ces valets qui dans une maison ne tiennent jamais à rien qu'à leurs gages & qu'à leurs profits, & pour qui leur maître est toujours un étranger, qui peut mourir, périr, prospérer sans qu'ils s'en soucient : tant tenu, tant payé, & attrape qui peut.

Je le peins ici, quoique cela ne soit pas fort nécessaire : mais du moins sur le portrait que j'en fais, on peut éviter de prendre des domestiques qui lui ressemblent.

Ce fut donc ce gros sournois-là qui vint à la voix de Génevieve qui l'appelloit, & qui, interrogé de ce que c'étoit que ce bruit qu'elle entendoit, lui dit : c'est que Monsieur est mort.

A cette brusque nouvelle, Génevieve, déjà indisposée, s'évanouit.

Sans doute que ce valet ne s'amusa pas à la secourir. Le petit coffret plein d'argent, dont j'ai parlé, & qui étoit encore sur sa table, fixa son attention. De sorte que dès ce moment le coffret

& lui disparurent ; on ne les a jamais revus depuis, & apparemment qu'ils partirent ensemble.

Il nous reste encore d'autres malheurs ; le bruit de la mort de Monsieur fut bientôt répandu ; on ne connoissoit pas ses affaires ; Madame avoit vécu jusques-là dans une abondance dont elle ne sçavoit pas la source, & dont elle jouissoit dans une quiétude parfaite.

On l'en tira dès le lendemain : mille créanciers fondirent chez elle avec des Commissaires & toute leur sequelle. Ce fut un désordre épouvantable.

Les domestiques demandoient leurs gages & pilloient ce qu'ils pouvoient, en attendant de les recevoir.

La mémoire de Monsieur étoit maltraitée ; nombre de personnes ne lui épargnoient pas l'épithète de fripon. L'un disoit : il m'a trompé ; l'autre : je lui ai confié de l'argent, qu'en a-t-il fait ?

Ensuite on insultoit à la magnificence de sa veuve ; on ne la ménageoit pas en sa présence même, & elle se taisoit moins par patience, que par consternation.

Cette dame n'avoit jamais sçu ce que c'étoit que chagrin ; & dans la triste expérience qu'elle en fit alors, je crois que l'étonnement où la jettoit

ſon état, lui ſauvoit la moitié de ſa douleur.

Imaginez-vous ce que ſeroit une perſonne qu'on auroit tout-à-coup tranſportée dans un pays affreux, dont tout ce qu'elle auroit vu ne lui auroit pas donné la moindre idée; voilà comment elle ſe trouvoit.

Moi, qui n'avois pas été fâché de la mort de ſon mari, & qui, dans le fond, n'avois pas dû l'être, je réparai bien cette inſenſibilité excuſable par mon attendriſſement pour ſa femme. Je ne pus la voir ſans pleurer avec elle: il me ſembloit que, ſi j'avois eu des millions, je les lui aurois donnés avec une joie infinie: auſſi étoit-ce ma bienfaitrice.

Mais de quoi lui ſervoit que je fuſſe touché de ſon infortune? C'étoit la tendre compaſſion de ſes amis qu'il lui falloit alors, & pas celle d'un miſérable comme moi, qui ne pouvoit rien pour elle.

Mais dans ce monde toutes les vertus ſont déplacées, auſſi bien que les vices. Les bons & les mauvais cœurs ne ſe trouvent point à leur place. Quand je ne me ſerois pas ſoucié de la ſituation de cette Dame, elle n'y auroit rien perdu: mon ingrate inſenſibilité n'eût fait tort qu'à moi. Celle de ſes amis qu'elle avoit tant fêtés, la laiſſa

ſans reſſource, & mettoit le comble à ſes maux.

Il en vint d'abord quelques-uns de ces indignes amis; mais dès qu'ils virent que le feu étoit dans les affaires, & que la fortune de leur amie s'en alloit en ruine, ils ſourent encore, & apparemment qu'ils avertirent les autres; car il n'en revint plus.

Je paſſe la ſuite de ces triſtes évènements, le détail en ſeroit trop long.

Je ne demeurai plus que trois jours dans la maiſon: tous les domeſtiques furent renvoyés, à une femme-de-chambre près, que Madame n'avoit peut-être jamais autant aimée que les autres; à qui, dans ce moment, elle devoit tous ſes gages, & qui pourtant ne voulut jamais la quitter.

Cette femme-de-chambre, c'étoit ce viſage ſi indifférent dont j'ai parlé tantôt, ſur qui j'avois évité de dire mon ſentiment, & dont la phyſionomie étoit de ſi petite apparence.

La nature fait aſſez ſouvent de ces tricheries-là, elle enterre je ne ſçais combien de belles âmes ſous de pareils viſages: on n'y connoît rien; & puis, quand ces gens-là viennent à ſe manifeſter, vous voyez des vertus qui ſortent de deſſous terre.

Pour moi, pénétré, comme je l'ai dit, de tout

ce que je voyois, j'allai me présenter à Madame, & lui vouai un service éternel, s'il pouvoit lui être utile.

Hélas! mon enfant, me dit-elle, tout ce que je puis te répondre, c'est que je voudrois être en état de récompenser ton zele ; mais tu vois ce que je suis devenue, & je ne sçais pas ce que je deviendrai encore, ni ce qui me restera : ainsi je te défends de t'attacher à moi ; va te sauver ailleurs. Quand je t'ai mis auprès de mon neveu, je comptois avoir soin de toi: mais puisqu'aujourd'hui je ne puis rien, ne reste point; ta condition est trop peu de chose, tâche d'en trouver une meilleure, & ne perds point courage ; tu as un bon cœur, qui ne demeurera pas sans récompense.

J'insistai; mais elle voulut absolument que je la quittasse; & je me retirai, en vérité, fondant en larmes.

De-là, je me rendis à ma chambre pour y faire mon paquet : en y allant, je rencontrai le Précepteur de mon petit maître, qui escortoit déjà ses ballots. Son disciple pleuroit en lui disant adieu, & pleuroit tout seul. Je pris aussi congé du jeune enfant, qui s'écria d'un ton qui me fendit le cœur : hé quoi! tout le monde me quitte donc!

Je ne répartis à cela que par un ſoupir ; je ſavois que cette réponſe-là à ma diſpoſition, & je ſortis chargé de mon petit butin, ſans dire garre à perſonne. Je penſai pourtant aller dire adieu à Génevieve ; mais je ne l'aimois plus, je ne feſois que la plaindre ; & peut-être que dans la conjoncture où nous nous trouvions, il étoit plus généreux de ne me pas préſenter à elle.

Mon deſſein, au ſortir de chez ma maitreſſe, fut d'abord de m'en retourner à mon Village ; car je ne ſçavois que devenir, ni où me placer. Je n'avois point de connoiſſance, point d'autre métier que celui de Payſan : je ſçavois parfaitement ſemer, labourer la terre, travailler la vigne ; & voilà tout.

Il eſt vrai que mon ſéjour à Paris avoit effacé beaucoup de l'air ruſtique que j'y avois apporté ; je marchois d'aſſez bonne grâce ; je portois bien ma tête, & je mettois mon chapeau en garçon qui n'étoit pas un ſot.

Enfin j'avois déjà la petite oie de ce qu'on appelle uſage du monde ; je dis du monde de mon eſpece, & c'en eſt un : mais c'étoient-là tous mes talents ; ajoutez cette phyſionomie aſſez avenante que le Ciel m'avoit donnée, & qui jouoit ſa partie avec le reſte.

En attendant mon départ de Paris, dont je n'avois pas encore fixé le jour, je me mis dans une de ces petites auberges à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de gargotte.

Je vécus là deux jours avec des Voituriers qui me parurent très-grossiers; & c'eſt que je ne l'étois plus tant, moi.

Ils me dégoûterent du Village. Pourquoi m'en retourner, me diſois-je quelquefois? Tout eſt plein ici de gens à leur aiſe, qui, auſſi bien que moi, n'avoient pour tout bien que la Providence. Ma foi! reſtons encore quelques jours ici, pour voir ce qui en ſera; il y a tant d'aventures dans la vie, il peut m'en écheoir quelque bonne; ma dépenſe n'eſt pas ruineuſe, je puis encore la ſoutenir deux ou trois ſemaines; à ce qu'il m'en coûte par repas, j'irai loin : car j'étois ſobre, & je l'étois ſans peine. Quand je trouvois bonne chere, elle me ſeſoit plaiſir, je ne la regrettois pas; quand je l'avois mauvaiſe, tout m'accommodoit.

Et ce ſont-là d'aſſez bonnes qualités dans un garçon qui cherche fortune. Avec cette humeur-là, ordinairement il ne la cherche pas en vain; le haſard eſt volontiers pour lui, ſes ſoins lui réuſſiſſent; & j'ai remarqué que les gourmands

perdent la moitié de leur temps à être en peine de ce qu'ils mangeront : ils ont là-deſſus un ſouci machinal qui diſſipe une grande partie de leur attention pour le reſte.

Voilà donc mon parti pris de ſéjourner à Paris plus que je n'avois réſolu d'abord.

Le lendemain de ma réſolution je commençai par aller m'informer de ce qu'étoit devenue la Dame de chez laquelle j'étois ſorti, parce qu'elle auroit pu me recommander à quelqu'un; mais j'appris qu'elle s'étoit retirée dans un Couvent avec la généreuſe femme-de-chambre dont j'ai parlé; que ſes affaires tournoient mal, & qu'à peine auroit-elle de quoi paſſer dans l'obſcurité le reſte de ſes jours.

Cette nouvelle me fit encore jetter quelques ſoupirs, car ſa mémoire m'étoit chere; mais il n'y avoit point de remede à cela: & tout ce que je pus imaginer de mieux pour me fourrer quelque part, ce fut d'aller chez un nommé Maître Jacques, qui étoit de mon pays, & à qui mon pere, quand je partis du Village, m'avoit dit de faire ſes compliments. J'en avois l'adreſſe; mais juſques-là je n'y avois pas ſongé.

Il étoit Cuiſinier dans une bonne maiſon; & me voilà en chemin pour l'aller trouver.

Je paſſois le Pont-neuf entre ſept & huit heures du matin, marchant fort vîte à cauſe qu'il feſoit froid, & n'ayant dans l'eſprit que mon homme.

Quand je fus près du Cheval de Bronze, je vis une femme enveloppée dans une écharpe de gros taffetas uni, qui s'appuyoit contre les grilles, & qui diſoit : ah ! je me meurs.

A ces ces mots que j'entendis, je m'approchai d'elle, pour ſçavoir ſi elle n'avoit point beſoin de ſecours. Eſt-ce que vous vous trouvez mal, Madame, lui dis-je? Hélas! mon enfant, je n'en puis plus, me répondit-elle ; il vient de me prendre un grand étourdiſſement, & j'ai été obligée de m'appuyer ici.

Je l'examinai un peu pendant qu'elle me parloit, & je vis une face ronde, qui avoit l'air d'être ſucculemment nourrie ; & qui, à vue de pays, avoit coutume d'être vermeille, quand quelque indiſpoſition ne la terniſſoit pas.

A l'égard de l'âge de cette perſonne, la rondeur de ſon viſage, ſa blancheur & ſon embonpoint empêchoient qu'on en pût bien décider.

Mon ſentiment, à moi, fut qu'il s'agiſſoit d'une quarantaine d'années ; & je me trompois, la cinquantaine étoit complette.

Cette écharpe de gros taffetas ſans façon, une cornette

cornette unie, un habit d'une couleur à l'avenant, & je ne ſçais qu'elle réforme dévote répandue ſur toute cette figure; le tout ſoutenu d'une propreté tirée à quatre épingles, me firent juger que c'étoit une femme à Directeur: car elles ont preſque par-tout la même façon de ſe mettre, ces ſortes de femmes-là; c'eſt-là leur uniforme, & il ne m'avoit jamais plu.

Je ne ſçais à qui il faut s'en prendre, ſi c'eſt à la perſonne ou à l'habit; mais il me ſemble que ces figures-là ont une auſtérité critique qui en veut à tout le monde.

Cependant comme cette perſonne-ci étoit fraîche & ragoûtante, & qu'elle avoit une mine ronde, mine que j'ai toujours aimée, je m'inquiétai pour elle; & lui aidant à ſe ſoutenir: Madame, lui dis-je, je ne vous laiſſerai point-là, ſi vous le voulez bien, & je vous offre mon bras, pour vous reconduire chez vous; votre étourdiſſement peut revenir, & vous aurez beſoin d'aide. Où demeurez-vous?

Dans la rue de la Monnoie, mon enfant, me dit-elle, & je ne refuſe point votre bras, puiſque vous me l'offrez de ſi bon cœur; vous me paroiſſez un honnête garçon.

Vous ne vous trompez pas, repris-je en nous

mettant en marche; il n'y a que trois ou quatre mois que je suis sorti de mon Village, & je n'ai pas encore eu le temps d'empirer & de devenir méchant.

Ce seroit bien dommage que vous le devinssiez jamais, me dit-elle, en jettant sur moi un regard benevole & dévotement languissant; vous ne me semblez pas fait pour tomber dans un si grand malheur.

Vous avez raison, repris-je, Madame: Dieu m'a fait la grâce d'être simple & de bonne foi, & d'aimer les honnêtes gens.

Cela est écrit sur votre visage, me dit-elle: mais vous êtes bien jeune. Quel âge avez-vous? Pas encore vingt ans, repris-je.

Et notez que, pendant cette conversation, nous cheminions d'une lenteur étonnante, & que je la soulevois presque de terre, pour lui épargner la peine de se traîner.

Mon Dieu! mon fils, que je vous fatigue! me disoit-elle. Non, Madame, lui répondis-je: ne vous gênez point, je suis ravi de vous rendre ce petit service. Je le vois bien, reprit-elle; mais dites-moi, mon cher enfant, qu'êtes-vous venu faire à Paris? A quoi vous occupez-vous?

A cette question, je m'imaginai heureusement

que cette rencontre pouvoit tourner à bien. Quand elle m'avoit dit que ce seroit dommage que je devinsse méchant, ses yeux avoient accompagné ce compliment de tant de bonté, d'un si grand air de douceur, que j'en avois tiré un bon augure. Je n'envisageois pourtant rien de positif sur les suites que pouvoit avoir ce coup de hasard; mais j'en espérois quelque chose, sans sçavoir quoi.

Dans cette opinion, je conçus aussi que mon histoire étoit très-bonne à lui raconter & très-convenable.

J'avois refusé d'épouser une belle fille que j'aimois, qui m'aimoit & qui m'offroit ma fortune. Et cela par un dégoût fier & pudique qui ne pouvoit avoir frappé qu'une âme de bien & d'honneur. N'étoit-ce pas là un récit bien avantageux à lui faire? & je le fis de mon mieux, d'une maniere naïve, & comme on dit la vérité.

Il me réussit, mon histoire lui plut tout-à-fait.

Le Ciel, me dit-elle, vous récompensera d'une si honnête façon de penser, mon garçon, je n'en doute pas; je vois que vos sentiments répondent à votre physionomie. Oh! Madame, pour ma physionomie, elle ira comme elle pourra; mais voilà de quelle humeur je suis pour le cœur.

Ce qu'il dit là est si ingénu ! dit-elle avec un souris benin. Ecoutez, mon : fils vous avez bien des grâces à rendre à Dieu, de ce cœur droit qu'il vous a donné; c'est un don plus précieux que tout l'or du monde, un bien pour l'éternité: mais il faut le conserver. Vous n'avez point d'expérience, & il y a tant de piéges à Paris pour votre innocence, sur-tout à l'âge où vous êtes ! Ecoutez-moi : c'est le Ciel apparemment qui a permis que je vous rencontrasse. Je vis avec une sœur que j'aime beaucoup, qui m'aime de même; nous vivons retirées, mais à notre aise, grâce à la bonté divine, & avec une cuisiniere âgée qui est une honnête fille. Avant-hier nous nous défimes d'un garçon qui ne nous convenoit point : nous avions remarqué qu'il n'avoit point de religion; aussi étoit-il libertin, & je suis sortie ce matin pour prier un Ecclésiastique de nos amis, de nous en envoyer nu qu'il nous avoit promis : mais ce domestique a trouvé une maison qu'il ne veut pas quitter, parce qu'il y est avec un de ses freres, & il ne tiendra qu'à vous de tenir sa place, pourvu que vous ayez quelqu'un qui nous réponde de vous.

Hélas! Madame, sur ce pied-là, lui dis-je, je ne puis profiter de votre bonne volonté; car je n'ai personne ici qui me connoisse. Je n'ai été

que dans la maiſon dont je vous ai parlé, où je n'ai fait ni bien ni mal ; Madame avoit pris de l'affection pour moi ; mais à cette heure elle eſt retirée dans un Couvent, je ne ſçais lequel ; & je ne connois que cette bonne Dame là, avec un cuiſinier de mon Pays qui eſt ici, mais qui n'eſt pas digne de me préſenter à des perſonnes comme vous : voilà toutes les cautions que j'ai ; ſi vous me donnez le temps de chercher la Dame, je ſuis ſûr que vous ſerez contente de ſon rapport. Pour Maître Jacques le Cuiſinier, ce qu'il vous dira de moi ira par-deſſus le marché.

Mon enfant, me dit-elle, j'apperçois une ſincérité dans ce que vous me dites, qui doit vous tenir lieu de répondant.

A ces mots nous nous trouvâmes à ſa porte : Montez, montez, avec moi, me dit-elle ; je parlerai à ma ſœur.

J'obéis, & nous entrâmes dans une maiſon où tout me parut bien étoffé, & dont l'arrangement & les meubles étoient dans le goût des habits de nos dévotes. Netteté, ſimplicité & propreté ; c'eſt ce qu'on y voyoit.

On eût dit que chaque chambre étoit un Oratoire ; l'envie d'y faire Oraiſon y prenoit en y entrant : tout y étoit modeſte & luiſant, tout y

invitoit l'âme à y goûter la douceur d'un saint-recueillement.

L'autre sœur étoit dans son cabinet, qui, les deux mains sur les bras d'un fauteuil, s'y reposoit de la fatigue d'un déjeûner qu'elle venoit de faire, & en attendoit la digestion en paix.

Les débris du déjeûner étoient là sur une petite table ; il avoit été composé d'une demi-bouteille de vin de Bourgogne presque toute bue, de deux œufs frais, & d'un petit pain au lait.

Je crois que ce détail n'ennuiera point, il entre dans le portrait de la personne dont je parle.

Hé ! mon Dieu, ma sœur, vous avez été bien long-temps à revenir ; j'étois en peine de vous, dit celle qui étoit dans le fauteuil à celle qui entroit. Est-ce là le domestique qu'on devoit nous donner ?

Non, ma sœur, reprit l'autre ; c'est un honnête jeune homme que j'ai rencontré sur le Pont-Neuf ; & sans lui je ne serois pas ici, car je viens de me trouver très-mal ; il s'en est apperçu en passant, & s'est offert pour m'aider à revenir à la maison.

En vérité, ma sœur, reprit l'autre ; vous vous faites toujours des scrupules que je ne sçaurois approuver. Pourquoi sortir le matin pour aller loin,

ſans prendre quelque nourriture ? Et cela parce que vous n'aviez pas entendu la Meſſe. Dieu exige-t-il qu'on devienne malade ? Ne peut-on le ſervir ſans ſe tuer ? Le ſervirez-vous mieux, quand vous aurez perdu la ſanté, & que vous vous ſerez miſe hors d'état d'aller à l'Egliſe ? Ne faut-il pas que notre piété ſoit prudente ? N'eſt-on pas obligé de ménager ſa vie pour louer Dieu, qui nous l'a donnée, le plus long-temps qu'il ſera poſſible ? Vous êtes trop outrée, ma ſœur, & vous devez demander conſeil là-deſſus.

Enfin, ma chere ſœur, reprit l'autre, c'eſt une choſe faite. J'ai cru que j'aurois aſſez de force ; j'avois effectivement envie de manger un morceau en partant ; mais il étoit bien matin, & d'ailleurs, j'ai craint que ce ne fût une délicateſſe ; & ſi on ne haſardoit rien, on n'auroit pas grand mérite : mais cela ne m'arrivera plus, car il eſt vrai que je m'incommoderois. Je crois pourtant que Dieu a béni mon petit voyage, puiſqu'il a permis que j'aie rencontré ce garçon que vous voyez : l'autre eſt placé ; il n'y a que trois mois que celui-ci eſt à Paris ; il m'a fait ſon hiſtoire, je lui trouve de très-bonnes mœurs ; & c'eſt aſſurément la Providence qui nous l'adreſſe : il veut être ſage, & notre condition lui convient ; que dites-vous de

lui? Il prévient assez, répondit l'autre; mais nous parlerons de cela, quand vous aurez mangé; appellez Catherine, ma sœur, afin qu'elle vous apporte ce qu'il vous faut: pour vous, mon garçon, allez dans la cuisine, vous y déjeûnerez aussi.

A cet ordre, je fis la révérence; & Catherine, qu'on avoit appellée, monta: on la chargea du soin de me rafraîchir.

Catherine étoit grande, maigre, mise blanchement, & portant sur sa mine l'air d'une dévotion revêche, en colere, & ardente; ce qui lui venoit apparemment de la chaleur que son cerveau contractoit auprès du feu de sa cuisine & de ses fourneaux, sans compter que le cerveau d'une dévote, & d'une dévote cuisiniere, est naturellement sec & brûlé.

Je n'en dirois pas tant de celui d'une pieuse; car il y a bien de la différence entre la véritable piété, & ce qu'on appelle communément dévotion.

Les dévots fâchent le monde, & les gens pieux l'édifient; les premiers n'ont que les levres de dévotes, c'est le cœur qui l'est dans les autres; les dévots vont à l'Eglise simplement pour y aller, pour avoir le plaisir de s'y trouver, & les pieux pour y prier Dieu: ces derniers ont de l'hu-

milité, les dévots n'en veulent que dans les autres. Les uns ſont de vrais ſerviteurs de Dieu, les autres n'en ont que la contenance. Faire Oraiſon pour ſe dire, je la fais; porter à l'Egliſe des livres de dévotion pour les manier, les ouvrir & les lire; ſe retirer dans un coin, s'y tapir, pour y jouir ſuperbement d'une poſture de méditatifs; s'exciter à ces tranſports pieux, afin de croire qu'on a une âme bien diſtinguée, ſi on en attrape; en ſentir en effet quelques-uns que l'ardente vanité d'en avoir fait naître, & que le diable, qui ne les laiſſe manquer de rien pour les tromper, leur donne; revenir de-là, tout gonflé de reſpect pour ſoi-même, & d'une orgueilleuſe pitié pour les âmes ordinaires; s'imaginer enſuite qu'on a acquis le droit de ſe délaſſer de ſes ſaints exercices par mille petites molleſſes qui ſoutiennent une ſanté délicate:

Tels ſont ceux que j'appelle des dévots; de la dévotion deſquels le malin eſprit a tout le profit, comme on le voit bien.

A l'égard des perſonnes véritablement pieuſes, elles ſont aimables pour les méchants mêmes, qui s'en accommodent bien mieux que de leurs pareils; car le plus grand ennemi du méchant, c'eſt celui qui lui reſſemble.

Voilà, je pense, de quoi mettre mes pensées sur les dévots à l'abri de toute censure.

Revenons à Catherine, à l'occasion de qui j'ai dit cela.

Catherine donc avoit un trousseau de clefs à sa ceinture, comme une Touriere de Couvent. Apportez des œufs frais à ma sœur, qui est à jeûn à l'heure qu'il est, lui dit Mademoiselle Habert, sœur aînée de celle avec qui j'étois venu; & menez ce garçon dans votre cuisine pour lui faire boire un coup. Un coup! répondit Catherine d'un ton brusque & pourtant de bonne humeur, il en boira bien deux à cause de sa taille. Et tous les deux à votre santé, Madame Catherine, lui dis-je. Bon, reprit-elle: tant que je me porterai bien, ils ne me feront pas mal. Allons, venez; vous m'aiderez à faire cuire mes œufs.

Hé! non, Catherine, ce n'est pas la peine, dit Mademoiselle Habert la cadette; donnez-moi le pot de confiture, ce sera assez. Mais ma sœur, cela ne nourrit point, dit l'aînée. Les œufs me gonfleroient, dit la cadette: & puis ma sœur par-ci, ma sœur par-là. Catherine, d'un geste sans appel, décida pour les œufs en s'en-allant; à cause, dit-elle, qu'un déjeûner n'étoit pas un dessert.

Pour moi, je la suivis dans sa cuisine, où elle

me mit aux mains avec un reſte de ragoût de la veille, & des volailles froides, une bouteille de vin preſque pleine, & du pain à diſcrétion.

Ah ! le bon pain ! je n'en ai jamais mangé de meilleur, de plus blanc, de plus ragoûtant ; il faut bien des attentions pour faire un pain comme celui-là ; il n'y avoit qu'une main dévote qui pût l'avoir pétri, auſſi étoit-il de la façon de Catherine.

Oh ! l'excellent repas que je fis ! La vue ſeule de la cuiſine donnoit appétit de manger ; tout y feſoit entrer en goût.

Mangez, me dit Catherine, en ſe mettant après ſes œufs frais : Dieu veut qu'on vive. Voilà de quoi faire ſa volonté, lui dis-je, & par-deſſus le marché j'ai grande faim. Tant mieux, reprit-elle : mais dites-moi, êtes-vous retenu ? reſtez-vous avec nous ? Je l'eſpere ainſi, répondis-je, & je ſerois bien fâché que cela ne fût pas ; car je m'imagine qu'il fait bon ſous votre direction, Madame Catherine. Vous avez l'air ſi avenant, ſi raiſonnable ! hé ! hé ! reprit-elle, je fais du mieux que je peux : que le Ciel nous aſſiſte. Chacun a ſes fautes, & je n'en chôme pas ; & le pis eſt, c'eſt que la vie ſe paſſe, & plus l'on va, plus on ſe crotte ; car le diable eſt toujours après nous, l'Egliſe le dit : mais on bataille ; au ſurplus, je

ſuis bien-aiſe que nos Demoiſelles vous prennent ; car vous me paroiſſez de bonne amitié. Hélas ! tenez, vous reſſemblez comme deux gouttes d'eau, à défunt Baptiſte, que j'ai penſé épouſer, qui étoit bien le meilleur enfant & beau garçon comme vous ; mais ce n'eſt pas là ce que j'y regardois, quoique cela faſſe toujours plaiſir. Dieu nous l'a ôté, il eſt le maître, il n'y a point à le contrôler ; mais vous avez toute ſon apparence, vous parlez tout comme lui : mon Dieu ! qu'il m'aimoit ! je ſuis bien changée depuis, ſans ce que je changerai encore : je m'appelle toujours Catherine ; mais ce n'eſt plus de même.

Ma foi ! lui dis-je, ſi Baptiſte n'étoit pas mort, il vous aimeroit encore ; car moi qui lui reſſemble, je n'en ferois pas à deux fois. Bon ! bon ! me dit-elle en riant, je ſuis encore un bel objet ! mangez, mon fils, mangez ; vous direz mieux, quand vous m'aurez regardée de plus près. Je ne vaux plus rien qu'à faire mon ſalut, & c'eſt bien de la beſogne : Dieu veuille que je l'acheve.

En diſant ces mots, elle tira ſes œufs, que je voulus porter en haut : non, non, me dit-elle ; déjeûnez en repos, afin que cela vous profite ; je vais voir un peu ce qu'on penſe de vous là-haut, je crois que vous êtes notre fait, & j'en

dirai mon avis : nos Demoiselles ordinairement sont dix ans à sçavoir ce qu'elles veulent, & c'est moi qui ai la peine de vouloir pour elles. Mais ne vous embarrassez pas, j'aurai soin de tout ; je me plais à servir mon prochain, & c'est ce qu'on nous recommande au prône.

Je vous rends mille grâces, Madame Catherine, lui dis-je, & sur-tout souvenez-vous que je suis un prochain qui ressemble à Baptiste : mais mangez donc, me dit-elle ; c'est le moyen de lui ressembler long-temps en ce monde ; j'aime un prochain qui dure, moi. Et je vous assûre que votre prochain aime à durer, lui dis-je en la saluant d'un rouge bord que je bus à sa santé.

Ce fut-là le premier essai que je fis du commerce de Madame Catherine, des discours de laquelle j'ai retranché une centaine de *Dieu soit béni*, & *que le Ciel nous assiste*, qui servoient tantôt de refrain, tantôt de véhicule à ses discours.

Apparemment que cela fesoit partie de sa dévotion verbale ; mais peu m'importoit : ce qui est de sûr, c'est que je ne déplus point à la bonne Dame, non plus qu'à ses maitresses, sur-tout à Mademoiselle Habert la cadette, comme on le verra dans la suite.

J'achevai de déjeûner en attendant la réponse

que m'apporteroit Catherine, qui descendit bientôt, & qui me dit : Allons, notre ami, il ne vous manque plus que votre bonnet de nuit, attendu que votre gîte est ici.

Le bonnet de nuit, nous l'aurons bientôt, lui dis-je ; pour mes pantouffles, je les porte actuellement. Fort bien, mon gaillard, me dit-elle ; allez donc querir vos hardes afin de revenir dîner : pendant que vous déjeûniez, vos gages couroient ; c'est moi qui l'ai conclu. Courent-ils en bon nombre ? repris-je. Oui, oui, me dit-elle en riant ; je t'entends bien, & ils vont un train fort honnête. Je m'en fie bien à vous, répondis-je : je ne veux pas seulement y regarder ; & je vais gager que je suis mieux que je ne mérite, grâce à vos bons soin.

Ah ! le bon apôtre ! me dit-elle, toute réjouie de la franchise que je mettois dans mes louanges ; c'est Baptiste tout revenu, il me semble que je l'entends. Alerte, alerte, j'ai mon dîner à faire, ne m'amuse pas, laisse-moi travailler, & cours chercher ton équipage ; es-tu revenu ? Autant vaut, lui dis-je en sortant ; j'aurai bientôt fait ; il ne faut point de mulets pour amener mon bagage. Et cela dit, je me rendis à mon Auberge.

Je fis pourtant en chemin quelques réflexions pour sçavoir si je devois entrer dans cette mai-

ſon : mais, me diſois-je, je ne cours aucun riſque ; il n'y aura qu'à déloger, ſi je ne ſuis pas content : en attendant le déjeûner m'eſt de bon augure; il me ſemble que la dévotion de ces gens-ci ne compte pas ſes morceaux, & n'eſt pas entêtée d'abſtinence. D'ailleurs toute la maiſon me fait bonne mine, on n'y haït pas les gros garçons de mon âge, je ſuis déjà dans la faveur de la Cuiſiniere; voilà déjà mes quatre repas de ſûrs, & le cœur me dit que tout ira bien ; courage !

Je me trouvai à la porte de mon Auberge en raiſonnant ainſi, je n'y devois rien que le bon ſoir à mon hôteſſe, & puis je n'avois qu'à décamper avec mon paquet.

Je fus de retour à la maiſon, au moment qu'on alloit ſe mettre à table. Malpeſte, le ſucculent petit dîner ! voilà ce qu'on appelle du potage, ſans parler d'un petit plat de rôt d'une fineſſe, d'une cuiſſon ſi parfaite !... Il falloit avoir l'âme bien à l'épreuve du plaiſir que peuvent donner les bons morceaux, pour ne pas donner dans le péché de friandiſe en mangeant de ce rôt-là, & puis de ce ragoût ; car il y en avoit un d'une délicateſſe d'aſſaiſonnement, que je n'ai jamais rencontrée nulle part. Si l'on mangeoit au Ciel, je ne voudrois pas y être mieux ſervi ; Mahomet,

de ce repas-là, en auroit pu faire une des joies de son Paradis.

Nos Dames ne mangeoient point de bouilli, il ne fesoit que paroître sur la table ; & puis on l'ôtoit, pour le donner aux pauvres.

Catherine, à son tour, s'en passoit, disoit-elle, par charité pour eux ; & je consentis sur le champ à devenir aussi charitable qu'elle. Rien n'est tel que le bon exemple.

Je sçus depuis, que mon devancier n'avoit pas eu comme moi part à l'aumône, parce qu'il étoit trop libertin, pour mériter de la faire, & pour être réduit au rôt & au ragoût.

Je ne sçais pas, au reste, comment nos deux sœurs fesoient en mangeant : mais assurément c'étoit jouer des gobelets, que de manger ainsi.

Jamais elles n'avoient d'appétit, du moins on ne voyoit point celui qu'elles avoient : il escamotoit les morceaux ; ils disparoissoient, sans qu'il parût presque y toucher.

On voyoit ces Dames se servir négligemment de leurs fourchettes ; à peine avoient-elles la force d'ouvrir la bouche : elles jettoient des regards indifférents sur ce bon vivre. Je n'ai point de goût aujourd'hui... Ni moi non plus... Je trouve tout fade... Et moi tout trop salé.

Ces

Ces discours-là me jettoient de la poudre aux yeux ; de maniere que je croyois voir les créatures les plus degoûtées du monde ; & cependant le résultat de tout cela étoit que les plats se trouvoient si considérablement diminués, quand on desservoit, que je ne sçavois, les premiers jours, comment ajuster tout cela.

Mais je vis à la fin de quoi j'avois été la dupe. C'étoit de ces airs de dégoût, que marquoient nos maitresses, & qui m'avoient caché la sourde activité de leurs dents.

Et le plus plaisant, c'est qu'elles s'imaginoient elles-mêmes être de très-petites, & de très-sobres mangeuses. Et comme il n'étoit pas décent que des dévotes fussent gourmandes ; qu'il faut se nourrir pour vivre, & non pas vivre pour manger ; que, malgré cette maxime raisonnable & chrétienne, leur appétit glouton ne vouloit rien perdre, elles avoient trouvé le secret de la gloutonnerie ; & c'étoit par le moyen de ces apparences de dédain pour les viandes, c'étoit par l'indolence avec laquelle elles y touchoient, qu'elles se persuadoient être sobres, en se conservant le plaisir de ne pas l'être : c'étoit à la faveur de cette singerie, que leur dévotion

laiſſoit innocemment le champ libre à l'intempérance.

Il faut avouer que le diable eſt bien fin ; mais auſſi que nous ſommes bien ſots.

Le deſſert fut à l'avenant du repas : confitures ſeches & liquides ; & ſur le tout de petites liqueurs, pour aider la digeſtion, & pour ravigoter ce goût ſi mortifié.

Après quoi, Mademoiſelle Habert l'aînée diſoit à la cadette : allons, ma ſœur, remercions Dieu. Cela eſt bien juſte, répondoit l'autre, avec une plénitude de reconnoiſſance qu'alors elle auroit aſſurément eu tort de diſputer à Dieu.

Cela eſt bien juſte, diſoit-elle donc ; & puis les deux ſœurs, ſe levant de leurs ſiéges avec un recueillement qui étoit de la meilleure foi du monde, & qu'elles croyoient auſſi méritoire que légitime, elles joignoient poſément les mains, pour faire une priere commune, où elles ſe répondoient, par verſets, l'une à l'autre, avec des tons que le ſentiment de leur bien-être rendoit extrêmement pathétiques.

Enſuite on ôtoit le couvert ; elles ſe laiſſoient aller dans un fauteuil, dont la molleſſe & la pro-

fondeur invitoient au repos; & là on s'entretenoit de quelques réflexions qu'on avoit faites d'après de saintes lectures, ou bien d'un sermon du jour ou de la veille, dont elles trouvoient le sujet admirablement convenable pour Monsieur ou pour Madame une telle.

Ce sermon-là n'étoit fait que pour eux; l'avarice, l'amour du monde, l'orgueil & d'autres imperfections y avoient si bien été débattues!

Mais, disoit une, comment peut-on assister à la sainte parole de Dieu, & n'en pas revenir avec dessein de se corriger; ma sœur? comprenez-vous quelque chose à cela?

Madame une telle, qui pendant le Carême est venue assidûment au sermon, comment l'entend-elle? car je lui vois toujours le même air de coquetterie; & à propos de coquetterie: mon Dieu! que je fus scandalisée l'autre jour de la maniere indécente dont Mademoiselle ** étoit vétue. Peut-on venir à l'Eglise en cet état-là? Je vous dirai qu'elle me donna une distraction, dont je demande pardon à Dieu, & qui m'empêcha de dire mes prieres. En vérité, cela est effroyable!

Vous avez raison, ma sœur, répondoit l'autre: mais quand je vois de pareilles choses, je baisse les yeux; & la colere que j'en ai, fait que je

refuse de les voir, & que je loue Dieu de la grâce qu'il m'a faite de m'avoir du moins préservée de ces péchés-là, en le priant de tout mon cœur de vouloir bien éclairer de sa grâce les personnes qui les commettent.

Vous me direz : comment avez-vous sçu ces entretiens, où le prochain essuyoit la digestion de ces Dames ?

C'étoit en ôtant la table, en rangeant dans la chambre où elles étoient.

Mademoiselle Habert la cadette, après que j'eus desservi, m'appella comme je m'en allois dîner ; & me parlant assez bas, à cause d'un léger assoupissement qui commençoit à clorre les yeux de sa sœur, me dit ce que vous verrez dans la deuxieme Partie de cette Histoire.

Fin de la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

J'ai dit, dans la premiere Partie de ma Vie, que Mademoiselle Habert la cadette m'appella pendant que sa sœur s'endormoit.

Mon fils, me dit-elle, nous vous retenons : j'y ai fait consentir ma sœur, & je lui ai répondu de votre sagesse; car je crois que votre physionomie & vos discours ne m'ont point trompée : ils m'ont donné de l'amitié pour vous, & j'espere que vous la mériterez. Vous serez avec Catherine, qui est une bonne & vertueuse fille, & qui m'a paru aussi vous voir de bon œil ; elle vous dira de quoi nous sommes convenues pour vous. Je pense que vous aurez lieu d'être content, & peut-être dans les suites le serez-vous encore davantage : c'est moi qui vous en assûre. Allez, mon fils, allez dîner; soyez toujours aussi honnête garçon que vous le paroissez; comptez que je vous estime, & que je n'oublierai point avec

quel bon cœur vous m'avez ſecourue ce matin dans ma foibleſſe.

Il y a des choſes dont on ne peut rendre ni l'eſprit ni la maniere ; & je ne ſçaurois donner une idée bien complette, ni de tout ce que ſignifioit le diſcours de Mademoiſelle Habert, ni de l'air dont elle me le tint. Ce qui eſt de ſûr, c'eſt que ſon viſage, ſes yeux, ſon ton diſoient encore plus que ſes paroles, ou, du moins, ajoutoient beaucoup au ſens naturel de ſes termes, & je crus remarquer une bonté, une douceur affectueuſe, une prévenance pour moi, qui auroient pu n'y pas être, & qui me ſurprirent, en me rendant curieux de ce qu'elles vouloient dire.

Mais en attendant, je la remerciai preſque dans le même goût, & lui répondis avec une abondance de cœur, qui auroit mérité correction, ſi mes remarques n'avoient pas été juſtes ; & apparemment qu'elles l'étoient, puiſque ma façon de répondre ne déplut point. Vous verrez dans les ſuites où cela nous conduira.

Je feſois ma révérence à Mademoiſelle Habert pour deſcendre dans ma cuiſine, quand un Eccléſiaſtique entra dans la chambre.

C'étoit le Directeur ordinaire de ces Dames; je dis ordinaire, parce qu'elles étoient amies de plusieurs autres Ecclésiastiques qui leur rendoient visite, & avec qui, par surcroît, elles s'entretenoient aussi des affaires de leur conscience.

Pour celui-ci, il en avoit la direction en chef: c'étoit l'arbitre de leur conduite.

Encore une fois, que tout ce que je dis-là ne scandalise personne, & n'induise pas à penser que je raille indirectement l'usage où l'on est de donner sa conscience à gouverner à ce qu'on appelle des Directeurs, & de les consulter sur toutes ses actions.

Cet usage est sans doute louable & saint en lui-même: c'est bien fait de le suivre, quand on le suit comme il faut; & ce n'est pas de cela que je badine: mais il y a des minuties dont les Directeurs ne devroient pas se mêler aussi sérieusement qu'ils le font; & je ris de ceux qui portent leur direction jusques-là.

Ce Directeur-ci étoit un assez petit homme; mais bien fait dans sa taille un peu ronde: il avoit le teint frais, d'une fraîcheur reposée; l'œil vif, mais de cette vivacité qui n'a rien d'étourdi ni d'ardent.

N'avez-vous jamais vu de ces visages qui

annonent dans ceux qui les ont, je ne ſçais quoi d'accommodant, d'indulgent, & de conſolant pour les autres ; & qui ſont comme les garants d'une âme remplie de douceur & de charité.

C'étoit-là poſitivement la mine de notre Directeur.

Du reſte, imaginez-vous de courts cheveux, dont l'un ne paſſe pas l'autre ; qui ſiéent, on ne peut pas mieux ; & qui ſe relevent en demi-boucles autour des joues, par un tour qu'ils prennent naturellement, & qui ne doit rien au ſoin de celui qui les porte : joignez à celà des levres aſſez vermeilles, avec de belles dents, qui ne ſont belles & blanches à leur tour, que parce qu'elles ſe trouvent heureuſement ainſi ſans qu'on y tâche.

Tels étoient les agréments, ſoit dit innocents, de cet Eccléſiaſtique ; qui, dans ſes habits, n'avoit pas oublié que la Religion même veut qu'on obſerve ſur ſoi une propreté modeſte, afin de ne choquer les yeux de perſonne. Il excédoit ſeulement un peu cette propreté de devoir : mais il eſt bien difficile d'en trouver le point juſte ; de ſorte que notre Eccléſiaſtique, contre ſon intention ſans doute, avoit été juſqu'à l'ajuſtement,

Mademoiselle Habert l'aînée, qui s'étoit assoupie, devina plus son arrivée, qu'elle ne l'entendit : car il ne fit pas grand bruit en entrant : mais une Dévote, en pareil cas, a l'ouie bien subtile.

Celle-ci se réveilla sur le champ en souriant de la bonne fortune qui lui venoit en dormant : j'entends une bonne fortune toute spirituelle.

Cet Ecclésiastique, pour qui j'étois un visage nouveau, me regarda avec assez d'attention.

Est-ce là vôtre domestique, Mesdames, leur dit-il? Oui, Monsieur ; c'est un garçon que nous avons d'aujourd'hui, répondit l'aînée ; & c'est un service qu'il a rendu à ma sœur, qui en est cause.

Là-dessus elle se mit à lui conter ce qui m'étoit arrivé avec sa cadette : & moi je jugeai à propos de sortir pendant l'histoire.

Quand je fus au milieu de l'escalier, songeant aux regards que ce Directeur avoit jettés sur moi, il me prit envie de sçavoir ce qu'il en diroit. Catherine m'attendoit pourtant dans sa cuisine : mais n'importe, je remontai doucement l'escalier. J'avois fermé la porte de la chambre ; & j'en approchai mon oreille le plus près qu'il me fut possible.

Mon aventure avec Mademoiselle Habert la cadette fut bientôt racontée : de temps en temps je regardois à travers la serrure ; & de la maniere dont le Directeur étoit placé, je voyois son visage en plein, aussi bien que celui de la sœur cadette.

Je remarquai qu'il écoutoit le récit qu'on lui fesoit, d'un maintien froid, pensif, & tirant sur l'austere.

Ce n'étoit plus cette physionomie si douce, si indulgente qu'il avoit, quand il étoit entré dans la chambre : il ne fesoit pas encore la mine ; mais je devinois qu'il alloit la faire, & que mon aventure alloit devenir un cas de conscience.

Quand il eut tout entendu, il baissa les yeux en homme qui va porter un jugement de conséquence, & donner le résultat d'une réflexion profonde.

Et puis : vous avez été bien vîte, Mesdames, dit-il, en les regardant toutes deux avec des yeux qui rendoient le cas grave & important, & qui disposoient mes maitresses à le voir presque traiter de crime.

A ces premiers mots, qui ne me surprirent point, car je ne m'attendois pas à mieux ; la sœur cadette rougit, prit un air embarrassé, mais à

travers lequel on voyoit du mécontentement.

Vous avez été bien vîte, reprit-il encore une fois. Hé! quel mal peut-il y avoir là-dedans, reprit cette cadette d'un ton à demi-timide & révolté, si c'est un honnête-garçon, comme il y a lieu de le penser? Il a besoin de condition, je le trouve en chemin, il me rend un service, il me reconduit ici; il nous manque un domestique, & nous le prenons: quelle offense peut-il y avoir là contre Dieu? J'ai cru faire, au contraire, une action de charité & de reconnoissance.

Nous le sçavons bien, ma sœur, répondit l'aînée: mais n'importe, puisque Monsieur, qui est plus éclairé que nous, n'approuve pas ce que nous avons fait, il faut se rendre. A vous dire la vérité, tantôt, quand vous m'avez parlé de garder ce jeune homme, il me semble que j'y ai senti quelque répugnance; j'ai eu un pressentiment que ce ne seroit pas l'avis de Monsieur, & Dieu sçait que j'ai remis le tout à sa décision.

Ce discours ne persuadoit pas la cadette, qui n'y répondoit que par des mines qui disoient toujours: je n'y vois point de mal.

Le Directeur avoit laissé parler l'aînée sans l'interrompre, & sembloit même un peu piqué de l'obstination de l'autre.

Prenant pourtant un air tranquille & benin : ma chere Demoiselle, écoutez-moi, dit-il à cette cadette. Vous sçavez avec quelle affection particuliere je vous donne mes conseils à toutes deux.

Ces dernieres paroles, *à toutes deux*, furent partagées de façon que la cadette en avoit pour le moins les trois quarts & demi pour elle; & ce ne fut même que par réflexion subite, qu'il en donna le reste à l'aînée : car, dans son premier mouvement, l'homme saint n'avoit point du tout songé à elle.

Vraiment, dit l'aînée, qui sentit cette inégalité de partage, & l'oubli qu'on avoit d'abord fait d'elle; vraiment, Monsieur, nous sçavons bien que vous nous considérez toutes deux l'une autant que l'autre, & que votre piété n'admet point de préférence, comme cela est juste.

Le ton de ce discours fut un peu aigre, quoique prononcé en riant, de peur qu'on n'y vît de la jalousie.

Hélas! ma sœur, reprit la cadette un peu vivement, je ne l'entends pas autrement non plus; & quand même Monsieur seroit plus attaché à vous qu'à moi, je n'y trouverois rien à redire; il vous rendroit justice, il connoît le fond de votre âme, & les grâces que Dieu vous fait, &

vous êtes assûrément bien plus digne de son attention que moi.

Mes cheres sœurs, leur répondit là-dessus cet Ecclésiastique, qui voyoit que ce petit débat venoit par sa faute, ne vous troublez point: vous m'êtes égales devant Dieu, parce que vous l'aimez également toutes deux; & si mes soins avoient à se fixer plus sur l'une que sur l'autre, ce seroit en faveur de celle que je verrois marcher le plus lentement dans la voie de son salut; sa foiblesse m'y attacheroit davantage, parce qu'elle auroit plus besoin de secours: mais, grâce au ciel, vous marchez toutes deux du même pas, aucune de vous ne reste en arriere; & ce n'est pas cela dont il s'agit. Nous parlons du jeune homme que vous avez retenu (cette jeunesse lui tenoit au cœur): vous n'y voyez point de mal, j'en suis persuadé; mais daignez m'entendre.

Là il fit une petite pause comme pour se recueillir.

Et puis continuant: Dieu par sa bonté, ajouta-t-il, permet souvent que ceux qui nous conduisent, aient des lumieres qu'il nous refuse; & c'est afin de nous montrer qu'il ne faut pas nous en croire, & que nous nous égarerions, si nous n'étions pas dociles.

De quelle conséquence est-il, me dites-vous, d'avoir retenu ce garçon qui paroît sage ? D'une très-sérieuse conséquence.

Premierement, c'est avoir agi contre la prudence humaine : car enfin, vous ne le connoissez que de l'avoir rencontré dans la rue. Sa physionomie vous paroît bonne, & je le veux ; chacun a ses yeux là-dessus, & les miens ne lui sont pas tout-à-fait aussi favorables : mais je vous passe cet article. Hé bien ! depuis quand sur la seule physionomie fie-t-on son bien & sa vie à des inconnus ? Quand je dis son bien & sa vie, je n'exagere pas à votre égard. Vous n'êtes que trois filles toutes seules dans une maison : que ne risquez-vous pas, si cette physionomie vous trompe, si vous avez affaire à un aventurier, comme cela peut arriver ? Qui vous a répondu de ses mœurs, de sa religion, de son caractere ? Un fripon ne peut-il pas avoir la mine d'un honnête-homme ? A Dieu ne plaise que je le soupçonne de l'être, un fripon ; la charité veut qu'on pense à son avantage : mais la charité ne doit pas aller jusqu'à l'imprudence ; & c'en est une que de s'y fier comme vous faites.

Ah ! ma sœur, que ce que Monsieur dit est sensé ! s'écria l'aînée à cet endroit. Effectivement

ce garçon a d'abord quelque chose qui prévient ; mais Monsieur a raison pourtant, à présent que j'y songe ; il a un je ne sçais quoi dans le regard, qui a pensé m'arrêter, moi qui vous parle.

Encore un mot, ajouta l'Ecclésiastique, en l'interrompant : vous approuvez ce que j'ai dit ; & ce n'est pourtant rien en comparaison de ce que j'ai à vous dire.

Ce garçon est dans la premiere jeunesse, il a l'air hardi & dissipé ; vous n'êtes pas encore dans un âge à l'abri de la censure : ne craignez-vous point les mauvaises pensées qui peuvent venir là-dessus à ceux qui le verront chez vous ? Ne sçavez-vous pas que les hommes se scandalisent aisément, & que c'est un malheur terrible que d'induire son prochain au moindre scandale ? Ce n'est point moi qui vous le dis, c'est l'Evangile. D'ailleurs, mes cheres sœurs : car il faut tout dire ; nous-mêmes, ne sommes-nous pas foibles ? que fesons-nous dans la vie, que combattre incessamment contre nous, que tomber, que nous relever ? Je dis dans les moindres petites choses ; & cela ne doit-il pas nous faire trembler ? Ah ! croyez-moi, n'allons point, dans l'affaire de notre salut, chercher de nouvelles difficultés à vaincre ; ne nous exposons point à de nouveaux sujets de foiblesse.

Cet homme-ci est trop jeune : vous vivriez avec lui, vous le verriez presque à tout moment ; la racine du péché est toujours en nous, & je me défie déjà, (je suis obligé de vous le dire en conscience) je me défie déjà de la bonne opinion que vous avez de lui, de cette affection obstinée que vous avez déjà prise pour lui ; elle est innocente, le sera-t-elle toujours ? Encore une fois, je m'en méfie. J'ai vu Mademoiselle Habert, ajouta-t-il en regardant la sœur cadette, n'être pas contente des sentiments que j'ai d'abord marqués là-dessus ; d'où vient cet entêtement dans son sens, cet éloignement pour mes idées ; elle que je n'ai jamais vu résister un instant aux conseils que ma conscience m'a dictés pour la sûreté de la sienne ? Je n'aime point cette disposition d'esprit-là, elle m'est suspecte : on diroit que c'est un piége que le démon lui tend ; &, dans cette occurrence, je suis obligé de vous exhorter à renvoyer ce jeune homme, dont la mine, au surplus, ne me revient point autant qu'à vous ; & je me charge de vous donner un domestique de ma main. C'est un peu d'embarras pour moi : mais Dieu m'inspire de le prendre ; & je vous conjure, en son nom, de vous laisser conduire. Me le promettez-vous ?

Pour moi, Monsieur, dit l'aînée, avec un entier abandon à ses volontés, je vous réponds que vous êtes le maître, & vous verrez quelle est ma soumission; car, dès cet instant, je m'engage à n'exiger aucun service du jeune homme en question, & je ne doute pas que ma sœur ne m'imite.

En vérité, reprit la cadette, avec un visage presqu'allumé de colere, je ne sçais comment prendre tout ce que j'entends. Voilà déjà ma sœur liguée contre moi, la voilà charmée du tort imaginaire qu'on me donne, & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est de cette façon-là à mon égard, puisqu'il faut le dire, & que la maniere dont on me parle m'y force. Elle ne doute pas, dit-elle, que je ne me conforme à sa conduite; hé! je n'ai jamais fait autre chose depuis que nous vivons ensemble; il a toujours fallu plier sous elle pour avoir la paix. Dieu sçait, sans reproche, combien de fois je lui ai sacrifié ma volonté, qui n'avoit pourtant point d'autre défaut que de n'être pas la sienne; & franchement, je commence à me lasser de cette sujétion que je ne lui dois point. Oui, ma sœur; vous ferez de ce que je vous dis l'usage qu'il vous plaira: mais vous avez l'humeur haute, & c'est cette humeur-là dont

il feroit à propos que Monfieur s'allarmât pour vous, & non pas de l'action que j'ai faite en amenant ici un pauvre garçon à qui j'ai peut-être obligation de la vie, & qu'on veut que j'en récompenfe en le chaffant, après que nous lui avons toutes deux donné parole de le garder. Monfieur m'objecte qu'il n'a point de répondant; mais ce jeune homme m'a dit qu'il en trouveroit, fi nous en voulions; ainfi cette objection tombe. Quant à moi, à qui il a rendu un fi grand fervice, je ne lui dirai point de s'en-aller, ma fœur; je ne fçaurois.

Hé bien! ma fœur, reprit l'aînée, je me charge, fi vous me le permettez, de le congédier pour vous, fans que vous vous en mêliez; avec promeffe, de ma part, de réparer mes hauteurs paffées par une condefcendance entiere pour vos avis, quoique vous ne foyez que ma cadette: fi vous aviez eu la charité de m'avertir de mes défauts, je m'en ferois peut-être corrigée avec l'aide de Dieu, & des prieres de Monfieur, qui ne m'a pourtant jamais reprife de cette hauteur dont vous parlez: mais comme vous avez plus d'efprit qu'une autre, plus de pénétration, vous ne fçauriez vous être trompée; & je fuis bien-hereufe que vous apperceviez en moi ce qui

eſt échappé à la prudence de Monſieur même.

Je ne ſuis pas venu ici, dit alors l'Eccléſiaſtique en ſe levant d'un air dépité, pour ſemer la zizanie entre vous, Mademoiſelle; & dès que je laiſſe ſubſiſter les défauts de Mademoiſelle votre ſœur, que je ne ſuis pas aſſez éclairé pour les voir; que d'ailleurs mes avis ſur votre conduite ne vous paroiſſent pas juſtes, je conclus que je vous ſuis inutile, & qu'il faut que je me retire.

Comment! Monſieur, vous retirer, s'écria l'aînée: ah! Monſieur, mon ſalut m'eſt encore plus cher que ma ſœur, & je ſens bien qu'il n'y a qu'avec un auſſi ſaint homme que vous que je le puis faire. Vous retirer, mon Dieu! non, Monſieur: c'eſt d'avec ma ſœur qu'il faut que je me retire. Nous pouvons vivre ſéparément l'une de l'autre: elle n'a que faire de moi, ni moi d'elle; qu'elle reſte, je lui cede cette maiſon-ci, & je vais de ce pas m'en chercher une autre, où j'eſpere de votre piété, que vous voudrez bien me continuer les viſites que vous nous rendiez ici. Hé! juſte Ciel! où en ſommes-nous?

L'Eccléſiaſtique ne répondit rien à ce dévot & même tendre emportement qu'on marquoit en ſa faveur. Ne conſerver que l'aînée, c'étoit perdre

beaucoup. Il me ſembla qu'il étoit extrêmement embarraſſé ; & comme la ſcene menaçoit de devenir bruyante par les larmes que l'aînée commençoit à répandre, & par les éclats de voix dont elle rempliſſoit la chambre, je quittai mon poſte & deſcendis vîte dans la cuiſine, où il y avoit près d'un quart-d'heure que Catherine m'attendoit pour dîner.

Je n'ai que faire, je penſe, d'expliquer pourquoi le Directeur opinoit ſans quartier pour ma ſortie; il leur avoit dit dans ſon ſermon qu'il étoit indécent que je demeuraſſe avec elles : mais je crois qu'il auroit paſſé là-deſſus, qu'il n'y auroit pas même ſongé, ſans un autre motif que voici: c'eſt qu'il voyoit la ſœur cadette obſtinée à me garder, cela pouvoit ſignifier qu'elle avoit du goût pour moi ; ce goût pour moi auroit pu la dégoûter d'être dévote, & puis d'être ſoumiſe ; & adieu l'autorité du Directeur : & on aime à gouverner les gens. Il y a bien de la douceur à les voir obéiſſants & attachés ; à être leur roi, pour ainſi dire, & un roi ſouvent d'autant plus chéri, qu'il eſt inflexible & rigoureux.

Après cela, j'étois un gros garçon de bonne mine, & peut-être ſçavoit-il que Mademoiſelle

Habert n'avoit point d'antipathie pour les beaux garçons; car enfin un Directeur ſçait bien des choſes. Retournons à notre cuiſine.

Vous avez été bien long-temps à venir, me dit Catherine qui m'y attendoit en filant, & en feſant chauffer notre potage: de quoi parliez-vous donc tous ſi haut dans la chambre? J'ai entendu quelqu'un qui crioit comme un aigle. Hé! tenez, écoutez le beau tintamarre qu'elles ſont encore. Eſt-ce que nos Demoiſelles ſe querellent?

Ma foi! Madame Catherine, je n'en ſçais rien, lui dis-je: mais elles ne peuvent pas ſe quereller, car ce ſeroit offenſer Dieu; & elles ne ſont pas capables de cela.

Oh! que ſi, reprit-elle. Ce ſont les meilleures filles du monde, cela vit comme des Saintes: mais c'eſt juſtement à cauſe de leur ſainteté qu'elles ſont mutines entr'elles deux; cela fait qu'il ne ſe paſſe point de jour, qu'elles ne ſe chamaillent ſur le bien, ſur le mal, à cauſe de l'amour de Dieu qui les rend ſcrupuleuſes, & quelquefois j'en ai ma part auſſi moi: mais je me moque de cela, je vous les rembarre qu'il n'y manque rien; je hauſſe le coude & puis je m'en vais, & Dieu par-deſſus tout: allons, mangeons; ce ſera autant de fait.

100408

Ce que le Directeur avoit dit de moi ne m'avoit pas ôté l'appétit. En arrive ce qui pourra, disois-je en moi-même; mettons toujours ce dîner à l'abri du naufrage.

Là-dessus, je doublois les morceaux, & j'entamois la cuisse d'un excellent lapreau, quand le bruit d'en haut redoubla, jusqu'à dégénérer en charivari.

A qui diantre en ont-elles donc, dit Catherine, la bouche pleine? On diroit qu'elles s'égorgent.

Le bruit continua: il faut que j'y monte, dit-elle; je gage que c'est quelque cas de conscience qui leur tourne la cervelle. Bon! lui dis-je, un cas de conscience! est ce qu'il n'y a pas un Casuiste avec elles? Il peut bien mettre le holà; il doit sçavoir la Bible & l'Evangile par cœur. Hé! oui, me dit-elle en se levant: mais cette Bible & cet Evangile ne répondent pas à toutes les fantaisies musquées des gens, & nos bonnes maitresses en ont je ne sçais combien de celles-là: attendez-moi en mangeant, je vais voir ce que c'est: elle monta.

Pour moi, je suivis ses ordres à la lettre, & je continuai de dîner comme elle me l'avoit recommandé, d'autant plus que j'étois bien-aise, comme

je l'ai déjà dit, de me munir toujours d'un bon repas, dans l'incertitude où j'étois de ce qui pourroit m'arriver de tout ce tapage.

Cependant Catherine ne revenoit point, & j'avois achevé de dîner : j'entendois quelquefois sa voix primer sur celle des autres : elle étoit reconnoissable par un ton brusque & décisif. Le bruit continuoit & même augmentoit.

Je regardois mon paquet que j'avois porté le même jour dans cette maison, & qui étoit resté dans un coin de la cuisine : j'ai bien la mine de te reporter, disois-je en moi-même, & j'ai bien peur que ceci n'arrête tout court les bons gages qu'on m'a promis, & qui courent de ce matin.

C'étoient-là les pensées dont je m'entretenois, quand il me sembla que le tintamarre baissoit.

Un moment après, la porte de la chambre s'ouvrit, & quelqu'un descendit l'escalier. Je me mis à l'entrée de la cuisine pour voir qui sortoit : c'étoit notre Directeur.

Il avoit l'air d'un homme dont l'âme est en peine : il descendoit d'un pas mal assuré.

Je voulus repousser la porte de la cuisine, pour m'épargner le coup de chapeau qu'il auroit fallu

lui donner en me montrant : mais je n'y gagnai rien, car il la rouvrit & entra.

Mon garçon, me dit-il, en rappellant à lui toutes les ressources de son art, je veux dire de ces tons dévots & pathétiques qui font sentir que c'est un homme de bien qui vous parle.

Mon garçon, vous êtes ici la cause d'un grand trouble. Moi ! Monsieur, lui répondis-je. Hé! je ne dis mot : je n'ai pas prononcé quatre paroles là-haut depuis que je suis dans la maison.

N'importe, mon enfant, répartit-il : je ne vous dis pas que ce soit vous qui fassiez le trouble, mais c'est vous qui en êtes le sujet ; & Dieu ne vous demande pas ici, puisque vous en bannissez la paix, sans y contribuer que de votre présence. Une de ces Demoiselles vous souffre volontiers, mais l'autre ne veut point de vous : ainsi vous mettez la division entr'elles ; & ces filles pieuses, qui, avant que vous entriez ici, ne disputoient que de douceur, de complaisance, & d'humilité l'une avec l'autre, les voilà qui vont se séparer pour l'amour de vous : vous êtes la pierre de scandale pour elles : vous devez vous regarder comme l'instrument du démon ; c'est de vous qu'il se sert pour les désunir, pour leur

enlever la paix dans laquelle elles vivoient, en s'édifiant réciproquement. A mon égard, j'en ai le cœur saisi; & je vous déclare, de la part de Dieu, qu'il vous arrivera quelque grand malheur, si vous ne prenez pas votre parti. Je suis bien-aise de vous avoir rencontré en m'en-allant; car, si j'en juge par votre physionomie, vous êtes un garçon sage & de bonnes mœurs, & vous ne résisterez pas aux conseils que je vous donne pour votre bien, & pour celui de tout le monde ici. Moi, Monsieur, un garçon de bonnes mœurs, lui dis-je, après l'avoir écouté d'un air distrait & peu touché de son exhortation! Vous dites que vous voyez à ma physionomie que je suis sage: non, Monsieur, vous vous méprenez, vous ne songez pas à ce que vous dites. Je vous soutiens que vous ne voyez point cela sur ma mine; au contraire, vous me trouvez l'air d'un fripon, qui n'aura pas les mains engourdies pour emporter l'argent d'une maison. Il ne faut pas se fier à moi, je pourrois fort bien couper la gorge aux gens pour avoir leur bourse : voilà ce qui vous en semble.

Hé! qui est-ce qui vous dit cela, mon enfant, me répondit-il en rougissant? Oh! repris-je, je

parle d'après un habile homme qui m'a bien envisagé ; Dieu lui inspire que je ne vaux rien. Vous faites le discret ; mais je sçais bien votre pensée. Cet honnête-homme a dit aussi que je suis trop jeune ; & que, si ces Demoiselles me gardoient, cela feroit venir de mauvaises pensées aux voisins. Sans compter que le Diable est un éveillé qui pourroit bien tenter mes maitresses de moi ; car je suis un vaurien de bonne mine. N'est-ce pas Monsieur, le Directeur ? Je ne sçais ce que cela signifie, me dit-il, en baissant les yeux.

Oh ! que si, lui répondis-je. Ne trouvez vous pas encore que Mademoiselle Habert la cadette m'affectionne déjà trop à cause du service que je lui ai rendu ? Il y a peut-être un péché là-dessous qui veut prendre racine, voyez-vous ! Il n'y a rien à craindre pour l'aînée, elle est bien obéissante, celle-là. Je pourrois rester, s'il n'y avoit qu'elle ; ma mine ne la dérange point, car elle veut bien qu'on me chasse ; mais cette cadette fait l'opiniâtre, c'est mauvais signe ; elle me voudroit trop de bien, & il faut qu'elle n'ait de l'amitié qu'envers son Directeur, pour le salut de sa conscience, & pour le contentement de la vôtre. Prenez-y garde pourtant ; car, à propos de con-

ſcience, ſans la bonté de la vôtre, la paix de Dieu ſeroit encore ici : vous le ſçavez bien, Monſieur le Directeur.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce langage, dit-il alors? Tant y a, lui répondis-je, que Dieu ne veut pas qu'on cherche midi à quatorze heures. Rêvez à cela : quand vous prêchiez ces Demoiſelles, je n'étois pas loin de la chaire. Pour ce qui eſt de moi, je n'y entends point fineſſe; je ne ſçaurois gagner ma vie à gouverner les filles, je ne ſuis pas ſi aiſe, & je la gagne à faire le tracas des maiſons; que chacun dans ſon métier aille auſſi droit que moi. Il m'eſt avis que le vôtre eſt encore plus caſuel que le mien, & je ne ſuis pas auſſi friand de ma condition que vous l'êtes de la vôtre. Je ne ferai jamais donner congé à perſonne, de peur d'avoir le mien.

Notre homme, à ce diſcours, me tourna le dos, ſans me répondre, & ſe retira.

Il y a de petites vérités contre leſquelles on n'eſt point en garde. Sa confuſion ne lui donna pas le temps d'ajuſter ſa réplique, & le plus court étoit de ſe ſauver.

Cependant Catherine ne revenoit point, & je fus bien encore un quart-d'heure à l'attendre; enfin elle deſcendit, & je la vis entrer en levant

les mains au Ciel, & en s'écriant : hé ! mon bon Dieu ! qu'eſt-ce que c'eſt que tout cela ?

Quoi ! lui dis-je, Madame Catherine, s'eſt-on bâttu là-haut ? quelqu'un eſt-il mort ? C'eſt notre ménage qui ſe meurt, mon pauvre garçon, me dit-elle ; le voilà qui s'en-va.

Hé ! qu'eſt-ce qui l'a tué, lui dis-je ? Hélas ! reprit-elle, c'eſt le ſcrupule qui s'eſt mis après, par le moyen d'une prédication de Monſieur le Directeur. Il y a long-temps que j'ai dit que cet homme-là lanternoit trop après les conſciences.

Mais encore, de quoi s'agit-il, lui dis-je ? Que tout eſt chû, reprit-elle, & que nos Demoiſelles ne peuvent plus gagner le Ciel enſemble. Concluſion, que c'eſt une affaire faite ; notre Demoiſelle la cadette va louer une autre maiſon, & elle m'a dit que tu l'attendes pour aller avec elle : vous n'avez qu'à m'attendre tous deux. Cette aînée eſt une pigrièche : moi, j'ai la tête trop près du bonnet ; jamais les Prêtres n'ont pu me guérir de cela, car je ſuis Picarde : cela vient du terroir, & comme deux têtes ne valent rien dans une maiſon, il faudra que j'aille porter la mienne avec la cadette qui n'en a point.

A peine Catherine achevoit-elle ce diſcours, que cette cadette parut.

Mon enfant, me dit-elle en entrant, ma sœur ne veut pas que vous restiez ici: mais moi je vous garde; elle & l'Ecclésiastique, qui sort, viennent de me dire là-dessus des choses qui m'y engagent, & vous profiterez de l'imprudence choquante avec laquelle on m'a parlé. C'est moi qui vous ai produit ici, je vous ai d'ailleurs obligation, ainsi vous me suivrez. Je vais de ce pas chercher un appartement: venez m'aider à marcher, car je ne suis pas encore trop forte.

Allons, Mademoiselle, lui dis-je; il n'y a que vous qui êtes ma maitresse ici, & vous serez contente de mon service assurément.

Mademoiselle, dit alors Catherine, nous ne nous quitterons pas non plus; entendez-vous? Je vous ferai ailleurs d'aussi bonnes fricassées qu'ici. Que notre aînée s'accommode, je commençois à en être bien lasse: ce n'est jamais fini avec elle; tantôt il y a trop de ci, tantôt il y a trop de ça: pardi! allez, sans vous il y auroit long-temps que j'aurois planté là sa cuisine; mais vous êtes douce, on est Chrétienne, & on prend patience; & puis je vous aime.

Je vous remercie de ce sentiment-là, dit Mademoiselle Habert, & nous verrons comment nous ferons, quand j'aurai arrêté une maison.

J'ai beaucoup de meubles ici, je n'en puis ſortir que dans deux ou trois jours, & nous aurons le temps de nous ajuſter. Allons, Jacob, partons. C'étoit le nom que j'avois pris, & dont cette Demoiſelle ſe ſouvint alors.

Sa réponſe, à ce qu'il me parut, déconcerta un peu Dame Catherine; & toute prompte qu'elle étoit ordinairement à la repartie, elle n'en trouva point alors & demeura muette.

Pour moi, je vis très-bien que Mademoiſelle Habert n'avoit pas deſſein qu'elle fût des nôtres; &, à dire la vérité, il n'y a pas grande perte; car quoiqu'elle bredouillât plus de prieres en un jour, qu'il n'en eût fallu pour un mois, ſi elles avoient été conditionnées de l'attention néceſſaire, ce devoit être ordinairement la plus revêche & la plus brutale créature dont on pût ſe ſervir. Quand elle vous diſoit une douceur, c'étoit du ton dont les autres querellent.

Mais laiſſons-la bouder de la réponſe que Mademoiſelle Habert lui avoit faite.

Nous partîmes elle & moi; elle me prit ſous le bras, & de ma vie je n'ai aidé quelqu'un à marcher, d'auſſi bon cœur que je le fis alors. Le procédé de cette bonne Demoiſelle m'avoit gagné. Y a-t-il rien de ſi doux que d'être ſûr de

l'amitié de quelqu'un, & j'étois sûr de la sienne, absolument sûr; & même cette amitié, dont je ne doutois pas, je ne sçaurois dire comment je la comprenois. Mais dans mon esprit, je la fesois d'une espece très-flatteuse; elle me touchoit plus que n'auroit dû faire une bienveillance ordinaire. Je lui trouvois des agréments que cette derniere n'a pas; & j'en témoignai ma reconnoissance d'une maniere assez particuliere à mon tour, car il s'y mêloit quelque chose de caressant.

Quand cette Demoiselle me regardoit, je prenois garde à moi, j'ajustois mes yeux : tous mes regards étoient presque autant de compliments, & cependant je n'aurois pu moi-même rendre aucune raison de tout cela; car ce n'étoit que par instinct que j'en agissois ainsi, & l'instinct ne débrouille rien.

Nous étions déjà à cinquante pas de la maison, & nous n'avions pas encore dit une parole; mais nous marchions de bon cœur. Je la soutenois avec joie, & le soutien lui fesoit plaisir : voilà du moins ce que je sentois, & je ne me trompois pas.

Pendant que nous avancions sans parler, ce qui venoit, je crois, de ne sçavoir par où commencer pour entamer la conversation, j'apperçus

un écriteau qui annonçoit à-peu-près ce qu'il falloit d'appartements à Mademoiselle Habert, & je saisis ce prétexte pour rompre un silence dont, suivant toute apparence, nous étions tous deux embarrassés.

Mademoiselle, lui dis-je, voulez-vous voir ce que c'est que cette maison-ci? Non, mon enfant, me répondit-elle: je serois trop voisine de ma sœur; allons plus loin, voyons dans un autre quartier.

Hé! mon Dieu, repris-je, Mademoiselle: comment est-ce donc que cette sœur a fait pour se brouiller avec vous, vous qui êtes si douce? car on vous aimeroit, quand on seroit Turc. Moi, par exemple, qui ne vous ai vue que d'aujourd'hui, je n'ai jamais eu le cœur si content.

Tout de bon! Jacob, me dit-elle. Oh! pardi, Mademoiselle, lui dis je, cela est aisé à connoître; il n'y a qu'à me voir. Tant-mieux, me dit-elle, & tu fais bien; car tu m'as plus d'obligation que tu ne penses.

Tant-mieux aussi, lui dis-je; car il n'y a rien qui fasse tant de plaisir, que d'avoir obligation aux personnes qui vous ont gagné l'âme.

Hé bien! me dit-elle, apprends, Jacob, que je ne me sépare d'avec ma sœur qu'à cause de toi.

Je te le répète encore; tu m'as secourue tantôt avec tant d'empressement, que j'en ai été sérieusement touchée.

Quel bonheur pour moi! repris-je avec un geste qui me fit un peu serrer le bras que je lui tenois. Dieu soit loué d'avoir adressé mon chemin sur le Pont-Neuf. Pour ce qui est du secours que je vous ai donné, il n'y a pas tant à se récrier, Mademoiselle; car qui est-ce qui pourroit voir une personne comme vous se trouver mal, sans en être en peine? J'en ai été tout en frayeur. Tenez, ma maitresse, je vous demande pardon de mes paroles; mais il y a des gens qui ont une mine qui rend tous les passants leurs bons amis; & de ces mines-là, votre mere, de sa grâce, vous en a donné une.

Tu t'expliques plaisamment, me dit-elle; mais si naïvement que tu plaîs. Dis-moi, Jacob, que font tes parents à la campagne? Hélas! Mademoiselle, lui dis-je, ils ne sont pas riches; mais pour honorables, oh! c'est la crême de notre Paroisse: il n'y a pas à dire non. Pour ce qui est de la profession, mon pere est le vigneron & le fermier du Seigneur de notre village. Mais je dis mal, je ne sçais plus ce qu'il est: il n'y a plus ni vignes ni ferme; car notre Seigneur est

mort, & c'eſt de ſon logis de Paris que je ſors. Pour ce qui eſt de mes autres parents, ce n'eſt pas du fretin non plus ; on les appelle Monſieur & Madame, hors une tante que j'ai, qui ne s'appelle que Mademoiſelle, faute d'avoir été mariée au Chirurgien de notre Pays, qui ne put achever la noce à cauſe qu'il mourut : & par dépit de cette mort, ma tante s'eſt miſe à être Maitreſſe d'école de notre village : on la ſalue, il faut voir ! Outre cela, j'ai deux oncles, dont l'un eſt Curé, qui a toujours de bon vin chez lui, & l'autre a penſé l'être plus de trois fois; mais il va toujours ſon train de Vicaire en attendant mieux. Le Tabellion de chez nous eſt auſſi notre couſin pour le moins ; & même on dit par le Pays, que nous avons eu une grande mere qui étoit la fille d'un gentilhomme: il eſt vrai, pour n'en pas mentir, que c'étoit du côté gauche; mais le côté droit n'en eſt pas loin: on arrive en ce monde du côté qu'on peut, & c'eſt toujours de la nobleſſe à gauche. Au reſte, ce ſont tous de braves gens; & voilà au juſte tout le compte de la parenté, ſinon que j'oublie un petit marmot de couſin qui ne fait encore rien que d'être au maillot.

Hé bien ! reprit Mademoiſelle Habert, on peut appeller cela une bonne famille de campagne,

& il y a bien des gens qui font figure dans le monde, & qui n'ont pas une si honnête origine. Nous autres, par exemple, nous en avons une comme la vôtre; & je ne m'en tiens pas déshonorée. Notre pere étoit le fils d'un gros fermier dans la Beauce, qui lui laissa de quoi faire un grand négoce; & nous sommes restées, ma sœur & moi, fort à notre aise.

Cela se connoît fort bien, lui dis-je, au bon ménage que vous tenez, Mademoiselle; & j'en suis ravi pour l'amour de vous qui mériteriez d'avoir toutes les métairies de la ville & des fauxbourgs de Paris: mais cela me fait songer que c'est grand dommage que vous ne laissiez personne de votre race: il y a tant de mauvaise graine dans le monde, que c'est péché de n'en pas porter de bonne, quand on le peut; l'une raccommode l'autre: & les galants ne vous auroient non plus manqué que l'eau à la riviere.

Peut-être bien, me dit-elle en riant; mais il n'est plus temps: ils me manqueroient aujourd'hui, mon pauvre Jacob.

Ils vous manqueroient, m'écriai-je. Oh! que nenni, Mademoiselle: il faudroit donc pour cet effet que vous missiez une crêpe sur votre visage; car tant qu'on le verra, c'est du miel qui fera

venir les mouches. Jerni de ma vie ! qui eſt-ce qui ne voudroit pas marier ſa mine avec la vôtre, quand même ce ne ſeroit pas par devant Notaire ? Si j'étois auſſi bien le fils d'un pere qui eût été l'enfant d'un gros fermier de la Beauce, & qui eût pu faire le négoce, ah pardi ! nous verrions un peu, ſi ce minois-là paſſeroit ſon chemin ſans avoir affaire à moi.

Mademoiſelle Habert ne répondoit à mes diſcours, qu'en riant preſque de toute ſa force, & c'étoit d'un rire qui venoit moins de mes plaiſanteries, que des éloges qu'elles contenoient. On voyoit que ſon cœur ſçavoit bon gré au mien de ſes diſpoſitions.

Plus elle rioit, plus je pourſuivois. Petit-à-petit mes diſcours augmentoient de force; d'obligeants, ils étoient déjà devenus flatteurs, & puis quelque choſe de plus vif encore, & puis ils s'approchoient du tendre, & puis, ma foi ! c'étoit de l'amour, au mot près que je n'aventurai point, parce que je le trouvois trop gros à prononcer ; mais je lui en donnai bien la valeur, & de reſte.

Elle ne feſoit pas ſemblant d'y prendre garde, & laiſſoit tout paſſer, ſous prétexte du plaiſir innocent qu'elle prenoit à ma naïveté.

Je profitai fort bien de ſon hypocrite façon

de m'entendre. J'ouvris alors les yeux ſur ma bonne fortune, & je concluai ſur le champ, qu'il falloit qu'elle eût du penchant pour moi, puiſqu'elle n'arrêtoit pas des diſcours auſſi tendres que les miens.

Rien ne rend ſi aimable que de ſe croire aimé; & comme j'étois naturellement vif, que d'ailleurs ma vivacité m'emportoit, & que j'ignorois l'art des détours, qu'enfin je ne mettois pas d'autre frein à mes penſées, qu'un peu de retenue mal-adroite, que l'impunité diminuoit à tout moment, je laiſſois échapper des tendreſſes étonnantes; & cela avec un courage, avec une ardeur qui perſuadoient du moins que je diſois vrai; & ce vrai-là plaît toujours, même de la part de ceux qu'on n'aime point.

Notre converſation nous intéreſſa tant tous deux, que nous en avions oublié la maiſon qu'elle vouloit louer.

A la fin pourtant, l'embarras que nous trouvâmes dans une rue, nous força de nous interrompre, & je remarquai que Mademoiſelle Habert avoit les yeux bien plus gais qu'à l'ordinaire.

Pendant cet embarras de rue, elle vit à ſon tour un écriteau. J'aime aſſez ce quartier-ci, me dit-elle; (c'étoit du côté de Saint-Gervais): voici

une maison à louer; allons voir ce que c'est. Nous y entrâmes effectivement, & nous demandâmes à voir l'appartement qui étoit à louer.

La propriétaire de cette maison y avoit son logement, elle vint à nous.

C'étoit la veuve d'un Procureur qui lui avoit laissé assez abondamment de quoi vivre, & qui vivoit à proportion de son bien. Femme avenante au reste, à-peu-près de l'âge de Mademoiselle Habert, aussi fraîche, & plus grasse qu'elle; un peu commere par le babil, mais commere d'un bon esprit, qui vous prenoit d'abord en amitié, qui vous ouvroit son cœur, vous contoit ses affaires, vous demandoit les vôtres, & puis revenoit aux siennes, & puis à vous: vous parloit de sa fille, car elle en avoit une; vous apprenoit qu'elle avoit dix-huit ans, vous racontoit les accidents de son bas-âge, ses maladies; tomboit ensuite sur le chapitre de défunt son mari, en prenoit l'histoire du temps qu'il étoit garçon, & puis venoit à leurs amours, disoit ce qu'ils avoient duré; passoit de-là à leur mariage, ensuite au récit de la vie qu'ils avoient menée ensemble: c'étoit le meilleur homme du monde, très-appliqué à son étude; aussi avoit-il gagné du bien par sa sagesse & par son économie: un peu jaloux de

ſon naturel ; & auſſi parce qu'il l'aimoit beaucoup ; ſujet à la gravelle ; Dieu ſçait ce qu'il avoit ſouffert, les ſoins qu'elle avoit eus de lui ! enfin, il étoit mort bien chrétiennement. Ce qui ſe diſoit en *s'eſſuyant* les yeux, qui, en effet larmoyoient, à cauſe que la triſteſſe du récit le vouloit, & non pas à cauſe de la choſe même ; car de-là on alloit à un accident de *ménage* qui demandoit d'être dit en riant, & on rioit.

Pour faire ce portrait-là, il ne m'en a coûté que de me reſſouvenir de tous les diſcours que nous tint cette bonne veuve ; qui, après que nous eûmes vu l'appartement en queſtion, & en attendant que nous convinſſions du prix ſur lequel il y avoit diſpute, nous fit entrer dans une chambre où étoit ſa fille ; nous fit aſſeoir amicalement, ſe mit devant nous ; & là nous accabla, ſi cela ſe peut dire, de ce déluge de confiance & de récits, que je vous rapporte ici.

Son babil m'ennuya beaucoup, moi : mais il n'empêcha pas que ſon caractere ne me plût ; parce qu'on ſentoit qu'elle ne jaſoit tant, que parce qu'elle avoit l'innocente foibleſſe d'aimer à parler ; & comme qui diroit une bonté de cœur babillarde.

Elle nous offrit la collation ; la fit venir, quoique nous la refusassions ; nous fit manger sans que nous en eussions envie ; & nous dit qu'elle ne nous laisseroit pas sortir que nous ne fussions d'accord. Je dis nous ; car on se rappellera que j'avois un habit uni & sans livrée, que m'avoit fait faire la femme du Seigneur de notre village ; &, dans cet équipage dont j'avois l'assortiment, avec la physionomie que je portois, on pouvoit me prendre, ou pour un garçon de boutique, ou pour un parent de Mademoiselle Habert. Et la maniere simple, quoiqu'honnête dont elle étoit elle-même vétue, permettoit qu'on me fît cet honneur-là ; d'autant plus que dans la conversation cette Demoiselle se tournoit souvent de mon côté, d'un air amical & familier ; & moi je m'y conformois, comme si elle m'avoit donné le mot.

Pour en agir ainsi, elle avoit ses raisons que je ne pénétrois pas encore : mais sans m'en embarrasser, je prenois toujours & j'étois charmé de son procédé.

La séance dura bien deux bonnes heures, un peu par la faute de Mademoiselle Habert qui ne haïssoit pas les entretiens diffus, & qui y per-

doit ſon temps aſſez volontiers. Il faut bien ſe ſentir de ce qu'on eſt : toute femme a du caquet, ou s'amuſe avec plaiſir de celui des autres; l'amour du babil eſt un tribut qu'elle paye à ſon ſexe. Il y a pourtant des femmes ſilencieuſes ; mais je crois que ce n'eſt point par caractere qu'elles le ſont : c'eſt l'expérience ou l'éducation qui leur ont appris à le devenir.

Enfin, Mademoiſelle Habert ſe reſſouvint que nous avions du chemin à faire pour nous en retourner ; elle ſe leva.

On parla encore aſſez long-temps debout ; après quoi elle s'approcha de la porte, où ſe fit une autre ſtation, qui enfin termina l'entretien ; & pendant laquelle Mademoiſelle Habert careſſée, flattée ſur ſon air doux & modeſte, ſur l'opinion qu'on avoit de ſes bonnes qualités, morales & chrétiennes, de ſon aimable caractere, conclut auſſi le marché de l'appartement.

Il fut arrêté qu'elle y viendroit loger trois jours après ; on ne demanda ni avec qui, ni combien elle avoit de perſonnes qui la ſuivroient ; c'eſt une queſtion qu'on oublia dans le nombre des choſes qui furent dites. Ce qui fut fort heureux ; car on verra que Mademoiſelle Habert

auroit été très-embarrassée s'il avoit fallu répondre sur le champ là-dessus.

Nous voilà donc en chemin pour nous en retourner; je passe une infinité de choses que nous nous dîmes encore, Mademoiselle Habert, & moi. Nous parlâmes de l'hôtesse chez qui nous devions loger.

J'aime cette femme-là, me dit-elle; il y a apparence que nous serons bien chez elle, & il me tarde déja d'y être: il ne s'agit plus que de trouver une cuisiniere: car je t'avoue, Jacob, que je ne veux point de Catherine; elle a l'esprit rude & difficile, elle seroit toujours en commerce avec ma sœur, qui est naturellement curieuse, (sans compter que toutes les dévotes le sont:) elles se dédommagent des péchés qu'elles ne font pas, par le plaisir de sçavoir les péchés des autres; c'est toujours autant de pris, & c'est moi qui fais cette réflexion-là, ce n'est pas Mademoiselle Habert, qui, continuant à me parler de sa sœur, me dit: puisque nous nous séparons, il faut que la chose soit sans retour, voilà qui est fini: mais tu ne sçais pas faire la cuisine; & quand tu la sçaurois faire, mon intention n'est pas de t'employer à cela.

Vous m'emploierez à tout ce qu'il vous plai-

ra, lui dis-je : mais puisque nous discourons sur ce sujet, est-ce que vous songez pour moi à quelqu'autre ouvrage.

Ce n'est pas ici le lieu de te dire mes pensées, reprit-elle; mais en attendant, tu as dû remarquer que je n'ai rien dit chez notre hôtesse qui pût te faire connoître pour un domestique; elle n'aura pas non plus deviné sur ton habit que tu en es un : ainsi je te recommande, quand nous irons chez elle, de régler tes manieres sur les miennes. Ne m'en demande pas aujourd'hui davantage; c'est-là tout l'éclaircissement que je puis te donner à présent.

Que le Ciel bénisse les volontés que vous avez, répondis-je, enchanté de ce petit discours qui me parut d'un bon pronostic; mais écoutez, Mademoiselle, il faut encore ajuster une autre affaire; on pourra s'enquêter à moi de ma personne, & me dire, qui êtes-vous? qui n'êtes-vous pas? Or, à votre avis, qui voulez-vous que je sois? Voilà que vous me faites un *Monsieur*; mais ce *Monsieur*; qui sera-ce? *Monsieur* Jacob? Cela va-t-il bien? Jacob est mon nom de baptême: il est beau & bon ce nom-là; il n'y a qu'à le laisser comme il est, sans le changer contre un autre qui ne vaudroit pas mieux; ainsi je m'y tiens;

mais j'en ai besoin d'un autre : on appelle notre pere le bon-homme la Vallée, & je serai *Monsieur de la Vallée* son fils, si cela vous convient.

Tu as raison, me dit-elle en riant, tu as raison; *Monsieur de la Vallée*, appelle-toi ainsi. Il n'y a pas encore là tout, lui dis-je ; si on me dit, *Monsieur de la Vallée*, que faites-vous chez Mademoiselle Habert? Que faut-il que je réparte ?

Hé bien ! me répondit-elle, la difficulté n'est pas grande, je ne laisserai pas long-temps les choses indécises ; & dans l'appartement que je viens de prendre, il y a une chambre très-éloignée de l'endroit que j'habiterai ; tu seras là à part & décemment sous le titre d'un parent qui vit avec moi, & qui me secoure dans mes affaires : d'ailleurs, comme je te dis, nous nous mettrons bientôt tout-à-fait à notre aise sur cet article-là : quelques jours suffiront pour me déterminer à ce que je médite, & il faut se hâter ; car les circonstances ne permettent pas que je differe. Ne parle de rien au logis de ma sœur, & vis à ton ordinaire durant le peu de temps que nous y serons. Retourne dès demain chez notre hôtesse, elle me paroît obligeante ; tu la prieras de vouloir bien nous chercher une cuisiniere ; & si elle te fait des questions qui te regardent, réponds-y suivant ce

que nous venons de dire; prends le nom de *la Vallée*, & sois mon parent : tu as assez bonne mine pour cela.

Vertubleu! que je suis aise de toute cette manigance-là! m'écriai-je : que j'ai de joie, qui me trotte dans le cœur, sans sçavoir pourquoi; je serai donc votre cousin? Pourtant, ma cousine, si on me mettoit à même de prendre mes qualités, ce ne seroit pas votre parent que je voudrois être; non : j'aurois bien meilleur appétit que cela. La parenté me fait bien de l'honneur, néanmoins; mais quelquefois l'honneur & le plaisir vont de compagnie; n'est-ce pas?

Nous approchions du logis pendant que je parlois ainsi; & je sentis sur le champ qu'elle ralentissoit sa marche pour avoir le temps de me répondre, & de me faire expliquer.

Je ne vous entends pas bien, Monsieur de la Vallée, me dit-elle d'un ton de bonne humeur, & je ne sçais pas ce que c'est que cette qualité que vous voudriez.

Ho! malpeste! cousine, lui dis-je, je ne sçaurois m'avancer plus avant, & je ne suis pas homme à perdre le respect envers vous, toute ma parente que vous êtes; mais si, par hasard, quelque jour vous aviez envie de prendre un camarade de

ménage; là, de ces garçons qu'on n'envoie point dans une chambre à part, & qui ſont aſſez hardis pour dormir côte à côte du monde; comment appelle-t-on la profeſſion de ces gens-là? On dit chez nous que c'eſt des maris: eſt-ce ici de même? Hé bien! cette qualité, par exemple, le camarade qui l'aura, & que vous prendrez, la voudroit-il troquer contre la qualité de parent que j'ai de votre grâce? Répondez en conſcience. Voilà mon énigme, devinez-la.

Je t'en dirai le mot une autrefois, me dit-elle, en ſe retournant de mon côté avec bienveillance; mais ton énigme eſt jolie. Oui-dà, couſine, répliquai-je; on en pourroit faire quelque choſe de bon, ſi on vouloit s'entendre.

Paix! me dit-elle alors; il n'eſt pas queſtion ici d'un pareil badinage; & dans l'inſtant qu'elle m'arrêta, nous étions à la porte du logis, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit.

Catherine vint au-devant de nous, toujours fort intriguée des intentions de Mademoiſelle Habert ſur ſon chapitre.

Je ne dirai rien des façons empreſſées qu'elle eut pour nous, ni du dégoût qu'elle diſoit avoir pour le ſervice de la ſœur aînée, & ce dégoût-là étoit alors ſincere; parce que la retraite de la

sœur cadette alloit la laisser seule avec l'autre ; mais aussi, pendant que leur union avoit duré, Dame Catherine n'avoit jamais fait sa cour qu'à l'aînée, dont l'esprit impérieux & tracassier lui en imposoit davantage, & qui d'ailleurs avoit toujours gouverné la maison.

Mais la société des deux sœurs finissant, cela changeoit la thèse, & il étoit bien plus doux de passer au service de la cadette, dont elle auroit été la maitresse.

Catherine nous apprit que l'aînée étoit sortie, & qu'elle devoit coucher chez une dévote de ses amies, de peur que Dieu ne fût offensé, si les deux sœurs se revoyoient dans la conjoncture présente : & tant mieux qu'elle soit partie, dit Catherine, nous en souperons de meilleur cœur ; n'est-ce pas, Mademoiselle ? Assurément, reprit Mademoiselle Habert ; ma sœur a fait prudemment, & elle est la maitresse de ses actions, comme je le suis des miennes.

A cela succéderent plusieurs petites questions de la part de la caressante cuisiniere : mais vous avez été bien long-temps à revenir. Avez-vous retenu une maison ? Est-elle en beau quartier ? Y a-t-il loin d'ici ? Serons-nous près des marchés ?

La cuisine est-elle commode ? Aurai-je une chambre ?

Elle obtint d'abord quelques réponses laconiques ; j'eus aussi ma part de ses cajoleries, à quoi je répartois avec ma gaillardise ordinaire, sans lui en apprendre plus que ne fesoit Mademoiselle Habert, sur qui je me réglois.

Nous parlerons de tout cela une autrefois, Catherine, dit celle-ci, pour abréger ; je suis trop lasse à présent, faites-moi souper de bonne-heure, afin que je me couche.

Et là-dessus elle monta à sa chambre, & j'allai mettre le couvert, pour me soustraire aux importunes interrogations de Catherine, dont je m'attendois bien d'être persécuté quand nous serions ensemble.

Je fus long dans mon service. Mademoiselle Habert étoit revenue dans la chambre où je mettois le couvert, & je plaisantai avec elle de l'inquiétude de Catherine : si nous la menions avec nous, lui disois-je, nous ne pourrions plus être parents ; il n'y auroit plus de Monsieur de la Vallée.

Je l'amusois de pareils discours, pendant qu'elle fesoit un petit mémoire des meubles qui lui appartenoient,

partenoient, & qu'elle devoit emporter de chez sa sœur; car sur l'éloignement que celle-ci témoignoit pour elle, en s'absentant de la maison, elle avoit dessein, s'il étoit possible, de coucher le lendemain dans son nouvel appartement.

Monsieur de la Vallée, me dit-elle en badinant, va demain, le plus matin que tu pourras, me chercher un Tapissier, pour détendre mon cabinet & ma chambre; & dis-lui qu'il se charge aussi des voitures nécessaires pour emporter tous mes meubles; une journée suffira pour transporter tout, si on veut aller un peu vîte.

Je voudrois que cela fût déjà fait, lui dis-je, tant j'ai hâte que nous buvions ensemble; car là-bas il faudra bien que mon assiette soit vis-à-vis la vôtre, attendu qu'un parent prend ses repas avec sa parente: ainsi faites votre compte que dès demain tout sera détalé dès sept heures du matin.

Ce qui fut conclu, fut exécuté. Mademoiselle Habert soupa. Devenu hardi avec elle, je l'invitai à boire à la santé du cousin le dernier coup que je lui versai, pendant que Catherine, qui de temps en temps montoit pour la servir, étoit allée dans sa cuisine.

La santé du cousin fut bue; il fit raison sur le

champ : car dès qu'elle eut vuidé sa tasse (& c'en étoit une) je la remplis d'une rasade de vin pur, & puis : à votre santé, cousine. Après quoi je descendis pour souper à mon tour.

Je mangeai beaucoup, mais je mâchai peu pour avoir plutôt fait ; j'aimai mieux courir les risques d'une indigestion que de demeurer long-temps avec Catherine dont l'inquiette curiosité me tracassa beaucoup ; & sous le prétexte d'avoir à me lever matin le lendemain, je me retirai vîte en la laissant tristement ébahie de tout ce qu'elle voyoit, aussi-bien que de la précipitation avec laquelle j'avois entassé mes morceaux, sans lui avoir répondu que des monosyllabes.

Mais, Jacob, dis-moi donc ceci ? Conte-moi donc cela ? Ma foi ! Dame Catherine, Mademoiselle Habert a loué une maison ; je lui ai donné le bras dans les chemins, nous étions allés, nous sommes revenus : voilà tout ce que je sçais, bon soir. Ah ! qu'elle m'eût de bon cœur dit des injures ! mais elle espéroit encore, & la brutale n'osoit faire du bruit.

Il me tarde d'en venir à de plus grands évènements ; ainsi passons vîte à notre nouvelle maison.

Le Tapissier est venu le lendemain, nos meubles sont partis ; nous avons dîné debout, remet-

tant de manger mieux, & plus à notre aise au souper dans notre nouveau gîte. Catherine, convaincue enfin qu'elle ne nous suivra pas, nous a traités à l'avenant de notre indifférence pour elle, & comme le méritoit la banqueroute que nous lui felions : elle a disputé la propriété de je ne sçais combien de nipes à Mademoiselle Habert, & soutenu qu'elles étoient à sa sœur aînée : elle lui a fait mille chicanes ; elle m'a voulu battre, moi, qui ressemble à ce défunt Baptiste qu'elle m'a dit qu'elle avoit tant aimé. Mademoiselle Habert a écrit un petit billet qu'elle a laissé sur la table pour sa sœur, & par lequel elle l'avertit que dans sept ou huit jours elle viendra pour s'arranger avec elle, & régler quelques petits intérêts qu'elles ont à vuider ensemble. Un fiacre est venu nous prendre ; nous nous y sommes emballés sans façon la cousine & moi ; & puis : fouette, cocher.

Nous voilà à l'autre maison ; & c'est d'ici qu'on va voir mes aventures devenir plus nobles & plus importantes, c'est ici où ma fortune commence : serviteur au nom de Jacob, il ne sera plus question que de *Monsieur de la Vallée* ; nom que j'ai porté pendant quelque temps, & qui étoit effectivement celui de mon pere : mais à celui-là on en joignoit un autre qui servoit à le distinguer d'un de

ses freres, & c'est sous cet autre nom qu'on me connoît dans le monde: c'est celui-ci qu'il n'est pas nécessaire que je dise, & que je ne pris qu'après la mort de Mademoiselle Habert; non pas que je ne fusse content de l'autre, mais parce que les gens de mon pays s'obstinerent à ne m'appeller que de ce nom-là. Passons à l'autre maison.

Notre hôtesse nous reçut comme ses amis les plus intimes. La chambre où devoit coucher Mademoiselle Habert étoit déjà rangée, & j'avois un petit lit de camp tout prêt, dans l'endroit qui m'étoit réservé, & dont j'ai déjà fait mention.

Il ne s'agissoit plus que d'avoir de quoi souper; & le Rôtisseur, qui étoit à notre porte, nous eût fourni ce qu'il falloit: mais notre obligeante hôtesse, à qui j'avois dit que nous arriverions le soir même, y avoit pourvu, & voulut absolument que nous soupâssions chez elle.

Elle nous fit bonne chere, & notre appétit y fit honneur.

Mademoiselle Habert commença d'abord par établir ma qualité de cousin, à quoi je ripostai sans façon par le nom de cousine; & comme il me restoit encore un petit accent, & même quelques expressions de village, on remédia à cela par dire que j'arrivois de la campagne, & que je

n'étois à Paris que depuis deux ou trois mois.

Jusqu'ici donc, mes discours avoient toujours eu une petite tournure champêtre; mais il y avoit plus d'un mois que je m'en corrigeois assez bien, quand je voulois y prendre garde: & je n'avois conservé cette tournure avec Mademoiselle Habert, qu'à cause que je m'étois apperçu qu'elle me réussissoit auprès d'elle, & que je lui avois dit tout ce qui m'avoit plu à la faveur de ce langage rustique: mais il est certain que je parlois meilleur françois, quand je voulois. J'avois déjà acquis assez d'usage pour cela, & je crus devoir m'appliquer à parler mieux qu'à l'ordinaire.

Notre repas fut le plus gai du monde, & j'y fus plus gai que personne.

Ma situation me paroissoit assez douce: il y avoit grande apparence que Mademoiselle Habert m'aimoit; elle étoit encore assez aimable; elle étoit riche pour moi; elle jouissoit bien de quatre mille livres de rente & au-delà; & j'appercevois un avenir très-riant & très-prochain, ce qui devoit réjouir l'âme d'un paysan de mon âge, qui, presqu'au sortir de la charrue, pouvoit sauter tout-d'un-coup au rang honorable de bon bourgeois de Paris; en un mot j'étois à la veille d'avoir pignon sur rue, & de vivre de mes rentes;

chéri d'une femme que je ne haïssois pas; & que mon cœur payoit du moins d'une reconnoissance qui ressembloit si bien à de l'amour, que je ne m'embarrassois pas d'en examiner la différence.

Naturellement j'avois l'humeur gaillarde, on a pu s'en appercevoir dans les récits que j'ai faits de ma vie; & quand à cette humeur naturellement gaillarde il se joint encore de nouveaux motifs de gaillardise, Dieu sçait comme on pétille! Aussi fesois-je: mettez avec cela un peu d'esprit, car je n'en manquois pas; assaisonnez le tout d'une physionomie agréable; n'a-t-on pas de quoi plaire à table avec tous ces agréments-là? N'y remplit-on pas bien sa place?

Sans doute que j'y valois quelque chose; (car notre hôtesse, qui étoit amie de la joie, à la vérité plus capable de la goûter quand elle la trouvoit, que de la faire naître, car sa conversation étoit trop diffuse pour être piquante; & à table il ne faut que des mots & point de récits:)

Notre hôtesse donc ne sçavoit quel compliment me faire qui fût digne du plaisir que lui donnoit ma compagnie, disoit-elle: elle s'attendrissoit ingénûment en me regardant; je lui gagnois le cœur, & elle le disoit bonnement, elle ne s'en cachoit pas.

Sa fille, qui avoit, comme je l'ai dit, dix-ſept ou dix-huit ans, je ne ſçais plus combien, & dont le cœur étoit plus diſcret & plus matois, me regardoit du coin de l'œil; &, prenant un extérieur plus diſſimulé que modeſte, ne témoignoit que la moitié du goût qu'elle prenoit à ce que je diſois.

Mademoiſelle Habert, d'une autre part, me paroiſſoit ſtupéfaite de toute la vivacité que je montrois: je voyois, à ſa mine, qu'elle m'avoit bien cru de l'eſprit, mais non pas tant que j'en avois.

Je pris garde en même temps qu'elle augmen-mentoit d'eſtime & de penchant pour moi; mais que cette augmentation de ſentiment n'alloit pas ſans inquiétude.

Les éloges de ma naïve hôteſſe l'intriguoient; les regards fins & dérobés que la jeune fille me lançoit de côté ne lui échappoient pas. Quand on aime, on a l'œil à tout; & ſon âme ſe partageoit entre le ſouci de me voir ſi aimé, & la ſatisfaction de me voir ſi aimable.

Je m'en apperçus à merveille, & ce talent de lire dans l'eſprit des gens, & de débrouiller leurs ſentiments ſecrets, eſt un don que j'ai toujours eu, & qui m'a quelquefois bien ſervi.

Je fus charmé d'abord de voir Mademoiselle Habert dans ces dispositions-là ; c'étoit bon signe pour mes espérances, cela me confirmoit son inclination pour moi, & devoit hâter ses bons desseins, d'autant plus que les regards de la jeune personne, & les douceurs que me disoit la mere, me mettoient comme à l'enchere.

Je redoublai donc d'agréments le plus qu'il me fut possible, pour entretenir Mademoiselle Habert dans les allarmes qu'elle en prenoit ; mais comme il falloit qu'elle eût peur du goût qu'on avoit pour moi, & non pas de celui qu'elle m'auroit senti pour quelqu'une de ces deux personnes, je me ménageai de façon que je ne devois lui paroître coupable de rien, & qu'elle pouvoit juger que je n'avois point d'autre intention que de me divertir & non pas de plaire ; & que, si j'étois aimable, je n'en voulois profiter que dans son cœur, & non dans celui d'aucune de ces deux femmes.

Pour preuve de cela, j'avois soin de la regarder très-souvent avec des yeux qui demandoient son approbation pour tout ce que je disois ; de sorte que j'eus l'art de la rendre contente de moi, de lui laisser ses inquiétudes qui pouvoient m'être utiles, & de continuer de plaire à nos deux hôtesses, à qui je trouvai aussi le secret de

persuader qu'elles me plaisoient, afin de les exciter à me plaire à leur tour, & de les maintenir dans ce penchant qu'elles marquoient pour moi, & dont j'avois besoin pour presser Mademoiselle Habert de s'expliquer ; &, s'il faut tout dire, peut-être aussi voulois je voir ce qui arriveroit de cette aventure, & tirer parti de tout : on est bien-aise d'avoir, comme on dit, plus d'une corde à son arc.

Mais j'oubliois une chose, c'est le portrait de la jeune fille, & il est nécessaire que je le fasse.

J'ai dit son âge. Agathe (c'étoit son nom) dans son éducation bourgeoise, avoit bien plus d'esprit que sa mere, dont les épanchements de cœur & la naïveté babillarde lui paroissoient ridicules ; ce que je connoissois par certains petits sourires malins qu'elle faisoit de temps en temps, & dont la signification passoit la mere qui étoit trop bonne & trop franche pour être si intelligente.

Agathe n'étoit pas belle : mais elle avoit beaucoup de délicatesse dans les traits, avec des yeux vifs & pleins de feu, mais d'un feu que la petite personne retenoit & ne laissoit éclater qu'en sournoise ; ce qui tout ensemble lui faisoit une physionomie piquante & spirituelle, mais friponne, & de laquelle on se méfioit d'abord à

cause de ce je ne sçais quoi de rusé qui brochoit sur le tout, & qui ne la rendoit pas bien sûre.

Agathe, à vue de pays, avoit du penchant à l'amour; on lui sentoit plus de disposition à être amoureuse que tendre, plus d'hypocrisie que de mœurs, plus d'attention pour ce qu'on diroit d'elle que pour ce qu'elle seroit dans le fond: c'étoit la plus intrépide menteuse que j'aie connue. Je n'ai jamais vu son esprit en défaut sur les expédients; vous l'auriez cru timide; il n'y avoit point d'âme plus ferme, plus résolue, point de tête qui se démontât moins; il n'y avoit personne qui se souciât moins dans le cœur d'avoir fait une faute de quelque nature qu'elle fût; personne en même temps qui se souciât tant de la couvrir ou de l'excuser; personne qui en craignît moins le reproche, quand elle ne pouvoit l'éviter; & alors vous parliez à une coupable si tranquille, que sa faute ne vous paroissoit plus rien.

Ce ne fut pas sur le champ que je démêlai tout ce caractere que je développe ici, je ne le sentis qu'à force de voir Agathe.

Il est certain qu'elle me trouva à son gré aussi-bien que sa mere, à qui je plus beaucoup, & qui étoit une bonne-femme dont on pouvoit mener le cœur bien loin; ainsi, des deux côtés, je

voyois une assez belle carriere ouverte à mes galanteries, si j'en avois voulu tenter le succès.

Mais Mademoiselle Habert étoit plus sûre que tout cela; elle ne répondoit de ses actions à personne; & ses desseins, s'ils m'étoient favorables, n'étoient sujets à aucune contradiction. D'ailleurs, je lui devois de la reconnoissance, & c'étoit-là une dette que j'ai toujours bien payée à tout le monde.

Ainsi, malgré la faveur que j'acquis, dès ce jour, dans la maison; malgré toutes les apparences qu'il y avoit que je serois en état de me faire valoir, je résolus de m'en tenir au cœur le plus prêt & le plus maître de se déterminer.

Il étoit minuit, quand nous sortîmes de table; on conduisit Mademoiselle Habert à sa chambre; & dans l'espace du peu de chemin qu'il falloit faire pour cela, Agathe trouva plus de dix fois le moment de jouer de la prunelle sur moi, d'une maniere très-flatteuse, & toujours sournoise; à quoi je ne pus m'empêcher de répondre à mon tour, & le tout si rapidement de part & d'autre, qu'il n'y avoit que nous qui puissions saisir ces éclairs-là.

Quant à moi, je ne répondois à Agathe, ce me semble, que pour ne pas mortifier son amour-

propre; car il eſt dur de faire le cruel avec de beaux yeux qui cherchent des vôtres.

La mere m'avoit pris ſous le bras, & ne ſe laſſoit point de dire: allez, vous êtes un plaiſant garçon; on ne s'ennuiera point avec vous.

Je ne l'ai jamais vu ſi gaillard, répartoit à cela la couſine, d'un ton qui me diſoit: vous l'êtes trop.

Ma foi, Meſdames, diſois-je, mon humeur eſt de l'être toujours; mais avec de bon vin, bonne chere & bonne compagnie, on l'eſt encore davantage qu'à ſon ordinaire. N'eſt-il pas vrai, couſine? ajoutai-je, en lui ſerrant le bras que je tenois auſſi.

Ce fut en tenant de pareils diſcours que nous arrivâmes à l'appartement de Mademoiſelle Habert.

Je crois que je dormirai bien, dit-elle, quand nous y fûmes, en affectant une laſſitude qu'elle n'avoit pas, & qu'elle feignoit, pour engager notre hôteſſe à prendre congé d'elle.

Mais notre hôteſſe n'étoit pas expéditive dans ſes politeſſes; & par abondance d'amitié pour nous, il n'y eut point de petites commodités dans cet appartement qu'elle ne ſe piquât de nous faire remarquer.

Elle proposa ensuite de me mener à ma chambre; mais je compris à l'air de la cousine, que cet excès de civilité n'étoit pas de son goût, & je la refusai le plus honnêtement qu'il me fut possible.

Enfin, nos Dames s'en allerent chassées par les bâillements de Mademoiselle Habert, qui en fit, à la fin, de très-vrais, peut-être pour en avoir fait de faux.

Et moi je sortois avec nos hôtesses pour me retirer décemment chez moi, quand la cousine me rappella.

Monsieur de la Vallée, cria-t-elle, attendez un instant, j'ai une commission à vous donner pour demain; & là-dessus je rentrai en souhaitant le bon soir à la mere & à la fille, honoré moi-même de leur révérence, & sur-tout de celle d'Agathe qui ne confondit pas la sienne avec celle de sa mere; qui la fit à part, afin que je la distinguasse, & que je prisse garde à tout ce qu'elle y mit d'expressif & d'obligeant pour moi.

Quand je fus entré chez Mademoiselle Habert, & que nous fûmes seuls; je présumai qu'il alloit être question de quelque réflexion chagrine sur nos aventures de table, & sur l'avantage que j'avois eu d'y paroître si amusant.

Cependant je me trompai : mais non pas sur les intentions, car ce qu'elle me dit marquoit que ce n'étoit que partie remise.

Notre joyeux cousin, me dit-elle, j'ai à vous parler; mais il est trop tard & heure indûe : ainsi, différons la conversation jusqu'à demain. Je me leverai plus matin qu'à l'ordinaire pour ranger quelques hardes qui sont dans ces paquets, & je vous attendrai entre huit & neuf dans ma chambre, afin de voir quelles mesures nous devons prendre sur mille choses que j'ai dans l'esprit ; entendez-vous ? n'y manquez pas : car notre hôtesse a tout l'air de venir demain sçavoir des nouvelles de ma santé, & peut-être de la vôtre; & nous n'aurions pas le temps de nous entretenir, si nous ne prévenions pas la fureur de ses politesses.

Ce petit discours, comme vous voyez, étoit un prélude d'humeur jalouse, ou du moins inquiette; ainsi, je ne doutai pas un instant du sujet d'entretien que nous traiterions le lendemain.

Je ne manquai pas au rendez-vous; j'y fus même un peu plutôt qu'elle ne me l'avoit dit, pour lui témoigner une impatience qui ne pouvoit que lui être agréable : aussi m'apperçus-je qu'elle m'en sçut bon gré.

Ah ! voilà qui est bien, dit-elle, en me voyant:

vous êtes exact, Monsieur de la Vallée. N'avez-vous encore vu aucune de nos hôtesses depuis que vous êtes levé.

Bon ! lui dis-je, je n'ai pas seulement songé si elles étoient au monde. Est-ce que nous avons affaire ensemble ? J'avois, ma foi, bien autre chose dans la tête.

Hé ! qu'est-ce donc qui vous a occupé ? reprit-elle. Notre rendez-vous, lui dis-je, que j'ai eu toute la nuit dans la pensée.

Je n'ai pas laissé que d'y rêver aussi, me dit-elle ; car ce que j'ai à te dire, la Vallée, est de conséquence pour moi. Hé ! mardi, ma chere cousine, repartis-je là-dessus, faites donc vîte ; vous me rendez malade d'inquiétude. Dès que le sujet regarde votre personne, je ne sçaurois plus durer sans le sçavoir. Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous fait peine ? Y a-t-il du remede ? N'y en a-t-il pas ? Me voilà comme un troublé, si vous ne parlez vîte.

Ne t'inquiète pas, me dit-elle ; il ne s'agit de rien de fâcheux. Dame ! répondis-je, c'est qu'il faut compter que j'ai un cœur qui n'entend, envers vous, pas plus de raison qu'un enfant ; & ce n'est pas ma faute. Pourquoi m'avez-vous été si bonne ? je n'ai pu y tenir.

Mais, mon garçon, me dit-elle alors, en me regardant avec une attention qui me conjuroit d'être vrai ; n'exageres-tu point ton attachement pour moi, & me dis-tu ce que tu penses ? puis-je te croire ?

Comment ! repris-je, en faisant un pas en arriere : vous doutez de moi, Mademoiselle ! pendant que je mettrois ma vie en gage, & une centaine avec, si je les avois, pour acheter la santé de la vôtre, & sa continuation : vous doutez de moi ! Hélas ! il n'y aura donc plus de joie en moi ; car je n'ai vaillant que mon pauvre cœur : & dès que vous ne le connoissez pas, c'est tout comme si je n'avois plus rien ; voilà qui est fini : après toutes les grâces que j'ai reçues d'une maitresse qui m'a donné sa parenté pour rien, si vous me dites : m'aimes-tu, cousin ? que je vous dise ; hé ! pardi oui, cousine : & que vous répartiez, peut-être que non, cousin : votre parent est donc pis qu'un ours : il n'y a point, dans les bois, d'animal qui soit son pareil, ni si dénaturé que lui. N'est-ce pas là un beau bijou que vous avez mis dans votre famille ? Allez, que Dieu vous le pardonne, Mademoiselle ; car il n'y a plus de cousine : j'aurois trop de confusion de proférer ce nom-là, après la barbarie que vous me croyez dans l'âme. Allez, Mademoiselle,

Mademoiselle, j'aimerois mieux ne vous avoir jamais ni vue ni apperçue que de m'entendre accuser de la sorte par une personne qui a été le sujet de la premiere affection que j'ai eue dans le cœur, hormis pere & mere que je ne compte pas, parce qu'on est leur race, & que l'amitié qu'on a pour eux n'ôte point la part des autres: mais j'avois une grande consolation à croire que vous sçaviez le fond de ma pensée; que le ciel me soit en aide, & à vous aussi! hélas! de gaillard que j'étois, me voilà bien triste!

Je me ressouviens bien qu'en lui parlant ainsi, je ne sentois rien en moi qui démentît mon discours. J'avoue pourtant que je tâchai d'avoir l'air & le ton touchants, le ton d'un homme qui pleure, & que je voulois orner un peu la vérité; & ce qui est de singulier, c'est que mon attention me gagna tout le premier. Je fis si bien que j'en fus la dupe moi-même, & je n'eus plus qu'à me laisser aller sans m'embarrasser de rien ajouter à ce que je sentois; c'étoit alors l'affaire du sentiment qui m'avoit pris, & qui en sçait plus que tout l'art du monde.

Aussi ne manquai-je pas mon coup; je convainquis, je persuadai si bien Mademoiselle Habert, qu'elle me crut jusqu'à en pleurer d'attendrissement, jusqu'à me consoler de la douleur

que je témoignois ; & jusqu'à me demander excuse d'avoir douté.

Je ne m'appaisai pourtant pas d'abord ; j'eus le cœur gros encore quelque temps ; le sentiment me menoit ainsi, & il me menoit bien ; car, quand on est une fois en train de se plaindre des gens, sur-tout en fait de tendresse, les reproches ont toujours une certaine durée ; & on se plaint encore d'eux, même après leur avoir pardonné : c'est comme un mouvement qu'on a donné à quelque chose ; il ne cesse pas tout-d'un-coup, il diminue, & puis finit.

Mes tendres reproches finirent donc, & je me rendis ensuite à tout ce qu'elle me dit d'obligeant pour m'appaiser.

Rien n'attendrit tant de part & d'autre que ces scenes-là, sur-tout dans un commencement de passion : cela fait faire à l'amour un progrès infini ; il n'y a plus dans le cœur discrétion qui tienne : il dit en un quart-d'heure ce que, suivant la bienséance, il n'auroit osé dire qu'en un mois, & le dit sans paroître aller trop vîte ; c'est que tout lui échappe.

Voilà du moins ce qui arriva alors à Mademoiselle Habert. Je suis persuadé qu'elle n'avoit pas dessein de s'avancer tant qu'elle le fit.

& qu'elle ne m'eût annoncé ma bonne fortune qu'à plusieurs reprises : mais elle ne fut pas maîtresse d'observer cette économie-là. Son cœur s'épancha, j'en tirai tout ce qu'il méditoit pour moi ; & peut-être qu'à son tour, elle tira du mien plus de tendresse qu'il n'en avoit à lui rendre ; car je me trouvai moi-même étonné de l'aimer tant, & je n'y perdis rien, comme on le va voir dans la suite de notre conversation, qu'il est nécessaire que je rapporte, parce que c'est celle où Mademoiselle Habert se déclare.

Mon enfant, me dit-elle, après m'avoir vingt fois répeté ; je te crois, voilà qui est fait : mon enfant, me dit-elle donc, je pense qu'à présent tu vois bien de quoi il s'agit. Hélas ! lui dis-je, ma gracieuse parente, il me paroît que je vois quelque chose ; mais l'appréhension de m'abuser me rend la vue trouble, & les choses que je vois me confondent, à cause de mon petit mérite. Est-ce qu'il se pourroit, Dieu me pardonne ! que ma personne ne seroit pas déplaisante à la vôtre ? Est-ce qu'un bonheur comme celui-là seroit la part d'un pauvre garçon qui sort du Village ? car voilà ce qui m'en semble ; &, si j'en étois bien certain, il faudroit donc mourir de joie.

Oui, Jacob, me répondit-elle alors, puisque

tu m'entends, & que cela ſe fait tant de plaiſir, réjouis-t-en en toute ſûreté.

Doucement, donc, lui dis-je; car je m'en pâmerai d'aiſe. Il n'y a qu'une raiſon qui me chicane à tout ceci, ajoutai-je. Hé! laquelle, me dit-elle? C'eſt, lui répartis-je, que vous me direz: tu n'as rien, ni revenu, ni profit d'amaſſé; rien à louer, tout à acheter, rien à vendre; point d'autre gîte que la maiſon du prochain, ou bien la rue; pas ſeulement du pain pour attraper le bout du mois: après cela, mon petit Monſieur, n'êtes-vous pas bien fatigué de vous réjouir tant de ce que je vous aime? Ne faudra-t-il pas encore vous remercier de la peine que vous prenez d'en être ſi ravi? Voilà, ma précieuſe couſine, ce qui vous eſt loiſible de répartir au contentement que je témoigne de votre affection: mais Dieu le ſçait, ma parente, ce n'eſt point pour l'amour de toutes ces proviſions-là que mon cœur ſe tranſporte.

J'en ſuis perſuadée, me dit-elle, & tu ne penſerois pas à m'en aſſurer, ſi cela n'étoit pas vrai, mon cher enfant.

Tenez, couſine, ajoutai-je, je ne ſonge non plus à pain, à vin, ni à gîte, que s'il n'y avoit ni bled, ni vigne, ni logis dans le monde. Je les prendrai pourtant, quand ils viendront; mais ſeu-

lement parce qu'ils feront là. Pour à de l'argent, j'y rêve comme au Mogol; mon cœur n'eft pas une marchandife; on ne l'auroit pas, quand on m'en offriroit mille écus plus qu'il ne vaut: mais on l'a pour rien, quand il y prend goût; & c'eft ce qu'il a fait avec vous fans rien demander en retour. Que ce cœur vous plaife ou vous fâche; n'importe, il a pris fa fecouffe, il eft à vous. Je confeffe bonnement néanmoins que vous pouvez me faire du bien, parce que vous en avez; mais je ne rêvois pas à cette arithmétique-là, quand je me fuis rendu à votre mérite, à votre jolie mine, à vos douces façons; & je m'attendois à votre amitié, comme à voir un Samedi arriver le Dimanche. La mienne eft une affaire qui a commencé fur le Pont-Neuf; de-là jufqu'à votre maifon, elle a pris vigueur & croiffance, fa perfection eft venue chez vous, & deux heures après, il n'y avoit plus rien à y mettre; en voilà le récit bien véritable.

Quoi! me répondit-elle, fi tu avois été plus riche & en fituation de me dire: je vous aime, Mademoifelle; tu me l'aurois dit, Jacob?

Qui? moi? m'écriai-je! hé! merci de ma vie! je vous l'aurois dit avant que de parler, tout ainfi que je l'ai fait, ne vous déplaife; & fi j'avois été digne que vous m'euffiez envifagé à bon efcient,

vous auriez bien vu que mes yeux vous disoient des paroles que je n'osois pas prononcer ; jamais ils ne vous ont regardée qu'ils ne vous aient tenu les mêmes discours que je vous tiens : & toujours je vous aime, & quoi encore, je vous aime ; je n'avois que ces mots-là dans l'œil. Hé bien ! mon enfant, me répondit-elle, en jettant un soupir qui partoit d'une abondance de tendresse ; tu viens de m'ouvrir ton cœur, il faut que je t'ouvre le mien.

Quand tu m'as rencontrée, il y avoit long-temps que l'humeur difficile de ma sœur m'avoit rebutée de son commerce ; d'un autre côté, je ne sçavois quel parti prendre, ni à quel genre de vie je devois me destiner, en me séparant d'avec elle ; j'avois quelquefois envie de me mettre en pension ; mais cette façon de vivre a ses désagréments, il faut le plus souvent sacrifier ce qu'on veut à ce que veulent les autres, & cela m'en dégoûtoit. Je songeois quelquefois au mariage ; je ne suis pas encore en âge d'y renoncer, me disois-je ; je puis apporter un assez beau bien à celui qui m'épousera ; & si je rencontre un honnête homme, un esprit doux, un bon caractere ; voilà du repos pour le reste de mes jours. Mais cet honnête-homme, où le trouver ? Je voyois bien des gens

qui me jettoient des discours à la dérobée pour m'attirer à eux. Il y en avoit de riches ; mais ils ne me plaisoient point ; les uns étoient d'une profession que je n'aimois pas ; j'apprenois que les autres n'avoient point de conduite ; celui-ci aimoit le vin ; celui-là le jeu, un autre les femmes ; car il y a si peu de personnes dans le monde qui vivent dans la crainte de Dieu, si peu qui se marient pour remplir les devoirs de leur état ! Parmi ceux qui n'avoient point ces vices-là, l'un étoit un étourdi, l'autre étoit sombre & mélancolique ; & je cherchois quelqu'un d'un caractere ouvert & gai, & qui eût le cœur bon & sensible, qui répondît à la tendresse que j'aurois pour lui. Peu m'importoit qu'il fût riche ou pauvre, qu'il eût quelque rang, ou qu'il n'en eût pas. Je n'étois pas délicate non plus sur l'origine, pourvu qu'elle fût honnête ; c'est-à-dire, pourvu qu'elle ne fût qu'obscure, & non pas vile & méprisable, & j'avois raison de penser modestement là-dessus ; car je ne suis née moi-même que de parents honorables ; & non pas connus. J'attendois donc que la Providence, à qui je remettois le tout, me fît trouver l'homme que je cherchois ; & ce fut dans ce temps-là que je te rencontrai sur le Pont-Neuf.

Je l'interrompis à cet endroit de son discours.

Je veux, lui dis-je, acheter une tablette pour écrire l'année, le jour, l'heure & le moment, avec le mois, la semaine, & le temps qu'il faisoit le jour de cette heureuse rencontre.

La tablette est toute achetée, mon fils, me dit-elle, & je te la donnerai ; laisse-moi achever.

J'étois extrêmement foible, quand nous nous rencontrâmes, & il faut avouer que tu me secourus avec beaucoup de zele.

Lorsque, par tes soins, je fus revenue à moi, je te regardai avec beaucoup d'attention, & tu me parus d'une physionomie tout-à-fait prévenante.

Grand merci à Dieu qui a permis que je la porte, m'écriai-je encore à ces mots. Oui, dit-elle, tu me plûs d'abord ; & le penchant que j'eus pour toi, me parut être si subit & si naturel, que je ne pus m'empêcher d'y faire quelque réflexion. Qu'est-ce que c'est que ceci ? me dis-je ; je me sens comme obligée d'aimer ce jeune homme ! Là-dessus, je me recommandai à Dieu, qui dispose de tout, & le priai de vouloir bien, dans les suites, me manifester sa sainte volonté sur une aventure qui m'étonnoit moi-même.

Hé bien ! cousine, lui dis-je alors, ce jour-là, nos prieres partirent donc l'une quant & quant l'autre ; car, pendant que vous fesiez la vôtre,

je fis auſſi ma petite oraiſon à part. Mon Dieu ! diſois-je, qui avez mené Jacob ſur ce Pont-Neuf ; mon Dieu ! que vous ſeriez clément envers moi, ſi vous mettiez dans la fantaiſie de cette honnête Demoiſelle de me garder toute ſa vie, ou ſeulement toute la mienne à ſon aimable ſervice !

Eſt-il bien poſſible, me répondit Mademoiſelle Habert, que cette idée-là te ſoit venue, mon garçon ?

Par ma foi oui, lui dis-je, & je ne la ſentis point venir, je la trouvai toute arrivée.

Que cela eſt particulier ! reprit-elle. Quoi qu'il en ſoit, tu m'aidas à revenir chez moi ; & durant le chemin, nous nous entretînmes de ta ſituation. Je te fis pluſieurs queſtions, & je ne ſçaurois t'exprimer combien je fus contente de tes réponſes, & des mœurs que tu montrois. Je te voyois une ſimplicité, une candeur qui me charmoit, & j'en revenois toujours à ce penchant que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pour toi. Toujours je demandois à Dieu qu'il daignât m'éclairer là-deſſus, & me manifeſter ce qu'il vouloit que cela devînt. Si ſa volonté eſt que j'épouſe ce garçon-là, diſois-je, il arrivera des choſes qui me le prouveront pendant qu'il demeurera chez nous.

Et je raiſonnois fort bien : Dieu ne m'a pas

laissé long-temps dans l'incertitude. Le même jour, cet Ecclésiastique de nos amis vint nous voir, & je t'ai dit la querelle que nous eûmes ensemble.

Ah! ma cousine, la bonne querelle, m'écriai-je; & que ce bon Directeur a bien fait d'être si fantasque! comme tout cela s'arrange! une rue où l'on se rencontre, une priere d'un côté, une oraison d'un autre, un Prêtre qui arrive, & qui vous réprimande; votre sœur qui me chasse; vous qui me dites, arrête; une division entre deux filles pour un garçon que Dieu envoie; que cela est admirable! & puis vous me demandez si je vous aime? Hé! mais cela se peut-il autrement? Ne voyez-vous pas bien que mon affection se trouve là par Prophétie divine, & que cela étoit décidé avant nous. Il n'y a rien de si visible.

En vérité, tu dis à merveille, me répondit-elle, & il semble que Dieu te fournisse de quoi achever de me convaincre. Allons, mon fils, je n'en doute pas, tu es celui à qui Dieu veut que je m'attache; tu es l'homme que je cherchois, avec qui je dois vivre, & je me donnerai à toi.

Et moi, lui dis-je, je m'humilie devant ce bienheureux don, ce béni mariage que je ne mérite point, sinon que c'est Dieu qui vous l'ordonne, & que vous êtes trop bonne Chrétienne pour

aller là-contre. Tout le profit en est à moi, & toute la charité à vous.

Je m'étois jetté à genoux pour lui parler ainsi; & je lui baisai la main qu'elle crut dévotement devoir abandonner aux transports de ma reconnoissance.

Leve-toi, la Vallée. Oui, me dit-elle après; oui, je t'épouserai; & comme on ne peut se mettre trop tôt dans l'état où la Providence nous demande; que d'ailleurs, malgré notre parenté établie, on pourroit trouver indécent de nous voir loger ensemble, il faut hâter notre mariage.

Il est matin, répondis-je; en se trémoussant le reste de la journée, en allant & venant, est-ce qu'on ne pourroit pas faire en sorte, avec le Notaire & le Prêtre, de nous bénir après minuit? Je ne sçais pas comment cela se pratique.

Non, me dit-elle, mon enfant, les choses ne sçauroient aller si vîte; il faut d'abord que tu écrives à ton pere de t'envoyer son consentement.

Bon! répartis-je, mon pere n'est pas dégoûté: il consentiroit, quand il seroit mort, tant il seroit aise de ma rencontre.

Je n'en doute pas, dit-elle; mais commence par faire ta lettre ce matin; il nous faudra des

témoins, je les veux discrets; mon dessein est de cacher d'abord notre mariage, à cause de ma sœur, & je ne sçais qui prendre.

Prenons notre hôtesse, lui dis-je, & quelqu'un de nos amis; c'est une bonne femme qui ne dira mot.

J'y consens, dit-elle, d'autant plus que cela fera cesser toutes ces petites amitiés qu'elle te fit hier, & qu'elle continueroit peut-être encore, aussi bien que sa fille qui est une jeune étourdie assez mal élevée, à ce qu'il m'a paru, & avec qui je te prie de battre froid.

Nous en étions-là, quand nous entendîmes du bruit; c'étoit notre hôtesse, escortée de sa cuisiniere qui nous apportoit du caffé.

Etes-vous levée, ma voisine, s'écria-t-elle à la porte? Il y a long-temps, dit Mademoiselle Habert, en allant lui ouvrir; entrez, Madame. Ah! bon jour, lui dit l'autre, comment vous portez-vous? Avez-vous bien reposé? Monsieur de la Vallée, je vous salue. Je passe tous nos compliments, & la conversation qui se fit en prenant du caffé.

Quand la cuisiniere eut remporté les tasses: Madame, lui dit Mademoiselle Habert, vous me

paroiſſez la meilleure perſonne du monde, & j'ai une confidence à vous faire ſur une choſe où j'ai même beſoin de votre ſecours.

Hé! mon Dieu, ma chere Demoiſelle, quel ſervice puis-je vous rendre, répondit l'hôteſſe avec une effuſion de zele & de bonté qui étoit ſincere? Parlez : mais non, ajouta-t-elle tout de ſuite, attendez que j'aille fermer les portes; dès que c'eſt un ſecret, il faut que perſonne ne nous entende.

Elle ſe leva en diſant ceci, ſortit, & puis, du haut de l'eſcalier, appella ſa cuiſiniere. Javote, lui cria-t-elle, ſi quelqu'un vient me demander, dites que je ſuis ſortie, empêchez auſſi qu'on ne monte chez Mademoiſelle : & ſur-tout, que ma fille n'y entre pas, parce que nous avons à parler en ſecret enſemble, entendez-vous? Et après ces meſures ſi diſcrètement priſes contre les importuns, la voilà qui revient à nous en fermant portes & verroux; de ſorte que, par reſpect pour la confidence qu'on devoit lui faire, elle débuta par avertir toute la maiſon qu'on devoit lui en faire une; ſon zele & ſa bonté n'en ſçavoient pas davantage; & c'eſt aſſez-là le caractere des meilleures gens du monde. Les âmes exceſſivement bonnes ſont volontiers imprudentes par excès de bonté même,

& d'un autre côté les âmes prudentes ſont aſſez rarement bonnes.

Hé ! Madame, lui dit Mademoiſelle Habert, vous ne deviez point dire à votre cuiſiniere que nous avions à nous entretenir en ſecret; je ne voulois point qu'on ſçût que j'ai quelque choſe à vous confier.

Oh ! n'importe, dit-elle, ne vous embarraſſez pas. Si je n'avois pas averti, on ſeroit venu nous troubler; & n'y eût-il que ma fille, la précaution étoit néceſſaire. Allons; Mademoiſelle, voyons de quoi il s'agit; je vous défie de trouver quelqu'un qui vous veuille tant de bien que moi, ſans compter que je ſuis la confidente de tous ceux qui me connoiſſent : quand on m'a dit un ſecret, tenez, j'ai la bouche couſue, j'ai perdu la parole. Hier encore, Madame une telle, qui a un mari qui lui mange tout, m'apporta mille francs qu'elle me pria de lui cacher, & qu'il lui mangeroit auſſi, s'il le ſçavoit; mais je les lui garde. Ah ! çà, dites.

Toutes ces preuves de la diſcrétion de notre bonne hôteſſe n'encourageoient point Mademoiſelle Habert : mais après lui avoir promis un ſecret, il étoit peut-être encore pis de le lui refuſer que de le lui dire; ainſi il fallut parler.

J'aurai fait en deux mots, dit Mademoiſelle

Habert; c'eſt que nous allons nous marier, Monſieur de la Vallée que vous voyez & moi.

Enſemble? dit l'hôteſſe, avec un air de ſurpriſe. Oui, reprit Mademoiſelle Habert, je l'épouſe.

Oh, oh! dit-elle; hé bien! il eſt jeune, il durera long-temps. Je voudrois en trouver un comme lui, moi; j'en ferois de même. Y a-t-il long-temps que vous vous aimez? Non, dit Mademoiſelle Habert, en rougiſſant. Hé bien! c'eſt encore mieux, mes enfants, vous avez raiſon. Pour faire l'amour, il n'y a rien de tel que d'être mari & femme: mais n'avez-vous pas vos diſpenſes? car vous êtes couſins.

Nous n'en avons pas beſoin, dis-je alors: nous n'étions parents que par prudence, que par honnêteté pour les diſcours du monde.

Ha, ha! cela eſt plaiſant, dit-elle. Hé! mais, vous m'apprenez là des choſes que je n'aurois jamais devinées. C'eſt donc de votre noce que vous me priez?

Ce n'eſt pas là tout, dit Mademoiſelle Habert; nous voulons tenir notre mariage ſecret, à cauſe de ma ſœur qui feroit du bruit peut-être.

Hé! pourquoi du bruit? à cauſe de votre âge? reprit notre hôteſſe. Hé! pardi, voilà bien de

quoi! La semaine passée, n'y eut-il pas une femme de soixante & dix ans pour le moins, qu'on fiança dans notre Paroisse avec un cadet de vingt ans? L'âge n'y fait rien que pour ceux & celles qui l'ont; c'est leur affaire.

Je ne suis pas si âgée, dit Mademoiselle Habert, d'un air un peu déconcerté qui ne l'avoit pas quitté. Hé! pardi non, dit l'hôtesse; vous êtes en âge d'épouser, ou jamais: après tout, on aime ce qu'on aime; il se trouve que le futur est jeune. Hé bien! vous le prenez jeune. S'il n'a que vingt ans, ce n'est pas votre faute non plus que la sienne. Tant-mieux qu'il soit jeune, ma voisine; il aura de la jeunesse pour vous deux. Dix ans de plus, dix ans de moins; quand ce seroit vingt, quand ce seroit trente, il y a encore quarante par dessus, & l'un n'offense pas plus Dieu que l'autre. Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise? Que vous seriez sa mere? Hé bien! le pis-aller de tout cela, c'est qu'il seroit votre fils. Si vous en aviez un, il n'auroit peut-être pas si bonne mine, & il vous auroit déjà coûté davantage: moquez-vous du caquet des gens, & achevez de me conter votre affaire.

Vous voulez cacher votre mariage; n'est-ce pas? Hé! cela vous sera aisé; car de marmot, il

n'y en a point à craindre, vous en voilà quitte; & il n'y a que cela qui trahiſſe: après.

Si vous faites toujours vos réflexions auſſi longues ſur chaque article, dit alors Mademoiſelle Habert, excédée de ſes diſcours ſur cette matiere, je n'aurai pas le temps de vous mettre au fait. A l'égard de l'âge, je ſuis bien-aiſe de vous dire, Madame, que je n'ai pas lieu de craindre tant les caquets; & qu'à quarante-cinq ans que j'ai.......

Quarante-cinq ans! s'écria l'autre, en l'interrompant: hé! ce n'eſt rien que cela; ce n'eſt que vingt-cinq de plus qu'il a: pardi! je vous en croyois cinquante pour le moins; c'eſt ſa mine qui m'a trompée en comparaiſon de la vôtre: rien que quarante cinq ans! ma voiſine; oh! votre fils pourra bien vous en donner un autre. Vis-à-vis de nous, il y a une Dame qui accoucha le mois paſſé à quarante-quatre & qui n'y renonce pas à quarante-cinq; & ſi, ſon mari en a plus de ſoixante & douze. Oh! nous voilà bien: vous qui êtes appétiſſante, & lui qui eſt jeune; il y aura famille. Hé! dites-moi donc? eſt-ce un Notaire pour le contrat que vous voulez que je vous enſeigne? Je vous menerai tantôt chez le mien, ou bien je vais dire à Javote d'aller le prier de paſſer ici.

Hé! non, Madame, dit Mademoiſelle Habert,

ne vous souvenez-vous plus que je veux tenir mon mariage secret? Ah! oui, à propos, dit-elle: nous irons donc chez lui en cachette. Ah çà! il y a les bancs à cette heure?

C'est touchant tout cela, lui dis-je alors, que Mademoiselle Habert souhaitoit que vous l'aidassiez, soit pour des témoins, soit pour parler aux Prêtres de la Paroisse.

Laissez-m'en le soin, dit-elle: c'est après demain Dimanche, il faut faire publier un ban: tantôt nous sortirons pour arranger le tout. Je connois un Prêtre qui nous menera bon train; ne vous inquiétez pas, je lui parlerai ce matin. Je vais m'habiller: sans adieu, voisine. A quarante-cinq ans, appréhender qu'on ne cause d'un mariage! Hé! vous n'y songez pas, voisine. Adieu, adieu, ma bonne amie; votre servante, Monsieur de la Vallée. A propos, vous me parlâtes hier d'une cuisiniere, vous en aurez une tantôt. Javote me l'a dit, elle a été l'avertir ce matin de venir: elle est de sa connoissance, elles sont toutes deux du même pays; ce sont des Champenoises & moi aussi: c'est déjà trois, & cela fera quatre avec vous: car je vous crois de Champagne, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en riant. Non; c'est moi, lui dis-je: vous vous êtes méprise, Ma-

dame. Hé bien! oui, dit-elle, je sçavois bien qu'il y en avoit un de vous deux du pays: n'importe qui. Bon jour, jusqu'au revoir.

Quand elle fut partie : voilà une sotte femme, me dit Mademoiselle Habert, avec son âge, & sa mere, & son fils; je suis bien fâchée de lui avoir déclaré nos affaires. Jacob, si je suis aussi vieille à tes yeux, que je le suis aux siens, je ne te conseille pas de m'épouser.

Hé! ne voyez-vous pas, lui dis-je, que c'est un peu par rancune. Tenez, entre nous, ma parente, je crois qu'elle me prendroit, si vous me laissiez là, en cas que je le voulusse, & je ne le voudrois pas : il n'y a point de femme qui me fût quelque chose après vous. Mais, attendez, je m'en vais vous montrer votre vieillesse, & je courus en disant ces mots, détacher un petit miroir qui étoit accroché à la tapisserie. Tenez, lui dis-je, regardez vos quarante-cinq ans, pour voir s'ils ne ressemblent pas à trente, & gageons qu'ils en approchent plus que vous ne dites.

Non, mon cher enfant, reprit-elle; j'ai l'âge que je viens de dire : & il est vrai que presque personne ne me le donne. Ce n'est pas que je me vante d'être fraîche, ou jolie, quoiqu'il n'ait tenu qu'à moi d'être bien cajolée : mais

je n'ai jamais pris garde à ce qu'on m'a dit là-dessus.

Nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage ; car Agathe arriva.

Hélas ! Mademoiselle, s'écria-t-elle en entrant à Mademoiselle Habert, vous me prenez donc pour une causeuse, puisque vous n'avez pas voulu que je sçusse ce que vous avez dit à ma mere ? Elle dit qu'elle s'en-va pour vous chez son Notaire, & puis de là à la Paroisse ? Est-ce pour un mariage ?

A ce mot de *mariage*, Mademoiselle Habert rougit, sans sçavoir que répondre. C'est pour un contrat, dis-je en prenant la parole, & il faut même, à cause de cela, que j'écrive tout-à-l'heure une lettre qui presse : ce que je dis exprès, afin que la petite fille nous laissât en repos ; car je sentois que sa présence pesoit à Mademoiselle Habert, qui ne pouvoit revenir de la surprise où la jettoit la conduite étourdie de la mere.

Et sur le champ je cherchai du papier, & me mis en effet à écrire à mon pere : Mademoiselle Habert fesoit semblant de me dicter tout bas ce que j'écrivois ; de façon qu'Agathe sortit.

Toute indiscrette qu'étoit la mere, elle nous servit pourtant à merveille. En un mot, toutes

les mesures furent prises; nous eûmes le sur-lendemain un ban de publié. L'après-midi du même jour nous allâmes chez le Notaire, où le contrat fut dressé: Mademoiselle Habert m'y donna tout ce qu'elle avoit, pour en jouir pendant ma vie. Le consentement de mon pere arriva quatre jours après, & nous étions à la veille de nos noces secrettes, quand, pour je ne sçais quoi dont je ne me ressouviens plus, nous fûmes obligés d'aller parler à ce Prêtre de la connoissance de notre hôtesse. C'étoit lui qui devoit nous marier le lendemain, c'est-à-dire, pendant la nuit, & qui s'étoit même chargé d'une quantité de petits détails, par considération pour notre hôtesse à qui il avoit quelque obligation.

Ce fut Mademoiselle Habert qui donna le soir à souper à celle-ci, à sa fille, & à quatre témoins. On étoit convenu qu'on sortiroit de table à onze heures; que la mere & la fille se retireroient dans leur appartement, qu'on laisseroit coucher Agathe, & qu'à deux heux heures après minuit, nous partirions notre hôtesse, les quatre témoins ses amis, Mademoiselle Habert & moi, pour aller à l'Église.

Nous nous rendîmes donc sur les six heures du soir à la Paroisse, où devoit se trouver cet Ec-

cléſiaſtique à qui nous avions à parler : il étoit averti que nous viendrions, mais il n'avoit pu nous attendre ; & un de ſes confreres nous dit de ſa part, qu'il ſe rendroit dans une heure ou deux chez notre hôteſſe.

Nous nous en retournâmes, & nous étions prêts à nous mettre à table, quand on nous annonça l'Eccléſiaſtique en queſtion, qu'on ne nous avoit pas nommé, & à qui on n'avoit pas dit notre nom non plus.

Il entre. Figurez-vous notre étonnement, quand, au lieu d'un homme que nous penſions ne pas connoître, nous vîmes ce Directeur qui, chez Meſdemoiſelles Habert, avoit décidé pour ma ſortie de chez elles.

Ma prétendue fit un cri en le voyant, cri aſſez imprudent ; mais ce ſont de ces mouvements qui vont plus vîte que la la réflexion. Moi, j'étois en train de lui tirer une révérence que je laiſſai à moitié faite ; il avoit la bouche ouverte pour parler, & il demeura ſans mot dire. Notre hôteſſe marchoit à lui, & s'arrêta avec des yeux ſtupéfaits de nous voir tous immobiles ; un des témoins, ami de l'hôteſſe, qui s'étoit avancé vers l'Eccléſiaſtique pour l'embraſſer, étoit reſté les bras tendus ; & nous compoſions tous le ſpectacle

le plus ſingulier du monde. C'étoient autant de ſtatues à peindre.

Notre ſilence dura bien deux minutes. A la fin, le Directeur le rompit ; & s'adreſſant à l'hôteſſe : Madame, lui dit-il, eſt-ce que les perſonnes en queſtion ne ſont pas ici ? (car il ne s'imagina pas que nous fuſſions les ſujets de ſa miſſion préſente, c'eſt-à-dire, ceux qu'il devoit marier cinq ou ſix heures après.) Hé ! pardi, répondit elle, les voilà tous deux, Mademoiſelle Habert & Monſieur de la Vallée.

A peine peut-il le croire : & effectivement il étoit fort ſingulier que ce fût nous. C'étoit de ces nouvelles qu'on peut apprendre, & dont on ne ſe doute point.

Quoi ! dit-il, après avoir, un inſtant ou deux, promené ſes regards étonnés ſur nous, vous nommez ce jeune homme Monſieur de la Vallée, & c'eſt lui qui épouſe cette nuit Mademoiſelle Habert ?

Lui-même répondit l'hôteſſe, je n'en ſçache point d'autre ; & apparemment que Mademoiſelle n'en épouſe pas deux.

Ma future ni moi nous ne répondions rien ; je tenois mon chapeau à la main de l'air le plus dégagé qu'il m'étoit poſſible ; je ſouriois même en regar-

dant le Directeur pendant qu'il interrogeoit notre hôtesse: mais je ne sourioisque par contenance, & non pas tout de bon; & je suis persuadé que ma façon dégagée n'empêchoit pas que je n'eusse l'air assez sot. Il faudroit avoir un furieux fond d'effronterie, pour tenir bon contre de certaines choses; & je n'étois né que hardi, & point effronté.

A l'égard de ma future, sa contenance étoit d'avoir les yeux baissés, avec une mine qui seroit assez difficile de définir. Il y avoit de tout, du chagrin, de la confusion, de la timidité, qui venoient d'un reste de respect dévot pour ce Directeur; &, sur le tout, un air pensif comme d'une personne qui a envie de dire: je me moque de cela; mais qui est encore trop étourdie, pour être si résolue.

Cet Ecclésiastique, après avoir jetté les yeux sur nous: Madame, dit-il en s'adressant à notre hôtesse, cette affaire-ci mérite un peu de réflexion: voulez-vous bien que je vous dise un mot en particulier? Passons un moment chez vous, je vous prie; notre entretien ne sera que d'un instant.

Oui-dà, Monsieur, répondit-elle, charmée de se trouver de toute maniere un personnage si im-

portant dans l'aventure : Mademoiselle, ne vous impatientez pas, cria-t-elle à Mademoiselle Habert en partant ; Monsieur dit que nous aurons bientôt fait.

Là-dessus elle prend un flambeau, sort avec l'Ecclésiastique, & nous laisse, ma future ; ceux qui devoient nous servir de témoins, & qui ne témoignerent rien ; Agathe, à qui on avoit tout caché ; & moi, dans la chambre.

Monsieur de la Vallée, me dit alors un de nos témoins, qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que M. Doucin, parlant du Prêtre, vous connoît ? Oui, lui dis-je ; nous nous sommes rencontrés chez Mademoiselle.

Ha, ha ! vous vous mariez donc ? dit Agathe à son tour. Hé ! mais, pas encore, comme vous voyez, répondis-je.

Et jusques-là, pas un mot de la part de Mademoiselle Habert : mais pendant son silence, sa confusion se passoit ; l'amour reprenoit le dessus & la débarrassoit de tous ces petits mouvements qui l'avoient d'abord déconcertée. Et il n'en sera ni plus, ni moins, dit-elle, en s'asseyant courageusement.

Sçavez-vous, lui dit un de nos témoins, l'ami de l'hôtesse, ce que M. Doucin va dire à Ma-

dame d'Alain ? (c'étoit le nom de notre hôtesse.) Oui, Monsieur, lui répondit-elle ; je m'en doute, mais je ne m'en soucie gueres.

C'est un fort honnête-homme, un saint homme, que M. Doucin, au moins, dit la malicieuse Agathe ; c'est le Confesseur de ma tante. Hé bien ? Mademoiselle : je le connois mieux que vous, dit ma future ; mais il n'est pas question de sa sainteté ; on le canonisera, s'il est si saint. Qu'est-ce que cela fait ici ?

Oh ! ce que j'en dis, reprit la petite friponne, n'est que pour montrer l'estime que nous avons pour lui ; car du reste, je n'en parle pas : ce ne sont point mes affaires. Je suis fâchée de ce qu'il ne se comporte pas à votre fantaisie : mais il faut croire que c'est apparemment pour votre bien ; car il est si prudent !

A ces mots, la mere rentra. Vous revenez sans M. Doucin ! dit notre témoin ; je pensois qu'il souperoit avec nous.

Oui, souper ! répondit Madame d'Alain ; vraiment, il est bien question de cela ! Allons, allons, il n'y aura point de mariage cette nuit non plus ; & s'il n'y en a point du tout, ce sera encore mieux. Soupons, puisque nous y voilà. C'est un bon cœur que ce M. Doucin, & vous lui avez bien obli-

gation, Mademoiselle, dit-elle à ma future : on ne sçauroit croire combien il vous aime toutes deux votre bonne sœur & vous. Le pauvre homme ! Il s'en va presque la larme à l'œil, & j'ai pleuré moi-même en le quittant, je ne fais que d'essuyer mes yeux. Quelle nouvelle pour cette sœur ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que nous ?

A qui en avez-vous donc, Madame, avec vos exclamations ? lui dit Mademoiselle Habert. Oh ! rien, reprit-elle ; mais me voilà bien ébaubie ! Passez pour se quitter toutes deux : on n'est pas obligé de vivre ensemble, & vous serez aussi-bien ici : mais se marier en cachette ; & puis ce Pont-Neuf où l'on se rencontre ; un mari sur le Pont-Neuf ! Vous qui êtes si pieuse, si raisonnable, qui êtes de famille, qui êtes riche ! Oh ! pour cela, vous n'y songez pas : je n'en veux pas dire davantage ; car on m'a recommandé de ne vous parler qu'en secret ; c'est une affaire qu'il ne faut pas que tout le monde sçache. Et que vous apprenez pourtant à tout le monde, lui répondit Mademoiselle Habert, d'un ton de dépit.

Non, non, reprit la discrette d'Alain, je ne parle que de rencontre sur le Pont-Neuf, & per-

ſonne ne ſçait ce que c'eſt; demandez plutôt à ma fille, & à Monſieur, ajouta-t-elle en montrant notre témoin, s'ils y comprennent quelque choſe ? Il n'y a que vous & ce garçon qui étoit avec vous, qui m'entendiez.

Oh! pour moi, je n'y entends rien, dit Agathe, ſinon que c'eſt ſur le Pont-Neuf que s'eſt faite la connoiſſance de M. de la Vallée & vous, & voilà tout.

Encore n'y a-t-il que ſix jours, reprit la mere, & c'eſt de quoi je ne dis mot. Six jours! s'écria le témoin. Oui, ſix jours, mon voiſin: mais n'en parlons plus, car auſſi-bien vous ne ſçaurez rien de moi; il eſt inutile de m'interroger, il ſuffit que nous en cauſerons, Mademoiſelle Habert & moi. Mettons-nous à table, & que Monſieur de la Vallée s'y mette auſſi, puiſque Monſieur de la Vallée y a. Ce n'eſt pas que je mépriſe perſonne aſſurément; il eſt bon garçon & de bonne mine, & il n'y a point de bien que je ne lui ſouhaite: s'il n'eſt pas encore un Monſieur, peut-être qu'il le ſera un jour, aujourd'hui ſerviteur, demain Maître: il y en a bien d'autres que lui qui ont été aux gages des gens, & puis qui ont eu des gens à leurs gages.

Monſieur de la Vallée aux gages des gens! s'écria Agathe. Taiſez-vous, petite fille, lui dit la mere; de quoi vous mêlez-vous?

Etoit-ce aux gages de Mademoiſelle qui eſt préſente? dit alors notre témoin. Hé! qu'importe? répondit-elle; laiſſons tout cela, mon compere; à bon entendeur, ſalut. C'eſt aujourd'hui M. de la Vallée, on vous le donne pour cela, prenez-le de même & mangeons.

Comme vous voudrez, reprit-il; mais c'eſt qu'on aime à être avec les gens de ſa ſorte: au ſurplus, je ferai comme vous, commere; on ne ſçauroit faillir en vous imitant.

Ce petit dialogue, au reſte, alla ſi vîte, qu'à peine eûmes-nous le temps de nous reconoître, Mademoiſelle Habert & moi; chaque détail nous aſſommoit, & le temps ſe paſſe à rougir en pareille occaſion. Imaginez-vous ce que c'eſt que de voir toute notre hiſtoire racontée article par article, par cette femme qui ne devoit en parler qu'à Mademoiſelle Habert, qui ſe tue de dire: je ne dirai mot, & qui conte tout en diſant toujours qu'elle ne contera rien.

Pour moi j'en fus terraſſé, je reſtai muet, rien ne me vint; & ma future n'y ſçut que ſe mettre

à pleurer en se renversant dans le fauteuil où elle étoit assise.

Je me remis pourtant au discours que tint notre témoin, quand il dit qu'on aimoit à être avec les gens de sa sorte.

Cet honnête convive n'avoit pas une mine fort imposante, malgré un habit de drap neuf qu'il avoit pris; malgré une cravatte bien blanche, bien longue, bien empesée & bien roide, avec une perruque toute neuve aussi, qu'on voyoit que sa tête portoit avec respect, & dont elle étoit plus embarrassée que couverte, parce qu'apparemment elle n'y étoit pas encore familiarisée, & que cette perruque n'avoit peut-être servi que deux ou trois Dimanches.

Le bon-homme, Epicier du coin, comme je le sçus après, s'étoit mis dans cet équipage-là pour honorer notre mariage, & la fonction de témoin qu'il y devoit faire: je ne dis rien de ses manchettes, qui avoient leur gravité particuliere; je n'en vis jamais de si droites.

Hé! mais vous, Monsieur, qui parlez des gens de votre sorte, lui dis-je, de quelle sorte êtes-vous donc? car le cœur me dit que je vous vaux bien, hormis que j'ai mes cheveux, & vous ceux

des autres. Ah ! oui, dit-il, nous nous valons bien, l'un pour demander à boire, & l'autre pour en apporter : mais ne bougez, je n'ai point de soif. Bon soir, Madame d'Alain : je vous souhaite une bonne nuit, Mademoiselle. Et puis voilà notre témoin sorti.

Fin de la seconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

JUSQUES-LA nos autres témoins n'auroient rien dit, & seroient volontiers restés, je pense, n'eût-ce été que pour faire bonne chere ; car il n'est pas indifférent à de certaines gens d'être convives ; un bon repas est quelque chose pour eux.

Mais ce témoin qui sortoit, étoit leur ami & leur camarade ; & comme il avoit la fierté de ne pas manger avec moi, ils crurent devoir suivre son exemple, & se montrer aussi délicats que lui.

Puisque Monsieur un tel..... (parlant de l'autre) s'en-va, nous ne pouvons plus vous être utiles, dit à Mademoiselle Habert l'un des trois qui étoit gros & court ; ainsi, Mademoiselle, je crois qu'il est à propos que nous prenions congé de la compagnie.

Discours qu'il tint d'un air presque aussi triste que sérieux ; il sembloit qu'il disoit ; c'est bien à

regret

regret que nous nous retirons ; mais nous ne sçaurions faire autrement.

Et ce qui rendoit leur retraite encore plus difficile, c'est que pendant que leur orateur avoit parlé, on avoit apporté les premiers plats de notre souper, qu'ils trouvoient de fort bonne mine ; je le voyois bien à leur façon de les regarder.

Messieurs, leur dit Mademoiselle Habert, d'un ton assez sec, je serois fâchée de vous gêner ; vous êtes les maîtres.

Eh ! pourquoi s'en-aller, dit Madame d'Alain, qui aimoit les assemblées nombreuses & bruyantes, & qui se voyoit enlever l'espoir d'une soirée où elle auroit fait la commere à discrétion ? Eh ! pardi, puisque voilà le souper servi, il n'y a qu'à se mettre à table.

Nous sommes bien mortifiés ; mais cela ne se peut pas, répondit le témoin gros & court ; cela ne se peut pas, notre voisine.

Ses confreres, qui étoient rangés à côté de lui, n'opinoient qu'en baissant la tête, & se laissoient conduire sans avoir la force de prononcer un mot ; ces viandes qu'on venoit de servir leur ôtoient la parole : il salua, ils saluerent ; il sortit le premier, & ils le suivirent.

Il ne nous resta donc que Madame d'Alain & sa fille.

Voilà ce que c'est, dit la mere, en me regardant brusquement ; voilà ce que c'est que de répondre aux gens mal-à-propos : si vous n'aviez rien dit, ils seroient encore là, & ne s'en-iroient pas mécontents.

Pourquoi leur camarade a-t-il mal parlé, répondis-je ? que veut-il dire avec les gens de sa sorte ? il me méprise, & je ne dirois mot !

Mais entre nous, Monsieur de la Vallée, reprit-elle, a-t-il tant de tort ? voyons ; c'est un Marchand, un Bourgeois de Paris, un homme bien établi. De bonne-foi, êtes vous son pareil ? un homme qui est Marguillier de sa Paroisse !

Qu'appellez-vous, Madame, Marguillier de sa Paroisse, lui dis-je ? Est-ce que mon pere ne l'a pas été de la sienne ? Est-ce que je pouvois manquer à l'être aussi, moi, si j'étois resté dans notre village, au lieu de venir ici ?

Ah ! oui dit-elle : mais il y a Paroisse & Paroisse, Monsieur de la Vallée. Eh pardi ! lui dis-je, je pense que notre Saint est autant que le vôtre ; Madame d'Alain, Saint-Jacques vaut bien Saint-Gervais.

Enfin, ils sont partis, dit-elle d'un ton plus

doux ; car elle n'étoit point opiniâtre : ce n'eſt point la peine de diſputer, cela ne les fera pas revenir ; pour moi je ne ſuis point glorieuſe, & je ne refuſe pas de ſouper. A l'égard de votre mariage, il en ſera ce qu'il plaira à Dieu ; je n'en ai dit mon avis que par amitié, & je n'ai envie de fâcher perſonne.

Vous m'avez pourtant bien fâchée, dit alors Mademoiſelle Habert en ſanglotant ; & ſans la crainte d'offenſer Dieu, je ne vous pardonnerois jamais le procédé que vous avez eu ici. Venir dire toutes mes affaires devant des gens que je ne connoîs pas, inſulter un jeune homme que vous ſçavez que je conſidere, en parler comme d'un miſérable, le traiter comme un valet, pendant qu'il ne l'a été qu'un moment par haſard, & encore parce qu'il n'étoit pas riche, & puis citer un Pont-Neuf ; me faire paſſer pour une folle, pour une fille ſans cœur, ſans conduite, & répéter tous les diſcours d'un Prêtre qui n'en a pas agi ſelon Dieu dans cette occaſion-ci ! car, d'où vient eſt-ce qu'il vous a fait tous ces contes-là ? qu'il parle en conſcience ; eſt-ce par Religion, eſt-ce à cauſe qu'il eſt en peine de moi & de mes actions ? s'il a tant d'amitié pour moi, s'il s'intéreſſe ſi chrétienne-

ment à ce qui me regarde, pourquoi donc m'a-t-il toujours laiſſé maltraiter par ma ſœur pendant que nous demeurions toutes deux enſemble ? Y avoit-il moyen de vivre avec elle ? pouvois-je y réſiſter ? il ſçait bien que non : je me marie aujourd'hui ; eh bien ! il auroit fallu me marier demain, & je n'aurois peut-être pas trouvé un ſi honnête-homme. Monſieur de la Vallée m'a ſauvé la vie ; ſans lui je ſerois peut-être morte ; il eſt d'auſſi bonne famille que moi : que veut-on dire ? à qui en a M. Doucin ? vraiment, l'intérêt eſt une belle choſe ; parce que je le quitte, & qu'il n'aura plus de moi les préſents que je lui feſois tous les jours, il faut qu'il me perſécute, ſous prétexte qu'il prend part à ce qui me regarde ; il faut qu'une perſonne chez qui je demeure, & à qui je me ſuis confiée, me faſſe eſſuyer la plus cruelle avanie du monde ; car y a-t-il rien de plus mortifiant que ce qui m'arrive ?

Là les pleurs, les ſanglots, les ſoupirs, & tous les accents d'une douleur amere étoufferent la voix de Mademoiſelle Habert, & l'empêcherent de continuer.

Je pleurai moi-même, au-lieu de lui dire : conſolez-vous ; je lui rendis les larmes qu'elle verſoit

pour moi; elle en pleura encore davantage pour me récompenſer de ce que je pleurois; & comme Madame d'Alain étoit une ſi bonne femme, que tout ce qui pleuroit avoit raiſon avec elle, nous la gagnâmes ſur le champ, & ce fut le Prêtre qui eut tort.

Eh! doucement donc, ma chere amie, dit-elle à Mademoiſelle Habert en allant à elle. Eh! mon Dieu! que je ſuis mortifiée de n'avoir pas ſçu tout ce que vous me dites: allons, Monſieur de la Vallée, bon courage, mon enfant; venez m'aider à conſoler cette chere Demoiſelle qui ſe tourmente pour deux mots que j'ai véritablement lâchés à la légere; mais, que voulez-vous? je ne devinois pas. On entend un Prêtre qui parle, & qui dit que c'eſt dommage qu'on ſe marie à vous; dame! je l'ai cru, moi: on ne va pas s'imaginer qu'il a ſes petites raiſons pour être ſi ſcandaliſé. Pour ce qui eſt d'aimer qu'on lui donne, oh! je n'en doute pas; c'eſt de la bougie, c'eſt du café, c'eſt du ſucre. Oui, oui, j'ai une de mes amies qui eſt dans la grande dévotion, & qui lui envoie de tout cela; je m'en reſſouviens à cette heure que vous en touchez un mot: vous lui en donniez auſſi, & voilà ce qui en eſt. Faites comme moi, je parle de Dieu tant qu'on veut: mais je

ne donne rien; ils ſont trois ou quatre de ſa robe qui fréquentent ici, je les reçois bien : bon jour, Monſieur; bon jour, Madame : on prend du thé, quelquefois on dîne, la repriſe de quadrille enſuite, un petit mot d'édification par-ci par-là, & puis je ſuis votre ſervante; auſſi que je me marie vingt fois au lieu d'une, je n'ai pas peur qu'ils s'en mettent en peine. Au ſurplus, ma chere amie, conſolez-vous, vous n'êtes pas mineure, & c'eſt bien fait d'épouſer Monſieur de la Vallée; & ſi ce n'eſt pas cette nuit, ce ſera l'autre; & ce n'eſt qu'une nuit de perdue. Je vous ſoutiendrai moi, laiſſez-moi faire. Comment donc! un homme ſans qui vous ſeriez morte! eh pardi! il n'y auroit point de conſcience! Oh! il ſera votre mari; je ſerois la premiere à vous blâmer, s'il ne l'étoit pas.

Elle en étoit là, quand nous entendîmes monter la cuiſiniere de Mademoiſelle Habert (car celle de Madame d'Alain nous en avoit procuré une, & j'avois oublié de vous le dire).

Allons, m'amie, ajouta-t-elle en careſſant Mademoiſelle Habert; mettons-nous à table, eſſuyez vos yeux & ne pleurez plus; approchez ſon fauteuil, Monſieur de la Vallée, & tenez-vous gaillard; ſoupons. Mettez-vous, là petite fille.

C'étoit Agathe à qui elle parloit; laquelle

Agathe n'avoit dit mot depuis que sa mere étoit rentrée.

Notre situation ne l'avoit pas attendrie, & plaindre son prochain n'étoit pas sa foiblesse; elle n'avoit gardé le silence que pour nous observer en curieuse, & pour s'amuser de la mine que nous fesions en pleurant. Je vis à la sienne que tout ce petit désordre la divertissoit, & qu'elle jouissoit de notre peine, en affectant pourtant un air de tristesse.

Il y a dans le monde bien des gens de ce caractere-là, qui aiment mieux leurs amis dans la douleur que dans la joie: ce n'est que par compliment qu'ils vous félicitent d'un bien; c'est avec goût qu'ils vous consolent d'un mal.

A la fin pourtant, Agathe, en se mettant à table, fit une petite exclamation en notre faveur, & une exclamation digne de la part hypocrite qu'elle prenoit à notre chagrin : on se peint en tout; & la petite personne, au-lieu de nous dire, ce n'est rien que cela, s'écria : ah! que ceci est fâcheux ! & voilà toujours dans quel goût les âmes malignes s'y prennent en pareil cas : c'est-là leur style.

La cuisiniere entra, Mademoiselle Habert sécha ses pleurs; nous servit, Madame d'Alain, sa fille & moi; & nous mangeâmes tous d'assez

bon appétit ; le mien étoit grand, j'en cachai pourtant une partie, de peur de ſcandaliſer ma future, qui ſoupoit très-ſobrement, & qui m'auroit peut-etre accuſé d'être peu touché, ſi j'avois eu le courage de manger tant. On ne doit pas avoir faim, quand on eſt affligé.

Je me retenois donc par décence, ou du moins j'eus l'adreſſe de me faire dire pluſieurs fois, mangez donc; Mademoiſelle Habert m'en pria elle-méme; & de prieres en prieres, j'eus la complaiſance de prendre une réfection fort honnête, ſans qu'on y pût trouver à redire.

Notre entretien pendant le repas n'eut rien d'intéreſſant; Madame d'Alain, à ſon ordinaire, s'y répandit en propos inutiles à répéter; nous y parla de notre aventure d'une maniere qu'elle croyoit très-énigmatique, & qui étoit fort claire; remarqua que celle qui nous ſervoit prêtoit l'oreille à ſes diſcours, & lui dit qu'il ne falloit pas qu'une ſervante écoutât ce que diſoient les maîtres.

Enfin Madame d'Alain en agit toujours avec ſa diſcrétion accoutumée : le repas fini, elle embraſſa Mademoiſelle Habert, lui promit ſon amitié, ſon ſecours, preſque ſa protection, & nous laiſſa, ſinon conſolés, du moins plus tranquilles que nous ne l'aurions été ſans ſes aſſurances de

ſervices. Demain, dit-elle, au défaut de M. Doucin, nous trouverons bien un Prêtre qui vous mariera. Nous la remerciâmes de ſon zele, & elle partit avec Agathe, qui ce ſoir-là ne mit rien pour moi dans la révérence qu'elle nous fit.

Pendant que Cathos nous deſſervoit, (c'étoit le nom de notre cuiſiniere) Monſieur de la Vallée, me dit tout bas Mademoiſelle Habert, il faut que tu te retires, il ne convient pas que cette fille nous laiſſe enſemble. Mais ne ſçais-tu perſonne qui puiſſe te protéger ici, car je crains que ma ſœur ne nous inquiète? je gage que M. Doucin aura été l'avertir : & je la connoîs, je ne m'attends pas qu'elle nous laiſſe en repos.

Pardi! couſine, lui dis-je, pourvu que vous me ſouteniez, que peut-elle faire? ſi j'ai votre cœur, qu'ai je beſoin d'autre choſe? je ſuis honnête garçon une fois, fils de braves gens : mon pere conſent, vous conſentez, je conſens auſſi; voilà le principal.

Sur-tout, me dit-elle, ne te laiſſe point intimider, quelque choſe qui arrive, je te le recommande; car ma ſœur a bien des amis, & peut-être emploiera-t-on la menace contre toi : tu n'as point d'expérience, la peur te prendra, & tu me quitteras faute de réſolution.

Vous quitter, lui dis-je ! oui, quand je ſerai mort ; il n'y aura que cela qui me donnera mon congé : mais tant que mon âme & moi ſerons enſemble, nous vous ſuivrons par-tout l'un portant l'autre ; entendez-vous, couſine ? je ne ſuis pas peureux, de mon naturel, qui vit bien ne craint rien : laiſſez-les venir. Je vous aime, vous êtes aimable, il n'y aura perſonne qui diſe que non ; l'amour eſt pour tout le monde : vous en avez, j'en ai, qui eſt-ce qui n'en a pas ? Quand on en a, on ſe marie : les honnêtes gens le pratiquent, nous le pratiquons ; voilà tout.

Tu as raiſon, me dit-elle, & ta fermeté me raſſûre ; je vois bien que c'eſt Dieu qui te la donne : c'eſt lui qui conduit tout ceci, je me ferois un ſcrupule d'en douter. Va, mon enfant, mettons toute notre confiance en lui, remercions-le du ſoin viſible qu'il a de nous : mon Dieu, béniſſez une union qui eſt votre ouvrage. Adieu, la Vallée ; plus il vient d'obſtacles, & plus tu m'es cher.

Adieu, couſine ; plus on nous chicane, & plus je vous aime, lui dis-je à mon tour. Hélas ! que je voudrois être à demain, pour avoir à moi cette main que je tiens ! je croyois l'avoir tantôt avec toute la perſonne. Quel tort il me fait, ce Prêtre !

ajoutai je en lui pressant la main, pendant qu'elle me regardoit avec des yeux qui me répétoient, quel tort il nous fait! mais qu'ils répétoient le plus chrétiennement que cela se pouvoit, vu l'amour dont ils étoient pleins, & vu la difficulté d'ajuster tant d'amour avec la modestie.

Va-t-en, me dit-elle, toujours tout bas, & en ajoutant un soupir à ces mots, va-t-en, il ne nous est pas encore permis de nous attendrir tant: il est vrai que nous devions être mariés cette nuit; mais nous ne le serons pas, la Vallée: ce n'est que pour demain; va-t-en donc.

Cathos alors avoit le dos tourné, & je profitai de ce moment pour lui baiser la main; galanterie que j'avois déjà vu faire, & qu'on apprend aisément: la mienne me valut encore un soupir de sa part, & puis je me levai & lui donnai le bon soir.

Elle m'avoit recommandé de prier Dieu, & je n'y manquai pas: je le priai même plus qu'à l'ordinaire; car on aime tant Dieu, quand on a besoin de lui!

Je me couchai fort content de ma dévotion, & persuadé qu'elle étoit très-méritoire. Je ne me réveillai le lendemain qu'à huit heures du matin.

Il en étoit près de neuf, quand j'entrai dans la

chambre de Mademoiſelle Habert, qui s'étoit levée auſſi plus tard que de coutume; & j'avois eu à peine le temps de lui donner le bon jour, quand Cathos vint me dire que quelqu'un demandoit à me parler.

Cela me ſurprit, je n'avois d'affaire avec perſonne. Eſt-ce quelqu'un de la maiſon, dit Mademoiſelle Habert, encore plus intriguée que moi ?

Non, Mademoiſelle, répondit Cathos: c'eſt un homme qui vient d'arriver tout-à-l'heure; je voulus aller voir qui c'étoit. Attendez, dit Mademoiſelle Habert, je ne veux pas que vous ſortiez; qu'il vienne vous parler ici, il n'y a qu'à le faire entrer.

Cathos nous l'amena; c'étoit un homme aſſez bien mis, une maniere de valet-de-chambre qui avoit l'épée au côté.

N'eſt-ce pas vous qui vous appellez Monſieur de la Vallée, me dit-il ? Oui, Monſieur, répondis-je; qu'eſt-ce ? qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

Je viens ici de la part de Monſieur le Préſident.... (c'étoit un des premiers Magiſtrats de Paris) qui ſouhaiteroit vous parler, me dit-il.

A moi, m'écriai-je ! cela ne ſe peut pas; il faut que ce ſoit un autre Monſieur de la Vallée,

car je ne connoîs pas ce Monſieur le Préſident ; je ne l'ai de ma vie ni vu ni apperçu.

Non, non, reprit-il, c'eſt vous même qu'il demande : c'eſt l'amant d'une nommée Mademoiſelle Habert ; j'ai là-bas un fiacre qui nous attend, & vous ne pouvez pas vous diſpenſer de venir, car on vous y obligeroit : ainſi ce n'eſt pas la peine de refuſer ; d'ailleurs on ne veut vous faire aucun mal, on ne veut que vous parler.

J'ai fort l'honneur de connoître une parente de Monſieur le Préſident, & qui loge chez lui, dit alors Mademoiſelle Habert ; & comme je ſoupçonne que c'eſt une affaire qui me regarde auſſi, je vous ſuivrai, Meſſieurs. Ne vous inquietez point, Monſieur de la Vallée ; nous y allons enſemble : tout ceci vient de mon aînée, c'eſt elle qui cherche à nous traverſer ; nous la trouverons chez Monſieur le Préſident, j'en ſuis ſûre, & peut-être M. Doucin avec elle. Allons, allons voir de quoi il s'agit : vous n'attendrez pas, Monſieur ; je n'ai qu'à changer de robe.

Non, Mademoiſelle, dit le valet-de-chambre : (car c'en étoit un) j'ai préciſément ordre de n'amener que Monſieur de la Vallée ; il faut qu'on ait prévu que vous voudriez venir, puiſqu'on m'a donné cet ordre poſitif : ainſi vous ne ſçauriez

nous ſuivre : je vous demande pardon du refus que je vous fais, mais il faut que j'obéiſſe.

Voilà de grandes précautions, d'étranges meſures, dit-elle : hé bien ! Monſieur de la Vallée, partez, allez devant ; préſentez-vous hardiment : j'y ſerai preſque auſſitôt que vous, car je vais envoyer chercher une voiture.

Je ne vous le conſeille pas, Mademoiſelle, dit le valet-de-chambre ; car j'ai encore charge de vous dire qu'en ce cas vous ne parleriez à perſonne.

A perſonne, s'écria-t-elle ! eh ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Monſieur le Préſident paſſe pour un ſi honnête homme, on le dit ſi homme de bien ! comment ſe peut-il qu'il en uſe ainſi ? où eſt donc ſa Religion ? ne tient-il qu'à être Préſident, pour envoyer chercher un homme qui n'a que faire à lui ? C'eſt comme un criminel qu'on envoie prendre ; en vérité, je n'y comprends rien. Dieu n'approuve pas ce qu'il fait-là, je ſuis d'avis qu'on n'y aille pas. Je m'intéreſſe à Monſieur de la Vallée, je le déclare : il n'a ni charge, ni emploi, j'en conviens : mais c'eſt un ſujet du Roi comme un autre ; & il n'eſt pas permis de maltraiter les ſujets du Roi, ni de les faire marcher comme cela, ſous prétexte qu'on eſt Préſident & qu'ils ne ſont rien ; mon ſentiment eſt qu'il reſte.

Non, Mademoiselle, lui dis-je alors; je ne crains rien (& cela étoit vrai.) Ne regardons pas si c'est bien ou mal fait de m'envoyer dire que je vienne; qu'est-ce que je suis pour être glorieux? ne faut-il pas se mesurer à son aune? Quand je serai Bourgeois de Paris, encore passe : mais à présent que je suis si petit, il faut bien en porter la peine, & aller suivant ma taille : aux petits les corvées, dit-on. Monsieur le Président me mande, trouvons que je suis bien mandé; Monsieur le Président me verra, sa Présidence me dira ses raisons, je lui dirai les miennes. Nous sommes en pays de Chrétiens, je lui porte une bonne conscience, & Dieu par-dessus tout. Marchons, Monsieur; je suis tout prêt.

Eh bien! j'y consens, dit Mademoiselle Habert; car en effet, qu'en peut-il être? mais avant que vous partiez, venez, que je vous dise un petit mot dans ce cabinet, Monsieur de la Vallée.

Elle y entra, je la suivis; elle ouvrit une armoire, mit sa main dans un sac, & en tira une somme en or qu'elle me dit de prendre. Je soupçonne, ajouta-t-elle, que tu n'as pas beaucoup d'argent, mon enfant; à tout hasard, mets toujours cela dans ta poche. Va, Monsieur de la Vallée:

que Dieu ſoit avec toi, qu'il te conduiſe & te ramene. Ne tarde point à revenir, dès que tu le pourras; & ſouviens-toi que je t'attends avec impatience.

Oui, couſine; oui, maîtreſſe; oui, charmante future, & tout ce qui m'eſt le plus cher dans le monde; oui, je retourne auſſi-tôt, je ne ferai de bon ſang qu'à mon arrivée; je ne vivrai point que je ne vous revoie, lui dis-je, en me jettant ſur cette main généreuſe qu'elle avoit vuidée dans mon chapeau. Hélas! quand on auroit un cœur de rocher, ce ſeroit bien-tôt un cœur de chair avec vous & vos cheres manieres. Quelle bonté d'âme! Mon Dieu! la charmante fille! que je l'aimerai, quand je ſerai ſon homme! la ſeule penſée m'en fait mourir d'aiſe. Viennent tous les Préſidents du monde, & tous les Greffiers du pays, voilà ce que je leur dirai, fuſſent-ils mille avec autant d'Avocats. Adieu la reine de mon âme, adieu perſonne chérie; j'ai tant d'amour que je n'en ſçaurois plus parler ſans notre mariage, il me faut cela pour dire le reſte.

Pour toute réponſe, elle ſe laiſſa tomber dans un fauteuil en pleurant, & je partis avec ce valet-de-chambre qui m'attendoit, & qui me parut honnête-homme.

Ne vous allarmez point, me dit-il en chemin; ce n'eſt pas un crime que d'être aimé d'une fille, & ce n'eſt que par complaiſance que M. le Préſident vous envoie chercher: on l'en a prié dans l'eſpérance qu'il vous intimideroit; mais c'eſt un Magiſtrat plein de raiſon & d'équité: ainſi ſoyez en repos, défendez-vous honnêtement, & tenez bon.

Auſſi ferai-je, mon cher Monſieur, lui dis-je; je vous remercie du conſeil. Quelque jour je vous le vaudrai, ſi je puis: mais je vous dirai que je vais là auſſi gaillard qu'à ma noce.

Ce fut en tenant de pareils diſcours que nous arrivâmes chez ſon maître. Apparemment que mon hiſtoire avoit éclaté dans la maiſon; car j'y trouvai tous les domeſtiques aſſemblés qui me reçûrent en haie ſur l'eſcalier.

Je ne me démontai point; chacun diſoit ſon mot ſur ma figure, & heureuſement de tous ces mots il n'y en avoit pas un dont je puſ être choqué: il y en eut même de fort obligeants de la part des femmes. Il n'a pas l'air ſot, diſoit l'une; mais vraiment la dévote a fort bien choiſi, il eſt beau garçon, diſoit l'autre.

A droite, c'étoit: je ſuis bien-aiſe de ſa bonne fortune; à gauche: j'aime ſa phyſionomie; qu'il

m'en vienne un de cette mine-là, je m'y tiens, entendois-je dire ici; vous n'êtes pas dégoûtée, disoit-on là.

Enfin, je puis dire que mon chemin fut semé de compliments; & si c'étoit-là passer par les baguettes, du moins étoient-elles les plus douces du monde; & j'aurois eu lieu d'être bien content, sans une vieille gouvernante qui gâta tout, que je rencontrai au haut de l'escalier, & qui se fâcha sans doute de me voir si jeune pendant qu'elle étoit si vieille, & si éloignée de la bonne fortune de Mademoiselle Habert.

Oh! le coup de baguette de celle-là ne fut pas doux: car me regardant d'un œil hagard, & levant les épaules sur moi; hum! qu'est-ce que c'est que cela? dit-elle, quelle bégueule à son âge de vouloir épouser ce godelureau! Il faut qu'elle ait perdu l'esprit.

Tout doucement, ma bonne mere: vous le perdriez bien au même prix, lui répondis-je, enhardi par tout ce que les autres m'avoient dit de flatteur.

Ma réponse réussit, ce fut un éclat de rire général; tout l'escalier en retentit; & nous entrâmes le valet-de-chambre & moi dans l'appartement, en laissant une querelle bien établie entre

la gouvernante & le reste de la maison qui la sifsloit en ma faveur.

Je ne sçais pas comment la vieille s'en tira : mais, comme vous voyez, mon début étoit assez plaisant.

La compagnie étoit chez Madame; on m'y attendoit, & ce fut aussi chez elle que me mena mon guide.

Modestie & courage, voilà avec quoi j'y entrai. J'y trouvai Mademoiselle Habert l'aînée par qui je commence, parce que c'est contre elle que je vais plaider.

Monsieur le Président, homme entre deux âges.

Madame la Présidente, dont la seule physionomie m'auroit rassuré, si j'avois eu peur : il n'en faut qu'une comme celle-là dans une compagnie pour vous faire aimer toutes les autres; non pas que Madame la Présidente fût belle, il s'en falloit bien; je ne vous dirai pas non plus qu'elle fût laide, je n'oserois : car si la bonté, si la franchise, si toutes les qualités qui font une âme aimable prenoient une physionomie en commun, elles n'en prendroient point d'autres que celle de cette Présidente.

J'entendis qu'elle disoit au Président d'un ton assez bas : mon Dieu ! Monsieur, il me semble

que ce pauvre garçon tremble : allez-y doucement, je vous prie ; & puis elle me regarda tout de ſuite d'un air qui me diſoit : ne vous troublez point.

Ce ſont de ces choſes ſi ſenſibles qu'on ne ſçauroit s'y méprendre.

Mais ce que je dis-là m'a écarté. Je comptois les aſſiſtants ; en voilà déjà trois de nommés, venons aux autres.

Il y avoit un Abbé d'une mine fine, & mis avec toute la galanterie que pouvoit comporter ſon habit, geſticulant décemment, mais avec grâce ; c'étoit un petit-maître d'Egliſe : je n'en dirai pas de lui davantage ; car je ne l'ai jamais revu.

Il y avoit encore une Dame parente du Préſident, celle que Mademoiſelle Habert avoit dit connoître, & qui occupoit une partie de la maiſon ; veuve d'environ cinquante ans, grande perſonne bien faite, & dont je ferai le portrait dans un moment ; voilà tout.

Il eſt bon d'avertir que cette Dame dont je promets le portrait, étoit une dévote auſſi. Voilà bien des dévotes, dira-t-on : mais je ne ſçaurois qu'y faire ; c'étoit par-là que Mademoiſelle Habert l'aînée la connoiſſoit, & qu'elle avoit ſçu l'intéreſſer dans l'affaire dont il s'agiſſoit ; elles

alloient toutes deux au même confessionnal.

Et à propos de dévotes ; ce fut bien dans cette occasion où j'aurois pu dire (tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !) je n'ai jamais vu de visage si furibond que celui de la Mademoiselle Habert présente ; cela la changeoit au point que je pensai la méconnoître.

En vérité, il n'y a de mouvements violents que chez ces personnes-là, il n'appartient qu'à elles d'être passionnées : peut-être qu'elles croient être assez bien avec Dieu pour pouvoir prendre ces licences-là sans conséquence, & qu'elles s'imaginent que ce qui est péché pour nous autres profanes, change de nom, & se purifie en passant par leur âme. Enfin je ne sçais pas comment elles l'entendent, mais il est sûr que la colere des dévots est terrible.

Apparemment qu'on fait bien de la bile dans ce métier-là. Je ne parle jamais que des dévots : je mets toujours les pieux à part ; ceux-ci n'ont point de bile, la piété les en purge.

Je ne m'embarrassai gueres de la fureur avec laquelle me regardoit Mademoiselle Habert ; je jettai les yeux sur elle aussi indifféremment que sur le reste de la compagnie, & je m'avançai en saluant Monsieur le Président.

C'eſt donc toi, me dit-il, que la ſœur de Mademoiſelle veut épouſer.

Oui, Monſieur, du moins me le dit-elle; & aſſûrément je ne l'en empêcherai pas: car cela me fait beaucoup d'honneur & de plaiſir, lui répondis-je, d'un air ſimple, mais ferme & tranquille: je m'obſervai un peu ſur le langage, ſoit dit en paſſant.

T'épouſer, toi, reprit le Préſident! es-tu fait pour être ſon mari? oublies-tu que tu n'es que ſon domeſtique?

Je n'aurois pas peine à l'oublier, lui dis-je; car je ne l'ai été qu'un moment par rencontre.

Voyez l'effronté! comme il vous répond, Monſieur le Préſident, dit alors Mademoiſelle Habert!

Ha! point du tout, Mademoiſelle: c'eſt que vous êtes fâchée, dit ſur le champ la Préſidente d'un ton de voix ſi bien aſſorti avec cette phyſionomie dont j'ai parlé; Monſieur le Préſident l'interroge, il faut bien qu'il réponde: il n'y a point de mal à cela; écoutons-le.

L'Abbé, à ce dialogue, ſourioit ſous ſa main d'un air ſpirituel & railleur; Monſieur le Préſident baiſſoit les yeux de l'air d'un homme qui veut reſter grave, & qui retient une envie de rire.

L'autre Dame, parente de la maiſon, feſoit des

nœuds, je penſe; &, la tête baiſſée, ſe contentoit par intervalle de lever ſourdement les yeux ſur moi : je la voyois qui me meſuroit depuis les pieds juſqu'à la tête.

Pourquoi, me dit le Préſident, me dis-tu que tu n'as été qu'un moment ſon domeſtique, puiſque tu es actuellement à ſon ſervice ?

Oui, Monſieur, à ſon ſervice comme au vôtre ; je ſuis fort ſon ſerviteur, ſon ami & ſon prétendu, & puis c'eſt tout.

Mais, petit fripon que vous êtes, s'écria là-deſſus ma future belle-ſœur, qui ne trouvoit pas que le Préſident me parlât à ſa fantaiſie, mais pouvez-vous à votre âge mentir auſſi impunément que vous le faites ? Là, mettez la main ſur la conſcience, & ſongez que vous êtes devant Dieu, & qu'il nous écoute. Eſt-ce que ma folle de ſœur ne vous a pas rencontré dans la rue ? n'étiez-vous pas ſur le pavé ſans ſçavoir où aller, quand elle vous a pris ? que feriez-vous devenu ſans elle ? ne feriez-vous pas réduit à tendre la main aux paſſants, ſi elle n'avoit pas eu la charité de vous amener au logis ? Hélas ! la pauvre fille ! il valoit bien mieux qu'elle n'eût pas pitié de vous ; il faut bien que ſa charité n'ait pas été agréable à Dieu, puiſqu'il s'en eſt ſuivi un ſi grand malheur pour

elle. Quel égarement, Monsieur le Président ! que les jugements de Dieu sont terribles ! Elle passe un matin sur le Pont-Neuf, elle rencontre ce petit libertin, elle me l'amene, il ne me revint pas ; elle veut le garder malgré mon conseil & l'inspiration d'un saint homme qui tâche de l'en dissuader ; elle se brouille avec lui, se sépare d'avec moi, prend une maison ailleurs, y va loger avec ce misérable, (Dieu me pardonne de l'appeller ainsi ;) se coëffe de lui, & veut être sa femme, la femme d'un valet, à près de cinquante ans qu'elle a.

Oh ! l'âge ne fait rien à cela, dit sans lever la tête la Dame dévote à qui cet article des cinquante ans ne plut pas, parce qu'elle avoit sa cinquantaine, & qu'elle craignoit que ce discours ne fît songer à elle. Et d'ailleurs, dit-elle en continuant, est-elle si âgée, Mademoiselle votre sœur ? vous êtes en colere, & il me semble lui avoir entendu dire qu'elle étoit de mon âge, & sur ce pied-là elle seroit à-peu-près de cinq ans plus jeune.

Je vis le Président sourire à ce calcul ; apparemment qu'il ne lui paroissoit pas exact.

Eh ! Madame, reprit Mademoiselle Habert l'aînée d'un ton piqué, je sçais l'âge de ma sœur,

je ſuis ſon aînée, & j'ai près de deux ans plus qu'elle. Oui, Madame, elle a cinquante ans moins deux mois, & je penſe qu'à cet âge-là on peut paſſer pour vieille; pour moi je vous avoue que je me regarde comme telle : tout le monde ne ſe ſoutient pas comme vous, Madame.

Autre ſottiſe qui lui échappa, ou par faute d'attention, ou par rancune.

Comme moi, Mademoiſelle Habert, répondit la Dame en rougiſſant ! eh ! où allez-vous ? eſt-ce qu'il eſt queſtion de moi ici ? je me ſoutiens, dites-vous : je le crois bien, & Dieu ſçait ſi je m'en ſoucie ; mais il n'y a pas grand miracle qu'on ſe ſoutienne encore à mon âge.

Il eſt vrai, dit le Préſident en badinant, que Mademoiſelle Habert rend le bel âge bien court, & que la vieilleſſe ne vient pas de ſi bonne heure; mais laiſſons-là la diſcuſſion des âges.

Oui, Monſieur le Préſident, répondit notre aînée, ce ne ſont pas les années que je regarde à cela; c'eſt l'état du mari qu'elle prend, c'eſt la baſſeſſe de ſon choix ; voyez quel affront ce ſera pour la famille ! Je ſçais bien que nous ſommes tous égaux devant Dieu, mais devant les hommes ce n'eſt pas de même ; & Dieu veut qu'on ait

égard aux coutumes établies parmi eux; il nous défend de nous déshonorer, & les hommes diront que ma sœur aura épousé un gredin : voilà comment ils appelleront ce petit garçon-là, & je demande qu'on empêche une pauvre égarée de nous couvrir de tant de honte ; ce sera même travailler pour son bien : il faut avoir pitié d'elle, je l'ai déjà recommandée aux prieres d'une sainte Communauté ; M. Doucin m'a promis les siennes, Madame aussi, ajouta-t-elle en regardant la Dame dévote, qui ne parut pas alors goûter beaucoup cette apostrophe ; voilà Madame la Présidente & Monsieur l'Abbé que je n'ai pas l'honneur de connoître, qui ne nous refuseront pas les leurs ; (les prieres de M. l'Abbé étoient quelque chose d'impayable en cette occasion-ci : on pensa en éclater de rire, & aussi remercia-t-il de l'invitation d'un air qui mettoit ses prieres au prix qu'elles valoient) & vous aurez part à une bonne œuvre, dit elle encore au Président, si vous voulez bien nous secourir de votre crédit là-dedans.

Allez, Mademoiselle, ne vous inquiétez point, dit le Président, votre sœur ne l'épousera pas ; il n'oseroit porter la chose jusques-là ; & s'il avoit envie d'aller plus loin, nous l'en empêcherions

bien, mais il ne nous en donnera pas la peine; & pour le dédommager de ce qu'on lui ôte, je veux avoir soin de lui, moi.

Il y avoit long-temps que je me taisois, parce que je voulois dire mes raisons tout de suite, & je n'avois pas perdu mon temps pendant mon silence; j'avois jetté de fréquents regards sur la Dame dévote, qui y avoit pris garde, & qui m'en avoit même rendu quelques-uns à la sourdine : & pourquoi m'étois-je avisé de la regarder? c'est que je m'étois apperçu par-ci par-là qu'elle m'avoit regardé elle-même, & que cela m'avoit fait songer que j'étois beau garçon : ces choses-là se lierent dans mon esprit; on agit en mille moments en conséquence d'idées confuses qui viennent je ne sçais comment, qui vous menent, & qu'on ne réfléchit point.

Je n'avois pas négligé non plus de regarder la Présidente; mais celle-là d'une maniere humble & suppliante; j'avois dit des yeux à l'une : il y a plaisir à vous voir, & elle m'avoit cru; à l'autre : protégez-moi, & elle me l'avoit promis; car il me semble qu'elles m'avoient entendu toutes deux, & répondu ce que je vous dis-là.

Monsieur l'Abbé même avoit eu quelque part à mes attentions, quelques regards extrêmement

honnêtes l'avoient aussi disposé en ma faveur; de sorte que j'avois déjà les deux tiers de mes Juges pour moi, quand je commençai à parler.

D'abord je fis faire silence, car de la maniere dont je m'y pris, cela vouloit dire: écoutez-moi.

Monsieur le Président, dis-je donc, j'ai laissé parler Mademoiselle à son aise, je l'ai laissé m'injurier tant qu'il lui a plu; quand elle feroit encore un discours d'une heure, elle n'en diroit pas plus qu'elle en a dit: c'est donc à moi à parler à présent; chacun à son tour, ce n'est pas trop.

Vous dites, Monsieur le Président que si je veux épouser Mademoiselle Habert la cadette, on m'en empêchera bien; à quoi je vous réponds, que si on m'en empêche, il me sera bien force de la laisser-là; à l'impossible nul n'est tenu: mais que si on ne m'en empêche pas je l'épouserai, cela est sûr, & tout le monde en feroit autant à ma place.

Venons à cette heure aux injures qu'on me dit: je ne sçais pas si la dévotion les permet; en tout cas je les mets sur la conscience de Mademoiselle qui les a proferées. Elle dit que Dieu nous écoute, & tant-pis pour elle, car ce ne sont pas là de trop belles paroles qu'elle lui a fait entendre. Bref, à son compte je suis un misérable, un gredin; sa

sœur une folle, une pauvre vieille égarée; à tout cela il n'y a que le prochain de foulé, qu'il s'accommode: parlons de moi. Voilà, par exemple, Mademoiselle Habert l'aînée, Monsieur le Président; si vous lui disiez comme à moi, toi par-ci, toi par-là, qui es-tu? qui n'es-tu pas? elle ne manqueroit pas de trouver cela bien étrange; elle diroit, Monsieur, vous me traitez mal; & vous penseriez en vous-même, elle a raison; c'est Mademoiselle qu'il faut dire: aussi faites-vous, Mademoiselle ici, Mademoiselle là, toujours honnêtement Mademoiselle; & à moi toujours tu & toi. Ce n'est pas que je m'en plaigne, Monsieur le Président: il n'y a rien à dire, c'est la coutume de vous autres grands Messieurs; toi, c'est ma part & celle-là du pauvre monde; voilà comme on le mene: pourquoi pauvre monde est-il? ce n'est pas notre faute, & ce que j'en dis n'est que pour faire une comparaison. C'est que Mademoiselle à qui ce seroit mal fait de dire, que veux-tu? n'est presque pourtant pas plus Mademoiselle que je suis Monsieur: c'est ma foi la même chose.

Comment donc, petit impertinent, la même chose, s'écria-t-elle?

Eh! pardi oui, répondis-je; mais je n'ai pas fait, laissez-moi me reprendre.

Est-ce que Monsieur Habert votre pere (& devant Dieu soit son âme) étoit un gredin, Mademoiselle? Il étoit fils d'un bon Fermier de Beauce, moi fils d'un bon Fermier de Champagne; c'est déja Ferme pour Ferme; nous voilà déjà, Monsieur votre pere & moi, aussi gredins l'un que l'autre: il se fit Marchand, n'est-ce pas? je le serai peut-être, ce sera encore boutique pour boutique. Vous autres Demoiselles qui êtes ses filles, ce n'est donc que d'une boutique que vous valez mieux que moi; mais cette boutique, si je la prends, mon fils dira: mon pere l'avoit, & par-là mon fils sera au niveau de vous. Aujourd'hui vous allez de la boutique à la ferme, & moi j'irai de la ferme à la boutique; il n'y a pas-là grande différence, ce n'est qu'un étage que vous avez de plus que moi: est-ce qu'on est misérable à cause d'un étage de moins? Est-ce que les gens qui servent Dieu comme vous, qui s'adonnent à l'humilité comme vous, comptent les étages, sur-tout quand il n'y en a qu'un à redire?

Pour ce qui est de cette rue où vous dites que votre sœur m'a rencontré, eh bien! cette rue, c'est que tout le monde y passe: j'y passois, elle y passoit, & il vaut autant se rencontrer là qu'ailleurs, quand on a à se rencontrer quelque

part. J'allois être mendiant sans elle; hélas ! non pas le même jour, mais un peu plus tard : il auroit bien fallu en venir là, ou s'en retourner à la ferme, je le confesse franchement, car je n'y entends point finesse : c'est bien un plaisir que d'être riche, mais ce n'est pas une gloire, hormis pour les sots; & puis y a-t-il si grande merveille à mon fait? on est jeune, on a pere & mere, on sort de chez eux pour faire quelque chose, quelle richesse voulez-vous qu'on ait? on a peu, mais on cherche, & je cherchois; là-dessus votre sœur vient : qui êtes-vous, me dit-elle? Je le lui récite : voulez-vous venir chez nous? nous sommes deux filles craignant Dieu, dit-elle. Oui-dà, lui dis-je; & en attendant mieux je la suis. Nous causons par les chemins, je lui apprends mon nom, mon surnom, mes moyens, je lui détaille ma famille : elle me dit la nôtre est de même étoffe; moi je m'en réjouis : elle dit qu'elle en est bien-aise; je lui répars, elle me répart; je la loue, elle me le rend : vous me paroissez bon garçon; vous, Mademoiselle, la meilleure de Paris; je suis content, lui dis-je; moi contente; & puis nous arrivons chez vous, & puis vous la querellez à cause de moi; vous dites que vous la quitterez, elle vous quitte la premiere; elle m'emmene : la voilà seule;

l'ennui la prend, la pensée du mariage lui vient, nous en devisons ; je me trouve là tout porté, elle m'estime, je la révere ; je suis fils de Fermier, elle petite-fille ; elle ne chicane pas sur un cran de plus, sur un cran de moins ; sur une boutique en-deçà, sur une boutique en-delà ; elle a du bien pour nous deux, & moi de l'amitié pour quatre : on appelle un Notaire ; j'écris en Champagne, on me récrit : tout est prêt ; & je demande à Monsieur le Président, qui sçait la justice par cœur ; à Madame la Présidente, qui nous écoute ; à Madame, qui a bon esprit ; à Monsieur l'Abbé, qui a de la conscience ; je demande à tout Paris, comme s'il étoit-là, où est ce grand affront que je vous fais ?

A ces mots la compagnie se tut, personne ne répondit. Notre aînée, qui s'attendoit que Monsieur le Président parleroit, le regardoit étonnée de ce qu'il ne disoit rien. Quoi, Monsieur, lui dit-elle, est-ce que vous m'abandonnez ?

J'aurois fort envie de vous servir, Mademoiselle, lui dit-il ; mais que voulez-vous que je fasse en pareil cas ? je croyois l'affaire bien différente ; & si tout ce qu'il dit est vrai, il ne seroit ni juste ni possible de s'opposer à un mariage qui n'a point d'autre défaut que d'être

ridicule

idicule à cause de la disproportion des âges.

Sans compter, dit la Dame parente, qu'on n voit tous les jours de bien plus grandes, de es disproportions; & que celle-ci ne sera sen-ible que dans quelques années; car votre sœur st encore fraîche.

Et d'ailleurs, dit la Présidente d'un air con-illiant, elle est sa maitresse, cette fille; & ce eune homme n'a contre lui que jeunesse dans e fond.

Et il n'est pas défendu d'avoir un mari jeune, lit l'Abbé d'un ton goguenard.

Mais, n'est-ce pas une folie qu'elle fait, dit Mademoiselle Habert, dont toutes ces généalo-ies avoient mis la tête en désordre; & n'y a-t-il pas de la charité à l'en empêcher? Vous, Madame, qui m'avez tant promis d'engager Mon-ieur le Président à me prêter son secours, ajou-a-t-elle en parlant à cette Dame dévote, est-e que vous ne le presserez point d'agir? je omptois tout sur vous.

Mais, ma bonne Demoiselle Habert, reprit la Dame, il faut entendre raison. Vous m'avez parlé le ce jeune homme comme du dernier des mal-ieureux, n'appartenant à personne; & j'ai pris eu là-dessus: mais point du tout, ce n'est point

cela ; c'eſt le fils d'honnêtes-gens d'une bonne famille de Champagne : d'ailleurs, un garçon raiſonnable ; & je vous avoue que je me ferois un ſcrupule de nuire à ſa petite fortune.

A ce diſcours le garçon raiſonnable ſalua la ſcrupuleuſe : ma révérence partit ſur le champ.

Mon Dieu ! qu'eſt-ce que c'eſt que le monde ? s'écria ma belle-ſœur future. Pour avoir dit à Madame qu'elle ſe ſoutenoit bien à l'âge qu'a ma ſœur, voilà que j'ai perdu ſes bonnes grâces ; qui eſt-ce qui devineroit qu'on eſt encore une nymphe à cinquante ans ? Adieu, Madame ; Monſieur le Préſident, je ſuis votre ſervante.

Cela dit, elle ſalua le reſte de la compagnie, pendant que la Dame dévote la regardoit de côté d'un air mépriſant, ſans daigner lui répondre.

Allez, mon enfant, me dit-elle, quand l'autre fut partie, mariez-vous ; il n'y a pas le mot à vous dire.

Je lui conſeille même de ſe hâter, dit la Préſidente ; car cette ſœur-là eſt bien mal intentionnée. De quelque façon qu'elle s'y prenne, ſes mauvaiſes intentions n'aboutiroient à rien, dit froidement le Préſident ; & je ne vois pas ce qu'elle pourroit faire.

Là-deſſus on annonça quelqu'un. Venez, me

dit en ſe levant la Nymphe de cinquante ans : je vais vous donner un petit billet pour Mademoiſelle Habert ; c'eſt une fort bonne fille, je l'ai toujours mieux aimée que l'autre, & je ſuis bien-aiſe de lui apprendre comment ceci s'eſt paſſé. Monſieur le Préſident, permettez-moi de paſſer un moment dans votre cabinet pour écrire : & tout de ſuite elle part ; & je la ſuis, très-content de mon ambaſſade.

Quand nous fûmes dans ce cabinet : franchement, mon garçon, me dit-elle, en prenant une feuille de papier, & en eſſayant quelques plumes ; j'ai d'abord été contre vous. Cette emportée qui ſort nous avoit ſi fort parlé à votre déſavantage, que votre mariage paroiſſoit la choſe du monde la plus extraordinaire : mais j'ai changé d'avis dès que je vous ai vu ; je vous ai trouvé une phyſionomie qui détruiſoit tout le mal qu'elle avoit dit ; & effectivement vous l'avez belle, & même heureuſe ; Mademoiſelle Habert la cadette a raiſon.

Je ſuis bien obligé, Madame, à la bonne opinion que vous avez de moi, lui répondis-je, & je tâcherai de la mériter.

Oui, me dit-elle, je penſe très-bien de vous, extrêmement bien : je ſuis charmée de votre aventure ; & ſi cette fâcheuſe ſœur vous faiſoit en-

core quelque chicane, vous pouvez compter que je vous ſervirai contre elle.

C'étoit toujours en eſſayant différentes plumes, qu'elle me tenoit ces diſcours, & elle ne pouvoit pas en trouver de bonnes.

Voilà de mauvaiſes plumes, dit-elle, en tâchant d'en tailler, ou plutôt d'en raccommoder une ; quel âge avez-vous ? Bientôt vingt ans, Madame, lui dis-je en gros ; c'eſt le véritable âge de faire fortune, reprit-elle ; vous n'avez beſoin que d'amis qui vous pouſſent, & je veux vous en donner ; car j'aime votre Mademoiſelle Habert, & je lui ſçais bon gré de ce qu'elle fait pour vous : elle a du diſcernement ; mais eſt-il vrai qu'il n'y a que quatre ou cinq mois que vous arrivez de campagne ? on ne le croiroit point à vous voir, vous n'êtes point hâlé, vous n'avez point l'air campagnard : il a le plus beau teint du monde.

A ce compliment les roſes du beau teint augmenterent ; je rougis un peu par pudeur, mais bien plus je ne ſçais par quel ſentiment de plaiſir qui me vint de me voir loué ſur ce ton-là par une femme de cette conſidération.

On ſe ſent bien fort & bien à ſon aiſe, quand c'eſt par la figure qu'on plaît ; car c'eſt un mérite qu'on n'a point de peine à ſoutenir ni à faire

durer ; cette figure ne change point, elle eſt toujours là : vos agréments y tiennent ; & comme c'eſt à eux qu'on en veut, vous ne craignez point que les gens ſe trompent ſûr votre chapitre, & cela vous donne de la confiance.

Je crois que je plaîs par ma perſonne, diſois-je donc en moi-même, & je ſentois en même-temps l'agréable & le commode de cette façon de plaire ; ce qui feſoit que j'avois l'air aſſez aiſe.

Cependant les plumes alloient toujours mal ; on eſſayoit de les tailler, on ne pouvoit en venir à bout, & tout en ſe dépitant, on continuoit la converſation.

Je ne ſçaurois écrire avec cela, me dit-elle, ne pourriez-vous pas m'en tailler une ?

Oui-dà, Madame, lui dis-je, je vais tâcher. J'en prends donc une, & je la taille.

Vous mariez-vous cette nuit, reprit-elle, pendant que j'étois après cette plume ? je crois qu'oui, Madame.

Eh ! dites-moi, ajouta-t-elle en ſouriant, Mademoiſelle Habert vous aime beaucoup, mon garçon ; je n'en doute pas, & je n'en ſuis point ſurpriſe : mais entre nous l'aimez-vous un peu auſſi ? avez-vous de l'amour pour elle ; là, ce que l'on appelle de l'amour ? ce n'eſt pas de l'a-

mitié que j'entends, car de cela elle en mérite beaucoup de votre part, & vous n'êtes pas obligé au reste; mais a-t-elle quelques charmes à vos yeux, toute âgée qu'elle est?

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton badin qui me dictoit ma réponse, qui sembloit m'exciter à dire que non, & à plaisanter de ses charmes. Je sentis que je lui ferois plaisir de n'être pas impatient de les posséder; & ma foi! je n'eus pas la force de lui refuser ce qu'elle demandoit.

En fait d'amour, tout engagé qu'on est déjà, la vanité de plaire ailleurs vous rend l'âme si infidelle, & vous donne en pareille occasion de si lâches complaisances!

J'eus donc la foiblesse de manquer d'honneur & de sincérité ici; car j'aimois Mademoiselle Habert, du moins je le croyois, & cela revient au même pour la friponnerie que je fis alors; & quand je ne l'aurois pas aimée, les circonstances où je me trouvois avec elle, les obligations que je lui avois & que j'allois lui avoir, tout n'exigeoit-il pas que je disse sans hésiter: oui, je l'aime, & de tout mon cœur?

Je n'en fis pourtant rien, parce que cette Dame ne vouloit pas que je l'aimasse, & que j'étois flatté de ce qu'elle ne le vouloit pas.

Mais comme je n'étois pas de caractere à être un effronté fripon, que je n'étois même tout au plus capable d'un procédé faux que dans un cas de cette nature, je pris un milieu que je m'imaginai en être un, & ce fut de me contenter de sourire sans rien répondre, & de mettre une mine à la place du mot qu'on me demandoit.

Oui, oui, je vous entends, dit la Dame : vous êtes plus reconnoissant qu'amoureux ; je m'en doutois bien : cette fille là n'a pourtant pas été désagréable autrefois.

Pendant qu'elle parloit, j'essayois la plume que j'avois taillée ; elle n'alloit pas à ma fantaisie, & j'y retouchois pour allonger un entretien qui m'amusoit beaucoup, & dont je voulois voir la fin.

Oui, elle est fort passée : mais je pense qu'elle a été assez jolie, dit encore la Dame en continuant ; & comme dit sa sœur, elle a bien cinquante ans : il n'a pas tenu à moi tantôt qu'elle ne fût de beaucoup plus jeune, car je la fesois de mon âge pour la rendre plus excusable. Si j'avois pris le parti de sa sœur aînée, je vous aurois nui auprès du Président ; mais je n'ai eu garde.

J'ai bien remarqué, lui dis-je, la protection que vous m'accordiez, Madame : il est vrai, re-

prit-elle, que je me suis assez ouvertement déclarée : cette pauvre cadette, je me mets à sa place, elle auroit eu trop de chagrin de vous perdre, toute vieille qu'elle est ; & d'ailleurs je vous veux du bien.

Hélas ! Madame, repris-je d'un air naïf ; j'en dirois bien autant de vous, si je valois la peine de parler. Et pourquoi non, répondit-elle ? je ne néglige l'amitié de personne, mon cher enfant, sur-tout de ceux qui sont à mon gré autant que vous ; car vous me plaisez. Je ne sçais : mais vous m'avez prévenue en votre faveur ; je ne regarde pas à la condition des gens, moi ; je ne règle pas mon goût là-dessus.

Et quoiqu'elle glissât ces dernieres paroles en femme qui prend les mots qui lui viennent, & qui n'a pas à s'observer sur ce qu'elle pense, la force du discours l'obligea pourtant à baisser les yeux ; car on ne badine pas avec sa conscience.

Cependant je ne sçavois plus que faire de cette plume ; il étoit temps de l'avoir rendu bonne, ou de la laisser là.

Je vous supplie, lui dis-je, de me conserver cette bonne volonté que vous me marquez, Madame ; il ne sçauroit me venir du bien d'aucune part, que j'aime autant que de la vôtre.

Et c'étoit en lui rendant la plume que je parlois ainsi ; elle la prit, l'essaya, & dit : elle va fort bien. Vous écrivez lisiblement sans doute ? Assez, lui dis-je. Cela suffit, & j'ai envie, reprit-elle, de vous donner à copier quelque chose que je souhaiterois avoir au net. Quand il vous plaira, Madame, lui dis-je.

Là-dessus elle commença sa lettre à Mademoiselle Habert, & de temps en temps levoit les yeux sur moi.

Votre pere est-il bel homme ? est-ce à lui que vous ressemblez, ou à votre mere, me dit-elle, après deux ou trois lignes d'écrites ? A ma mere, Madame, lui dis-je.

Deux lignes après ; votre histoire avec cette vieille fille qui vous épouse est singuliere, ajouta-elle, comme par réflexion, & en riant : il faut pourtant qu'elle ait de bons yeux, toute retirée qu'elle a vécu, & je ne la plains pas ; mais surtout vivez en honnête-homme avec elle : je vous y exhorte, mon garçon, & faites après de votre cœur ce qu'il vous plaira ; car à votre âge on ne le garde pas.

Hélas ! Madame, lui dis-je, à quoi me serviroit-il de le donner ? qui est-ce qui voudroit d'un Villageois comme moi,

Oh ! reprit-elle, en ſecouant la tête, ce ne ſeroit pas là la difficulté. Vous m'excuſerez, Madame, lui dis-je; parce que ce ne ſeroit pas ma pareille que j'aimerois, je ne m'en ſoucierois pas : ce ſeroit quelque perſonne qui ſeroit plus que moi; il n'y a que cela qui me feroit envie.

Eh bien! me dit-elle, c'eſt-là penſer à merveille, & je vous en eſtime davantage; ce ſentiment-là vous ſied bien, & ne le perdez pas, il vous fait honneur; & il vous réuſſira, je le prédis. Je m'y connoîs, vous devez m'en croire, ayez bon courage; & c'étoit avec un regard perſuaſif qu'elle me diſoit cela. A propos de cœur, ajouta-t-elle, êtes-vous né un peu tendre ? c'eſt la marque d'un bon caractere.

Oh pardi! je ſuis donc du meilleur caractere du monde, repris-je. Oui-dà, dit-elle : ha, ha, ha... ce gros garçon; il me répond cela avec une vivacité tout-à-fait plaiſante. Eh ! parlez moi franchement : eſt-ce que vous auriez déjà quelque vue? aimeriez-vous actuellement quelque perſonne ?

Oui, lui dis-je, j'aime toutes les perſonnes à qui j'ai obligation comme à vous, Madame, que j'aime plus que toutes les autres.

Prenez garde, me dit-elle, je parle d'amour,

& vous n'en avez pas pour ces perſonnes-là non plus que pour moi; ſi vous nous aimez, c'eſt par reconnoiſſance, & non pas à cauſe que nous ſommes aimables.

Quand les perſonnes ſont comme vous, c'eſt à cauſe de tout, lui repartis-je; mais ce n'eſt pas à moi à le dire. Oh! dites, mon enfant, dites, reprit-elle; je ne ſuis ni ſotte ni ridicule, & pourvû que vous ſoyez de bonne-foi, je vous le pardonne.

Pardi! de bonne-foi, répondis-je! ſi je ne l'étois pas, je ſerois donc bien difficile! Doucement pourtant, me dit-elle, en ſe mettant le doigt ſur la bouche : ne dites cela qu'à moi, mon enfant; d'ailleurs, vous me brouilleriez avec Mademoiſelle Habert, ſi elle le ſçavoit.

Je m'empêcherois bien de le dire, ſi elle étoit là, repris-je. Vraiment! c'eſt que ces vieilles ſont jalouſes, & que le monde eſt méchant, ajouta-t-elle, en achevant ſa lettre; & il faut toujours ſe taire.

Nous entendîmes alors du bruit dans une chambre prochaine.

N'y auroit-il pas là quelque domeſtique qui nous écoute, dit-elle en pliant ſa lettre? j'en ſerois fâchée : ſortons, rendez ce billet à Mademoiſelle Habert; dites-lui que je ſuis ſon amie;

entendez-vous? & dès que vous ferez marié, venez m'en informer ici où je demeure : mon nom est au bas du billet que j'ai écrit; mais ne venez que sur le soir, je vous donnerai ces papiers que vous copierez, & nous causerons sur les moyens de vous rendre service dans la suite. Allez, mon cher enfant, soyez sage: j'ai de bonnes intentions pour vous, dit-elle d'un ton plus bas avec douceur, & en me tendant la lettre d'une façon qui vouloit dire, je vous tends la main aussi; du moins je le compris de même: de sorte qu'en recevant le billet, je baisai cette main qui paroissoit se présenter, & qui ne fit point la cruelle, malgré la vive & affectueuse reconnoissance avec laquelle je la baisois; & cette main étoit belle.

Pendant que je la tenois, voilà encore ce qu'il ne faut pas dire, me glissa-t-elle en me quittant. Oh! je suis honnête garçon, Madame, lui répondis-je bien confidemment, en vrai Paysan pour le coup, en homme qui convient de bonne-foi qu'on ne le maltraite pas, & qui ne sçait pas vivre avec la pudeur des Dames.

Le trait étoit brutal : elle en rougit légerement, car je n'étois pas digne qu'elle en rougît beaucoup; je ne sçavois pas l'indécence que je fesois: ainsi elle se remit sur le champ, & je vis

que, toute réflexion faite, elle étoit bien-aise de cette grossiereté qui m'étoit échappée; c'étoit une marque que je comprenois ses sentiments, & cela lui épargnoit les détours qu'elle auroit été obligée de prendre une autre fois pour me les dire.

Nous nous quittâmes donc; elle rentra dans l'appartement de Madame la Présidente, & moi je me retirai plein d'une agréable émotion.

Est-ce que vous aviez dessein de l'aimer, me direz-vous? Je n'avois aucun dessein déterminé; j'étois seulement charmé de me trouver au gré d'une grande Dame; j'en pétillois d'avance, sans sçavoir à quoi cela aboutiroit, sans songer à la conduite que je devois tenir.

De vous dire que cette Dame me fût indifférente, non; de vous dire que je l'aimois, je ne crois pas non plus. Ce que je sentois pour elle ne pouvoit gueres s'appeller de l'amour; car je n'aurois pas pris garde à elle, si elle n'avoit pas pris garde à moi; & de ses attentions même, je ne m'en serois point soucié, si elle n'avoit pas été une personne de distinction.

Ce n'étoit donc point elle que j'aimois; c'étoit son rang qui étoit très-grand par rapport à moi.

Je voyois une femme de condition d'un certain air, qui avoit apparemment des valets, un

équipage, & qui me trouvoit aimable, qui me permettoit de lui baiſer la main, & qui ne vouloit pas qu'on le ſçût; une femme enfin qui nous tiroit mon orgueil & moi du néant où nous étions encore; car avant ce temps-là m'étois-je eſtimé quelque choſe? avois-je ſenti ce que c'étoit qu'amour-propre?

Il eſt vrai que j'allois épouſer Mademoiſelle Habert; mais c'étoit une petite Bourgeoiſe, qui avoit débuté par me dire que j'étois autant qu'elle, qui ne m'avoit pas donné le temps de m'enorgueillir de ſa conquête, & qu'à ſon bien près je regardois comme mon égale.

N'avois-je pas été ſon couſin? le moyen, après cela, de voir une diſtance ſenſible entr'elle & moi?

Mais ici elle étoit énorme, je ne la pouvois pas meſurer, je me perdois en y ſongeant; cependant c'étoit de cette diſtance-là qu'on venoit à moi, ou que je me trouvois tout-d'un-coup porté juſqu'à une perſonne qui n'auroit pas ſeulement dû ſçavoir ſi j'étois au monde. Oh! voyez s'il n'y avoit pas là de quoi me tourner la tête, de quoi me donner des mouvements approchants de ceux de l'amour?

J'aimois donc par reſpect & par étonnement pour mon aventure, par ivreſſe de vanité, par

Tout ce qu'il vous plaira, par le cas infini que je fesois des appas de cette Dame ; car je n'avois rien vu de si beau qu'elle, à ce que je m'imaginois alors : elle avoit pourtant cinquante ans, & je l'avois fixée à cela dans la chambre de la Présidente ; mais je ne m'en ressouvenois plus, je ne lui désirois rien : eût-elle eu vingt ans de moins, elle ne m'auroit pas paru en valoir mieux ; c'étoit une Déesse, & les Déesses n'ont point d'âge.

De sorte que je m'en retournai pénétré de joie, bouffi de gloire, & plein de mes folles exagérations sur le mérite de la Dame.

Il ne me vint pas un moment en pensée, que mes sentiments fissent tort à ceux que je devois à Mademoiselle Habert ; rien dans mon esprit n'avoit changé pour elle, & j'allois la revoir aussi tendrement qu'à l'ordinaire : j'étois ravi d'épouser l'une, & de plaire à l'autre ; & on sent fort bien deux plaisirs à la fois.

Mais avant que de me mettre en chemin pour retourner chez ma future, j'aurois dû faire le portrait de cette Déesse que je venois de quitter : mettons-le ici, il ne sera pas long.

Vous sçavez son âge ; je vous ai dit qu'elle étoit bien faite, & ce n'est pas assez dire ; j'ai vu

peu de femmes d'une taille auſſi noble & d'un ſi grand air.

Celle-ci ſe mettoit toujours d'une maniere modeſte ; d'une maniere pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui reſtoit d'agréments naturels.

Une femme auroit pû ſe mettre comme cela pour plaire, ſans être accuſée de ſonger à plaire ; je dis une femme intérieurement coquette : car il falloit l'être pour tirer parti de cette parure-là ; il y avoit de petits reſſorts ſecrets à y faire jouer pour la rendre auſſi gracieuſe que décente, & peut-être plus piquante que l'ajuſtement le plus déclaré.

C'étoient de belles mains, & de beaux bras ſous du linge uni ; on les en remarque mieux là-deſſous, cela les rend plus ſenſibles.

C'étoit un viſage un peu ancien, mais encore beau, qui auroit paru vieux avec une cornette de prix ; qui ne paroiſſoit qu'aimable avec une cornette toute ſimple. C'eſt le négliger trop, que de l'orner ſi peu, avoit-on envie de dire.

C'étoit une gorge bien faite (il ne faut pas oublier cet article-là qui eſt preſque auſſi conſidérable que le viſage dans une femme), gorge fort blanche, fort enveloppée ; mais dont l'enveloppe ſe dérangeoit quelquefois par un geſte

qui

qui en fesoit paroître la blancheur, & le peu qu'on en voyoit alors en donnoit la meilleure idée du monde.

C'étoient de grands yeux noirs qu'on rendoit sages & sérieux, malgré qu'ils en eussent; car foncièrement ils étoient vifs, tendres & amoureux.

Je ne les définirai pas en entier : il y auroit tant à parler de ces yeux-là; l'art y mettoit tant de choses, la nature y en mettoit tant d'autres, que ce ne seroit jamais fait, si on en vouloit tout dire, & peut-être qu'on n'en viendroit pas à bout. Est-ce qu'on peut dire tout ce qu'on sent? Ceux qui le croient ne sentent gueres, & ne voient apparemment que la moitié de ce qu'on peut voir.

Venons à la physionomie que composoit le tout ensemble.

Au premier coup-d'œil on eût dit de celle qui la portoit : voilà une personne bien grave & bien posée.

Au second coup-d'œil, voilà une personne qui a acquis cet air de sagesse & de gravité, elle ne l'avoit pas. Cette personne-là est-elle vertueuse? La physionomie disoit oui, mais il lui en coûte; elle se gouverne mieux qu'elle n'est souvent tentée de le faire; elle se refuse au plaisir, mais elle l'aime;

garre qu'elle n'y cede. Voilà pour les mœurs.

Quant à l'eſprit, on la ſoupçonnoit d'en avoir beaucoup, & on ſoupçonnoit juſte; je ne l'ai pas aſſez connue pour en dire davantage là-deſſus.

A l'égard du caractere, il me ſeroit difficile de le définir auſſi; ce que je vais en rapporter, va pourtant en donner une idée aſſez étendue & aſſez ſinguliere.

C'eſt qu'elle n'aimoit perſonne, qu'elle vouloit pourtant plus de mal à ſon prochain qu'elle ne lui en feſoit directement.

L'honneur de paſſer pour bonne l'empêchoit de ſe montrer méchante; mais elle avoit l'adreſſe d'exciter la malignité des autres, & cela tenoit lieu d'exercice à la ſienne.

Par-tout où elle ſe trouvoit, la converſation n'étoit que médiſance; & c'étoit elle qui mettoit les autres dans cette humeur-là, ſoit en louant, ſoit en défendant quelqu'un mal-à-propos, enfin par une infinité de rubriques en apparence toutes obligeantes pour ceux qu'elle vous donnoit à déchirer; & puis pendant qu'on les mettoit en pièces, c'étoient des exclamations charitables, & en même temps encourageantes: mais que me dites-vous là? ne vous trompez-vous point? cela eſt-il poſſible? de façon qu'elle ſe retiroit tou-

jours innocente des crimes qu'elle fesoit commettre, (j'appelle ainsi tout ce qui est satyre) & toujours protectrice des gens qu'elle perdoit de réputation par la bouche des autres.

Et ce qui est de plaisant, c'est que cette femme, telle que je vous la peins, ne sçavoit pas qu'elle avoit l'âme si méchante ; le fond de son cœur lui échappoit, son adresse la trompoit, elle s'y attrapoit elle-même ; & parce qu'elle feignoit d'être bonne, elle croyoit l'être en effet.

Elle étoit donc la Dame d'auprès de qui je sortois ; je vous la peins d'après ce que j'entendis dire d'elle dans les suites, d'après le peu de commerce que nous eûmes ensemble, & d'après les réflexions que j'ai faites depuis.

Il y avoit huit ou dix ans qu'elle étoit veuve : son mari, à ce qu'on disoit, n'étoit pas mort content d'elle ; il l'avoit accusée de quelque irrégularité de conduite ; &, pour prouver qu'il avoit eu tort, elle s'étoit depuis son veuvage jettée dans une dévotion qui l'avoit écartée du monde, & qu'elle avoit soutenue, tant par fierté que par habitude, & par la raison de l'indécence qu'il y auroit eu à reparoître sur la scene avec des appas qu'on n'y connoissoit plus, que le temps avoit

un peu usés, & que la retraite même avoit flétris; car elle fait cet effet-là sur les personnes qui en sortent. La retraite, sur-tout la chrétienne, ne sied bien qu'à ceux qui y demeurent, & jamais on n'en rapporta un visage à la mode; il en devient toujours ou ridicule ou scandaleux.

Je retournois donc chez Mademoiselle Habert ma future; & je doublois joyeusement les pas pour y arriver plutôt, quand un grand embarras de carrosses & de charrettes m'arrêta à l'entrée d'une rue: je ne voulus pas m'y engager de peur d'être blessé; & en attendant que l'embarras fût fini, j'entrai dans une allée, où, pour passer le temps, je me mis à lire la lettre que Madame de Ferval (c'est ainsi que je nommerai la Dame dont je viens de parler) m'avoit donnée pour Mademoiselle Habert, & qui n'étoit pas cachetée.

J'en lisois à peine les premiers mots, qu'un homme descendu de l'escalier, qui étoit au fond de l'allée, la traversa en fuyant à toutes jambes, me froissa en passant, laissa tomber à mes pieds une épée nue qu'il tenoit, & se sauva en fermant sur moi la porte de la rue.

Me voilà donc enfermé dans cette allée, non sans quelque émotion de ce que je venois de voir.

Mon premier soin fut de me hâter d'aller à la porte pour la r'ouvrir ; mais j'y tâchai en vain, & je ne pus en venir à bout.

D'un autre côté, j'entendois du bruit au haut de l'escalier. L'allée étoit assez obscure, cela m'inquiéta.

Et comme en pareil cas tous nos mouvements tendent machinalement à notre conservation, que je n'avois ni verge ni bâton, je me mis à ramasser cette épée, sans trop sçavoir ce que je fesois.

Le bruit d'en-haut redoubloit ; il me sembloit même entendre des cris comme venants d'une fenêtre de la maison sur la rue, & je ne me trompois pas. Je démêlai qu'on crioit : arrête, arrête ; & à tout hasard je tenois toujours cette épée nue d'une main, pendant que de l'autre je tâchois encore d'ouvrir cette misérable porte qu'à la fin j'ouvris, sans songer à lâcher l'épée.

Mais je n'en fus pas mieux ; toute une populace s'y étoit assemblée, qui, me voyant avec l'air effaré que j'avois, & cette épée nue que je tenois, ne douta point que je ne fusse ou un assassin, ou un voleur.

Je voulus m'échapper ; mais il me fut impossible, & les efforts que je fis pour cela ne servirent

qu'à rendre contre moi les ſoupçons encore plus violents.

En même temps voilà des Archers ou des Sergents accourus d'une barriere prochaine, qui percent la foule, m'arrachent l'épée que je tenois, & qui me ſaiſiſſent.

Je veux crier, dire mes raiſons : mais le bruit & le tumulte empêchent qu'on ne m'entende ; & malgré ma réſiſtance qui n'étoit pas de trop bon ſens, on m'entraîne dans la maiſon ; on me fait monter l'eſcalier, & j'entre avec les Archers qui me menent, & quelques voiſins qui nous ſuivent, dans un petit appartement où nous trouvons une jeune Dame couchée à terre, extrêmement bleſſée, évanouie, & qu'une femme âgée tâchoit d'appuyer contre un fauteuil.

Vis-à-vis d'elle étoit un jeune homme fort bien mis, bleſſé auſſi, renverſé ſur un ſopha, & qui, en perdant ſon ſang, demandoit du ſecours pour la jeune Dame en queſtion, pendant que la vieille femme & une eſpece de ſervante pouſſoient les hauts cris.

Eh ! vîte, Meſſieurs, vîte un Chirurgien, dit le jeune homme à ceux qui me tenoient ; qu'on ſe hâte de la ſecourir ; elle ſe meurt ; peut-être

a sauvera-t-on (il parloit de la jeune Dame.) Le Chirurgien n'étoit pas loin ; il en demeuroit un vis-à-vis la maison qu'on appella de la fenêtre, & qui monta sur-le-champ ; il vint aussi un Commissaire.

Et comme je parlois beaucoup, que je protestois n'avoir point de part à cette aventure, & qu'il étoit injuste de me retenir, on m'entraîna dans un petit cabinet voisin, où j'attendis qu'on eût visité les blessures de la Dame & du jeune homme.

La Dame qui étoit évanouie revint à elle, & quand on eut mis ordre à tout, on me ramena du cabinet où j'étois, dans leur chambre.

Connoissez-vous ce jeune homme, leur dit un de mes Archers? examinez-le : nous l'avons trouvé dans l'allée dont la porte étoit fermée sur lui, & qu'il a ouverte en tenant à la main cette épée que vous voyez. Elle est encore toute sanglante, s'écria là-dessus quelqu'autre qui l'examina, & voilà sans doute un de ceux qui vous ont blessés.

Non, Messieurs, répondit le jeune homme d'une voix très-foible ; nous ne connoissons point cet homme, ce n'est pas lui qui nous a mis dans l'état où nous sommes : mais nous connoissons notre assassin ; c'est un nommé tel... (il dit un nom dont

je ne me reſſouviens plus) mais puiſque celui-ci étoit dans la maiſon, & que vous l'y avez ſaiſi avec cette épée encore teinte de notre ſang, peut-être celui qui nous a aſſaſſinés l'avoit-il pris pour le ſoutenir en cas de beſoin, & il faut toujours l'arrêter.

Miſérable, me dit à ſon tour la jeune Dame, ſans me donner le temps de répondre, qu'eſt devenu celui dont tu es ſans doute le complice? Hélas! Meſſieurs, il vous eſt échappé! elle n'eut pas la force d'aller plus loin, elle étoit bleſſée à mort, & ne pouvoit pas en revenir.

Je crus alors pouvoir parler; mais à peine commençois-je à m'expliquer, que l'Archer qui avoit le premier pris la parole, m'interrompant:

Ce n'eſt pas ici que tu dois te juſtifier, me dit-il: marche; & ſur le champ on me traîne en bas, où je reſtai juſqu'à l'arrivée d'un fiacre qu'on étoit allé chercher, & dans lequel on me mena en priſon.

L'endroit où je fus mis n'étoit pas tout-à-fait un cachot, mais il ne s'en falloit gueres.

Heureuſement celui qui m'enferma, tout Géolier qu'il étoit, n'avoit point la mine impitoyable: il ne m'effraya point; & comme en de pareils moments on s'accroche à tout, & qu'un viſage un

peu moins féroce que les autres vous paroît le visage d'un bon-homme : Monsieur, dis-je à ce Geolier, en lui mettant dans la main quelques-unes de ces pieces d'or que m'avoit données Mademoiselle Habert, qu'il ne refusa point, qui l'engagerent à m'écouter, & que j'avois conservées, quoiqu'on m'eût fait quitter tout ce que j'avois, parce que de ma poche qui se trouva percée, elles avoient en bon françois coulé plus bas ; il ne m'étoit resté que mon billet, que j'avois mis dans mon sein, après l'avoir tenu long-temps chiffonné dans ma main.

Hélas ! Monsieur, lui dis-je donc, vous qui êtes libre d'aller & de venir, rendez-moi un service : je ne suis coupable de rien, vous le verrez ; ce n'est ici qu'un malheur qui m'est arrivé. Je sors de chez Monsieur le Président de.... & une Dame qui est sa parente, m'a remis un billet pour le porter chez une nommée Mademoiselle Habert, qui demeure en telle rue & en tel endroit ; &, comme je ne sçaurois le rendre, je vous le remets, à vous. Ayez la bonté de le porter ou de l'envoyer chez cette Demoiselle, & de lui dire en même temps où je suis : tenez, ajoutai-je en tirant encore quelques pieces, voilà de quoi payer le message, s'il le faut ; & ce n'est rien que tout

cela, vous serez bien autrement récompensé quand on me retirera d'ici.

Attendez, me dit-il, en tirant un petit crayon, n'est-ce pas chez Mademoiselle Habert que vous dites, en telle rue? Oui, Monsieur, répondis-je; mettez aussi que c'est dans la maison de Madame d'Alain la veuve.

Bon, reprit-il; dormez en repos: j'ai à sortir, & dans une heure au plus tard votre affaire sera faite.

Il me laissa brusquement après ces mots; & je restai pleurant entre mes quatre murailles, mais avec plus de consternation que d'épouvante; ou, si j'avois peur, c'étoit par un effet de l'émotion que m'avoit causé mon accident; car je ne songeai point à craindre pour ma vie.

En de pareilles occasions nous sommes d'abord saisis des mouvements que nous méritons d'avoir; notre âme, pour ainsi dire, se fait justice. Un innocent en est quitte pour soupirer, & un coupable tremble; l'un est affligé, l'autre est inquiet.

Je n'étois donc qu'affligé, je méritois de n'être que cela: quel désastre, disois-je en moi-même! ah! la maudite rue avec ses embarras! qu'avois je affaire dans cette misérable allée? c'est bien le diable qui m'y a poussé, quand j'y suis entré.

Et puis mes larmes couloient : eh ! mon Dieu ! où en suis-je ? eh ! mon Dieu ! tirez-moi d'ici, disois-je après. Voilà de méchantes gens, que cette Habert l'aînée & M. Doucin ; quel chagrin ils me donnent avec leur Président où il a fallu que j'aille ; & puis de soupirer, puis de pleurer, puis de me taire & de parler. Mon pauvre pere ne se doute pas que je suis en prison le jour de ma noce, reprenois-je ; & cette chere Mademoiselle Habert qui m'attend, ne sommes-nous pas bien en chemin de nous revoir ?

Toutes ces considérations m'abîmoient de douleur ; à la fin pourtant d'autres réflexions vinrent à mon secours : il ne faut point me désespérer, disois-je, Dieu ne me délaissera pas. Si ce Geolier rend ma lettre à Mademoiselle Habert, & qu'il lui apprenne mon malheur, elle ne manquera pas de travailler à ma délivrance.

Et j'avois raison de l'espérer, comme on le verra. Le Geolier ne me trompa point. La lettre de Madame de Ferval fut portée une ou deux heures après à ma future : ce fut lui-même qui en fut le porteur, & qui l'instruisit de l'endroit où j'étois ; il vint me le dire à son retour, en m'apportant quelque nourriture qui ne me tenta point.

Bon courage, me dit-il ; j'ai donné votre lettre à la Demoiſelle ; je lui ai dit que vous étiez en priſon, & quand elle l'a ſçu, elle s'eſt tout-d'un-coup évanouie. Adieu. C'étoit bien-là un ſtyle de Geolier, comme vous voyez.

Eh ! un moment, lui criai-je en l'arrêtant ; y avoit-il quelqu'un pour la ſecourir, au moins ?

Oh ! qu'oui, me dit-il : ce ne ſera rien que cela ; il y avoit deux perſonnes avec elle. Eh ! ne vous a-t-elle rien dit, repris-je encore ? Eh pardi non ! me répondit il, puiſqu'elle avoit perdu la parole : mangez toujours, en attendant mieux.

Je ne ſçaurois, lui dis-je ; je n'ai que ſoif, & j'aurois beſoin d'un peu de vin : n'y auroit-il pas moyen d'en avoir ? Oui-dà, reprit-il ; donnez, je vous en ferai venir.

Après tout l'argent qu'il avoit eu de moi, en tout autre lieu que celui où je me trouvois, le mot de *donner* auroit été ingrat & malhonnête : mais en priſon, c'étoit moi qui avois tort, & qui manquois de ſçavoir-vivre.

Hélas ! lui dis-je, excuſez-moi, j'oubliois de l'argent ; & je tire encore un louis d'or : je n'avois point d'autre monnoie.

Voulez-vous, me répondit-il en s'en-allant, qu'au-lieu de vous rendre votre reſte, je vous four-

pinte de vin tant que cela durera? vous aurez bien le loisir de le boire.

Comme il vous plaira, dis-je humblement, & le cœur serré de me voir en commerce avec ce nouveau genre d'hommes qu'il falloit remercier du bien qu'on leur fesoit.

Ce vin arriva fort à propos, car j'allois tomber en foiblesse quand on me l'apporta; mais il me remit, & je ne me sentis plus, pourtant mal, qu'une extrême impatience de voir ce que produiroit la nouvelle dont j'avois fait informer la secourable Mademoiselle Habert..

Quelquefois son évanouissement m'inquiétoit un peu, je craignois qu'il ne la mît hors d'état d'agir elle-même; & je m'en fiois bien plus à elle qu'à tous les amis qu'elle auroit pu employer pour moi.

D'un autre côté, cet évanouissement m'étoit un garant de sa tendresse & de la vitesse avec laquelle elle viendroit à mon secours.

Trois heures s'étoient déjà passées depuis qu'on m'avoit apporté du vin, quand on vint me dire que deux personnes me demandoient en bas, qu'elles ne monteroient point, & que je pouvois descendre.

Le cœur m'en battit de joie; je suivis le Geo-

lier qui me mena dans une chambre, où, en entrant, je fus accueilli par Mademoiſelle Habert, qui m'embraſſa fondant en larmes.

A côté d'elle étoit un homme vétu de noir que je ne connoiſſois pas.

Eh! Monſieur de la Vallée, mon cher enfant, par quel haſard êtes-vous donc ici, s'écria-t-elle? Je l'embraſſe, Monſieur: n'en ſoyez point ſurpris; nous devions être mariés aujourd'hui, dit-elle à celui qui l'accompagnoit: & puis revenant à moi; que vous eſt-il donc arrivé? de quoi s'agit-il?

Je ne répondis pas ſur le champ; attendri par l'accueil de Mademoiſelle Habert, il fallut me laiſſer le temps de pleurer à mon tour.

Hélas! dis-je à la fin, c'eſt une furieuſe hiſtoire que la mienne. Imaginez-vous que c'eſt une allée qui eſt cauſe que je ſuis ici: pendant que j'y étois on en a fermé la porte, il y avoit deux meurtres de fait en haut; on a cru que j'y avois part, & tout de ſuite me voilà.

Comment! part à deux meurtres pour être entré dans une allée, me répondit-elle? eh! mon enfant, qu'eſt-ce que cela ſignifie? expliquez-vous; eh! qui eſt-ce qui a tué? Je n'en ſçais rien, repris-je; je n'ai vu que l'épée, que j'ai par mégarde ramaſſée dans l'allée.

Ceci a l'air grave, dit alors l'homme vêtu de noir; ce que vous nous rapportez ne fçauroit nous mettre au fait: affeyons-nous, & contez-nous la chofe comme elle eft; qu'eft-ce que c'eft que cette allée à laquelle nous n'entendons rien?

Voici, lui dis-je, comment le tout s'eft paffé; & là-deffus je commençai mon récit par ma fortie de chez le Préfident; de-là j'en vins à l'embarras qui m'avoit arrêté à cette allée dont je parlois; à cet inconnu qui m'y avoit enfermé, en s'enfuyant; à cette épée qu'il avoit laiffé tomber, que j'avois prife; enfin à tout le refte de l'aventure.

Je ne connoîs, lui dis-je, ni le tueur, ni les tués, qui n'étoient pas encore morts, quand on m'a préfenté à eux, & ils ont confeffé qu'ils ne me connoiffoient point non plus; c'eft-là tout ce que je fçais moi-même du fujet pour lequel on m'emprifonne.

Tout le corps me frémit, dit Mademoifelle Habert. Eh quoi! on n'a donc pas voulu entendre raifon! dès que les bleffés ne vous connoiffent pas, qu'ont-ils à vous dire? Que je fuis peut-être le camarade du méchant homme qui les a mis à mort, & dont je n'ai jamais vu que le dos, répondis-je.

Cette épée ſanglante avec laquelle on vous a ſaiſi, dit l'habillé de noir, eſt un article fâcheux: cela embarraſſe ; mais votre récit me fait faire une réflexion.

Nous avons entendu dire là-bas, que, depuis trois ou quatre heures, on a mené un priſonnier qui a, dit-on, poignardé deux perſonnes dans la rue dont vous parlez ; ce pourroit bien être-là l'homme qui a traverſé cette allée où vous étiez. Attendez-moi ici tous deux: je vais tâcher de ſçavoir plus particulièrement de quoi il eſt queſtion ; peut-être m'inſtruira-t-on.

Il nous quitta là-deſſus. Mon pauvre garçon, me dit Mademoiſelle Habert, quand il fut parti, en quel état eſt-ce que je te retrouve ? j'en ai pris un ſaiſiſſement qui me tient encore & qui m'étouffe ; j'ai cru que ce ſeroit aujourd'hui le dernier jour de ma vie. Eh ! mon enfant, quand tu as vu cet embarras, que ne prenois-tu par une autre rue ?

Eh ! mon aimable couſine, lui dis-je, c'étoit pour jouir plutôt de votre vue, que je voulois aller par le plus droit chemin ; qui eſt-ce qui va penſer qu'une rue eſt ſi fatale ? On marche, on eſt impatient, on aime une perſonne qu'on va trouver, & on prend ſon plus court ; cela eſt naturel.

Je lui baignois les mains de pleurs en lui tenant ce diſcours, & elle en verſoit tant qu'elle pouvoit auſſi.

Qui eſt cet homme que vous avez amené avec vous, lui dis-je, & d'où venez-vous, couſine? Hélas! me dit-elle, je n'ai fait que courir depuis la lettre que tu m'as envoyée; Madame de Ferval m'y faiſoit tant d'honnêtetés, tant d'offres de ſervice, que j'ai d'abord ſongé à m'adreſſer à elle pour la prier de nous ſecourir. C'eſt une bonne Dame; elle n'en auroit pas mieux agi, quand ç'auroit été pour ſon fils; je l'ai vu preſque auſſi fâchée que je l'étois. Ne vous chagrinez point, m'a-t-elle dit: ce ne ſera rien, nous avons des amis, je le tirerai de-là; reſtez chez moi, je vais parler à Monſieur le Préſident.

Et ſans perdre de temps elle m'a quittée, & un moment après elle eſt revenue avec un billet du Préſident, pour Monſieur de.... (C'étoit un des principaux Magiſtrats pour les affaires de l'eſpece de la mienne.) J'ai pris le billet, je l'ai porté chez ce Magiſtrat, qui, après l'avoir lu, a fait appeller un de ſes Secrétaires, lui a parlé à part, enſuite lui a dit de me ſuivre à la priſon, de m'y procurer la liberté de te voir, & nous ſommes venus enſemble pour ſçavoir ce que

c'eſt que ton affaire. Madame de Ferval m'a promis auſſi de ſe joindre à moi, ſi je voulois, pour m'accompagner par-tout où il faudroit aller.

Le Secrétaire qui nous avoit quittés revint au moment que Mademoiſelle Habert finiſſoit ce détail.

J'ai penſé juſte, nous dit-il; l'homme qu'on a amené ici ce matin, eſt certainement l'aſſaſſin des deux perſonnes en queſtion. Je viens de parler à un des archers qui l'a arrêté comme il s'enfuyoit ſans chapeau & ſans épée, pourſuivi d'une populace qui l'a vu ſortir tout en déſordre d'une maiſon que l'on dit être dans la même rue où vous avez trouvé l'embarras; il s'eſt paſſé un eſpace de temps conſidérable avant qu'on ait pu le ſaiſir, parce qu'il avoit couru fort loin, & il a été ramené dans cette maiſon d'où il étoit ſorti, & d'où, ajoûte-t-on, venoit de partir un autre homme qu'on y avoit pris, qu'on avoit déjà mené en priſon, & qu'on ſoupçonne d'être ſon complice. Or, ſuivant ce que vous nous avez dit, cet autre homme, cru ſon complice, il y a bien de l'apparence que c'eſt vous.

C'eſt moi-même, répondis-je; c'eſt l'homme de cette allée: voilà tout juſtement comme quoi je ſuis ici, ſans que perſonne ſçache que c'étoit en

passant mon chemin que j'ai eu le guignon d'être fourré là-dedans.

Ce prisonnier sera bientôt interrogé, me dit le Secrétaire; &, s'il ne vous connoît point; s'il répond conformément à ce que vous nous dites, comme je n'en doute pas, vous serez bientôt hors d'ici, & l'on hâtera votre sortie. Retournez-vous-en chez vous, Mademoiselle, & soyez tranquille; sortons. Pour vous, ajouta-t-il en me parlant, vous resterez dans cette chambre-ci; vous y serez mieux qu'où vous étiez, & je vais avoir soin qu'on vous porte à dîner.

Hélas! dis-je, ils m'ont déjà apporté quelque chétive pitance dans mon trou de là-haut, qui y seroit bien moisie; & l'appétit n'y est point.

Ils m'exhorterent à manger, me quitterent, & nous nous embrassâmes Mademoiselle Habert & moi, en pleurant un peu sur nouveaux frais. Qu'on ne le laisse manquer de rien, dit cette bonne fille à celui qui me renferma; & il y avoit déjà deux ou trois minutes qu'ils étoient partis, que le bruit des clefs qui m'enfermoient duroit encore. Il n'y a rien de si rude que les serrures de ce pays-là, & je crois qu'elles déplaisent plus à l'innocent qu'au coupable : ce dernier a bien autre chose à faire qu'à prendre garde à cela.

Mon dîner vint quelques moments après; la comparaison que j'en fis avec celui qu'on m'avoit apporté auparavant, me réconforta un peu; c'étoit un changement de bon augure; on ne demande qu'à vivre, tout y pousse, & je jettai quelques regards nonchalants sur un poulet d'assez bonne mine, dont je levai nonchalamment aussi les deux aîles, qui se trouverent insensiblement mangées; j'en rongeai encore par oisiveté quelques parties; je bus deux ou trois coups d'un vin qui me parut passable, sans que j'y fisse attention; & finis mon repas par quelques fruits dont je goûtai, parce qu'ils étoient là.

Je me sentis moins abbattu après que j'eus mangé. C'est une chose admirable que la nourriture, lorsqu'on a du chagrin; il est certain qu'elle met du calme dans l'esprit: on ne sçauroit être bien triste pendant que l'estomac digere.

Je ne dis pas que je perdisse de vue mon état; j'y rêvai toujours, mais tranquillement: à la fin pourtant ma tristesse revint. Je laisse-là le récit de tout ce qui se passa depuis la visite de Mademoiselle Habert, pour en venir à l'instant où je comparus devant un Magistrat, accompagné d'un autre homme de Justice qui paroissoit écrire, & dont je ne sçavois ni le nom ni les fonctions;

vis-à-vis d'eux étoit encore un homme d'une extrême pâleur, & qui avoit l'air accablé, avec d'autres personnes dont il me sembla qu'on recevoit les dépositions.

On m'interrogea; ne vous attendez point au détail exact de cet interrogatoire, je ne me ressouviens point de l'ordre qu'on y observa; je n'en rapporterai que l'article essentiel, qui est que cet homme si défait, qui étoit précisément l'homme de l'allée, dit qu'il ne me connoissoit pas; j'en dis autant de lui. Je racontai mon histoire, & la racontai avec des expressions si naïves sur mon malheur, que quelques-uns des assistants furent obligés de se passer la main sur le visage, pour cacher qu'ils sourioient.

Quand j'eus finis, je vous le repete encore, dit le prisonnier les larmes aux yeux, je n'ai eu ni confident ni complice : je ne sçais pas si je pourrois disputer ma vie; mais elle m'est à charge, & je mérite de la perdre. J'ai tué ma maitresse, je l'ai vu expirer, (& en effet elle mourut, quand on le ramena vers elle); elle est morte d'horreur en me revoyant, & en m'appellant son assassin : j'ai tué mon ami dont j'étois devenu le rival, (& il est vrai qu'il se mouroit aussi); je les ai tués tous deux en furieux, je suis au désespoir, je

me regarde comme un monſtre, je me fais hor-reur; je me ſerois poignardé moi-même, ſi je n'a-vois pas été pris; je ne ſuis pas digne d'avoir le temps de me reconnoître & de me repentir de ma rage; qu'on me condamne, qu'on les venge; je demande la mort comme une grâce; épargnez-moi des longueurs qui me font mourir mille fois pour une, & renvoyez ce jeune homme, qu'il eſt inutile de retenir ici, & que je n'ai jamais vu que dans ce paſſage, où je l'aurois tué lui-même, de peur qu'il ne me reconnût, ſi dans le trouble où j'étois, en fuyant, mon épée ne m'avoit pas échappé des mains: renvoyez-le, Monſieur, qu'il ſe retire; je me reproche la peine qu'on lui a faite, & je le prie de me pardonner la frayeur où je le vois, & dont je ſuis cauſe; il n'a rien de commun avec un abominable comme moi.

Je frémis en l'entendant dire qu'il avoit eu deſ-ſein de me tuer; ç'auroit été bien pis que d'être en priſon. Malgré cet aveu pourtant, je plaignis alors cet infortuné coupable, ſon diſcours m'at-tendrit; & pour répondre à la priere qu'il me fit de lui pardonner mon accident: moi, Monſieur, lui dis-je à mon tour, je prie Dieu d'avoir pitié de vous & de votre âme.

Voilà tout ce que je dirai là-deſſus. Mademoi-

selle Habert revint me voir après toutes les corvées que j'avois essuyées : le Secrétaire étoit encore avec elle ; il nous laissa quelque temps seuls. Jugez avec quel attendrissement nos cœurs s'épancherent ; on est de si bonne humeur, on sent quelque chose de si doux dans l'âme, quand on sort d'un grand péril, & nous en sortions tous deux chacun à notre maniere : car, à tout prendre, ma vie avoit été exposée ; & Mademoiselle Habert avoit couru risque de me perdre, ce qu'elle regardoit à son tour comme un des plus grands malheurs du monde, sur-tout si elle m'avoit perdu dans cette occasion.

Elle me conta tout ce qu'elle avoit fait ; les nouveaux mouvements que s'étoit donné Madame de Ferval, tant auprès du Président, qu'auprès du Magistrat qui m'avoit interrogé.

Nous bénîmes mille & mille fois cette Dame pour les bons services qu'elle nous avoit rendus ; ma future s'extasioit sur sa charité, & sur sa piété : la bonne chrétienne, s'écrioit-elle, la bonne chrétienne ! & moi, disois-je, le bon cœur de femme ! car je n'ôsois pas répéter les termes de Mademoiselle Habert, ni employer les mêmes éloges qu'elle, j'avois la conscience d'en prendre d'autres ; & en vérité il n'y auroit pas eu de pudeur en

présence de ma future, à louer la piété d'une personne qui avoit jetté les yeux sur son mari, & qui ne me servoit si bien, précisément que parce qu'elle n'étoit pas si chrétienne. Or, j'étois encore en prison; cela me rendoit scrupuleux, & j'avois peur que Dieu ne me punît, si je traitois de pieux des soins dont vraisemblablement le diable & l'homme avoient tous les honneurs.

Je rougis même plus d'une fois pendant que Mademoiselle Habert louoit sur ce ton-là Madame de Ferval, sur le compte de laquelle je n'étois pas moi-même irréprochable; & j'étois honteux de voir cette bonne fille si dupe, elle qui méritoit si peu de l'être.

Des éloges de Madame de Ferval, nous en vînmes à ce qui s'étoit passé dans ma prison : la joie est babillarde, nous ne finissions point; je lui contai tout ce qu'avoit dit le vrai coupable, avec quelle candeur il m'avoit justifié, & que c'étoit grand dommage qu'il se fût malheureusement abandonné à de si terribles coups; car au fond il falloit que ce fût un honnête-homme : & puis nous en vînmes à nous, à notre amour, à notre mariage ; & vous me demanderez peut-être ce que c'étoit que ce coupable; voici en deux mots le sujet de son action.

Il y avoit près d'un an que ſon meilleur ami aimoit une Demoiſelle dont il étoit aimé; comme il n'étoit pas auſſi riche qu'elle, le pere de la fille la lui refuſoit en mariage, & défendit même à ſa fille de le voir davantage. Dans l'embarras où cela les mit, ils ſe ſervirent de celui qui les tua pour s'écrire & recevoir leurs billets.

Celui-ci, qui étoit un des amis de la maiſon, mais qui n'y venoit pas ſouvent, devint éperdûment amoureux de la Demoiſelle à force de la voir & de l'entendre ſoupirer pour l'autre, Il étoit plus riche que ſon ami; il parla d'amour : la Demoiſelle en badina quelque temps comme d'une plaiſanterie; s'en fâcha, quand elle vit que la choſe étoit ſérieuſe, & en fit avertir ſon amant, qui en fit des reproches à ce déloyal ami. Cet ami en fut d'abord honteux, parut s'en repentir, promit de les laiſſer en repos; puis continua, puis acheva de ſe brouiller avec le défunt qui rompit avec lui; & il porta enfin l'infidélité juſqu'à ſe propoſer pour gendre au pere qui l'accepta, & qui voulut inutilement forcer ſa fille à l'épouſer.

Nos amants déſeſpérés eurent recours à d'autres moyens, tant pour s'écrire que pour ſe parler. Une veuve âgée, qui avoit été la femme-de-chambre de la mere de la Demoiſelle, les recueillit dans

ſa maiſon, où ils alloient quelquefois ſe trouver, pour voir enſemble quelles meſures il y avoit à prendre; l'autre le ſçut, en devint furieux de jalouſie: c'étoit un homme violent, apparemment ſans caractere, & de ces âmes qu'une grande paſſion rend méchantes & capables de tout. Il les fit ſuivre un jour qu'ils ſe rendirent chez la veuve; y entra après eux, les y ſurprit au moment que ſon ami baiſoit la main de la Demoiſelle; & dans ſa fureur, le bleſſa d'abord d'un coup d'épée, qu'il alloit redoubler d'un autre, quand la Demoiſelle qui voulut ſe jetter ſur lui le reçut & tomba; celui-ci s'enfuit, & on ſçait le reſte de l'hiſtoire. Retournons à moi.

Notre Secrétaire revint, & nous dit que je ſortirois le lendemain. Paſſons à ce lendemain, tout ce détail de priſon eſt triſte.

Mademoiſelle Habert me vint prendre à onze heures du matin: elle ne monta pas, elle me fit avertir, je deſcendis; un carroſſe m'attendoit à la porte, & quel carroſſe? celui de Madame de Ferval, où Madame de Ferval étoit elle-même, & cela pour donner plus d'éclat à ma ſortie & plus de célébrité à mon innocence.

Le zele de cette Dame ne s'en tint pas-là. Avant que de le ramener chez vous, dit-elle à

Mademoiselle Habert, je ſuis d'avis que nous le menions dans le quartier & vis-à-vis l'endroit où il a été arrêté ; il eſt bon que ceux qui le virent enlever, & qui pourroient le reconnoître ailleurs, ſçachent qu'il eſt innocent : c'eſt une attention qui me paroît néceſſaire ; & peut-être, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à moi, reconnoîtrez-vous vous-même quelques-uns de ceux qui vous entouroient, quand vous fûtes pris.

Oh ! pour cela oui, lui dis-je ; & n'y eut-il que le Chirurgien qui étoit vis-à-vis la maiſon, & qu'on appella pour panſer les défunts, je ſerois bien-aiſe de le voir pour lui montrer que je ſuis plus honnête-garçon qu'il ne s'imagine.

Mon Dieu ! que Madame eſt incomparable ! s'écria là-deſſus Mademoiſelle Habert ; car vous n'avez qu'à compter que c'eſt elle qui a tout fait, Monſieur de la Vallée ; & quoiqu'elle n'ait regardé que Dieu là-dedans... A ce mot de Dieu, que Madame de Ferval ſçavoit bien être de trop là dedans : laiſſons cela, dit-elle, en interrompant. Quand avez-vous deſſein de vous marier ? Cette nuit, ſi rien ne nous en empêche, dit Mademoiſelle Habert.

Sur ce propos, nous arrivâmes dans cette rue qui m'avoit été ſi fatale, & dont nous avions dit

au cocher de prendre le chemin. Nous arrêtâmes devant la maison du Chirurgien ; il étoit à sa porte, & je remarquai qu'il me regardoit beaucoup : Monsieur, lui dis-je, vous souvenez-vous de moi, me reconnoissez-vous ?

Mais, je pense qu'oui, me répondit il, en ôtant bien honnêtement son chapeau, comme à un homme qu'il voyoit dans un bon équipage avec deux Dames, dont l'une paroissoit de grande considération. Oui, Monsieur, je vous remets : je crois que c'est vous qui étiez avant-hier dans cette maison, (montrant celle où l'on m'avoit pris) & à qui il arriva... il hésitoit à dire le reste. Achevez, lui, dis-je ; oui, Monsieur, c'est moi qu'on y saisit, & qu'on mena en prison. Je n'osois vous le dire, reprit-il : mais je vous examinai tant, que je vous ai reconnu tout-d'un-coup. Eh bien ! Monsieur, vous n'aviez donc point de part à l'affaire en question ?

Pas plus que vous, lui répondis-je ; & là-dessus je lui expliquai comment j'y avois été mêlé. Eh ! pardi, Monsieur, reprit-il, je m'en réjouis : & nous le disions tous ici ; nos voisins, ma femme, mes enfants, moi & mes garçons : à qui diantre se fiera-t-on après ce garçon-là ? car il a la meil-

leure physionomie du monde ? oh ! parbleu je veux qu'ils vous voient. Holà ! Babet (c'étoit une de ses filles qu'il appelloit), ma femme, approchez; venez, vous autres ; il parloit à ses garçons : tenez, regardez bien Monsieur, sçavez-vous qui c'est ?

Eh ! mon pere, s'écria Babet, il ressemble au visage de ce prisonnier de l'autre jour. Eh ! vraiment oui, dit la femme ; il lui ressemble tant que c'est lui-même. Oui, répondis-je, en propre visage. Ah, ah ! dit encore Babet, voilà qui est drôle ; vous n'avez donc aidé à tuer personne, Monsieur ? Eh ! non certes, repris-je ; j'en serois bien fâché, d'aider à la mort de quelqu'un ; à la vie, encore passe. En bonne foi, dit la femme, nous n'y comprenions rien. Oh pour cela, dit Babet, si jamais quelqu'un a eu la mine d'un innocent, c'étoit vous assurément.

Le peuple commençoit à s'assembler, nombre de gens me reconnoissoient. Madame de Ferval eut la complaisance de laisser durer cette scene aussi long-temps qu'il le falloit pour rétablir ma réputation dans tout le quartier ; je pris congé du Chirurgien & de toute la famille, avec la consolation d'être salué bien cordialement par ce peuple, & bien purgé tout le long de la rue des crimes dont on m'y avoit soupçonné ; sans compter l'agré-

ment que j'eus d'y entendre de tous côtés faire l'éloge de ma phyſionomie ; ce qui mit Mademoiſelle Habert de la meilleure humeur du monde, & l'engagea à me regarder avec une avidité qu'elle n'avoit pas encore eue.

Je la voyois qui ſe pénétroit du plaiſir de me conſiderer, & qui ſe félicitoit d'avoir eu la juſtice de me trouver ſi aimable.

J'y gagnai même auprès de Madame de Ferval, qui, de ſon côté, en appliqua ſur moi quelques regards plus attentifs qu'à l'ordinaire, & je ſuis perſuadé qu'elle ſe diſoit ; je ne ſuis donc point de ſi mauvais goût, puiſque tout le monde eſt de mon ſentiment.

Ce que je vous dis là, au reſte, ſe paſſoit en parlant ; auſſi étois-je bien content, & ce ne fut pas tout.

Nous approchions de la maiſon de Mademoiſelle Habert où Madame de Ferval vouloit nous mener, quand nous rencontrâmes à la porte d'une Egliſe la ſœur aînée de ma future & M. Doucin qui cauſoient enſemble, & qui ſembloient parler d'action. Un carroſſe, qui retarda la courſe du nôtre, leur donna tout le temps de nous appercevoir.

Quand j'y ſonge, je ris encore du prodigieux

étonnement où ils demeurerent tous deux en nous voyant.

Nous les pétrifiâmes; ils en furent si déroutés, si étourdis, qu'il ne leur resta pas même assez de présence d'esprit pour nous faire la moue, comme ils n'y auroient pas manqué, s'ils avoient été moins saisis: mais il y a des choses qui terrassent; &, pour surcroît de chagrin, c'est que nous ne pouvions leur apparoître dans un instant qui leur rendît notre apparition plus humiliante & plus douloureuse. Le hasard y joignoit des accidents faits exprès pour les désoler; c'étoit triompher d'eux d'une maniere superbe, & qui auroit été insolente, si nous l'avions méditée; & c'est, ne vous déplaise, qu'au moment qu'ils nous apperçûrent, nous éclations de rire, Madame de Ferval, Mademoiselle Habert & moi, de quelque chose de plaisant que j'avois dit: ce qui, joint à la pompe triomphante avec laquelle Madame de Ferval sembloit nous mener, devoit assurément leur percer le cœur.

Nous les saluâmes fort honnêtement; ils nous rendirent le salut comme gens confondus, qui ne sçavoient plus ce qu'ils faisoient, & qui plioient sous la force du coup qui les assommoit.

Vous sçaurez encore qu'ils venoient tous deux

de chez Mademoiselle Habert la cadette, (nous l'apprîmes en rentrant) & que là on leur avoit dit que j'étois en prison; car Madame d'Alain, qui avoit été présente au rapport du Geolier que j'avois envoyé de la prison, n'avoit pas pu se taire, & tout en les grondant en notre faveur, les avoit régalés de cette bonne nouvelle.

Jugez des espérances qu'ils en avoient tirées contre moi. Un homme en prison, qu'a-t-il fait? ce n'est pas nous qui avons part à cela; ce n'est pas le Président non plus qui, a refusé de nous servir; il faut donc que ce soit pour quelque action étrangere à notre affaire; que sçais-je s'ils n'alloient pas jusqu'à me soupçonner de quelque crime? ils me haïssoient assez tous deux pour avoir cette charitable opinion de moi. Les dévots prennent leur haîne contre vous pour une preuve que vous ne valez rien. Oh! voyez quel rabat-joie de nous rencontrer subitement en situation si brillante & si prospere!

Mais laissons-les dans leur confusion, & arrivons chez la bonne Mademoiselle Habert.

Je ne monte point chez vous, lui dit Madame de Ferval, parce que j'ai affaire; adieu, prenez vos mesures pour vous marier au plutôt: n'y

perdez

perdez point de temps, & que Monsieur de la Vallée, je vous prie, vienne m'avertir quand c'en sera fait; car jusques là je serai inquiette.

Nous irons vous en informer tous deux, répondit Mademoiselle Habert; c'est bien le moins que nous vous devions, Madame. Non, non, reprit-elle, en jettant sur moi un petit regard d'intelligence qu'elle vit bien que j'entendois; il suffira de lui, Mademoiselle: faites à votre aise; & puis elle partit.

Eh! Dieu me pardonne, s'écria Madame d'Alain, en me revoyant; je crois que c'est Monsieur de la Vallée que vous nous ramenez, notre bonne amie. Tout juste, Madame d'Alain, vous y êtes, lui dis-je, & Dieu vous pardonnera de le croire; car vous ne vous trompez point. Bon jour Mademoiselle Agathe :(sa fille étoit-là.) Soyez le bienvenu, me répondit-elle; ma mere & moi nous vous croyions perdu.

Comment perdu! s'écria la veuve: si vous n'étiez pas venu ce matin, j'allois cet après-midi mettre tous mes amis par voie & par chemin: votre sœur & Monsieur Doucin sortent d'ici qui venoient vous voir, ajouta-t-elle à ma future; allez, je ne les ai pas mal accommodés; demandez le train que je leur ai fait. Le pauvre garçon est

en prison, leur ai-je dit ! vous le sçavez bien, c'est vous qui en êtes cause ; & c'est fort mal fait à vous ! En prison... Eh ! depuis quand ?.. Bon ! depuis quand ? depuis vos menées, depuis que vous courez par-tout pour l'y mettre ; & puis ils sont partis sans que je leur aie seulement dit : asseyez-vous.

Par ce discours de Madame d'Alain que je rapporte ; on voit bien qu'elle ignoroit les causes de ma prison ; & en effet, Mademoiselle Habert s'étoit bien gardée de les lui dire, & lui avoit laissé croire que j'y avois été mis par les intrigues de sa sœur. Si Madame d'Alain avoit été instruite, quelle bonne fortune pour elle qu'un pareil récit à faire ! Tout le quartier auroit retenti de mon aventure ; elle auroit été la conter de porte en porte, pour y avoir le plaisir d'étaler ses regrets sur mon compte ; & c'étoient toujours autant de mauvais bruits d'épargnés.

Eh ! mais dites-nous donc ceci, dites-nous donc cela : c'étoit le détail de ma prison qu'elle me demandoit ; je lui en inventai quelques-uns : & puis je vous ai trouvé un Prêtre qui vous mariera quand vous voudrez, dit-elle : tout-à l'heure s'il n'étoit pas trop tard, mais ce sera pour après minuit, si c'est votre intention.

Oui-dà, Madame, dit Mademoiselle Habert ; & nous vous serons fort obligés de le faire avertir. J'irai moi-même tantôt chez lui, nous dit elle : il s'agit de dîner à présent ; allons, venez manger ma soupe, vous me donnerez à souper ce soir : & des témoins pour votre mariage, je vous en fournirai qui ne seront pas si glorieux que les premiers.

Mais tous ces menus récits m'ennuient moi-même, sautons-les, & supposons que le soir est venu, que nous avons soupé avec nos témoins, qu'il est deux heures après minuit, & que nous partons pour l'Eglise.

Enfin, pour le coup nous y sommes, la Messe est dite, & nous voilà mariés en dépit de notre sœur aînée & du Directeur son adhérent, qui n'aura plus ni café ni pains de sucre de Madame de la Vallée.

J'ai vu bien des amours en ma vie, au reste ; bien des façons de dire & de témoigner qu'on aime : mais je n'ai rien vu d'égal à l'amour de ma femme.

Les femmes du monde les plus vives, les plus tendres, vieilles ou jeunes, n'aiment point dans ce goût-là : je leur défierois même de l'imiter. Non, pour ressembler à Mademoiselle Habert, que je ne devrois plus nommer ainsi, il ne sert de rien

d'avoir le cœur le plus ſenſible du monde; joignez-y de l'emportement, cela n'avance de rien encore; mettez enfin dans le cœur d'une femme tout ce qu'il vous plaira, vous ferez d'elle quelque choſe de fort vif, de fort paſſionné, mais vous n'en ferez point une Mademoiſelle Habert; tout l'amour dont elle ſera capable ne vous donnera point encore une juſte idée de celui de ma femme.

Pour aimer comme elle, il faut avoir été trente ans dévote, & pendant trente ans avoir eu beſoin de courage pour l'être; il faut pendant trente ans avoir réſiſté à la tentation de ſonger à l'amour, & trente ans s'être fait un ſcrupule d'écouter ou même de regarder les hommes qu'on ne haïſſoit pourtant pas.

Oh! mariez-vous après trente ans d'une vie de cette force-là, trouvez-vous du ſoir au matin l'épouſe d'un homme, c'eſt déjà beaucoup; j'ajoûte auſſi d'un homme que vous aimerez d'inclination, ce qui eſt encore plus; & vous ſerez pour lors une autre Mademoiſelle Habert, & je vous réponds que qui vous épouſera, verra bien que j'ai raiſon: je dis que ſon amour n'étoit fait comme celui de perſonne.

Caractériſez donc cet amour, me dira-t-on,

Mais doucement : aussi bien je ne sçaurois ; tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle me regardoit ni plus ni moins que si j'avois été une image ; & c'étoit sa grande habitude de prier & de tourner affectueusement les yeux en priant, qui faisoit que ses regards sur moi avoient cet air-là.

Quand une femme vous aime, c'est avec amour qu'elle vous le dit ; c'étoit avec dévotion que me le disoit la mienne, mais avec une dévotion délicieuse. Vous eussiez cru que son cœur traitoit amoureusement avec moi une affaire de conscience, & que cela signifioit : Dieu soit béni qui veut que je vous aime ; & que sa sainte volonté soit faite ; & tous les transports de ce cœur étoient sur ce ton-là, & l'amour n'y perdoit qu'un peu de son air & de son style, mais rien de ses sentiments ; figurez-vous là-dessus de quel caractere il pouvoit être.

Il étoit dix heures quand nous nous levâmes ; nous nous étions couchés à trois, & nous avions eu besoin de repos.

Monsieur de la Vallée, me dit-elle, un quart-d'heure avant que nous nous levassions, nous avons bien quatre à cinq mille livres de rente : c'est de quoi vivre passablement ; mais tu es jeune, il faut s'occuper ; à quoi te destines-tu ? A ce qu'il

vous plaira, cousine, lui dis-je; mais j'aime assez cette maltôte: elle est de si bon rapport! c'est la mere nourrice de tous ceux qui n'ont rien. Je n'ai que faire de nourrice avec vous, cousine; vous ne me laisserez pas manquer de nourriture, mais abondance de vivres ne nuit point: faisons-nous Financiers par quelque emploi qui ne nous coûte gueres, & qui nous rende beaucoup, comme c'est la coutume du métier. Le Seigneur de notre Village, qui est mort riche comme un coffre, étoit parvenu par ce moyen; parvenons de même.

Oui dà, me dit-elle: mais tu ne sçais rien, & je serois d'avis que tu t'instruisisses un peu auparavant; je connois un Avocat au Conseil, chez qui tu pourrois travailler; veux-tu que je lui en parle?

Si je le veux, dis-je! eh! pardi, cousine, est-ce qu'il y a deux volontés ici? est-ce que la vôtre n'est pas la nôtre? Hélas! mon bien-aimé, reprit-elle; je ne voudrai jamais rien que pour ton bien: mais à propos, mon cher mari, nos embarras m'ont fait oublier une chose; tu as besoin d'habit & de linge, & je sortirai cet après-midi pour t'acheter l'un & l'autre.

A propos d'équipage d'homme, ma petite

femme, lui dis-je, il y a encore une bagatelle qui m'a toujours fait envie; votre volonté n'y penseroit-elle pas par hasard? dans cette vie un peu de bonne mine ne gâte rien.

Eh! de quoi s'agit-il, mon ami, me répondit-elle? Rien que d'une épée avec son ceinturon, lui dis-je, pour être Monsieur de la Vallée à forfait; il n'y a rien qui releve tant la taille, & puis avec cela, tous les honnêtes gens sont vos pareils.

Eh bien! mon beau mari, vous avez raison, me dit-elle, nous en ferons ce matin l'emplette; il y a près d'ici un Fourbisseur, il n'y a qu'à l'envoyer chercher. Voyez, songez, que désirez-vous encore, ajouta-t-elle? car en ce premier jour de nôces, cette âme dévotement enflammée ne respiroit que pour son jeune époux: si je lui avois dit que je voulois être Roi, je pense qu'elle m'auroit promis de marchander une Couronne.

Sur ces entrefaites dix heures sonnerent; la tasse de caffé nous attendoit; Madame d'Alain, qui nous la fesoit porter, crioit à notre porte, & demandoit à entrer avec un tapage qu'elle croyoit la chose du monde la plus galante, vu que nous étions de nouveaux mariés.

Je voulois me lever: laissez, mon fils, laissez, me dit Madame de la Vallée; tu serois trop long.

temps à t'habiller ; voilà qui me fait encore ressouvenir qu'il te faut une robe-de-chambre. Bon, bon ! il me faut, lui répondis-je en riant ! Allez, allez, vous n'y entendez rien, ma femme ; il me falloit ma cousine, avec cela j'aurai de tout.

Là-dessus elle sortit du lit, mit une robe, & ouvrit à notre bruyante hôtesse, qui lui dit en entrant : venez-çà que je vous embrasse avec votre bel œil mourant : eh bien ! qu'est-ce que c'est ? ce gros garçon, s'en accomodera-t-on ? vous riez, c'est signe que oui : tant-mieux ; je m'en serois bien doutée ; le gaillard ! je pense qu'il fait bon vivre avec lui, n'est-ce pas ? Debout, debout, jeunesse, me dit-elle en venant à moi ; quittez le chevet, votre femme n'y est plus, & il sera nuit ce soir.

Je ne sçaurois, lui dis-je, je suis trop civil pour me lever devant vous ; demain tant que vous voudrez, j'aurai une robe-de-chambre. Eh pardi ! dit-elle, voilà bien des façons ! s'il n'y a que cela qui manque, je vais vous en chercher une qui est presque neuve ; mon pauvre défunt ne l'a pas mise dix fois ; quand vous l'aurez, il me semblera le voir lui-même.

Et sur le champ elle passe chez elle, rapporte

cette robe-de-chambre, & me la jette sur le lit; tenez, me dit-elle, elle est belle & bonne: gardez-la, je vous en ferai bon compte.

La veux-tu, me dit Madame de la Vallée? oui-dà, repris-je : à combien est-elle? je ne sçais pas marchander.

Et là-dessus, je vous la laisse à tant, c'est marché-donné. Non, c'est trop : ce n'est pas assez. Bref, elles convinrent; & la robe-de-chambre me demeura; je la payai de l'argent qui me restoit de ma prison.

Nous prîmes notre café; Madame de la Vallée confia mes besoins, tant en habit qu'en linge, à notre hôtesse, & la pria de l'aider l'après-midi dans ses achats; mais, quant à l'habit, le hasard en ordonna autrement.

Un Tailleur, à qui Madame d'Alain louoit quelques chambres dans le fond de la maison, vint un quart-d'heure après lui apporter un reste de terme qu'il lui devoit. Eh pardi! Monsieur Simon, vous arrivez à propos, lui dit-elle en me montrant; voilà une pratique pour vous : nous allons tantôt lever un habit pour ce Monsieur-là.

M. Simon me salua, me regarda : eh! ma foi, dit-il, ce ne seroit pas la peine de lever de l'étoffe, j'ai chez moi un habit tout battant neuf

à qui je mis hier le dernier point, & que l'homme à qui il eſt m'a laiſſé pour les gages, à cauſe qu'il n'a pas pu me payer l'avance que je lui en ai faite; & qu'hier au matin, ne vous déplaiſe, il a délogé de ſon auberge ſans dire adieu à perſonne. Je crois qu'il ſera juſte à Monſieur; c'eſt une occaſion de s'habiller tout-d'un-coup, & pas ſi cher que chez le Marchand : il y a habit, veſte & culotte, d'un bel & bon drap bien fin, tout uni, doublé de ſoie rouge; rien n'y manque.

Cette ſoie rouge me flatta; une doublure de ſoie! quel plaiſir & quelle magnificence pour un Payſan! Qu'en dites-vous, m'amie, dis-je à Madame de la Vallée? Eh mais! dit-elle, s'il va bien, mon ami, c'eſt autant de pris. Il ſera comme de cire, reprit le Tailleur, qui courut vîte le chercher; il l'apporte, je l'eſſaye; il m'habilloit mieux que le mien, & le cœur me battoit ſous la ſoie; on en vient au prix.

Le marché en fut plus long à conclure que de la robe-de-chambre; non pas de la part de ma femme, à qui Madame d'Alain dit : ne vous mêlez point de cela, c'eſt mon affaire. Allons, Monſieur Simon, peut-être que d'un an vous ne vendrez cette friperie-là ſi à propos; car il faut une taille, & en voilà une : c'eſt comme ſi Dieu

vous l'envoyoit; il n'y a peut-être que celle-là à Paris : lâchez la main; pour trop avoir, on n'a rien. D'offres en offres notre officieuse tracassiere conclut.

Quand l'habit fut acheté, l'amoureuse envie de me voir tout équipé, prit à ma femme : mon fils, me dit-elle, envoyons tout de suite chercher un ceinturon, des bas, un chapeau, (& je veux qu'il soit bordé) une chemise neuve toute faite; & tout l'attirail; n'est-ce pas?

Comme il vous plaira, lui dis-je avec une gaieté qui m'alloit jusqu'à l'âme; & aussi-tôt dit, aussi-tôt fait : tous les Marchands furent appellés; Madame d'Alain toujours présente, toujours marchandant, toujours tracassiere; & avant le dîner j'eus la joie de voir Jacob métamorphosé en Cavalier, avec la doublure de soie, avec le galand bord d'argent au chapeau, & l'ajustement d'une chevelure qui me descendoit jusqu'à la ceinture, & après laquelle le Baigneur avoit épuisé tout son sçavoir-faire.

Je vous ai déjà dit que j'étois beau garçon; mais jusques-là il avoit fallu le remarquer pour y prendre garde. Qu'est-ce que c'est qu'un beau garçon sous des habits grossiers? il est bien en-

terré là-dessous; nos yeux sont si dupes à cet égard-là : s'apperçût-on même qu'il est beau, quel mérite cela a-t-il? on diroit volontiers : de quoi se mêle-t-il? il lui appartient bien! il y a seulement, par-ci par-là, quelques femmes moins frivoles, moins dissipées que d'autres, qui ont le goût plus essentiel, & qui ne s'y trompent point. J'en avois déjà rencontré quelques-unes de celles-là, comme vous l'avez vu; mais ma foi! sous mon nouvel attirail, il ne falloit que des yeux pour me trouver aimable, & je n'avois que faire qu'on les eût si bons : j'étois bel homme, j'étois bien fait, j'avois des grâces naturelles; & tout cela au premier coup-d'œil.

Voyez donc l'air qu'il a, ce cher enfant, dit Madame de la Vallée, quand je sortis du cabinet où je m'étois retiré pour m'habiller : comment donc! dit Madame d'Alain, sçavez-vous bien qu'il est charmant; & ce n'étoit plus en babillarde qu'elle le disoit; il me parut que c'étoit en femme qui le pensoit, & qui même, pendant quelques moments, en perdit son babil. A la maniere étonnée dont elle me regarda, je crois qu'elle convoitoit le mari de ma femme; je lui avois déjà plû à moins de frais.

Voilà une belle tête, disoit-elle; si jamais je me marie, je prendrai un homme qui aura la pareille. Oh ! oui, ma mere, dit Agathe qui venoit d'entrer: mais ce n'est pas le tout, il faut la mine avec.

Cependant nous dînâmes; Madame d'Alain se répandit en cajoleries pendant le repas : Agathe ne m'y parla que des yeux, m'en dit plus que sa mere; & ma femme ne vit que moi, ne songea qu'à moi, & je parus à mon tour n'avoir d'attention que pour elle.

Nos témoins, que Madame de la Vallée avoit invités à souper en les quittant à trois heures du matin le même jour, arriverent sur les cinq heures du soir.

Monsieur de la Vallée, me dit la cousine, je serois d'avis que vous allassiez chez Madame de Ferval; nous ne souperons que sur les huit heures, & vous aurez le temps de la voir : faites-lui bien des compliments de ma part, & dites-lui que demain nous aurons l'honneur de la voir ensemble.

Eh! oui; à propos, lui dis-je, elle nous a bien recommandé de l'avertir, & cela est juste. Adieu, Mesdames; adieu, Messieurs: vous le voulez bien, jusqu'à tantôt.

Ma femme croyoit me faire ressouvenir de cette Madame de Ferval : mais je l'en aurois bien fait ressouvenir elle-même, si elle l'avoit oublié : je mourois d'envie qu'elle me vît fait comme j'étois. Oh ! comme je vais lui plaire, disois-je en moi-même ! ce sera bien autre chose que ces jours passés. On verra dans les suites ce qu'il en fut.

Fin de la troisieme Partie.

QUATRIEME PARTIE.

JE me rendis donc chez Madame de Ferval, & ne rencontrai dans la cour de la maison qu'un laquais qui me conduisit chez elle par un petit escalier que je ne connoissois pas.

Une de ses femmes qui se présenta d'abord, me dit qu'elle alloit avertir sa maitresse; elle revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de cette Dame. Je la trouvai qui lisoit couchée sur un sopha, la tête appuyée sur une main, & dans un deshabillé très-propre, mais assez négligemment arrangé.

Figurez-vous une jupe qui n'est pas tout-à-fait rabattue jusqu'aux pieds, qui même laisse voir un peu de la plus belle jambe du monde; (& c'est une grande beauté qu'une belle jambe dans une femme.)

De ces deux pieds mignons, il y en avoit un dont la mule étoit tombée, & qui dans cette espece de nudité avoit fort bonne grâce.

Je ne perdis rien de cette touchante posture; ce fut pour la premiere fois de ma vie que je sentis bien ce que valoient le pied & la jambe d'une femme; jusques-là je les avois comptés pour rien; je n'avois vu les femmes qu'au visage & à la taille, j'appris alors qu'elles étoient femmes par-tout. Je n'étois pourtant encore qu'un Paysan; car qu'est-ce que c'est qu'un séjour de quatre ou cinq mois à Paris? mais il ne faut ni délicatesse ni usage du monde pour être tout-d'un-coup au fait de certaines choses; sur-tout, quand elles sont à leur vrai point de vue: il ne faut que des sens; & j'en avois.

Ainsi, cette belle jambe & ce joli petit pied sans pantoufle me firent beaucoup de plaisir à voir.

J'ai bien vu depuis des objets de ce genre-là qui m'ont toujours plû; mais jamais tant qu'ils me plûrent alors; aussi: comme je l'ai déjà dit, étoit-ce la premiere fois que je les sentois; c'est tout dire: il n'y a point de plaisir qui ne perde à être déjà connu.

Je fis, en entrant, deux ou trois révérences à Madame de Ferval, qui, je pense, ne prit pas garde si elles étoient bien ou mal faites; elle ne me demandoit pas des grâces acquises, elle n'en vouloit

vouloit qu'à mes grâces naturelles ; qu'elle pouvoit alors remarquer encore mieux qu'elle ne l'avoit fait ; parce que j'étois plus paré.

De l'air dont elle me regarda, je jugeai qu'elle ne s'étoit pas attendue à me voir ni si bien fait, ni de si bonne mine.

Comment donc ! s'écria-t-elle avec surprise, & en se relevant un peu de dessus son sopha, c'est vous, la Vallée ! je ne vous reconnois pas ; voilà vraiment une très-jolie figure, mais très-jolie. Approchez, mon cher enfant, approchez : prenez un siége, & mettez-vous là ; mais cette taille ! comme elle est bien prise ! cette tête, ces cheveux ! en vérité, il est trop beau pour un homme ; la jambe parfaite avec cela ; il faut apprendre à danser, la Vallée ; n'y manquez pas ; asseyez-vous : vous voilà on ne peut pas mieux, ajouta-t-elle en me prenant par la main pour me faire asseoir.

Et comme j'hésitois par respect : asseyez-vous donc, me répeta-t-elle encore du ton d'une personne qui vous diroit : oubliez ce que je suis, & vivons sans façon.

Et bien ! gros garçon, me dit-elle, je songeois à vous : car je vous aime, vous le sçavez bien ; ce qu'elle me dit avec des yeux qui expliquoient sa maniere de m'aimer : oui, je vous aime, & je

veux que vous vous attachiez à moi, & que vous m'aimiez auſſi ; entendez-vous ?

Hélas ! charmante Dame, lui répondis-je, avec un tranſport de vanité & de reconnoiſſance ; je vous aimerai peut-être trop, ſi vous n'y prenez garde.

Et à peine lui eus-je tenu ce diſcours, que je me jettai ſur ſa main qu'elle m'abandonna, & que je baiſois de tout mon cœur.

Elle fut un moment ou deux ſans rien dire, & ſe contenta de me voir faire ; je l'entendis ſeulement reſpirer d'une maniere ſenſible, & comme une perſonne qui ſoupire un peu : parle donc, eſt-ce que tu m'aimes tant ? me dit-elle, pendant que j'avois la tête baiſſée ſur cette main. Eh ! pourquoi crains-tu de m'aimer trop ? explique-toi, la Vallée : qu'eſt-ce que tu veux dire ?

C'eſt, repris-je, que vous êtes ſi aimable, ſi belle ; & moi qui ſens tout cela, voyez-vous ? j'ai peur de vous aimer autrement qu'il ne m'appartient.

Tout de bon ! me dit-elle, on diroit que tu parles d'amour, la Vallée. Et on diroit ce qui eſt, répartis-je ; car je ne ſçaurois m'en empêcher.

Parle bas, me dit-elle ; ma femme-de-chambre

est peut-être là-dedans, (c'étoit l'anti-chambre qu'elle marquoit:) ah, mon cher enfant! qu'est-ce que tu viens de me dire? Tu m'aimes donc? Hélas! tout petit homme que je suis, dirai-je qu'oui, répartis-je? Comme tu voudras, me répondit-elle, avec un petit soupir: mais tu es bien jeune, j'ai peur à mon tour de me fier à toi; approche-toi, afin de nous entretenir de plus près, ajouta-t-elle. J'oublie de vous dire que dans le cours de la conversation, elle s'étoit remise dans la posture où je l'avois trouvée d'abord; toujours avec cette pantoufle de moins, & toujours avec ces jambes un peu découvertes, tantôt plus, tantôt moins, suivant les attitudes qu'elle prenoit sur le sopha.

Les coups-d'œil que je jettois de ce côté-là, ne lui échappoient pas: quel friand petit pied que vous avez là, Madame! lui dis-je, en avançant ma chaise; car je tombois insensiblement dans le ton familier. Laisse-là mon pied, dit-elle, & remets-moi ma pantoufle: il faut que nous causions sur ce que tu viens de me dire, & voir un peu ce que nous ferons de cet amour que tu as pour moi.

Est-ce que par malheur il vous fâcheroit, lui dis-je? Eh non! la Vallée, il ne me fâche point, me répondit-elle; il me touche au contraire: tu

ne m'as que trop plû, tu es beau comme l'Amour.

Eh! lui dis-je, qu'eſt-ce que c'eſt que mes beautés auprès des vôtres? Un petit doigt de vous vaut mieux que tout ce que j'ai en moi; tout eſt admirable en vous. Voyez ce bras, cette belle façon de corps, des yeux que je n'ai jamais vu à perſonne; & là-deſſus, les miens la parcouroient toute entiere; eſt-ce que vous n'avez pas pris garde comme je vous regardois la premiere fois que je vous ai vue, lui diſois-je? je devinois que votre perſonne étoit charmante, plus blanche qu'un cygne; ah! ſi vous ſçaviez le plaiſir que j'ai eu à venir ici, Madame, & comme quoi je croyois toujours tenir votre chere main que je baiſai l'autre jour, quand vous me donnâtes la lettre. Ah! taîs-toi, me dit-elle, en mettant cette main ſur ma bouche pour me la fermer; taîs-toi, la Vallée, je ne ſçaurois t'écouter de ſang-froid: après quoi, elle ſe rejetta ſur le ſopha avec un air d'émotion ſur le viſage, qui m'en donna beaucoup à moi-même.

Je la regardois; elle me regardoit: elle rougiſſoit; le cœur me battoit. Je crois que le ſien alloit de même, & la tête commençoit à nous tourner à tous deux, quand elle me dit: écoute-moi, la Vallée, tu vois bien qu'on peut entrer

à tout moment ; & puisque tu m'aimes, il ne faut plus nous voir ici, parce que tu n'y es pas assez sage. Un soupir interrompit ce discours.

Tu es marié, reprit-elle après ? Oui, de cette nuit, lui dis-je. De cette nuit, me répondit-elle ? Eh bien ! conte-moi ton amour : en as-tu eu beaucoup ? Comment trouves-tu ta femme ? M'aimerois-tu bien autant qu'elle ? Ah ! que je t'aimerois à sa place ! Ah ! répartis-je, que je vous rendrois bien le change ! Est-il vrai, me dit-elle ? mais ne parlons plus de cela, la Vallée ; nous sommes trop près l'un de l'autre : recule-toi un peu, je crains toujours une surprise. J'avois quelque chose à te dire, & ton mariage me l'a fait oublier ; nous aurions été plus tranquilles dans mon cabinet ; j'y suis ordinairement, mais je ne prévoyois pas que tu viendrois ce soir. A propos, j'aurois pourtant envie que nous y allâssions pour te donner les papiers dont je te parlai l'autre jour ; veux-tu y venir ?

Elle se leva tout-à-fait là-dessus : si je le veux, lui dis-je ! Elle rêva alors un instant, & puis : non, dit-elle, n'y allons point ; si cette femme-de-chambre arrivoit & qu'elle ne nous trouvât pas ici, que sçait-on ce qu'elle penseroit ? restons.

Je voudrois pourtant bien ces papiers, repris-

je. Il n'y a pas moyen, dit-elle, tu ne les auras pas aujourd'hui; & alors elle se remit sur le sopha, mais ne fit que s'y asseoir: & ces pieds si mignons, lui dis-je, si vous vous tenez comme cela, je ne les verrai donc plus?

Elle sourit à ce discours, & me passant tendrement la main sur le visage: parlons d'autre chose, répondit-elle. Tu dis que tu m'aimes, & je te le pardonne; mais, mon enfant, si j'allois t'aimer aussi, comme je prévois que cela pourroit bien être, & le moyen de s'en défendre avec un aussi aimable jeune homme que toi! dis-moi, me garderois-tu le secret, la Vallée?

Eh! ma belle Dame, lui dis-je, à qui voulez-vous donc que j'aille rapporter nos affaires? Il faudroit que je fusse bien méchant; ne sçais-je pas bien que cela ne se fait pas sur-tout envers une grande Dame comme vous, qui est veuve, & qui me fait cent fois plus d'honneur que je n'en mérite, en m'accordant le réciproque; & puis, ne sçais-je pas encore que vous tenez un état de dévote qui ne permet pas que pareille chose soit connue du monde? Non, me répondit-elle, en rougissant un peu; tu te trompes, je ne suis pas si dévote que retirée.

Eh pardi! repris-je, dévote ou non, je vous

aimé autant d'une façon que d'une autre ; cela empêche-t-il qu'on ne vous donne son cœur, & que vous ne preniez ce qu'on vous donne ? On est ce qu'on est, & le monde n'y a que voir. Après tout, qu'est-ce qu'on fait dans cette vie ? un peu de bien, un peu de mal ; tantôt l'un, tantôt l'autre ; on fait comme on peut, on est ni des Saints ni des Saintes. Ce n'est pas pour rien qu'on va à confesse, & puis qu'on y retourne ; il n'y a que les défunts qui n'y vont plus : mais pour des vivans, qu'on m'en cherche.

Ce que tu dis n'est que trop certain ; chacun a ses foiblesses, me répondit-elle. Eh ! vraiment oui, lui dis-je ; ainsi, ma chere Dame, si par hasard vous voulez du bien à votre petit serviteur, il ne faut pas en être si étonnée. Il est vrai que je suis marié ; mais il n'en seroit ni plus ni moins, quand je ne le serois pas, sans compter que j'étois garçon, quand vous m'avez vu ; & si j'ai pris femme depuis, ce n'est pas notre faute, ce n'est pas vous qui me l'avez fait prendre ; & ce seroit bien pis, si nous étions mariés tous deux ; au-lieu que vous ne l'êtes pas, c'est toujours autant de rabattu ; on se prend comme on se trouve, ou bien il faudroit se laisser, & je n'en ai pas le courage depuis vos

belles mains que j'ai tant tenues dans les miennes, & les petites douceurs que vous m'avez dites.

Je t'en dirois encore, si je ne me retenois pas, me répondit-elle; car tu me charmes, la Vallée, & tu es le plus dangereux petit homme que je connoisse. Mais revenons.

Je te disois qu'il falloit être discret, & je vois que tu en sens les conséquences. La façon dont je vis, l'opinion qu'on a de ma conduite; ta reconnoissance pour les services que je t'ai rendus, pour ceux que j'ai dessein de te rendre : tout l'exige, mon cher enfant. S'il t'échappoit jamais le moindre mot, tu me perdrois; souviens-toi bien de cela, & ne l'oublie point, je t'en prie: voyons à présent comment tu feras pour me voir quelquefois. Si tu continuois de venir ici, on pourroit en causer; car sous quel prétexte y viendrois-tu? Je tiens quelque rang dans le monde, & tu n'es pas en situation de me rendre de fréquentes visites. On ne manqueroit pas de soupçonner que j'ai du goût pour toi : ta jeunesse & ta bonne façon le persuaderoient aisément; & c'est ce qu'il faut éviter. Voici donc ce que j'imagine.

Il y a dans un tel fauxbourg (je ne sçais plus lequel c'étoit) une vieille femme dont le mari,

qui eſt mort depuis ſix ou ſept mois, m'avoit obligation; elle loge en tel endroit, & s'appelle Madame Remi: tiens, écris tout-à-l'heure ſon nom & la demeure, voici ſur cette table ce qu'il faut pour cela.

J'écrivis donc ce nom; & quand j'eus fait, Madame de Ferval continuant ſon diſcours: c'eſt une femme dont je puis diſpoſer, ajouta-t-elle. Je lui enverrai dire demain de venir me parler dans la matinée. Ce ſera chez elle où nous nous verrons; c'eſt un quartier éloigné où je ſerai totalement inconnue. Sa petite maiſon eſt commode, elle y vit ſeule; il y a même un petit jardin par lequel on peut s'y rendre; & dont une porte de derriere donne dans une rue très-peu fréquentée: ce ſera dans cette rue que je ferai arrêter mon carroſſe; j'entrerai toujours par cette porte, & toi toujours par l'autre. A l'égard de ce qu'en penſeront mes gens, je ne m'en mets pas en peine; ils ſont accoutumés à me mener dans toutes ſortes de quartiers pour différentes œuvres de charité que nous exerçons ſouvent deux ou trois Dames de mes amies & moi, & auxquelles il m'eſt quelquefois arrivé d'aller ſeule auſſi-bien qu'en compagnie, ſoit pour des malades, ſoit pour de pauvres familles. Mes gens le ſçavent, & croiront que ce ſera de même, quand

j'irai chez la Remy. Pourras-tu t'y trouver demain sur les cinq heures du soir, la Vallée? j'aurai vu la Remy, & toutes mes mesures seront prises.

Eh pardi! lui dis-je, je n'y manquerai pas; je suis seulement fâché que ce ne soit pas tout-à-l'heure. Eh! dites-moi, ma bonne & chere Dame, il n'y aura donc point, comme ici, de femme-de-chambre qui nous écoute, & qui m'empêche d'avoir les papiers?

Eh! vraiment non! me dit-elle en riant, & nous parlerons tout aussi haut qu'il nous plaira; mais je fais une réflexion. Il y a loin de chez toi à ce fauxbourg; tu auras besoin de voitures pour y venir, & ce seroit une dépense qui t'incommoderoit.

Bon, bon, lui dis-je! cette dépense; il n'y aura que mes jambes qui la feront, ne vous embarrassez pas. Non, mon fils, me dit-elle en se levant, il y a trop loin, & cela te fatigueroit; & en tenant ce discours, elle ouvrit un petit coffret, d'où elle tira une bourse assez simple, mais assez pleine.

Tiens, mon enfant, ajouta-t-elle, voilà de quoi payer tes carrosses; quand cela sera fini, je t'en donnerai d'autres.

Eh mais! ma belle maitresse, lui dis-je, gonflé

d'amour-propre, & tout ébloui de mon mérite; arrêtez-vous donc, votre bourſe me fait honte. Et ce qui eſt de plaiſant, c'eſt que je diſois vrai; oui, malgré la vanité que j'avois, il ſe mêloit un peu de confuſion à l'eſtime orgueilleuſe que je prenois pour moi. J'étois charmé qu'on m'offrît, mais je rougiſſois de prendre; l'un me paroiſſoit flatteur, & l'autre bas.

A la fin pourtant, dans l'étourdiſſement où j'étois, je cédai aux inſtances qu'elle me feſoit; & après lui avoir dit deux ou trois fois: mais, Madame; mais, ma maitreſſe, je vous coûterois trop: ce n'eſt pas la peine d'acheter mon cœur: il eſt tout payé, puiſque je vous le donne pour rien; à quoi bon cet argent? à la fin, dis-je, je pris.

Au reſte, dit-elle, en fermant le petit coffre; nous n'irons dans l'endroit que je t'indique, que pour empécher qu'on ne cauſe, mon cher enfant; tu m'y verras avec plus de liberté, mais avec autant de ſageſſe qu'ici, au moins; entends-tu, la Vallée? je t'en prie, n'abuſe point de ce que je fais pour toi, je n'y entends point fineſſe.

Hélas! lui dis-je, je ne ſuis pas plus fin que vous non plus; j'y vais tout bonnement pour avoir le plaiſir d'être avec vous, d'aimer votre perſonne à mon aiſe, voilà tout: car au ſurplus, je

n'ai envie de vous chagriner en rien, je vous assûre ; mon intention est de vous complaire ; je vous aime ici, je vous aimerai là-bas, je vous aimerois par-tout. Il n'y a point de mal à cela, me dit-elle, & je ne te défends point de m'aimer, la Vallée : mais c'est que je voudrois bien n'avoir rien à me reprocher : voilà ce que je veux dire.

Ah-çà ! il me reste à te parler d'une chose ; c'est d'une lettre que j'ai écrite pour toi, & que j'adresse, à Madame de Fécour à qui tu la porteras. M. de Fécour, son beau-frere, est un homme d'un très-grand crédit dans les Finances ; il ne refuse rien à la recommandation de sa belle-sœur, & je la prie ou de te présenter à lui, ou de lui écrire en ta faveur, afin qu'il te place à Paris, & te mette en chemin de t'avancer ; il n'y a point pour toi de voie plus sûre que celle-là pour aller à la fortune.

Elle prit alors cette lettre qui étoit sur une table & me la donna. A peine la tenois-je, qu'un laquais annonça une visite ; & c'étoit Madame de Fécour elle-même.

Je vis donc entrer une assez grosse femme, de taille médiocre, qui portoit une des plus furieuses gorges que j'aie jamais vue ; femme d'ailleurs qui me pa-

tout sans façon; aimant, à vue de pays, le plaisir & la joie, & dont je vais vous donner le portrait, puisque j'y suis.

Madame de Fécour pouvoit avoir trois ou quatre années de moins que Madame de Ferval. Je crois que dans sa jeunesse elle avoit été jolie; mais ce qui alors se remarquoit le plus dans sa physionomie, c'étoit un air franc & cordial qui la rendoit assez agréable à voir.

Elle n'avoit pas dans ses mouvements la pesanteur des femmes trop grasses; son embonpoint ni sa gorge ne l'embarrassoient pas, & on voyoit cette masse se démener avec une vigueur qui lui tenoit lieu de légereté. Ajoutez à cela un air de santé robuste, & une certaine fraîcheur qui fesoit plaisir, de ces fraîcheurs qui viennent d'un bon tempérament, & qui ont pourtant essuyé de la fatigue.

Il n'y a presque point de femme qui n'ait des minauderies, ou qui ne veuille persuader qu'elle n'en a point; ce qui est une autre sorte de coquetterie: & de ce côté-là, Madame de Fécour n'avoit rien de femme. C'étoit même une de ses grâces que de ne point songer en avoir.

Elle avoit la main belle, & ne le sçavoit pas; si elle l'avoit eu laide, elle l'auroit ignoré de

même; elle ne penſoit jamais à donner de l'amour, mais elle étoit ſujette à en prendre. Ce n'étoit jamais elle qui s'aviſoit de plaire, c'étoit toujours à elle que l'on plaiſoit. Les autres femmes, en vous regardant, vous diſent finement: aimez-moi pour ma gloire; celle-ci vous diſoit naturellement: je vous aime, le voulez-vous bien? & elle auroit oublié de vous demander: m'aimez-vous? pourvu que vous euſſiez fait comme ſi vous l'aimiez.

De tout ce que je dis-là, il réſulte qu'elle pouvoit quelquefois être indécente, & non pas coquette.

Quand vous lui plaiſiez, par exemple, cette gorge dont j'ai parlé, il ſembloit qu'elle vous la préſentât, & c'étoit moins pour tenter votre cœur, que pour vous dire que vous touchiez le ſien; c'étoit une maniere de déclaration d'amour.

Madame de Fécour étoit bonne convive, plus joyeuſe que ſpirituelle à table, plus franche que hardie, pourtant plus libertine que tendre; elle aimoit tout le monde, & n'avoit d'amitié pour perſonne; vivoit du même air avec tous, avec le riche comme avec le pauvre, avec le Seigneur comme avec le Bourgeois; n'eſtimoit le rang des uns, ni ne mépriſoit le médiocre état des autres. Ses gens n'étoient point ſes valets; c'étoient des

hommes & des femmes qu'elle avoit chez elle ; ils la servoient, elle en étoit servie : voilà tout ce qu'elle y voyoit.

Monsieur, que ferons-nous, vous disoit-elle? Et si Bourguignon venoit : Bourguignon, que faut-il que je fasse? Jasmin étoit son conseil, s'il étoit là ; c'étoit vous qui l'étiez, si vous vous trouviez auprès d'elle ; il s'appelloit Jasmin, & vous Monsieur : c'étoit toute la différence qu'elle y sentoit ; car elle n'avoit ni orgueil, ni modestie.

Encore un trait de son caractere par lequel je finis, & qui est bien singulier.

Lui disiez-vous : j'ai du chagrin ou de la joie, telles ou telles espérances ou tel embarras, elle n'entroit dans votre situation qu'à cause du mot & non pas de la chose ; ne pleuroit avec vous qu'à cause que vous pleuriez, & non pas à cause que vous aviez sujet de pleurer ; rioit de même, s'intriguoit pour vous sans s'intéresser à vos affaires, sans sçavoir qu'elle ne s'y intéressoit pas, & seulement parce que vous lui aviez dit : intriguez-vous. En un mot, c'étoient les termes & le ton avec lequel vous les prononciez, qui la remuoient. Si on lui avoit dit : votre ami ou bien votre parent est mort, & qu'on le lui eût dit d'un air indifférent, elle eût répondu du même

air : eſt-il poſſible ? Lui euſſiez-vous réparti avec triſteſſe qu'il n'étoit que trop vrai ; elle eût repris d'un air affligé : cela eſt bien fâcheux.

Enfin c'étoit une femme qui n'avoit que des ſens, & point de ſentiments, & qui paſſoit pourtant pour la meilleure femme du monde, parce que ſes ſens en mille occaſions lui tenoient exactement lieu de ſentiments, & lui faiſoient autant d'honneur.

Ce caractere, tout particulier qu'il pourra paroître, n'eſt pas ſi rare qu'on le penſe : c'eſt celui d'une infinité de perſonnes qu'on appelle communément de bonnes-gens dans le monde ; ajoutez ſeulement de bonnes-gens qui ne vivent que pour le plaiſir & pour la joie, qui ne haïſſent rien que ce qu'on leur fait haïr, ne ſont que ce qu'on veut qu'ils ſoient, & n'ont jamais d'avis que celui qu'on leur donne.

Au reſte, ce ne fut pas alors que je connus Madame de Fécour comme je la peins ici ; car je n'eus pas dans ce temps une aſſez grande liaiſon avec elle : mais je la retrouvai quelques années après, & la vis aſſez pour la connoître. Revenons.

Eh ! mon Dieu, Madame, dit-elle à Madame de Ferval, que je ſuis charmée de vous trouver

chez

chez vous! j'avois peur que vous n'y fussiez pas; car il y a long-temps que nous ne nous sommes vues? comment vous portez-vous?

Et puis elle me salua, moi qui fesois là la figure d'un honnête-homme; &, en me saluant, me regarda beaucoup & long-temps.

Après que les premiers compliments furent passés, Madame de Ferval lui en fit un sur ce grand air de santé qu'elle avoit. Oui, dit-elle; je me porte fort bien, je suis d'un fort bon tempérament; je voudrois bien que ma belle-sœur fût de même, je vais la voir au sortir d'ici : la pauvre femme me fit dire avant-hier qu'elle étoit malade.

Je ne le sçavois pas, dit Madame de Ferval; mais peut-être qu'à son ordinaire ce sera plus indisposition que maladie; elle est extrêmement délicate.

Ah! sans doute, reprit la grosse réjouie; je crois comme vous que ce n'est rien de sérieux.

Pendant leurs discours j'étois assez décontenancé, moins qu'un autre ne l'auroit été à ma place pourtant, car je commençois à me former un peu; & je n'aurois pas été si embarrassé, si je n'avois point eu peur de l'être.

Or, j'avois par mégarde emporté la tabatiere de Madame de la Vallée; je la sentis dans ma

poche; &, pour occuper mes mains, je me mis à l'ouvrir & à prendre du tabac.

A peine l'eus-je ouverte, que Madame de Fécour, qui jettoit sur moi de fréquens regards, & de ces regards qu'on jette sur quelqu'un qu'on aime à voir; que Madame de Fécour, dis-je, s'écria : ah! Monsieur, vous avez du tabac : donnez-m'en, je vous prie; j'ai oublié ma tabatiere, il y a une heure que je ne sçais que devenir.

Là-dessus, je me leve & lui en présente; & comme je me baissois afin qu'elle en prît, & que par cette posture j'approchois ma tête de la sienne, elle profita du voisinage pour m'examiner plus à son aise; & en prenant du tabac, leva les yeux sans façon sur moi, & les y fixa si bien, que j'en rougis un peu.

Vous êtes bien jeune pour vous accoutumer au tabac, me dit-elle : quelque jour vous en serez fâché, Monsieur; il n'y a rien de si incommode; je le dis à tout le monde, & sur-tout aux jeunes Messieurs de votre âge à qui j'en vois prendre; car assurément Monsieur n'a pas vingt ans.

Je les aurai bientôt, Madame, lui dis-je en me reculant jusqu'à ma chaise. Ah! le bel âge! s'écria-t-elle. Oui, dit Madame de Ferval; mais il ne faut pas qu'il perde son temps, car il n'a

point de fortune ; il n'y a que cinq ou six mois qu'il arrive de Province, & nous voudrions bien l'employer à quelque chose.

Oui-dà, répondit-elle, ce sera fort bien fait ; Monsieur plaira à tous ceux qui le verront, je lui pronostique un mariage heureux. Hélas ! Madame, il vient de se marier à une nommée Mademoiselle Habert, qui est de son pays, & qui a bien quatre ou cinq mille livres de rente, dit Madame de Ferval.

Ah, ah ! Mademoiselle Habert, reprit l'autre : j'ai entendu parler de cela dans une maison d'où je sors.

A ce discours nous rougîmes tous deux, Madame de Ferval & moi ; de vous dire pourquoi elle rougissoit aussi, c'est ce que je ne sçais pas, à moins que ce ne fût de ce que Madame de Fécour avoit sans doute appris que j'étois un bien petit Monsieur, & qu'elle l'avoit pourtant surprise en conversation réglée avec moi. D'ailleurs elle aimoit ce petit Monsieur ; elle étoit dévote, ou du moins elle passoit pour telle : & tout cela ensemble pouvoit un peu embarrasser sa conscience.

Pour moi, il étoit naturel que je fusse honteux ; mon histoire, que Madame de Fécour disoit qu'on

lui avoit faite, étoit celle d'un petit Payſan, d'un Valet en bon François, d'un petit drôle rencontré ſur le Pont-Neuf; & c'étoit dans la tabatiere de ce petit drôle qu'on vouloit bien poliment de prendre du tabac; c'étoit à lui qu'on avoit dit, Monſieur n'a que vingt ans : oh! voyez ſi c'étoit la peine de le prendre ſur ce ton-là avec le perſonnage, & ſi Madame de Fécour ne devoit pas rire d'avoir été la dupe de ma maſcarade.

Mais je n'avois rien à craindre, nous avions affaire à une femme ſur qui toutes ces choſes-là gliſſoient, & qui ne voyoit jamais que le préſent & point le paſſé. J'étois honnêtement habillé, elle me trouvoit avec Madame de Ferval, il ne m'en falloit pas davantage auprès d'elle; ſans parler de ma bonne façon, pour qui elle avoit, ce me ſembloit, une ſinguliere eſtime; de ſorte que, continuant ſon diſcours tout auſſi rondement qu'elle l'avoit commencé : ah! c'eſt Monſieur, reprit-elle, qui a épouſé cette Mademoiſelle Habert, une fille dans la grande dévotion, à ce qu'on diſoit, cela eſt plaiſant; mais, Monſieur, il n'y a donc que deux jours tout au plus que vous êtes marié? car cela eſt tout récent.

Oui, Madame, lui dis-je, un peu revenu de

ma confuſion ; parce que je voyois qu'il n'en étoit ni plus ni moins avec elle, je l'épouſai hier.

Tant-mieux, j'en ſuis charmée, me répondit-elle, c'eſt une fille un peu âgée, dit-on, mais elle n'a rien perdu pour attendre. Vraiment, ajouta-t-elle, en ſe tournant du côté de Madame de Ferval, on m'avoit bien dit qu'il étoit beau garçon, & on avoit raiſon ; ſi je connoiſſois la Demoiſelle, je la féliciterois ; elle a fait un fort bon mariage : eh ! peut-on vous demander comment elle s'appelle à cette heure ?

Madame de la Vallée, répondit pour moi Madame de Ferval ; & le pere de ſon mari eſt un très-honnête homme, un gros Fermier qui a pluſieur enfants, & qui avoit envoyé celui ci à Paris pour tâcher d'y faire quelque choſe : en un mot, ce ſont de fort honnêtes-gens.

Oui, certes ! reprit Madame de Fécour ; comment donc, des gens qui demeurent à la campagne, des Fermiers ! oh ! je ſçais ce que c'eſt ; oui, ce ſont de fort honnêtes-gens, fort eſtimables aſſurément, il n'y a rien à dire à cela.

Et c'eſt moi, dit Madame de Ferval, qui ai fait terminer ſon mariage. Oui, eſt-ce vous, reprit l'autre ? Mais cette bonne dévote vous a obli-

gation ; je fais grand cas de Monsieur seulement à le voir. Encore un peu de votre tabac, Monsieur de la Vallée : c'est vous être marié bien jeune, mon bel enfant, vous n'auriez pû manquer de l'être quelque jour avantageusement, fait comme vous êtes ; mais vous en serez plus à votre aise à Paris, & moins à charge à votre famille. Madame, ajouta-t-elle, en s'adressant à Madame de Ferval, vous avez des amis, il est aimable, il faut le pousser.

Nous en avons fort envie, reprit l'autre, & je vous dirai même que lorsque vous êtes entrée, je venois de lui donner une lettre pour vous, par laquelle je vous le recommandois ; M. de Fécour, votre beau-frere, est fort en état de lui rendre service, & je vous priois de l'y engager.

Eh ! mon Dieu, de tout mon cœur, dit Madame de Fécour : oui, Monsieur, il faut que Monsieur de Fécour vous place, je n'y songeois pas, mais il est à Versailles pour quelques jours ; voulez-vous que je lui écrive, en attendant que je lui parle ; tenez, il n'y a pas loin d'ici chez moi, nous n'avons qu'à y passer un moment ; j'écrirai, & Monsieur de la Vallée lui portera demain ma lettre. En vérité, Monsieur, dit-elle en se levant, je suis ravie que Madame ait pensé à moi dans cette

occasion-ci ; partons, j'ai encore quelques visites à faire, ne perdons point de temps : adieu, Madame, ma visite est courte ; mais vous voyez pourquoi je vous quitte.

Et là-dessus elle embrasse Madame de Ferval qui la remercie, qu'elle remercie ; s'appuie sans façon sur mon bras, m'emmene, me fait monter dans son carrosse ; m'y appelle, tantôt Monsieur, tantôt mon bel enfant ; m'y parle comme si nous nous fussions connus depuis dix ans, toujours cette grosse gorge en avant, & nous arrivons chez elle.

Nous entrons, elle me mene dans un cabinet ; asseyez-vous, me dit-elle, je n'ai que deux mots à écrire à Monsieur de Fécour, & ils seront pressants.

En effet, sa lettre fut achevée en un instant : tenez, me dit-elle, en me la donnant, on vous recevra bien sur ma parole ; je lui dis qu'il vous place à Paris, car il faut que vous restiez ici pour y cultiver vos amis ; ce seroit dommage de vous envoyer en campagne ; vous y seriez enterré, & nous sommes bien-aises de vous voir. Je ne veux pas que notre connoissance en demeure-là, au moins, Monsieur de la Vallée ; qu'en dites-vous ? vous fait-elle un peu de plaisir ?

Et beaucoup d'honneur aussi, lui répartis-je.

Bon! de l'honneur, me dit-elle! il s'agit bien de cela. Je suis une femme sans cérémonie, sur-tout avec les personnes que j'aime & qui sont aimables, Monsieur de la Vallée; car vous l'êtes beaucoup : oh! beaucoup. Le premier homme pour qui j'ai eu de l'inclination vous ressembloit tout-à-fait; je le crois voir & je l'aime toujours; je le tutoyois, c'est assez ma maniere; j'ai déja pensé en user de même avec vous, & cela viendra : en serez-vous fâché? Ne voulez-vous pas bien que je vous traite comme lui, ajouta-t-elle avec sa gorge, sur qui par hasard j'avois alors les yeux fixés; ce qui me rendit distrait & m'empêcha de lui répondre; elle y prit garde, & fut quelque temps à m'observer.

Eh bien! me dit-elle en riant, à quoi pensez-vous donc? C'est à vous, Madame, lui répondis-je d'un ton assez bas, toujours la vue attachée sur ce que j'ai dit. A moi, reprit-elle! dites-vous vrai, Monsieur de la Vallée? Vous appercevez-vous que je vous veux du bien? Il n'est pas difficile de le voir, & si vous en doutez, ce n'est pas ma faute; vous voyez que je suis franche, & j'aime qu'on le soit avec moi; entendez-vous, belle jeunesse? Quels yeux il a! & avec cela il a peur de parler: ah çà! Monsieur de la Vallée, j'ai un

conseil à vous donner? vous venez de Province, vous en avez apporté un air de timidité qui ne sied pas à votre âge; quand on est fait comme vous, il faut se rassurer un peu, sur-tout en ce pays-ci; que vous manque-t-il pour avoir de la confiance? Qui est-ce qui en aura, si vous n'en avez pas, mon enfant? vous êtes si aimable! & elle me disoit cela d'un ton si vrai, si caressant, que je commençois à prendre du goût pour ses douceurs, quand nous entendîmes un carrosse entrer dans la cour.

Voilà quelqu'un qui me vient, dit-elle, serrez votre lettre, mon beau garçon: reviendrez-vous me voir bientôt? Dès que j'aurai rendu la lettre, Madame, lui dis-je.

Adieu donc, me répondit-elle, en me tendant la main que je baisai tout à mon aise; ah çà! une autre fois soyez donc bien persuadé qu'on vous aime: je suis fâchée de n'avoir point fait dire que je n'y étois pas, je ne serois peut-être pas sortie, & nous aurions passé le reste de la journée ensemble; mais nous nous reverrons, & je vous attends: n'y manquez pas.

Et l'heure de votre commodité, Madame, voulez-vous me la dire? A l'heure qu'il te plaira, me dit-elle; le matin, le soir; toute heure est

bonne, si ce n'est qu'il est plus sûr de me trouver le matin ; adieu, mon gros brunet ; (ce qu'elle me dit en me passant la main sous le menton.) De la confiance avec moi à l'avenir, je te la recommande.

Elle achevoit à peine de parler, qu'on lui vint dire que trois personnes étoient dans sa chambre, & je me retirai pendant qu'elle y passoit.

Mes affaires, comme vous voyez, alloient un assez bon train. Voilà des aventures bien rapides, j'en étois étourdi moi-même.

Figurez-vous ce que c'est qu'un jeune rustre comme moi, qui dans le seul espace de deux jours, est devenu le mari d'une fille riche, & l'amant de deux femmes de condition. Après cela mon changement de décoration dans mes habits, car tout y fait ; ce titre de *Monsieur*, dont je m'étois vu honoré, moi qu'on appelloit Jacob dix ou douze jours auparavant ; les amoureuses agaceries de ces deux Dames, & sur-tout cet art charmant, quoiqu'impur, que Madame de Ferval avoit employé pour me séduire ; cette jambe si bien chaussée, si galante, que j'avois tant regardée ; ces belles mains si blanches qu'on m'avoit si tendrement abandonnées ; ces regards si pleins de douceur ; enfin l'air qu'on respire au milieu de

tout cela : voyez que de choſes capables de débrouiller mon eſprit & mon cœur ! voyez quelle école de molleſſe, de volupté, de corruption, & par conſéquent de ſentiment ! car l'âme ſe rafine à meſure qu'elle ſe gâte. Auſſi étois-je dans un tourbillon de vanité ſi flatteuſe ; je me trouvois quelque choſe de ſi rare, je n'avois point encore goûté ſi délicatement le plaiſir de vivre ; & depuis ce jour-là je devins méconnoiſſable, tant j'acquis d'éducation & d'expérience.

Je retournai donc chez moi, perdu de vanité, comme je l'ai dit, mais d'une vanité qui me rendoit gai, & non pas ſuperbe & ridicule : mon amour-propre a toujours été ſociable, je n'ai jamais été plus doux ni plus traitable, que lorſque j'ai eu lieu de m'eſtimer & d'être vain ; chacun a là-deſſus ſon caractere, & c'étoit-là le mien. Madame de la Vallée ne m'avoit encore vu ni ſi careſſant ni ſi aimable, que je le fus avec elle à mon retour.

Il étoit tard, on m'attendoit pour ſe mettre à table ; car on ſe reſſouviendra que nous avions retenu à ſouper notre hôteſſe, ſa fille, & les perſonnes qui nous avoient ſervi de témoins le jour de notre mariage.

Je ne ſçaurois vous dire combien je fis d'amitié

à mes convives, ni avec quelles grâces je les excitai à ſe réjouir. Nos deux témoins étoient un peu épais, & ils me trouverent ſi léger en comparaiſon deux, je dirois preſque ſi galant dans mes façons, que je leur en impoſai, & que, malgré toute la joie à laquelle je les invitois, ils ne ſe familiariſoient avec moi qu'avec diſcrétion.

J'étonnai même Madame d'Alain, qui, toute commere qu'elle étoit, regardoit de plus près que de coutume à ce qu'elle diſoit. Mon éloge feſoit toujours le refrain de la converſation, éloge qu'on tâchoit même de tourner le plus poliment qu'on le pouvoit : de ſorte que je ſentis que les manieres avoient augmenté de conſidération pour moi.

Et il falloit bien que ce fût mon entretien avec ces deux Dames qui me valoit cela, & que j'en euſſe rapporté je ne ſçais quel air plus diſtingué, que je ne l'avois d'ordinaire.

Ce qui eſt de vrai, c'eſt que moi-même je me trouvois tout autre; & que je me diſois, à peu de choſes près, en regardant nos convives : ce ſont là de bonnes gens qui ne ſont pas de ma force, mais avec qui il faut que je m'accommode pour le préſent.

Je paſſerai tout ce qui fut dit dans notre entretien : Javote m'y lança de fréquents regards; j'y

ſis le plaiſant de la table, mais le plaiſant preſque reſpecté, & j'y parus ſi charmant à Madame de la Vallée, que dans l'impatience de me voir à ſon aiſe, elle tira ſa montre à pluſieurs repriſes, & dit l'heure qu'il étoit, pour conſeiller honnêtement la retraite à nos convives.

Enfin on ſe leva, on s'embraſſa; tout notre monde partit, on deſſervit, & nous reſtâmes ſeuls Madame de la Vallée & moi.

Et alors ſans autre compliment, ſous prétexte d'un peu de fatigue, ma pieuſe épouſe ſe mit au lit, & me dit: couchons-nous, mon fils, il eſt tard; ce qui vouloit dire, couche-toi, parceque je t'aime; je l'entendis bien de même, & me couchai de bon cœur, parce que je l'aimois auſſi, car elle étoit encore aimable & d'une figure appétiſſante; je l'ai déjà dit au commencement de cette Hiſtoire: outre cela j'avois l'âme remplie de tant d'images tendres, on avoit agacé mon cœur de tant de manieres, on m'avoit tant fait l'amour ce jour-là, qu'on m'avoit mis en humeur d'être amoureux à mon tour; à quoi ſe joignoit la commodité d'avoir avec moi une perſonne qui ne demandoit pas mieux que de m'écouter, telle qu'étoit Madame de la Vallée: ce qui eſt encore un motif qui engage.

Je voulus, en me déshabillant, lui rendre compte de ma journée; je lui parlai des bons desseins que Madame de Ferval avoit pour moi, de l'arrivée de Madame de Fécour chez elle, de la lettre qu'elle m'avoit donnée, du voyage que je ferois le lendemain à Versailles pour porter cette lettre : je prenois mal mon temps; quelqu'intérêt que Madame de la Vallée prît à ce qui me regardoit, rien de tout ce que je lui dis ne mérita son attention; je n'en pus jamais tirer que des monosyllabes : oui-dà, fort bien, tant mieux, & puis; viens, viens, nous parlerons de cela ici.

Je vins donc, & adieu les récits, j'oubliai de les reprendre, & ma chere femme ne m'en fit pas ressouvenir.

Que d'honnêtes & ferventes tendresses ne me dit-elle pas! On a déjà vu le caractere de ses mouvements, & tout ce que j'ajouterai, c'est que jamais femme dévote n'usa avec tant de passion du privilége de marquer son chaste amour; je vis le moment qu'elle s'écrieroit, quel plaisir de frustrer les droits du diable, & de pouvoir sans péché être aussi aise que les pécheurs!

Enfin nous nous endormîmes tous deux, & ce ne fut que le matin sur les huit heures, que je repris mes récits de la veille.

Elle loua beaucoup les bonnes intentions de Madame de Ferval, pria Dieu d'être ſa récompenſe, & celle de Madame de Fécour; enſuite nous nous levâmes & ſortîmes enſemble, & pendant que j'allois à Verſailles, elle alla entendre la Meſſe pour le ſuccès de mon voyage.

Je me rendis donc à l'endroit où l'on prend les voitures; j'en trouvai une à quatre, dont il y avoit déjà trois places de remplies, & je pris la quatrieme.

J'avois pour compagnons de voyage, un vieux Officier, homme de très-bon ſens, & qui avec une phyſionomie reſpectable, étoit fort ſimple & fort uni dans ſes façons.

Un grand homme ſec & décharné, qui avoit l'air inquiet & les yeux petits, noirs & ardents: nous ſçûmes bientôt que c'étoit un plaideur; & ce métier, vu la mine du perſonnage, lui convenoit on ne peut pas mieux.

Après ces Meſſieurs, venoit un jeune homme d'une aſſez belle figure; l'Officier & lui ſe regardoient comme gens qui ſe ſont vus ailleurs, mais qui ne ſe remettent pas. A la fin, ils ſe reconnurent, & ſe reſſouvinrent qu'ils avoient mangé enſemble.

Comme je n'étois pas là avec des Madames

d'Alain, ni avec des femmes qui m'aimassent, je m'observai beaucoup sur mon langage, & tâchai de ne rien dire qui sentît le fils de Fermier de campagne; de sorte que je parlai sobrement & me contentai de prêter beaucoup d'attention à ce que l'on disoit.

On ne s'apperçoit presque pas qu'un homme ne dit mot, quand il écoute attentivement : du moins s'imagine-t-on toujours qu'il va parler; & bien écouter, c'est presque répondre.

De temps en temps je disois : oui sans doute, vraiment non, vous avez raison; & le tout conformément au sentiment que je voyois être le plus général.

L'Officier, Chevalier de Saint Louis, fut celui qui engagea le plus la conversation. Cet air d'honnête Guerrier qu'il avoit, son âge, sa façon franche & aisée apprivoiserent insensiblement notre Plaideur, qui étoit assez taciturne, & qui rêvoit plus qu'il ne parloit.

Je ne sçais d'ailleurs, par quel hasard notre Officier parla au jeune homme d'une femme qui plaidoit contre son mari, & qui vouloit se séparer d'avec lui.

Cette matiere intéressa le Plaideur, qui, après avoir envisagé deux ou trois fois l'Officier, &

pris

pris apparemment quelque amitié pour lui, se mêla à l'entretien, & s'y mêla de si bon cœur, que, de discours en discours, d'invectives en invectives contre les femmes, il avoua insensiblement qu'il étoit dans le cas de l'homme dont on s'entretenoit, & qu'il plaidoit aussi contre sa femme.

A cet aveu, on laissa là l'histoire dont il étoit question, pour venir à la sienne; & on avoit raison: l'une étoit bien plus intéressante que l'autre; & c'étoit, pour ainsi dire, préférer un original, à la simple copie.

Ah, ah! Monsieur, vous êtes en procès avec votre femme, lui dit le jeune homme; cela est fâcheux, c'est une triste situation que celle-là pour un galant-homme: eh! pourquoi donc vous êtes-vous brouillés ensemble?

Bon! pourquoi, reprit l'autre? Est-ce qu'il est si difficile de se brouiller avec sa femme? être son mari, n'est-ce pas avoir déjà un procès tout établi contr'elle? Tout mari est plaideur, Monsieur; ou il se défend, ou il attaque; quelquefois le procès ne passe pas la maison, quelquefois il éclate, & le mien a éclaté.

Je n'ai jamais voulu me marier, dit alors l'Officier; je ne sçais si j'ai bien ou mal fait, mais

jusqu'ici je ne m'en repens pas. Que vous êtes heureux! reprit l'autre; je voudrois bien être à votre place. Je m'étois pourtant promis de rester garçon; j'avois même résisté à nombre de tentations qui méritoient plus de m'emporter que celle à laquelle j'ai succombé: je n'y comprends rien, on ne sçait comment cela arrive; j'étois amoureux, mais fort doucement & de moitié moins que je ne l'avois été ailleurs; cependant j'ai épousé.

C'est que sans doute la personne étoit riche, dit le jeune homme. Non, reprit-il; pas plus riche qu'une autre, & même pas si jeune. C'étoit une grande fille de trente-deux à trente-trois ans, & j'en avois quarante. Je plaidois contre un certain neveu que j'ai, grand chicaneur, avec qui je n'ai pas fini, & que je ruinerai comme un fripon qu'il est, dussé-je y manger jusqu'à mon dernier sol; mais c'est une histoire à part que je vous conterai si nous avons le temps.

Mon démon (c'est de ma femme que je parle) étoit parente d'un de mes Juges; je la connoissois: j'allai la prier de solliciter pour moi, & comme une visite en attire une autre, je lui en rendis de si fréquentes, qu'à la fin je la voyois tous les jours, sans trop sçavoir pourquoi, par habitude; nos familles se con-

venoient, elle avoit du bien ce qu'il m'en falloit; le bruit courut que je l'épousois, nous en rîmes tous deux. Il faudra pourtant nous voir moins souvent pour faire cesser ce bruit-là : à la fin on diroit pis, me dit-elle, en riant. Eh ! pourquoi ? repris-je : j'ai envie de vous aimer, qu'en dites-vous? le voulez-vous bien? Elle ne me répondit ni oui, ni non.

J'y retournai le lendemain, toujours en badinant de cet amour que je disois vouloir prendre, & qui, à ce que je crois, étoit tout pris, ou qui venoit sans que je m'en apperçusse; je ne le sentois pas; je ne lui ai jamais dit, je vous aime : on n'a jamais rien vu d'égal à ce misérable amour d'habitude qui n'avertit point, & qui me met encore en colere toutes les fois que j'y songe; je ne sçaurois digérer mon aventure. Imaginez-vous que quinze jours après, un homme veuf, fort à son aise, plus âgé que moi, s'avisa de faire la cour à ma belle, que j'appelle belle en plaisantant, car il y a cent mille visages comme le sien, auxquels on ne prend pas garde ; & excepté de grands yeux de prude qu'elle a, & qui ne sont pourtant pas si beaux qu'ils le paroissent, c'est une mine assez commune, & qui n'a vaillant que de la blancheur.

Cet homme dont je vous parle me déplut ; je le trouvois toujours là : cela me mit de mauvaiſe humeur ; je n'étois jamais de ſon avis, je le bruſquois volontiers ; il y a des gens qui ne reviennent point, & c'eſt à quoi j'attribuai mon éloignement pour lui ; voilà tout ce que j'y compris : & je me trompois encore ; c'eſt que j'étois jaloux. Cet homme apparemment s'ennuyoit d'être veuf, il parla d'amour, & puis de mariage ; je le ſçus, je l'en haïs davantage, & toujours de la meilleure foi du monde.

Eſt-ce que voulez épouſer cet homme-là, dis-je à cette fille ? Mes parents & mes amis me le conſeillent, me dit-elle ; de ſon côté il me preſſe, & je ne ſçais que faire, je ne ſuis encore déterminée à rien. Que me conſeillez-vous vous-même ? Moi ! rien, lui dis-je en boudant ; vous êtes votre maitreſſe : épouſez, Mademoiſelle ; épouſez, puiſque vous en avez envie. Eh mon Dieu ! Monſieur, me dit-elle en me quittant, comme vous me parlez ! Si vous ne vous ſouciez pas des gens, du moins diſpenſez-vous le de dire. Pardi ! Mademoiſelle, c'eſt vous qui ne vous ſouciez pas d'eux, répondis-je. Plaiſante déclaration d'amour, comme vous voyez ! c'eſt pourtant la plus forte que je lui aie faite, encore m'échappa-t-elle, &

n'y fis-je aucune réflexion ; après quoi, je m'en allai chez moi tout rêveur. Un de mes amis vint m'y voir sur le soir. Sçavez-vous, me dit-il, qu'on doit demain passer un contrat de mariage entre Mademoiselle une telle & Monsieur de.... je sors de chez elle, tous les parents y sont actuellement assemblés; il ne paroît pas qu'elle en soit fort empressée, elle : je l'ai même trouvé triste ; n'en seriez-vous pas cause ?

Comment ! m'écriai-je, sans répondre à la question, on parle de contrat ? eh mais ! mon ami, je crois que je l'aime, je l'aurois aussi bien épousée qu'un autre, & je voudrois de tout mon cœur empêcher le contrat-là.

Eh bien ! me dit-il, il n'y a point de temps à perdre : courez chez elle, voyez ce qu'elle vous dira. Les choses sont peut-être trop avancées, repris-je le cœur ému, & si vous aviez la bonté d'aller vous-même lui parler pour moi, vous me feriez grand plaisir, ajoutai-je d'un air niais & honteux.

Volontiers, me dit-il, attendez-moi ici ; j'y vais tout-à-l'heure, & je reviendrai sur le champ vous rendre sa réponse.

Il y alla donc, lui dit que je l'aimois, & que je demandois la préférence sur l'autre. Lui ré-

pondit-elle ; voilà qui eſt plaiſant, il m'en a fait un ſecret : dites-lui qu'il vienne, nous verrons.

A cette réponſe que mon ami me rendit, j'accourus : elle paſſa dans une chambre à part où je lui parlai.

Que me vient donc conter votre ami, me dit-elle, avec ſes grands yeux aſſez tendres ? eſt-ce que vous ſongez à moi ? Eh ! vraiment oui, répondis je décontenancé ! Eh ! que ne le diſiez-vous donc, me répondit elle ? Comment faire à préſent ? Vous m'embarraſſez.

Là-deſſus je lui pris la main : vous êtes un étrange homme, ajouta-t-elle. Eh pardi ! lui dis-je, eſt-ce que je ne vaux pas bien l'autre ? Heureuſement qu'il vient de ſortir, dit-elle ; il y a d'ailleurs une petite difficulté pour le contrat, & il faut voir ſi on ne pourra pas en profiter : il n'y a plus que mes parents là-dedans, entrons.

Je la ſuivis, je parlai à ſes parents, que je rangeai de mon parti : la Demoiſelle étoit de bonne volonté ; & quelqu'un deux, pour finir ſur le champ, propoſa d'envoyer chercher le Notaire.

Je ne pouvois pas dire non ; & vîte, & vîte, on part. Le Notaire arrive ; la tête me tourna de la rapidité avec laquelle on y alloit ; on me traita comme on voulut, j'étois pris ; je ſignai, on ſigna,

& puis des dispenses de bancs. Pas le moindre petit mot d'amour au milieu de cela; & puis je l'épouse, & le lendemain des noces je fus tout surpris de me trouver marié : avec qui? du moins est-ce avec une personne fort raisonnable, disois-je en moi-même.

Oui, ma foi! raisonnable, c'étoit bien la connoître! sçavez-vous ce qu'elle devint au bout de trois mois, cette fille que j'avois cru si sensée? Une bigotte de mauvaise humeur, sérieuse, quoique babillarde; car elle alloit toujours critiquant mes discours & mes actions : enfin une folle grave, qui ne me montra plus qu'une longue mine austere, qui se coiffa de la triste vanité de vivre en recluse; non pas au profit de sa maison, qu'elle abandonnoit : elle auroit cru se dégrader par le soin de son ménage, & elle ne donnoit pas dans une piété si vulgaire & si unie : non; elle ne se tenoit chez elle que pour passer sa vie dans une oisiveté contemplative, que pour vaquer à de saintes lectures dans un cabinet dont elle ne sortoit qu'avec une tristesse dévote & précieuse sur le visage, comme si c'étoit un mérite devant Dieu que d'avoir ce vice.

Et puis Madame se mêloit de raisonner de Re-

ligion ; elle avoit des sentiments, elle parloit de doctrine, c'étoit une Théologienne.

Je l'aurois pourtant laissé faire, s'il n'y avoit eu que cela ; mais cette Théologienne étoit fâcheuse & incommode.

Retenois-je un ami à dîner, Madame ne vouloit pas manger avec ce profane ; elle étoit indisposée, & dînoit à part dans sa chambre, où elle demandoit pardon à Dieu du libertinage de ma conduite.

Il falloit être Moine, ou du moins Prêtre ou Bigotte comme elle, pour être convive chez moi : j'avois toujours quelque capuchon ou quelque soutane à ma table. Je ne dis pas que ce ne fussent d'honnêtes-gens ; mais ces honnêtes-gens-là ne sont pas faits pour être les camarades d'honnêtes-gens comme nous : & ma maison n'étoit ni un Couvent, ni une Eglise, ni ma table un Réfectoire.

Et ce qui m'impatientoit, c'est qu'il n'y avoit rien d'assez friand pour ces grands serviteurs de Dieu, pendant que je ne fesois qu'une chere ordinaire à mes amis mondains & pécheurs : vous voyez qu'il n'y avoit ni bon-sens, ni morale à cela.

Eh bien ! Meſſieurs, je vous en dis-là beaucoup, mais je m'y étois fait ; j'aime la paix, & ſans un Commis que j'avois.....

Un Commis ! s'écria le jeune homme en l'interrompant ; ceci eſt conſidérable.

Oui, dit-il ; j'en devins jaloux, & Dieu veuille que j'aie eu tort de l'être. Les amis de mon épouſe ont traité ma jalouſie de malice & de calomnie, & m'ont regardé comme un méchant, d'avoir ſoupçonné une ſi vertueuſe femme de galanterie, une femme qui ne viſitoit que les Egliſes, qui n'aimoit que les Sermons, les Offices & les Saluts : voilà qui eſt à merveille, on dira ce qu'on voudra.

Tout ce que je ſçais, c'eſt que ce Commis dont j'avois beſoin à cauſe de ma charge, qui étoit le fils d'une femme-de-chambre de défunte ſa mere ; un grand benet ſans eſprit, que je gardois par complaiſance, aſſez beau garçon au ſurplus, & qui avoit la mine d'un Prédeſtiné, à ce qu'elle diſoit :

Ce garçon, dis-je, feſoit ordinairement ſes commiſſions, alloit ſçavoir de ſa part comment ſe portoit le Pere un tel, la Mere une telle ; Monſieur celui-ci, Monſieur celui-là, l'un Curé,

l'autre Vicaire, l'autre Chapelain, ou ſimple Eccléſiaſtique; & puis venoit lui rendre réponſe, entroit dans ſon cabinet, y cauſoit avec elle, lui plaçoit un Tableau, un Agnus, un Reliquaire, lui portoit des Livres, quelquefois les lui liſoit.

Cela m'inquiétoit, je jurois de temps en temps: qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette piété hétéroclite, diſois-je? Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une Sainte qui m'enleve mon Commis? Auſſi l'union entr'elle & moi n'étoit-elle pas édifiante.

Madame m'appelloit ſa croix, ſa tribulation; moi, je l'appellois du premier nom qui me venoit, je ne choiſiſſois pas. Le Commis me fâchoit, je ne m'y accoutumois point. L'envoyois-je un peu loin, je le fatiguois. En vérité, diſoit-elle avec une charité qui, je crois, ne fera point le profit de ſon âme; en vérité, il tuera ce pauvre garçon.

Cet animal tomba malade, & la fièvre me prit à moi le lendemain.

Je l'eus violente; c'étoient mes domeſtiques qui me ſervoient, & c'étoit Madame qui ſervoit ce butord.

Monſieur eſt le maître, diſoit-elle là-deſſus; il n'a qu'à ordonner pour avoir tout ce qu'il lui

faut : mais ce garçon, qui eſt ce qui en aura ſoin, ſi je l'abandonne ? Ainſi, c'étoit encore par charité qu'elle me laiſſoit là.

Son impertinence me ſauva peut-être la vie. J'en fus ſi outré, que je guéris de fureur ; & dès que je fus ſur pied, le premier ſigne de convaleſcence que je donnai, ce fut de mettre l'objet de ſa charité à la porte ; je l'envoyai ſe rétablir ailleurs. Ma beauté en frémit de rage, & s'en vint comme une furie m'en demander raiſon.

Je ſens bien vos motifs, me dit-elle : c'eſt une inſulte que vous me faites, Monſieur ; l'indignité de vos ſoupçons eſt viſible ; & Dieu me vengera, Monſieur, Dieu me vengera.

Je reçus mal ſes prédictions ; elle les fit en furieuſe, j'y répondis preſqu'en brutal. Eh, morbleu ! lui dis-je ; ce ne ſera pas la ſortie de ce coquin-là qui me brouillera avec Dieu. Allons, retirez-vous avec votre piété équivoque : ne m'échauffez pas la tête, & laiſſez-moi en repos.

Que fit-elle ? Nous avions une petite femme-de-chambre dans la maiſon, aſſez gentille, & fort bonne enfant, qui ne plaiſoit pas à Madame, parce qu'elle étoit, je penſe, plus jeune & plus jolie qu'elle, & que j'en étois aſſez content. Je ſerois peut-être mort dans ma maladie ſans elle ;

La pauvre petite fille me consoloit quelquefois des bisarreries de ma femme, & m'appaisoit, quand j'étois en colere: ce qui fesoit que, de mon côté, je la soutenois, & j'avois de la bienveillance pour elle. Je l'ai même gardée, parce qu'elle est entendue, & qu'elle m'est extrêmement utile.

Or, ma femme, après qu'on eut dîné, la fit venir dans sa chambre; prit je ne sçais quel prétexte pour la quereller, la souffleta sur quelque réponse, lui reprocha cet air de bonté que j'avois pour elle, & la chassa.

Nanette (c'est le nom de cette jeune fille) vint prendre congé de moi toute en pleurs, me conta son aventure & son soufflet.

Et comme je vis que, dans tout cela, il n'y avoit qu'une malice vindicative de la part de ma femme: va, va, lui dis-je, laisse-la faire; tu n'as qu'à rester, Nanette: je me charge du reste.

Ma femme éclata, ne voulut plus la voir: mais je tins bon; il faut être le maître chez soi, surtout quand on a raison de l'être.

Ma résistance n'adoucit pas l'aigreur de notre commerce: nous nous parlions quelquefois, mais pour nous quereller.

Vous observerez, s'il vous plaît, que j'avois pris un autre Commis, qui étoit l'aversion de ma

femme ; elle ne pouvoit pas le ſouffrir ; auſſi le harceloit-elle à propos de rien, & le tout pour le chagriner : mais il ne s'en ſoucioit gueres, je lui avois dit de n'y pas prendre garde ; & il ſuivoit exactement mes intentions, il ne l'écoutoit pas.

J'appris quelques jours après, que ma femme avoit envie de me pouſſer à bout.

Dieu me fera peut-être la grâce que ce brutal-là me frappera, diſoit-elle, en parlant de moi ; je le ſçus. Oh ! que non, lui dis-je ; ne vous y attendez pas. Soyez convaincue que je ne vous ferai pas ce plaiſir-là : pour des mortifications, vous en aurez ; elles ne vous manqueront pas, j'en fais vœu : mais voilà tout.

Mon vœu me porta malheur ; il ne faut jamais jurer de rien. Malgré mes louables réſolutions, elle m'excéda tant un jour, me dit dévotement des choſes ſi piquantes ; enfin le diable me tenta ſi bien, qu'au ſouvenir de ſes impertinences & du ſoufflet qu'elle avoit donné à Nanette à cauſe de moi, il m'échappa de lui en donner un, en préſence de quelques témoins de ſes amis.

Cela partit plus vîte qu'un éclair : elle ſortit ſur-le-champ, m'attaqua en Juſtice, & depuis ce temps-là nous plaidons à mon grand regret ; car

cette ſainte perſonne, en dépit du Commis que j'ai mis ſur ſon compte, & qu'il a bien fallu citer, pourroit bien gagner ſon procès, ſi je ne trouve pas de puiſſants amis ; & je vais en chercher à Verſailles.

Ce ſoufflet-là m'inquiette pour vous, lui dit notre jeune homme, quand il eut fini ; je crains qu'il ne nuiſe à votre cauſe. Il eſt vrai que ce Commis eſt un article dont je n'ai pas meilleure idée que vous : je vous crois aſſûrément très maltraité à cet égard, mais c'eſt une affaire de conſcience que vous ne ſçauriez prouver ; & ce malheureux ſoufflet a eu des témoins.

Tout doux, Monſieur, répondit l'autre d'un air chagrin ; laiſſons-là les réflexions ſur le Commis, s'il vous plaît : je les ferai bien moi-même, ſans que perſonne les faſſe ; ne vous embarraſſez pas, le ſoufflet ira comme il pourra ? je ne ſuis fâché à préſent que de n'en avoir donné qu'un ; quant au reſte, ſupprimons le commentaire. Il n'y a peut-être pas tant de mal qu'on le croiroit bien dans l'affaire du Commis ; j'ai mes raiſons pour crier. Ce Commis étoit un ſot ; ma femme a bien pu l'aimer ſans le ſçavoir elle-même, & offenſer Dieu dans le fond, ſans que j'y aie rien perdu dans la forme. En un mot, qu'il y ait du mal ou non,

quand je dis qu'il y en a, le meilleur est de me laisser dire.

Sans doute, dit l'Officier, pour le calmer; en doit-on croire un mari fâché? il est si sujet à se tromper. Je ne vois moi-même dans le récit que vous venez de nous faire, qu'une femme insociable & misantrope; & puis c'est tout. Changeons de discours, & sçachons un peu ce que nos deux jeunes gens vont faire à Versailles, ajouta-t-il, en s'adressant au jeune homme & à moi. Pour vous, Monsieur, qui sortez à peine du Collége, me dit-il, vous n'y allez apparemment que pour vous divertir, ou que par curiosité.

Ni pour l'un, ni pour l'autre, répondis-je; j'y vais demander un emploi à quelqu'un qui est dans les affaires. Si les hommes vous en refusent, appellez-en aux femmes, reprit-il en badinant.

Et vous, Monsieur, (c'étoit au jeune homme qu'il parloit) avez-vous des affaires où nous allons?

J'y vais voir un Seigneur à qui je donnai dernierement un livre qui vient de paroître, & dont je suis l'Auteur, dit-il. Ah oui! reprit l'Officier; c'est le livre dont nous parlions l'autre jour, lorsque nous dînâmes ensemble. C'est cela même, répondit le jeune homme. L'avez-vous lu, Monsieur, ajouta-t-il?

Oui, je le rendis hier à un de mes amis qui me l'avoit prêté, dit l'Officier. Eh bien! Monsieur, dites-moi ce que vous en pensez, je vous prie, répondit le jeune homme? Que feriez-vous de mon sentiment, dit l'Officier? Il ne décideroit de rien, Monsieur. Mais encore, dit l'autre en le pressant beaucoup, comment le trouvez-vous?

En vérité, Monsieur, reprit le Militaire, je ne sçais que vous en dire; je ne suis gueres en état d'en juger: ce n'est pas un livre fait pour moi; je suis trop vieux.

Comment trop vieux! reprit le jeune homme. Oui, dit l'autre, je crois que dans une grande jeunesse on peut avoir du plaisir à le lire; tout est bon à cet âge où l'on ne demande qu'à rire, & où l'on est si avide de joie qu'on la prend comme on la trouve: mais nous autres barbons, nous y sommes un peu plus difficiles; nous ressemblons là-dessus à ces friands dégoûtés que les mets grossiers ne tentent point, & qu'on n'excite à manger qu'en leur en donnant de fins & de choisis. D'ailleurs, je n'ai point vu le dessein de votre Livre, je ne sçais à quoi il tend, ni quel en est le but. On diroit que vous ne vous êtes pas donné la peine de chercher des idées, mais que vous avez pris seulement toutes les imagina-

tions

tions qui vous ſont venues ; ce qui eſt différent : dans le premier cas, on travaille, on rejette, on choiſit : dans le ſecond, on prend ce qui ſe préſente, quelqu'étrange qu'il ſoit ; & il ſe préſente toujours quelque choſe, car je penſe que l'eſprit fournit toujours bien ou mal.

Au reſte, ſi les choſes purement extraordinaires peuvent être curieuſes ; ſi elles ſont plaiſantes à force d'être libres, votre Livre doit plaire, ſi ce n'eſt à l'eſprit, c'eſt du moins aux ſens : mais je crois encore que vous vous êtes trompé là-dedans faute d'expérience ; &, ſans compter qu'il n'y a pas grand mérite à intéreſſer de cette derniere maniere, & que vous m'avez paru avoir aſſez d'eſprit pour réuſſir par d'autres voies, c'eſt qu'en général ce n'eſt pas connoître les Lecteurs que d'eſpérer de les toucher beaucoup par-là. Il eſt vrai, Monſieur, que nous ſommes naturellement libertins, ou, pour mieux dire, corrompus : mais en fait d'ouvrages d'eſprit, il ne faut pas prendre cela à la lettre, ni nous traiter d'emblée ſur ce pied-là. Un Lecteur veut être ménagé : vous, Auteur, voulez-vous mettre ſa corruption dans vos intérêts ? allez-y doucement du moins, apprivoiſez-la ; mais ne la pouſſez pas à bout.

Ce Lecteur aime pourtant les licences, mais

non pas les licences extrêmes, exceſſives : celles-là ne ſont ſupportables que dans la réalité qui en adoucit l'effronterie : elles ne ſont à leur place que là, & nous les y paſſons, parce que nous y ſommes plus hommes qu'ailleurs ; mais non pas dans un Livre où elles deviennent plates, ſales & rebutantes à cauſe du peu de convenance qu'elles ont avec l'état tranquille d'un Lecteur.

Il eſt vrai que ce Lecteur eſt homme auſſi : mais c'eſt alors un homme en repos, qui a du goût, qui eſt délicat, qui s'attend qu'on fera rire ſon eſprit, qui veut pourtant bien qu'on le débauche, mais honnêtement, avec des façons, & avec de la décence.

Tout ce que je dis-là n'empêche pas qu'il n'y ait de jolies choſes dans votre Livre : aſſurément j'y en ai remarqué pluſieurs de ce genre.

A l'égard de votre ſtyle, je ne le trouve point mauvais, à l'exception qu'il y a quelquefois des phrâſes allongées, lâches, & par-là confuſes, embarraſſées ; ce qui vient apparemment de ce que vous n'avez pas aſſez débrouillé vos idées, ou que vous ne les avez pas miſes dans un certain ordre : mais vous ne faites que commencer, Monſieur ; & c'eſt un petit défaut dont vous vous corrigerez en écrivant, auſſi-bien que de celui de

critiquer les autres ; & sur-tout de les critiquer de ce ton aisé & badin que vous avez tâché d'avoir ; & avec cette confiance dont vous rirez vous même, ou que vous vous reprocherez ; quand vous serez un peu plus Philosophe, & que vous aurez acquis une certaine façon de penser plus mûre & plus digne de vous ; car vous aurez plus d'esprit que vous n'en avez : au moins j'ai vu de vous des choses qui le promettent ; vous ne ferez pas même grand cas de celui que vous avez eu jusqu'ici, & à peine en ferez-vous un peu de tout celui qu'on peut avoir : voilà du moins comment sont ceux qui ont le plus écrit, à ce qu'on leur entend dire.

Je ne vous parle de critique, au reste, qu'à l'occasion de celle que j'ai vu dans votre Livre, & qui regarde un des convives (& il le nomma) qui étoit avec nous le jour que nous dînâmes ensemble ; & je vous avoue que j'ai été surpris de trouver cinquante ou soixante pages de votre ouvrage pesamment employées contre lui ; en vérité, je voudrois bien pour l'amour de vous qu'elles n'y fussent pas.

Mais nous voici arrivés : vous m'avez demandé mon sentiment ; je vous l'ai dit en homme qui ai-

me vos talens, & qui ſouhaite vous voir un jour l'objet d'autant de critiques qu'on en a fait contre celui dont nous parlons. Peut-être n'en ſerez-vous pas pour cela plus habile homme qu'il l'eſt : mais du moins ferez-vous alors la figure d'un homme qui paroîtra valoir quelque choſe.

Voilà par où finit l'Officier, & je rapporte ſon diſcours à-peu-près comme je le compris alors.

Notre voiture arrêta là-deſſus; nous deſcendîmes, & chacun ſe ſépara.

Il n'étoit pas encore midi, & je me hâtai d'aller porter ma lettre à M. de Fécour, dont je n'eus point de peine à apprendre la demeure; c'étoit un homme dans d'aſſez grandes affaires, & extrêmement connu des Miniſtres.

Il me fallut traverſer pluſieurs cours pour arriver juſqu'à lui, & enfin on m'introduiſit dans un grand cabinet où je le trouvai en aſſez nombreuſe compagnie.

M. de Fécour paroiſſoit avoir cinquante-cinq à ſoixante ans, un aſſez grand homme, de peu d'embonpoint, très-brun de viſage; d'un ſérieux, non pas à glacer : car ce ſérieux-là eſt naturel, & vient du caractere de l'eſprit.

Mais le ſien glaçoit moins qu'il n'humilioit;

c'étoit un air fier & hautain qui vient de ce qu'on ſonge à ſon importance, & qu'on veut la faire reſpecter.

Les gens qui nous approchent ſentent ces différences-là plus ou moins confuſément; nous nous connoiſſons tous ſi bien en orgueil, que perſonne ne ſçauroit nous faire un ſecret du ſien: c'eſt, quelquefois même ſans y penſer, la premiere choſe à quoi l'on regarde en abordant un inconnu.

Quoi qu'il en ſoit, voilà l'impreſſion que me fit M. de Fécour. Je m'avançai vers lui d'un air fort humble; il écrivoit une lettre, je penſe, pendant que ſa compagnie cauſoit.

Je lui fis mon compliment avec cette émotion qu'on a, quand on eſt un petit perſonnage, & qu'on vient demander une grâce à quelqu'un d'important qui ne vous aide, ni ne vous encourage, qui ne vous regarde point; car M. de Fécour entendit tout ce que je lui dis ſans jetter les yeux ſur moi.

Je tenois ma lettre que je lui préſentois, & qu'il ne prenoit point, & ſon peu d'attention me laiſſoit dans une poſture qui étoit riſible, & dont je ne ſçavois pas comment me remettre.

Il y avoit d'ailleurs là cette compagnie dont j'ai parlé, & qui me regardoit; elle étoit compoſée

de trois ou quatre Messieurs, dont pas un n'avoit une mine capable de me réconforter.

C'étoient de ces figures, non pas magnifiques, mais opulentes, devant qui la mienne étoit si ravalée, malgré ma petite doublure de soie.

Tous gens d'ailleurs d'un certain âge, pendant que je n'avois que dix-huit ans : ce qui n'étoit pas un article si indifférent qu'on le croiroit; car si vous aviez vu de quel air ils m'observoient, vous auriez jugé que ma jeunesse étoit encore un motif de confusion pour moi.

A qui en veut ce poliçon-là avec sa lettre, sembloient-ils me dire par leurs regards libres, hardis, & pleins d'une curiosité sans façon ?

De sorte que j'étois là comme un spectacle de mince valeur, qui leur fournissoit un moment de distraction, & qu'ils s'amusoient à mépriser en passant.

L'un m'examinoit superbement de côté; l'autre se promenant dans ce vaste cabinet, les mains derriere le dos, s'arrêtoit quelquefois auprès de M. de Fécour qui continuoit d'écrire; & puis se mettoit de-là à me considérer commodément & à son aise.

Figurez-vous la contenance que je devois tenir.

L'autre d'un air pensif & occupé, fixoit les yeux sur moi comme sur un meuble ou sur une muraille, & de l'air d'un homme qui ne songe pas à ce qu'il voit.

Et celui-là pour qui je n'étois rien, m'embarrassoit tout autant que celui pour qui j'étois si peu de chose. Je sentois fort bien que je n'y gagnois pas plus de cette façon que d'une autre.

Enfin j'étois pénétré d'une confusion intérieure. Je n'ai jamais oublié cette scene-là; je suis devenu riche aussi, & pour le moins autant qu'aucun de ces Messieurs dont je parle ici; & je suis encore à comprendre qu'il y ait des hommes dont l'âme devienne aussi cavaliere que je le dis-là, pour celle de quelque homme que ce soit.

A la fin pourtant, M. de Fécour finit sa lettre; de sorte que tendant la main pour avoir celle que je lui présentois: voyons, me dit-il; & tout de suite, quelle heure est-il, Messieurs? Près de midi, répondit négligemment celui qui se promenoit en long pendant que M. de Fécour décachetoit la lettre qu'il lut assez rapidement.

Fort bien, dit-il, après l'avoir lue; voilà le cinquieme homme depuis dix-huit mois pour qui ma belle-sœur m'écrit ou me parle, & que je place; je ne sçais où elle va chercher tous ceux qu'elle m'en-

voie : mais elle ne finit point, & en voici un qui m'eſt encore plus recommandé que les autres. L'originale femme ! tenez, vous la reconnoîtrez bien à ce qu'elle m'écrit, ajouta-t-il en donnant la lettre à un de ces Meſſieurs.

Et puis, je vous placerai, me dit-il ; je m'en retourne demain à Paris, venez me trouver le lendemain.

Là-deſſus, j'allois prendre congé de lui, quand il m'arrêta.

Vous êtes bien jeune, me dit-il : que ſçavez-vous faire ? rien, je gage.

Je n'ai encore été dans aucun emploi, Monſieur, lui répondis-je. Oh ! je m'en doutois bien, reprit-il : il ne m'en vient point d'autre de ſa part ; & ce ſera un grand bonheur ſi vous ſçavez écrire.

Oui, Monſieur, dis-je en rougiſſant ; je ſçais même un peu d'Arithmétique. Comment donc ! s'écria-t-il en plaiſantant, vous nous faites trop de grâce. Allez, juſqu'à après demain.

Sur quoi je me retirois avec l'agrément de laiſſer ces Meſſieurs riant de tout leur cœur de mon Arithmétique & de mon écriture, quand il vint un laquais qui dit à M. de Fécour qu'une appellée Madame une telle (c'eſt ainſi qu'il s'expliqua), demandoit à lui parler.

Ha, ha! répondit-il, je ſçais qui elle eſt; elle arrive fort à propos, qu'elle entre : & vous, reſtez (c'étoit à moi qu'il parloit).

Je reſtai donc; & ſur le champ deux Dames entrerent qui étoient modeſtement vétues, dont l'une étoit une jeune perſonne de vingt ans, accompagnée d'une femme d'environ cinquante. Toutes deux d'un air fort triſte, & encore plus ſuppliant.

Je n'ai vu de ma vie rien de ſi diſtingué ni de ſi touchant que la phyſionomie de la jeune; on ne pouvoit pourtant pas dire que ce fût une belle femme, il faut d'autres traits que ceux-là pour faire une beauté.

Figurez-vous un viſage qui n'a rien d'aſſez brillant ni d'aſſez régulier pour ſurprendre les yeux; mais à qui rien ne manque de ce qui peut ſurprendre le cœur, de ce qui peut inſpirer du reſpect, de la tendreſſe, & même de l'amour; car ce qu'on ſentoit pour cette jeune perſonne, étoit mélé de tout ce que je dis-là.

C'étoit, pour ainſi dire, une âme qu'on voyoit ſur ce viſage; mais une âme noble, vertueuſe & tendre, & par conſéquent charmante à voir.

Je ne dis rien de la femme âgée, qui l'accom-

pagnoit, & qui n'intéressoit que par sa modestie, & par sa tristesse.

M. de Fécour, en me congédiant, s'étoit levé de sa place, & causoit debout au milieu du cabinet avec ces Messieurs ; il salua assez négligemment la jeune Dame qui l'aborda.

Je sçais ce qui vous amene, lui dit-il, Madame ; j'ai révoqué votre mari ; mais ce n'est pas ma faute, s'il est toujours malade, & s'il ne peut exercer son emploi : que voulez-vous qu'on fasse de lui ? ce sont des absences continuelles.

Quoi ! Monsieur, lui dit-elle d'un ton fait pour tout obtenir, n'y a-t-il plus rien à espérer ? il est vrai que mon mari est d'une santé fort foible, vous avez eu jusqu'ici la bonté d'avoir égard à son état ; faites-nous encore la même grâce, Monsieur. Ne nous traitez pas avec tant de rigueur ; (& ce mot de rigueur dans sa bouche, perçoit l'âme) vous nous jetteriez dans un embarras dont vous seriez touché, si vous le connoissiez tout entier. Ne me laissez point dans l'affliction où je suis, & où je m'en retournerois, si vous étiez inflexible : (inflexible ! il n'y avoit non plus d'apparence qu'on pût l'être :) mon mari se rétablira, vous n'ignorez pas qui nous

ſommes, & le beſoin extrême que nous avons de votre protection, Monſieur.

Ne vous imaginez pas qu'elle pleura en tenant ce diſcours; & je penſe que, ſi elle avoit pleuré, sa douleur en auroit eu moins de dignité, en auroit paru moins ſérieuſe & moins vraie.

Mais la perſonne qui l'accompagnoit, & qui se tenoit un peu au-deſſous d'elle, avoit les yeux mouillés de larmes.

Je ne doutai pas un inſtant que M. de Fécour ne ſe rendît; je trouvois impoſſible qu'il réſiſtât. Hélas! que j'étois neuf! il n'en fut pas ſeulement ému.

M. de Fécour étoit dans l'abondance; il y avoit trente ans qu'il feſoit bonne chere: on lui parloit d'embarras, de beſoins, d'indigence même, au mot près; & il ne ſçavoit pas ce que c'étoit que tout cela.

Il falloit pourtant qu'il eût le cœur naturellement dur; car je crois que la proſpérité n'acheve d'endurcir que ces cœurs-là.

Il n'y a plus moyen, Madame, lui dit-il; je ne puis plus m'en dédire, j'ai diſpoſé de l'emploi: voilà un jeune homme à qui je l'ai donné, il vous le dira.

A cette apoſtrophe, qui me fit rougir, elle

jetta un regard ſur moi, mais un regard qui m'adreſſoit un ſi doux reproche; eh quoi! vous auſſi, ſembloit-il me dire, vous contribuez au mal qu'on me fait!

Eh non! Madame, lui répondis-je dans le même langage, ſi elle m'entendit. Et puis : c'eſt donc l'emploi du mari de Madame que vous voulez que j'aie, Monſieur, dis-je à M. de Fécour? oui, reprit-il, c'eſt le même : je ſuis votre ſerviteur, Madame.

Ce n'eſt pas la peine, Monſieur, lui répondis-je en l'arrêtant. J'aime mieux attendre que vous m'en donniez un autre, quand vous le pourrez; je ne ſuis pas ſi preſſé, permettez que je laiſſe celui-là à cet honnête-homme. Si j'étois à ſa place, & malade comme lui, je ſerois bien-aiſe qu'on en uſât envers moi, comme j'en uſe envers lui.

La jeune Dame n'appuya point ce diſcours; ce qui étoit un excellent procédé; &, les yeux baiſſés, attendit en ſilence que M. de Fécour prît ſon parti, ſans abuſer par aucune inſtance de la générosité que je témoignois, & qui pouvoit ſervir d'exemple à notre Patron.

Pour lui, je m'apperçus que l'exemple l'étonna ſans lui plaire, & qu'il trouva mauvais que je me

donnasse les airs d'être plus sensible que lui. Vous aimez donc mieux attendre? me dit-il; voilà qui est nouveau! Eh bien! Madame, retournez-vous-en. Nous verrons à Paris ce qu'on pourra faire, j'y serai après demain: allez, me dit-il à moi; je parlerai à Madame de Fécour.

La jeune Dame le salua profondément sans rien répliquer; l'autre femme la suivit, & moi de même, & nous sortîmes tous trois: mais du ton dont notre homme nous congédia, je désespérai que mon action pût servir de quelque chose au mari de la jeune Dame; & je vis bien à sa mine, qu'elle n'en augûroit pas une meilleure *réussite*.

Mais voici qui va vous surprendre; un de ces Messieurs qui étoient avec M. de Fécour, sortit un moment après nous.

Nous nous étions arrêtés la jeune Dame & moi sur l'escalier, où elle me remercioit de ce que je venois de faire pour elle, & m'en marquoit une reconnoissance dont je la voyois réellement pénétrée.

L'autre Dame, qu'elle nommoit sa mere, joignoit ses remercîments aux siens, & je présentois la main à la fille pour l'aider à descendre, (car j'avois déjà appris cette petite politesse, & on se fait honneur de ce qu'on sçait) quand nous

vîmes venir à nous celui de ces Meſſieurs dont je vous ai parlé, & qui, s'approchant de la jeune Dame: ne dînez-vous pas à Verſailles avant que de vous en retourner, Madame, lui dit-il en bredouillant, & d'un ton bruſque?

Oui, Monſieur, répondit-elle. Eh bien! reprit-il, après votre dîner, venez me trouver à telle auberge où je vais; je ſerois bien-aiſe de vous parler, n'y manquez pas. Venez-y auſſi, vous, me dit-il, & à la même heure; vous n'en ſerez pas fâché; entendez-vous? adieu, bon jour; & puis il paſſa ſon chemin.

Or, ce gros & petit homme (car il étoit l'un & l'autre, auſſi-bien que bredouilleur) étoit celui dont j'avois été le moins mécontent chez M. de Fécour, celui dont la contenance m'avoit paru la moins fâcheuſe: il eſt bon de remarquer cela, chemin feſant.

Soupçonnez-vous ce qu'il nous veut, me dit la jeune Dame? non, Madame, lui répondis-je; je ne ſçais pas même qui il eſt: voilà la premiere fois de ma vie que je le vois.

Nous arrivâmes au bas de l'eſcalier en nous entretenant ainſi, & j'allois à regret prendre congé d'elle; mais au premier ſigne que j'en donnai: puiſque vous & ma fille devez vous rendre tantôt

au même endroit, ne nous quittez pas, Monsieur, me dit la mere, & faites-nous l'honneur de venir dîner avec nous; aussi-bien après le service que vous avez tâché de nous rendre, serions-nous mortifiés de ne connoître qu'en passant un aussi honnête-homme que vous.

M'inviter à cette partie, c'étoit deviner mes desirs. Cette jeune Dame avoit un charme secret qui me retenoit auprès d'elle: mais je ne croyois que l'estimer, la plaindre, & m'intéresser à ce qui la regardoit.

D'ailleurs, j'avois eu un bon procédé pour elle, & on se plaît avec les gens dont on vient de mériter la reconnoissance. Voilà bonnement tout ce que je comprenois au plaisir que j'avois à la voir : car pour d'amour ni d'aucun sentiment approchant, il n'en étoit pas question dans mon esprit ; je n'y songeois pas.

Je m'applaudissois même de mon affection pour elle comme d'un attendrissement louable, comme d'une vertu, & il y a de la douceur à se sentir vertueux; de sorte que je suivis ces Dames avec une innocence d'intention admirable, & en me disant intérieurement: tu es un honnête-homme.

Je remarquai que la mere dit quelques mots à part à l'hôtesse, pour ordonner, sans doute,

quelque apprêt ; je n'osai lui montrer que je soupçonnois son intention, ni m'y opposer : j'eus peur que ce ne fût pas sçavoir vivre.

Un quart-d'heure après on nous servit, & nous nous mîmes à table.

Plus je regarde Monsieur, disoit la mere, & plus je lui trouve une physionomie digne de ce qu'il a fait chez M. de Fécour. Eh ! mon Dieu, Madame, lui répondis-je, qui est-ce qui n'en auroit pas fait autant que moi, en voyant Madame dans la douleur où elle étoit ? Qui est-ce qui ne voudroit pas la tirer de peine ? Il est bien triste de ne pouvoir rien, quand on rencontre des personnes dans l'affliction, & sur-tout des personnes aussi estimables qu'elle l'est. Je n'ai de ma vie été si touché que ce matin : j'aurois pleuré de bon cœur, si je ne m'en étois pas empêché.

Ce discours, quoique fort simple, n'étoit plus d'un Paysan, comme vous voyez : on n'y sentoit plus le jeune homme de village, mais seulement le jeune homme naïf & bon.

Ce que vous dites ajoûte encore une nouvelle obligation à celle que nous vous avons, Monsieur, dit la jeune Dame en rougissant, sans qu'elle-même sçût pourquoi elle rougissoit, peut-

être; à moins que ce ne fût de ce que je m'étois attendri dans mes expressions, & de ce qu'elle avoit peur d'en être trop touchée; & il est vrai que ses regards étoient plus doux que ses discours : elle ne me disoit que ce qu'elle vouloit, & s'arrêtoit où il lui plaisoit; mais quand elle me regardoit, ce n'étoit plus de même, à ce qu'il me paroissoit. Et ce sont-là des remarques que tout le monde peut faire, sur-tout dans les dispositions où j'étois.

De mon côté, je n'avois ni la gaieté, ni la vivacité qui m'étoient ordinaires, & pourtant j'étois charmé d'être-là : mais je songeois à être honnête & respectueux; c'étoit tout ce que cet aimable visage me permettoit d'être : on n'est pas ce qu'on veut avec de certaines mines, il y en a qui vous en imposent.

Je ne finirois point, si je voulois rapporter tout ce que ces Dames me dirent d'obligeant, tout ce qu'elles me témoignerent d'estime.

Je leur demandai où elles demeuroient à Paris, & elles me l'apprirent aussi-bien que leurs noms, avec une amitié qui prouvoit l'envie sincere qu'elles avoient de me voir.

C'étoit toujours la mere qui répondoit la premiere; ensuite venoit la fille, qui appuyoit mo-

deſtement ce qu'elle avoit dit; & toujours, à la fin de ſon diſcours, un regard où je voyois plus qu'elle ne me diſoit.

Enfin notre repas finit; nous parlâmes du rendez-vous que nous avions, qui nous paroiſſoit très-ſingulier.

Deux heures ſonnerent, & nous y allâmes; on nous dit que notre homme achevoit de dîner, & comme il avoit averti ſes gens que nous viendrions, on nous fit entrer dans une petite ſalle où nous l'attendîmes, & où il vint quelques inſtants après, un cure-dent à la main; je parle du cure-dent, parce qu'il ſert à caractériſer la réception qu'il nous fit.

Il faut le peindre: comme je l'ai déjà dit, un gros homme, d'une taille au-deſſous de la médiocre, d'une allure aſſez peſante, avec une mine de grondeur, & qui avoit la parole ſi rapide, que, de quatre mots qu'il diſoit, il en culbutoit la moitié.

Nous le reçûmes avec force révérences, qu'il nous laiſſa faire tant que nous voulûmes, ſans être tenté d'y répondre ſeulement du moindre ſalut de tête; & je ne crois pas que ce fût par fierté, mais bien par un pur oubli de toute cérémonie: c'eſt que cela lui étoit plus commode,

& qu'il avoit, petit-à-petit, pris ce pli-là, à force de voir journellement des ſubalternes de ſon métier.

Il s'avança vers la jeune Dame avec le cure-dent, qui, comme vous voyez, accompagnoit fort bien la ſimplicité de ſon accueil.

Ah! bon, lui dit-il, vous voilà; & vous auſſi, ajouta-t-il en me regardant: eh bien! *qu'eſt-ce que c'eſt?* vous êtes donc bien triſte, pauvre jeune femme! (on ſent bien à qui cela s'adreſſoit): qui eſt cette Dame-là avec qui vous êtes? eſt-ce votre mere ou votre parente?

Je ſuis ſa fille, Monſieur, répondit la jeune perſonne. Ah! vous êtes ſa fille! voilà qui eſt bien: elle a l'air d'une honnête-femme, & vous auſſi; j'aime les honnêtes gens, moi. Et ce mari, quelle eſpece d'homme eſt-ce? D'où vient donc qu'il eſt ſi ſouvent malade? eſt-ce qu'il eſt vieux? N'y a-t-il pas un peu de débauche dans ſon fait? Toutes queſtions qui étoient aſſez dures, & pourtant faites avec la meilleure intention du monde, comme vous le verrez dans la ſuite, mais qui n'avoient rien de moëlleux: c'étoient preſque autant de petits affronts à eſſuyer pour l'amour-propre.

On dit de certaines gens qu'ils ont la main lourde; cet honnête-homme-ci ne l'avoit pas légere.

Revenons. C'étoit du mari qu'il s'informoit. Il n'eſt ni vieux, ni débauché, répondit la jeune Dame; c'eſt un homme de très-bonnes mœurs qui n'a que trente-cinq ans, & que les malheurs qui lui ſont arrivés ont accablé! c'eſt le chagrin qui a ruiné ſa ſanté.

Oui-dà, dit-il! je le croirois bien; le pauvre homme! cela eſt fâcheux : vous m'avez touché tantôt, auſſi-bien que votre mere; j'ai pris garde qu'elle pleuroit : eh! dites-moi, vous avez donc bien de la peine à vivre? quel âge avez-vous?

Vingt ans, Monſieur, reprit-elle en rougiſſant. Vingt ans, dit-il! pourquoi ſe marier ſi jeune? Vous voyez ce qui en arrive; il vient des enfants, des traverſes, on n'a qu'un petit bien, & puis on ſouffre; & adieu le ménage. Ah çà! n'importe: elle eſt gentille, votre fille, fort gentille, ajouta-t-il en parlant à la mere, j'aimerois aſſez ſa figure; mais ce n'eſt pas à cauſe de cela que j'ai eu envie de la voir; au contraire, puiſqu'elle eſt ſage, je veux l'aider & lui faire du bien. Je fais grand cas d'une jeune femme qui a de la conduite, quand elle eſt jolie & mal à ſon aiſe; je n'en ai gueres vu de pareilles : on ne fuit pas les autres, mais on ne les eſtime pas. Continuez, Madame, continuez d'être toujours de même; tenez, je ſuis auſſi fort

content de ce jeune homme-là : oui, très-édifié ; il faut que ce ſoit un honnête-garçon, de la maniere dont il a parlé tantôt. Allez, vous êtes un bon cœur, vous m'avez plu, j'ai de l'amitié pour vous ; ce qu'il a fait chez M. de Fécour eſt fort beau, il m'a étonné. Au reſte, s'il ne vous donne pas un autre emploi, (c'étoit à moi qu'il parloit, & de M. de Fécour) j'aurai ſoin de vous, je vous le promets ; venez me voir à Paris : & vous de même (c'étoit la jeune Dame que ces paroles regardoient :) il faut voir à quoi M. de Fécour ſe déterminera pour votre mari ; s'il le rétablit, à la bonne-heure : mais indépendamment de ce qui en ſera, je vous rendrai ſervice, moi ; j'ai des vues qui vous conviendront & qui vous ſeront avantageuſes. Mais aſſeyons-nous ; êtes-vous preſſée ? Il n'eſt que deux heures & demie, comptez moi un peu vos affaires, je ſerai bien-aiſe d'être un peu au fait : d'où vient eſt-ce que votre mari a eu des malheurs ? eſt-ce qu'il étoit riche ? de quel pays êtes-vous ?

D'Orléans, Monſieur, lui dit-elle. Ah ! d'Orléans, c'eſt une fort bonne Ville, reprit-il : y avez-vous vos parents ? qu'eſt-ce que c'eſt que votre hiſtoire ? J'ai encore un quart-d'heure à

vous donner; & comme je m'intéresse à vous, il est naturel que je sçache qui vous êtes, cela me sera plaisir : voyons.

Monsieur, lui dit-elle, mon histoire ne sera pas longue.

Ma famille est d'Orléans, mais je n'y ai point été élevée. Je suis la fille d'un Gentilhomme peu riche, & qui demeuroit avec ma mere à deux lieues de cette Ville, dans une Terre qui lui restoit des biens de sa famille, & où il est mort.

Ah! ah! dit M. Bono, (c'étoit le nom de notre Patron) la fille d'un Gentilhomme! A la bonne-heure; mais à quoi cela sert-il, quand il est pauvre? Continuez.

Il y a trois ans que mon mari s'attacha à moi, reprit-elle : c'étoit un autre Gentilhomme de nos voisins. Bon! s'écria-t-il là dessus, le voilà bien avancé, avec sa noblesse! après.

Comme on me trouvoit alors quelques agréments.... Oui-dà, dit-il; on avoit raison, ce n'est pas ce qui vous manque : oh! vous étiez mignonne & une des plus jolies filles du canton, j'en suis sûr. Eh bien?

J'étois en même temps recherchée, dit-elle, par un riche Bourgeois d'Orléans.

Ah! passe pour celui-là, reprit-il encore; voilà du solide: c'étoit ce Bourgeois-là qu'il falloit prendre.

Vous allez voir, Monsieur, pourquoi je ne l'ai pas pris: il étoit bien fait; je ne le haïssois pas: non pas que je l'aimasse; je le souffrois seulement plus volontiers que le Gentilhomme, qui avoit pourtant autant de mérite que lui: & comme ma mere, qui étoit la seule dont je dépendois alors, car mon pere étoit mort; comme, dis-je, ma mere me laissoit le choix des deux, je ne doute pas que ce léger sentiment de préférence que j'avois pour le Bourgeois, ne m'eût enfin déterminée en sa faveur, sans un accident qui me fit tout-d'un-coup pencher du côté de son rival.

On étoit à l'entrée de l'hiver, & nous nous promenions un jour, ma mere & moi, le long d'une forêt avec ces deux Messieurs: je m'étois un peu écartée, je ne sçais pour quelle bagatelle à laquelle je m'amusois dans cette campagne, quand un loup furieux, sorti de la forêt, vint à moi en me poursuivant.

Jugez de ma frayeur; je me sauvai vers ma compagnie en jettant de hauts cris. Ma mere, épouvantée, voulut se sauver aussi, & tomba de préci-

pitation; le Bourgeois s'enfuit, quoiqu'il eût une épée à son côté.

Le Gentilhomme seul, tirant la sienne, resta, accourut à moi, fit face au loup, & l'attaqua dans le moment qu'il alloit se jetter sur moi & me dévorer.

Il le tua, non sans courir risque de la vie; car il fut blessé en plusieurs endroits, & même renversé par le loup, avec qui il se roula long-temps sur la terre sans quitter son épée, dont enfin il acheva ce furieux animal.

Quelques paysans dont les maisons étoient voisines de ce lieu, & qui avoient entendu nos cris, ne pûrent arriver qu'après que le loup fut tué, & enleverent le gentilhomme qui ne s'étoit pas encore relevé, qui perdoit beaucoup de sang, & qui avoit besoin d'un prompt secours.

De mon côté, j'étois à six pas de-là tombée & évanouie, aussi bien que ma mere, qui étoit un peu plus loin dans le même état: de sorte qu'il fallut nous emporter tous trois jusqu'à notre maison, dont nous nous étions assez écartés en nous promenant.

Les morsures que le loup avoit faites au Gentilhomme étoient fort guérissables; mais sur la fureur de cet animal, on eut peur qu'elles n'eussent

les ſuites les plus affreuſes ; & dès le lendemain ce Gentilhomme, tout bleſſé qu'il étoit, partit de chez nous pour la mer.

Je vous avoue, Monſieur, que je reſtai pénétrée du mépris qu'il avoit fait de ſa vie pour moi, (car il n'avoit tenu qu'à lui de ſe ſauver, comme avoit fait ſon rival) & encoreplus pénétrée qu'il ne tiroit aucune vanité de ſon action, qu'il ne s'en feſoit pas valoir davantage, & que ſon amour n'en avoit pas pris plus de confiance.

Je ne ſuis point aimé, Mademoiſelle, me dit-il, ſeulement en partant ; je n'ai point le bonheur de vous plaire, mais je ne ſuis point ſi malheureux, puiſque j'ai eu celui de vous montrer que rien ne m'eſt ſi cher que vous.

Perſonne à préſent ne me doit l'être autant que vous non plus, lui répondis-je ſans aucun détour, & devant ma mere, qui approuva ma réponſe.

Oui, oui, dit alors Monſieur Bono, voilà qui eſt à merveille ; il n'y a rien de ſi beau que ces ſentiments-là ; quand ce feroit pour un Roman, je vois bien que vous l'épouſerez à cauſe des morſures : mais tenez, j'aimerois encore mieux que ce loup ne fût pas venu ; vous vous en feriez bien paſſée, car il vous fait grand tort : & le Bourgeois, à propos, court-il encore ? Eſt-ce qu'il ne revint pas ?

Il osa reparoître dès le soir même, dit la jeune Dame. Il revint au logis, & soutint pendant une heure la présence de ce rival blessé; ce qui me le rendit encore plus méprisable que son manque de courage dans le péril où il m'avoit abandonnée.

Oh! ma foi, dit Monsieur Bono, je ne sçais que vous dire; serviteur à l'amour en pareil cas: pour la visite, passe, je la blâme; mais pour ce qui est de sa fuite, c'est une autre affaire; je ne trouve pas qu'il ait si mal fait, moi; c'étoit-là un fort vilain animal, au moins; & votre mari n'étoit qu'un étourdi dans le fond. Achevez, le Gentilhomme revint, & vous l'épousâtes; n'est-ce pas?

Oui, Monsieur, dit la jeune Dame; je crus y être obligée.

Ah! comme vous voudrez, reprit-il là-dessus; mais je regrette le fuyard; il valoit mieux pour vous, puisqu'il étoit riche: votre mari étoit excellent pour tuer des loups; mais on ne rencontre pas toujours des loups sur son chemin, & on a toujours besoin d'avoir de quoi vivre.

Mon mari, quand je l'épousai, dit elle, avoit du bien; il jouissoit d'une fortune suffisante. Bon! reprit-il, suffisante! à quoi cela va-t-il? tout ce qui n'est que suffisant ne suffit jamais: voyons, comment a-t-il perdu cette fortune?

Par un procès, reprit-elle, que nous avons eu contre un Seigneur de nos voisins pour de certains droits; procès qui n'étoit presque rien d'abord, qui est devenu plus considérable que nous ne l'avions cru, qu'on a gagné contre nous à force de crédit, & dont la perte nous a totalement ruinés. Il a fallu que mon mari soit venu à Paris pour tâcher d'obtenir quelque emploi : on le recommanda à Monsieur de Fécour, qui lui en donna un; c'est ce même emploi qu'il lui a ôté ces jours passés, & que vous avez entendu que je lui redemandois. J'ignore s'il le lui rendra; il ne m'a rien dit qui me le promette; mais je pars bien consolée, Monsieur, puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer une personne aussi généreuse que vous, & que vous avez la bonté de vous intéresser à notre situation.

Oui, oui, dit-il : ne vous affligez pas, comptez sur moi; il faut bien secourir les gens qui sont dans la peine; je voudrois que personne ne souffrît, voilà comme je pense : mais cela ne se peut pas. Et vous, mon garçon, d'où êtes-vous, me dit-il à moi? De Champagne, Monsieur, lui répondis-je.

Ah! du pays du bon vin! reprit-il, j'en suis bien-aise; vous y avez votre pere? Oui, Monsieur. Tant-mieux, dit-il; il pourra donc m'en

ſaire venir, car on y eſt ſouvent trompé. Eh ! qui êtes-vous ?

Le fils d'un honnête-homme qui demeure à la campagne, répondis-je; (c'étoit dire vrai) & pourtant eſquiver le mot de payſan qui me paroiſſoit dur; les ſynonymes ne ſont pas défendus, & tant que j'en ai trouvé là-deſſus, je les ai pris : mais ma vanité n'a jamais paſſé ces bornes-là; & j'aurois dit tout net, je ſuis le fils d'un payſan, ſi le mot de fils d'un homme de la campagne ne m'étoit pas venu.

Trois heures ſonnerent alors : Monſieur Bono tira ſa montre, & puis ſe levant. Ah çà ! dit-il, je vous quitte, nous nous reverrons à Paris, je vous y attends, & je vous tiendrai parole : bon jour, je ſuis votre ſerviteur. A propos, vous en retournez-vous tout-à-l'heure ? j'envoie dans un moment mon équipage à Paris; mettez-vous dedans, les voitures ſont cheres, & ce ſera autant d'épargné.

Là-deſſus il appella un laquais. Picard ſe prépare-t-il à s'en-aller, lui dit-il ? Oui, Monſieur, il met les chevaux au carroſſe, répondit le domeſtique. Eh bien ! dis-lui qu'il prenne ces Dames & ce jeune homme, reprit-il : adieu.

Nous voulûmes le remercier, mais il étoit déjà

bien loin : nous descendîmes, l'équipage fut bientôt prêt, & nous partîmes très-contents de notre homme & de sa brusque humeur.

Je ne vous dirai rien de notre entretien sur la route ; arrivant à Paris, nous y entrâmes d'assez bonne heure pour mon rendez-vous ; car vous sçavez que j'en avois un avec Madame de Ferval chez Madame Remy dans un fauxbourg.

Le cocher de M. Bono mena mes deux Dames chez elles, où je les quittai après plusieurs compliments, & de nouvelles instances de le leur part pour les venir voir.

De-là je renvoyai le cocher, je pris un fiacre, & je partis pour mon fauxbourg.

Fin de la quatrieme Partie.

CINQUIEME PARTIE.

J'ai dit dans la derniere Partie, que je me hâtai de me rendre chez Madame Remy, où m'attendoit Madame de Ferval.

Il étoit à-peu-près cinq heures & demie du soir, quand j'y arrivai. Je trouvai tout d'un coup l'endroit. Je vis aussi le carrosse de Madame de Ferval, dans cette petite rue dont elle m'avoit parlé, & où étoit cette porte de derriere, par laquelle elle m'avoit dit qu'elle entreroit; & suivant mes instructions, j'entrai par l'autre porte, après m'être assuré auparavant que c'étoit-là que demeuroit Madame Remy. D'abord je vis une allée assez étroite, qui aboutissoit à une petite cour, au bout de laquelle on entroit dans une salle; & c'étoit de cette salle qu'on passoit dans le jardin dont Madame de Ferval avoit fait mention.

Je n'avois pas encore traversé la cour qu'on ouvrit la porte de la salle; (& apparemment qu'on m'entendit venir:) il en sortit une grande femme

âgée, maigre, pâle, vêtue en femme du commun, mais proprement pourtant, qui avoit un air posé & matois. C'étoit Madame Remy elle-même.

Qui demandez-vous, Monsieur? me dit-elle, quand je me fus approché. Je viens, répondis-je, parler à une Dame qui doit être ici depuis quelques moments, où qui va y arriver bientôt.

Et son nom, me dit-elle? Madame de Ferval, repris-je; & sur le champ, entrez, Monsieur.

J'entre, il n'y avoit personne dans la salle; elle n'est donc pas encore venue, lui dis-je? vous allez la voir, me répondit-elle, en tirant de sa poche, une clef dont elle ouvrit une porte que je ne voyois pas, & qui étoit celle d'une chambre où je trouvai Madame de Ferval assise auprès d'un petit lit, & qui lisoit.

Vous venez bien tard, Monsieur de la Vallée, me dit-elle en se levant: il y a pour le moins un quart-d'heure que je suis ici.

Hélas! Madame, ne me blâmez pas, dis-je, il n'y a point de ma faute; j'arrive en ce moment de Versailles où j'ai été obligé d'aller, & j'étois bien impatient de me voir ici.

Pendant que nous nous parlions, notre complaisante hôtesse, sans paroître nous écouter, & d'un air distrait, rangeoit par-ci par-là dans la

chambre, & puis se retira sans nous rien dire. Vous vous en-allez donc, Madame Remy? lui cria Madame de Ferval, en s'approchant d'une porte ouverte qui donnoit dans le jardin.

Oui, Madame, répondit-elle: j'ai affaire là-haut pour quelques moments, & puis peut-être avez-vous à parler à Monsieur. Aurez-vous besoin de moi?

Non, dit Madame de Ferval: vous pouvez rester, si vous voulez; mais ne vous gênez point: & là-dessus la Remy nous salue, nous laisse, ferme la porte sur nous, ôte la clef, que nous lui entendîmes retirer, quoiqu'elle y allât doucement.

Il faut donc que cette femme soit folle: je crois qu'elle nous enferme, me dit alors Madame de Ferval, en souriant d'un air qui entamoit la matiere, qui engageoit amoureusement la conversation, & qui me disoit? nous voilà donc seuls.

Qu'importe, lui dis je, (& nous étions alors sur le pas de la porte du jardin:) nous n'avons que faire de la Remy pour causer ensemble, ce seroit encore pis que la femme-de-chambre de là-bas; n'avons-nous pas fait marché que nous serions libres?

Et pendant que je lui tenois ce discours, je

lui prenois la main, dont je considérois la grâce & la blancheur, & que je baisois quelquefois; est-ce-là comme tu me contes ton histoire, me dit-elle? je vous la conterai toujours bien, lui dis-je; ce conte-là n'est pas si pressé que moi. Que toi, me dit-elle, en me jettant son autre main sur l'épaule! Et de quoi donc es-tu tant pressé? De vous dire que vous avez des charmes qui m'ont fait rêver toute la journée à eux, repris-je. Je n'ai pas mal rêvé à toi non plus, me dit-elle, & tant rêvé que j'ai pensé ne pas venir ici.

Eh! pourquoi donc? maitresse de mon cœur, lui repartis-je. Oh pourquoi, me dit-elle? c'est que tu es si jeune & si remuant; il me souvient de tes vivacités d'hier, tout gêné que tu étois; & à présent que tu ne l'es plus, te corrigeras-tu? j'ai bien de la peine à le croire. Et moi aussi, lui dis-je, car je suis encore plus amoureux que je ne l'étois hier, à cause qu'il me semble que vous êtes encore plus belle.

Fort bien, fort bien! me dit-elle avec un souris; voilà de très-bonnes dispositions, & qui me rassûrent beaucoup. Être seule avec un étourdi comme vous, sans pouvoir sortir; car où est-elle allée, cette sotte femme qui nous laisse? je gagerois qu'il n'y a peut-être que nous ici actuelle-

ment ; ha ! elle n'a qu'à revenir, je ne la querellerai pas mal ; voyez ! je vous prie, à quoi elle m'expose.

Par la mardi ! lui dis-je, vous en parlez bien à votre aise, vous ne sçavez pas ce que c'est que d'être amoureux de vous : ne tient-il qu'à dire aux gens, tenez-vous en repos ? je voudrois bien vous voir à ma place, pour sçavoir ce que vous feriez. Va, va, taîs-toi, dit-elle d'un air badin, j'ai assez de la mienne. Mais encore insistois-je sur le même ton. Eh bien ! à ta place, reprit-elle, je tâcherois apparemment d'être raisonnable. Et s'il ne vous servoit de rien d'y tâcher, répondis-je, qu'en seroit-il ? Oh ! ce qu'il en seroit, dit-elle, je n'en sçais rien, tu m'en demandes trop, je n'y suis pas ; mais qu'importe que tu m'aimes ? ne sçaurois-tu faire comme moi ? je suis raisonnable, quoique je t'aime aussi ; & je ne devrois pas te le dire, car tu n'en feras que plus de folies ; & ce sera ma faute, petit mutin que tu es : voyez comme il me regarde ? où a-t-il pris cette mine-là, ce fripon ? on n'y sçauroit tenir. Parlons de Versailles.

Oh ! que non, répondis-je ; parlons de ce que vous dites que vous m'aimez ; cette parole est si agréable, c'est un charme de l'entendre, elle me

ravit, elle me transporte : quel plaisir ! ah ! que votre chere personne est enchanteresse !

Et en lui tenant ce discours, je levois avidement les yeux sur elle ; elle étoit un peu moins enveloppée qu'à l'ordinaire : il n'y a rien aussi de si friand que ce joli corset-là, m'écriai-je. Allons, allons, petit garçon, ne songez point à cela ; je ne le veux pas, dit-elle.

Et là-dessus elle se raccommodoit assez mal : eh ! ma gracieuse Dame, répartis-je, cela est si bien arrangé, n'y touchez pas : je lui pris les mains alors ; elle avoit les yeux pleins d'amour : elle soupira, me dit, que me veux-tu, la Vallée ? J'ai bien mal fait de ne pas retenir la Remy, une autre fois je la retiendrai, tu n'entends point raison ; recule-toi un peu, voilà des fenêtres dont on peut nous voir.

Et en effet, il y avoit de l'autre côté des vues sur nous ; il n'y a qu'à rentrer dans la chambre, lui dis-je ; il le faut bien, reprit-elle ; mais modere-toi, mon bel enfant, modere-toi : je suis venue ici de si bonne-foi, & tu m'inquiètes avec ton amour.

Je n'ai pourtant que celui que vous m'avez donné, répondis-je ; mais nous voilà debout, cela fatigue, asseyons-nous ; tenez, remettez-vous à

la place où vous étiez quand je suis venu. Quoi ! là, dit-elle ; oh ! je n'oserois, j'y serois trop enfermée, à moins que tu n'appelles la Remy ; appelle-la, je t'en prie : ce qu'elle disoit d'un ton qui n'avoit rien d'opiniâtre, & insensiblement nous nous approchions de l'endroit où je l'avois d'abord trouvée. Où me menes-tu donc, dit-elle, d'un air nonchalant & tendre ? Cependant elle s'asseyoit, & je me jettois à ses genoux, quand nous entendîmes tout-à-coup parler dans la salle.

Et puis le bruit devint plus fort, c'étoit comme une dispute.

Ah ! la Vallée ; qu'est-ce que c'est que cela ? Leve-toi, s'écria Madame de Ferval ; le bruit s'augmente encore. Nous distinguions la voix d'un homme en colere, contre qui Madame Remy, que nous entendions aussi, paroissoit se défendre. Enfin, on mit la clef dans la serrure : la porte s'ouvre, & nous vîmes entrer un homme de trente à trente-cinq ans, très-bien fait, & de fort bonne mine ; qui avoit l'air extrêmement ému. Je tenois la garde de mon épée, & je m'étois avancé au milieu de la chambre, fort inquiet de cette aventure ; mais bien résolu de repousser l'insulte, supposé que c'en fût une qu'on eût envie de nous faire.

A qui en voulez-vous, Monsieur, lui dis-je aussi-tôt? Cet homme, sans me répondre, jette ses yeux sur Madame de Ferval, se calme sur le champ, ôte respectueusement son chapeau, non sans marquer beaucoup d'étonnement, & s'adressant à Madame de Ferval : ah ! Madame, je vous demande mille pardons, dit-il; je suis au désespoir de ce que je viens de faire; je m'attendois à voir une autre Dame à qui je prends intérêt, & je n'ai pas douté que ce ne fût elle que je trouverois ici.

Ah ! vraiment oui ! lui dit Madame Remy, il est bien temps de demander des excuses, & voilà une belle équipée que vous avez fait-là ! Madame qui vient ici, pour affaires de famille, parler à son neveu, qu'elle ne peut voir qu'en secret, avoit grand besoin de vos pardons, & moi aussi !

Vous avez plus tort que moi, lui dit l'homme en question : vous ne m'avez jamais averti que vous receviez ici d'autres personnes que la Dame que j'y cherchois & moi. Je reviens de dîner de la campagne; je passe, j'apperçois un équipage dans la petite rue; je crois qu'à l'ordinaire c'est celui de la Dame que je connois. Je ne lui ai pourtant pas donné de rendez-vous, cela me surprend; je vois même de loin un laquais dont la

livrée me trompe. Je fais arrêter mon carrosse pour sçavoir ce que cette Dame fait ici; vous me dites qu'elle n'y est pas, je vous vois embarrassée: qui est-ce qui ne se seroit pas imaginé à ma place qu'il y avoit du mystere? Au reste, ôtez l'inquiétude que cela a pu donner à Madame, c'est comme si rien n'étoit arrivé; & je la supplie encore une fois de me pardonner, ajouta-t-il, en s'approchant encore plus de Madame de Ferval, avec une action tout-à-fait galante, & qui avoit même quelque chose de tendre.

Madame de Ferval rougit, & voulut retirer sa main qu'il avoit prise, & qu'il baisoit avec vivacité.

Là-dessus je m'avançai, & ne crus pas devoir demeurer muet. Madame ne me paroît pas fâchée, dis-je à ce cavalier: le plus avisé s'abuse; vous l'avez prise pour une autre, il n'y a pas grand mal; elle vous excuse, il ne reste plus qu'à s'en-aller: c'est le plus court, à présent que vous voyez ce qui en est, Monsieur.

Là-dessus il se retourna, & me regarda avec quelque attention; il me semble que vous ne m'êtes pas inconnu, me dit-il; ne vous ai-je pas vu chez Madame une telle?

Il ne parloit, s'il vous plaît, que de la femme

de défunt le Seigneur de notre Village. Cela se pourroit, lui dis je, en rougissant malgré que j'en eusse; & en effet, je commençois à le remettre lui-même. Hé! c'est Jacob, s'écria-t-il alors; je le reconnois; c'est lui-même. Eh! parbleu, mon enfant, je suis charmé de vous voir ici en si bonne posture; il faut que ta fortune ait bien changé de face, pour t'avoir mis à portée d'être en liaison avec Madame: tout homme de condition que je suis, je voudrois bien avoir cet honneur-là comme vous. Il y a quatre mois que je souhaite d'être un peu de ses amis; elle a pu s'en appercevoir, quoique je ne l'aie encore rencontrée que trois ou quatre fois. Mes regards lui ont dit combien elle étoit aimable, je suis né avec le plus tendre penchant pour elle, & je suis bien sûr, mon cher Jacob, que mon amour date avant le tien.

Madame Remy n'étoit pas présente à ce discours, elle étoit passée dans la salle, & nous avoit laissé le soin de nous tirer d'intrigue.

Pour moi, je n'avois plus de contenance, & en vrai benêt je saluois cet homme à chaque mot qu'il m'adressoit; tantôt je tirois un pied, tantôt j'inclinois la tête, & ne sçavois plus ce que je fesois; j'étois démonté: cette assommante époque

de notre connoiſſance, ſon tutoiement, ce paſſage ſubit de l'état d'un homme en bonne fortune où il m'avoit pris, à l'état de Jacob où il me remettoit, tout cela m'avoit renverſé.

A l'égard de Madame de Ferval, il ſeroit difficile de vous dire la mine qu'elle feſoit.

Souvenez-vous que la Remy avoit parlé de moi, comme d'un neveu de cette Dame : ſongez qu'elle étoit dévote, que j'étois jeune; que ſa parure étoit ce jour-là plus mondaine qu'à l'ordinaire, ſon corſet plus galant, moins ſerré, & par conſéquent ſa gorge plus à l'aiſe : ſongez qu'on nous trouvoit enfermés chez une Madame Remy, femme commode, ſujette à prêter ſa maiſon, comme nous l'apprenions; n'oubliez pas que ce Cavalier qui nous ſurprenoit, connoiſſoit Madame de Ferval, étoit ami de ſes amis; & ſur tous ces articles que je viens de dire, voyez la curieuſe révélation qu'on avoit des mœurs de Madame de Ferval! le bel intérieur de conſcience à montrer! que de miſeres miſes au jour! quelles miſeres encore! de celles qui déshonorent le plus une dévote, qui décident qu'elle eſt une hypocrite, une franche friponne; car qu'elle ſoit maligne, vindicative, orgueilleuſe, médiſante, elle fait ſa charge,

& n'en a pas moins droit de tenir sa morgue: tout cela ne jure point avec l'impérieuse austerité de son métier.

Mais se trouver convaincue d'être amoureuse, être surprise dans un rendez-vous gaillard; oh! tout est perdu; voilà la dévote sifflée, il n'y a point de tournure à donner à cela.

Madame de Ferval essaya pourtant d'en donner une, & dit quelque chose pour se défendre; mais ce fut avec un air de confusion si marqué, qu'on voyoit bien que sa cause lui paroissoit désespérée. Aussi n'eut-elle pas le courage de la plaider long-temps.

Vous vous trompez, Monsieur: je vous assûre que vous vous trompez; c'est fort innocemment que je me trouve ici; je n'y suis que pour lui parler à l'occasion d'un service que je voulois lui rendre. Après ce peu de paroles, le ton de sa voix s'altera, ses yeux se mouillerent de quelques larmes, & un soupir lui coupa la parole.

De mon côté, je ne sçavois que dire; ce nom de Jacob qu'il m'avoit rappellé, me tenoit en respect: j'avois toujours peur qu'il n'en recommençât l'apostrophe; & je ne songeois qu'à m'évader du mieux qu'il me seroit possible; car que faire là avec un rival pour qui on ne s'appelle que

Jacob, & cela en présence d'une femme que cet excès de familiarité n'humilioit pas moins que moi? Avoir un amant, c'étoit déjà une honte pour elle, & en avoir un de ce nom-là, c'en étoit deux; il ne pouvoit pas être question entr'elle & Jacob d'une affaire de cœur bien délicate.

De sorte qu'avec l'embarras personnel où je me trouvois, je rougissois encore de voir que j'étois son opprobre, & ainsi je devois être fort mal à mon aise; je cherchois donc un prétexte raisonnable de retraite, quand Madame de Ferval vint à dire qu'elle n'étoit-là que pour me rendre un service.

Et sur le champ, sans donner le temps au Cavalier de répondre; ce sera pour une autre fois, Madame, repris-je: conservez-moi toujours votre bonne volonté, j'attendrai que vous me fassiez sçavoir vos intentions; & puisque vous connoissez Monsieur, & que Monsieur vous connoît, je vais prendre congé de vous: aussi-bien je n'entends rien à cet amour dont il me parle.

Madame de Ferval ne répondit mot, & resta les yeux baissés avec un visage humble & mortifié, sur lequel on voyoit couler une larme ou deux. Ce Cavalier, notre trouble-fête, venoit de lui reprendre la main qu'elle lui laissoit, parce

qu'elle n'osoit la lui ôter sans doute. Le fripon étoit comme l'arbitre de son sort, il pouvoit lui faire justice ou grâce; en un mot, il avoit droit d'être un peu hardi, & elle n'avoit pas le droit de le trouver mauvais.

Adieu donc, Mons Jacob : jusqu'au revoir, me cria-t-il, comme je me retirois. Oh! pour lors, cela me déplut, je perdis patience, & devenu plus courageux, parce que je m'en allois : bon, bon! lui criai-je à mon tour, en hochant la tête, adieu, Mons Jacob! eh bien! adieu, Mons Pierre, serviteur à Mons Nicolas; voilà bien du bruit pour un nom de baptême! Il fit un grand éclat de rire à ma réponse, & je sortis en fermant la porte sur eux de pure colere.

Je trouvai Madame Remy à la porte de la rue. Vous vous en allez donc, me dit-elle? Eh! pardi oui, repris-je : qu'est-ce que vous voulez que je fasse-là à cette heure que cet homme y est, & pourquoi l'avez-vous accoutumé à venir ici? cela est bien désagréable, Madame Remy; on vient de Versailles pour se parler honnêtement chez vous, on prend votre chambre, on croit être en repos; & point du tout, c'est comme si on étoit dans la rue. C'étoit bien la peine de me presser tant; ce n'est pas moi que je regarde là-dedans,

c'eſt Madame de Ferval ; qu'eſt-ce que ce grand je ne ſçais qui va penſer d'elle ? une porte fermée, point de clef à une ſerrure, une femme de bien avec un jeune garçon ; voilà qui a bonne mine !

Eh ! mon Dieu, mon enfant, me dit-elle, j'en ſuis déſolée ; je tenois la clef de votre chambre, quand il eſt arrivé, ſçavez-vous bien qu'il me l'a arrachée des mains ? il n'y a rien à craindre, au ſurplus ; c'eſt un des amis, un fort honnête-homme, qui voit quelquefois ici une Dame de ma connoiſſance : je crois entre nous qu'il ne la haît pas, & l'étourdi qu'il eſt a voulu entrer par jalouſie ; mais qu'eſt-ce que cela fait ? reſtez, je ſuis ſûre qu'il va ſortir. Bon ! lui dis-je, après celui-là un autre : vous avez trop de connoiſſances, Madame Remy.

Oh ! dame, reprit-elle, que voulez-vous ? j'ai une grande maiſon, je ſuis veuve, je ſuis ſeule ; d'honnêtes gens me diſent ; nous avons des affaires enſemble, il ne faut pas qu'on le ſçache, prêtez-nous votre chambre : dirai-je que non, ſur-tout à des gens qui me font plaiſir, qui ont de l'amitié pour moi ? c'eſt encore un beau taudis que le mien pour en être chiche, n'eſt-ce pas ? après cela, quel mal y a-t-il qu'on ait vu Madame de Ferval avec vous chez moi ? Je me repens de

n'avoir pas ouvert tout-d'un-coup, car qu'eſt-ce qu'on en peut dire ? voyons ; d'abord il me vient une Dame : enſuite arrive un garçon, je les reçois tous deux ; les voilà donc enſemble, à moins que je ne les ſépare. Le garçon eſt jeune, eſt-il obligé d'être vieux ? il eſt vrai que la porte étoit fermée : eh bien ! une autre fois elle ſera ouverte : c'eſt tantôt l'un, tantôt l'autre ; où eſt le myſtere ? on l'ouvre quand on entre, on la ferme quand on eſt entré ; pour ce qui eſt de moi, ſi je n'étois pas avec vous, c'eſt que j'étois ailleurs, on ne peut pas être par-tout ; je vas, je viens, je tracaſſe, je fais mon ménage, & ma compagnie cauſe ; & puis, eſt-ce que je ne ſerois pas revenue ? de quoi Madame de Ferval s'embarraſſe-t-elle ? n'ai-je pas dit même que c'étoit votre tante ?

Eh ! vraiment tant-pis, repris-je ; car il ſçait tout le contraire. Pardi ! me dit-elle, le voilà bien ſçavant ! n'avez-vous pas peur qu'il vous faſſe un procès ?

Pendant que la Remy me parloit, je ſongeois à ces deux perſonnes que j'avois laiſſées dans la chambre ; & quoique je fuſſe bien-aiſe d'en être ſorti à cauſe de ce nom de Jacob, j'étois pourtant très-fâché de ce qu'on avoit troublé mon entretien avec Madame de Ferval ; j'en regrettois

la ſuite ; non pas que j'euſſe de la tendreſſe pour elle, je n'en avois jamais eu, quoiqu'il m'eût ſemblé que j'en avois ; je me ſuis déjà expliqué là-deſſus : ce jour-là même je ne m'étois pas ſenti fort empreſſé en venant au fauxbourg ; la rencontre de cette jeune femme à Verſailles avoit extrêmement diminué de mon ardeur pour le rendez-vous.

Mais Madame de Ferval étoit une femme de conſéquence, qui étoit encore très-bien faite, qui étoit fort blanche, qui avoit de belles mains, que j'avois vu négligemment couchée ſur un ſopha, qui m'y avoit jetté d'amoureux regards ; & à mon âge quand on a ces petites conſidérations-là dans l'eſprit, on n'a pas beſoin de tendreſſe pour aimer les gens, & pour voir avec chagrin troubler un rendez-vous comme celui qu'on m'avoit donné.

Il y a bien des amours où le cœur n'a point de part, il y en a plus de ceux-là que d'autres même, & dans le fond c'eſt ſur eux que roule la nature ; & non pas ſur nos délicateſſes de ſentiments qui ne lui ſervent de rien. C'eſt nous le plus ſouvent qui nous rendons tendres, pour orner nos paſſions ; mais c'eſt la nature qui nous rend amoureux ; nous tenons d'elle l'utile que nous enjolivons de l'honnête, j'appelle ainſi le

ſentiment : on n'enjolive pourtant plus gueres ; la mode en eſt aſſez paſſée dans ce temps où j'écris.

Quoi qu'il en ſoit, je n'avois qu'un amour fort naturel ; & comme cet amour-là a ſes agitations, il me déplaiſoit beaucoup d'avoir été interrompu.

Le Cavalier lui a pris la main, il la lui a baiſée ſans façon, & ce drôle-là va devenir bien hardi de ce qu'il nous a ſurpris enſemble, diſois-je en moi-même; car je comprenois à merveille l'abus qu'il pouvoit faire de cela. Madame de Ferval, ci-devant dévote, & maintenant reconnue pour très-profane, pour une femme très-légere de ſcrupules, ne pouvoit plus ſe donner les airs d'être fiere ; le gaillard m'avoit paru aimable, il étoit grand & de bonne mine ; il y avoit quatre mois, diſoit-il, qu'il aimoit la Dame ; il avoit ſurpris le ſecret de ſes mœurs : peut-être ſe vengeroit-il, ſi on le rebutoit : peut-être ſe taîroit-il, ſi on le traitoit avec douceur. Madame de Ferval étoit née douce ; il y avoit ici des raiſons pour l'être : le ſeroit-elle, ne le ſeroit-elle pas ? me voilà là-deſſus dans une émotion que je ne puis exprimer ; me voilà remué par je ne ſçais quelle curioſité inquiette, jalouſe, un peu libertine, ſi vous voulez ;

enfin, très difficile à expliquer. Ce n'est pas du cœur d'une femme qu'on est en peine, c'est de sa personne; on ne songe point à ses sentiments, mais à ses actions; on ne dit point: sera-t-elle infidelle, mais sera-t-elle sage?

Dans ces dispositions, je songeai que j'avois beaucoup d'argent sur moi, que la Remy aimoit à en gagner, & qu'une femme qui ne refusoit pas de louer sa chambre pour deux ou trois heures, voudroit bien pour quelques moments me louer un cabinet, ou quelqu'autre lieu attenant la chambre, si elle en avoit un.

Je suis d'avis de ne pas m'en aller, lui dis-je; & d'attendre que cet homme ait quitté Madame de Ferval: n'auriez-vous pas quelqu'endroit près de celui où ils sont, & où je pourrois me tenir; je ne vous demande pas ce plaisir-là pour rien, je vous paierai; & c'étoit en tirant de l'argent de ma poche, que je lui parlois ainsi.

Oui-dà, dit-elle, en regardant un demi-louis d'or que je tenois; il y a justement un petit retranchement qui n'est séparé de la chambre que par une cloison, & où je mets de vieilles hardes; mais montez plutôt à mon grenier, vous y serez mieux.

Non

Non, non, lui dis-je; le retranchement me suffit; je serai plus près de Madame de Ferval, & quand l'autre la quittera, je le sçaurai tout-d'un coup. Tenez, voilà ce que je vous offre; le voulez-vous? ajoutai-je, en lui présentant mon demi-louis, non sans me reprocher un peu de le dépenser ainsi, car voyez quel infidele emploi de l'argent de Madame de la Vallée! j'en étois honteux; mais je tâchai de n'y prendre pas garde, afin d'avoir moins de tort.

Hélas! il ne falloit rien pour cela, me dit la Remy, en recevant ce que je lui donnois; c'est une bonté que vous avez, & je vous en suis obligée: venez, je vais vous mener dans ce petit endroit: mais ne faites point de bruit au moins, & marchez doucement en y allant; n'est pas nécessaire que nos gens y entendent personne; il sembleroit qu'il y auroit du mystere.

Oh! ne craignez rien, lui dis-je; je n'y remuerai pas. Et tout en parlant nous revînmes dans la salle. Ensuite elle poussa une porte qui n'étoit couverte que d'une tapisserie; & par où l'on entroit dans ce petit retranchement où je me mis.

J'étois-là en effet, à-peu-près comme si j'avois été dans la chambre; il n'y avoit rien de si mince

que les planches qui m'en féparoient, de forte qu'on ne pouvoit refpirer fans que je l'entendiffe. Je fus pourtant bien deux minutes fans pouvoir démêler ce que l'homme en queftion difoit à Madame de Ferval ; car c'étoit lui qui parloit : mais j'étois fi agité dans ce premier moment, j'avois un fi grand battement de cœur, que je ne pus d'abord donner d'attention à rien ; je me méfiois un peu de Madame de Ferval ; & ce qui eft de plaifant, c'eft que je m'en méfiois à caufe que je lui avois plû : c'étoit cet amour dont elle s'étoit éprife en ma faveur, qui, bien loin de me raffurer, m'apprenoit à douter d'elle.

Je préte donc attentivement l'oreille, & on va voir une converfation qui n'eft convenable qu'avec une femme qu'on n'eftime point, mais qu'à force de galanterie on apprivoife aux impertinences qu'on lui débite, & qu'elle mérite ; il me fembla d'abord que Madame de Ferval foupiroit.

De grâce, Madame, affeyez-vous un inftant, lui dit-il, je ne vous laifferai point dans l'état où vous êtes ; dites-moi de quoi vous pleurez, de quoi s'agit-il ? Que craignez-vous de ma part, & pourquoi me haïffez-vous, Madame ? Je ne vous haïs point, Monfieur, dit-elle en fanglotant un peu ; & fi je pleure, ce n'eft pas que j'aie rien à

me reprocher : mais voici un accident bien malheureux pour moi, d'autant plus qu'il s'y trouve des circonſtances où je n'ai point de part ; cette femme nous avoit enfermés, & je ne le ſçavois pas ; elle vous a dit que ce jeune homme étoit mon neveu, elle a parlé de ſon chef ; & dans la ſurpriſe où j'en ai été moi-même, je n'ai pas eu le temps de l'en dédire : je ne ſçais pas la fineſſe qu'elle y a entendue, & tout cela retombe ſur moi pourtant ; il n'y a rien que vous ne puiſſiez en imaginer, & en dire ; & voilà pourquoi je pleure.

Oui, Madame, reprit-il ; je conviens qu'avec un homme ſans caractere, & ſans probité, vous auriez raiſon de pleurer, & que cette aventure-ci pourroit vous faire un grand tort, ſur-tout à vous qui vivez plus retirée qu'une autre : mais, Madame, commencez par croire qu'une action dont vous n'auriez pour témoin que vous-même, ne feroit pas plus ignorée que le ſera cet évènement-ci avec un témoin comme moi ; ayez donc l'eſprit en repos de ce côté-là ; ſoyez auſſi tranquille que vous l'étiez avant que je vinſſe : puiſqu'il n'y a que moi qui vous ai vue, c'eſt comme ſi vous n'aviez été vue de perſonne : il n'y a qu'un méchant qui pourroit parler, & je ne le ſuis point ; je ne ſe-

rois pas tenté de l'être avec mon plus grand ennemi ; vous avez affaire à un honnête-homme, à un homme incapable d'une lâcheté ; & c'en seroit une indigne, affreuse, que celle de vous trahir dans cette occasion-ci.

Voilà qui est fini, Monsieur ; vous me rassurez, répondit Madame de Ferval : vous dites que vous êtes un honnête-homme, & il est vrai que vous paroissez l'être ; quoique je vous connoisse fort peu, je l'ai toujours pensé de même. Les gens chez qui nous nous sommes vus, vous le diroient. Il ne faudroit compter sur la physionomie de personne, si vous me trompiez. Au reste, Monsieur, en gardant le silence, non-seulement vous satisferez à la probité qui l'exige, mais vous rendrez encore justice à mon innocence ; il n'y a ici que les apparences contre moi, soyez-en persuadé, je vous prie.

Ah ! Madame, reprit-il alors, vous vous méfiez encore de moi, puisque vous songez à vous justifier. Eh ! de grace, une peu plus de confiance ; j'ai intérêt de vous en inspirer : ce seroit autant de gagné sur votre cœur, & vous en seriez moins éloignée d'avoir quelque retour pour moi.

Du retour pour vous, dit-elle, avec un ton d'affliction ! vous me tenez-là un terrible discours;

il eſt bien dur pour moi d'y être expoſée, vous me l'auriez épargné en tout autre temps; mais vous croyez qu'il vous eſt permis de tout dire dans la ſituation où je me trouve; & vous abuſez des raiſons que j'ai de vous ménager, je le vois bien.

Par parentheſe, n'oubliez pas que j'étois-là, & qu'en entendant parler ainſi Madame de Ferval, je me ſentois inſenſiblement changer pour elle, que ma façon de l'aimer s'ennobliſſoit pour ainſi dire, & devenoit digne de la ſageſſe qu'elle montroit.

Non, Madame, ne me ménagez point, s'écria-t-il, rien ne vous y engage; ma diſcrétion, dans cette affaire-ci, eſt une choſe à part; elle me regarde encore plus que vous; je me déshonorerois ſi je parlois: quoi! vous croyez qu'il faut que vous achetiez mon ſilence! en vérité, vous me faites injure: non, Madame, je vous le répete, quelle que ſoit la façon dont vous me traitiez, il n'importe pour le ſecret de votre aventure; & ſi dans ce moment-ci vous voulez que je m'en-aille, ſi je vous déplais, je pars.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas là ce que je veux dire, reprit-elle; le reproche que je vous fais, ne ſignifie pas que vous me déplaiſez, ce n'eſt pas même votre amour qui me fait de la peine. On

eſt libre d'en avoir pour qui l'on veut, une femme ne ſçauroit empêcher qu'on en ait pour elle, & celui d'un homme comme vous eſt plus ſupportable que celui d'un autre; j'aurois ſeulement ſouhaité que le vôtre eût paru dans une autre occaſion, parce que je n'aurois pas eu lieu de penſer que vous tirez une ſorte d'avantage de ce qui m'arrive, tout injuſte qu'il ſeroit de vous en prévaloir; car aſſurément il n'y auroit rien de ſi injuſte : vous ne voulez pas le croire, mais je vous dis vrai.

Ah ! que j'en ſerois fâché que vous diſſiez vrai, Madame, reprit-il vivement ! De quoi eſt-il queſtion ? d'avoir eu quelque goût pour ce jeune homme : ah ! que vous êtes aimable, faite comme vous êtes, d'avoir encore le mérite d'être un peu ſenſible !

Eh ! non, Monſieur, lui dit-elle, ne le croyez point; il ne s'agit point de cela, je vous jure.

Il me ſembla qu'alors il ſe jettoit à ſes genoux, & que l'interrompant : ceſſez de vouloir me déſabuſer, lui dit-il; avec qui vous juſtifiez-vous ? ſuis-je d'un âge & d'un caractere à vous faire un crime de votre rendez-vous ? Penſez-vous que je vous en eſtime moins, parce que vous êtes capable de ce qu'on appelle une foibleſſe ? Eh !

tout ce que j'en conclus au contraire, c'est que vous avez le cœur meilleur qu'une autre; plus on a de ſenſibilité, plus on a l'âme généreuſe, & par conſéquent eſtimable; vous n'en êtes que plus charmante en tout ſens: c'eſt une grâce de plus dans votre ſexe, que d'y être ſuſceptible de ces foibleſſes-là: (petite morale bonne à débiter chez Madame Remy, mais il falloit bien dorer la pilule:) vous m'avez touché dès la premiere fois que je vous ai vue, continua-t-il; vous le ſçavez: je vous regardois avec un plaiſir infini; vous vous en êtes apperçûe: j'ai lu plus d'une fois dans vos yeux que vous m'entendiez; avouez-le, Madame.

Il eſt vrai, dit-elle, d'un ton plus calme, que je ſoupçonnois quelque choſe; (& moi je ſoupçonnois, à ces deux petits mots, que je redeviendrois ce que j'avois été pour elle.) Oui, je vous aimois, ajouta-t-il, toute triſte, toute ſolitaire, toute ennemie du commerce des hommes que je vous croyois; & ce n'eſt point cela, je me trompois; Madame de Ferval eſt née tendre, eſt née ſenſible; elle peut elle-même ſe prendre de goût pour qui l'aimera; elle en a eu pour ce jeune homme; il ne ſeroit donc pas impoſſible qu'elle en eût pour moi qui la cherche & qui la préviens;

peut-être en avoit-elle avant que ceci arrivât; & en ce cas, pourquoi me le cacheriez-vous, ou pourquoi n'en auriez-vous plus? Qu'ai-je fait pour être puni? Qu'avez vous fait pour être obligée de dissimuler? De quoi rougirez-vous? Où est le tort que vous avez? Dépendez-vous de quelqu'un? Avez-vous un mari? N'êtes-vous pas veuve, & votre maitresse? Y a-t-il rien à redire à votre conduite? N'avez-vous pas pris dans cette occasion ci les mesures les plus sages? & faut-il vous désespérer, vous imaginer que tout est perdu, parce que le hasard m'amene ici; moi que vous pouvez traiter comme vous voudrez; moi qui suis homme d'honneur & raisonnable; moi qui vous adore, & que vous ne haïriez peut-être pas, si vous ne vous allarmiez point d'une chose qui n'est rien, précisément rien, & dont il n'y a qu'à rire dans le fond, si vous m'estimez un peu?

Ah! dit ici Madame de Ferval, avec un soupir qui fesoit espérer un accommodement; que vous m'embarrassez, Monsieur le Chevalier! je ne sçais que vous répondre; car il n'y a pas moyen de vous ôter vos idées, & vous êtes un étrange homme de vous mettre dans l'esprit que j'ai jetté les yeux sur ce garçon; (notez qu'ici mon cœur se retire & ne se mêle plus d'elle.)

Eh bien! ſoit, il n'en eſt rien, reprit-il: d'où vient que je vous en parle? Ce n'eſt que pour faciliter nos entretiens, pour abréger les longueurs: tout ce que cet évènement-ci peut avoir d'heureux pour moi, c'eſt que, ſi vous le voulez, il nous met tout d'un-coup en état de nous parler avec franchiſe. Sans cette aventure, il auroit fallu que je ſoupiraſſe long-temps, avant que de vous mettre en droit de m'écouter, ou de me dire le moindre mot favorable; au-lieu qu'à préſent nous voilà tout portés, il n'y a plus que votre goût qui décide; & puiſqu'on peut vous plaire, & que je vous aime, à quoi dois-je m'attendre? Que ferez-vous de moi? prononcez, Madame.

Que ne me dites-vous cela ailleurs, répondit-elle? Cette circonſtance-ci me décourage; je m'imagine toujours que vous en profitez, & je voudrois que vous n'euſſiez ici pour vous que mes diſpoſitions.

Vos diſpoſitions! s'écria-t-il, pendant que j'étois indigné dans ma niche. Ah! Madame, ſuivez-les, ne les contraignez pas; vous me mettez au comble de la joie; ſuivez-les; & ſi, malgré tout ce que je vous ai dit, vous me craignez encore, ſi ma parole ne vous a pas tout-à-fait raſ-

furée : eh bien ! qu'importe ; oui, craignez-moi ; doutez de ma difcrétion, j'y confens, je vous paffe cette injure ; pourvu qu'elle ferve à hâter ces difpofitions dont vous me parlez & qui me raviffent ; oui, Madame, il faut me ménager, vous ferez bien ; j'ai envie de vous le dire moi-même ; je fens qu'à force d'amour on peut manquer de délicateffe ; je vous aime tant que je n'ai pas la force de refufer ce petit fecours contre vous : je n'en aurois pourtant pas befoin, fi vous me connoiffiez, & je devrois tout à l'amour ; oubliez donc que nous fommes ici, fongez que vous m'auriez aimé tôt ou tard, puifque vous y étiez difpofée, & que je n'aurois rien négligé pour cela.

Je ne m'en défends point, dit-elle, je vous diftinguois ; j'ai plus d'une fois demandé de vos nouvelles.

Eh bien ! dit-il avec feu, louons-nous donc de cette aventure, il n'y a point à héfiter, Madame. Quand je fonge, répondit-elle, que c'eft un engagement qu'il s'agit de prendre ; un engagement, Chevalier ! cela me fait peur. Penfez de moi comme il vous plaira : quelles que foient vos idées, je ne les combats plus ; mais il n'en eft pas moins vrai que la vie que je mene eft bien éloignée de ce que vous me demandez ; &

puiſqu'enfin il faut tout dire, ſçavez-vous bien que je vous fuyois, que je me ſuis plus d'une fois abſtenue d'aller chez les gens chez qui je vous rencontrois ? Je n'y ai pourtant encore été que trop ſouvent.

Quoi! dit-il, vous me fuyiez, pendant que je vous cherchois; vous me l'avouez, & je ne profiterois pas du haſard qui m'en venge, & je vous laiſſerois la liberté de me fuir encore : non, Madame, je ne vous quitte point que je ne ſois ſûr de votre cœur, & qu'il ne m'ait mis à l'abri de cette cruauté-là. Non, vous ne m'échapperez plus: je vous adore, il faut que vous m'aimiez, il faut que vous me le diſiez, que je le ſçache, que je n'en puiſſe douter. Quelle impétuoſité ! s'écria-t-elle, comme il me perſécute ! ah! Chevalier, quel tyran vous êtes, & que je ſuis imprudente de vous en avoir tant dit!

Eh! répondit-il avec douceur, qu'eſt-ce qui vous arrête ? Qu'a-t-il donc de ſi terrible pour vous, cet engagement que vous redoutez tant ? Ce ſeroit à moi à le craindre; ce n'eſt pas vous qui riſquez de voir finir mon amour, vous êtes trop aimable pour cela; c'eſt moi qui le ſuis mille fois moins que vous, & par-là ſuis expoſé à la douleur de voir finir le vôtre, ſans qu'il y ait

de votre faute, & que je puiſſe m'en plaindre; mais n'importe, ne m'aimaſſiez-vous qu'un jour, ces beaux yeux noirs qui m'enchantent ne duſſent-ils jetter ſur moi qu'un ſeul regard un peu tendre, je me croirois encore trop heureux.

Et moi qui l'écoutois, vous ne ſçauriez vous figurer de quelle beauté je les trouvois, dans ma colere, ces beaux yeux noirs dont il feſoit l'éloge.

C'eſt bien à vous, vraiment, à parler de fidélité, lui dit-elle! m'aimeriez-vous aujourd'hui, ſi vous n'étiez pas un inconſtant? N'étoit ce pas une autre que moi que vous cherchiez ici? Je ne vous demanderai point qui elle eſt, vous êtes trop honnéte-homme pour me le dire, & je ne dois pas le ſçavoir; mais je ſuis perſuadée qu'elle eſt aimable, & vous la quittez pourtant; cela eſt-il de bon augure pour moi?

Que vous vous rendez peu de juſtice, & quelle comparaiſon vous faites, répondit-il! Y avoit-il ſix mois que je vous voyois avant que je vous aimaſſe? Quelle différence entre une perſonne qu'on aime, parce qu'on ne ſçauroit faire autrement, parce qu'on eſt né avec un penchant naturel & invincible pour elle (c'eſt de vous que je parle), & une femme à qui on ne s'ar-

rête que parce qu'il faut faire quelque chose, que parce que c'est une de ces coquettes qui s'avisent de s'adresser à vous, qui ne sçauroient se passer d'amants ; à qui on parle d'amour, sans qu'on les aime ; qui s'imaginent vous aimer elles-mêmes, seulement parce qu'elles vous le disent ; & qui s'engagent avec vous par oisiveté, par caprice, par vanité, par étourderie, par un goût passager que je n'oserois vous expliquer, & qui ne mérite pas que je vous en entretienne ; enfin par tout ce qui vous plaira. Quelle différence, encore une fois, entre une aussi fade, aussi languissante, aussi peu digne liaison, & la vérité des sentiments que j'ai pris pour vous dès que je vous ai vue, dont je me serois fort bien passé, & que j'ai gardés contre toute apparence de succès ! distinguons les choses, je vous prie, ne confondons point un simple amusement avec une inclination sérieuse, & laissons-là cette chicane.

Je me lasse de dire que Madame de Ferval soupira ; elle fit pourtant encore un soupir ici : & il est vrai que chez les femmes ces situations-là en fourmillent, de faux ou de véritables.

Que vous êtes pressant, Chevalier ! dit-elle, après ; je conviens que vous êtes aimable, &

que vous ne l'êtes que trop. N'eſt-ce pas aſſez ? faut-il encore vous dire qu'on pourra vous aimer? A quoi cela reſſemblera-t-il ? ne ſoupçonnerez-vous pas vous-même que vous ne devez ce que je vous dis d'obligeant qu'à mon aventure ? encore ſi j'avois été prévenue de cet amour-là, ce que j'y répondrois aujourd'hui auroit meilleure grâce, & vous m'en ſçauriez plus de gré auſſi; mais s'entendre dire qu'on eſt aimée, avouer ſur le champ qu'on le veut bien, & tout cela dans l'eſpace d'une demi-heure; en vérité il n'y a rien de pareil; je crois qu'il faudroit un petit intervalle, & vous n'y perdriez point, Chevalier.

Eh! Madame, vous n'y ſongez pas, reprit-il; ſouvenez-vous donc qu'il y a quatre mois que je vous aime, que mes yeux vous en entretiennent, que vous y prenez garde, & que vous me diſtinguez, dites-vous; quatre mois! les bienſéances ne ſont-elles pas ſatisfaites? Eh! de grâce, plus de ſcrupules; vous baiſſez les yeux, vous rougiſſez (& peut-être ne ſuppoſoit-il le dernier que pour lui faire honneur;) m'aimez-vous un peu, voulez-vous que je le croye? oui, n'eſt-ce pas? encore un mot pour plus de ſûreté.

Quel enchanteur vous êtes, répondit-elle! voilà qui eſt étonnant, j'en ſuis honteuſe: non,

il n'y a rien d'impoſſible après ce qui m'arrive; je penſe que je vous aimerai.

Eh! pourquoi me remettre, dit-il, & ne pas m'aimer tout-à-l'heure? Mais, Chevalier, ajouta-t-elle, vous qui parlez, ne me trompez-vous pas? m'aimez-vous vous-même autant que vous le dites? n'êtes-vous pas un fripon? vous êtes ſi aimable que j'en ai peur, & j'héſite.

Ah! nous y voilà, m'écriai-je involontairement, ſans ſçavoir que je parlois haut, & emporté par le ton avec lequel elle prononça ces dernieres paroles; auſſi étoit-ce un ton qui accordoit ce qu'elle lui diſputoit encore un peu dans ſes expreſſions.

Le bruit que je fis me ſurprit moi-même; & auſſi-tôt je me hâtai de ſortir de mon retranchement pour m'eſquiver; en me ſauvant, j'entendis Madame de Ferval, qui crioit à ſon tour: ah! Monſieur le Chevalier, c'eſt lui qui nous écoute.

Le Chevalier ſortit de la chambre, il fut long-temps à ouvrir la porte; & puis, qui eſt-ce qui eſt-là? dit-il; mais j'allai ſi vîte que j'étois déjà dans l'allée, quand il m'apperçut. La Remy filoit, je penſe, à la porte de la rue; & voyant que je me retirois avec précipitation; qu'eſt-ce que

c'eſt donc que cela, me dit-elle? qu'avez-vous fait? vos deux Locataires vous le diront, lui répondis-je bruſquement & ſans la regarder; & puis je marchai dans la rue d'un pas ordinaire.

Si je me ſauvai au reſte, ce n'eſt pas que je craigniſſe le Chevalier; ce n'étoit que pour éviter une ſcene qui ſeroit ſans doute arrivée avec Jacob; car s'il ne m'avoit pas connu, ſi j'avois pu figurer comme Monſieur de la Vallée, il eſt certain que je ſerois reſté, & qu'il n'auroit pas même été queſtion du retranchement où je m'étois mis.

Mais il n'y avoit que quatre ou cinq mois qu'il m'avoit vu Jacob; le moyen de tenir tête à un homme qui avoit cet avantage-là ſur moi! ma métamorphoſe étoit de trop fraîche date. Il y a de certaines hardieſſes que l'homme qui eſt né avec du cœur ne ſçauroit avoir; &, quoiqu'elles ne ſoient peut-être pas des inſolences, il faut pourtant, je crois, être né inſolent, pour en être capable.

Quoi qu'il en ſoit, ce ne fut pas manque d'orgueil que je pliai dans cette occaſion-ci: mais mon orgueil avoit de la pudeur, & voilà pourquoi il ne tint pas.

Me voici donc ſorti de chez la Remy avec beaucoup de mépris pour Madame de Ferval;

mais

mais avec beaucoup d'estime pour sa figure ; & il n'y a rien là d'étonnant : il n'est pas rare qu'une maitresse coupable en devienne plus piquante. Vous croyez à présent que je poursuis mon chemin, & que je retourne chez moi. Point du tout, une nouvelle inquiétude me prend : voyons ce qu'ils deviendront, dis-je en moi-même, à présent que je les ai interrompus ; je les ai quitté bien avancés ; quel parti prendra-t-elle cette femme ? aura-t-elle le courage de demeurer ?

Et là-dessus j'entre dans l'allée d'une maison éloignée de cinquante pas de celle de la Remy, & qui étoit vis-à-vis la petite rue où Madame de Ferval avoit laissé son carrosse. Je me tapis là, d'où je jettois les yeux, tantôt sur cette petite rue, tantôt sur la porte par où je venois de sortir ; toujours le cœur ému, mais ému d'une maniere plus pénible que chez la Remy, où j'entendois du moins ce qui se passoit, & entendois si bien que c'étoit presque voir ; ce qui fesoit que je sçavois à quoi m'en tenir : mais je ne fus pas long-temps en peine, & je n'avois pas attendu quatre minutes, quand je vis Madame de Ferval sortir par la porte du Jardin, & rentrer dans son carrosse. Après quoi parut de l'autre côté mon homme, qui entra

dans le ſien, & que je vis paſſer. Ce qui me calma ſur le champ.

Tout ce qui me reſta pour Madame de Ferval, ce fut ce qu'ordinairement on appelle un goût; mais un goût tranquille, & qui ne m'agita plus: c'eſt-à-dire que, ſi on m'avoit laiſſé en ce moment le choix des femmes, ç'auroit été elle à qui j'aurois donné la préférence.

Vous jugez bien que tout ceci rompoit notre commerce; elle ne devoit pas elle-même ſouhaiter de me revoir, inſtruit comme je l'étois de ſon caractere: auſſi ne ſongeois-je pas à aller chez elle. Il étoit encore de bonne heure; Madame de Fécour m'avoit recommandé de lui donner au plutôt des nouvelles de mon voyage de Verſailles, & je pris le chemin de ſa maiſon avant que de retourner chez moi; j'y arrive.

Il n'y avoit aucun de ſes gens dans la cour, ils étoient apparemment diſperſés; je ne vis pas même le Portier, pas une femme en haut. Je traverſai tout ſon appartement ſans rencontrer perſonne, & je parvins juſqu'à une chambre, dans laquelle j'entendois ou parler ou lire; car c'étoit une continuité de ton qui reſſembloit plus à une lecture qu'à un langage de converſation. La porte

n'étoit que pouſſée, je ne penſois pas que ce fût la peine de frapper à une porte à demi ouverte, & j'entrai tout de ſuite à cauſe de la commodité.

J'avois ſoupçonné juſte; on liſoit au chevet du lit de Madame de Fécour qui étoit couchée. Il y avoit une vieille femme-de-chambre aſſiſe au pied de ſon lit, un laquais debout auprès de la fenêtre; & c'étoit une grande Dame, laide, maigre, d'une phyſionomie ſéche, ſévere & critique, qui liſoit.

Ah! mon Dieu, dit-elle en pigriêche, & s'interrompant, quand je fus entré, eſt-ce que vous n'avez pas fermé cette porte, vous autres? il n'y a donc perſonne là-bas pour empêcher de monter? ma ſœur eſt-elle en état de voir du monde?

Le compliment n'étoit pas doux; mais il s'ajuſtoit à merveille à l'air de la perſonne qui le prononçoit; ſa mine & ſon accueil étoient faits pour aller enſemble.

Elle n'avoit pourtant pas l'air d'une dévote, celle-là; & comme je l'ai connue depuis, j'ai envie de vous dire en paſſant à quoi elle reſſembloit.

Imaginez-vous de ces laides femmes qui ont bien ſenti qu'elles ſeroient négligées dans le monde, qu'elles auroient la mortification de voir plaire les autres, & de ne plaire jamais; & qui, pour éviter

cet affront-là, pour empêcher qu'on ne voie la vraie cause de l'abandon où elles resteront, disent en elles-mêmes, sans songer à Dieu ni à ses Saints: distinguons-nous par des mœurs austeres; prenons une figure inaccessible; affectons une fiere régularité de conduite, afin qu'on se persuade que c'est ma sagesse, & non pas mon visage qui fait qu'on ne me dit mot. „

Et effectivement cela réussit quelquefois; & la Dame en question passoit pour une femme hérissée de cette espece de sagesse-là.

Comme elle m'avoit déplû dès le premier coup-d'œil, son discours ne me démonta point: il me parut convenable; &, sans faire d'attention à elle, je saluai Madame de Fécour, qui me dit: ah! c'est vous, Monsieur de la Vallée; approchez, approchez: ne querellez point, ma sœur; il n'y a point de mal, je suis bien-aise de le voir.

Eh! mon Dieu, Madame, lui répondis-je; comme vous voilà! je vous quittai hier en si bonne santé. Cela est vrai, mon enfant, reprit-elle assez bas; on ne pouvoit pas se mieux porter: j'allai même souper en compagnie, où je mangeai beaucoup, & de fort bon appétit. J'ai pourtant pensé mourir cette nuit, d'une colique si violente qu'on a cru qu'elle m'emporteroit, & qui m'a laissé la

fièvre avec des accidents très-dangereux, dit-on. J'étouffe de temps en temps, & on eſt d'avis de me confeſſer ce ſoir : il faut bien que la choſe ſoit ſérieuſe ; & voilà ma ſœur, qui, heureuſement pour moi, arriva hier de la campagne, & qui avoit tout-à-l'heure la bonté de me lire un chapitre de l'Imitation : cela eſt fort beau. Eh bien ! Monſieur de la Vallée ; contez-moi votre voyage : êtes-vous content de M. de Fécour ? voici un accident qui vient fort mal-à-propos pour vous ; car je l'aurois preſſé. Que vous a-t-il dit ? J'ai tant de peine à reſpirer, que je ne ſçaurois plus parler ; aurez-vous un emploi ? c'eſt pour Paris que je l'ai demandé.

Eh ! ma ſœur, lui dit l'autre, tenez-vous en repos ; & vous, Monſieur, ajouta-t-elle en m'adreſſant la parole, allez-vous-en, je vous prie. Vous voyez bien qu'il s'agit d'autre choſe ici que de vos affaires ; & il ne falloit pas entrer ſans ſçavoir ſi vous le pouviez.

Doucement, dit la malade, en reſpirant à pluſieurs repriſes, & pendant que je ſeſois la révérence pour m'en-aller ; doucement, il ne ſçavoit pas comment j'étois, le pauvre garçon ! adieu donc, Monſieur de la Vallée. Hélas ! c'eſt lui qui ſe porte bien ! voyez qu'il a l'air frais ! mais

il n'a que vingt ans. Adieu, adieu ; nous nous reverrons ; ceci ne sera rien, je l'espere. Et moi, Madame, je le souhaite de tout mon cœur, lui dis-je en me retirant, & ne saluant qu'elle ; aussi-bien l'autre, à vue de pays, eût-elle reçu ma révérence en ingrate, & je sortis pour aller chez moi.

Remarquez, chemin fesant, l'inconstance des choses de ce monde. La veille j'avois deux maîtresses, ou si vous voulez deux amoureuses ; le mot de *maîtresse* signifie trop ici : communément il veut dire une femme qui a donné son cœur, & qui veut le vôtre : & les deux personnes dont je parle ne m'avoient, je pense, ni donné le leur ; ni ne s'étoient souciées d'avoir le mien, qui ne s'étoit pas non plus soucié d'elles.

Je dis les deux personnes : car je crois pouvoir compter Madame de Fécour, & la joindre à Madame de Ferval ; & en vingt-quatre heures de temps en voilà une qu'on me souffle, que je perds en la tenant, & l'autre qui se meurt : car Madame de Fécour m'avoit paru mourante ; & supposons qu'elle en réchappât, nous allions être quelque temps sans nous voir : son amour n'étoit qu'une fantaisie, les fantaisies se passent, & puis n'y avoit-il que moi de gros garçon à Paris,

qui fût joli & qui n'eût que vingt ans ?

C'en étoit donc fait de ce côté-là, suivant toute apparence ; & je ne m'en embarrassois gueres. La Fécour, avec son énorme gorge, m'étoit fort indifférente ; il n'y avoit que cette hypocrite de Ferval qui m'eût un peu remué.

Elle avoit des grâces naturelles. Par-dessus cela, elle étoit fausse dévote ; & ces femmes-là, en fait d'amour, ont quelque chose de plus piquant que les autres : il y a dans leurs façons je ne sçais quel mélange indéfinissable de mystere, de fourberie, d'avidité libertine & solitaire, & en même temps de retenue qui tente extrêmement. Vous sentez qu'elles voudroient jouir furtivement du plaisir de vous aimer, & d'être aimées sans que vous y prissiez garde, ou qu'elles voudroient du moins vous persuader que, dans tout ce qui se passe, elles sont vos dupes, & non pas vos complices.

Revenons : je m'en retourne enfin chez moi ; je vais retrouver Madame de la Vallée qui m'aimoit tant, & que toutes mes dissipations n'empêchoient pas que je n'aimasse, & à cause de ses agréments, (car elle en avoit) & à cause de cette pieuse tendresse qu'elle avoit pour moi.

Je crois pourtant que je l'aurois aimée davantage, si je n'avois été que son amant ; (j'appelle

aimer d'amour :) mais quand on a d'auſſi grandes obligations à une femme que je lui en avois, en vérité ce n'eſt pas avec de l'amour qu'un bon cœur les paye ; il ſe pénétre de ſentiments plus ſérieux, il ſent de l'amitié & de la reconnoiſſance : auſſi en étois-je plein, & je penſe que l'amour en ſouffroit un peu.

Quand je ſerois revenu du plus long voyage, Madame de la Vallée ne m'auroit pas revu avec plus de joie qu'elle en marqua. Je la trouvai priant Dieu pour mon heureux retour ; & il n'y avoit pas plus d'une heure, à ce qu'elle me dit, qu'elle étoit revenue de l'Egliſe, où elle avoit paſſé une partie de l'après-dîner, toujours à mon intention ; car elle ne parloit plus à Dieu que de moi ſeul : &, à la vérité, c'étoit toujours lui parler pour elle dans un autre ſens.

Le motif de ſes prieres, quand j'y ſonge, devoit pourtant être quelque choſe de fort plaiſant : je ſuis ſûr qu'il n'y en avoit pas une où elle ne dît : conſervez-moi mon mari ; ou bien, je vous remercie de me l'avoir donné : ce qui, à le bien rendre, ne ſignifioit autre choſe, ſinon : mon Dieu, conſervez-moi les douceurs que vous m'avez procurées par le ſaint mariage ; ou, je vous rends mille actions de grâce de ces douceurs que je

goûte en tout bien & tout honneur par votre sainte volonté, dans l'état où vous m'avez mise.

Et jugez combien de pareilles prieres étoient ferventes ! les dévots n'aiment jamais tant Dieu que lorsqu'ils en ont obtenu leurs petites satisfactions temporelles ; & jamais on ne prie mieux que quand l'esprit & la chair sont contents & prient ensemble ; il n'y a que lorsque la chair languit, souffre & n'a pas son compte, & qu'il faut que l'esprit soit dévot tout seul, qu'on a de la peine.

Mais Madame de la Vallée n'étoit pas dans ce cas-là, elle n'avoit rien à souhaiter, ses satisfactions étoient légitimes, elle pouvoit en jouir en conscience ; aussi sa dévotion en avoit-elle augmenté de moitié, sans en être apparemment plus méritoire, puisque c'étoit le plaisir de posséder ce cher mari, ce gros brunet, comme elle m'appelloit quelquefois, & non pas l'amour de Dieu, qui étoit l'âme de sa dévotion.

Nous soupâmes chez notre Hôtesse, qui, de la maniere dont elle en agissoit, me parut cordialement amoureuse de moi, sans qu'elle s'en apperçût elle-même peut-être. La bonne-femme me trouvoit à son gré, & le témoignoit tout de suite, comme elle le sentoit.

Oh ! pour cela, Madame de la Vallée, il n'y a rien à dire ; vous avez pris-là un mari de bonne mine, un gros dodu que tout le monde aimera : moi, à qui il n'eſt rien, je l'aime de tout mon cœur, diſoit-elle. Et puis un moment après : vous ne devez pas avoir regret de vous être mariée ſi tard ; vous n'auriez pas mieux choiſi il y a vingt ans, au moins ; & mille autres naïvetés de la même force qui ne divertiſſoient pas beaucoup Madame de la Vallée, ſur-tout quand elles tomboient ſur ce mariage tardif, & qu'elles la harceloient ſur ſon âge.

Mais, mon Dieu ! Madame, lui répondoit-elle, d'un ton doux & bruſque, je conviens que j'ai bien choiſi ; je ſuis fort ſatisfaite de mon choix, très-ravie qu'il vous plaiſe. Au ſurplus, je ne me ſuis pas mariée ſi tard, que je ne me ſois encore mariée fort à propos, ce me ſemble : on eſt fort bonne à marier à mon âge. N'eſt-ce pas, mon ami ? ajouta-t-elle en mettant ſa main dans la mienne, & en me regardant avec des yeux qui me diſoient confidemment : tu m'as paru content.

Comment donc, ma chere femme, ſi vous êtes bonne, répondois-je ! & à quel âge eſt-on meilleure & plus ragoûtante, s'il vous plaît ? Là-

deſſus elle ſourioit, me ſerroit la main, & finiſſoit par demander, preſque en ſoupirant, quelle heure eſt-il? pour ſçavoir s'il n'étoit pas temps de ſortir de table; c'étoit-là ſon refrein.

Quant à l'autre petite perſonne, la fille de Madame d'Alain, je la voyois qui, du coin de l'œil, obſervoit notre chaſte amour, & qui ne le voyoit pas, je penſe, d'un regard auſſi innocent qu'il l'étoit. Agathe avoit le bras & la main paſſables; & je remarquois que la friponne jouoit d'induſtrie pour les mettre en vue le plus qu'elle pouvoit, comme ſi elle avoit voulu me dire: regardez, votre femme a-t-elle rien qui vaille cela?

C'eſt pour la derniere fois que je fais ces ſortes de détails. A l'égard d'Agathe, je pourrai en parler encore; mais de ma façon de vivre avec Madame de la Vallée, je n'en dirai plus mot: on eſt ſuffiſamment inſtruit de ſon caractere & de ſes tendreſſes pour moi. Nous voilà mariés; je ſçais tout ce que je lui dois; j'irai toujours au-devant de ce qui pourra lui faire plaiſir; je ſuis dans la fleur de mon âge; elle eſt encore fraîche, malgré le ſien; & quand elle ne le ſeroit pas, la reconnoiſſance dans un jeune homme qui a des ſentiments, peut ſuppléer à bien des choſes: elle a de grandes reſſources. D'ailleurs, Madame de

la Vallée m'aime avec une paſſion dont la ſingularité lui tiendroit lieu d'agréments, ſi elle en manquoit; ſon cœur ſe livre à moi dans un goût dévot qui me réveille. Madame de la Vallée, toute tendre qu'elle eſt, n'eſt point jalouſe; je n'ai point de compte importun à lui rendre de mes actions, qui juſqu'ici, comme vous voyez, n'ont déjà été que trop infidelles, & qui n'en font point eſpérer ſitôt de plus réglées. Suis-je abſent; Madame de la Vallée ſouhaite ardemment mon retour, mais l'attend en paix : me revoit-elle; point de queſtions : la voilà charmée, pourvu que je l'aime; & je l'aimerai.

Qu'on s'imagine donc de ma part toutes les intentions poſſibles pour elle; qu'on ſuppoſe entre nous le ménage le plus doux & le plus tranquille : tel ſera le nôtre, & je ne ferai plus mention d'elle que dans les choſes où par haſard elle ſe trouvera mêlée. Hélas! bientôt ne ſera-t-elle plus de rien dans tout ce qui me regarde; le moment qui doit me l'enlever n'eſt pas loin, & je ne ſerai pas long-temps ſans revenir à elle pour faire le récit de ſa mort & celui de la douleur que j'en eus.

Vous n'aurez pas oublié que M. Bono nous avoit dit ce jour-là, à la jeune Dame de Ver-

ſailles & à moi, de l'aller voir; & nous avions eu ſoin de demander ſon adreſſe à ſon cocher qui nous avoit ramenés de Verſailles;

Je reſtai le lendemain toute la matinée chez moi, je ne m'y ennuyai pas; je m'y délectai dans le plaiſir de m'y trouver tout-à-coup un maître de maiſon, j'y ſavourai ma fortune, j'y goûtai mes aiſes, je me regardai dans mon appartement, j'y marchai, je m'y aſſis; j'y ſouris à mes meubles, j'y rêvai à ma cuiſiniere, qu'il ne tenoit qu'à moi de faire venir, & que je crois que j'appellai pour la voir; enfin, j'y contemplai ma robe-de-chambre & mes pantoufles; & je vous aſſûre que ce ne furent pas là les deux articles qui me toucherent le moins. De combien de petits bonheurs l'homme du monde eſt-il entouré, & qu'il ne ſent point, parce qu'il eſt né avec eux?

Comment donc! des pantoufles & une robe-de-chambre à Jacob! Car c'étoit en me regardant comme Jacob, que j'étois ſi délicieuſement étonné de me voir dans cet équipage; c'étoit de Jacob que Monſieur de la Vallée empruntoit toute ſa joie. Ce moment-là n'étoit ſi doux qu'à cauſe du petit payſan.

Je vous dirai, au reſte, que, tout enthouſiaſmé que j'étois de cette agréable métamorphoſe, elle

ne me donna que du plaiſir, & point de vanité. Je m'en eſtimai plus heureux; & voilà tout; je n'allai pas plus loin.

Attendez pourtant, il faut conter les choſes exactement; il eſt vrai que je ne me ſentis point plus glorieux, que je n'eus point cette vanité qui fait qu'un homme va ſe donner des airs: mais j'en eus une autre, & la voici.

C'eſt que je ſongeai en moi-même qu'il ne falloit pas paroître aux autres ni ſi joyeux, ni ſi ſurpris de mon bonheur; qu'il étoit bon qu'on ne remarquât pas combien j'y étois ſenſible, & que, ſi je ne me contenois pas, on diroit: ah! le pauvre petit garçon! qu'il eſt aiſe! il ne ſçait à qui le dire.

Et j'aurois été honteux qu'on fît cette réflexion-là; je ne l'aurois pas même aimée dans ma femme. Je voulois bien qu'elle ſçût que j'étois charmé, & je le lui répétois cent fois par jour; mais je voulois le lui dire moi-même, & non pas qu'elle y prît garde en ſon particulier. J'y feſois une grande différence, ſans démêler que confuſément pourquoi; & la vérité eſt qu'en pénétrant par elle-même toute ma joie, elle eût bien vu que c'étoit ce petit Valet, ce petit Payſan, ce petit miſérable qui ſe trouvoit ſi heureux d'avoir changé

d'état; & il m'auroit été déplaiſant qu'elle m'eût enviſagé ſous ces faces-là. C'étoit aſſez qu'elle me crût heureux, ſans ſonger à ma baſſeſſe paſſée; cette idée-là n'étoit bonne que chez moi qui en feſois intérieurement la ſource de ma joie : mais il n'étoit pas néceſſaire que les autres entraſſent ſi avant dans le ſecret de mes plaiſirs, ni ſçuſſent de quoi je les compoſois.

Sur les trois heures après midi vêpres ſonnèrent; ma femme y alla pendant que je liſois je ne ſçais quel livre ſérieux que je n'entendois pas trop, que je ne me ſouciois pas trop d'entendre, & auquel je ne m'amuſois que pour imiter la contenance d'un honnête-homme chez ſoi.

Quand ma compagnie fut partie, je quittai ma robe-de-chambre, (laïſſez-moi en parler pendant qu'elle me réjouit, cela ne durera pas; j'y ſerai bientôt accoutumé:) je m'habillai, & je ſortis pour aller voir la jeune Dame de Verſailles pour qui j'avois conçu une aſſez tendre eſtime, comme vous l'avez pû voir dans ce que je vous ai déjà dit.

Tout Monſieur de la Vallée que j'étois, moi qui n'avois jamais eu d'autre voiture que mes jambes, ou que ma charrette, quand j'avois mené à Paris le vin du Seigneur de notre village, je n'avois pas aſſurément beſoin de carroſſe pour aller

chez cette jeune Dame, & je ne ſongeois pas non plus à en prendre: mais un fiacre, qui m'arrêta ſur une place que je traverſois, me tenta. Avez-vous affaire de moi, mon Gentilhomme, me dit-il? ma foi, *mon Gentilhomme* me gagna, & je lui dis: approche.

Voici pourtant des airs, me direz-vous. Point du tout; je ne pris ce carroſſe que par gaillardiſe, pour être encore heureux de cette façon-là; pour tâter, chemin feſant, d'une autre petite douceur dont je n'avois jamais goûté qu'une fois en allant chez Madame Remy.

Il y avoit quelques embarras dans la rue de la jeune Dame en queſtion, dont je vais vous dire le nom pour la commodité de mon récit; (c'étoit Madame d'Orville:) mon fiacre fut obligé de me deſcendre à quelques pas de chez elle.

A peine en étois-je deſcendu, que j'entendis un grand bruit à vingt pas derriere moi. Je me retournai, & je vis un jeune homme d'une très-belle figure, & fort bien mis, à-peu-près de mon âge, c'eſt-à-dire, de vingt-un à vingt-deux ans; qui, l'épée à la main, ſe défendoit du mieux qu'il pouvoit contre trois hommes qui avoient la lâcheté de l'attaquer enſemble.

En pareil cas, le peuple crie, fait du tinta-

marre.

marre, mais ne ſecourt point: il y avoit autour des combattants un cercle de canailles qui s'augmentoit à tous moments, & qui les ſuivoit, tantôt s'avançant, tantôt reculant, à meſure que ce brave jeune homme étoit pouſſé, & reculoit plus ou moins.

Le danger où je le vis & l'indignité de leur action, m'émûrent le cœur à un point que, ſans héſiter, & ſans aucune réflexion, me ſentant une épée au côté, je la tire, fais le tour de mon fiacre pour gagner le milieu de la rue, & je vôle comme un lion au ſecours du jeune homme, en lui criant: courage, Monſieur, courage.

Et il étoit temps que j'arrivaſſe; car il y en avoit un des trois qui, pendant que le jeune homme bataílloit contre les autres, alloit tout à ſon aiſe lui plonger de côté ſon épée dans le corps: arrête, arrête; à moi, criai-je à celui ci en allant à lui; ce qui l'obligea bien vîte à me faire face. Le mouvement qu'il fit le remit du côté de ſes camarades, & me donna la liberté de me joindre au jeune homme qui en reprit de nouvelles forces, & qui, voyant avec quelle ardeur j'y allois, pouſſa à ſon tour ces miſérables ſur qui j'allongeois à tout inſtant & à bras raccourci des bottes qu'ils ne parè-

rent qu'en lâchant. Je dis à bras raccourci ; car c'eſt la maniere de combattre d'un homme qui a du cœur, & qui n'a jamais manié d'épée : il n'y fait pas plus de façon, & n'en eſt peut-être pas moins dangereux ennemi pour n'en ſçavoir pas davantage.

Quoi qu'il en ſoit, nos trois hommes reculerent malgré la ſupériorité du nombre qu'ils avoient encore : mais auſſi n'étoient-ce pas de braves gens, leur combat en fait foi : ajoutez à cela que mon action anima le peuple en notre faveur. On ne vit pas plutôt ces trois hommes lâcher le pied, que l'un avec un grand bâton, l'autre avec un manche à balai, l'autre avec une arme de la même eſpece vint les charger, & acheva de les mettre en fuite.

Nous laiſsâmes la canaille courir après eux avec des huées ; & nous reſtâmes ſur le champ de bataille, qui, je ne ſçais comment, ſe trouva alors près de la porte de Madame d'Orville ; de ſorte que l'inconnu que je venois de défendre, entra dans ſa maiſon pour ſe débarraſſer de la foule importune qui nous environnoit.

Son habit, & la main dont il tenoit ſon épée étoient tout enſanglantés. Je priai qu'on fît venir

un Chirurgien ; il y a de ces Meſſieurs-là dans tous les quartiers, & il nous en vint un preſque ſur le champ.

Une partie de ce peuple nous avoit ſuivis juſques dans la cour de Madame d'Orville, ce qui cauſa une rumeur dans la maiſon qui en fit deſcendre les locataires de tous les étages. Madame d'Orville logeoit au premier ſur le derriere, & vint ſçavoir comme les autres de quoi il s'agiſſoit : jugez de ſon étonnement, quand elle me vit-là, tenant encore mon épée nue à la main, parce qu'on eſt diſtrait en pareil cas ; & que, d'ailleurs, je n'avois pas eu même aſſez d'eſpace pour la remettre dans le fourreau, tant nous étions preſſés par la populace.

Oh ! c'eſt ici où je me ſentis un peu glorieux, un peu ſuperbe, & où mon cœur s'enfla du courage que je venois de montrer, & de la noble poſture où je me trouvois ; tout diſtrait que je devois être par ce qui ſe paſſoit encore, je ne laiſſai pas que d'avoir quelques moments de recueillement où je me conſidérai avec cette épée à la main, & avec mon chapeau enfoncé en mauvais garçon ; car je devinois l'air que j'avois, cela ſe ſent ; on ſe voit dans ſon amour-propre, pour ainſi dire ; & je vous avoue qu'en l'état où je me

ſuppoſois, je m'eſtimois digne de quelques égards, que je me regardois moi-même moins familièrement, & avec plus de diſtinction qu'à l'ordinaire; je n'étois plus ce petit poliſſon ſurpris de ſon bonheur, & qui trouvoit tant de diſproportion entre ſon aventure & lui. Ma foi, j'étois un homme de mérite, à qui la fortune commençoit à rendre juſtice.

Revenons à la cour de cette maiſon où nous étions, mon jeune inconnu, moi, le Chirurgien, & tout ce monde. Madame d'Orville m'y apperçut tout-d'un-coup.

Eh! Monſieur, c'eſt vous! s'écria-t-elle effrayée, de deſſus ſon eſcalier où elle s'arrêta. Eh! que vous eſt-il donc arrivé? êtes-vous bleſſé? Je n'ai, répondis-je en la ſaluant d'un air de Héros tranquille, qu'une très-petite égratignure, Madame; & ce n'eſt pas à moi qu'on en vouloit: c'eſt à Monſieur, qui eſt bleſſé, ajoutai-je, en lui montrant le jeune inconnu à qui le Chirurgien parloit alors, & qui, je penſe, n'avoit ni entendu ce qu'elle m'avoit dit, ni encore pris garde à elle.

Ce Chirurgien connoiſſoit Madame d'Orville, il avoit ſaigné ſon mari la veille, comme nous l'apprîmes après; &, voyant que ce jeune homme pâliſſoit, ſans doute à cauſe de la quantité de

ſang qu'il avoit perdue, & qu'il perdoit encore: Madame, dit-il à Madame d'Orville, je crains que Monſieur ne ſe trouve mal; il n'y a pas moyen de le viſiter ici: voudriez-vous pour quelques moments nous prêter chez vous une chambre où je puiſſe examiner ſes bleſſures?

A ce diſcours, le jeune homme jetta les yeux ſur la perſonne à qui on s'adreſſoit, & me parut étonné de voir une ſi aimable femme, qui, malgré la ſimplicité de ſa parure, & miſe en femme qui vient de quitter ſon ménage, avoit pourtant l'air noble, & digne de reſpect.

Ce que vous me demandez n'eſt point une grâce, & ne ſçauroit ſe refuſer, répondit Madame d'Orville au Chirurgien, pendant que l'autre ôtoit ſon chapeau, & la ſaluoit d'une façon qui marquoit beaucoup de conſidération: venez, Meſſieurs, ajouta-t-elle, puiſqu'il n'y a point de temps à perdre.

Je ne ſuis fâché de cet accident-ci, dit alors le jeune homme, que parce que je vais vous embarraſſer, Madame; & là-deſſus il s'avança, & monta l'eſcalier en s'appuyant ſur moi, à qui il avoit déjà dit par intervalles mille choſes obligeantes, & qu'il n'appelloit que ſon cher ami. Vous ſentez-vous foible, lui dis-je? Pas beau-

çoup, reprit-il; je ne me crois blessé qu'au bras, & un peu à la main; ce ne sera rien : je n'aurai perdu qu'un peu de sang, & j'y aurai trouvé un ami qui m'a sauvé la vie.

Oh! pardi, lui dis-je, il n'y a pas à me remercier de ce que j'ai fait; car j'y ai eu trop de plaisir, & je vous ai aimé tout-d'un-coup, seulement en vous regardant. J'espere que vous m'aimerez toujours, reprit-il; & nous entrions dans l'appartement de Madame d'Orville, qui nous avoit précédés pour ouvrir un cabinet assez propre, où elle nous fit entrer avec le Chirurgien, & où il y avoit un petit lit, qui étoit celui de la mere de cette Dame.

A peine y fûmes-nous, que son mari, Monsieur d'Orville, m'envoya une petite servante d'assez bonne façon, qui me fit des compliments de sa part, & me dit que sa femme venoit de lui apprendre que j'étois la personne à qui il avoit tant d'obligation; qu'il ne pouvoit se lever à cause qu'il étoit malade, mais qu'il espéroit que je voudrois bien lui faire l'honneur de le voir avant que je m'en allasse.

Pendant que cette servante me parloit, Madame d'Orville tiroit d'une armoire tout le linge dont on pouvoit avoir besoin pour le blessé.

Dites à Monsieur d'Orville, répondis-je, que c'est moi qui aurai l'honneur de le saluer; que je vais dans un instant passer dans sa chambre, & que j'attends seulement qu'on ait visité les blessures de Monsieur, ajoutai-je, en montrant le jeune homme à qui on avoit déjà ôté son habit, & qui étoit assis dans un grand fauteuil.

Madame d'Orville sortit alors du cabinet; le Chirurgien fit sa charge, visita le jeune homme, & ne lui trouva qu'une blessure au bras, qui n'étoit point dangereuse, mais de laquelle il perdoit beaucoup de sang: on y remédia; & comme Madame d'Orville avoit pourvu à tout, le blessé changea de linge; & pendant que le Chirurgien lui aidoit à se r'habiller, j'allai voir cette Dame, & son mari, à qui, tout malade & tout couché qu'il étoit, je trouvai l'air d'un honnête-homme, je veux dire d'un homme qui a de la naissance: on voyoit bien à ses façons, à ses discours, qu'il auroit dû être mieux logé qu'il n'étoit, & que l'obscurité où il vivoit, venoit de quelque infortune; il faut qu'il soit arrivé quelque chose à cet homme-là, disoit-on en le voyant; il n'est pas à sa place.

Et en effet, ces choses-là se sentent; il en est de ce que je dis là-dessus, comme d'un homme d'une certaine condition à qui vous donneriez un

habit de payſan ; en faites-vous un payſan pour cela ? Non, vous voyez qu'il n'en porte que l'habit ; ſa figure en eſt vétue, & point habillée, pour ainſi dire ; il y a des attitudes, des mouvements & des geſtes dans cette figure, qui font qu'elle eſt étrangere au vêtement qui la couvre.

Il en étoit donc à-peu-près de même de M. d'Orville ; quoiqu'il eût un logement & des meubles, on trouvoit qu'il n'étoit ni logé, ni meublé. Voilà tout ce que je dirai de lui à cet égard. C'en eſt aſſez ſur un homme que je n'ai gueres vu, & dont la femme ſera bientôt veuve.

Il n'y a point de remercîments qu'il ne me fît ſur mon aventure de Verſailles avec Madame d'Orville, point d'éloges qu'il ne donnât à mon caractere ; mais j'abrège, je ne vis point la mere ; apparemment qu'elle étoit ſortie : nous parlâmes de M. Bono, qui nous avoit recommandé de l'aller voir, & il fut décidé que nous nous y rendrions le lendemain, & que, pour n'y aller ni plutôt ni plus tard l'un que l'autre, je viendrois prendre Madame d'Orville ſur les deux heures & demie.

Nous en étions là, quand le bleſſé entra dans la chambre avec le Chirurgien. Autres remercîments de ſa part, ſur tous les ſecours qu'il avoit

reçus dans la maiſon; force regards ſur Madame d'Orville, mais modeſtes, reſpectueux, enfin ménagés avec beaucoup de diſcrétion : le tout ſoutenu de je ne ſçais quelle politeſſe tendre dans ſes diſcours, mais d'une tendreſſe preſque imperceptible, & hors de la portée d'un mari, qui, quoiqu'il aime ſa femme, l'aime en homme tranquille, & qui a fait ſa fortune auprès d'elle; ce qui lui ôte en pareil cas une certaine fineſſe de ſentiment, & lui épaiſſit extrêmement l'intelligence.

Quant à moi, je remarquai ſur le champ cette petite teinte de tendreſſe dont je parle; parce que, ſans le ſçavoir encore, j'étois très-diſpoſé à aimer Madame d'Orville, & je ſuis ſûr que cette Dame le remarqua auſſi : j'en eus du moins pour garant ſa façon d'écouter le jeune homme, un certain baiſſement d'yeux, & ſes réparties modiques & rares.

Et puis Madame d'Orville étoit ſi aimable! En faut-il davantage pour mettte une femme au fait, quelque raiſonnable qu'elle ſoit? Eſt-ce que cela ne lui donne pas alors le ſens de tout ce qu'on lui dit? Y a-t-il rien dans ce goût-là qui puiſſe lui échapper, & ne s'attend-elle pas toujours à pareille choſe?

Mais, Monsieur, pourquoi ces trois hommes vous ont-ils attaqué, lui dit le mari, qui, le plus souvent, répondoit pour sa femme, & qui, de la meilleure foi du monde, disputoit de compliments avec le blessé, parce qu'il ne voyoit dans les siens que les expressions d'une simple & pure reconnoissance? Les connoissez-vous ces trois hommes, ajouta-t-il?

Non, Monsieur, reprit le jeune homme, qui, comme vous le verrez dans la suite, nous cacha alors le vrai sujet de son combat: je n'ai fait que les rencontrer; ils venoient à moi dans cette rue-ci; j'étois distrait, je les ai fort regardés en passant sans songer à eux; cela leur a déplû: un d'entr'eux m'a dit quelque chose d'impertinent; je lui ai répondu; ils ont repliqué tous trois. Là-dessus je n'ai pû m'enpêcher de leur donner quelques marques de mépris: un d'eux m'a dit une injure, je n'y ai réparti qu'en l'attaquant: ils se sont joints à lui, je les ai eus tous trois sur les bras, & j'aurois succombé, sans doute, si Monsieur (il parloit de moi) n'étoit généreusement venu me défendre.

Je lui dis qu'il n'y avoit pas-là une grande générosité; que tout honnête-homme à ma place auroit fait de même. Ensuite, n'auriez-vous pas besoin de vous reposer plus long-temps, lui dit

Monſieur d'Orville? ne ſortez-vous pas trop tôt? n'êtes-vous pas affoibli? Nullement, Monſieur: il n'y a point de danger, dit à ſon tour le Chirurgien; Monſieur eſt en état de ſe retirer chez lui, il ne lui faut qu'une voiture; on en trouvera ſur la place voiſine.

Auſſi-tôt, la petite ſervante part pour en amener une; la voiture arrive : le bleſſé me prie de ne le pas quitter; j'aurois mieux aimé reſter pour avoir le plaiſir d'être avec Madame d'Orville; mais il n'y avoit pas moyen de le refuſer, après le ſervice que je venois de lui rendre.

Je le ſuivis donc; une petite toux qui prit au mari, abrégea toutes les politeſſes avec leſquelles on ſe ſeroit encore éconduit de part & d'autre. Nous voilà deſcendus : le Chirurgien qui nous reconduiſit juſques dans la cour, me parut très-révérencieux : apparemment qu'il étoit bien payé; nous le quittons, & nous montons dans notre Fiacre.

Je n'attendois rien de cette aventure-ci, & ne penſois pas qu'elle dût me rapporter autre choſe que l'honneur d'avoir fait une belle action. Ce fut-là pourtant l'origine de ma fortune, & je ne pouvois gueres commencer ma courſe avec plus de bonheur.

Sçavez-vous qui étoit l'homme à qui probablement j'avois sauvé la vie? rien qu'un des neveux de celui qui pour lors gouvernoit la France, du premier Ministre. En un mot, vous sentez bien que cela devient sérieux, sur-tout quand on a affaire à un des plus honnêtes hommes du monde, à un neveu qui auroit mérité d'être fils de Roi. Je n'ai jamais vu d'âme si noble.

Par quel hazard, me direz-vous, s'étoit-il trouvé exposé au péril dont vous le tirâtes? Vous l'allez voir.

Où allons-nous, lui dit le Cocher? A tel endroit, répondit-il; & ce ne fut point le nom d'une rue qu'on lui donna, mais seulement le nom d'une Dame, chez Madame la Marquise une telle; & le Cocher n'en demanda pas davantage: ce qui marquoit que ce devoit être une maison fort connue, & me fesoit en même temps soupçonner que mon camarade étoit un homme de conséquence. Aussi en avoit-il la mine, & je soupçonnois juste.

Ah! çà, mon cher ami, me dit-il dans le trajet, je vais vous dire la vérité de mon histoire, à vous.

Dans le quartier d'où nous sortons, il y a une femme que je rencontrai il y a quelques jours à

l'Opéra. Je la remarquai d'une loge où j'étois avec des hommes; elle me parut extrêment jolie, aussi l'est-elle : je demandai qui elle étoit, on ne la connoissoit pas. Sur la fin de l'Opéra, je sortis de ma loge pour aller la voir sortir de la sienne, & la regarder tout à mon aise. Je me trouvai donc sur son passage; elle ne perdoit rien à être vue de près : elle étoit avec une autre femme assez bien faite ; elle s'apperçut de l'attention avec laquelle je la regardois; & de la façon dont elle y prit garde, il me sembla qu'elle me disoit, en demeurerez-vous là ? Enfin je vis je ne sçais quoi dans ses yeux qui m'encourageoit, qui m'assuroit qu'elle ne seroit pas d'un difficile abord.

Il y a de certains airs dans une femme, qui vous annoncent ce que vous pourriez devenir avec elle; vous y démêlez, quand elle vous regarde, s'il n'y a que de la coquetterie dans son fait, ou si elle auroit envie de lier connoissance. Quand ce n'est que le premier, elle ne veut que vous paroître aimable, & voilà tout; ces mines ne passent pas cela; quand c'est le second, ces mines en disent davantage, elles vous appellent, & je crus voir ici que c'étoit le second.

Mais on a peur de se tromper, & je la suivis jusqu'à l'escalier sans rien oser, que d'avoir tou-

jours les yeux ſur elle ; & la coudoyer même en marchant.

Elle me tira d'intrigue, & remédia à ma retenue diſcrette, par une petite fineſſe qu'elle imagina, & qui fut de laiſſer tomber ſon éventail.

Je ſentis ſon intention, & profitai du moyen qu'elle m'offroit de placer une politeſſe, & de lui dire un mot ou deux en lui rendant l'éventail que je ramaſſai bien vîte.

Ce fut pourtant elle qui, de peur de manquer ſon coup, parla la premiere : Monſieur, je vous ſuis obligée, me dit-elle d'un air gracieux, en le recevant. Je ſuis trop heureux, Madame, d'avoir pu vous rendre ce petit ſervice, lui répondis-je le plus galamment qu'il me fut poſſible ; & comme en cet inſtant elle ſembloit chercher à mettre ſûrement le pied ſur la premiere marche de l'eſcalier, je tirai encore parti de cela, & lui dis : il y a bien du monde, on nous pouſſe ; que j'aie l'honneur de vous donner la main pour plus de ſûreté, Madame.

Je le veux bien, dit-elle d'un air aiſé ; car je marche mal ; & je la menai ainſi, toujours l'entretenant du plaiſir que j'avois eu à la voir, & de ce que j'avois fait pour la voir de plus près.

N'eſt-ce pas vous auſſi, Monſieur, que j'ai vu dans une telle loge? me dit-elle, comme pour m'inſinuer à ſon tour qu'elle m'avoit démêlé.

Et de diſcours en diſcours, nous arrivâmes juſqu'en bas, où un grand laquais (qui n'avoit pas trop l'air d'être à elle, à la maniere prévenante dont il ſe préſenta; ce qui eſt une liberté que ces Meſſieurs-là ne prennent pas avec leur maitreſſe) vint à elle, & lui dit qu'on auroit de la peine à faire approcher le carroſſe, mais qu'il n'étoit qu'à dix pas. Eh bien! allons juſques-là, ſauvons-nous, dit-elle à ſa compagne; n'eſt-ce pas? comme il vous plaira, reprit l'autre; & je les y menai en râſant la muraille.

Le mien (je dis mon carroſſe) n'étoit qu'à moitié chemin; notre court entretien m'avoit enhardi, & je leur propoſai ſans façon d'y entrer, & de les ramener tout de ſuite chez elles, pour avoir plutôt fait; mais elles ne voulurent pas.

J'obſervai ſeulement que celle que je tenois, jettoit un coup d'œil ſur l'équipage & l'examinoit; & nous arrivâmes au leur, qui, par parentheſe, n'appartenoit à aucune d'elles, & n'étoit qu'un carroſſe de remiſe qu'on leur avoit prété.

J'ai oublié de vous dire qu'en la menant juſqu'à ce carroſſe, je l'avois priée de vouloir bien

que je la reviſſe chez elle. Ce qu'elle m'avoit accordé ſans façon, & en femme du monde qui rend, ſans conſéquence, politeſſe pour politeſſe. Volontiers, Monſieur, vous me ferez honneur, m'avoit-elle répondu. A quoi elle avoit ajouté tout ce qu'il falloit pour la trouver; de ſorte qu'en la quittant, je la menaçai d'une viſite très-prompte.

Et en effet, j'y allai le lendemain; elle me parut aſſez bien logée, je vis des domeſtiques; il y avoit du monde & d'honnêtes-gens, autant que j'en pus juger; on y joua, j'y fus reçu avec diſtinction; nous eûmes même enſemble quelques inſtants de converſation particuliere; je lui parlai d'amour, elle ne me déſeſpéra pas, & elle m'en plut davantage. Nous nous entretenions encore à l'écart, quand un de ceux qui viennent de m'attaquer entra. C'eſt un homme entre deux âges, qui fait de la dépenſe, & que je crois de Province; il me parut inquiet de notre tête-à-tête; il me ſembla auſſi qu'elle avoit égard à ſon inquiétude, & qu'elle ſe hâta de rejoindre ſa compagne.

Quelques moments après, je me retirai, & le lendemain je retournai chez elle de meilleure heure que la veille. Elle étoit ſeule, je lui en contai ſur nouveaux frais.

D'abord

D'abord elle badina de mon amour, d'un ton qui signifioit pourtant : je voudrois qu'il fût vrai : j'insistai pour la persuader. Mais cela est-il sérieux ? vous m'embarrassez ; on pourroit vous croire de reste ; ce n'est pas-là la difficulté, me dit-elle ; mais ma situation ne me le permet gueres ; je suis veuve, je plaide, il me restera peu de bien peut-être. Vous avez vu ici un assez grand homme d'une figure bien au-dessous de la vôtre, & qui n'est qu'un simple Bourgeois, mais qui est riche ; & dont je puis faire un mari quand il me plaira : il m'en presse beaucoup ; & j'ai tant de peine à m'y résoudre, que je n'ai rien décidé jusqu'ici ; & depuis un jour ou deux, ajouta-t-elle en souriant, je déciderois encore moins si je m'en croyois. Il y a des gens qu'on aimeroit plus volontiers qu'on n'en épouseroit d'autres ; mais j'ai trop peu de fortune pour suivre mes goûts ; je ne sçaurois même demeurer encore long-temps à Paris, comme il me conviendroit d'y être ; & si je n'épouse pas, il faut que je m'en retourne à une terre que je hais, & dont le séjour est si triste qu'il me fait peur ; ainsi comment voulez-vous que je fasse ? Je ne sçais pas pourquoi je vous dis tout cela ; au reste, il faut que je sois folle, & je ne veux plus vous voir.

A ce discours, je sentis à merveille que j'étois avec une de ces beautés mal-aisées, dont le meilleur revenu consiste en un joli visage; je compris l'espece de liaison qu'elle avoit avec cet homme qu'elle qualifioit d'un mari futur; je sentis bien aussi qu'elle me disoit: si je le renvoie, le remplacerez-vous; ou bien, ne me demandez-vous qu'une infidélité passagere?

Petite façon de traiter l'amour, qui me rebuta un peu; je ne m'étois imaginé qu'une femme galante, & non pas intéressée; de sorte que, pendant qu'elle parloit, je n'étois pas d'accord avec moi-même sur ce que je devois lui répondre.

Mais je n'eus pas le temps de me déterminer, parce que ce Bourgeois en question arriva & nous surprit; il fronça le sourcil, mais insolemment, en homme qui peut mettre ordre à ce qu'il voit; il est vrai que je tenois la main de cette femme, quand il entra.

Elle eut beau le prendre d'un air riant avec lui, & lui dire même, je vous attendois; il n'en reprit pas plus de sérénité, & sa physionomie resta toujours sombre & brutale. Heureusement vous ne vous ennuyez pas; ce fut-là tout ce qu'elle en put tirer.

Pour moi je ne daignai pas jetter les yeux sur

lui, & ne cessai point d'entretenir cette femme de mille cajoleries, pour le punir de son impertinent procédé. Après quoi je sortis.

Le jeune homme en étoit-là de son récit, quand le cocher arrêta à quelques pas de la maison où il nous menoit, & dont il ne pouvoit approcher à cause de deux ou trois carrosses qui l'en empêchoient. Nous sortîmes du Fiacre ; je vis le jeune homme parler à un grand laquais, qui ensuite ouvrit la portiere d'un de ces carrosses. Montez, mon cher ami, me dit aussi-tôt mon camarade ; où, lui dis-je ? dans ce carrosse, me répondit-il ; c'est le mien, que je n'ai pu prendre en allant chez la femme en question.

Et remarquez qu'il n'y avoit rien de plus leste que cet équipage.

Ho, ho ! dis-je en moi-même, ceci va encore plus loin que je ne croyois ; voici du grand : est-ce que mon ami seroit un Seigneur ? Il faut prendre garde à vous, Monsieur de la Vallée, & tâcher de parler bon François ; vous êtes vêtu en enfant de famille, soutenez l'honneur du juste-au-corps, & que votre entretien réponde à votre figure, qui est passable.

Je vous rends à-peu-près ce que je pensai rá-

pidement alors; & puis je montai en carrosse, incertain si je devois y monter le premier, & n'osant en même temps faire des compliments là-dessus; le sçavoir-vivre veut-il que j'aille en avant, ou bien veut-il que je recule, me disois je en l'air, c'est-à-dire, en montant? car le cas étoit nouveau pour moi, & ma légere expérience ne m'apprenoit rien sur cet article, sinon qu'on se fait des cérémonies, lorsqu'on est deux à une porte, & je panchois à croire que ce pouvoit être ici de même.

A bon compte j'étois déjà placé, que je songeois encore au parti qu'il falloit prendre: me voilà donc côte à côte de mon ami de qualité, & de pair à compagnon avec un homme à qui par hasard j'aurois fort bien pu cinq mois auparavant tenir la portiere ouverte de ce carrosse que j'occupois avec lui. Je ne fis pourtant pas alors cette réflexion; je la fais seulement à présent que j'écris; elle se présenta bien un peu, mais je refusai tout net d'y faire attention; j'avois besoin d'avoir de la confiance, & elle me l'auroit ôtée.

Avez-vous à faire, me dit le Comte de Dorsan? (c'étoit le nom du maître de l'équipage;) je me porte fort bien, & ne veux pas m'en retour-

ner sitôt chez moi; il est encore de bonne heure, allons à la Comédie, j'y serai aussi à mon aise que dans ma chambre.

Jusques-là, je m'étois assez possédé, je ne m'étois pas tout-à-fait perdu de vue; mais ceci fut plus fort que moi, & la proposition d'être mené ainsi gaillardement à la Comédie, me tourna entierement la tête; la hauteur de mon état m'éblouit; je me sentis étourdi d'une vapeur de joie, de gloire, de fortune, de mondanité, si on veut bien me permettre de parler ainsi; car je n'ignore pas qu'il y a des Lecteurs fâcheux, quoiqu'estimables, avec qui il vaut mieux laisser là ce qu'on sent, que de le dire, quand on ne peut l'exprimer que d'une maniere qui paroîtroit singuliere; ce qui arrive quelquefois pourtant, sur-tout dans les choses où il est question de rendre ce qui se passe dans l'âme; cette âme qui se tourne en bien plus de façons que nous n'avons de moyens pour les dire, & à qui du moins on devroit laisser, dans son besoin, la liberté de se servir des expressions du mieux qu'elle pourroit, pourvu qu'on entendît clairement ce qu'elle voudroit dire, & qu'elle ne pût employer d'autres termes, sans diminuer ou altérer sa pensée : ce sont les disputes fréquentes qu'on fait là-dessus, qui sont cause de

ma parenthèſe ; je ne m'y ſerois pas engagé, ſi j'avois cru la faire ſi longue : revenons.

Comme il vous plaira, lui répartis-je ; & le carroſſe partit.

Je ne vous ai pas achevé le récit de mon aventure, me dit il, en voici le reſte. J'ai diné aujourd'hui chez Madame la Marquiſe de... ; ſous prétexte d'affaires j'en ſuis ſorti ſur les trois heures pour aller chez cette femme.

Mon carroſſe n'étoit point encore revenu ; je n'ai vu aucun de mes gens en bas ; il a y des carroſſes près de-là ; j'ai dit qu'on allât m'en chercher un dans lequel je me ſuis mis, & qui m'a conduit à ſa porte. A peine allois je monter l'eſcalier que j'ai vû paroître cet homme de ſi brutale humeur qui en deſcendoit avec deux autres, & qui, ſon chapeau ſur la tête, quoique je le ſaluaſſe par habitude, m'a rudement pouſſé en paſſant.

Vous êtes bien groſſier, lui ai-je dit en levant les épaules avec dédain. A qui parlez-vous, a repris un des deux autres qui n'avoient pas ſalué non plus ? A tous, ai-je répondu.

A ce diſcours, il a porté la main ſur la garde de ſon épée. J'ai cru devoir tirer la mienne, en ſautant en arriere, parce que deux de ces gens-là étoient au-deſſus de moi, & avoient encore deux

marches à descendre; il n'y avoit que l'autre qui étoit passé : aussi-tôt j'ai vu trois épées tirées contre moi; les lâches m'ont poursuivi jusques dans la rue; & nous nous battions encore, quand vous êtes venu à mon secours, & venu au moment où l'un de mes assassins m'alloit porter un coup mortel.

Oui, lui dis-je, j'en ai eu grande peur, & c'est pourquoi j'ai tant crié après lui pour empêcher son dessein; mais n'en parlons plus, ce sont des canailles, & la femme aussi.

Vous jugez bien du cas que je fais d'elle, me répondit-il; mais parlons de vous. Après ce que vous avez fait pour moi, il n'y a point d'intérêt que je ne doive prendre à ce qui vous regarde. Il faut que je sçache à qui j'ai tant d'obligation, & que de votre côté vous me connoissiez aussi.

On m'appelle le Comte de Dorsan: je n'ai plus que ma mere; je suis fort riche; les personnes à qui j'appartiens ont quelque crédit; j'ôse vous dire qu'il n'y a rien où je ne puisse vous servir; & je serai trop heureux que vous m'en fournissiez l'occasion : réglez-vous là-dessus, dites-moi votre nom, & votre fortune.

D'abord je le remerciai, cela s'en va sans dire;

mais brievement, parce qu'il le voulut ainsi, & que je craignois d'ailleurs de m'engager dans quelque tournure de compliment, qui ne fût pas d'un goût convenable. Quand on manque d'éducation, il n'y paroît jamais tant que lorsqu'on veut en montrer.

Je remerciai donc dans les termes les plus simples. Ensuite mon nom est la Vallée, lui dis-je; vous êtes un homme de qualité, & moi je ne suis pas grand Monsieur; mon pere demeure à la campagne où est tout son bien, & d'où je ne fais presque que d'arriver dans l'intention de me pousser & de devenir quelque chose, comme font tous les jeunes gens de province & de ma sorte (& dans ce que je disois-là on voit que je n'étois pas discret, & point menteur.)

Mais, ajoutai-je, d'un ton plein de franchise, quand je ne ferois de ma vie rien à Paris, & que mon voyage ne me vaudroit que le plaisir d'avoir été bon à un si honnête-homme que vous, par ma foi! Monsieur, je ne me plaindrois pas, je m'en retournerois content. Il me tendit la main à ce discours, & me dit: mon cher la Vallée, votre fortune n'est plus votre affaire; c'est la mienne, c'est l'affaire de votre ami: car je suis le vôtre, & je veux que vous soyez le mien.

Le carroſſe arrêta alors; nous étions arrivés à la Comédie, & je n'eus le temps de répondre que par un ſouris à de ſi affectueuſes paroles.

Suivez-moi, me dit-il, après avoir donné à un laquais de quoi prendre des billets, & nous entrâmes ; & me voilà donc à la Comédie, d'abord au chauffoir, ne vous déplaiſe, où le Comte de Dorſan trouva quelques amis qu'il ſalua.

Ici ſe diſſiperent toutes ces enflûres de cœur dont je vous ai parlé, toutes ces fumées de vanité qui m'avoient monté à la tête.

Les airs & les façons de ce pays-là me confondirent & m'épouvanterent. Hélas ! mon maintien annonçoit un ſi petit compagnon; je me voyois ſi gauche, ſi dérouté au milieu de ce monde, qui avoit quelque choſe de ſi aiſé & de ſi leſte : que vas-tu faire de toi, me diſois-je ?

Auſſi de ma contenance, je n'en parlerai pas, attendu que je n'en avois point, à moins qu'on ne diſe que n'en point avoir, eſt en avoir une : il ne tint pourtant pas à moi de m'en donner une autre; mais je crois que je n'en pus jamais venir à bout, non plus que d'avoir un viſage qui ne parût ni déplacé, ni honteux: car pour étonné, je me ſerois conſolé que le mien n'eût paru que cela, ce n'auroit été que ſigne que je n'avois jamais été à

la Comédie ; & il n'y auroit pas eu grand mal : mais c'étoit une confuſion ſecrette de me trouver-là ; un certain ſentiment de mon indignité, qui m'empêchoit d'y être hardiment, & que j'aurois bien voulu qu'on ne vît pas dans ma phyſionomie, & qu'on n'en voyoit que mieux, parce que je m'efforçois de le cacher.

Mes yeux m'embarraſſoient, je ne ſçavois ſur qui les arrêter ; je n'oſois prendre la liberté de regarder les autres, de peur qu'on ne démêlât, dans mon peu d'aſſurance, que ce n'étoit pas à moi à avoir l'honneur d'être avec de ſi honnêtes-gens, & que j'étois une figure de contrebande ; car je ne ſçache rien qui ſignifie mieux ce que je veux dire, que cette expreſſion, qui n'eſt pas trop noble.

Il eſt vrai auſſi que je n'avois pas paſſé par aſſez de degrés d'inſtructions & d'accroiſſements de fortune, pour pouvoir me tenir au milieu de ce monde avec la hardieſſe requiſe. J'y avois ſauté trop vîte ; je venois d'être fait Monſieur, encore n'avois-je pas la ſubalterne éducation des Monſieurs de ma ſorte ; & je tremblois qu'on ne connût à ma mine, que ce Monſieur-là avoit été Jacob. Il y en a qui dans ma place auroient eu le front de ſoutenir cela, c'eſt-à-dire, qui auroient payé d'effron-

terie ; mais qu'eſt-ce qu'on y gagne ? rien : ne voit-on pas bien alors qu'un homme n'eſt effronté que parce qu'il devroit être honteux ?

Vous êtes un peu changé, dit quelqu'un de ces Meſſieurs au Comte de Dorſan ; je le crois bien, dit-il, & je pouvois être pis. Là-deſſus, il conta ſon hiſtoire, & par conſéquent la mienne, de la maniere du monde la plus honorable pour moi : de ſorte, Meſſieurs, dit-il en finiſſant, que c'eſt à Monſieur que je dois l'honneur de vous voir encore.

Autre fatigue pour la Vallée, ſur qui ce diſcours attiroit l'attention de ces Meſſieurs ; ils parcouroient donc mon hétéroclite figure, & je penſe qu'il n'y avoit rien de ſi ſot que moi, ni de ſi plaiſant à voir : plus le Comte de Dorſan me louoit, plus il m'embarraſſoit.

Il falloit pourtant répondre, avec mon petit habit de ſoie & ma petite propreté bourgeoiſe, dont je ne feſois plus d'eſtime depuis que je voyois tant d'habits magnifiques autour de moi. Mais que répondre ? oh ! point du tout, Monſieur, vous vous moquez ; & puis, c'eſt une bagatelle, il n'y a pas de quoi ; cela ſe devoit ; je ſuis votre ſerviteur.

Voilà de mes réponſes que j'accompagnois ci-

vilement de courbettes de corps courtes & fréquentes, auxquelles apparemment ces Messieurs prirent goût ; car il n'y en eut pas un qui ne me fît des compliments pour avoir la sienne.

Un d'entr'eux que je vis se retourner pour rire, me mit au fait de la plaisanterie, & acheva de m'anéantir : il n'y eut plus de courbettes ; ma figure alla comme elle put, & mes réponses de même. Le Comte de Dorsan, qui étoit un galant-homme, & d'un caractere d'esprit franc & droit, continuoit de parler sans s'appercevoir de ce qui se passoit sur mon compte : allons prendre place, me dit-il ; & je le suivis : il me mena sur le théâtre, où la quantité de monde me mit à couvert de pareils affronts, & où je me plaçai avec lui comme un homme qui se sauve.

C'étoit une Tragédie qu'on jouoit, Mithridate, s'il m'en souvient. Ah ! la grande Actrice que celle qui jouoit Monime ! J'en ferai le portrait dans ma sixieme partie ; de même que je ferai celui des Acteurs & des Actrices qui ont brillé de mon temps.

Fin de la cinquieme Partie.

SIXIEME PARTIE.

JE ſuis donc ſur le Théâtre de la Comédie : ſi cette poſition étonne mon lecteur, elle avoit bien plus lieu de me ſurprendre.

Qu'on ſe repréſente le nouveau Monſieur de la Vallée, avec ſa petite doublure de ſoie, qui, un inſtant plutôt, ſe trouvoit déplacé, parce qu'il étoit entre quatre ou cinq Seigneurs ; qu'on ſe le repréſente, dis-je, dans le cercle des plus nobles ou des plus opulens de la célébre Ville de Paris, à côté de M. le Comte de Dorſan, fils d'un des plus grands du Royaume, qui le regarde comme ami, & qui le traite en égal : on ne pourra certainement s'empêcher d'être étonné.

Je vais bien vîte, diront quelques Lecteurs ; je l'ai déjà dit, je le répete : ce n'eſt pas moi qui marche ; je ſuis pouſſé par les évènemens qu'il plaît à la fortune de faire naître en ma faveur.

Si je me plais d'ailleurs à répéter cette ſituation, c'eſt une ſuite de cette complaiſance avec laquelle

je m'ingérai de relever mon petit être, dès que, monté en carrosse, j'entendis donner l'ordre au cocher de nous conduire à la Comédie.

On doit se ressouvenir qu'au mot seul de *Comédie*, j'avois senti mon cœur se gonfler de joie. Il est vrai que ma situation me fit bientôt changer de sentiment : & un moment passé au chauffoir, en me rabaissant, m'avoit fait croire un être isolé dans ce nouveau monde. M. le Comte de Dorsan y étoit occupé à répondre aux questions de ceux qui l'abordoient, pour pouvoir m'aider à soutenir le rôle qu'il me mettoit dans le cas de jouer pour la premiere fois : tout disparut, quand, en marchant de pair avec ce Seigneur, je me vis sur le Théatre. Si la vanité cede un instant, elle a ses ressources infaillibles pour se dédommager.

Peut-on penser, & devois-je croire qu'une épée que je n'avois demandée à mon épouse, que comme un ornement de parade, me serviroit à sauver la vie d'un homme puissant dans l'Etat, & me mettroit, le même jour, dans le cas de figurer avec ses pareils ?

Je suis persuadé (quoi que disent ceux qui blâment l'espace de temps que j'ai laissé passer entre cette sixieme partie & les précédentes, que l'on conviendra qu'il ne falloit pas moins de vingt ans,

pour revenir de la ſurpriſe dans laquelle mon courage & ma victoire ont dû jetter les lecteurs : mais je ne ſçais s'il en falloit beaucoup moins, pour me rappeller de l'étonnement ſtupide où me plongea le premier coup-d'œil que je donnai à la Comédie. En moins de quatre ans, paſſer du Village ſur le Théâtre de Paris, & par quels degrés? Le ſaut eſt trop hardi pour faire moins d'effet ; mais enfin j'y ſuis.

A peine aſſis, je promene mes regards par-tout; mais, j'en conviendrai, pour trop avoir ſous les yeux, je ne voyois rien exactement : & peut-être dirois-je vrai, en avouant ſimplement que je ne voyois rien. Chaque perſonne, chaque contenance, chaque habillement, tout m'arrêtoit; mais je ne me ſatisfeſois ſur aucune choſe en particulier. Je ne m'appercevois plus que j'étois déplacé, parce que je n'avois pas le temps de ſonger à moi : mille objets étrangers ſe préſentoient ; je les ſaiſiſſois ; &, l'un n'étoit pas ébauché, que l'autre, en ſe ſubſtituant, enlevoit l'attention que je me propoſois de donner au premier. Quel cahos dans l'eſprit du pauvre la Vallée, qui n'étoit réveillé que par mille ſornettes ; dont, ſi la nouveauté le forçoit d'y prêter l'oreille, la futilité le fatiguoit bientôt !

Bon jour, Chevalier, disoit un survenant à celui qui étoit assis. As-tu vu la Marquise? Ah! petit fripon, vous ne venez plus chez la Duchesse : c'est mal, mais du dernier mal. Voilà nos gens courus, fêtés : vous allez cent fois à leur porte, toujours en l'air. Sçais-tu quelle Piece on donne? Qu'en dit-on?... Pour moi, je soupai hier en excellente compagnie; la Comtesse de.... en étoit : ah! nous avions du vin exquis, & l'on en but.... Le vieux Comte se saoula rapidement. Tu juges que sa femme n'en fut pas fâchée; elle est bonne personne.... Où soupes-tu ce soir?... Ah! tu fais le mystérieux! Eh! fi donc, à ton âge!

Tout cela étoit dit avec la rapidité d'un discours étudié, & celui auquel on adressoit la parole, pouvoit à peine y couler de temps en temps un oui ou un non; quand la volubilité du discoureur ne l'obligeoit pas d'y suppléer par un geste de tête. Ces discours étourdis ne différencioient dans la bouche du Vieillard ou du Robin, que par une haleine plus renouvellée, qui me fit penser que ces dialogues étoient moins un conflict de compliments, qu'un projet formé de se ruiner les poumons de concert & à plaisir.

Un autre, à demi penché sur une premiere loge, débitoit mille fades douceurs aux femmes qui y étoient, & qui les recevoient avec un léger souris qui sembloit dire : la forme veut que je n'adhere point à ce que vous dites ; mais continuez néanmoins ; car ma suffisance m'en dit mille fois davantage. Si c'étoit-là le langage du cœur, celui qu'exprimoit la bouche étoit bien différent. Pour persuader qu'on n'ajoutoit point foi aux compliments, on accumuloit exagérations sur exagérations, qui tendoient toutes à prouver que l'on n'étoit point dupe de la politesse; mais l'œil, comme par distraction, apprenoit qu'en continuant on aimoit la reconnoissance.

Pendant tous ces petits débats, prélude du spectacle, je rêvois stupidement à tout. On n'en sera point surpris, quand je dirai que je ne connoissois point ce grand air du monde, qui oblige la bouche à n'être presque jamais d'accord avec le cœur. Je sçavois encore moins qu'une belle femme ne devoit plus parler sa langue maternelle, qu'elle en devoit trouver les expressions trop foibles pour rendre ses idées ; & que, pour y suppléer, la mode vouloit qu'elle employât des termes outrés, qui, souvent dénués de sens, ne peuvent servir qu'à mettre de la confusion dans les pensées, ou qu'à

donner un nouveau ridicule à la personne qui les met en usage.

Et qu'on n'aille pas dire que cela est neuf; car il se trouvera peut-être bien des gens qui ont eu à Paris une plus longue habitude que moi, & qui liront ceci avec quelque incrédulité. Mais je ne voyois le monde que depuis mon mariage contracté avec une personne qui ne connoissoit d'autre langage que celui de le Tourneur ou de S. Cyran, & qui, au moindre mot de Comédie, se seroit écriée : bon Dieu ! mon cher enfant, vous allez vous perdre. Ainsi ma simplicité est à sa place.

Toutes choses ont leur terme, c'est l'ordre ; ma premiere surprise eut le sien : un coup d'archet me rendit à moi-même, ou, pour mieux dire, saisit tous mes sens, & vint s'emparer de mon âme. Je m'apperçus alors, pour la premiere fois, que mon cœur étoit sensible. Oui, la musique me fit éprouver ces doux saisissements que la véritable sensibilité fait naître.

Mais, dira-t-on, l'on connoît déjà votre âme. Mademoiselle Habert; Mesdames de Ferval & de Fécourt vous ont donné occasion de dévoiler aux autres votre penchant pour la tendresse : vous deviez donc dès-lors le connoître vous-même.

Je conviendrai que ces expériences superficielles

ne m'avoient point servi, quoique je puisse, sans montrer beaucoup d'imprudence, & peut-être même sans craindre un démenti, faire parade d'inclination pour ces femmes; (on sçait que, dans cette Ville, le nombre des conquêtes ne fait point déroger aux sentimens :) aussi, bien des gens à ma place se feroient honneur de se dire amoureux. Ce seroit même l'ordre du Roman, du moins pour Mademoiselle Habert; car dans ces fictions, l'amant doit être fidèle; ou, s'il a quelques égarements, il doit en revenir, les regretter, trouver grâce, & finir par être constant. Mais la vérité, je l'ai déjà dit, n'est point astreinte aux regles.

C'est elle aussi qui m'oblige de rappeller que, si l'on a bien pris les différents rôles que j'ai été forcé de jouer auprès de ces Dames, on a dû voir que toutes ces aventures étoient moins des affaires où mon cœur se mit de la partie, que des occasions où mes beaux yeux avoient seuls tout décidé. Oui, le gros Brunet, accoutumé à être prévenu, n'avoit point encore eu le temps de songer si son cœur étoit capable de prendre de lui-même quelque impression.

La reconnoissance & l'espoir d'un sort que je ne devois point attendre d'une rencontre fortuite sur le Pont-neuf, avoient plus avancé mon ma-

riage, qu'un goût décidé pour Mademoiselle Habert. Je l'ai fait pressentir; elle avoit trop fait en ma faveur, pour prétendre à mon amour. On en est facilement convaincu, quand on voit que, même avant qu'elle m'eût accordé sa main, & à la veille de la recevoir, mon âme, que cette bonne dévote se croyoit toute acquise, lui avoit fait une infidélité à la premiere agacerie de Madame de Ferval. On peut se rappeller que je rougis alors d'avouer que j'aimois ma femme prétendue, & que j'aurois consommé ma trahison chez la Remy, sans l'apparition imprévue d'un Chevalier indiscret, qui, glorieux d'avoir mis en fuite Monsieur Jacob, se crut néanmoins trop heureux de le remplacer.

Ma liaison ébauchée avec Madame de Ferval auroit peut-être pu avoir un motif plus noble, si ma vanité & l'intérêt ne l'eussent point prévenu. Le ton rond & sans fard de Madame de Fécour; cette façon d'être la premiere à me demander mon amitié; sa grosse gorge... ah! ceci étoit un article délicat. Oui, toutes ces rencontres avoient flatté mon cœur sans l'éclairer: c'étoit une terre qu'on avoit pris trop de peine à engraisser, pour en pouvoir connoître la vraie qualité.

Rien n'avoit donc encore découvert en moi

cette facilité à se laisser aller aux impressions que doit naturellement causer le vrai beau, quand la musique, en frappant mes oreilles, s'empara de mon âme. Elle se réveilla; car c'étoit là premiere fois, que je pouvois à loisir entendre, sentir & goûter son harmonie.

Si ceux qui m'environnoient, & qui sembloient n'assister au spectacle que pour ne s'en point occuper, avoient tourné leurs yeux sur moi, ils m'auroient pris du moins pour quelque Provincial, & même du dernier ordre; & le ris moqueur, qui, dans le chauffoir, avoit payé mes révérences redoublées, auroit bien pu me déconcerter de nouveau.

J'évitai cette confusion, ou, si je l'essuyai de la part de quelques-uns des spectateurs, je fus assez heureux pour n'y point prendre garde; &, par-là, la félicité que je goûtois ne fut point troublée.

On sçait que, quelque mortifiants que soient les objets extérieurs, si on est assez fortuné pour ne les point envisager, ou qu'en les regardant on ait assez de courage pour les braver, on ne sort point de sa tranquillité. Or, dans l'extâse qui me tenoit hors de moi-même, je n'étois en état de voir que ce qui pouvoit concerner le spectacle;

tout le reste m'étoit étranger, & sembloit n'être plus sous mes yeux : rien donc ne me gênoit, & j'étois heureux.

Oui, si je voulois dépeindre mon ravissement, j'aurois bien de la peine à y réussir; car, que devins-je, quand la scene s'ouvrit ? Je n'ai jamais bien pu me représenter cette situation ; & à présent même que je suis fait à y paroître sur les mêmes rangs, je ne pourrois démêler tous les mouvements que j'y éprouve, lorsque j'y assiste. C'est une succession si rapidement variée, que, si l'on peut tout sentir, je crois impossible de tout retracer.

Pour aider cependant à développer cette circonstance, qui n'est pas la moins essentielle de ma vie, puisqu'elle fut la source du bonheur dont je jouis maintenant ; qu'on se représente Jacob, qui, de conducteur des vins de son pere, est devenu valet ; qui, de sa condition, a passé dans les bras d'une Demoiselle qui l'a mis à la tête de quatre mille livres de rente; en un mot, qui se trouve au Théâtre de la Comédie.

A en juger par ces traits réunis, l'on me voit assis droit comme un piquet; n'osant me pencher sur la banquette, comme mes voisins; ne me retournant qu'avec précaution; envisageant avec une

attention ſcrupuleuſe tous ceux qui ſont quelques mouvements. On ne me demandera point pourquoi cette derniere précaution ; on m'épargnera la honte de me voir craindre quelque apoſtrophe pareille à celle qui me fut faite chez la Remy. J'euſſe, en effet, été terraſſé, & peut-être encore obligé de quitter honteuſement, ſi l'on eût ſalué d'un Mons Jacob le libérateur de M. le Comte de Dorſan.

Cette réflexion, que je feſois de temps en temps, paſſa alors ſans que j'y fiſſe trop attention. Un coup-d'œil nouveau ne me permit pas de m'y arrêter, & m'enleva, pour un inſtant, toute l'attention que je m'étois promis de donner à la Pièce qu'on repréſentoit.

Cinq ou ſix jeunes Seigneurs, ſans avoir écouté ni regardé ce qui s'étoit paſſé ou dit, mais après avoir parlé chevaux, chiens, chaſſe ou filles, ſe déterminerent à ſe retirer. Ce projet me flattoit intérieurement, du moins autant que leur façon d'être préſens m'avoit formaliſé, quand, avant de partir, ils voulurent avoir une idée du ſpectacle.

Je vis tout-à-coup braquer de toutes parts un tas de lorgnettes, qui alloient pénétrer dans chaque loge, pour découvrir quelles beautés y étoient.

Les contenances, les visages, les ajustements; tout étoit matiere à leur critique; on couloit rapidement sur chaque objet. Cela occasionnoit de part & d'autre, ici un salut; là un geste de connoissance, d'amitié, ou de familiarité; ensuite tous ces contemplateurs, après s'être repenchés, se communiquoient leurs découvertes; & la fin étoit toujours de débiter quelques anecdotes sur les personnes connues, ou de donner à celles qu'on ne connoissoit point un âge proportionné au rapport que l'instrument fidèle ou infidèle pouvoit sans doute faire. Quoique cette singuliere méthode de regarder, & les propos qu'elle produisoit me fâchassent par les distractions que tout cela me causoit, je ne pus cependant m'empêcher de rire.

J'avoue, en effet, que je ne pouvois concevoir la raison qui donnoit un si grand crédit à cet usage, & je me demandois si c'étoit un reproche ou une galanterie qu'on fesoit à la nature. Pour m'éclairer, j'examinai scrupuleusement ces lorgneurs; (car les plus jeunes me paroissoient les plus empressés à se servir de ces lorgnettes.)

Ont-ils la vue foible, me disois-je à moi-même, ou les hommes doivent-ils ne venir au Spectacle avec des lunettes, que comme les femmes

n'y assistent qu'avec des navettes? Une certaine timidité m'empêchoit, en interrogeant M. de Dorsan, d'être instruit tout-d'un-coup. Il m'en auroit trop coûté de paroître novice, & j'aimois mieux tâcher de découvrir par moi-même. Je voyois de tous côtés de beaux yeux, dont le nerf me paroissoit solide, la prunelle ferme, & le crystallin brillant, lorsque je m'apperçus que, par un motif contraire, je caufois un étonnement pareil à celui que j'éprouvois.

Que je sçavois peu ce que je fesois, quand je me fâchois contre un instrument qui alloit me devenir si favorable! Oui, je ne fus pas long-temps à regretter moi-même de n'avoir pas eu assez d'usage du monde pour m'être muni d'une lorgnette, avant d'entrer au Spectacle. Avant d'en venir à ce point intéressant, je ne puis m'empêcher de dire encore un mot sur la manie de ceux qui occcupent ces rangs où je me trouvois alors si mal à mon aise.

J'écoutois souvent les Acteurs, sans pouvoir entendre leurs paroles. Un petit maître se levoit, se tournoit pour débiter en secret, à sa droite ou à sa gauche, une sornette qu'il auroit été fâché de ne point faire passer d'oreilles en oreilles. Le ton haut avec lequel il le débitoit, paroissoit dire à

tous ſes voiſins : ſi je veux bien donner à mon ami une preuve de mon affection, en lui confiant mon ſecret, je ne vous crois pas indignes de le partager. Oui, je continue ſur ce ton, vous pouvez l'entendre ; mais l'apparence de myſtere que j'emploie, doit ſuffire pour ne pas me taxer d'indiſcrétion. Moi-même, au commencement, je voulois m'écarter par reſpect ; (il reſte toujours quelque teinture de ſon premier état, ou du moins le temps ſeul peut l'effacer :) mais à la façon dont la voix ſe groſſiſſoit, je compris que je n'étois pas de trop. Ce fut alors que je pris la généreuſe réſolution de conſulter Monſieur le Comte : car le premier acte, qui finiſſoit, les rappelloit au chauffoir, & je devois l'y ſuivre.

Monſieur, lui dis-je, il vous paroîtra étonnant qu'un homme qui a été aſſez heureux pour mériter vos attentions, paroiſſe aſſez neuf ſur le Théâtre, pour être ſurpris de tous ſes uſages.

Que ce début n'étonne point ; il avoit été bien étudié, & j'ai déjà annoncé que mon langage ſe poliſſoit.

J'ai été élevé à la campagne, continuai-je ; & là, on ſe ſert bonnement de ce que la nature a donné. Quelquefois nos vieillards ont recours à des yeux poſtiches pour lire à notre Egliſe, ou

dans la maiſon; mais pour regarder Pierre ou Jacques, pour parcourir une chambre, je ne les ai jamais vu prendre de lunettes. Les yeux ſeroient-ils donc plus foibles à la Ville qu'à la Campagne, & à Paris qu'en Province?

Si M. de Dorſan, qui, quoique jeune, conſervoit aſſez de raiſon pour ne pas pouſſer à l'excès les ridicules, fut étonné de ma demande, & de la façon dont je la tournois; il eut aſſez d'humanité pour ne pas me faire ſentir toute la ſurpriſe qu'elle lui cauſoit. On penſe aſſez que j'en devinois une partie; mais ce qu'il m'en marqua, fut, pour ainſi dire, inſenſible.

Ce que vous dites, mon cher, me répondit-il, eſt ſage & bien penſé, ſi la mode ne le combattoit pas. Il eſt du bel air de regarder, par le ſecours d'un verre; &, quoique l'œil ſoit ſuffiſant; je dis même plus, quoique le plaiſir de la vue doive être ſenſible, quand l'objet ſe retrace directement ſur la rétine, l'uſage, oui, l'uſage ne permet pas de s'y borner, & ce ſeroit le ridiculiſer que d'agir autrement. Je blâme cette méthode peut-être plus que vous, & cependant je ſuis contraint de la ſuivre : mille autres ſont de notre ſentiment, qui n'ôſent s'éloigner de cette pratique; mais ce qui doit paroître plus extraor-

dinaire, c'eſt qu'il ſemble que, plus on eſt favoriſé pour cette fonction, & moins on doive faire gloire de ſes avantages.

Pardi! repris-je, qu'eſt-ce donc que cette mode qui fait combattre ſes penchants, & qui rend inutiles les bienfaits de la Providence?

C'eſt, me dit-il, une eſpece de convention tacite qui preſcrit de s'arrêter à telle choſe, parce que le plus grand nombre y adhere & la pratique.

Je crois, dis-je, en l'interrompant, que c'eſt faire honte à la nature. A la nature, reprit-il! Eh! y fait-on attention? Elle nous a formés, ſa fonction eſt remplie; du reſte, de quoi doit-elle s'inquiéter? Elle nous a donné des organes; c'eſt à nous d'en régler les mouvements, & de décider les ſervices que nous prétendons en tirer.

Mais cette façon de s'aſſeoir, lui dis-je, ou pour mieux dire de ſe coucher, eſt-elle auſſi preſcrite par la mode? Eſt-ce donc cette mode qui fait venir au Spectacle pour ne s'en pas occuper? Autant vaudroit-il reſter chez ſoi.

Oui, mon ami, me dit-il; il n'appartient qu'à un Provincial ou à un Bourgeois de paroître attentif à la Comédie: il eſt du bel air de ne l'écouter que par diſtraction. Remarquez bien, ajouta-

t-il, que je ne renferme dans la classe de ceux qui doivent écouter au Spectacle, que les Provinciaux ou les Bourgeois; car le Clerc & le Commis ont le droit, & sont même obligés dans le parterre, de copier les actions que le Grand met en parade sur le Théâtre; & la mode, voilà le tyran qui le lui ordonne.

Ici s'évanouissoit tout le rôle de Monsieur de la Vallée, & Jacob reparoissoit tout entier; les yeux ouverts & la bouche béante, j'écoutois M. de Dorsan avec une stupidité qui se sentoit fort des prérogatives de ma patrie. La Champagne, (comme on le sçait,) malgré les génies qu'elle a produits, ne passe pas ordinairement pour avoir de grands droits sur l'esprit. Monsieur le Comte, que ses habitudes à la Cour rendoient assez pénétrant pour découvrir ce que tout autre, moins clairvoyant, auroit facilement apperçu, fut assez bon pour me cacher qu'il me pénétroit: il me proposa de rentrer au Théâtre; je le suivis.

Je ne fus pas arrivé, que je me trouvai sujet aux mêmes distractions; cela me fit prendre la résolution de ne donner à la Piece qu'une atteinte superficielle, & de promener mes regards dans les loges, amphithéâtre & parterre.

Me voilà donc un peu à la mode: j'assiste main-

tenant à la Comédie, c'est-à-dire, que je fais nombre au Spectacle. J'entends de temps à autre des battements de mains; mes voisins s'y unissent; je m'y joins machinalement: je dis machinalement; car ce que m'avoit dit M. de Dorsan m'avoit fait impression, & je croyois tout de mode; j'applaudissois souvent sans sçavoir pourquoi. En effet, je m'imaginois connoître le beau à un certain saisissement qui me passoit dans le sang & me satisfesoit; mais rarement applaudissoit-on, quand je l'éprouvois: j'aurois souvent gardé le silence, quand la multitude m'entraînoit; & souvent, au contraire, je reprochois au parterre une tranquillité cruelle qui m'empêchoit de manifester les transports de joie qui s'élevoient dans mon âme.

Ce seroit ici le lieu de faire le portrait, & de donner les caracteres des acteurs & des actrices qui jouoient; mais on sent assez qu'entraîné par le torrent, je n'ai pu assez les étudier, pour satisfaire suffisamment le public sur cet article. Il est vrai que l'étude que j'en ai faite depuis, pourroit y suppléer; mais outre que, depuis que j'ai interrompu mes Mémoires, j'ai été prévenu; c'est que d'ailleurs, je me suis imposé la loi de suivre l'ordre de mes évènements, & qu'alors je n'aurois pu les peindre, faute de les connoître.

Je me contenterai de dire ſimplement que Monime m'arrachoit, même malgré moi, de ma diſtraction, quoiqu'elle fût volontaire. Je n'étois point encore familiariſé avec les beautés théâtrales : mais l'aimable fille qui repréſentoit ce rôle, portoit dans mon âme un feu qui ſuſpendoit tous mes ſens. Rien d'extérieur dans ces inſtans ne pouvoit plus les frapper; & dès qu'elle ouvroit la bouche, elle me captivoit : je ſuivois ſes paroles, je prenois ſes ſentiments, je partageois ſes craintes, & j'entrois dans ſes projets.

Oui, je lui dois cette juſtice : la grâce qu'elle donnoit à tout ce qu'elle prononçoit, le lui rendoit ſi propre, que, tout ſimple & tout neuf que j'étois, je m'apperçevois bien que je m'intéreſſois moins à Monime, repréſentée par la Demoiſelle Gauſſin, qu'à la Gauſſin, qui paroiſſoit ſous le nôm de Monime. Il eſt, parmi les acteurs & les actrices, des rangs différents, proportionnés aux qualités qu'exige chaque genre de perſonnages. J'aurois voulu pouvoir remplir, à leur égard, la loi que je m'étois imposée à la fin de ma cinquieme partie. Mon ſilence mécontentera peut-être, & acteurs, & lecteurs. En effet, ſi les grands-hommes en tout genre ont des droits ſur notre eſtime, qu'on ne peut leur refuſer ſans

injuſtice, la poſtérité réclame le plaiſir de les connoître. Elle leur rend juſtice ; & cette équité, à laquelle on la force, pour ainſi-dire, fait plus d'honneur à la nature, qu'un préjugé vulgaire, qui cherche à les flétrir, ne leur peut imprimer de honte. Ce n'eſt donc point pour diminuer ſa gloire qui leur eſt dûe, que je me taîs ſur leur compte. Je n'avois point d'attention, je ne pouvois bien les connoître : voilà les motifs de mon ſilence.

Ah, bon Dieu ! dira quelqu'un, ce n'eſt que trop nous amuſer ſur le théâtre. J'en ai prévenu : cette ſituation, toute ſimple qu'elle paroît par elle-même, eſt la plus intéreſſante de ma vie. Il n'étoit pas inutile de m'y bien envisager ; cela ſervira à prouver combien la fortune prenoit plaiſir à me favoriſer, puiſqu'une poſition, qui auroit pu nuire à tout autre, va devenir la ſource du bonheur dont je jouirai par la ſuite. Non, jamais je n'oublierai cet heureux inſtant ; qu'on ne ſe fâche donc pas ſi j'y inſiſte volontiers : c'eſt aſſez annoncer que je ne ſuis pas las de ma ſituation, & que je ſuis décidé de la reprendre.

Le quatrieme acte alloit commencer, quand M. de Dorſan ſalua deux Dames qui étoient à une premiere loge du fond. Je regardois depuis

quelque

quelque temps cette loge avec attention, parce qu'il m'avoit paru que, par le secours d'une lorgnette, on y avoit voulu connoître à qui l'on avoit obligation de l'attention avec laquelle mes regards s'y portoient même sans réflexion. Le salut de M. de Dorsan me fit prendre garde à cette circonstance : je me dis alors que ce Seigneur étoit l'objet de cette curiosité ; mais je vais être désabusé.

La politesse de mon nouvel ami ne m'échappa pas : je vis qu'à l'une il donna une révérence d'amitié, qui annonçoit une connoissance entiere ; mais que l'autre ne reçut de sa part qu'un salut respectueux, que j'ai appris depuis être plus fait pour flatter la vanité, que pour contenter le cœur. L'une & l'autre civilité lui fut rendue avec les mêmes proportions. Je le suivis des yeux ; j'envisageai ces deux personnes, je m'apperçus qu'un mot qu'il me dit alors, parut *les inquiéter* ; mais un grand œil brun & brillant que la seconde Dame fixa sur moi, lorsqu'un regard timide sembloit le chercher & l'éviter tout-à-la-fois, me déconcerta. Je soupçonnai par sa vivacité à se détourner, qu'elle étoit fâchée que je l'eusse surprise ; mais l'ardeur avec laquelle elle parloit à sa compagne, qui ne faisoit que redoubler son attention à me

regarder, sembloit me dire: je vous prie de continuer, mais n'attribuez mes réponses qu'à la distraction. Les yeux de cette personne me paroissoient s'animer; car je m'étois enhardi, & rien n'étoit plus capable de me retirer de cette loge: le rouge m'en monta au visage, & M. de Dorsan, qui s'en apperçut sans doute, me dit:

Cher, ou je me tromperois fort, ou je ferai plaisir à une de ces Dames que j'ai saluées, de vous mener ce soir chez elle. Je ne puis, lui dis-je: ma femme...... Ah! votre femme! reprit-il avec vivacité. Vous êtes donc marié? Tant-pis: mais qu'est-ce que cela fait? vous êtes à moi aujourd'hui; je vous dois la vie, & je n'ai pas trop de la journée entiere pour faire connoissance avec vous. Vous ne me quitterez pas: cela est décidé.

Que pouvoit répondre Monsieur de la Vallée? C'est un Seigneur qui décide, & je ne puis qu'obéir. Je tâchois cependant de trouver quelques termes pour me défendre; car mon épouse me revenoit à l'esprit, & je craignois de lui causer quelque inquiétude. (Il ne faut que de la reconnoissance pour ménager les personnes auxquelles on a obligation.) J'allois donc répliquer à M. de Dorsan, quand un coup-d'œil jetté par mon nouvel ami

ſur les perſonnes de la loge, me parut avoir lié la partie.

Que la réponſe des deux perſonnes, telle que je crus la lire dans leurs regards, me ſembla différente ! Celle à laquelle s'adreſſoit le Comte, par un geſte ſimple, lui diſoit : comme vous voudrez; mais l'autre ſembloit timidement lui marquer ſa gratitude d'être ſi bien entré dans ſes deſirs. Cette remarque que je fis, joint à ce que me dit M. de Dorſan, m'obligea de ſaluer ces Dames; & j'ôſe dire que, ſi mon ſalut étoit une ſuite de politeſſe pour la premiere, il marquoit à la ſeconde combien je lui avois obligation; & cette obligation ne feſoit qu'enflâmer mes regards.

J'étois comme immobile, les yeux toujours fixés ſur cette loge : ſi celle qui m'y arrêtoit, détournoit quelquefois les ſiens, bientôt, ſans prendre garde à la rougeur qui couvroit ſon front, un mouvement involontaire les ramenoit vers moi. Leur ſatisfaction m'apprenoit qu'elle étoit enchantée de ne les point porter en vain de mon côté : & les miens, par leur aſſiduité, devoient la convaincre que ſes bontés me flattoient. Il eſt bien doux, quand on ſent naître les premieres impreſſions de la tendreſſe, de pouvoir penſer ou qu'elles ſont

prévenues, ou qu'elles peuvent au moins se dire ; nous sommes entendues & peut-être agréées.

La Comédie finit enfin ; il fallut sortir : M. de Dorsan me répéta encore de ne point songer à le quitter. Je n'y songeois plus. En traversant les coulisses, je fus spectateur oisif de cette liberté légere, réservée aux titres & aux richesses, qui fait dire une galanterie à une Actrice, qui en fait chiffonner une autre, ricanner avec celle-ci, sourire avec celle-là ; en un mot, qui vaut à chacune quelques faveurs, pendant que quelquefois on lâche un compliment souvent mal-adroit aux Acteurs qui peuvent prendre quelqu'intérêt à la conduite de ces personnes, qui sont leurs moitiés présentes ou futures.

Ce fut en considérant ce spectacle de nouvelle espece, que nous nous rendîmes à la porte de la loge dans laquelle étoient les Dames que nous avions saluées : les compliments furent courts, & nous descendîmes. Je donnai la main à celle qui avoit paru me distinguer. Elle la reçut avec un regard timide, & qui sembloit annoncer que le cœur, en balançant, auroit été fâché de ne la pas accepter : pour moi, la joie que j'éprouvois, un certain saisissement auquel je m'abandonnois

ſans le vouloir, me la firent ſaiſir avec ardeur. J'appréhendai bientôt que ma hardieſſe ne ſe ſentît de ma ruſticité. Je regardois M. de Dorſan, & je tâchois de l'imiter : je parlois peu, par la crainte que j'avois de mal parler; je ſentois que je n'étois plus à mon aiſe, comme avec Madame de la Vallée. J'appréhendois de déplaire, ſans pénétrer encore le deſſein que j'avois de plaire. Le cœur n'eſt qu'un cahos, quand il commence à reſſentir de l'amour : c'étoit ma poſition. Quoi qu'il en ſoit, ſans ſortir de ma ſimplicité, mais ajuſtant mes réponſes ſur mes légeres réflexions, il me parut qu'on m'écoutoit ſans peine; & par-là je gagnois beaucoup. Il eſt vrai que je dois cette juſtice à M. de Dorſan, que, préſumant l'embarras de ma ſituation, il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de rendre l'entretien général, & qu'il y fourniſſoit ſi abondamment, que je n'avois le plus ordinairement à placer qu'un oui, Madame; non, Monſieur.

C'eſt de cette façon que l'homme d'eſprit fait paroître celui qui converſe avec lui ſans l'humilier.

Ce ne fut qu'en paſſant en revue devant les petits-maîtres du ſecond ordre, que nous parvînmes à la voiture de ces Dames, que nous avions réſolu de prendre. Je ne ſçavois d'abord

quel étoit le dessein de ces jeunes gens, d'être ainsi plantés devant la porte de la Comédie. Quelques louanges ou quelques critiques qu'ils firent des jambes & des pieds des Dames qui montoient en carrosse, m'apprirent le motif d'une faction si singuliere, & me l'apprirent avec reconnoissance; car la personne à qui je donnois la main réunit tous leurs suffrages; & si l'on est toujours flatté que son goût soit approuvé, l'on est bien plus content quand cette approbation n'est point mendiée; mais le carrosse roule, nous partons.

Où souperons-nous, Comte, dit Madame Damville, qui étoit l'amie de M. de Dorsan? Irons-nous à la petite maison? Voulez-vous venir à la mienne? Monsieur, vous serez des nôtres? (Voilà M. de la Vallée bien glorieux, car l'équipage m'avoit annoncé le rang de la personne qui me parloit ainsi.) Madame, poursuivit-elle en s'adressant à l'autre Dame, vous ne serez pas fâchée que Monsieur soit de la partie. Comte, je n'avois pas prévu cette petite échappée, je vous attendois ce soir; mais votre ami rend la partie quarrée. Je crois que Madame de Nocourt créveroit de dépit, si elle vous sçavoit avec moi, Dorsan; & Monsieur mettroit dans un désespoir effroyable le Chevalier de... s'il sçavoit cette rencontre.

Je soustrais le nom de mon rival; mais si l'on eût pu me voir alors, on auroit sûrement apperçu quelque altération sur mon visage : car ce Chevalier étoit le même qui m'avoit surpris chez la Remy, & qui sembloit né pour me rompre par-tout en visiere.

Mais l'un est à son régiment, continua Madame Damville, & l'autre est à sa terre : ainsi nous n'avons rien à appréhender; mais à votre silence, poursuivit-elle, je vois que vous vous décidez pour l'hôtel, au risque d'y trouver des importuns : les plus fâcheux n'y seront pas, du moins.

Quand le Chevalier seroit ici, reprit la jeune Dame, je crois qu'il n'a aucun droit de veiller sur mes actions. Un amant de cette espece ne gagnera jamais rien sur mon cœur. Il faut moins de légereté pour me plaire.

Je suis persuadé que ce récit commence à intéresser, & qu'il fait souhaiter de connoître le caractere de nos deux Dames; la seconde a à peine ouvert la bouche, quand la premiere ne nous a pas laissé le temps de lui répondre. Il faut satisfaire cette curiosité, avec d'autant plus de raison, que je n'aurai plus occasion de parler de Madame de Damville, & que sa compagne va seconder

M. de Dorſan, pour décider la fortune dont je jouis maintenant.

Je m'étendrai cependant le moins que je pourrai ; car peindre les caracteres, c'eſt rebattre ce qu'on a preſque toujours dit. Il ſuffit de les connoître en gros ; le détail ſort ordinairement du fond du naturel, & ſe dévoile par les actions.

Madame la Marquiſe de Damville étoit une Dame de vingt-huit ans, petite, mais bien taillée, d'une blancheur à éblouir ; elle portoit dans les yeux une douceur qui prévenoit pour elle.

C'étoit une fort jolie blonde, dont l'eſprit n'égaloit pas la beauté ; elle n'avoit, à le bien prendre, pour ſe faire valoir dans la converſation, que ce qu'on peut appeller le jargon du monde : mais mariée de bonne-heure à un vieillard, elle étoit tellement prévenue en ſa faveur, qu'elle ſe flattoit de faire admirer tout ce qui ſortoit de ſa bouche. Ennuyée d'abord des froideurs du mariage, elle n'avoit jamais été inſenſible aux ardeurs de l'amour : infidelle ſans débauche, un ſeul amant avoit toujours été de ſaiſon : incapable de changer la premiere, un inconſtant la trouvoit prête à l'imiter : mais, ce qui eſt difficile à concevoir, rien ne pouvoit lui faire renouer

une intrigue qu'elle avoit cru devoir rompre. Cependant, ſi l'on fait réflexion qu'elle s'étoit fait une loi d'être fidelle à ſes amants, on jugera facilement qu'elle exigeoit la même choſe, & que, trompée dans cette partie, elle l'étoit plus qu'une autre. M. de Dorſan avoit alors l'avantage de lui plaire, & cette qualité fut ſans doute cauſe qu'il n'auroit point parlé de l'aventure qui avoit occaſionné notre connoiſſance, ſi cette Dame, en lui donnant un coup léger ſur le bras, n'eût renouvellé les douleurs de ſa plaie, quoiqu'elle fût peu conſidérable.

Vous êtes bien ſenſible, Comte, lui dit-elle! qu'avez-vous donc? Il ſe vit forcé de détailler la rencontre qu'il avoit eue; mais, ſans rien faire perdre à ma vanité, il eut l'art de déguiſer le motif du ſervice que je lui avois rendu.

Je ne puis m'empêcher d'eſtimer Madame de Damville, quand je vis ſes tendres inquiétudes; mais j'oubliois de dire que nous ſommes arrivés, & que ce fut en deſcendant de carroſſe que cette Dame donna matiere à l'éclairciſſement qui mettoit le Comte de Dorſan ſur les épines: il lui auroit bien paſſé, pour cette fois, de prendre tant de part à ſa ſituation.

Mais pourquoi vous attaquer, lui difoit cette Dame ? Où cela vous eft-il arrivé ? Comment Monfieur y eft-il furvenu ? Votre bleffure n'eft-point dangereufe ? Pourquoi être venu à la Comédie ? Vous ne fortirez pas de chez moi. L'idée feule de ce combat m'accable ; mais, Monfieur, en s'adreffant à moi, détaillez-moi donc cette affaire ; car M. de Dorfan me diffimule quelques circonftances.

Je voudrois pouvoir vous fatisfaire, Madame, lui dis-je ; (car, tout neuf que j'étois, un coup-d'œil de M. de Dorfan m'avoit appris qu'il comptoit fur ma difcrétion) : mais je n'ai vu que le danger où étoit Monfieur le Comte. J'ai été affez heureux pour le dégager, je n'en fçais pas davantage. Il m'a paru un honnête-homme, & je crois qu'il n'en faut pas plus pour engager à rendre fervice. J'ai fait ce que je devois, & je ne regarde pas plus loin.

Mais la perfonne chez laquelle il eft entré, reprit cette Dame, eft elle jolie ? Quelles fortes de gens font-ce ? A-t-il été long-temps à reprendre fes efprits ? Peut-on rendre quelques fervices à ces perfonnes charitables ? Pour vous, Monfieur, je veux être de vos amies : l'action eft

belle, fort belle. Comte, il faut s'en souvenir. Avouez, Madame, dit-elle à son amie, que Monsieur de la Vallée est un galant-homme.

Ces sortes de propos où l'âme parle d'elle-même, sans avoir recours à la réflexion, donneront une idée plus juste du cœur de Madame de Damville, que le portrait que j'en aurois pu faire.

La jeune Dame, dont chaque mot portoit dans mon cœur un trait de flamme auquel je me livrois sans y songer; (mais quand j'y aurois pensé, mon mariage m'auroit-il détourné? non, non; c'est la nature qui nous rend amoureux; elle nous entraîne malgré nous, & nous lui obéissons souvent sans y consentir, & le plus ordinairement avec la surprise d'avoir été si loin): cette Dame prit la parole & dit, en s'adressant à Madame de Damville: Monsieur porte, sur sa physionomie, les traits de probité dont cette action est une preuve éclatante. Elle me confirme l'estime qu'il mérite. La part que vous prenez, Madame, à ce qui regarde Monsieur le Comte, l'intérêt qu'il inspire lui-même, & l'amitié qui nous lie, m'ordonnent de partager votre reconnoissance.

On juge bien que ce discours ne finit que par un regard jetté sur moi comme par nécessité; mais l'œil qui le fesoit, sembloit me prier de l'évaluer,

& mon cœur étoit trop intéreſſé pour y manquer.

En vérité, Madame, dis-je à cette derniere, c'eſt trop priſer un ſervice que tout homme doit à la ſeule humanité. Si j'avois été dans le même péril que Monſieur le Comte, j'aurois ſouhaité qu'on m'en fît autant, & j'ai agi par cette raiſon. Je lui ai été utile, j'en ſuis charmé; mais ſi ce bonheur pouvoit augmenter, ce n'étoit aſſurément que par la part que vous y prenez. Oui, je me crois heureux, puiſque cette action me mérite quelque part dans votre eſtime.

Ah! Comte, reprit Madame de Damvillé, qui ne feſoit pas attention que je n'avois adreſſé la parole qu'à Madame de Vambures, (c'eſt le nom de la ſeconde Dame;) mais vous ne nous aviez pas dit que Monſieur de la Vallée joignoit l'eſprit à la valeur : il me paroît dangereux, Madame; tenez ferme, ſi vous pouvez. Oui, Comte, ſes yeux lui ont plû, jugez du ravage que va faire ſon eſprit. L'épreuve eſt délicate, Madame.

Monſieur de la Vallée, dit M. de Dorſan, eſt un ami que je me flatte d'avoir acquis. Je ne le connois encore que par ſa valeur; il n'eſt donc pas étonnant que je ne vous aie pas parlé de ſon eſprit.

A ce diſcours flatteur de M. de Dorſan, je

me trouvois confondu. Je craignois qu'ayant annoncé qu'il ne me connoiſſoit que depuis la rencontre où je lui avois rendu ſervice, nos Dames n'euſſent la curioſité de ſçavoir qui j'étois : &, dans ce cas, je ne ſçais ce qui m'auroit le plus coûté, ou de parler de Village, ou de dire que j'étois marié. Pour ſortir de cet embarras, je demandai la permiſſion de me retirer : Madame de Damville ne s'y oppoſoit point ; mais la ſurpriſe que ma réſolution parut cauſer à Madame de Vambures, rendit M. de Dorſan plus preſſant pour me retenir ; je fus obligé de céder à ſes inſtances, je lui en eus même obligation ; car je crois que j'aurois été le plus puni, ſi l'on m'eût pris au mot.

Je craignois, à la vérité, d'inquiéter Madame de la Vallée ; mais les yeux de Madame de Vambures me prioient de reſter : je crus même y lire un ordre abſolu de ne pas réſiſter à l'invitation qu'on me feſoit, du moins je me le perſuadai ; & cela ſuffit pour me décider. A l'abri de ce petit débat de prieres, de refus & d'acceptations, j'éludai les demandes que j'appréhendois ; mais ma ſituation n'en étoit pas moins difficile à définir.

Je ne voyois pas dans Madame de Vambures

cette amitié agaçante de Madame de Ferval ; ni cette façon ronde de Madame de Fécour, qui vous disoit si simplement : me voilà ; je suis à toi, si tu veux. C'étoit une noble timidité qui disoit bien : je suis charmée de vous voir ; mais dont la bienséance régloit la retenue, pour s'attirer le respect autant que les soins. Je commençois à étudier le nouveau rôle que je devois jouer. Mon esprit n'étoit point capable de m'instruire ; c'étoit à mon cœur à prendre ce soin : mais un importun remords, que fesoit naître mon mariage, le rendoit muet, ou du moins étouffoit tout ce qu'il pouvoit me dire.

J'étois dans cette perplexité, quand Madame de Damville proposa de passer dans une salle, où un cercle brillant l'attendoit. Chacun, à l'envi, y fesoit parade de grâces étrangères, que je ne pouvois ni avoir ni copier. Je portois avec moi les simples faveurs de la nature, je les donnois pour ce qu'elles étoient, & je les laissois aller comme elles vouloient. (Je dirai, en passant, que ce n'est pas souvent ce qui a le moins d'attrait pour plaire au beau sexe. Le coloris étranger flatte les sens, mais le beau naturel passe droit à l'âme.)

On parla de jouer ; M. de Dorsan, qui m'avoit

presqu'entièrement deviné, tant par le récit naïf que je lui avois fait en sortant de chez Madame de Dorville, que par mes demandes singulieres sur le spectacle, voulut m'épargner la honte de déclarer que je ne connoissois point les cartes. L'amitié a toujours ses ressources prêtes pour obliger l'objet de son affection.

Ce Seigneur prétexta la nécessité de prendre un peu de repos, & passa dans un cabinet, en me priant de le suivre; étant bien-aise, dit-il à Madame de Damville, de me parler sur quelqne chose relative à notre aventure. Elle y souscrivit d'un geste de tête; & il parut de part & d'autre, sur nos visages, des mouvements bien différents, qui paroissoient cependant tous partir du même motif.

Je m'éloignois de Madame de Vambures par nécessité, qui me perdoit de vue sans en pénétrer la raison: Madame de Damville voyoit échapper l'occasion d'un tête-à-tête avec M. de Dorsan, dont la situation eût imposé silence aux critiques les plus séveres; il fallut néanmoins tous en passer par-là. J'y étois trop intéressé pour reculer, & j'étois le seul qui pouvoit faire changer cette disposition.

J'avouerai franchement que, quelque peine que j'eusse à quitter un appartement où étoit ma nouvelle conquête (car j'en ai assez dit pour risquer ce nom,) l'amour-propre étoit dans mon cœur plus fort que la tendresse. J'évitois un affront ; mais est-ce-là, dira un critique, cet homme simple? Oui, c'est lui-même; mais cet homme simple, que la fréquentation du beau monde, & peut-être l'amour, commencent un peu à corrompre. La simplicité villageoise sied aux champs : mais, quoi qu'on en puisse dire, dans un homme de sens-commun, si elle ne doit pas perdre tout-à-fait son empire, il est des occasions où elle doit être forcée à céder quelques-uns de ses droits.

J'étois donc satisfait de me retirer avec M. de Dorsan ; je profitai du premier instant pour écrire un mot à Madame de la Vallée, afin de calmer l'inquiétude qu'une si longue absence ne pouvoit manquer de lui causer. Monsieur le Comte envoya mon billet par un de ses gens, en fesant dire que c'étoit lui qui me retenoit, qu'il me devoit la vie, & qu'il lui demandoit la permission de lui faire sa cour. Quoi! M. de Dorsan faire sa cour à ma femme! Je suis donc quelque chose, me disois-

je!

je ! Mais c'étoit à mon épée que j'en avois obligation; & cette ſource de gloire me paroiſſoit bonne.

Allons, ami, me dit Monſieur le Comte, quand le commiſſionnaire fût dépêché, je vous ai ſatisfait ſur les motifs de mon combat avec ces trois hommes, dont votre valeur m'a débarraſſé ; vous avez vu ma ſincérité : il eſt maintenant queſtion de m'éclaircir naturellement ſur votre état & ſur votre fortune.

J'allois commencer mon hiſtoire, quand il m'interrompit, pour me dire : la naiſſance n'y fait rien, je n'y puis toucher, ce que vous m'en avez déclaré me ſuffit ; & loin de diminuer mon eſtime, la ſincérité que vous avez fait paroître, l'augmente ; mais votre état préſent, voilà où je puis vous être bon à quelque choſe ; & c'eſt là-deſſus que je vous demande de m'inſtruire.

Mon état, comme vous voyez, Monſieur, lui dis-je, eſt décent, & meilleur que je n'aurois oſé l'eſpérer : un haſard m'a fait voir une Demoiſelle d'un certain âge ; elle a voulu m'épouſer, je n'avois garde de refuſer ; nous nous ſommes mariés. Elle a un bien fort honnête, dont la poſſeſſion m'eſt aſſurée; mais je ſuis jeune, & je vois tant de perſonnes qui ſe ſont pouſſées, que je m'ima-

gine que je pourrois faire comme eux. Je voudrois profiter de mon âge pour monter plus haut. Il faut des amis; car on dit que c'eſt par eux qu'on parvient.

C'eſt-à-dire, que vous ne faites rien, me dit-il; mais que vous ne ſeriez pas fâché de trouver à vous employer. Eh bien! je ſerai cet ami qui vous ſecondera, comptez ſur mes ſoins; mais dites-moi : n'avez-vous rien tenté?

Oh! qu'oui, Monſieur, repris-je : j'ai été à Verſailles, il y a quelques jours, pour demander la protection de M. de Fécour : mais ce Monſieur eſt ſingulier. Je crois avoir eu le malheur de lui déplaire; tenez, jugez, Monſieur, je vais vous raconter ce qui s'eſt paſſé. Il m'avoit placé, c'eſt-à-dire, qu'il m'avoit donné un poſte qu'il ôtoit à M. de Dorville, (chez lequel aujourd'hui le Chirurgien a viſité votre bleſſure,) & cela parce que ſes infirmités l'empêchent de vaquer à ſon emploi. J'avois accepté; mais quand j'ai vu ſon épouſe venir implorer la clémence de M. de Fécour, & que celui-ci objectoit pour excuſe, que l'impuiſſance dans laquelle il étoit de l'obliger venoit de ce qu'il m'avoit accordé la place, j'ai cru devoir la refuſer.

C'eſt donc par-là que vous avez fait connoiſ-

ſance avec Madame de Dorville ? reprit le Comte de Dorſan. Cette femme mérite un meilleur ſort; & ſi Fécour ne fait rien pour elle, je lui rendrai ſervice.

Ce qui me parut prononcé avec un air animé, qui me confirma ce que m'avoit fait augurer leur premiere entrevue

Quant à ce qui vous regarde, continua-t il, je ne ſuis point étonné que votre conduite ait déplû à Fécour: ce ſont de ces générosités qui font trop contraſte avec le caractere de ſes pareils, pour ne pas les piquer; car ils ſont forcés d'y rendre hommage; & ils ſeroient tentés de les imiter, ſi leur état n'avoit pas chez eux abatardi la nature. Ne vous chagrinez point; je puis y ſuppléer, ſans mettre à de ſi rudes épreuves l'honneur, que je vous approuve d'avoir ſuivi dans cette occaſion. Dites-moi, je vous prie, qui donc vous avoit donné cette connoiſſance? car c'eſt un homme difficile, que ce Fécour.

Madame ſa ſœur, lui répondis-je. Diantre! vous étiez en bonnes mains, reprit-il: elle vous vouloit ſans doute à Paris. Cette groſſe maman eſt de bon goût, & rarement donne-t-elle ſa protection *gratis*. Vous n'aurez pas fait le nigaud, & vous lui aurez plû.

Je dois vous prévenir, Monſieur, continuai-je en l'interrompant, que je dois à Madame de Ferval les bontés de Madame de Fécour. Un éclat de rire, que le Comte ne put retenir, me fit connoître qu'il commençoit à démêler toute mon hiſtoire. Je n'avois parlé de Madame de Ferval, que pour éloigner les idées qu'il commençoit à prendre ſur Madame de Fécour & ſur moi, parce que je craignois que quelqu'indiſcrétion de ſa part ne me nuisît auprès de Madame de Vambures; mais je vis alors que, pour éviter un ſoupçon, je lui en donnois un double. Un mot qu'il lâcha adroitement ſur le Chevalier, qui étoit maintenant le tenant de cette dévote, me fit ſentir qu'il n'ignoroit rien, & qu'il valoit mieux me taire, que de travailler à le faire revenir d'un préjugé qui lui paroiſſoit ſi bien établi.

C'eſt bien entrer dans le monde, me dit-il: mais je ſuis jaloux de vous faire du bien. Repoſez-vous ſur moi; je vaudrai bien ces Dames, & peut-être ne vous en coûtera-t-il pas ſi cher. Il m'obligea alors de lui faire un récit circonſtancié de mon mariage, ſur lequel je ne déguiſai rien, craignant de le trouver trop inſtruit.

Le laquais de retour vint préſenter à Monſieur le Comte, les compliments de ma femme, & l'aſſu-

rer qu'elle se croiroit très-honorée de la visite qu'il vouloit bien lui faire espérer : elle me prioit de rentrer de bonne-heure.

Nous nous verrons demain, me dit M. de Dorsan en se levant : je sçais à présent ce qu'il vous faut, & nous prendrons ensemble les voies néçessaires pour votre avancement. Je connoîs quelqu'un en état de nous seconder, & qui, je crois, s'en fera un vrai plaisir. Rentrons.

Nous passâmes donc dans la salle, où chacun étoit occupé de son jeu. Mes yeux n'eurent pas de peine à rencontrer ceux de Madame de Vambures, qui, au moindre bruit, avoit regardé du côté de la porte. Je m'approchai de la table où elle étoit. Madame de Damville, qui étoit de sa partie, faisoit un bruit affreux. Elle mêloit les cartes, les prenoit & les rendoit sans y avoir rien fait, pestoit contre un gano, se désespéroit d'une entrée à contre-temps ; & en un mot, crioit contre tout. Madame de Vambures, au contraire, avec une douce tranquillité, rioit d'une faute, badinoit d'une remise, étoit surprise, sans agitation, d'un codille, & ne pensoit ni à l'un ni à l'autre dès qu'elle y avoit satisfait.

Je croyois que la premiere se ruinoit, & que la seconde s'enrichissoit de ses dépouilles : mais

quel fut mon étonnement, quand, à la fin de la partie, je vis Madame de Vambures, en faire tous les frais, que ramassoit Madame de Damville, en répetant cent fois que, sans les étourderies de ses associés, dont elle étoit victime, elle auroit dû gagner le triple ou le quadruple. Je ne sçais qui me parut le plus étonnant, ou l'avidité de l'une, ou la douceur de l'autre.

On se mit à table; le souper ne produisit pour moi aucun nouvel incident; &, quoique M. de Dorsan ait pu me dire, un air respectueux m'ayant fait prendre le bout de la table, je ne pus être auprès de Madame de Vambures. Ses yeux me reprocherent ce défaut d'attention, qu'elle auroit mieux apprécié en le traitant de timidité imbécile. Je n'avois point assez d'art pour me contraindre, & mes regards cherchoient à lui faire mes excuses d'une façon si claire, que le Comte de Dorsan fut obligé de me rappeller à moi-même, par un geste insensible à tout autre qu'à moi.

Je ne vous rapporterai pas toutes les fornettes qui se débiterent. Je vous dirai seulement que, si un motif plus pressant que la bonne chere ne m'eût, pour ainsi dire, attaché à la table, j'aurois trouvé la séance fort longue. On se leva, chacun

ſortit : M. de Dorſan me dit qu'il me remettroit chez moi.

Qu'allez-vous faire, Comte ? dit auſſi-tôt Madame de Damville. Vous prétendez ſortir ! Cela eſt miſérable : vous reſterez, vous reſterez, il y a un lit pour vous. Monſieur, prenez ſon équipage, me dit-elle ; mais non, Madame de Vambures a le ſien, c'eſt le même quartier ; ou, ſi Madame ne veut pas, mes gens vous reconduiront, Monſieur.

Dans ces diverſes propoſitions, auxquelles je ne répondois que par des courbettes, celle de profiter du carroſſe de Madame de Vambures m'avoit infiniment flatté ; & j'y aurois volontiers arrêté Madame de Damville. Mais Monſieur le Comte, qui appréhendoit peut-être autant de reſter que j'aurois eu de plaiſir qu'il le fît, déclara abſolument qu'il nous remeneroit l'un & l'autre. Ce fut à travers mille propos de Madame de Damville que nous partîmes.

Dorſan, ménagez-vous. Comte, de vos nouvelles demain dès le matin. Monſieur, vous lui avez ſauvé la vie, je vous charge d'en répondre. Adieu, Madame ; deux braves vous conduiſent, ne craignez rien. Monſieur, venez me voir.

J'allois oublier de vous dire que j'eus beaucoup

d'obligation à l'énorme panier de Madame de Vambures, qui, en rempliſſant tout le fond du carroſſe, m'apprit que je devois m'aſſeoir ſur le devant: car ſi j'avois vu une place vuide dans le fond, jaurois cru devoir la remplir.

La converſation que nous eûmes pendant la route fut fort ſtérile, & ſans M. de Dorſan, qui en feſoit preſque tous les frais, elle ſeroit tombée à tous les inſtants. J'aimois, j'étois aimée; j'ôſe m'en flatter, la ſuite le prouvera; & dans ces poſitions, l'eſprit rêve bêtement ſans rien fournir: auſſi nous ne répondions à Monſieur le Comte, que par monoſyllabes. Qui connoît bien ces ſituations, doit ſentir combien elles ont de charmes. Chacun ſe flatte intérieurement que cet embarras a un motif enchanteur qui montre ſon pouvoir.

Pour moi, je dirai franchement que, quelque impreſſion qu'euſſent fait auparavant ſur moi le ſacrifice de Mademoiſelle Habert, les avances de Madame de Ferval & la franchiſe de Madame de Fécour, le trouble de Madame de Vambures me cauſoit un raviſſement que je n'avois jamais éprouvé. Il me paroiſſoit favorable à des deſſeins naiſſants, auxquels je m'abandonnois, ſans trop bien démêler quelle en ſeroit l'iſſue. Le reſpect, que l'amour m'inſpiroit, ne me permettoit point

d'eſpérer une liaiſon paſſagere, & mon mariage étoit un obſtacle invincible à ce que je puſſe prévoir que je parviendrois un jour à obtenir l'objet de cette nouvelle tendreſſe.

Pendant toutes ces réflexions, nous remîmes Madame de Vambures chez elle, & Monſieur de Dorſan obtint la permiſſion de m'y préſenter au premier jour; il n'y avoit qu'un pas pour entrer chez moi, je ſaluai M. le Comte, & je m'y rendis à pied, quoiqu'il eût la bonté de m'y accompagner.

En entrant, j'entendis dès l'eſcalier, Madame Alain, qui tâchoit de calmer l'inquiétude de ma femme.

Eh! mais, Madame, diſoit-elle, à quoi bon ſe chagriner? Il eſt en bonne maiſon, il ne peut rien lui arriver. Pardi! il auroit bien fallu que je me fuſſe inquiétée, quand feu mon mari paſſoit ſes nuits dehors. Il n'étoit pas ſi bien que le vôtre. C'étoit au cabaret qu'il reſtoit, oui au cabaret; & j'aurois été triſte! quelle ſotte! Oh! que non. Demandez à Agathe. Quand je ſçavois cela: il ſe divertit, diſois-je; eh bien! à bon chat bon rat: j'appellois mon compere, & je l'attendois en riant. Ne venoit-il point à minuit? Bon ſoir, compere, diſois-je à mon voiſin: allons, allons, petite fille, allons-nous coucher; il viendra quand

il voudra. Dame ! voilà comme il faut faire ; voudriez-vous avoir toujours votre mari à votre ceinture ? Cela ne se peut. Voisine, il est jeune, il doit s'amuser, il faut prendre patience. Je n'avois pas vingt ans, quand cela m'arrivoit; vous passez quarante : beau venez-y voir! divertissons-nous, le temps passera & le ramenera.

Mon âge, que vous me rappellez si souvent, reprit mon épouse d'un ton aigre, ne me rend que plus inquiette. J'entrai sur ces paroles; &, plein des mouvements que Madame de Vambures avoit allumés dans mon cœur je sautai au cou de mon épouse, en lui fesant mille excuses de mon retard, & mille remercîments de ses inquiétudes. Je lui racontai en abrégé mon aventure & ses suites, si l'on excepte Madame de Vambures, dont je n'osai pas même prononcer le nom. Plus mon cœur me sollicitoit d'en parler, & plus je me croyois obligé à la discrétion sur cet article.

Ah, bon Dieu ! s'écria Mademoiselle Habert : quoi ! vous avez mis l'épée à la main contre votre prochain ! n'avez-vous point blessé ?

Non, ma chere, lui répondis-je; j'ai sauvé la vie à un des premiers Seigneurs de la Cour.

Ah ! que Dieu est grand ! reprit-elle : c'est lui qui vous a envoyé-là pour délivrer cet homme,

qui alloit périr, qu'il ſoit béni : vous n'avez jamais manié d'épée, vous vous en ſervez avantageuſement ; j'y vois le doigt de la providence.

Ah çà ! dit Madame Alain, le voilà ſain & ſauf, voilà le mieux ; ce que Dieu garde, eſt bien gardé : adieu, m'amie, ſoyez donc tranquille. Elle vous croyoit perdu, la pauvre enfant ! continua cette femme en s'adreſſant à moi ; le temps la corrigera. J'ai été comme cela au commencement de mon mariage ; mais cela a bientôt paſſé. Dame ! il y a temps pour tout. Quand je marierai cette petite fille, elle fera de même : voilà le monde. Allons, vous êtes enſemble, bonne nuit, & plus d'inquiétude : il eſt jeune, il en fera bien d'autres, qui n'auront pas d'auſſi bons motifs.

Elle deſcendoit en diſant toujours : attendons, le temps la changera. Je reſtai avec mon épouſe : ce fut alors qu'elle me fit part des frayeurs que lui avoit cauſé mon récit ; & tout en parlant, elle preſſoit la cuiſiniere de deſſervir, & déſeſoit toujours en attandant quelques épingles. Je n'avois pas encore eu le temps de calmer ſes craintes qu'elle étoit dans ſon lit.

Venez, mon cher, me dit-elle : vous aurez le temps de me dire le reſte. Que Dieu eſt bon de vous avoit préſervé de ce péril ! Pendant cette

exclamation, j'avois achevé de me déshabiller; & ma chere épouſe, oubliant mes dangers & les grâces que j'avois reçues de la Providence, ne penſa qu'à ſe certifier que ſon mari exiſtoit. Je ne lui donnai pas lieu d'en douter. Que d'actions de grâces ne rendoit-elle pas à Dieu intérieurement d'avoir délivré ſon époux des mains de trois aſſaſſins! J'avouerai que, ſi elle avoit lu dans mon cœur, elle y auroit découvert que Madame de Vambures méritoit de partager ſa reconnoiſſance.

Je n'étois pas éveillé le lendemain, qu'on me remit un billet de Madame de Fécour, qui m'ordonnoit de me rendre chez elle ſur les onze heures pour affaires importantes. Madame de la Vallée voulut le voir ſans s'en rapporter à ce que je lui en diſois; & ſi elle me permit de me lever pour me rendre au rendez-vous, ce ne fut pas ſans m'avoir témoigné l'agitation qu'elle auroit juqu'à mon retour. Je lui promis de ne point tarder. Que de tendres embraſſements me prodigua-t-elle, avant d'ajoûter foi aux ſerments que je lui feſois pour garantir la parole que je lui donnois! Qu'on diſe tout ce qu'on voudra, ſi quelqu'un en fait l'épreuve comme moi, il conviendra que la dévotion a, pour émouvoir la tendreſſe, des reſſources inconnues à tous ceux qui ne profeſſent pas

ce genre de vie. Oui, dès que j'étois avec mon épouse un moment, j'oubliois tout le reste. Quelque charmante que m'ait paru Madame de Vambures, quelque profonde que fût l'impression qu'elle m'avoit faite, j'avouerai même que les charmes que je goûtois dans les bras de ma femme, me rendoient infidéle à l'amour que je sentois pour la premiere.

Que le cœur de l'homme est incompréhensible! Je n'avois pas quitté le lit, que l'idée de mon épouse céda dans mon esprit, à celle de mon amante; & je redevins tout autre. J'aurois souhaité pouvoir lui rendre visite à l'instant : mais, me disois-je, puis-je donc le faire? M. de Dorsan lui a demandé permission de m'y présenter; ainsi je ne dois pas y aller sans lui. Voilà comme la réflexion me servoit; mais ce n'étoit pas sans pester contre l'usage de la Ville. Vive la campagne! continuois-je. Au village, Pierrot est amoureux de Colette : ils n'ont pas besoin d'introducteur, si Colette est d'accord avec Pierrot. Mais je suis marié! (Vous voyez que je commençois à raisonner.) Eh! qu'importe? me répondoit mon cœur : tu vas bien chez Madame de Fécour, nonobstant ton mariage : si l'intérêt t'y conduit, l'amour y entre pour quelque chose d'une part ou

de l'autre. C'eſt ainſi que cette paſſion, quand elle maitriſe un cœur, a toujours des reſſources pour faire valoir ſes projets, ou pour autoriſer ſes entrepriſes.

Après avoir fait toutes ces réflexions, je me déterminai à prendre mon épée pour me rendre chez Madame de Fécour. Je vous avoue qu'en la touchant, mon amour-propre ſe divertiſſoit de voir qu'elle ne paſſeroit plus à mon côté pour un ſimple ornement. J'allois partir, quand Madame de la Vallée me pria de revenir au plutôt, d'autant plus qu'elle ſe trouvoit un peu indiſpoſée. (Je n'aurois pas cru que cette indiſpoſition, qui ne conſiſtoit que dans un léger mal de tête, que j'attribuois à l'inſomnie, alloit me préparer bien de l'embarras, en m'ouvrant une nouvelle route pour parvenir à la fortune.)

Je ne voyois point de danger dans l'état de ma femme, ainſi je me rendis chez Madame de Fécour: j'y trouvai ſon frere, qui, ſans me donner le temps de le ſaluer, (car les moments ſont chers à ces Meſſieurs, & ils comptent pour perdus tous ceux qu'ils paſſent ſans calculer; je crois même que le plaiſir n'auroit point d'attraits pour eux, s'il n'étoit mêlé de calculs; & je ſerois preſque tenté de penſer que c'eſt-là la principale

raiſon qui engage les Financiers à avoir des maîtreſſes à gages : ils entrent dans le détail de leurs maiſons, de leurs habits ; tout cela les fait nombrer & les ſatisfait : de-là, les plaiſirs auxquels cette occupation ſert de prélude, en deviennent plus ſéduiſants pour eux.....)

Quoi qu'il en ſoit de ce goût général, celui-ci, avec un ſourcil froncé, & comme j'ai dit, ſans attendre mon ſalut, dit à ſa ſœur : oui, c'eſt ce jeune-homme-là ; que voulez-vous que j'en faſſe ? Je ſaiſis une occaſion avantageuſe & prompte, il s'aviſe de trancher du généreux. Choiſiſſez mieux vos gens, ma ſœur, ou du moins endoctrinez-les avant que de me les envoyer. Eh bien ! mon ami, continua-t-il en ſe tournant de mon côté & en me portant une main ſur l'épaule, as-tu réfléchi ? es-tu revenu de ta ſottiſe ?

Ce geſte familier, qui n'auroit pas choqué Monſieur de la Vallée deux jours auparavant, parut de trop à l'ami de M. de Dorſan : & ſans la crainte d'indiſpoſer Madame de Fécour contre moi, je me ſerois retiré ; mais enfin je pouvois avoir beſoin d'elle, & même de ſon frere : je me contentai de répondre au dernier avec moins de ſoupleſſe.

Non, Monſieur, lui dis-je ; je crois avoir ſuivi l'équité dans ce que j'ai fait, & que vous traitez

de ſottiſe. J'ai peu de lumières pour diſtinguer le bien & le mal ; mais quand mon cœur me dit : fais telle choſe, je le fais ; & je ne me ſuis point trouvé juſqu'à préſent dans le cas de le regretter. Je connoîs maintenant M. de Dorville, ſon état fait compaſſion, & mérite que vous ne le priviez pas de ſa ſeule reſſource. Je ſuis jeune, je me porte bien, j'ai de quoi vivre abſolument, je puis attendre. Celui que vous déplaciez, attend tout de vos bontés ; il eſt malade, & peut-être en danger ; vos ſecours lui ſont abſolument dûs. Je m'en rapporte à Madame.

Ah ! le beau diſcours, reprit-il, ma ſœur ! je crois qu'il vient me répéter le ſermon. Vous le voyez, ce n'eſt pas ma faute. Je ne puis rien maintenant pour lui.

Mais, dit Madame de Fécour, qui dans le fond étoit bonne, & qui n'avoit point encore ouvert la bouche ; mais ce gros Brunet me paroît avoir raiſon. Je ne connoîs point Dorville : pourquoi le révoquer ? qui eſt-il ?

C'eſt un Gentilhomme gueux, reprit le frere, qui s'eſt amouraché d'un joli viſage, & voilà tout leur patrimoine. Cela convient bien, ma foi, à ces petits houbereaux ! Ils ont recours à moi ; j'ai placé le mari, il eſt toujours malade ; la femme

fait

fait la bégueule ; il ne peut rien faire, je le chasse : ai-je tort ? Je n'aurois qu'à avoir dans mes bureaux cinq ou six personnes inutiles comme celle-là, cela iroit bien ! Ah ! oui, cela iroit bien !

Ce n'est pas sa faute, Monsieur, s'il est indisposé, lui dis-je ; & auparavant de l'être, il vous a sans doute contenté.

J'aurois bien voulu voir qu'il ne l'eût point fait, reprit avec impatience mon Financier : mais n'en parlons point. Dorville reste en place ; ma sœur, cela est décidé : je n'ai rien de vaquant, que ce garçon attende. Continue, continue, tu feras un beau chemin ! Eh, morbleu ! dépouille-moi cette sotte compassion : nous n'aurions qu'à l'écouter, nous serions étourdis de cet impertinent son, depuis le matin jusqu'au soir. Tu ne feras qu'un nigaud, tant que tu penseras ainsi ; & si tu parvenois à ma place, avec tes beaux sentiments, tu t'abîmerois où les autres s'enrichissent.

Peut-être, Monsieur, lui dis-je, pour adoucir la contrainte qu'il se fesoit en conservant à M. d'Orville son poste, peut-être si vous lui donnez aujourd'hui du pain, n'aurez-vous pas besoin de lui en fournir longtemps ; & sa veuve...

Il est donc bien mal, me dit-il ; c'est autre chose : & sa femme est jolie, on fera quelque

chose pour elle dans le temps. Si son mari meurt, c'est un aimable enfant; nous verrons ce qui lui conviendra. Dites-lui ce que vous venez d'entendre, & rendez-moi compte de l'état du mari, & de la réponse que vous aura fait sa veuve ; car autant vaut : vous me ferez plaisir. Adieu, je trouverai quelque poste qui vous conviendra : mais ne soyez plus si sot, si vous ne voulez pas vous perdre. Je vais vous amener mon Médecin, ma sœur : adieu, mon ami ; il a une physionomie qui promet ; servez-moi bien, je vous aiderai.

Voilà comme pensent la plupart des gens : ils croient pouvoir vous employer à tout, dès qu'ils vous sont utiles ; ils pensent qu'il n'y a qu'à commander : si vous ne leur refusez pas, vous êtes leur ami ; & l'idée de votre complaisance, surtout pour certains articles, les dispose totalement en votre faveur. Je ne pris pas garde aux politesses de Fécour ; mais je me trouvai piqué de la derniere apostrophe en sortant. (Servez-moi bien auprès de Madame de Dorville, & je vous aiderai.) Je croyois par ces paroles me voir chargé d'un rôle dont j'ignorois les fonctions, mais qui cependant me fesoit peine. J'allois tâcher de m'en instruire, quand je vis s'éclipser celui

qui prétendoit que je le remplisse ; je restai tout étonné, & je ne sortois point de ma place.

Approche, cher enfant, me dit Madame de Fécour ; sçais-tu bien que tu as furieusement courroucé mon beau-frere ? Il ne vouloit plus rien faire pour toi, ou tout au plus il étoit décidé de te confiner dans la Province.

Que pouvois-je faire, lui dis-je ? on me donne la dépouille d'un malheureux qu'une belle femme réclame pour lui, irai-je la disputer contre elle ? Est-ce que je voudrois vous ôter quelque chose qui vous feroit plaisir, par exemple ? Non, assurément : je ne me sens point capable de cette cruauté ; & si je ne puis devenir riche que par-là, je ne le serai jamais. Elle est donc belle, cette Dorville ? reprit, en m'interrompant, la malade ; c'est-à-dire qu'elle t'a touché : avoue de bonne-foi que tu as été sensible. Quel âge a-t-elle ?

Vingt ans, lui répondis-je. Ah ! fripon, voilà une terrible épreuve, dit-elle, en se levant à moitié. Ah ! je ne suis pas si étonnée de votre générosité. Que mon frere la trouve déplacée tant qu'il voudra, pour moi, j'en vois l'excuse dans les yeux & l'âge de cette belle personne, & le motif dans votre cœur. Eh ! Mademoiselle Habert, que dira-t-elle ? La pauvre femme ! C'est bien à

c'eſt bien. Mais ſçais-tu que je ne ſuis pas hors de danger.

J'en ſuis mortifié, Madame, dis-je; je ſouhaiterois de tout mon cœur pouvoir vous rendre la ſanté.

Tu as donc quelques ſentiments pour moi, dit-elle? je fus confeſſée hier; on ne ſçait ſi mon mal n'empirera pas: il faudra prendre ſon parti; Dieu eſt bon, & ſa miſéricorde me raſſûre. Tu es bien aimable. Qu'es-tu donc devenu depuis deux jours? Vous faites le libertin; faut-il abandonner comme cela ſes amis?

Je fus charmé de ſaiſir cette occaſion de lui raconter mon aventure: je croyois me rehauſſer à ſes yeux, en détaillant toutes les circonſtances de mon combat, avec une modeſtie apparente, dont la vanité n'étoit point dupe; mais je la connoiſſois mal: un peu plus, un peu moins de cœur lui étoit totalement indifférent; auſſi ne reprit-elle rien de mon diſcours, que je croyois fort intéreſſant, que l'inſtant où je m'étois trouvé, pour ainſi dire, par haſard, dans la maiſon de Monſieur de Dorville. Le ſort t'a bien ſervi, dit-elle. Tu ne penſes plus à perſonne, qu'à cette femme.... Perſonne n'effacera de ma mémoire les obligations que je vous ai, & ma reconnoiſſance....

Ah! tu deviens complimenteur, reprit cette bonne Dame; abandonne cet usage. Tu me plaîs, gros Brunet, je me fais un plaisir en te servant; &, si je souhaite de vivre, c'est pour décider mon frere en ta faveur. Approche-toi, me dit-elle; car je m'étois tenu debout devant son lit. Tu es toujours timide: Est-ce que je suis si changée? Ce qu'elle dit en ajustant un peu sa coiffure, & ce mouvement me fit voir & sa gorge & son bras. Mets-toi là, continua-t-elle, en me montrant un fauteuil qui étoit auprès de son lit; agissons librement ensemble. Je te l'ai dit, tu me plaîs.

En disant tout cela, elle jettoit de temps à autre un coup-d'œil en dessous pour voir en quel état étoit sa poitrine; puis les relevant sur moi, elle paroissoit contente d'y voir mes yeux attachés qui s'animoient par ce spectacle.

Sçais-tu bien que ta présence est dangereuse, reprenoit-elle alors: mais si j'allois mourir.... Ah! Dieu est bon.

Bannissez, Madame, lui dis-je vivement, cette idée qui me pénètre de douleur. Le pauvre enfant! dit-elle; il s'attendrit: en prononçant ces mots, elle avança ses bras vers moi: j'allai au-devant, & je lui imprimai ma bouche sur cette

grosse gorge, dont je ne pouvois me détacher, quand un bruit imprévu m'obligea de me retirer.

Ce mouvement ne peut sûrement point être attribué à l'amour. J'étois touché de l'idée de la mort dont m'avoit parlé cette Dame à laquelle j'avois des obligations; la gratitude qu'elle me témoignoit pour mon attendrissement, fit seule tout l'effet qu'on vient de voir: il est souvent des caracteres d'amour qui échappent, & qu'on donne ou qu'on reçoit par reconnoissance ou par quelqu'autre motif, sans que le cœur y entre pour rien.

Je me retirai donc de cette posture, & je fis fort bien; car c'étoit M. de Fécour qui revenoit avec son Médecin, qu'il avoit promis, en sortant, d'amener au plutôt à sa sœur.

Madame de Fécour rendit à ce grave personnage un compte précipité de son état. Le ton dont elle s'exprimoit, sembloit lui dire: vous êtes un imposteur, finissez & retirez-vous; & m'adressoit équivalemment ces paroles: il est venu bien mal-à-propos: je commençois à espérer pour ma vie, mais cet assassin vient en arrêter le progrès.

Quelques coups-d'œil que cette Dame lâcha sur moi, en prononçant le peu de mots qu'elle disoit à son Médecin, plus que la vivacité qu'elle

devoit avoir dans le ſang, ne permirent pas à l'Eſculape de douter des motifs de l'impatience que lui témoignoit ſa malade.

Cela auroit peut-être été plus loin, ſi Monſieur de Fécour, pour mettre ce moment à profit, ne m'eût fait ſigne du doigt de m'approcher d'une embrâſure de fenêtre où il s'étoit retiré.

Je ſuis charmé de vous retrouver encore ici, jeune homme, me dit-il. Avez-vous bien penſé à ce dont je vous ai parlé tantôt? De quoi eſt-il queſtion, répondis-je, comme ſi j'étois étonné? Je dois cependant avouer qu'il n'avoit point ouvert la bouche ſans me mettre au fait de ce qu'il eſpéroit de moi; mais je feſois l'ignorant pour tâcher d'en éluder la déciſion qui ne pouvoit que lui déplaire, & par-là me faire perdre ſes faveurs.

Il eſt de ces états où l'opulence rend les deſirs impétueux; on croit alors qu'il ſuffit de ſentir ou de les faire paroître pour avoir droit de les voir couronnés. L'appas que l'or a pour ceux qui le poſſedent, leur fait croire facilement que perſonne ne peut réſiſter à ſon amorce. Il eſt dans la nature de prêter aux autres les ſentiments que nous favoriſons. De-là un Financier ſe croit ſûr du ſuccès, dès qu'il ajoûte à ſes propoſitions: je vous donnerai. Il eſt vrai que ce terme, à leurs yeux, aug-

mente d'autant plus de valeur, qu'ils ont moins coutume de le mettre en usage, & ils ne peuvent se persuader qu'il y ait des façons de penser différentes de la leur.

Plein donc de ces idées, M. de Fécour me dit : la Dorville m'a paru jolie, son mari est un homme confisqué; elle est jeune & elle aura besoin de secours : tu n'as qu'à lui dire de s'adresser à moi.

Monsieur, lui repondis-je, cette proposition auroit plus de force, si elle étoit faite par vous-même. Je ne connois point Madame de Dorville. Mais vous, qui protégez son mari, qui le soutenez dans son poste, vous avez plus de raison de faire valoir vos intentions. Je suis peu propre à les lui bien rendre.

Que tu es nigaud ! reprit ce Financier; je te le dis, il faut que tu la voies, mes occupations ne me permettent pas les assiduités. Tu lui diras que je l'aime, & que non-seulement je lui donne la confirmation de l'emploi de son mari, (prends bien garde que c'est à elle que je la donne) mais que je veux encore pourvoir à tous ses besoins. Je ne lui demande, pour toute reconnoissance, que de venir après-demain chez moi, & là nous réglerons tout ensemble : n'oublie rien pour réussir;

tu as de l'eſprit ; & ce ſervice te vaudra plus auprès de moi que la recommandation de ma ſœur ou de qui que ce ſoit.

Je vous avoue que je ne conçois rien à ce que vous exigez de moi, lui dis-je piqué au vif : j'irois parler d'amour à une perſonne que je ne connoîs point, & cela pour vous ! mon cœur ne peut s'y réſoudre. Pour moi, je crois que, quand on aime, on le dit ſoi-même. Si la tendreſſe eſt réciproque, on vous répond de même : mais je n'entends rien à ces traités, par leſquels des tiers marchandent un cœur que les offres doivent décider. Ne ſoyez point fâché, Monſieur : mais je me vois inutile dans cette circonſtance.

Dans ce cas, me dit-il, tu n'as pas beſoin de moi, tes ſentiments héroïques feront ta fortune ; ſuis-les, & tu verras de quelle belle reſſource ils te feront. Je trouverai quelqu'autre qui ſçaura décider mes faveurs en ſervant mes deſirs. Tu ne feras jamais rien, je te le prédis ; ma ſœur dit que tu as de l'eſprit, & moi je vois que tu n'es qu'une bête.

Il ſe retira, en me jettant un coup-d'œil dédaigneux accompagné d'un ſouris moqueur, auquel je ne répondis que par une courbette, dont je ne pourrois dire la valeur : mais quelque affligeante

que fût pour moi la conclusion de ce discours, je sentois qu'intérieurement mon cœur me disoit: tu as bien fait, la Vallée; tes beaux yeux, tes traits, ta jeunesse, te mettent dans le cas de t'employer pour toi auprès des femmes; & tu n'es pas taillé pour être le messager de Fécour.

J'avouerai cependant que, si M. de Dorsan ne m'avoit pas fait compter sur une protection puissante de sa part pour décider ma fortune, peut-être mon cœur eût-il été moins glorieux: mais j'avois sa promesse; & cela suffisoit pour soutenir mes sentiments.

Dans cette disposition, je suivis M. de Fécour auprès du lit de la malade. L'entretien que je venois d'avoir, en me piquant, avoit animé mon visage d'une rougeur que la honte imprime comme le plaisir. Qu'il est beau! dit sans façon, la malade.... Oui, dit gravement le Médecin, ce visage est aimable... Mais il ne sera jamais rien, ajouta brutalement le Financier... & parlant aussitôt au premier, que dites-vous de l'état de ma sœur?

Ce qu'on lui a ordonné jusqu'à présent, répondit-il, est bon; il n'y a qu'à continuer: mais qu'on la laisse en repos; car je lui trouve le sang très-ému. Un regard qu'il me jetta, en pronon-

çant ces dernieres paroles, me fit sentir que l'ordonnance venoit de se régler sur l'impression qu'avoit fait le gros garçon.

Et en effet, seroit-il possible qu'un homme qui n'a jamais vu le malade qu'il visite, pût dans l'instant si bien prendre son tempérament & son état, qu'il décidât infailliblement ce qu'il lui faut? Rien n'échappe à ces prétendus Docteurs. Un coup-d'œil, un discours les reglent mieux souvent que le battement d'une artere, auquel ils paroissent fort attentifs.

Si sa malade avoit osé, elle lui auroit donné un démenti qui se seroit trahi lui-même: mais ce seroit un crime irrémissible de s'opposer aux décisions de la Faculté. Elle, qui n'y entendoit aucunes façons, auroit peut-être eu cette *témérité*, si son frere, en la prévenant, n'eût prescrit d'un ton impérieux que chacun eût à *se retirer*. Son discours ne pouvoit s'adresser qu'à moi: mais je pense qu'il voulut le rendre général, moins pour ne pas me parler directement, que pour se flatter de faire obéir un grand monde à ses ordres.

Je saluai la malade, qui me recommanda de nouveau à son frere: mais il ne lui répondit que ces mots & même sans se détourner: il sçait ce

que je lui ait dit ; c'eſt à lui d'obéir, & je me charge de ſa fortune. S'il ne veut point, je ne puis le forcer ; adieu : & il partit ſans me regarder, quoique je me fuſſe rangé pour le laiſſer paſſer.

Je fus obligé de le ſuivre. Je paſſai chez Madame Dorville, non pour m'acquitter de la commiſſion de M. de Fécour, mais pour lui faire part que l'emploi de ſon mari lui étoit conſervé. Elle étoit ſortie, & le domeſtique m'apprit que M. de Dorville étoit fort mal, & que je ne pouvois le voir. Je me rendis chez moi.

En entrant, je trouvai Agathe ſur la porte. Vous êtes bien raiſonnable aujourd'hui, me dit-elle, Monſieur de la Vallée : paſſez-vous donc ſi vîte ? J'aurois cru manquer à la politeſſe ſi je n'euſſe répondu à l'invitation qu'elle me feſoit d'entrer. J'eus un inſtant de converſation avec cette petite perſonne, qui ne fut pas aſſez intéreſſante pour être rendue. Il me ſuffira de dire en gros que ſon langage étoit moins pétulant que celui de ſa mere, parce qu'il y entroit plus d'art. Ah ! ſi vous aviez vu l'inquiétude que votre femme eut hier, diſoit-elle, quand elle ne vous vit pas revenir, vous auriez bien connu le pouvoir que vous avez ſur ſon cœur. Ma femme eſt bonne ;

Mademoiselle Agathe, lui dis-je, & je vous suis obligé de travailler à augmenter ma reconnoissance pour elle. C'est d'un bon cœur. Aussi le suis-je, reprit-elle : mais vous devez la partager cette reconnoissance, car ma mere & moi nous entrions bien sincerement dans ses peines. Oui, nous étions inquiettes : on ne sçavoit que penser, & tout nous allarmoit. Je ne disois mot, par exemple, moi : mais je n'en pensois pas moins.

Je ne suis point ingrat, repris-je ; & vous pouvez être persuadée que je ressens, comme je le dois, la part que vous prenez à ce qui peut m'arriver.

Je lui baisai alors la main qu'elle m'abandonna en feignant de la retirer. Je voulois lui marquer par ce geste la sincérité de mes paroles ; & ses yeux, par leur vivacité, annonçoient que la petite personne n'étoit pas fâchée de l'impression qu'elle croyoit m'avoir faite, quand ma femme entra, soutenue par Madame Alain.

J'avois raison de dire que je vous avois entendu, me dit ma femme. Cela est fort joli, Mademoiselle ! En vérité je ne me serois pas attendue à cette incartade de votre part, la Vallée. Il vous faut de la jeunesse : cela est beau !

Je quittai rapidement prise, & sans trop sçavoir

ce que j'allois dire, je me tournai du côté de ma femme avec plus de tranquillité ſur le viſage que dans le cœur. Mademoiſelle, lui dis-je, me racontoit juſqu'à quel point vous fûtes inquiette hier au ſoir; touché de vos bontés, je lui marquois ma recounoiſſance de ſon attention à me les faire connoître. Je ne vois rien là qui puiſſe vous fâcher.

Eh bien, m'amie! reprend Madame Alain; quel mal à cela? Cette petite fille vous aime, elle prend part à vos peines, elle les raconte d'une maniere touchante : on lui exprime qu'on lui eſt obligé; grand venez-y-voir! Allons, allons, point de jalouſie. Elle eſt jeune : eſt-ce ſa faute ſi vous êtes plus âgée? il faudra bien qu'elle vienne à notre âge : dix ans de plus, dix ans de moins; y prend-on garde de ſi près? Venez, Monſieur de la Vallée; venez Agathe : la pauvre enfant n'y entend point de malice. Montons : il y a bien d'autre beſogne là-haut. Votre frere, Monſieur de la Vallée, votre frere qui vous attend.

Je ſuivis cette compagnie, qui prit le chemin de mon appartement. Je donnai le bras à mon épouſe, que quelques mots, dits en montant, calmerent totalement; elle m'apprit qu'elle ſe trou-

voit fort incommodée; & que, fans la vifite de mon frere, elle ne fe feroit pas levée.

Madame Alain nous précédoit, en répétant continuellement : le pauvre garçon eft fenfible, & on lui en veut du mal ! Mais votre frere ; ah ! le pauvre here ! il vous fera pitié ; il me fait peine à moi qui ne lui fuis rien : car je n'aime point à voir les malheureux. La mifere me fait tant de peine, que je ne puis regarder ceux qui la fouffrent : le voilà ; tenez, regardez, la Vallée....

Il nous attendoit, en effet, au haut de l'efcalier ; car mon époufe, par une fuite fans doute de fes principes de dévotion, n'avoit pas ofé le laiffer dans fa chambre. Elle ne fe fouvenoit plus que Jacob, fur le Pont-neuf, auroit paru à fes yeux dans un état moins décent, s'il n'eût eu un habit de fervice, qu'on lui avoit laiffé par grâce en quittant fon pupile. Elle ne voyoit plus en moi que fon époux, & cet époux tranchoit du bon Bourgeois, & étoit habillé proprement ; cela lui fefoit croire fans doute que perfonne, fans être un impofteur, ne pouvoit fe dire mon parent, fi fes habits ne le mettoient dans le cas de figurer avec moi. De-là elle foupçonnoit que celui qui fe difoit mon frere, pouvoit bien être un homme qui cherchoit à la furprendre fous un nom fuppofé. Ses ha-

billements ne répondoient pas pour lui ; & cela suffit pour faire gagner la défiance. D'ailleurs, je dois dire, pour l'excuser, qu'elle ne connoissoit mon frere que sur mon rapport ; je lui avois dit qu'il étoit bien établi à Paris ; & la façon dont il paroissoit, ne s'accordoit pas avec mes discours.

Il faut l'avouer : il est rare que le nom, que le sang même obtiennent les avantages qu'on se croit forcé de prodiguer à un équipage brillant. Etalez un grand nom, faites même paroître de grandes vertus sous un habit qui dénote la misere, à peine serez-vous regardé, quand la sottise & la crasse seront fêtées sous les galons ou la broderie qui les couvrent. On croit se relever, en fesant politesse aux derniers, quand la familiarité avec les premiers nous humilie d'autant plus qu'on peut moins s'en dispenser.

Pour moi, qui n'étois pas encore initié dans ces usages, que j'ai toujours trop méprisés, pour vouloir jamais les suivre, je sautai au cou de mon frere. Oui, sans penser à lui marquer la surprise que je pouvois avoir de le voir dans un état qui paroissoit peu conforme aux espérances que notre famille avoit conçues de son mariage, je ne m'inquiétai que de l'heureux hasard qui l'amenoit chez moi. Eh ! comment avez-vous fait pour me dé-

couvrir ?

couvrir, lui dis-je, en ne cessant de l'embrasser? Entrez : que je suis ravi de vous voir!

Le hasard, me dit-il, m'a servi. Je sçavois votre mariage : mais j'ignorois votre demeure; quand j'ai entendu parler hier d'une histoire arrivée à M. le Comte de Dorsan, & quand j'ai sçu qu'un nommé la Vallée l'avoit sauvé du péril où ce Seigneur étoit exposé : (nouvelle fête pour mon cœur, on parloit de moi dans Paris comme d'un brave!) votre nom, continua mon frere, m'a frappé. J'ai couru ce matin à l'Hôtel du Comte, dont le valet-de-chambre est une de mes pratiques. Ce domestique a la confiance de son maître. Je l'ai prié de s'informer auprès de lui du nom, du pays, & de la demeure de ce Monsieur de la Vallée, dont il ne cessoit de faire l'éloge. Il m'a éclairci un instant après sur toutes les circonstances que je lui venois demander. J'ai appris par lui que le libérateur de son maître étoit de Champagne, qu'il étoit marié; enfin, que vous demeuriez ici. Je m'y suis rendu pour avoir le plaisir d'embrasser mon cher Jacob, & de saluer votre femme.

Il se précipita de nouveau à mon cou; & après nous être tenus quelque temps étroitement serrés, je lui montrai ma femme, qu'il me parut

saluer d'un air également humble & respectueux. Je m'apperçus que Mademoiselle Habert ne lui fesoit qu'une révérence fort simple, & que, s'étant assise, elle ôtoit par-là, à mon frere, la liberté d'avancer pour l'embrasser. Je les priai de se donner réciproquement cette marque d'affection. Si mon épouse ne put me refuser cette satisfaction, & même si elle s'en acquitta d'assez bonne grâce, (car son état de foiblesse lui servoit d'excuse légitime) je m'apperçus, aux larmes qui couvrirent pour lors le visage de mon frere, qu'il se passoit dans son âme quelque chose d'extraordinaire, qui me sembloit être de mauvais augure.

Je n'attribuois ses pleurs, je l'avoue, qu'à ce que je le croyois humilié par l'espece d'insensibilité avec laquelle ma femme avoit paru recevoir ses avances; mais je me trompois lourdement. Mon cœur souffroit de mon incertitude, & je voulus m'en éclaircir.

Qu'as-tu donc, mon cher frere, lui dis-je ? & qui peut troubler la joie que nous devons goûter en nous revoyant ? Tu dois voir que tu me fais sentir un plaisir parfait, & il te doit apprendre que, sans des raisons pressantes, je ne t'aurois pas caché mon mariage. J'ai une femme que j'adore &

qui m'aime ; nôtre fortune eſt honnête, mes eſpérances ſont grandes ; je te crois également heureux, & quand je veux donner un motif à tes larmes, je penſe qu'elles viennent du plaiſir que te cauſe notre bonheur : je n'ôſe m'imaginer qu'elles puiſſent m'annoncer quelques diſgrâces.

Remarquez, en paſſant, que je ne dis plus mon bonheur ; relevé par tant d'accidents heureux, je me figurois que Mademoiſelle Habert devoit s'eſtimer autant fortunée de m'avoir acquis, que je trouvois de félicité à la poſſéder.

Un ſilence morne, un regard triſte, formerent toute la réponſe de mon frére. Je me doutai que l'humanité ſouffroit ; je *compris qu'il avoit quelque* choſe de perſonnel à me communiquer, & que ce qu'il avoit à me dire ne demandoit point de témoins ; je priai la compagnie de me laiſſer avec mon frere.

Oui, oui, c'eſt bien penſé, dit Madame Alain en ſe levant : quand on ſe tient de ſi près, on a mille choſes à ſe dire dont les voiſins n'ont que faire. Il feroit beau voir que chacun mît le nez dans mes affaires ! cependant on ne riſque rien avec moi ; je ſuis diſcrette ; quand on me demande le ſecret, non, rien ne me feroit jâſer. Ai-je jamais dit à perſonne que mon voiſin l'Epicier, qui eſt Mar-

guillier de sa Paroisse, a sa sœur servante. L'un demeure au Marais, l'autre est au fauxbourg Saint-Germain : qui va y regarder de si près ? Eh ! pourquoi débiter ces nouvelles ? On sçait bien que ça ne sert de rien aux autres. Nous ne sommes pas tous obligés d'être riches : la volonté de Dieu soit faite. Mais, au revoir, mon voisin ; adieu, Madame ; allons, allons, remettez-vous, Monsieur de la Vallée, dit-elle à mon frere. Agathe, qu'on me suive ; & elle partit en plaignant, tout le long de l'escalier, le chagrin auquel mon frere paroissoit si sensible ; mais, en promettant, d'une voix aussi distincte, qu'elle n'en vouloit jamais parler à personne.

Quand elle fut partie, je priai mon frere de ne me rien cacher. Oui, cher Alexandre, lui dis-je, la nature seule fait entendre à mon cœur que quelque chagrin violent vous dévore ; vous ne devez rien me déguiser, & soyez persuadé que ma fortune est à vous.

Mon épouse, revenue à son naturel, par la retraite de nos voisines ; (car il y a de ces gens qui, bons essentiellement, ne sont, ou ne paroissent méchants, que parce qu'ils ont des témoins dont ils craignent la censure :) Madame de la Vallée, plus à son aise, prit donc un air moins austere,

& eut même la bonté d'assurer mon frere qu'elle souscrivoit de bon cœur à tout ce que je venois d'avancer.

Enhardi par ces prévenances de ma femme, mon frere me dit : tu sçais, mon cher Jacob, qu'il y a près de quatre ou cinq ans que je suis marié dans cette Ville. Je trouvai, en épousant ma femme, une maison bien garnie, & je puis dire que, quoique fils de Fermier à son aise, je devois peu me flatter d'obtenir un pareil bonheur. Ma femme étoit aimable ; elle avoit de l'esprit, &, peut-être, étoit-ce-là son malheur. A peine avoit-elle vingt-quatre ans, quand son premier mari mourut. Il lui avoit laissé un commerce bien établi : il n'y avoit pas un an qu'elle étoit veuve, quand je l'épousai, & je puis dire que j'entrois dans un train qu'il n'y avoit qu'à laisser courir pour en profiter. Les trois ou quatre premiers mois furent fort heureux ; ma femme étoit assidue à son comptoir ; elle se levoit de bonne heure ; elle régloit la maison ; elle pourvoyoit à tout ; elle voyoit tout, & prospéroit : mais pendant un voyage que je fis en Bourgogne, pour nos achats, il se passa bien d'autres choses.

A mon retour, je trouvai que Picard, mon garçon, avoit la direction de la cave ; qu'une fille

étoit chargée du comptoir ; que Madame, qu'il ne m'étoit plus permis, même à moi, de nommer autrement, ne quittoit son lit que vers midi ou une heure ; qu'alors elle paroissoit pour manger, & remontoit aussi-tôt dans sa chambre, qui étoit décorée du titre d'appartement, pour s'amuser de niaiseries, jusqu'à cinq heures que sa société se rassembloit ; on alloit à la Comédie, ou l'on jouoit ; on soupoit, tantôt ici, tantôt là. Cela me surprit sans me fâcher : tu connois ma douceur.

Je crus n'entrevoir dans cette conduite, que de la légéreté ; & je me flattai qu'au premier avis que lui donneroit ma tendresse, ma femme changeroit de systême. J'attendis patiemment que je pusse profiter de son réveil. Le lendemain, sur les onze heures, j'entendis une sonnette ; je pensai qu'une compagnie avoit besoin de quelque chose, & appellant un garçon, je lui dis : Champenois, allez voir ce que l'on demande.

Mais ce garçon, plus au fait du train qu'avoit pris ma maison depuis mon absence, me dit : Maître, vous vous trompez ; c'est Madame qui est réveillée, & qui avertit la servante de lui porter un bouillon. Tout ce manége me paroissoit étranger ; mais je résolus d'en tirer partie ; je pris l'é-

cuelle des mains de la fille, & je montai à la chambre ou à l'appartement de Madame. Elle étoit dans son lit : je lui présentai son bouillon. Eh! quoi, vous-même? me dit-elle; pourquoi ma domestique n'est-elle pas venue? Je lui dis que j'avois voulu me procurer le plaisir de le lui apporter moi-même; mais vous devriez rester au comptoir, me dit-elle, d'un air sec.

Je ne le puis, ma chere, lui répondis-je; j'ai fait des commissions dans mon voyage, il faut que j'aille en rendre compte. Je n'attendois que votre réveil pour partir. Je compte que vous allez vous lever & descendre à la boutique; après le dîner, je rangerai mes comptes avec vous pour voir ce que vous avez vendu & reçu pendant mon absence.

Je ne me mêle point de cela, me dit-elle : c'est à Picard, qui a le soin de la cave, qu'il faut vous adresser, & la petite Babet vous donnera le détail du comptoir.

Remarquez que cette Babet est un enfant de quatorze ou quinze ans, niece de ma femme. Je me mis en devoir de lui montrer le tort qui pouvoit résulter de mettre ses intérêts entre les mains d'un étranger & d'une petite fille de cet âge : mais je n'avois pas ouvert la bouche, que,

prévoyant mon dessein, ma femme me pria de la laisser en repos, en me disant qu'elle se trouvoit mal.

Elle connoissoit mon foible : mon amitié fut allarmée ; je voulus m'empresser pour la secourir : mais plus je redoublois mes soins, & plus son mal paroissoit s'augmenter ; enfin, d'un ton de colere, elle m'ordonna de me retirer, en ajoutant simplement : faites monter ma servante.

Dieu ! que devins-je ? Quel changement ! je me persuadai que ma douceur pourroit la vaincre, & après lui avoir envoyé la domestique qu'elle demandoit, je descendis à ma cave, pour en faire le contrôle, sur l'état que le garçon, chargé de ce soin, m'avoit donné ; mais, hélas ! quelle différence ! J'appellai Picard, que j'avois toujours reconnu pour un garçon fidéle ; il me dit que ce qui pouvoit manquer avoit été livré par les ordres de Madame. Lui ayant ordonné de se taire, je remontai au comptoir ; je n'y trouvai que des chiffons de papier qui contenoient les sommes différentes données à Madame, par Babet ; mais je ne voyois point d'emploi de deniers. Concevez, si vous pouvez, cher Jacob, le désespoir auquel je m'abandonnai. Je me crus ruiné, ou bien près de l'être ; & je ne me trompois pas.

J'entrai dans ma ſalle, & m'étant mis ſur une chaiſe, j'y reſtai bien une heure ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. J'étois dans cet état, quand ma femme m'envoya dire de lui envoyer chercher ſon Médecin; je n'en avois jamais eu d'arrêté ni pour elle ni pour ma maiſon. Je courus à la chambre de mon épouſe; & ne la trouvant point malade, je voulus le lui repréſenter : mais, à travers mille cris, elle me dit qu'elle voyoit bien que je voudrois la voir morte, puiſque je lui refuſois les ſecours néceſſaires. Il fallut obéir; elle m'indiqua la perſonne qu'elle vouloit, & que j'envoyai chercher : ce perſonnage vint & ordonna je ne ſçais quoi; car il ne m'étoit pas permis de jetter les yeux ſur les papiers qu'il laiſſoit.

Je voulus profiter de quelques intervalles pour parler à mon épouſe de nos affaires, & ſur-tout d'une lettre-de-change qu'elle avoit laiſſé proteſter, quoique je lui euſſe compté en partant la ſomme néceſſaire pour y faire honneur : je ne pus en tirer un ſeul mot. Un étranger ſe préſentoit-il, elle ne ceſſoit de parler; mais dès que je m'approchois pour l'entretenir de nos intérets, ou pour en tirer quelques éclairciſſements, ſon mal redoubloit.

Enfin, au bout de quelques viſites, le Médecin, ſans doute d'accord avec ma femme, lui ordonna

les eaux de Passy au plutôt, & me prescrivit de ne lui point rompre la tête d'aucunes affaires, si je voulois la conserver. Je m'y déterminai avec peine: mais il fallut souscrire à tout; elle me menaçoit de séparation, & vous sçavez que le bien vient d'elle; vous devez d'ailleurs connoître la coutume de cette Ville, qui est cruelle pour les maris: car, dès le lendemain de leurs noces, les maris se trouvent débiteurs de leurs femmes.

Elle partit donc pour les eaux. Je me trouvai donc, par son absence, forcé de laisser les choses dans l'état où elles étoient. Pour tâcher de remplir le vuide qu'elle avoit mis dans notre commerce, je m'avisai de me rendre commissionaire pour des Marchands, qui, sûrs de ma probité, ne balancerent point à me donner leur confiance. M. Hutin fut un des premiers à faire porter chez moi des vins de haut prix : je lui devois rendre compte du débit à la fin de chaque semaine.

Dans ces entrefaites, il me prit un jour fantaisie d'aller me divertir à Passy avec ma femme, qui y avoit pris une chambre garnie. J'espérois que cette attention me rendroit son affection. J'y arrivai sans être attendu, & j'apportois avec moi nos provisions; mais ma précaution étoit fort inutile. Je la trouvai en effet à table avec deux Di-

recteurs, qui, dévotieusement, y mangeoient tout ce que Paris peut fournir de plus déliçat, & le vin s'y répandoit avec profusion.

Si ma présence dut déconcerter ces Messieurs, je n'eus pas lieu de m'en appercevoir ; & ma femme, sans se démonter & sans se déranger, me dit de prendre une chaise : mais je n'étois pas assis que (la réflexion lui fesant sans doute appréhender quelque scène de ma part) elle se retira après une légère excuse, fondée sur le spécieux prétexte d'aller prendre ses eaux à la fontaine, & nous ne la revîmes plus.

Je restai avec ces deux bons Ecclésiastiques, qui m'apprirent ingénuement que l'un deux avoit été le Directeur de Madame; qu'ayant appris qu'il alloit à Versailles avec le Provincial présent, elle les avoit engagés à venir dîner chez elle en repassant. Jugez de ma surprise.

Je dois cette justice à cet honnête-homme qui me fesoit ce détail, de convenir qu'il parloit avec sincérité, & que, du moins en apparence, ça été malgré lui s'il a consommé la plus grande partie de mon vin. Mais c'étoit un Directeur du premier ordre dans le parti rigoriste, & ma femme, peut-être moins dévote que personne, avoit cette sotte

fatuité, de vouloir passer pour une de ses favorites.

Je les conduisis à leur chaise, & je me rendis aux eaux. Je n'eus pas entamé la conversation avec ma femme sur cette rencontre, qu'elle me dit que ce Pere étoit son Ange, qu'elle lui fesoit politesse, que cela ne me coûtoit rien, & que je la laissasse en repos.

Ce discours me glaça : mais mon naturel tranquille ne se démentit point. Je partis sans prévoir d'autres accidents, comptant bien même qu'on devoit m'avoir quelque obligation de ma douceur; mais que je me trompois!

Je vous ai dit que M. Hutin me donnoit des vins en commission, & que chaque semaine je lui portois l'état de la vente & de ce qui me restoit en cave. Je m'en rapportois, pour ce détail, à Picard, étant obligé d'être toujours hors de ma maison, pour en obtenir le débit. En rentrant à Paris, je me rendis chez ce Marchand, & je lui remis l'état de la derniere semaine.

Je fus fort étonné de voir le lendemain entrer chez moi ce même M. Hutin, qui me pria de lui permettre de descendre à mon cellier, pour vérifier le compte que je lui avois fourni la veille.

Je n'en fis point de difficulté; car je me croyois en regle. Nous trouvâmes le nombre des tonneaux que j'avois accusés; mais je ne pus en revenir, quand, plus instruit que moi-même de l'état de ma cave, M. Hutin me fit appercevoir que six pieces, que je croyois pleines, n'étoient plus que des futailles restantes inutilement sur les chantiers. Je fus traité, par cet homme, comme un fripon, & il me menaça de me perdre.

J'appellai Picard, à qui j'avois expressément défendu de rien livrer sans mes ordres. Pendant que je lui fesois les mêmes menaces que je venois d'essuyer, Hutin & lui se regardoient en souriant. Cette intelligence me rendit furieux, & j'allois totalement sortir de mon caractere, quand ce garçon intimidé se jetta à mes genoux, & m'avoua que, depuis le départ de Madame, il avoit journellement reçu ordre d'elle de lui envoyer de ce vin à Passy, ou d'en faire porter à son Directeur; & qu'à l'instant il venoit de faire partir six bouteilles pour ce dernier. Contes en l'air, dit M. Hutin! je verrai ce que je dois faire, ajouta-t-il en sortant. Je chassai Picard, & dans la fureur où j'étois, je me rendis sur le champ chez le Directeur.

Le bon Pere me répéta qu'il n'avoit jamais rien

reçu de ma femme que forcément, & me déclara à la fin qu'il penſoit que ma femme étoit folle. Tenez, dit-il, Monſieur, voilà un bonnet d'été violet qu'elle m'a envoyé. Croit-elle qu'un homme de mon état portera de ces garnitures en réſeaux d'argent & en franges? Je le lui ai renvoyé deux fois, mais en vain. Comme je ſuis réſolu de ne m'en point ſervir, je vous le remets. Il me dit même qu'il avoit prié mon épouſe de ſe choiſir un autre Directeur, ſur le prétexte que ſes autres affaires ne lui permettoient pas de lui donner ſes ſoins.

La candeur que feſoit paroître cet honnête Eccléſiaſtique, m'ôta la force de lui parler des ſix bouteilles qu'il avoit reçues le même jour; & il ne m'en parla pas non plus, peut-être par oubli.

Je pris à l'inſtant un carroſſe, & je me fis conduire à Paſſy: je trouvai ma femme, auprès de laquelle Hutin s'étoit déjà rendu; j'augurai, dès l'abord, qu'il venoit lui rendre compte de l'uſage qu'il avoit fait des lumieres qu'elle lui avoit données; car ayant voulu lui parler du déſaſtre que ſa conduite mettoit dans notre ménage, elle me dit avec emportement:

C'eſt bien à vous à vous plaindre, quand j'ai tout fait pour vous & que vous me ruinez! Sans la conſidération que M. Hutin a pour moi, il vous

pourſuivroit & il vous feroit pourrir dans une priſon. Il veut bien, à ma priere, vous accorder du temps, ne point ébruiter votre friponnerie, & même vous continuer ſa confiance, & vous viendrez me ſoumettre à votre humeur ! Ce pauvre Picard que vous chaſſez, il faut le reprendre ; n'eſt-ce pas M. Hutin ? Il ſuffit que j'aime ce garçon, Monſieur le met dehors ! allez, toute votre conduite eſt affreuſe. Décidez-vous à mériter les bontés de Monſieur, ou je vous abandonne à ſa vengeance.

J'aurois peut-être répondu ; & j'avoue que la patience étoit prête à m'échapper, quand M. Hutin me força à me tenir tranquille, en me proteſtant que, ſi je feſois le moindre bruit, il me décréditeroit à jamais. Que faire à ma place? Ce que je fis, gémir en ſecret & ſe taire.

Je revenois chez moi déſeſpéré, quand, en paſſant, j'ai entendu parler de l'affaire de M. le Comte de Dorſan. Chacun s'en entretenoit chez moi, quand j'y ſuis arrivé, & l'on vous nommoit. Cela a excité ma curioſité : je vous ai découvert, & j'ai le bonheur de vous voir.

Je ne pus entendre ce récit ſans frémir, & ſans faire une comparaiſon du ſort de mon frere au mien, bien avantageuſe pour moi. Mademoiſelle

Habert y donna quelques larmes qui me furent bien sensibles, & dont je lui eus une obligation infinie. Je retins mon frere à dîner, & sans m'amuser à plaindre son malheur, (compassion stérile qui ne rémédie à rien, & qui souvent est plus employée pour satisfaire l'amour-propre que pour contenter la nature) je lui dis que j'irois le voir; que je le priois de venir souvent chez moi, & qu'il devoit être persuadé que je serois toujours son frere. Mon bien, lui dis-je, cher frere, ne me sera jamais précieux qu'autant qu'il me mettra dans le cas de vous être bon à quelque chose; & dès-lors j'engageai Madame de la Vallée à prendre chez nous deux garçons qu'il avoit eus de son mariage, & auxquels il ne pouvoit donner une éducation convenable.

Ma femme y consentit volontiers; & auroit pris la peine de les aller chercher, si son état de foiblesse le lui eût permis: mais elle fut obligée dans le jour de se remettre au lit. A peine y étoit-elle, & à peine mon frere venoit-il de sortir, que M. le Comte de Dorsan entra.

Il fit un court compliment à ma femme sur son indisposition: il ne pouvoit se lasser de lui répéter les obligations qu'il disoit m'avoir, & il finit en me priant de le conduire chez M. Dorville, auquel,

quel, ainsi qu'à sa femme, il devoit, me dit-il, un remercîment & des excuses de l'embarras qu'il leur avoit causé la veille.

Je me disposois à m'y rendre, lui dis-je, Monsieur. J'en suis charmé, répondit-il : cela s'arrange avec mes vues sans vous détourner de vos affaires ; mon carrosse est là-bas, nous irons de compagnie. Il salua Madame de la Vallée ; je l'embrassai, ses yeux paroissoient me voir partir à regret : mais M. de Dorsan avoit parlé ; il n'y avoit pas moyen de m'arrêter. Nous partîmes.

Fin de la sixieme Partie.

SEPTIEME PARTIE.

Nous étions à peine montés en carrosse, qui je crus devoir faire part à M. le Comte de Dorsan de l'inquiétude que j'avois sur l'état présent de la santé de Dorville.

Nous allons dans une maison, lui dis-je, où je crains qu'il ne soit arrivé quelque accident. Eh! quel accident appréhendez-vous, répondit-il vivement? Je n'en sçais rien, continuai-je: mais en quittant M. de Fécour, je me suis rendu ce matin chez M. de Dorville; je n'y ai trouvé qu'une femme qui m'a assuré que l'état du malade ne lui permettoit point de recevoir ma visite.

Il est vrai que je n'en augurai pas bien, me dit le Comte, quand je le quittai: je serois cependant fâché que son mal fût empiré. Je le connois peu, mais j'ai obligation à son épouse: d'ailleurs, ajouta-t-il comme par réflexion, lui-même nous a reçus avec égards; cela mérite de la reconnoissance.

J'avoue que cette façon de ſ'exprimer m'offrit matiere à réfléchir moi-même. Cette diſtinction que faiſoit Monſieur le Comte, entre les obligations contractées avec la femme, & celles qu'il devoit au mari, ne me paroiſſoit pas aſſez formelle, pour les bien apprécier ſéparément, comme il ſembloit le vouloir faire. Je commençois même à attribuer ſa conduite à une des irrégularités de l'amour, quand M. le Comte de Dorſan (ſans doute pour m'épargner la peine de me tourmenter l'eſprit) reprit ainſi :

Vous le dirai-je, mon cher ? quelle que ſoit ma gratitude pour les marques d'attention de Dorville, je ſens qu'elle céderoit facilement dans mon cœur aux ſentiments que j'ai conçus pour ſon épouſe.

A cette ouverture que crut me faire Monſieur de Dorſan, & à laquelle il ne douta pas de me voir prendre part, je ne répondis que par un nous y voilà, je m'y attendois. Il parut étonné de mon exclamation, qui fut ſans doute cauſe du ſilence qu'il garda.

Il faut pourtant convenir que ce ſilence pouvoit avoir un autre motif, & la ſuite le fera croire. C'eſt l'ordinaire du cœur qui, pour la premiere fois, trouve jour à ſortir de ſon ſecret, d'être ſatisfait d'avoir pu faire ſoupçonner ſes ſentiments ;

& quand il obtient cet avantage, il n'a pas ordinairement la force de passer outre.

Nous restâmes donc un instant sans parler. Quon ne me demande pas ce qui m'engageoit à me taire, car j'aurois bien de la peine à en rendre raison : le seul motif que je puisse entrevoir, c'est que M. de Dorsan me paroissoit être dans une réverie si agréable, que je me serois fait un crime de l'en distraire.

Je me mis alors insensiblement à rêver moi-même. Je me rappellai la premiere entrevue de Madame de Dorville & de M. de Dorsan, & les idées que j'avois prises de leurs sentiments me parurent bien fondées : mais la réflexion que cela m'occasionna naturellement sur les peines que j'avois eues à terminer mon mariage, m'affligea véritablement, & pour l'un & pour l'autre.

Je me disois intérieurement : eh ! mais il y avoit moins de distance de Jacob à Mademoiselle Habert, que de Madame de Dorville à M. de Dorsan. J'étois fils de Fermier comme celle qui vient de m'épouser ; la différence ne consiste qu'en ce que les parents de ma femme ont quitté, depuis quelques années, ce que les miens exercent encore : mais ici, si Madame de Dorville est fille d'un Gentilhomme, il est question pour

elle d'un fils d'un Miniſtre. Je me retraçois alors toutes les traverſes que j'avois eſſuyées, & je croyois voir Madame de Dorville dans les mêmes embarras. Cela m'attriſtoit, quand M. de Dorſan ſortit tout-à-coup de ſa rêverie par une ſaillie qui, en me rappellant la mienne, acheva de le dévoiler à mes yeux.

Oui, je puis eſpérer de devenir heureux, s'écria-t-il. Que je ſuis fortuné !...

Madame de Dorville, repris-je, a tous les agréments qui peuvent faire votre félicité, j'en conviens : mais fût-elle veuve, elle eſt ſans fortune & ſans rang.

Eh bien ! j'ai l'un & l'autre, reprit-il vivement. Je crois que c'eſt votre malheur, lui répondis-je ; votre famille, intéreſſée à l'alliance que vous devez prendre, ne mettra-t-elle point d'obſtacle à vos deſirs ?

Ah ! cher la Vallée, dit-il en m'embraſſant, comme pour me ſupplier d'arrêter mes réflexions, n'empoiſonnez pas le plaiſir que je goûte. Je vois peut-être encore plus de difficultés, que vous n'en pouvez enviſager ; mais elles ne peuvent me faire trembler. Si elles ſe préſentent, je les combats ; & je m'applaudiſſois même de les avoir toutes applanies, quand vous avez com-

mencé de parler. Loin de l'attaquer, daignez plutôt me confirmer dans mon erreur, si c'en est une ; elle a trop de charmes pour ne la pas chérir : que ne les avez-vous connus, quand vous avez épousé Mademoiselle Habert ? vous seriez plus indulgent. L'opposition que je mets ne doit point vous faire peine. Des motifs différents nous meneront au même but. L'intérêt plus que l'amour décidoit votre volonté, lorsque l'amour est le seul maître que j'écoute : mais, pour rompre cet entretien, faites moi le plaisir de m'instruire de la famille de Madame de Dorville, & de celle de son mari.

Je ne pus m'empêcher de remarquer la façon singuliere dont M. de Dorsan prétendoit rompre cet entretien, en y entrant plus que jamais.

Je ne suis guères plus au fait que vous sur cet article, répondis-je. Tout ce que je sçais, c'est que Dorville est un Gentilhomme de la Province d'Orléans, & que son épouse est issue d'une famille noble du même canton.

Elle est fille de condition ? reprit avec joie ce Seigneur ; elle avoit épousé un Gentilhomme ? cela me suffit : mais comment avez-vous appris ces circonstances ?

Par les éclaircissements, répondis-je, que Madame Dorville donna elle-même à une personne que nous trouvâmes à Versailles chez M. de Fécourt; & qui, fâchée de la façon dure avec laquelle ce dernier persistoit à révoquer M. de Dorville, se voulut bien charger de lui faire du bien.

Eh! quel est cet homme si bien intentionné? me demanda le Comte de Dorsan, avec un visage qui, quoique contraint, sembloit me marquer quelque inquiétude.

Je ne me trompai pas à son mouvement, je le pris pour une impression de jalousie; & je crus de mon devoir de ne pas tarder à effacer un sentiment qui fesoit ou pouvoit faire quelque tort à Madame de Dorville dans l'esprit de ce Seigneur. Je ne puis cependant m'empêcher de faire attention à cette bisarrerie de l'homme amoureux; à peine commence-t-il à aimer, que tout l'allarme: son ombre seule, vue à l'improviste, est capable de l'agiter. L'amour seroit-il donc un sentiment de l'âme, quand tout son effet est d'en déranger l'assiette, & d'en troubler la tranquillité? Voilà une réflexion que je fais la plume à la main; car alors, ne voyant que la gloire de la Dame dont nous parlions, je répondis sur le champ:

Cette perſonne, touchée des refus de M. de Fécour, eſt un nommé M. Bono; (à ce nom, le Comte prit un viſage plus ſerein :) il nous promit alors, continuai-je, à cette Dame & à moi, de nous dédommager, ſi M. de Fécour perſiſtoit dans ſes refus. Nous avons eu avec cet homme un inſtant d'entretien, dans lequel la vertu de Madame de Dorville m'a paru lui faire plus d'impreſſion que ſes charmes.

Oh! je connoîs Bono, reprit Monſieur le Comte, totalement remis par mes dernieres paroles : s'il peut quelque choſe, je me chargé de le décider en votre faveur; mais maintenant je dois attendre. Je vous avouerai, mon cher la Vallée, pourſuivit-il, que, quoique je ſois dans la ferme réſolution de tout faire pour votre avancement prochain, l'état de Dorville, s'il vit encore, me ſemble demander plus de précipitation de ma part. Perſuadé de votre façon de penſer, par l'acte généreux que vous fites à Verſailles, je ne vous cache pas que je crois d'abord travailler pour notre malade. A quoi bon vous déguiſer ces motifs? Vous connoiſſez ſuffiſamment mon cœur; j'aime Madame Dorville, & je veux faire quelque choſe pour ſon mari, s'il eſt temps encore; & je dois en avoir réponſe dans le jour.

Je ne me ſentois point du tout fâché de la préférence que M. de Dorſan avoit donnée aux intérêts de ſon amour ſur le mien. J'allois même lui marquer combien j'étois ſenſible à ce que ſa bonne volonté lui inſpiroit pour une famille qui méritoit ſes attentions.

Eh ! qu'on ne ſoit point étonné de cette généroſité. Je voyois d'honnêtes-gens dans le beſoin, & quoique l'orgueil & la cupidité me ſollicitâſſent vivement, les paſſions ne s'étoient point encore rendues maitreſſes de mon cœur ; elles ſont violentes, j'en conviens : mais la nature, qui ſe feſoit entendre, n'eut point de peine à les terraſſer.

D'ailleurs, ſi on ſe ſouvient que je ſuis à la tête de quatre-mille livres de rente, on penſera que Jacob devoit s'eſtimer fort heureux. Que de payſans, contents de ma fortune, ſe ſeroient endormis dans une molle indolence ! Cependant, ſi l'on réfléchit, on avouera que l'expérience en montroit le plus grand nombre, dont le cœur, enflé par mes premiers progrès, ſe ſeroit cru en droit de forcer la fortune à leur accorder de nouvelles faveurs, & qui, dans ma poſition, en auroient aſſurément voulu à M. le Comte de Dorſan, de ce que l'amitié cédoit, dans cette occaſion, à l'amour : mais j'étois moins injuſte. Oui, j'allois lui

exprimer ma satisfaction, quand ce Seigneur fit arrêter : & en effet, nous étions à la porte de M. de Dorville.

Toute la maison, par le silence qui y regnoit, nous parut plongée dans une tristesse profonde. Cette idée fit passer sur le visage de Monsieur le Comte, & dans mon cœur, un morne qui y répondoit, & nous n'eûmes point de peine à démêler le motif qui pouvoit occasionner la douleur qui se manifestoit sur le visage de Madame de Dorville & de sa mere.

Ce fut en vain que ces aimables Dames, à la vue de M. de Dorsan, voulurent essuyer leurs larmes, elles se fesoient jour malgré leurs efforts pour les retenir. Cet état, qui souvent fait tort à la beauté, relevoit au contraire les charmes de Madame de Dorville. Une certaine rougeur, qui vint couper la pâleur, suite ordinaire de la tristesse, me fit croire qu'il régnoit quelque embarras dans le cœur de notre charmante veuve, & je ne l'attribuai qu'à la présence de M. de Dorsan.

On doit se rappeller que je n'avois pu voir cette jeune Dame avec indifférence ; & que ce sentiment, tout superficiel qu'il étoit, m'avoit donné assez de lumiere pour apprécier cette timidité

contrainte & ces œillades à demi-lâchées & à demi-rendues entre deux perſonnes, lorſque le haſard les avoit fait rencontrer pour la premiere fois. Je décidai donc à ce moment, mais ſans balancer, que, ſi je connoiſſois les ſentiments de Monſieur le Comte pour cette Dame, cet abord devoit me confirmer ceux de cette Dame pour mon ami.

Je viens, Madame, lui dit Dorſan, d'un air timide & embarraſſé, ſous les auſpices de Monſieur de la Vallée, pour vous prier d'agréer mes excuſes du trouble que je cauſai hier dans votre maiſon, & pour vous faire mes remercîments des bontés dont vous m'avez honoré.

Madame de Dorville, qui, dans toute autre circonſtance, n'auroit pas laiſſé ſe compliment du Comte ſans réplique, n'eut pas la force de lui dire un ſeul mot; la douleur ne lui donna de pouvoir que pour verſer quelques larmes: peut-être cette Dame, ſentant l'effet que la préſence de mon ami feſoit ſur ſon cœur, vit-elle avec un nouveau chagrin l'eſpece d'infidélité qu'elle feſoit déjà à la memoire de ſon époux.

On nous préſenta des ſieges en ſilence. Tout cet extérieur confirma nos ſoupçons: l'air avec lequel alors me regarda M. de Dorſan, me fit com-

prendre que sa situation ne lui permettoit pas de parler le premier sur M. de Dorville qu'il supposoit mort, & avec raison; je l'entendis à merveille, & je crus que mon amitié demandoit que je suppléasse à son silence.

Madame, dis-je à la veuve, je m'étois rendu tantôt chez vous pour vous apprendre que M. de Fécour rendoit à votre époux.... Ah! Monsieur, reprit cette Dame, sa bonne volonté est inutile; il n'est plus....

Après ce peu de mots, je crus que la vivacité de la douleur l'avoit réduite dans un pareil état. Ce qui me parut étonnant, c'est que ses larmes se sécherent tout-à-coup, & elle demeura bien pendant l'espace d'un quart-d'heure, la tête renversée dans son fauteuil, les mains pendantes, sans parole & sans mouvement.

Je ne comprenois rien à cette situation: j'ôsai même un instant l'attribuer à l'insensibilité. Que je connoissois peu la nature! J'ignorois alors que les grands mouvements saisissent tous les sens, & les rendent incapables d'aucunes fonctions. Oui, l'expérience m'a seule appris que toutes ces douleurs, qui s'exhalent en cris & en lamentations, sont l'effet d'une âme qui cherche à masquer, par les dehors, son endurcissement intérieur; lorsque

le cœur vivement touché est absorbé, & demeure dans un sombre repos qu'il ne connoît pas lui-même.

M. le Comte de Dorsan, plus instruit que moi, connut d'abord l'état de cette veuve, & n'épargna rien de tout ce que l'esprit peut inventer de plus séduisant pour tâcher de le calmer; mais il me parut long-temps travailler en vain. Si un monosyllable coupoit de temps à autre la rapidité de ses exhortations, l'abbatement ne sembloit reprendre qu'avec plus de force. Qu'on juge bien de l'état où se trouvent ces deux personnes qui s'aiment, qui se voient libres, mais dans quelle circonstance! & rien n'étonnera plus.

Malgré la part sincere que Monsieur le Comte prenoit à la douleur de Madame de Dorville, je croyois entrevoir qu'il goûtoit une satisfaction intérieure, tant des sentiments que l'état de cette belle veuve lui fesoit exprimer, que des libertés innocentes que l'office de consolateur lui permettoit de prendre auprès d'elle, sans qu'elle y fît attention.

M. de Dorsan en effet, pour lui faire mieux goûter ses raisons, lui prenoit la main, la lui pressoit dans les siennes, & quelquefois s'émancipoit à la porter à sa bouche. Il applaudissoit à

ses larmes, en entrant dans la justice de la cause qui les fesoit couler. Mais il ne perdoit pas l'occasion de lui faire entrevoir que depuis long-temps elle devoit s'attendre à ce qui lui venoit d'arriver, que la mort avoit été favorable à son mari même, puisqu'un état d'infirmités continuelles devoit lui rendre la vie à charge. Pour moi, tout neuf que j'étois, si toutes ces raisons me paroissoient bonnes, il y en eut une qui me sembla déplacée, & je pensai même que M. de Dorsan s'étoit trop avancé. Je crus en effet voir un intérêt trop marqué, quand Monsieur le Comte ajouta, qu'avec ses traits & sa jeunesse, une aussi belle femme pouvoit facilement réparer cette perte, & qu'il étoit impossible qu'elle ne fixât l'amour & l'inconstance de quelqu'un en état de la dédommager. Où ne mene pas l'amour, quand une fois on s'abandonne à sa conduite ! Si ses premiers pas sont insensibles, il n'attend que le moment de faire une irruption.

Si, faute d'avoir connu pour lors ce caractere de l'amour, la vivacité de Monsieur le Comte me surprit; peut-être fut-ce par une suite de cette même ignorance que la réponse de la belle veuve m'étonna : elle ne consistoit que dans un coup-d'œil, mais qui sembloit chercher dans celui de

M. de Dorſan, le motif qui inſpiroit ſon diſcours; & qui, quoiqu'elle fût pénétrée de douleur, laiſſoit voir une apparence de ſurpriſe ſatisfaite. Je n'eus pas lieu de m'y arrêter long-temps.

Le Comte qui devinoit l'embarras dans lequel devoit être Madame Dorville, lui dit : vous avez ſans doute des amis, Madame; car votre poſition en exige. Je ſerois flatté, ſi, en me mettant de ce nombre, quoique j'aie peu l'honneur d'être connu de vous, il vous plaiſoit de m'honorer de vos ordres. La reconnoiſſance que je vous dois régleroit mon exactitude à vous marquer mon zele.

Il n'avoit pas encore achevé les dernieres paroles, quand Madame de Dorville, qui ſe diſpoſoit ſans doute à lui répondre, en fut empêchée par la viſite de quelques perſonnes de ſa connoiſſance, qui venoient, par politeſſe, prendre part à ſa peine.

Les abords furent ſilencieux, les compliments refs, les viſites courtes, & chacun ſe retira après avoir donné des marques d'une triſteſſe qui ne paroiſſoit pas paſſer le bord des levres. Nous nous étions approchés M. de Dorſan & moi pour ſonder la mere de Madame de Dorville ſur l'état

où son beau-fils pouvoit laisser sa veuve par sa mort.

Je m'apperçus bientôt que M. de Dorsan ne fesoit aucune attention à notre entretien. Un grand homme sec, qui venoit d'entrer, le fixa, & il ne nous répondoit plus que d'une façon distraite: ce sujet de sa nouvelle inquiétude paroissoit un Seigneur à l'éclat de ses habits. L'air de confiance avec lequel Madame de Dorville le, pria de rester un instant pour l'entretenir, le fesoit croire à M. de Dorsan un ami intime de la maison; (& qui dit ami d'une femme dans l'esprit de son amant, est sûr de le tourmenter.) Pour moi je jugeai qu'elle s'ouvroit à cette personne sur sa situation, & peut-être sur quelques embarras qui en résultoient. J'allois faire part au Comte de mon idée, quand, en se levant, ce personnage suspect nous fit entendre ces paroles adressées à la veuve.

J'ai toujours été le très-humble serviteur & l'ami véritable de votre mari. Je voudrois pouvoir vous obliger, & pour vous, & par reconnoissance pour sa mémoire qui m'est chere; mais vous me prenez malheureusement dans un temps où je suis même dans le plus grand embarras; il faut

s'aider;

s'aider : voyez à vous tirer de ce pas. Ayez recours à vos connoissances ; elles seront peut-être plus heureuses que moi.

Je vous regarde, reprit Madame Dorville, comme la personne avec laquelle je puisse m'ouvrir plus librement, & à laquelle je doive plus de confiance.

Vous me faites honneur, dit-il en s'en-allant : je suis fâché de ne pouvoir y répondre ; mais, vous le sçavez, il faut songer à soi ; & il sortit aussitôt.

M. de Dorsan, trop éclairé par ce discours, pria la mere de lui expliquer le sens de ses dernieres paroles, qu'il commença lui-même à interpréter ; il s'informa même du rang & de l'état de cet homme. Elle nous dit superficiellement qu'elle ignoroit le sujet de la conversation que sa fille venoit d'avoir avec ce Monsieur ; que c'étoit un Gentilhomme de leur Province, qui, n'étant point riche, avoit eu recours à M. de Dorville, pour lui rendre service. Mon fils a été assez heureux, ajoûta-t-elle, pour lui faire obtenir un emploi où il s'est poussé rapidement ; & depuis ce temps, il a toujours été l'ami intime du défunt & de sa maison.

Il n'en falloit pas tant pour instruire M. de Dorsan, & pour le décider sur ce qu'il devoit

faire dans cette circonftance; & j'ôfe dire qu'il l'exécuta avec cette dextérité qui donne aux bienfaits un prix que rien ne peut compenfer.

Après un compliment qu'il fit à ces Dames, & qui me parut moins animé, (fans doute parce que l'action qu'il venoit de faire le rendoit moins libre) il leur demanda la permiffion de venir les confoler, & nous nous retirâmes.

Je lui avois appris la promeffe faite à M. Bono de lui rendre vifite, il me propofa de m'y conduire fur le champ; mais je le priai de ne point fe déranger, d'autant plus que j'étois réfolu de retourner chez moi.

J'ai laiffé ma femme indifpofée, lui dis-je, & je lui ai promis de revenir au plutôt. Si je tardois, elle pourroit s'inquiéter, & je me ferois un crime de contribuer à augmenter fa maladie.

Monfieur le Comte, malgré mes inftances, voulut à toute force me remettre chez moi, p[our] s'informer de la fanté de mon époufe. Sa politeffe & fon amitié l'y portoient affurément; mais je penfe que le motif le plus preffant étoit de pouvoir en chemin parler encore quelque tems de l'objet de fon amour; car à peine étions-nous en route, qu'en me fautant au cou, il me dit:

Ah! cher la Vallée, que cette veuve eft aima-

ble ! je ne crois pas que perſonne ait jamais pris ſur moi l'empire que je ſens qu'elle obtient. Oui, je l'adore, & rien ne peut me faire changer.

J'ai cru deviner vos ſentiments, répondis-je : vous ne faites qu'affermir mes idées ; mais j'avoue que, plus je vous crois incapable de vous vaincre, & moins j'eſpere que vos feux ne ſoient point traverſés.

Eh ! quoi, reprit-il d'un air animé, quelqu'un m'auroit-il prévenu dans ſon cœur ? Que je ſerois malheureux ! mais n'importe, j'exige de votre amitié de ne me rien cacher.

Je ne connoîs point aſſez cette belle, lui répondis-je, pour ſçavoir ſi ſon cœur eſt prévenu ; mais ſi j'en dois juger par les ſeules lumieres que la Nature m'a données, je crois qu'elle vous voit d'un œil auſſi favorable que le vôtre peut lui être avantageux.

Que tu me réjouis, cher ami, dit-il ! cette eſpérance me charme. Puis-je m'y abandonner ? Tu me le dis, je te crois. L'eſpoir que vous me faites concevoir, continua-t-il, redouble l'amitié que je vous ai vouée : oui, c'eſt un titre plus grand à mes yeux, que la vie même que je vous dois. Eh ! qu'eſt-ce que la vie, en effet, ajouta-t-il avec feu, ſi elle doit être malheureuſe ? Loin de

vous en avoir obligation, je devrois, au contraire, vous faire un reproche de me l'avoir conservée, si je devois perdre la seule chose qui pourra jamais me la faire estimer.

J'eus beau combattre ses sentiments, le prier même de s'y livrer avec plus de réserve; tout fut inutile. Si mes raisons paroissoient quelquefois l'abattre, il ne se relevoit bientôt qu'avec plus d'avantage. Sa mere l'aimoit; il avoit un bien assez considérable: Madame Dorville avoit une naissance qui ne pouvoit le faire rougir. En un mot, il aimoit: voilà le grand point; & cette circonstance suffisoit pour trouver de la foiblesse dans mes objections, & de la solidité dans ses réponses.

Instruit d'ailleurs par la seule Nature, que pouvois-je lui objecter qu'il ne pût aisément renverser, & tout ce qu'il pouvoit me répond[illegible] devoit être sûr de s'attirer mon suffrage: au[illegible] quand je le combattois, je prenois plus mes arguments de l'expérience que du sentiment.

Ce fut au milieu de tous ces propos, que nous nous rendîmes chez moi: M. de Dorsan voulut voir mon épouse, qu'il trouva toujours dans le même état de langueur. Nous étions à peine assis, qu'on vint m'avertir qu'une personne

me demandoit de la part de Madame Dorville. M. de Dorſan, qui pénétra plus que moi le motif du meſſage, me dit de faire entrer cet exprès. J'obéis, & l'on me remit un billet de cette Dame, dont je ne crus pas devoir faire un myſtere au Comte, qui paroiſſoit lui-même fort empreſſé d'en voir le contenu. Nous y trouvâmes ce peu de mots.

« J'ai trouvé une bourſe ſur ma toilette. Se-
» roit-elle à vous, Monſieur; ou Monſieur le
» Comte l'auroit-il oubliée? Je vous prie de me
» faire ſçavoir auquel de vous deux je dois la
» renvoyer ».

DORVILLE.

Je regardai, en ſouriant Monſieur le Comte, dont le viſage ſoutint mes regards attentifs ſans ſe laiſſer pénétrer. D'un air même fort ingénu, & qui auroit pu perſuader un homme moins inſtruit, il fouilla dans ſa poche & m'aſſura qu'il n'avoit point perdu la ſienne. Sans ſortir de mon idée, pour le ſatisfaire, je cherchai la mienne par forme: auſſi ſe trouva-t-elle fort exacte-

ment à sa place. Je ne doutois point d'où la générosité partoit, & j'allois me disposer à répondre suivant mes lumieres, quand M. de Dorsan, ayant sçu qu'on ne connoissoit point mon écriture dans cette maison, me pria de lui permettre de faire lui-même la réponse sous mon nom. Que l'Amour est ingénieux ! il saisit tout. Peut-être aussi ce Seigneur appréhendoit-il quelque indiscrétion de ma part. Quel qu'ait été son motif, voici sa réponse.

MADAME,

« La bourse que vous avez trouvée ne m'appartient point. Monsieur le Comte, qui est présent à l'ouverture de votre billet, m'a assuré qu'il n'a point perdu la sienne; il m'a ajouté que, sans doute, celle qui se trouve chez vous, ou vous appartient, ou y a été laissée par quelqu'un instruit de vos affaires.

» Pour moi, je pense que vous ne devez faire aucune difficulté de vous en servir. Je suis même persuadé qu'on vous en aura obligation. Qui en a agi d'une façon mystérieuse, a voulu se cacher; vos recherches ne le découvriront pas:

» borne sa gloire à vous être utile ; voilà mon
» sentiment. »

Je suis avec respect,

MADAME,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
LA VALLÉE.

Si cette lettre paroît un peu longue, qu'on se rappelle que c'est un amant, & un amant dans les premiers transports, qui trouve une occasion inespérée d'écrire à sa maitresse ; & on sera surpris que son style se soit trouvé si laconique : car un amant qui écrit, appréhende toujours de n'en pas dire assez.

Malgré toute les précautions que ce Seigneur prenoit dans sa lettre pour cacher qu'il fût l'auteur de cette action généreuse, tous mes soupçons s'arrêterent sur lui. En effet, me disois-je intérieurement, sa tranquilité me l'apprend. Pendant l'entretien de Madame Dorville avec ce grand homme sec, j'ai cru voir que Monsieur le Comte étoit naturellement jaloux ; & cependant, cette circonstance, qui auroit dû l'allarmer plus qu'une conversation, ne lui cause aucun trouble ; il n'y voit donc point de motifs

de s'inquiéter: ainsi il connoît l'auteur de cette générosité que son grand cœur lui a dictée.

Tant il est vrai que l'homme a toujours quelque foible par lequel il se démasque, sans le vouloir, aux yeux de ceux qui sont à portée de le connoître, ou qui s'attachent à l'étudier. Pour moi, qui entrois dans le monde, je suivois tous ceux qui m'approchoient avec tant d'attention, que rien ne pouvoit m'échapper. C'est ce que l'on a dû remarquer dans le cours de mes Mémoires jusqu'à présent, & ce qui, sans doute, m'a le plus instruit pour me conduire moi-même.

Après cette réflexion, je ne balançois plus à attribuer à M. de Dorsan cette libéralité, lorsque ce Seigneur me demanda s'il pouvoit m'entretenir en particulier. Ma femme, qui étoit dans son lit, ne nous gênant point, nous nous retirâmes dans un coin de l'appartement, pour y parler en liberté.

Je ne vous cacherai point, cher ami, me dit-il, que je suis l'auteur de l'inquiétude de Madame de Dorville. Que ne voudrois-je pas faire en faveur de cette adorable personne! mais sa lettre me jette dans un double embarras. Je crains sa délicatesse, & je voudrois la prévenir. L'igno-

rance de ma conduite, dans laquelle je prétends la laisser, la mettra peut-être dans le cas de regarder cet argent comme un dépôt, & de ne pas oser y toucher. D'un autre côté, si elle sçait qu'il vient de moi, & que mon amour veut qu'elle s'en serve, ses sentiments peuvent m'exposer à ses refus... Voyant qu'il s'arrêtoit à réfléchir, je lui demandai ce qu'il croyoit qu'il fallût faire dans cette occasion, pour épargner le refus qu'il craignoit, & pour donner à cette veuve la liberté de se servir de l'argent qu'elle avoit trouvé dans sa maison.

Je m'y perds, reprit-il ; la circonstance est embarrassante.... mais... attendez... Oui, je vois une ressource. Il faut que vous vous rendiez chez elle, vous sonderez ce qu'elle pense. Vous combattrez ses scrupules, vous les leverez même ; vous la déterminerez enfin à profiter de cette circonstance, sans la pénétrer. Laissez-lui la liberté de penser ce qu'elle voudra ; mais ne lui faites point soupçonner que vous connoissez la personne qui a eu le bonheur de lui offrir ses secours.

Cette commission est difficile à remplir, lui disje. Ah ! cher la Vallée, ajouta le Comte, j'attends de vous cette grâce ; &, sans me donner le temps de répondre, il m'apprit tous les argu-

ments que je devois employer pour vaincre la délicateſſe de ſon amante.

Ma reconnoiſſance ne me permettoit pas de déſobéir à un Seigneur, dont les ordres m'honoroient. Je lui promis de remplir ſes volontés dès le lendemain, & d'aller auſſi-tôt lui rendre la réponſe que j'aurois reçue. M. de Dorſan ſortit, en me proteſtant de nouveau, qu'il alloit employer ſon crédit pour preſſer mon avancement. Faites vos affaires, me dit-il; je verrai Bono, je vous excuſerai auprès de lui; il eſt bon-homme, & l'indiſpoſition de votre femme ſera un motif ſuffiſant. Ce Seigneur auroit pu ajouter que mes excuſes, en ſortant de ſa bouche, ne devoient point trouver de réplique dans Bono; mais il auroit craint de m'humilier, en ajoutant ce ſujet de me tranquiliſer; & il ne le fit point.

Dès que je fus ſeul avec ma femme, je m'informai plus exactement de ſa ſituation préſente. Elle ſe trouvoit un peu mieux. Je lui dis que je comptois aller le lendemain prendre mes neveux; &, croyant qu'elle ſeroit en état de m'y accompagner, elle m'en fit la propoſition. Je l'acceptai volontiers; mais cette réſolution ne devoit point s'exécuter.

Elle paſſa, en effet, une fort mauvaiſe nuit;

éprouvant par-tout des douleurs aussi aiguës que passageres. Je fis venir un Médecin, qui, à le bien dire, ne comprit rien à cette singuliere maladie; mais qui néanmoins ordonna la saignée & quelques boissons, plutôt, je crois, pour n'être pas venu en vain, que dans l'espérance que ces remedes produisissent quelque effet avantageux.

La saignée faite, on n'y découvrit aucun symptôme qui pût dénoter la nature d'une indisposition marquée. Comme ma femme ne paroissoit se plaindre que d'une foiblesse extrême, je lui parlai de me rendre chez mon frere. Loin de s'y opposer, elle me dit, d'un air d'affection dont je fus pénétré, qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir m'y accompagner, mais qu'elle me prioit d'assurer mon frere qu'elle se fesoit un plaisir infini d'embrasser ses neveux.

Je sortis donc, & me rendis chez Madame de Dorville. Elle me renouvella les motifs de son inquiétude. Je lui demandai en quel lieu elle avoit trouvé cette bourse, qui lui fesoit prendre tant de peine pour en découvrir le maître. Elle me dit qu'après notre départ, sa mere l'avoit vue sur sa toilette.

Dans ce cas, lui dis-je, vous ne devez pas douter que celui qui a pris ces précautions,

n'ait souhaité de vous être utile sans se faire connoître. Vous vous donnerez à le chercher des soins inutiles, & je crois qu'à votre place, & dans la position où vous êtes, je ne balancerois pas à profiter de secours offerts avec tant de délicatesse. Le trait ne peut partir que d'une main amie; & celui qui l'a fait a sans doute appréhendé vos refus.

Quoique mon raisonnement eût plus de force que je n'aurois pensé la veille pouvoir lui en donner, elle combattit quelque temps ma décision, & je ne pus la résoudre à user de cette ressource, qu'en l'assurant que, si quelqu'un l'inquiétoit à ce sujet, je lui promettois parole d'honneur de la tirer d'embarras à ses ordres.

Satisfait d'avoir réussi dans ma médiation, je me rendis triomphant chez M. de Dorsan que je comblai d'une joie parfaite. Sa reconnoissance ne pouvoit trouver de termes assez forts pour me remercier. J'étois une seconde fois son libérateur. Les intérêts de l'amour l'emportoient dans son cœur sur ceux de la vie.

Ne pourriez-vous, me dit-il, m'expliquer plus en détail la position des affaires de Madame de Dorville? Car je connois maintenant son nom & celui de son mari, mais je ne comprends pas com-

ment des gens de ce rang ſont tombés dans une pareille extrémité.

Je ſçais, lui dis-je, qu'un procès conſidérable a ruiné cette famille. Il étoit queſtion de droits de terre qu'on diſputoit à feu M. Dorville. Le crédit de ſa partie l'a emporté ſur la juſtice de ſa cauſe, & la perte de ce procès l'a contraint de quitter la Province pour venir à Paris ſolliciter un emploi qui le mît en état de vivre & de ſoutenir ſa femme.

N'avez-vous pas, reprit-il, d'autres lumieres ſur cette affaire qui puiſſent m'apprendre les voies qu'on pourroit trouver pour faire rentrer cette famille dans ſes droits?

Non, Monſieur, lui répondis-je : je ne ſçais pas même le nom de la terre.

Je le découvrirai, ajouta-t-il; & s'il y a moyen, je ferai rendre juſtice à cette aimable veuve. Après ce court entretien, je quittai M. le Comte de Dorſan pour me rendre chez mon Frere. Je le trouvai; il me reçut les larmes aux yeux, que ſa joie de me voir, ou le chagrin de me recevoir dans une ſalle dégarnie, pouvoit également faire couler. Je penſe que l'un & l'autre motif pouvoient y contribuer : car j'allois m'aſſeoir, quand il me dit que ſa femme étoit de retour. Je le

priai de me la faire voir. Il l'envoya avertir, & dans l'inſtant un garçon vint me dire de ſa part de monter à ſon appartement.

Mon frere m'accompagna : je dis, qu'il m'accompagna ; car je crois que, ſans ma préſence, il ne lui auroit pas été permis d'y paroître. J'avoue que, ſi l'air de miſere qui m'avoit frappé en-bas m'avoit ſurpris, l'aiſance & l'opulence même qui paroiſſoient régner dans la petite antichambre & dans la chambre de Madame, m'étonnerent encore davantage.

Je ne pouvois comprendre pourquoi, quand tout étoit dégarni, je trouvois dans un ſeul endroit tant de meubles en profuſion, & en ſi grande quantité, qu'il étoit un coin où les pieces de tapiſſerie étoient entaſſées les unes ſur les autres.

Je trouvai ma belle-ſœur dans ſon lit avec tous ces grands airs, je m'attendois à voir une beauté ; mais ce n'étoit qu'une petite perſonne d'un viſage fort ordinaire, & dont le langage me parut dénoter plus de ſuffiſance que d'eſprit.

Je ſuis charmé, ma ſœur, lui dis-je, de vous voir & de vous embraſſer : cet agrément augmente la joie que j'aie eue de retrouver mon frere.

Si ſa réponſe fut fort laçonique, elle ne con-

tenoit nulle aigreur : les termes de *Monsieur*, quand elle m'adressoit la parole, ou de *Madame*, quand elle parloit de mon épouse, étoient tout ce que je remarquois de différentiel entre nos discours.

Elle suivit ce même ton, tant que mon frere fut présent; auquel, de temps à autre, elle jettoit un coup-d'œil qui sembloit lui dire : que faites-vous ici ? Je ne fus point la dupe de toutes ces manieres, & je compris que je devois plus la politesse qu'elle me marquoit à mon air décent qui lui en imposoit, qu'à ma qualité de beau-frere.

Comme ma sœur n'osoit pas apparemment donner une libre carriere à sa mauvaise humeur, tant que mon frere resteroit, de peur que cela n'occasionnât quelques contestations, dont je deviendrois un arbitre suspect, elle affecta un grand air de douceur pour l'engager à descendre. La docilité qui le porta à obéir sur le champ, me fit connoître combien sa femme avoit d'empire sur lui, & me révolta encore davantage contre elle.

Il ne fut pas parti, que ma belle-sœur, prenant une humeur plus grave, me dit d'un ton moitié libre & moitié dévot; oui, de ce ton qui n'attend que votre répartie pour se décider : que je suis malheureuse! votre frere me ruine. Il n'a point d'arrangement dans ses affaires, &

nous ſommes dans le cas de quitter inceſſamment le commerce. Pour moi, je n'en ſuis pas fâchée; mais j'aurois deſiré qu'il pût le ſoutenir pour lui.

Je lui fis entendre que je voyois avec peine le déſaſtre qu'elle m'annonçoit; & ſans paroître lui adreſſer directement la parole, je lui dis que dans un ménage chacun devoit ſe prêter également à le ſoutenir, ſi l'on ſouhaitoit qu'il proſpérât.

Vous avez raiſon, me dit-elle: j'ai fait ce que j'ai pu, mais mon parti eſt pris. Je ne puis vivre plus long-temps avec votre frere; (qu'on remarque ce nom en paſſant, & il eſt à conſidérer que dans tout notre entretien, elle n'employa jamais celui de *mari*, qui, ſans doute, l'auroit fait rougir:) je vais me retirer chez ma mere, ajouta-t-elle; à moins qu'il ne veuille conſentir à une ſéparation de biens.

Je ne ſçavois trop ce que cela emportoit; cependant ſur quelques interrogations que je lui fis, ménagées avec aſſez d'art pour dérober mon ignorance à ſes yeux, elle m'en inſtruiſit, en m'ajoutant qu'elle avoit encore des eſpérances, & qu'elle prétendoit ſe les conſerver.

Cette réſolution me pénétra de douleur; mais

je

je sentis l'impossibilité de la faire revenir d'un parti pris avec obstination. D'ailleurs, je ne voulus pas trop y insister, puisqu'elle le fesoit dépendre de la volonté de son époux, qui ne me paroissoit pas y devoir consentir.

Mais quel sera le sort de mon frere, me contentai-je de lui dire ? Ah ! je demeurerai alors avec lui, me répondit-elle, & je le ferai vivre ; mais du moins il ne sera pas mon maître : ce qui fut prononcé avec un ton animé qui régla ma réponse.

Vous avez raison, lui dis-je : pour que le mariage soit heureux, je crois que chacun doit partager la supériorité, sans qu'aucun fasse sentir à l'autre la part qu'il en possède.

Eh ! qu'est-ce que je demande, cher beau-frere, reprit-elle en m'interrompant ? (car mon discours, dont elle n'avoit pas pris le sens, l'avoit prévenue en ma faveur :) je veux ma liberté, poursuivit-elle ; je n'en fais point mauvais usage ; je vais au Sermon ; je m'amuse ; si je ne me leve point de bonne-heure, c'est que je ne peux pas. Votre frere me connoît : ne doit-il pas se conformer à mon humeur ?

Elle me débita alors tous les motifs de ressentiment qu'elle prétendoit avoir contre son mari.

Je n'y vis que des griefs contre elle, que je me contentai de déplorer, sans oser y joindre ma juste critique. Le trait de M. Hutin ne fut point oublié. Elle ne rougit pas même de me parler avec violence de la haîne que mon frere portoit à son Ange. (On sçait que c'est le nom qu'elle donnoit à son Directeur.) Je crois devoir le rappeller avec d'autant plus de raison que je ne l'aurois pas reconnu moi-même sous ce titre, si je ne me fusse souvenu des discours que mon frere m'avoit tenus chez moi à ce sujet.

Enfin, ajouta-t-elle, je me leverai bientôt pour assister à un Sermon qu'il doit prêcher ce matin à l'Eglise de Saint-Jean ; car j'aimerois mieux perdre tout, que de manquer une de ses Prédications. Nous sommes pourtant un peu brouillés, continua-t-elle avec un air de dépit; car il ne veut plus être mon Directeur. Il faut que je vous raconte ce qui a donné lieu à notre dispute.

Je m'impatientois d'être exposé à entendre tant de sornettes ; mais je voulois prendre quelque crédit sur son esprit : premierement, pour obtenir d'elle la demande que je comptois lui faire de mes neveux : secondement, me flattant que par-là je pourrois la ramener à bien vivre

par la ſuite avec mon frere. J'ignorois que le ſecond article étoit trop décidé pour la faire changer, & que le premier avoit tous ſes vœux; mais je ſçavois qu'une dévote a plus d'obligation à quelqu'un qui lui laiſſe parler de ſon Confeſſeur, qu'une coquette n'en goûte, quand elle s'entretient de ſes amants. Ce Pere, me dit-elle, étoit anciennement du parti rigoriſte, & alors il ſe feſoit une réputation infinie. Son confeſſionnal étoit toujours entouré d'une foule prodigieuſe de Pénitentes, & il ne pouvoit répondre à l'empreſſement des femmes de bien qui vouloient ſe conduire par ſes conſeils. J'étois alors une des mieux accueillies. Il y a quelque temps, par un aveuglement horrible, il a changé de ſyſtême: mais comme il n'avoit fait ce pas que pour ſe concilier l'amitié de ſon Evêque, il ne changea point de conduite avec ſes ouailles. Satisfaites de ſes ſentiments intérieurs, nous nous contentions de gémir ſur ſon apoſtaſie apparente, quand tout-à-coup il entreprit de métamorphoſer nos cœurs: comme il m'avoit honorée du nom de ſa chere fille, je fus une de ſes premieres dont il entreprit la perverſion. Un jour, il me parla de la légitimité de ſes nouveaux ſentiments; je ne pus l'entendre ſans frémir. Je le priai de ceſſer,

il continua ; je devins furieuſe, & j'entrepris de le combattre avec une force dont il eut lieu d'être ſurpris.

Eh ! ma chere fille, me dit-il, où eſt donc cette docilité que vous m'avez tant de fois promiſe ? Venez me voir en particulier, & je ſuis convaincu que je vous ramenerai à cette confiance ſur laquelle vous m'avez donné tant de droits.

Non, Monſieur, lui dis-je ; n'eſpérez pas me vaincre. Si vous avez été lâche pour ſuccomber, je ſçaurai me ſoutenir.

En ce cas, reprit-il, d'un air conſterné, je vous prie de choiſir quelqu'un plus digne de votre confiance. Il me regarda en finiſſant, & je le pris au mot.

Rendue chez moi, je lui écrivis une lettre foudroyante ſur ſon changement & ſur ſon ardeur à vouloir que je l'imitaſſe. Je la lui fis remettre directement, mais je n'en eus point de réponſe : j'éprouvai bientôt le vuide que me cauſoit ſon abſence ; je lui écrivis de nouveau, pour lui redemander ſes ſoins : mais ce fut en vain, & je ſuis réduite au plaiſir ſtérile de le ſuivre par-tout où il prêche, & à gémir en ſecret de n'avoir plus le bonheur d'être ſous ſa conduite ; car je ne le diſſimule point ; il ſera toujours mon Ange.

J'avoue que, si je n'avois cru avoir besoin de gagner l'amitié de ma belle-sœur, je n'aurois pu m'empêcher de rire en voyant cette dévotion singuliere qui s'attache plus à l'homme qu'aux principes qu'il débite. Je vis par-là combien il avoit été heureux pour moi, que M. Doucin fût un Ange de moindre crédit auprès de Mademoiselle Habert la cadette. Je ne pus soutenir plus longtemps le récit de tant d'extravagances; & sur le prétexte de l'indisposition de mon épouse, je me levai, avant même qu'elle eût fini sa narration. Je la priai de me confier l'éducation de mes neveux; elle accepta ma proposition sans balancer: ce qui ne me prévint pas en sa faveur, & je la quittai.

Je vis mon frere, en descendant, auquel je cachai une partie de ma douleur. Il embrassa ses enfants les larmes aux yeux, & me demanda si sa femme avoit volontiers consenti à me les céder. Je lui fis sentir avec tout le ménagement dont je fus capable, que je croyois qu'elle n'en regrettoit pas la perte, parce qu'ils passoient entre mes mains, & nous nous séparâmes également pénétrés de la plus vive douleur.

Pendant le chemin que je fis pour me rendre chez moi, je réfléchis à tout ce que je venois

de voir & d'entendre. Je me demandois : qu'est-ce donc que la Religion aujourd'hui dans ce Royaume ? Ce n'est donc plus qu'un masque dont chacun décide le grotesque selon son caprice. Si j'en crois ma belle-sœur, son Directeur change par intérêt, & métamorphosé au-dehors, son cœur reste le même ; mais ce n'est que pour un temps, nécessaire, sans doute, pour apprivoiser insensiblement les personnes accoutumées à entendre ses premiers discours. Le temps le sert, & dès-lors tout doit s'assujettir à sa façon de penser. Qui sçait encore si l'intérêt n'est pas l'âme de cette nouvelle conduite ?

Ma sœur, d'ailleurs, continuai-je en réfléchissant, qui, dans son Directeur, voit un Ange, tant qu'il ne s'éloigne point de ses idées, entreprend de l'endoctriner, dès qu'il veut la combattre. Je ne sçavois à quoi m'arrêter, quand il me vint dans l'esprit que toute la faute venoit de l'Ange prétendu.

La Religion, telle qu'elle est en France, me dis-je, est fondée sur un préjugé d'obéissance aveugle. Ma belle-sœur avoit été élevée dans ses idées, elle a été soumise tant qu'elle s'y est astreinte. Pour lui faire goûter ses sentiments, son Directeur a été obligé de donner carriere à sa raison,

& de lui apprendre à n'être docile qu'avec restriction. Ce principe raisonnable a jetté dans son cœur des racines d'autant plus profondes, que la réflexion le montre plus solide : c'est l'œuvre du Directeur, c'est donc de son ouvrage qu'elle se sert contre lui-même.

C'est ainsi que je m'entretenois en chemin ; on n'y voit point ces réflexions prises de la nature même des choses, je ne voyois encore que la superficie, & c'étoit par elle que je jugeois. J'étois trop simple pour aller plus avant : je le ferois aujourd'hui ; mais ce seroit prévenir les temps : j'eus même honte d'avoir poussé si loin mes idées ; je les croyois contraires à ce préjugé de soumission que j'avois sucé avec le lait.

Pendant tout ce petit débat, qui se passoit dans mon esprit, je disois, de temps à autre, quelques douceurs aux enfants qui venoient de m'être confiés. En arrivant, je les conduisis au lit de mon épouse, qui, malgré un grand accablement, leur prodigua les caresses que je pouvois espérer d'une femme qui m'aimoit véritablement.

Elle jugea à propos, en voyant leur grande jeunesse, de me conseiller de les mettre en pension ; ce que j'exécutai dès le lendemain.

Libre de tout embarras, & me confiant sur la

parole que m'avoit donné M. de Dorſan, je paſſ quelque temps chez moi ſans quitter ma femme qui n'avoit point d'incommodité décidée, comm je l'ai dit, mais qui ſembloit néanmoins périr vue d'œil.

M. le Comte de Dorſan, à qui j'avois fait part des raiſons de ma retraite, venoit nous voir aſſiduement. C'eſt par lui que j'appris que Madame de Fécour étoit dans un état déſeſpéré, & qu'elle ne voyoit perſonne. Il m'avoit mené deux fois chez Madame de Vambures, ſans pouvoir joindre cette Dame. Chaque fois que nous nous étions préſentés à ſa porte, on nous avoit toujours dit qu'elle étoit à la campagne, & qu'à peine reſtoit-elle à la Ville, quand ſes affaires la forçoient à s'y rendre. Je ſouffrois impatiemment cette longue abſence, quoique la réflexion m'y fît ſouvent trouver des charmes. J'évitois par-là un éclairciſſement qui m'auroit beaucoup coûté. Qu'auroit en effet pu dire un homme marié à une femme, qu'il étoit dans le cas d'aimer & de reſpecter?

La ſituation du Comte ne me paroiſſoit pas plus agréable; je le voyois chaque jour triſte & rêveur, & je n'oſois lui en demander le motif, parce que je pénétrois trop ſon ſecret; on

ſe doute aſſez que Madame de Dorville entroit dans tous nos entretiens. Il la voyoit ſouvent, & n'en ſortoit jamais, ſans en être plus charmé; il m'avoit appris toutes les voies qu'il avoit employées auprès de cette Dame pour découvrir le fond de ſes affaires; l'envie de lui être utile étoit la ſeule cauſe de ſa curioſité. Sans qu'elle s'en fût preſque apperçue, il avoit ſçu toutes les circonſtances du Procès que feu ſon mari avoit perdu ; & ſur cela il avoit bâti ſon ſyſtême, dont il ne m'avoit jamais parlé. Un ſoir, il me dit que des affaires importantes l'empêchoient de venir chez moi pendant quelque temps; je ne fus donc point ſurpris de ne le point voir. Je m'étois rendu pluſieurs fois à ſon hôtel, ſans pouvoir le joindre; j'étois enfin réſolu de l'attendre chez moi, quand ma cuiſiniere vint un jour ſur les ſept heures du matin m'avertir que le Comte de Dorſan demandoit à me parler dans l'inſtant. Je lui fis dire, que j'allois m'habiller au plutôt; mais il renvoya le domeſtique, pour me prier de ſa part ou de le laiſſer approcher de mon lit, ou de me contenter de mettre ma robe-de-chambre: je me levai, & je fus au-devant de lui.

Devois-je être fort content de moi? Autre-

fois je m'eſtimois trop heureux d'avoir cette robe-de-chambre, je ne pouvois me laſſer de me voir ſeul avec cette eſpece d'habillement, & maintenant j'ai le privilége de paroître en compagnie avec ma robe-de-chambre. Devant un Seigneur, la Vallée en robe-de-chambre! Voilà ce que je n'avois oſé penſer, quand je la pris pour la premiere fois. Je commence à m'eſtimer heureux, mon cher la Vallée, me dit Monſieur le Comte en m'abordant. Je viens d'obtenir pour vous le contrôle des fermes de votre Province. J'ai bien eu de la peine à réuſſir, parce que vous n'avez jamais exercé; & ſans Madame de Vambures, qui n'a point eu de relâche qu'elle n'ait obtenu cette faveur ſignalée, j'aurois aſſurément échoué malgré tout mon crédit.

Quelles obligations ne vous ai-je pas, Monſieur, lui dis-je! La façon prévenante avec laquelle vous m'annoncez ce bienfait, me pénetre mille fois plus que la fortune conſidérable que vous me procurez.

Il faut l'avouer; ſi les bienfaits ont un droit inaliénable ſur notre ſenſibilité, le plus ou le moins de ce droit ſe prend dans la maniere de les répandre. Souvent on donne mal, le bien donné perd la plus grande partie de ſes attraits.

Un homme eſt dans la miſere, ſon état implore des ſecours, on veut bien les lui donner; mais on l'humilie par les demandes réitérées auxquelles on l'expoſe, ou on le fatigue par des remiſes qui l'accablent, loin de le ſoulager. Doit-il avoir obligation, quand on lui donne enfin? Oui, s'il penſe bien : le ſervice mérite la reconnoiſſance; mais celui qui donne doit-il la réclamer? Non ſans doute: ce qu'on donne de cette façon n'eſt plus à ſoi: c'eſt une faveur que celui qui la reçoit a achetée; c'eſt donc ſon acquiſition, & non pas un don. Voilà une réflexion queme fait placer ici la conduite de M. de Dorſan. On dira qu'elle a été faite dans tous les temps; mais peut-on trop la répéter, quand, malgré ſa juſteſſe, elle eſt ſi rarement miſe en uſage.

Si vous ſçaviez, mon cher, reprit M. de Dorſan, avec quel plaiſir, avec quel zèle Madame de Vambures s'eſt prêtée à vous obliger dès la premiere ouverture que je lui en ai faite, vous ne douteriez pas plus de ſes ſentiments que je ne doute des vôtres. Elle ignore votre mariage; croyez-moi, cachez-le lui; car ſa vertu, ſans être revêche, pourroit lui faire, au moins intérieurement, honte des ſentiments que je ne puis m'empêcher de lui ſuppoſer.

J'étois si transporté de joie en entendant ces dernieres paroles de mon généreux protecteur, que je ne me connoissois plus. Non, les grands biens que me promettoit la fortune n'avoient plus pour moi que des attraits impuissants. Être aimé de Madame de Vambures, en être servi avec zèle ; voilà ce qui me transportoit : mais que je revins bientôt de mon illusion, en me rappellant que j'étois marié ! Je crois que, si j'avois pu être ingrat, mon cœur auroit reproché à Mademoiselle Habert les bontés qu'elle avoit eues pour moi ; mais, sans elle, je n'aurois pas eu mon épée, qui délivra M. de Dorsan, & j'aurois manqué l'occasion de connoître Madame de Vambures. Soit que ces réflexions fussent venues tout-à-coup, je ne fis aucun reproche même en secret à mon épouse : je fus joyeux, & je devins triste à l'excès dans le même moment.

Dans ces dispositions, je promis à M. de Dorsan de suivre ses conseils. Oui, Monsieur, lui dis-je, je cacherai à cette Dame une connoissance qui pourroit la faire rougir : mais quoi ! vous pensez qu'elle pousseroit la bonté jusqu'à me.....

Oui, elle vous aime, reprit M. de Dorsan ;

Rapportez-vous en à mon expérience. Que ne suis-je aussi heureux! ou, pour parler plus équitablement, nous sommes, mon cher, également malheureux. Votre mariage met un obstacle invincible aux desirs secrets que je suppose à Madame de Vambures, & qui doivent naître de l'impression qu'elle a faite sur vous; & moi, si j'aime, tout s'oppose à mon bonheur. Que je suis à plaindre d'être né dans un rang où le cœur doit astreindre tous ses mouvements aux loix rigoureuses qu'impose la naissance!

Non, je ne dois rien vous déguiser, Monsieur le Comte, lui dis-je, & votre sincérité doit régler la mienne. Mes sentiments sont tels que vous les avez pénétrés. Oui, j'aime Madame de Vambures: car si ce que je sens n'est de l'amour, j'ôse presque dire qu'il n'en est point sur la terre. Quand vous m'apprenez qu'elle daigne y répondre, il n'est point étonnant que je sois malheureux; mais vous, mon cher Protecteur, que la naissance & la fortune semblent avoir placé au-dessus de toutes les révolutions, je ne puis concevoir l'origine de la douleur qui vous accable.

Le même motif qui vous afflige, me dit-il, fait aujourd'hui mon chagrin. Oui, l'amour nous

rend tous deux infortunés : je ſuis libre, il eſt vrai ; je n'ai point encore formé les nœuds qui vous retiennent : mais c'eſt ma mere qui doit diſpoſer de ma main & elle-même doit recevoir la loi de la Cour pour arrêter mon alliance. Mon cœur les a prévenus, ſouſcriront-ils à mon choix? Voilà ce que je n'ôſe eſpérer.

Mais votre cœur, repris-je, auroit-il fait un choix indigne de mériter l'approbation des perſonnes dont vous dépendez ?

Qu'on voye ici en paſſant juſqu'à quel point l'amour m'avoit aveuglé, puiſque je ne me rappellois plus les ſentiments que j'avois vu naître dans le cœur de M. de Dorſan le jour que j'avois été aſſez heureux pour lui ſauver la vie. Je ne revins à moi que quand il reprit en ces termes :

Mon choix ne peut ſans doute être blâmé. Vous connoiſſez aſſez Madame de Dorville pour juger ſi j'ai pu me défendre contre ſes charmes. Non, je ne goûterai jamais de vrai bonheur qu'en partageant ma fortune avec elle. J'ai été aſſez heureux pour augmenter ſon aiſance ſans la faire rougir. Vous m'avez parlé d'un procès conſidérable qu'elle avoit autrefois perdu par la faveur de ſa partie, cette affaire n'étoit jugée qu'en premiere inſtance, & la fortune de ſon mari ne lui avoit pas permis

de la suivre : j'ai vu son Procureur, que j'ai envoyé chez cette Dame, comme s'il y venoit de son propre mouvement, pour l'engager à reprendre son instance, en l'assurant qu'il se chargeoit des risques; elle n'a consenti qu'avec peine à prêter son nom. Elle vient de gagner son procès, & est à présent dans sa terre, sans qu'elle sçache comment cette affaire a été conduite.

Elle n'en a appris que le succès. Cette position nouvelle de Madame de Dorville semble quelquefois me permettre d'espérer; mais que cet espoir est traversé par de terribles craintes!

J'avoue que toute cette conduite, jointe aux lumieres de la raison, qui n'étoient point offusquées par la politique, me fesoient regarder les sentiments de M. de Dorsan comme très-légitimes. Le cœur, me disois-je, parle bien ici : & c'est le seul dont on doit prendre conseil pour former une union de cette importance. Calculer les revenus, ou éplucher la naissance, marquent une âme trop tranquille pour que l'amour soit de la partie.

Je me trouvois confirmé dans cette idée par ma propre expérience. J'avois pris Mademoiselle Habert pour son bien; je menois une vie douce avec elle : mais mon cœur, comme on le voit,

n'y trouvoit pas à ſe fixer. De temps à autre le charme des ſens étourdiſſoit l'âme ; mais ſi la tendreſſe avoit toujours eu autant d'empire ſur moi que je m'appercevois qu'elle en prenoit depuis que je connoiſſois le fond des ſentiments de Madame de Vambures, j'aurois été infailliblement malheureux.

On juge aſſez d'après ces réflexions, quelle fut la réponſe que je fis à M. le Comte de Dorſan. Je lui déclarai franchement que le parti que je prendrois à ſa place, s'accorderoit certainement avec les réſolutions que je le ſoupçonnois d'avoir formées. C'eſt par cette voie, lui dis-je, qu'à la campagne, où je ſuis né, les mariages ſont ordinairement heureux. Un enfant n'y craint preſque jamais de ſe tromper en nommant ſon pere ; quand, avec toutes ces dépendances de la Ville & de la Cour, on voit preſque toutes les maiſons pleines de fils & de filles qui, en bonne juſtice, n'auroient aucun droit à la ſucceſſion qu'on eſt forcé de leur laiſſer recueillir.

Que je ſuis charmé de vous voir dans ces ſentiments, reprit le Comte en m'embraſſant ! Je ne puis reſter plus long-temps. Je viendrai vous prendre entre midi & une heure pour nous rendre chez Madame de Vambures, qui doit avec moi

vous

vous conduire chez les perſonnes qui ſe ſont employées pour vous.

Je le conduiſis à ſon carroſſe, en lui renouvellant les témoignages de ma reconnoiſſance. Dès qu'il fut parti, je remontai auprès de mon épouſe, à laquelle, à travers mille tranſports de joie, je fis part du ſujet de la viſite que j'avois reçue de M. le Comte de Dorſan. Elle ne parut pas recevoir cette nouvelle avec la même ſatisfaction que je lui marquois: cependant il eſt encore bon d'avertir que Monſieur le Comte fut le ſeul à qui j'attribuai cette faveur auſſi grande qu'ineſpérée; je craignois, en nommant Madame de Vambures, d'offrir matiere à la jalouſie, que j'avois déjà reconnue deux fois, auſſi facile que prompte à s'enflammer dans le cœur de ma femme.

Qu'avez-vous donc, ma chere, lui dis-je? Vous paroiſſiez ſouhaiter que je fiſſe quelque choſe, & lorſque mon avancement ſe décide, il paroît vous affliger.

Je ſuis charmée, me dit-elle, de la place qu'on vous a donnée; mais cela vous obligera à voyager, & pendant ce temps je ſerai éloignée de vous. D'ailleurs, que j'appréhende de ne pas jouir long-temps de la vue de votre fortune!

Cette idée, qui paroiſſoit me préſager une

désunion prochaine, me fit mêler mes larmes à celles qui terminerent le discours de mon épouse. Je tâchai de la rassurer contre ce fâcheux prognostic, auquel j'avouerai que je ne voyois nulle apparence. Quand je crus la voir plus tranquille, je la quittai, en l'embrassant, pour me disposer à être prêt à l'arrivée de M. le Comte de Dorsan, qui vint à l'heure indiquée.

Ma femme me chargea de faire ses excuses à ce Seigneur, de ce qu'elle ne pouvoit le remercier de la protection dont il vouloit bien m'honorer; son indisposition fut le prétexte, mais un chagrin étonnant en étoit la véritable cause. Arrivé chez Madame de Vambures, j'employai tout l'art que la réflexion avoit pu me suggérer, pour lui faire un abord qui confirmât les dispositions dans lesquelles elle étoit à mon égard. Il étoit impossible que mes politesses ne se ressentissent pas de la gêne où je me mettois. L'expérience m'a démontré depuis, qu'on gagne davantage à laisser agir la nature; & en effet il falloit que cette Dame fût bien prévenue en ma faveur, pour ne s'être pas rebutée de l'air contraint que je devois avoir dans cette visite que je lui fis.

Si je fesois une révérence, mes yeux accompagnoient mes pieds pour en regarder la position.

quand je voulois tourner un compliment, le terme propre m'échappoit pour en vouloir un plus noble, & me perdant dans un cahos de synonymes je m'arrêtois au moins convenable de tous. Telle fut ma premiere entrée chez Madame de Vambures. Quoique mon embarras ne lui échappât pas, j'eus cependant lieu d'être content de la façon gracieuse avec laquelle cette Dame me reçut: & si je m'apperçus alors, quoiqu'un peu tard, du ridicule que je me donnois, je ne dus ma découverte qu'à la réflexion; car j'eus beau consulter les yeux de Madame de Vambures, il me parut toujours que mon petit être la satisfesoit également. Il fallut faire les visites projettées: jugez de notre étonnement commun; les premieres personnes que nous allâmes remercier, furent Messieurs Fécour & Bono. Le premier me reçut avec un froid qui surprit tout le monde; car c'étoit lui qui, au nom de Madame de Vambures, dont il étoit allié, avoit le premier souscrit.

Le second, au contraire, parut fort satisfait que le choix me regardât. Je suis charmé, dit-il à mes Protecteurs, que vous vous soyez intéressé pour ce jeune homme, il fera quelque chose: enfin, le voilà le pied à l'étrier, c'est à lui d'avancer maintenant; mais il faut qu'il parte

inceſſamment : je tiendrai la parole que je vous ai donnée, Madame, dit-il à Madame de Vambures : je lui donnerai un homme pour faire les tournées avec lui & arranger ſes affaires : il ſera même en état de l'inſtruire, car il eſt bon qu'il ſache quelque choſe; mais il le paiera au moins: car nous ne pouvons nous charger de ces frais qui ſont aſſez conſidérables.

Ne ſoyez pas inquiet, lui dit Madame de Vambures : nous venons pour vous remercier, & non pas pour vous être à charge.

A charge, à moi ! reprit Bono. Oh ! ma foi, non. Il faut donner ces places, peu m'importe qui les obtienne. Je ſuis charmé que cela vous ait fait plaiſir; mais voilà ce qu'on n'a jamais vu, un homme qui n'a jamais rien fait, & qui, ſans doute, ne fait rien, occuper ces ſortes de places : (j'ai prévenu dans ma quatrieme partie, que cet homme-ci étoit bon; mais qu'il n'avoit pas la langue légere.) Au reſte, continua-t-il, Fécour nous a fermé la bouche, en nous diſant, qu'il n'étoit pas pour reſter là, & qu'il ne prenoit cet emploi qu'*ad honores*, & qu'en conſéquence, nous n'aurions point à nous plaindre. J'ai fait de mon côté ce que j'ai pu : car la perſonne que je lui donne pour commis, auroit eu ſa place,

ce jeune homme n'avoit été préſenté par Madame.

M. de Dorſan l'aſſura qu'on ne manqueroit à rien de ce qu'il conviendroit de faire, & qu'il ſe rendoit garant de tout. Il prononça ces paroles avec un air de grandeur, qui ne permit à Bono d'y répondre que par une profonde inclination, accompagnée de ce peu de mots bien ſatisfeſants pour moi : « Sous votre protection, » Monſieur, il fera un chemin rapide ».

Nous nous diſpoſions à nous retirer, quand Bono, d'un air ſans façon, dit qu'il s'étoit flatté que nous lui ferions l'honneur de dîner chez lui; (gonfle-toi, mon cher la Vallée, nous lui ferions l'honneur!) celui qui autrefois s'étoit trouvé fort heureux de faire mille compliments à Dame Catherine, pour avoir l'honneur de manger avec elle & dans ſa cuiſine, aujourd'hui marche de pair avec les Grands. On parle d'un Comte, d'une Marquiſe, & de lui ſans diſtinction : & qui? Un Financier. La propoſition ayant été acceptée, on ne tarda pas à ſe mettre à table.

La compagnie m'y parut auſſi nombreuſe que bigarrée. C'étoient gens de tout état & de tout rang, auxquels ſouvent le maître du logis étoit obligé de demander leur nom, quand il vouloit s'en

servir. M. Bono, placé entre M. de Dorsan & Madame de Vambures, à la droite de laquelle j'étois rangé, les entretenoit : pendant qu'un petit étourdi, qu'à ses gesticulations, on auroit pris pour un Baladin, s'acquittoit du soin de dédommager le reste de la Compagnie, de la distinction que M. Bono accordoit à ses voisins.

La table fut somptueusement servie, tout s'y renouvelloit, on y oublioit la saison & le temps : j'y vis ce rafinement inventé par la gloutonnerie financiere de faire doubler tous les services, & je n'avois d'embarras qu'à sçavoir sur quoi m'arrêter.

Le champagne ne parut pas, que notre étourdi commença à proposer à la Compagnie la lecture de quelques pieces fugitives faites en l'honneur de l'Hôte de la maison. Chacun y applaudit, & M. Bono, d'un coup de tête réservé, remercia l'auteur de la proposition qu'il avoit faite, & l'assemblée de l'acquiescement qu'elle venoit d'y donner; il me parut, en se relevant, gonflé de la moitié. La lecture se fit au milieu des acclamations de toute la compagnie. On félicita le lecteur de l'heureuse invention. D'un ton modeste, il en refusa d'abord les honneurs, & ce ne fut qu'à force d'opiniâtreté qu'on le força de

dire : cela n'en vaut pas la peine, Messieurs, vous me faites rougir ; & à l'abri de cette apparente humilité, il se chargea d'en faire sentir toutes les beautés.

J'avoue que je ne les sentois pas ; j'attribuois mon insensibilité à défaut de connoissance, quand, en jettant un coup-d'œil sur M. de Dorsan, je vis qu'il haussoit les épaules. Madame de Vambures paroissoit souffrir, mais n'osoit rien dire, parce que Madame Bono, qui étoit vis-à-vis son mari, étoit enthousiasmée du merveilleux de ce qu'on venoit de lire.

Peut-être cet homme s'apperçut-il qu'il lui manquoit notre suffrage : car il avoit le visage animé, lorsqu'il adressa ces paroles à M. de Dorsan.

Monsieur, lui dit-il, je ne sçais si vous avez entendu parler d'une épithalame campagnarde faite au sujet d'un mariage de Madame de Ferval avec le Chevalier des Brissons.

Chacun de nous se regarda, & sans faire attention que M. le Comte n'avoit point répondu, je m'adressai au Poëte ; mais, Monsieur, lui dis je, je croyois M. le Chevalier à son Régiment.

Tout le monde l'a pensé comme vous, me répondit-il : mais c'étoit une feinte. Madame de Ferval, qui s'en est amourachée, depuis une ren-

contre tout-à-fait ſinguliere, étoit partie pour ſe rendre à une de ſes terres : le Chevalier l'a a ſuivie quelques jours après, & elle vient de mettre entre ſes mains ſa perſonne & ſes biens. Cette bonne-femme ; à force d'avoir badiné l'amour ſous le maſque de la dévotion, s'en voit à la fin dupe à ſon tour; elle le mérite bien. Le Chevalier eſt un jeune fou, qui, faute de biens, s'attachoit à tout ce qui ſe préſentoit, dans l'eſpoir de trouver quelque bonne poule à plumer; celle-ci s'eſt préſentée, il n'a point manqué ſon coup, il en a profité, il a bien fait: auſſi c'eſt ſur Madame de Ferval que tombe tout le fiel du Poëte campagnard qui a compoſé cette épithalame.

Pendant que notre homme déployoit ſon papier avec précaution, Madame de Vambures me jetta un coup-d'œil de ſatisfaction qui me diſoit: on vous a parlé de ce rival, eſt-il à craindre? J'en compris le ſens à merveille; mais j'affectai de craindre qu'on ne nous interprétât en lui répondant, & je me contentai de baiſſer les yeux en ſouriant, dans la juſte appréhenſion où j'étois qu'elle ne lût dans mes regards embarraſſés qu'elle avoit une rivale de mon côté bien plus à redouter. Un certain morne que je ſentis ſe répandre ſur mon viſage, m'inquiéta; je travaillai à

le corriger au plutôt, & il faut croire que j'y réussis ; car elle ne parut pas avoir le moindre soupçon de ce qui se passoit dans mon esprit : du moins je dus l'augurer à la gaieté qu'elle témoigna pendant la lecture de l'épithalame.

Quoiqu'elle fût assez bien écrite, je me contenterai de dire que toutes les ressources de Madame de Ferval pour renouveller & diversifier ses plaisirs sans redouter la censure, y étoient dépeintes avec une naïveté & un sel qui fesoient autant admirer la piece qu'ils révoltoient contre son Héroïne. Monsieur Jacob y jouoit un rôle qui n'étoit pas aussi favorable à sa valeur que la délivrance de M. de Dorsan ; mais cette circonstance étoit dépeinte avec des couleurs si singulieres, que, sans le nom qui me blessoit l'oreille, je crois que j'y aurois applaudi. Cette piece fut universellement goûtée, & malgré cela le lecteur ne voulut pas se l'approprier, parce qu'il prétendoit qu'il y avoit quelques expressions basses qui se sentoient d'un Poëte des champs. Enfin, on se leva de table, & chacun insensiblenent s'en-alla : nous nous disposâmes de même à nous retirer. Quand compte-t-il partir, demanda M. Bono ? Dans quelques jours, répondit M. de Dorsan. Le plutôt sera le mieux, reprit Bono. Il nous re-

conduisit ensuite jusqu'au carrosse; & là, comme on alloit donner le coup de fouet : à propos, me dit M. Bono, cette petite femme que j'ai vue à Versailles avec vous, qu'est-elle devenue ? La.... la....

M. de Dorsan, piqué de cette façon de s'exprimer, l'interrompit avec vivacité. C'est de Madame de Dorville que l'on vous parle, sans doute, me dit-il ?

Oui, reprit Bono; juste, la Dorville. Que fait-elle ? Elle n'est pas venue me voir : comment se porte son mari ?

M. de Dorville est mort, lui répondis-je. Oui, reprit M. de Dorsan indigné : oui, M. de Dorville est mort, & Madame de Dorville est veuve, & elle n'a par conséquent plus besoin d'emploi. J'en suis fâché, dit M. Bono, en nous saluant, & il se retira.

A quoi s'adressoit sa phrâse, j'en suis fâché ? Je suis certain qu'il n'en sçavoit rien lui-même, comme j'assurerois que M. Bono n'avoit pas pris garde à la colere qu'il avoit causée à M. de Dorsan : il étoit naturellement bon; mais c'étoit un de ces caracteres dont la simplicité va jusqu'à la dureté, sans y faire attention.

Quelle vivacité ! dit alors Madame de Vam-

bares au Comte de Dorſan : vous paroiſſez prendre bien de l'intérêt à Madame de Dorville.

Oui, Madame : loin de le nier, lui répondit le Comte, je m'en fais gloire. Ces miſérables, parce que leurs richeſſes les mettent au-deſſus du commun, s'imaginent qu'ils peuvent impunément mépriſer la Nobleſſe ſans opulence. Je ne ſuis pas aſſez infatué d'un grand nom, pour croire que tous les égards lui ſoient dûs ; mais je penſe que quand, malgré l'indigence, la Nobleſſe ſçait ſoutenir ſon rang, elle n'en a que plus de droits ſur notre eſtime.

J'en conviens, reprit cette Dame ; la naiſſance eſt accidentelle à l'homme : mais une naiſſance qu'accompagne la vertu, eſt digne des plus ſinceres hommages ; mais avouez à votre tour, Comte, que, ſi vous n'aviez pas quelque liaiſon intime avec Madame de Dorville, vous auriez été moins agité d'une expreſſion qui, dans la bouche de Bono, n'eſt d'aucune conſéquence.

Ne ſoupçonnez rien, je vous prie, reprit le Comte, d'injurieux à cette Dame. J'admire plus ſa vertu, que je n'eſtime ſa beauté, qui a cependant tout mon cœur. Je ne doute point de votre diſcrétion, & je ne fais point difficulté de vous découvrir mes ſentiments. Oui, ſi ma main dé-

pendoit de moi, j'irois dans l'instant la supplier à genoux de l'accepter.

Mais est-ce qu'elle ignoreroit vos dispositions, lui dis-je? Si elle les sçait, reprit sur le champ Madame de Vambures, elle ne peut y être insensible. Qui pourroit rejetter d'aussi beaux sentiments? Et si cette Dame pense aussi bien que vous, Comte, je ne puis vous blâmer.

J'ai peu joui de l'avantage de la voir, nous répondit le Comte: son état de veuve m'a prescrit des loix que suivoit foiblement mon respect, quand ses affaires l'ont entraînée à la campagne. Je ne vous cacherai pas cependant qu'elle connoît ce que je pense. Je vous dirai même que je crois m'être apperçu que mes sentiments lui sont chers; mais sa situation & ma naissance lui ont imposé jusqu'à présent un rigoureux silence. Tout cela s'est manifesté dans la derniere visite que je lui rendis avant son départ. Elle avoit la force de me donner des conseils contre mon amour. Je lui en fis mes plaintes, & en effet j'étois pénétré de douleur, lorsque les larmes qui couvrirent son visage m'apprirent qu'elle combattoit ses propres sentiments en travaillant à détruire les miens.

Ah! Comte, s'écria Madame de Vambures, de pareils sentiments tiennent lieu de naissance;

beauté & de fortune. Si je vous plains des obstacles que vous aurez à essuyer, je vous admirerai, si vous êtes inébranlable. Oui, il n'y a rien de si précieux qu'on ne puisse, qu'on ne doive même sacrifier à une si noble façon d'aimer.

Que vous m'enchantez! s'écria à son tour le Comte. Si vous connoissiez celle que j'adore, vous l'aimeriez vous-même. Monsieur de la Vallée l'a vue, il peut vous dire si j'exagere.

Je vis que Madame de Vambures interrogeoit mes yeux, pour y lire l'impression que cet entretien fesoit sur mon âme. Quoi! vous paroissez insensible! me dit-elle, en s'appercevant que je l'avois découverte.

Non, Madame, répondis-je : mais je suis si enchanté de la façon dont vous entrez dans les sentiments de Monsieur le Comte, que j'estimerois heureux celui qui auroit l'avantage de vous en faire agréer de pareils. Peu inquiette de son origine, vous ne regarderiez que son amour : & voilà ce que j'admire.

Vous ne vous trompez pas sur ma façon de penser, me dit-elle : oui, je n'écouterai que mon cœur pour donner ma main ; & je m'estimerai heureuse, si je rencontre le même avantage.

Pouvez-vous, repris-je avec une vivacité que

je ne me connoissois pas ; pouvez-vous être vue sans faire naître ces sentiments parfaits que vous réclamez ? Il est encore des cœurs capables d'apprécier le mérite, & vous réunissez tout ce qu'il faut pour gagner leur suffrage.

Madame de Vambures, qui s'apperçut que la conversation devenoit animée, & qu'elle commençoit à en faire l'intérêt, prit Monsieur le Comte par le bras, en lui disant : à quoi rêvez-vous donc, Comte ? Aux moyens de faire mon bonheur, lui dit-il, & j'y réussirai.

Cette reprise de M. de Dorsan renouvella les craintes qu'avoit eu cette Dame de se trouver de nouveau impliquée dans une conversation sérieuse, & pour s'en débarrasser, elle tourna l'entretien sur mes affaires. Monsieur de Dorsan lui dit que tout étoit arrangé, & que je pouvois partir dès le lendemain, si je voulois ; qu'il avoit pourvu à tout, & que, dès que je serois décidé, il m'enverroit sa chaise de poste & deux de ses domestiques.

Sa fortune, reprit Madame de Vambures, lui permet-elle de faire une tournée aussi longue ? Tout est arrangé, j'ai eu l'honneur de vous le dire, reprit M. de Dorsan : n'ayez point d'inquiétude. Mais dit cette généreuse Dame, son avancement

est notre ouvrage en commun; je veux comme vous contribuer à le soutenir dans son emploi.

A ces mots, je me jettai sur sa main que je couvris de mille baisers, pendant que Monsieur le Comte lui disoit : cela ne regarde pas Monsieur de la Vallée; ce sont nos affaires : nous les arrangerons bien ensemble. Madame de Vambures pria alors Monsieur le Comte de faire arrêter, parce qu'elle se trouvoit devant une maison où elle devoit passer la soirée. Je descendis le premier, j'eus l'honneur de lui présenter la main, & je me servis de cette circonstance avantageuse pour la remercier de nouveau dans des termes qui devoient plus flatter son amour que sa générosité.

J'avoue que je n'aurois pu bien démêler ce qui pouvoit dicter mes paroles. Je n'avois pas envie de tromper, mais j'étois entraîné par des sentiments dont je n'étois plus le maître. Laissez quelque jour à une passion, elle fera plus de chemin que souvent on ne pensera lui en permettre. Si cette passion est l'amour, la pente que notre cœur a naturellement pour ses attraits lui donne un cours bien plus difficile à retenir. Eh! qui s'emploie à y mettre des bornes? Tout, au contraire, dans nous-mêmes concourt à l'étendre. Ainsi on

ne doit point être ſurpris, ſi, malgré mon mariage, & quoique M. de Dorſan m'eût donné une haute idée de la vertu de Madame de Vambures, je profitois de toutes les occaſions pour lui marquer ma tendreſſe. J'oubliois, dès que je la voyois, mon devoir, & le reſpect que je lui devois; car l'un & l'autre étoient également combattus par ma conduite.

En quittant Madame de Vambures, Monſieur le Comte me reconduiſit chez moi, où, de concert avec mon épouſe, dont l'état paroiſſoit toujours le même, mon voyage fut fixé au troiſieme jour. Pendant cet intervalle, je vis mon frere, que ſa femme tourmentoit avec le même acharnement; je le conduiſis dans l'endroit où j'avois placé ſes fils, dont on nous fit concevoir une grande eſpérance. Le temps que ces occupations ne m'enleverent pas, je le donnai tout entier à calmer les tendres inquiétudes de ma femme, dont l'état empiroit chaque jour.

Sur le ſoir du ſecond jour, M. de Dorſan chez lequel j'avois envoyé, & que l'on m'avoit dit à la campagne, vint me voir & me dit, dans un tranſport de joie inexprimable : cher ami, je ſuis aimé, je n'en puis plus douter. Madame Dorville a daigné m'en aſſurer, & je n'ai plus à combattre que

les

les chimeres dont une folle ambition prétend nous tyranniſer; mais je les terraſſerai, & dès que ſon cœur eſt pour moi, je n'ôſe plus douter de mon triomphe.

Si je pris part à ſa joie, comme le méritoit l'amitié dont il m'honoroit, j'avoue que la réflexion me fit payer cher ce ſentiment : car je me repréſentai que rien ne paroiſſoit me permettre un ſemblable eſpoir. Néanmoins je lui propoſai d'aller enſemble chez Madame de Vambures.

On ſera ſurpris que je n'y aie pas encore paru : l'étonnement ceſſera, dès qu'on fera attention qu'ennemi déclaré de toute diſſimulation je devois redouter un tête-à-tête avec cette Dame. Après les derniers entretiens qui avoient dû lui faire connoître ce que je penſois, & qui m'avoient mis dans le cas de pouvoir ſoupçonner les ſentiments qu'elle avoit pour moi ; je n'aurois pu me trouver ſeul avec elle, ſans lui faire une déclaration en forme. Elle ne pouvoit avoir pour but que de la tromper par l'apparence des deſirs auxquels mon mariage s'oppoſoit ; ou que de lui faire une injure qu'elle ne m'eût peut-être jamais pardonnée. Dans ce cruel embarras, je crus devoir attendre le retour de M. de Dorſan ; auſſi, dès que je le vis, je lui propoſai de m'aider à rem-

plir ce devoir de politeſſe & de reconnoiſſance : mais il me répondit que, dès le même ſoir dans lequel nous avions quitté cette Dame, elle étoit partie pour aller à ſa campagne.

J'admirai cette ſingularité qui feſoit que nous nous fuyions l'un l'autre, dans un temps où les premiers propos éclaircis ſembloient nous preſcrire une entrevue prochaine. Je conçus que cette Dame, par délicateſſe, avoit voulu, à la veille de mon départ, éviter une déclaration qui le lui auroit rendu plus ſenſible, mais contre laquelle mon mariage, qu'elle ignoroit, la mettoit en ſûreté.

M. le Comte de Dorſan me diſpenſa de la viſite que je voulois lui faire ; & en me quittant, comme je devois partir le lendemain de bonne-heure, il me remit, de la part de Madame de Vambures, une bourſe qu'il ne voulut jamais me permettre d'ouvrir en ſa préſence. Je voulois voir ce qu'elle contenoit : mais il partit comme un éclair, en me priant de lui écrire ſouvent, & en promettant à ma femme qu'il viendroit ſouvent la conſoler de l'abſence de ſon ami.

Il ne fut pas parti que ma femme devint inconſolable, en me répétant qu'elle croyoit qu'elle n'auroit plus le plaiſir de me revoir. Pour moi,

je ne partageois plus ses frayeurs, & j'ôse dire que, si cette aimable épouse avoit été moins aveuglée par la tendresse qu'elle me portoit, elle auroit trouvé au moins beaucoup d'insensibilité dans les adieux que je lui fis.

Je partis le lendemain en poste; j'arrivai à Reims, où je trouvai mon Commis qui m'y attendoit. Je passai quelque temps à m'instruire avec lui des fonctions de mon emploi, & je puis dire que, sans me flatter de beaucoup de pénétration, en ce peu de temps je me mis au fait du principal.

A peine y avoit-il un mois que j'étois dans cette Ville, que je reçus une lettre de M. de Dorsan, dont le style m'étonna : chaque ordinaire je recevois de ses nouvelles, par-tout je voyois un style badin & folâtre; mais celui de cette derniere me paroissoit contraint & étudié : enfin je vins à un article dans lequel il m'apprenoit que ma femme étoit fort mal; mais que, comme on ne désespéroit pas encore qu'elle ne se rétablît, il me prioit de ne point quitter mes affaires, & me montroit l'importance de ne point abandonner mon poste sans une permission expresse : enfin il me conjuroit de ne point m'allarmer, & de me reposer sur lui.

Après avoir pris lecture de cette lettre, je

restai interdit. Tant d'empressement à m'engager de rester en Province, quand on m'annonçoit que ma femme étoit fort mal, me fit ouvrir les yeux, & je ne doutai plus qu'elle ne fût morte. Un froid me saisit aussi-tôt : je reprenois cette lettre, & je la remettois sans la lire. J'étois encore dans cette agitation violente, quand un des laquais que m'avoit donné M. de Dorsan, vint m'avertir qu'un Grand-Vicaire du Diocèse, & parent de son maître, demandoit à me parler. Je fus au-devant de lui.

Après quelques questions sur les arrangements que j'avois pris avec Mademoiselle Habert en l'épousant, il m'ajouta qu'elle étoit morte sans donner d'autres signes de maladie que la foiblesse que je lui ai connue. Je ne pus refuser des larmes à sa mémoire, & je puis dire qu'elles étoient sinceres.

Monsieur, me dit-il, M. de Dorsan a fait jusqu'à présent tout ce qui dépendoit de lui pour vous épargner la douleur de rentrer sitôt dans votre maison : mais maintenant vous devez vous y rendre au plutôt ; car Mademoiselle Habert l'aînée a fait mettre le scellé chez vous, & je vous apporte une permission d'interrompre votre tournée.

Je ne perdis point de temps, & je partis la même nuit. Arrivé chez moi, je pris le deuil; &, par les soins de M. de Dorsan, j'eus bientôt arrangé le principal de mes affaires.

A peine étois-je de retour, que j'eus la visite de M. Doucin, ce vénérable Directeur de Mademoiselle Habert.

Je crois que vous me connoissez, me dit-il, en entrant. Je viens de la part de Mademoiselle Habert l'aînée. Cette bonne-fille attend de votre équité que vous lui remettiez les Biens de sa sœur. Je vous crois trop honnête-homme pour vouloir lui enlever une succession qui lui appartient par les droits du sang.

Si vous croyez, lui répondis-je, que je vous connoisse, je suis étonné que vous osiez venir ici. Ma belle-sœur n'a rien à prétendre sur la succession de ma femme; & votre équité, autant que votre état, doit l'engager à éviter de mauvais procédés qui ne l'avanceront de rien.

Il affecta long-temps le ton doucereux pour tâcher de me fléchir: mais, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur mon esprit, & peut-être ayant jugé par mes réponses qu'il ne pouvoit se flatter de réussir dans son projet: nous verrons, me dit-il, qui de vous ou de moi l'emportera.

Je ne pus m'empêcher de rire en voyant cette affection cordiale d'un Directeur, qui lui rendoit propres les intérêts de sa Pénitente. Je le laissai sortir en fureur, sans même le reconduire. Cette impolitesse procéda moins d'un esprit de colere, que de la timidité que mon ignorance en procédures m'avoit inspirée en entendant ses menaces.

J'appris dès le même jour cette scène à M. de Dorsan, qui me conduisit chez son Avocat: il me dit de rester tranquille; & qu'il se chargeoit de suivre cette affaire, sans que je dûsse m'en inquiéter davantage.

Je restai néanmoins un mois à Paris, pendant lequel j'étois journellement assailli par Madame Alain, qui avoit jetté les yeux sur moi pour établir sa fille Agathe. Je ne parvins à m'en débarrasser, qu'en brusquant un peu cette bonne-femme.

J'allois retourner en Champagne, quand M. de Dorsan me fit dire que Madame de Vamburès étoit de retour, & qu'il falloit que je m'y rendîsse dans le jour. Je ne balançai pas à lui obéir, je craignois moins alors sa présence, quoique mon ajustement me semblât un reproche parlant de dissimulation.

Quel lugubre appareil ! me dit cette Dame en arrivant. Je vous croyois en Province. Je me suis rendu à Paris, Madame, lui répondis-je, par ordre de M. le Comte de Dorsan, pour mettre ordre à mes affaires. La mort de ma femme.... Comment, de votre femme ! reprit-elle vivement. Qu'est-ce que cela veut dire ? Dorsan ne m'a jamais dit que vous fussiez marié : & elle resta-là un moment à rêver.

Je profitai de l'instant pour me jetter à ses genoux. Excusez, Madame, lui dis-je, le secret que Monsieur le Comte par zèle pour mes intérêts a cru devoir vous faire : il appréhendoit peut-être.....

Eh ! qu'appréhendoit-il, dit-elle en m'interrompant ? Croyoit-il que je vous aurois obligé avec moins de zèle ? Soupçonnoit-il, poursuivit-elle d'un air ému, que ma bonne volonté eût quelques vues auxquelles ce mariage fût contraire ?

Non, Madame, repris-je : M. de Dorsan vous connoît trop bien ; il sçait trop qui je suis pour croire que vous daigniez descendre jusqu'à moi, quand il auroit pu soupçonner que je fusse assez téméraire pour porter mes yeux jusqu'à vous.

Eh ! relevez-vous donc, me dit-elle : je vous

l'ai dit, ce ne sera point la disproportion des rangs qui gênera jamais mon inclination; si je me mariois un jour, je ne consulterois que mon cœur & celui de la personne pour laquelle le mien décideroit.

Ah! Madame, lui dis-je, dans un mouvement que je ne pus arrêter, si votre cœur doit chercher qui vous aime, qui vous adore, ne doit-il pas se fixer aujourd'hui?

Que voulez-vous donc dire, reprit-elle toute troublée? Mais je crois que vous êtes fou. Votre femme est à peine enterrée, & vous venez me parler d'amour! C'est mal diriger votre plan; & cette vivacité, loin de vous faire gagner mon cœur, seroit capable de diminuer mon estime.

Daignez, lui dis-je, ne me point condamner sans m'entendre. Sçachez l'histoire de mon premier mariage, connoissez comment les nœuds en ont été formés; & vous verrez qu'un motif étranger à l'amour le décida. Oui, s'il est permis de le dire sans vous offenser, vous êtes la premiere qui ayez reçu l'hommage de mon cœur.

Je serai charmée d'être instruite, me dit-elle; comme je veux absolument décider votre fortune, il est important que je vous connoisse.

Sous quelle forme ingénieuse l'amour vérita-

ble ne cherche-t-il pas des raisons pour soutenir son feu, même lorsqu'il croit entrevoir des motifs de le détruire! Plus il est sincere & moins il manque de ressources au besoin.

Il seroit superflu de répéter tout ce que j'ai dit ci-dessus : il suffira de sçavoir que je fis un récit aussi naïf à Madame de Vambures, que je l'ai fait jusqu'ici au Public. Vous voyez, ajoutai-je alors, Madame, si l'amour a eu quelque part à mon union avec Mademoiselle Habert. Par une suite de ma sincérité, je dois vous avouer que vous êtes la premiere beauté qui m'ayez rendu sensible ; mais que cette sensibilité est d'autant plus cruelle, qu'il m'est moins permis d'en concevoir quelque espérance.

Je suis flattée des lumieres que vous venez de me donner, me dit cette aimable Dame, puisque je puis vous rendre mon estime. Votre dissimulation avoit allarmé ma gloire. J'en suis désabusée, il n'est temps maintenant que de penser à votre fortune. Eh ! que me fait la fortune, si je ne puis mériter vos bontés, lui dis-je d'un air pénétré de douleur ?

Soyez content, la Vallée, me dit-elle, de mes dispositions présentes ; je ne puis vous dire d'espérer : vous connoissez ma façon de penser, que

cela vous suffise : un œil adouci & qui me parut satisfait, sembloit m'en dire mille fois davantage que la bouche n'en exprimoit.

Entraîné par un mouvement de joie, je me précipitois de nouveau à ses pieds, comptant la forcer à s'expliquer plus clairement, quand un bruit qui se fit entendre dans l'anti-chambre, l'obligea de m'arrêter. C'étoit M. le Comte de Dorsan.

Je viens à vos ordres, dit-il à Madame de Vambures. Peut-être suis-je importun, ajouta-t-il, en souriant & en me regardant d'un air malin ; mais comme un intérêt commun m'amene, j'espere qu'on ne m'en voudra point de mal.

Non, Comte, répondit sur le champ Madame de Vambures, vous n'êtes point de trop ; car je veux vous parler. Il est question de m'aider de votre crédit pour achever l'établissement de Monsieur de la Vallée. Bono, que je vis hier, m'en ouvrit un moyen. C'est un bon-homme que ce Bono.

Oui, Madame, reprit le Comte : l'intérêt qu'il prend à Monsieur de la Vallée me le fait estimer, vous pouvez compter sur moi : mais je vous avouerai, dit-il encore en badinant, que, si je ne voyois mon ami sous cet extérieur mor-

tuaire, je serois plus étonné de votre zèle que le mien ne peut vous satisfaire. Je ne pénetre jamais mes amis, continua-t-il sur le même ton : mais je souhaite qu'un état décent le mette au plutôt dans un rang plus proportionné aux bontés dont vous l'honorez.

La fortune n'a point de privilége auprès de moi, reprit d'un air badin Madame de Vamburès ; Monsieur de la Vallée n'aura plus besoin de moi, quand son chemin sera fait. Je me suis prêtée volontiers à ce que vous avez souhaité de moi pour son avancement ; mais je crois qu'il demande, si rien ne le retient à Paris, qu'il aille poursuivre sa tournée.

Mais je suis menacé, dis-je alors, d'un procès de la part de ma belle-sœur.

Ne craignez rien de ce côté-là, me dit M. de Dorsan. J'ai vu Doucin, & je crois qu'il portera sa pénitente à rester tranquille : mais quand il n'exécuteroit point ce qu'il m'a promis, vous ne devriez pas être plus inquiet de ses menaces.

Monsieur le Comte, qui apperçut, sans doute, aux yeux de Madame de Vambures & aux miens, qu'ils vouloient se communiquer quelque chose, se retira, en chantant, vers une fenêtre qui donnoit sur une place. Qu'il est facile à M. de Dor-

ſan, dis-je auſſi-tôt à cette Dame, de me conſeiller de n'avoir aucune inquiétude ! mon cœur a des intérêts plus preſſants que ceux de ma fortune, & l'abſence que vous me preſcrivez.... Je ne pus achever tant j'étois accablé de triſteſſe.

Ne vous chagrinez pas, répondit avec douceur cette Dame ; ſongez que je vous l'ordonne & que je veux être obéie.

Si du moins il m'étoit permis de vous écrire, repris-je ? Vous l'ai-je défendu, me dit-elle ? Il ſera même impoſſible que je ne ſois forcée de vous répondre ſur les vues que j'ai pour votre fortune.

M. de Dorſan, qui nous rejoignoit, fit décider mon départ ; & je quittai Madame de Vambures, dont les yeux ſembloient me renouveller l'ordre d'être tranquille. Peut-être, pour m'aguerrir, Monſieur le Comte prit la main de Madame de Vambures, qu'il baiſa en la quittant ; je me haſardai, en tremblant, de prendre la même liberté, & je dois avouer que cette complaiſance fut accordée avec une diſtinction marquée en ma faveur.

On ſera ſûrement étonné de cette ſcène ; on verra en effet peu d'exemples d'un homme qui, dans les premiers jours d'un deuil pris pour la mort de ſa femme, ait déjà pouſſé ſi loin les avan-

ces d'un second mariage : mais outre que, dans tout le cours de ma vie, il a semblé que j'étois né pour renverser les loix ordinaires; d'ailleurs, si l'on se met à ma place, tout l'étonnement cessera.

En effet, marié sans inclination, veuf lorsque je commence à en prendre pour un objet que la reconnoissance m'oblige de voir, je doute que qui que ce soit eût laissé échapper une occasion aussi favorable. Si ces raisons ne suffisent pas, je l'ai fait; & on doit le lire.

En sortant de chez Madame de Vambures, je me rendis chez mon frere, que je trouvai dans le dernier embarras. Sa femme l'avoit abandonné depuis quelques jours, résolue de ne point rentrer dans sa maison, qu'il n'en sortît. Il vouloit employer les voies de justice pour la remettre dans son devoir. Je l'en dissuadai; & pour le porter à se rendre à mes avis, je l'engageai à me choisir une petite maison au Marais; & pendant mon absence, je le priai d'y faire porter mes meubles, en ajoutant que j'attendois de son amitié qu'il y demeureroit au moins jusqu'à mon retour, me flattant que par la suite nous ne nous séparerions plus.

Après avoir tout rangé avec Madame Alain,

qui ne me paroissoit plus si polie, depuis qu'elle craignoit qu'on ne parvînt à me dépouiller de la succession de Mademoiselle Habert ; je partis pour me rendre à mon emploi & pour achever ma tournée.

Comme on vouloit absolument que je prisse quelque teinture de ces sortes d'affaires, j'y restai plus long-temps que je ne pensois : il y avoit bien dix-huit mois que j'entretenois avec Madame de Vambures un commerce de lettres fort régulier ; quand elle me pria, de la part de Monsieur le Comte, de me rendre à une des terres de ce Seigneur, qui étoit sur la frontiere de la Province que je visitois.

Quel fut mon étonnement, d'y trouver Madame de Dorville, & d'entendre le Comte de Dorsan qui me dit que le bonheur qu'il avoit d'épouser cette aimable veuve, ne lui auroit pas paru complet, si je n'en eusse été témoin ! La cérémonie s'en fit dès le lendemain. Madame sa mere, qu'il avoit fléchie par ses prieres, y assista avec joie ; & quelques jours après nous nous rendîmes tous à Paris.

Sçavez-vous, mon cher, me dit en route M. de Dorsan, que Madame de Vambures vous a absolument fixé à Paris ? Le Roi vient d'octroyer

un privilége particulier à une nouvelle Compagnie : cette Dame vous y a fait agréer, & je ne doute pas que les fonds n'en soient déjà fournis.

Tant de bontés de la part d'un objet qui avoit toute ma tendresse, me laisserent sans réponse. Je dois dire que, lorsque Monsieur le Comte me parloit ainsi, il me cachoit toute la part qu'il avoit eue à cette faveur qu'il vouloit que j'attribuasse toute entiere à ma chere maitresse. Ce que je dis n'est pas pour diminuer ce que je dois à l'amour, mais pour ne pas priver l'amitié d'une juste reconnoissance qu'elle a droit d'exiger. J'ôse même avancer que ma restriction fait honneur à Madame de Vambures, puisque c'est par son aveu que je me vois dans le cas de rendre à M. de Dorsan, la justice que je dois à sa générosité.

Peut-il, & pourra-t il jamais se trouver un homme plus heureux? L'amitié disputoit à l'amour le privilége de m'obliger, & ne pouvant l'emporter, ils s'unissoient tous les deux en ma faveur.

Dès que je fus à Paris, je me rendis chez Madame de Vambures. Je la trouvai seule dans son appartement : l'amour & la reconnoissance me précipiterent à ses genoux. Je ne pourrois me rappeller ce que je lui dis. Le feu secret qui me

dévoroit, dictoit seul mes paroles, & le trouble qu'il devoit jetter dans mes discours, ne m'a pas permis de les retenir : mais j'avoue, à ma honte, que cette flamme perdit un peu de sa force, quand je vis que cette Dame, en me relevant, tâchoit de me dérober des papiers qui couvroient sa table.

J'avoue que cette précaution me causa quelque inquiétude. Quel étoit ce mouvement? Doit-on l'attribuer à la jalousie? Je ne le crois point. J'aimois, & tout m'assuroit que j'étois aimé : cela ferme-t-il toutevoie à cet esprit jaloux qui s'allarme de la moindre apparence? Si l'on me dit que non, je confesserai volontiers qu'il entroit un peu de jalousie dans mon procédé : mais si l'on n'y voit qu'un de ces mouvements passagers qui, sans s'attacher à rien de fixe, font passer dans l'esprit un de ces nuages volatils, dont on ne pourroit bien définir ni l'essence ni l'origine, je crois qu'on se tromperoit encore moins. J'ai eu d'autant moins lieu de pénétrer la nature du sentiment qui m'agitoit, qu'à peine s'étoit-il fait jour, que je crus appercevoir sur ces papiers un caractere semblable au mien : ce qui me fit penser que cette Dame s'occupoit de mes lettres.

Je me disposois même à lui en marquer ma

joie,

joie, quand, ayant deviné une partie de ce qui se passoit dans mon âme, Madame de Vambures me dit : j'allois vous écrire pour presser votre retour en cette Ville. Dorsan vous a obtenu une place qui demande votre présence.

S'il étoit un motif de presser mon retour, lui répondis-je, que n'a-t-il pris naissance moins dans votre générosité que dans votre cœur ?

Ne parlons point de mon cœur, me dit-elle.... Ah! repris-je, c'est le seul bien que j'ambitionne. Votre bouche refuseroit-elle de me confirmer le bonheur que j'ai cru lire dans vos lettres ?

Eh ! quand cela seroit ?.. dit-elle en baissant les yeux. Je sentis tout mon avantage. Si cela étoit, Madame, lui dis-je, avec vivacité, l'état où m'ont mis vos bontés ne me permettroit-il pas quelqu'espoir ? Elle paroissoit rêver profondément. Daignez vous expliquer à un homme qui vous adore. Les sentiments que vous m'avez fait connoître, cette indifférence sur les titres, sur les grandeurs, sur la naissance même, tout fait ici l'excuse de ma témérité. Je vous aime, je suis libre, mon nom ne vous révolte point. J'ôse vous demander.... Arrêtez, me dit-elle, ne pensons qu'à votre arrangement; il y a de quoi nous oc-

cuper. Quand il ſera fini, je vous permettrai de me conſulter ſur autre choſe : mais juſques-là je vous prie de ne m'en point parler.

Ces dernieres paroles furent prononcées d'une maniere qui me donna une eſpece de timidité qui m'auroit fort embarraſſé, ſi les yeux ne m'euſſent au plutôt raſſuré. J'eus beau mettre mon eſprit à la torture, il fallut me retirer ſans avoir pu renouer cet entretien charmant.

Je me trouvois dans une poſition bien nouvelle pour moi; mais heureuſement qu'un peu d'uſage du monde avoit éclairé mon eſprit. Juſques-là j'avois toujours été prévenu : mais ici j'étois obligé de faire toutes les avances que ſouvent on paroiſſoit ne pas entendre. Si je m'expliquois clairement, un ſoupir, un geſte, ou un mot plutôt arraché que donné, formoit toute la réponſe que je recevois.

Que l'on ne croie pas cependant que je reſtaſſe en chemin. Mon cœur étoit véritablement touché, & il ſuffiſoit ſeul pour me conduire dans cette circonſtance. Oui, je ne fus pas long-temps à faire connoître à Madame de Vambures toute l'étendue de la paſſion qu'elle avoit fait naître. Elle dut y voir diſtinctement l'empire de l'amour & le pouvoir de la reconnoiſſance : car ſi

cette derniere avoit quelque part aux ſentiments que j'exprimois dans nos entretiens, l'amour s'en dédommageoit avec uſure, & rien n'échappoit à cette aimable perſonne, comme elle me l'a avoué depuis.

J'ai promis ſon portrait, & le voici naturellement placé. Elle étoit d'une taille haute & avantageuſe. Ses cheveux châtains étoient ſi parfaitement placés, qu'ils ſembloient s'arranger d'eux-mêmes pour faire ſortir un front majeſtueux, dont la grandeur étoit tempérée par deux yeux, qui, malgré leur éclat, paroiſſoient inſpirer la confiance, & manifeſtoient un pétillant dans l'eſprit dont la réalité étoit capable d'enchanter. Je conviendrai que le viſage étoit un peu long, mais ce défaut étoit réparé par les plus belles couleurs du monde. Sa bouche étoit mignonne & la mieux garnie qu'on pût voir. Elle avoit la main charmante & la gorge admirable.

Je ne puis mieux donner une idée de ſon eſprit qu'en avouant avec ingénuité, que, dès que j'eus connu la juſteſſe de ſon diſcernement & la ſageſſe de ſes réflexions, je me fis gloire de ne me conduire que par ſes avis. Son âme, grande & modeſte ſuivant les circonſtances, ſçavoit ſe prêter à tout, & ſon exemple me dirigeoit &

m'a peut-être évité bien des faux-pas. Voilà le portrait que j'avois promis il y a long-temps. S'il n'est point fini, on pensera facilement qu'un léger désordre est permis, quand je me retrace tant de grâces qui sont encore le bonheur de ma vie, & dont j'ai l'original sous mes yeux en écrivant. Le lecteur me permettra cette petite digression : je poursuis.

J'entrai donc dans mon nouveau poste. L'intérêt considérable que j'avois dans cette compagnie, & la main qui m'y avoit placé, m'y donnoient un crédit étonnant. Je me vis bientôt obligé, par les conseils de M. Dorsan, de prendre une maison décente ; je fis faire un équipage, enfin je devins un petit Seigneur, sans presque m'appercevoir de ma métamorphose.

Que l'homme change, me disois-je quelquefois ! Lors de mon mariage avec Mademoiselle Habert, je ne pouvois me lasser d'admirer une simple robe-de-chambre, & aujourd'hui, sans étonnement, je remplis le fond d'un carrosse : un appartement autrefois me sembloit un palais, & ma maison n'a rien qui m'étonne. J'aimois à appeller ma cuisiniere pour me féliciter d'en avoir une, & mes gens m'entourent maintenant, sans que je leur dise un mot. Que la conduite du trai-

tant est différente de celle de Jacob à peine échappé du Village ! Mais voilà l'homme : j'avois passé tout-d'un-coup dans cet appartement, & je n'étois venu que par degrés dans ma maison.

Je voulus m'instruire des devoirs de ma nouvelle place : mais, après un peu d'attention, je vis qu'ils consistoient à sçavoir placer des gens au fait, sur le zèle desquels on pût compter, & à se réserver le plaisir de recueillir & de consumer le fruit de leurs travaux. Cette méthode me parut douce & aisée, & l'expérience m'a appris qu'on s'y formoit facilement.

Je voyois journellement Madame de Vambures, & l'on sent que je ne la voyois jamais sans lui renouveller mes empressements & mes desirs : mais quoique je reçusse de cette Dame mille assurances de tendresse, elle ne me permettoit jamais de lui parler des vues que j'avois de l'épouser.

Un jour que la réflexion sur les retards qu'essuyoit mon amour, m'avoit retenu à la promenade plus long-temps qu'à mon ordinaire, je rentrois chez moi accablé de tristesse, quand on me dit qu'une personne m'attendoit pour me parler.

Je passai dans mon cabinet, après avoir donné ordre de l'y introduire. Jugez de ma surprise : ce

fut M. de Dorſan qui ſe préſenta, lui que je croyois à la campagne.

Vous êtes ſurpris de me voir, me dit-il : mais votre intérêt me ramene à Paris. Vous êtes jeune & ſans enfants ; il faut vous marier, & j'ai un parti avantageux à vous offrir.

Ne parlez point de mariage, Monſieur, lui dis-je, d'un air chagrin ; il n'eſt qu'une perſonne qui puiſſe m'y faire penſer, & je vois trop que je n'y dois jamais ſonger.

Avant de recevoir votre refus, ou de forcer votre conſentement, reprit-il, j'ai une grâce à vous demander : c'eſt de placer un jeune homme que j'ai trouvé dans votre anti-chambre & qui me paroît mériter votre attention. Son hiſtoire, qu'il m'a contée, m'a attendri. Sa fortune dépendoit d'un oncle dont la mort le réduit dans un état déplorable.

Commandez, lui répondis-je, en m'avançant moi-méme vers la porte ; &, ſi vous voulez me permettre, je vais le faire entrer pour l'aſſurer que je ferai tout en ſa faveur, ou plutôt qu'il peut compter ſur moi, dès qu'il a votre recommandation.

En effet le jeune homme ſe préſenta : l'air également noble & reſpectueux avec lequel il me ſa-

lua ne me permit pas de l'envifager ; &, s'il ne fe fût nommé, peut-être ne l'aurois-je pas reconnu : mais en entendant le nom de mon premier maître, je vis fon neveu & celui même au fervice duquel j'avois été.

Je ne pus retenir mes larmes, en comparant nos pofitions anciennes & préfentes ; & en lui fautant au cou, je le priai de tout attendre d'un homme qui devoit à fa famille les premieres faveurs dont il eût joui. La furprife de M. de Dorfan fut extrême, & j'ôfe dire que, loin que cette petite humiliation qui réfultoit pour moi de ma fincérité, fît impreffion contre moi dans fon cœur, elle augmenta fon eftime. Je priai mon ancien maître de venir fouvent me voir, & peu de jours après, je fus affez heureux pour le mettre dans le cas de ne point regretter de s'être adreffé à fon cher Jacob.

Il ne fut pas forti, que M. de Dorfan m'apprit qu'il étoit venu à Paris pour fçavoir ce que je devois efpérer des intentions de Madame de Vambures. Je l'ai vue, me dit-il ; elle n'a point fait de difficulté de m'avouer les fentiments qu'elle a pour vous, & même la réfolution qu'elle a prife de couronner les defirs de l'époufer que vous lui avez fouvent témoignés. Il m'apprit que, quoi-

que veuve d'un Marquis, elle étoit fille d'un Financier; mais cette Dame, ajouta-t-il, pour éviter la critique, a voulu vous voir dans un état d'opulence, avant de vous donner la main. Vous y voilà, mon cher, me dit-il: voyez-la maintenant, & finissez au plutôt votre bonheur auquel je m'intéresse véritablement.

Je priai Monsieur de Dorsan de me guider, sans même le remercier du zèle qu'il me marquoit. Il me dit que dès le lendemain je devois aller voir Madame de Vambures, & qu'il la préviendroit sur les ouvertures qu'il venoit de me faire.

Je ne dirai point dans quels transports de satisfaction & d'impatience je passai la nuit; je parvins à l'heure de partir, sans avoir encore pu bien démêler tous les sentiments qui me partageoient. Je ne doutois pas de la sincérité de M. de Dorsan; l'amour même de Madame de Vambures n'étoit plus un mystere pour moi: mais j'appréhendois quelques révolutions; quelles, & d'où pouvoient-elles venir? Je n'en sçavois rien. Je crois que je puis dire: je craignois, parce que j'aimois.

Je me rendis donc chez l'objet de ma tendresse, j'y fus reçu avec un air de satisfaction que je ne lui avois pas encore vu; nos cœurs étoient d'ac-

cord; nous étions réciproquement prévenus, & notre hymen fut bientôt résolu & accompli. Ce fut alors que je connus la fortune immense que je venois de faire. Ma nouvelle épouse marqua à mon frere la même tendresse qu'elle avoit pour moi, en reprenant mes neveux, pour qu'ils fussent élevés chez elle. Leur pere, malgré toutes mes instances, ne voulut jamais sortir de son état de médiocrité; content de vivre décemment, il me pria de lui permettre de se retirer à la campagne. J'y consentis avec peine, & peu de jours après il partit avec nous pour choisir sa demeure.

Ma nouvelle épouse auroit bien souhaité que je prisse le nom de quelqu'une de ses maisons; mais je la priai de m'en dispenser. Elle ne parut pas en faire difficulté, & nous nous mîmes en route avec mon frere pour aller me faire reconnoître dans les terres de Madame de Vambures. M. de Dorsan prit la résolution de nous accompagner avec son épouse. Nous fûmes fort étonnés de les trouver à la premiere poste, qui nous attendoient. Quelle rencontre flatteuse!

Fin de la septieme Partie.

HUITIEME PARTIE.

NOTRE voyage fut long, mais très-agréable: la vanité, ce tyran flatteur, qui chaque jour sembloit accroître son pouvoir sur mon cœur, sans pouvoir l'aveugler entièrement, m'y faisoit trouver des charmes que rien n'a jamais pu compenser jusqu'à l'instant heureux qui m'a retiré du trouble, du fracas du monde.

Je conviendrai, si l'on veut, qu'il s'est trouvé dans ma vie des circonstances plus essentiellement heureuses; mais comme le bonheur dépend tout de l'âme, dès que celle-ci obtient cette satiété où ses desirs n'ont pas le temps de naître pour être satisfaits, on jouit là seulement d'une félicité entiere. Si d'ailleurs, ç'avoit été beaucoup pour moi d'être sorti de l'obscurité & d'être devenu riche, il étoit bien plus flatteur que tout s'empressât à me démontrer ces avantages dont je jouissois; & c'est-là, je crois, le vrai comble de la prospérité.

Oui, chaque endroit où nous nous arrêtions, étoit le rendez-vous, pour ainsi parler, des hommages que le Canton venoit nous rendre. Ces témoignages suspects de respect & d'amitié ne montroient à mes yeux que ce que l'extérieur représentoit, & j'en étois satisfait. Je ne sçavois pas encore que les passions étoient de tous les lieux. J'ignorois que, concentré dans son Castel, le Gentilhomme campagnard rendît la Province le théâtre des mêmes défauts que la fatuité étale pompeusement à la Ville: ici les occasions en sont plus fréquentes; mais leur rareté les fait saisir là avec plus d'empressement. Ce qui contribuoit encore beaucoup à entretenir mon illusion, c'est que nous passions si rapidement dans chaque endroit, qne je n'avois, pour ainsi dire, point le temps de connoître ceux qui nous venoient voir, ou ceux auxquels nous rendions visite. L'état dans lequel Madame de Vambures, ma nouvelle épouse, avoit toujours entretenu ses terres, ne me demandoit pas grand soin. Je n'avois qu'à recommander la même exactitude. Les Fermes étoient entre les mains de bons Paysans, qui, enrichis par une sage facilité qu'elle leur avoit toujours donnée, fesoient le bien de leurs maî-

tres, ſans oublier le leur; & de cette façon on n'a rien à leur dire.

Chaque pas m'offroit un nouveau plaiſir. La compagnie d'une nouvelle épouſe dont j'avois toute la tendreſſe & qui poſſédoit toute la mienne, la ſociété de M. de Dorſan & de l'aimable Dorville, tout ſembloit réuni pour augmenter l'eſpece de triomphe avec lequel je paſſois dans mes terres. Car, malgré toute la confiance que me donnoit mon amour-propre, je m'appercevois cependant quelquefois, que la préſence d'un Seigneur qui me traitoit en ami, retenoit mes voiſins dans une ſoumiſſion forcée, qu'ils auroient bien voulu franchir. Cette idée eut bientôt ſujet de ſe confirmer dans mon eſprit.

Ce Seigneur, en effet, nous quitta, quand il ſe trouva près d'une de ſes terres, dans laquelle quelques affaires l'appelloient: & je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que le Comte me manquoit pour ſoutenir dans mes voiſins ce reſpect qu'ils me marquoient malgré eux, & dont je m'enivrois depuis que j'étois ſorti de Paris.

Je ne connoiſſois donc encore la Province que par ſon beau, quand mon épouſe me nomma un village, que, peu de temps avant que

je reçusse sa main, elle avoit acheté de la succession d'une veuve qui venoit de mourir dans un couvent.

Quelle fut ma surprise, quand j'appris que j'allois paroître en maître, en Seigneur, dans un endroit, d'où chacun pouvoit se souvenir qu'il m'avoit vu sortir le fouet à la main ! Il est vrai que mon petit amour-propre s'avisa de bouder, & même de m'inspirer quelques scrupules intérieurs qui m'allarmerent. Je voulus le matter, mais inutilement, & son opiniâtreté me contraignit de communiquer mon embarras à ma femme.

Je ne vous ai rien déguisé, lui dis-je, sur ma naissance ni sur mes parents. Vous sçavez par conséquent que je suis né dans le village dont vous avez fait l'acquisition. Je ne crains point de paroître dans le lieu où ma famille a vécu dans une obscurité honorable ; mais je tremble que votre gloire ne souffre de voir le Compere Lucas & la Commere Jeanne me sauter au cou, & vous traiter de leur parente.

Vous vous allarmez à tort, me répondit ma femme. Vos parents partagent dans mon cœur les sentiments que je vous ai voués. Vous allez voir renaître cette affabilité, que j'ai cru devoir suspendre depuis que nous sommes en route.

Je l'avoue, repris-je : ce changement qui m'a étonné, a ſeul cauſé mes allarmes. A Paris, je vous ai toujours trouvé ſimple, unie, bonne, en un mot charmante ; mais dans vos terres vous vous êtes montrée juſqu'à préſent grande, ſi je ne dis pas orgueilleuſe. Vos pas sembloient comptés. Vous paroiſſiez étudier chaque démarche, & il me ſembloit que vous craigniez de trop répondre aux avances qu'on vous feſoit, & que vous voyiez même avec peine celles que je croyois devoir faire.

Vous avez raiſon, reprit-elle en m'interrompant: j'ai fait ce que l'expérience m'a fait juger néceſſaire. Je connois l'eſprit de tous ces nobles Campagnards ; ils n'ont jamais vu ſans peine qu'ils étoient mes vaſſaux: le titre de votre femme n'étoit pas en état de leur en impoſer davantage ; ils ſçavent votre naiſſance, n'en doutez point; (car la curioſité eſt la paſſion la plus chérie par les Gentilshommes des champs): un nouveau viſage paroît, il faut ſçavoir ſon titre, ſon rang, ſon origine, & là-deſſus l'on regle ſes démarches; on nous connoît donc tous deux, & dès-lors, (ſoyez-en sûr) la politeſſe ne nous rend qu'à regret des hommages dont la vanité voudroit pouvoir ſe diſpenſer. J'ai depuis long-temps pénétré ce

ſentiment de nos voiſins, & cette connoiſſance a réglé ma conduite. Si je n'euſſe craint de vous déſobliger, je vous aurois engagé à ſuivre ma méthode; mais il falloit vous parler de votre origine, & j'appréhendois de vous déplaire ſans intention. Avec vos parents nous ne ſerons pas obligés de nous contraindre: ils vous aiment; s'ils me marquent leur joie, vous me verrez les devancer dans les politeſſes qu'ils nous feront.

Ce diſcours me parut fort ſenſé; & en effet, me diſois-je à moi-même, (peut-être d'après ma propre conduite:) voilà l'homme; s'il ſe croit un avantage ſur ſon voiſin, il ne le cache qu'à regret; & même lorſqu'il le cache, il cherche en ſecret un moyen de le faire valoir. Il faut donc être continuellement en garde contre lui; car il eſt d'autant plus âpre à ſe relever, que l'honneur dont il ſe glorifie lui appartient moins. Le Gentilhomme, qui s'enterre dans ſa campagne, a des titres ſurannés, acquis par une valeur étrangere; il veut les ſoutenir par des moyens qui lui ſont également étrangers. Les ayeux, voilà le grand article: la vanité ſe charge de les découvir, & je ne pouvois gagner à cet examen; mon épouſe elle-même, à cet égard, ne pouvoit beaucoup augmenter ma gloire. Voilà les motifs de la conduite de ma

femme, qui ne manquoit à aucun des devoirs de la politesse, mais qui les observoit strictement.

Si cette conduite paroît étonnante, moi, qui connois le fond du cœur de cette Dame, je puis dire qu'elle la crut nécessaire.

En effet, me disoit-elle quelquefois, la conduite qu'on doit tenir à la Ville, ou à la Campagne, est bien différente. Dans la premiere, on pense, & la politesse gagne un cœur que la vanité révolte : mais dans la seconde, l'homme, tout entier à son orgueil, se croit resserré mal-à-propos dans un coin de la terre : son âme, impatiente de ne pouvoir donner carriere à sa vaine gloire, n'attend qu'un objet pour lui faire prendre un libre essor. Il croit par-là se dédommager de l'injustice que lui fait la société. La moindre avance lui paroît une marque de foiblesse dans celui qui la lui fait, & passe en même temps à ses yeux pour une preuve de sa supériorité ; & dès-lors il la saisit pour se relever en vous humiliant.

Je trouvai tant de justesse dans ce raisonnement, que je me résolus de le mettre en pratique. J'affectai par la suite un air important avec ceux qui vouloient jouer la grandeur ; & quiconque sembloit vouloir plier, étoit sûr de trou-

ver

ver ma main prête à la relever. Je ne ſçais ſi tous mes lecteurs applaudiront à ma conduite; mais le temps m'a confirmé qu'au moins elle étoit prudente.

Nous arrivâmes dans ces diſpoſitions au village où peu de temps auparavant j'avois tant redouté de paroître. Un ſaiſiſſement s'empara de moi; mais que devins-je, quand je vis que, par ordre, ſans doute, de ma chere épouſe, tous les Villageois étoient ſous les armes pour recevoir leur nouveau Seigneur!

Quoi! mes anciens camarades, qui autrefois, en me revoyant, auroient cru m'honorer s'ils m'euſſent dit: ah! te voilà, Jacob, bon jour, n'oſoient plus me parler que par des tranſports de joie & des marques de reſpect. Chacun me regardoit, & perſonne, je crois, ne me reconnoiſſoit. La difficulté de ſe figurer ma fortune aidoit ſans doute leur aveuglement: ils parurent avoir moins oublié le viſage de mon frere; car pluſieurs le ſaluerent d'un air ſurpris. Le croiroit on? Cette préférence me cauſa un petit dépit. Je me diſois: il a quitté le Village avant moi, cependant les habitants s'en reſſouviennent encore; il a donc leur cœur, quand je n'obtiens que

leur respect. Ce parallele altéra considérablement ma satisfaction.

Pendant que j'essuyois ce petit mouvement, nous arrivâmes à la porte du Château, où je vis mon pere, qui, sans être courbé sous le poids des années, portoit de vénérables cheveux blancs. La douceur de la campagne sembloit l'avoir défendu contre la rigueur de l'âge. Les larmes me vinrent aux yeux; & en fesant arrêter l'équipage, je descendis aussi-tôt, & je vôlai dans ses bras.

Le bon-homme sentit alors toute sa foiblesse. Il ne put soutenir l'excès de la sensibilité que lui inspira ma présence. Il sçavoit les différents évènements qui m'avoient conduit à la fortune : je l'avois instruit de mon dernier mariage; mais il ignoroit que je fusse devenu son Seigneur. Il ouvroit de grands yeux; & quoiqu'en me tenant étroitement serré dans ses bras il me vît dans une posture à représenter ce qu'il cherchoit, il parcouroit cependant des yeux tout l'intérieur du carrosse, pour voir, sans doute, s'il n'y découvriroit pas quelqu'un qui dût être le Seigneur, pour lequel il avoit lui-même commandé tous ces honneurs.

Mon épouse, en voyant mon action & mes transports par mon immobilité, s'instruisit facilement des motifs de la scene attendrissante que nous lui donnions. Sans être arrêtée par aucun motif humain, elle descendit de sa voiture, &, après avoir embrassé mon pere, elle le pria de nous suivre au Château.

Que cet instant eut de délices pour moi ! je ne sçais si la tendresse de mon pere me flatta plus que la noble sensibilité de ma femme.

Mon pere n'avoit ni parole, ni voix; ses yeux, qui s'inondoient de larmes, sans qu'il s'en apperçût, ne pouvoient se lasser de me regarder. Ce fut dans cette situation que nous traversâmes les cours. Madame de Vambures, par mille discours aussi obligeants que respectueux, cherchoit à lui rendre l'usage de la parole; mais tout étoit inutile.

La nouvelle de mon arrivée ne fut bientôt plus un mystere. Plus nous avançions & plus le cortége qui nous suivoit, s'augmentoit.

Viens voir Jacob, se disoient les voisins l'un à l'autre. Dame ! il est le Seigneur du lieu. On a bien raison de le dire, il n'est que bonheur & malheur dans ce monde. Qui l'auroit dit, qu'il

feroit devenu un ſi gros Monſieur, quand il fut à Paris ? C'eſt-là où l'on fait fortune.

Chacun, ainſi invité, s'empreſſoit d'approcher, & chacun vouloit me voir. Quelques domeſtiques, irrités de cette familiarité qu'on avoit l'audace, diſoient-ils, d'avoir avec leur maître, voulurent repouſſer cette affluence ; mais mon épouſe, qui ſe doutoit, ſans doute, de ce qui pourroit arriver, réprima la brutalité de nos valets, en leur diſant : laiſſez venir ces bonnes-gens. Je prétends que le Château ſoit ouvert à tous les habitants du Bourg, & que chacun non-ſeulement ait la liberté de nous voir ; mais même que tout le monde ſoit introduit dans les appartements, dès que quelqu'un en marquera le deſir.

Pour moi, je marchois avec mon pere, qui ne pouvoit encore que dire : ah ! mon cher Jacob ! eſt-ce un ſonge ? Quoi ! toi-même mon Seigneur !

Non, mon pere, lui répondis-je ; je ſuis le Seigneur du lieu, & non pas le vôtre. Vous commanderez toujours par-tout où je ſerai le maître ; & ſi je prends poſſeſſion du Château, c'eſt pour vous en laiſſer la diſpoſition.

Le bon-homme ne pouvoit encore ſe perſua-

der la réalité de tout ce qu'il voyoit, & je crois que la surprise du Curé qui nous attendoit dans la salle put seule le convaincre. Ce Pasteur avoit sans doute disposé quelque compliment dont son étonnement nous épargna l'ennuyeux débit; car à ma vue il parut pétrifié; mais je l'embrassai, & lui parlai le premier pour le faire revenir de son embarras, en l'assurant que j'étois réellement son Seigneur.

Nous ne fûmes pas assis, qu'il fallut faire à mon pere & à ce vertueux Ecclésiastique, un récit circonstancié de toutes mes aventures, pour leur apprendre par quelle faveur singuliere du Ciel j'étois parvenu à ce haut point de fortune. On juge que j'obéis avec plaisir à leur empressement. Tout devoit me relever à leurs yeux; car ce qui pouvoit m'humilier leur étoit trop connu pour que j'eusse besoin de le leur rappeller. Si mes premieres aventures galantes parurent chagriner le Pasteur, qui intérieurement sembloit en demander pardon au Ciel, elles fournirent à mon pere matiere à rire. Ce vieillard trouvoit peut-être extraordinaire que son fils, à peine sorti de dessous ses aîles, eût eu tant de facilité à copier les airs évaporés d'un petit-maître. Mais le lecteur n'en aura point été frappé, quand, en son-

dant son propre cœur, il y aura vu que tous les hommes ont le même penchant pour le plaisir, & qu'il n'a qu'à paroître pour s'attirer leur hommage.

Je ne donnai point le temps à chacun de trop démêler ses sentiments, il manquoit quelque chose à ma joie ; je ne voyois point ma sœur, & je ne sçavois à quoi attribuer son absence. J'en demandai des nouvelles à mon pere, qui me parut aussi étonné que moi de ne la point voir. Le bonhomme, ne se souvenant plus qu'il étoit mon pere, parce qu'il voyoit son Seigneur, me proposa de l'aller chercher; mais, après l'avoir embrassé tendrement pour lui rappeller que j'étois son fils, je le priai de me laisser aller seul pour avoir le plaisir de surprendre ma sœur.

Je courus aussi-tôt à la Ferme de mon pere; on m'y reconnoît, personne n'ôse m'arrêter; ce ne sont que cris d'acclamation qui pénétroient à peine dans la chambre de ma sœur, quand j'y parvins. Je l'embrassai, en lui fesant de tendres reproches du retard qu'elle avoit mis au plaisir que je devois goûter en la voyant.

Le lecteur sera sans doute curieux de sçavoir ce qui pouvoit l'arrêter. S'il connoît bien le sexe, il pénétrera les motifs de ma sœur, avant que je les lui

découvre. Elle étoit allée se parer de ses plus beaux habits, pour se rapprocher un peu plus de sa qualité de sœur du Seigneur du Village, qu'elle venoit de prendre. On avoit déjà essayé & rebuté trois ou quatre jupes & autant de rubans. Ce n'étoient dans sa chambre que cornettes qui avoient été présentées & laissées; je ne pus m'empêcher de rire, en réfléchissant que, si la coquetterie à Paris fesoit plus d'étalage, elle avoit au moins la même conduite au Village.

Elle ne me vit pas sans émotion présent à sa toilette. Le frere étoit trop couvert sous le Seigneur. Elle rougit : étoit-ce d'innocence ou de satisfaction de voir un personnage plus relevé qu'un Villageois lui prêter son secours? Peut-être fut-ce autant de l'un que de l'autre.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout ce qui parut me plaire fut employé à son ajustement : j'aurois voulu en vain la dissuader de prendre ses habits des Dimanches, elle alloit se trouver près d'une belle-sœur brillante; auroit-elle pu en paroître si éloignée, par les vêtements ordinaires? Non, non; c'est la vertu capitale des femmes, de ne se jamais céder entre elles que forcément. J'emmenai donc ma sœur au Château : ma femme lui témoigna l'estime la plus sincere, & même eut la

bonté de lui marquer sa surprise de voir une beauté si réguliere au Village. Il est vrai que pour peu qu'une fille ait des attraits, cet air d'ingénuité qu'à la campagne les filles ont pour premier appanage, ces habillements qui paroissent sans art, quoiqu'elles y mettent bien du rafinement, ajoûtent à leurs traits un éclat, que l'art des coiffeurs & le brillant du rouge & du blanc ne peuvent jamais égaler.

On lui fit une petite guerre sur le ravage que ses charmes devoient faire dans le canton. Elle la soutint joliment, & l'esprit qu'elle y marqua lui gagna totalement l'estime de ma femme; & dès-lors, elles devinrent inséparables pendant notre séjour dans le Pays. J'appréhendois qu'elle n'eût formé quelque liaison qui ne nuisît à l'envie que je conçus sur l'heure de lui faire un sort heureux; mais je l'ai dit, mes desirs n'avoient pas le temps de naître, pour ainsi-dire, pour être couronnés. Ceci en sera par la suite un nouvel exemple.

Le reste de cette journée nous permit à peine de répondre aux empressements qu'eurent tous les habitants, parents ou autres, de me voir & de m'embrasser. Chaque personne qui se présentoit, donnoit matiere à une scène attendrissante, dont la nature seule faisoit tous les frais.

Je ne pouvois trop admirer mon épouſe, qui, dès le premier jour, ſe trouvoit faite avec ces Villageois comme ſi elle les eût tous connus. Elle s'abaiſſoit à leur portée en leur parlant, elle empruntoit même ſouvent leurs expreſſions pour les empêcher de rougir en la nommant leur parente.

Le ſoir elle ordonna que le lendemain toute ma famille ſeroit traitée au Château, & que le Village participeroit à cette fête dans l'extérieur. Non contente de l'avoir ordonnée, elle prit ſur elle tout le détail de cette ſolemnité, & voulut l'honorer de ſa préſence.

En effet, pendant que j'étois avec mes parents, elle ſe fit conduire au Village où elle parcouroit toutes les tables qu'elle avoit fait dreſſer. M'étant apperçu de ſon abſence, & me doutant du motif qui la cauſoit, je la ſuivis avec ceux de la compagnie que j'entretenois.

Si je fus ravi de voir l'affabilité de ma femme, que j'eus lieu d'être ſatisfait des témoignages de reſpect & de reconnoiſſance que lui donnoient nos co-habitants! car je n'ôſe encore dire, nos Payſants.

On le ſçait : cette eſpece d'homme paroît être conduite par le cœur ſeul, ſans que l'eſprit ſe mêle de le diriger. J'eus lieu de m'en convain-

ᴄre dans le même jour. Tout inſpiroit à ces gens e deſir de nous montrer combien ils étoient ſenibles aux bontés dont ma femme les honoroit, c à l'amitié que je leur marquois : mais les preuves u'ils employerent, penſerent m'être funeſtes.

En effet, quand nous nous fûmes mis à table vec la famille dans la ſalle, les habitants vinrent inveſtir. Leur but étoit de nous voir ; & ma emme, pour y répondre, fit ouvrir toutes les feêtres. Elle ordonna qu'on leur diſtribuât à boire diſcrétion. Cette généroſité ne tarda pas à leur chauffer le cerveau. Chacun, pour témoigner ſa ratitude, alla dans ſa maiſon prendre les armes feu qui pouvoient s'y trouver, & revint maruer les ſantés qu'on portoit par autant de coups n l'air.

Un ancien du village imita cette folle ſaillie, c prit un vieux fuſil rouillé. Il charge, tire ou e tire point, & boit. Il court au buffet, revient, c fait le même manége : à la troiſieme apparition c ce vieillard, ma femme prend elle-même un erre ſur la table & le prie de le boire à ſa ſanté. Cette démarche tranſporta de joie ce Payſan ne diſtinction flatte par-tout. Il charge de noueau ſa vieille armure ; & pour que ſon coup réponît mieux à ſes ſentiments, il double la dôſe. Le

coup part avec un bruit furieux, je me retourne au bruit de quelques vîtres qui tomberent en éclats. Je vois ma femme renversée dans un fauteuil de la salle, & l'homme étendu dans la cour. Je cours à mon épouse, quelques gouttes de sang m'effraient; je cherche ce que cela dénote, pendant qu'on tâche de lui rappeller les sens; je ne lui trouvai qu'une petite égratignure à la main, je la lui lavai en la couvrant de mille baisers. Je m'apperçus qu'un morceau de verre, en la frappant, lui avoit fait cette légere blessure qui fut guérie en un moment; mais je vis par-là l'inconvénient inséparable de pareilles réjouissances.

Elle voulut être informée de ce qui s'étoit passé dans la cour. J'y courus pour la tranquiliser. J'appris que le vieillard n'avoit eu ni peur ni mal. Son arme s'étoit crevée dans le tuyau sans le blesser, & la force seule de la charge l'avoit renversé. Je le fis transporter sur un lit, & je défendis de tirer davantage: mais pour être obéi, je fis approcher les Méneſtriers du village; & l'amusement qu'en espéroient les Paysannes, plus que mes paroles, détournerent les Paysans de leur ardeur à tirer: partout la femme décide nos goûts.

Ce petit accident passa si rapidement, qu'il ne troubla notre joie qu'un instant; & ma femme

parut d'une gaieté charmante le reſte du repas.

Le lendemain, mon épouſe me dit: depuis deux jours que nous ſommes ici, nous n'avons point vu le Chevalier de Vainſac; c'étoit un homme qui avoit un fief relevant de la terre, & qui demeuroit au village.

Je m'imagine, lui dis-je, qu'il n'eſt pas au bourg. Vous vous trompez, je crois, répondit-elle. Je penſe qu'il y eſt, & qu'il attend votre viſite. Il faudra la lui rendre aujourd'hui.

Nous venions de convenir de cette démarche, quand le Curé de la Paroiſſe vint nous annoncer que ce Gentilhomme ſortoit de chez lui, pour lui déclarer qu'il prétendoit aux honneurs de l'Égliſe avant nous; & que ſur les difficultés qu'il avoit cru devoir lui faire, il les avoit demandés avec cet air de hauteur qui veut être obéi ſans réplique.

Je ne concevois pas trop quelles étoient les prétentions de ce Noble. Je me rappellois bien qu'il y avoit à l'Égliſe certaines cérémonies qui ſervoient à diſtinguer le Seigneur, du Payſan; mais je les regardois moins comme un devoir que comme une politeſſe. Le Paſteur m'expliqua le mieux qu'il put l'origine de ce droit: mais quand il voulut m'en faire comprendre l'importance, je

ne l'entendois plûs ; ma femme, voyant mon embarras, lui dit :

Cela suffit : on dira la Messe à la chapelle du Château, & nous remettrons à huit jours pour paroître dans l'Église. Madame de Vambures, dont je dois autant admirer la sagesse que la bonté, voulut que dès le même jour nous rendissions visite à ce Gentilhomme : mon pere nous y conduisit.

Quoique cette prévenance le déconcertât d'abord, il ne tarda pas néanmoins à déployer toute sa fatuité. Sur les instructions que ma femme m'avoit données, je lui dis :

Je suis charmé d'avoir un voisin tel que vous. Je ne doute pas que nous ne vivions d'intelligence ; & j'espere que, dès....

Je ne demande pas mieux, répondit-il en m'interrompant ; il ne tiendra qu'à vous.

De mon côté, repris-je, j'y mettrai tous mes soins ; &, s'il s'élevoit quelque difficulté, je vous prierois de m'en donner avis avant que d'en venir à quelqu'éclat. Je serai toujours prêt à prendre des arbitres & à suivre leurs décisions.

Vos dispositions me charment, me dit-il. Si vous les observez, nous serons amis : mais je vais les mettre à l'épreuve dans une occasion où les

arbitres ſont inutiles. Ceux qui poſſédoient le Château que vous avez acheté, ont uſurpé ſur mes ancêtres des droits que je réclâme.

Inſtruiſez-moi, lui dis-je, de la nature de ces uſurpations. Si le mal peut ſe réparer & qu'il ſoit réel, je m'y prêterai volontiers.

Mon humilité apparente lui donna des armes qu'il ne crut plus devoir ménager. Vous êtes du pays, m'ajouta-t-il alors: mon nom vous eſt connu, comme je connoîs le vôtre. Je prétends aux droits honorifiques de l'Égliſe, & je ne crois pas que vous me les diſputiez.

Les droits dont vous parlez, lui dit ma femme avec beaucoup de douceur, ſont attachés à ma terre, & Monſieur de la Vallée eſt obligé de les ſoutenir. Si vous croyez pouvoir les conteſter, il faut établir votre prétention, nous en montrer les titres, & nous nous ferons plaiſir de vous les céder? De votre aveu, ceux de qui je tiens la terre ont poſſédé ces droits que vous nous diſputez; j'ai acheté ce bien avec ſes avantages: la Nature & la Juſtice veulent que je les conſerve à ma famille, ou à ceux qui me ſuivront dans la poſſeſſion de ce Domaine.

C'eſt donc-là votre réſolution, lui dit-il en ſouriant? J'en ſuis bien-aiſe: nous verrons ſi vous

a ſoutiendrez. Nous plaiderons, Madame, nous plaiderons ; & nous verrons ce que le nom de la Vallée fera contre celui de Vainſac.

On penſe bien que ce dernier ne fut prononcé avec un ton emphatique, que pour faire valoir la foibleſſe dont on avoit marqué le premier. Je ſentis cette différence, & elle me choqua. La crainte de m'échapper me fit garder le ſilence.

En vain mon épouſe, qui connoiſſoit à fond tous les droits de ſa terre, & qui joignoit à l'art de ſe poſſéder une grande facilité de s'énoncer, voulut-elle employer toute ſon éloquence pour le ramener à la raiſon & lui faire ſentir la foibleſſe de ſes prétentions, elle n'en reçut d'autre réponſe que : l'on verra ; enfin cela eſt étonnant Monſieur de la Vallée diſputera de rang avec Vainſac.

Cette repriſe m'alloit faire ouvrir la bouche, quand mon pere, las de toutes ſes fanfaronnades, crut devoir prendre la parole.

Il ne ſera pas inutile de faire remarquer que ſa tendreſſe le rendoit plus épris de ma fortune que je ne l'étois moi-même ; que, d'ailleurs, ſi ſa longue habitation dans le village lui en feſoit connoître toutes les familles, une ancienne direc-

tion des biens du Château lui avoit appris tous les droits qui dépendoient de la Seigneurie.

Eh! parbleu, dit-il au Chevalier, v'là bian du bruit: j'ons vu vos ancêtres, au moins, Monsieur de Vainsac; & Jean votre pare n'étoit pas si haut hupé que vous. Vous tranchez du grand, mais il alloit tout bonnement; & quand j'nous rencontrions, par exemple, il me disoit: bon jour, compare, comme te portes-tu? Eh dame! j'li parlions sans façon. Il n'a pas tenu à lui, voyez-vous! que je n'ayons épousé votre sœur, Monsieur de Vainsac; & Jacob seroit votre cousin. Mais testigué! j'ons du nez, & je vîmes bien alors qu'on visoit à notre bien & non à notre parsonne, & j'ons toujours fait le sourd. Allons, allons, boutez là, Monsieur de Vainsac; & vous & moi, à peu de distance, c'est queu-ci queu-mi: oui, oui, Colas votre grand pare étoit aussi bon farmier que moi.

Cette petite harangue de mon pere fit plus que toute l'éloquence de ma femme; & me satisfit, parce qu'elle me vengeoit d'autant plus qu'elle humilioit davantage mon adversaire. Il ne fut plus question de dispute entre nous, & nous nous séparâmes bons amis. Je passai encore huit jours dans cette terre, pendant lesquels j'eus le plaisir de

rendre

rendre M. de Vainſac témoin de mon triomphe. Nous étions prêts à partir pour retourner à Paris, quand mon frere vint me prier de le laiſſer dans le Château, en m'ajoûtant qu'il deſiroit d'y fixer ſon domicile.

Je ne balançai à acquieſcer à ſa demande, qu'autant que je le crus néceſſaire, pour lui faire comprendre qu'il ne devoit pas attribuer ma facilité à l'envie de me ſéparer de lui.

Avant de me mettre en route, je voulus engager mon pere à quitter ſa ferme, pour habiter ma maiſon où mon frere alloit demeurer; mais toutes mes inſtances furent inutiles. Non, non, Jacob, me dit-il; nous autres gens du village j'avons notre tran-tran, il faut nous le laiſſer ſuivre; j'mourrois, ſi j'quittois mon uſage. Je veux travailler tant que je vivrai.

Que cette noble ſimplicité, qu'aucun deſir d'ambition ne traverſe, a de charmes & de douceurs! Quoique la fortune ait toujours ſemblé me prévenir dans tout ce que j'ai pu deſirer, il m'eſt cependant permis de connoître cette oppoſition. Je ſuis homme, & l'expérience m'a appris que l'Humanité revendique toujours ſes droits. Oui, perſonne ne doute que je n'aie lieu d'être fort content de mon ſort, & que Jacob, triom-

phant dans le lieu de sa naissance, devoit être heureux: mais non, je ne l'étois pas; je commençois à goûter les biens de la fortune : cet avantage, en augmentant mes desirs, fesoit croître mon tourment.

Je viens de dire que Jacob triomphant dans son pays, devoit être content. En effet, quoique quelques personnes pensent qu'un rustre qui sort de sa crasse devroit s'éloigner de son pays, parce qu'il s'ôte par ce moyen des sujets d'humiliation journaliere, je crois cependant, après l'épreuve faite, que cette l'humiliation n'a rien de comparable au plaisir de voir courber devant vous ceux ou qui marchoient vos égaux, ou qui même croyoient vous honorer en vous donnant un coup de tête. Par exemple, y eut-il une amorce plus séduisante pour ma vanité, que de voir Vainsac, qui m'avoit contesté des droits honorifiques, me venir rendre le lendemain des devoirs révérencieux ? Cette action étoit libre : mais je me flattois, à chaque courbette qu'il fesoit à ma femme ou à moi, que je le fesois plier sous mon autorité, qui dès-lors l'emportoit sur lasienne. Ainsi je reviens de cette idée, & je pense que rien n'est plus flatteur que de paroître glorieux dans un lieu où l'on étoit confondu peu

le temps auparavant. Qu'on me permette cette petite réflexion qui combat un ſentiment reçu & accrédité, auquel je ne puis oppoſer que l'expérience, qui me paroît un argument ſans réplique.

Je me diſpoſois à partir le lendemain, quand M. de Vainſac vint me prier de lui accorder ma ſœur en mariage : cette demande me ſurprit autant qu'elle me fit de plaiſir. Je ne pus lui cacher ni mon étonnement, ni ma joie.

Monſieur, lui dis je, vous honorez beaucoup le nom de la Vallée de l'unir à celui de Vainſac..... Ah! vous êtes un méchant, me répondit-il, de me rappeller une vivacité que je ne ceſſe de me reprocher. Cette alliance, ſi vous l'agréez, vous aſſurera de mes diſpoſitions à votre égard.

J'en ſerai flatté, repartis-je, & j'en parlerai à mon pere & à ma ſœur dans ce jour : car vous ſentez que cette alliance doit premierement plaire à l'une & être autoriſée par l'autre.

Tout eſt prévenu, me dit-il ; depuis longtemps, j'ai cédé aux charmes de votre aimable ſœur, & ma flamme lui eſt agréable. Monſieur votre pere, que je quitte, y conſent : mais il m'a conſeillé de vous voir, il deſire même votre aveu.

Votre nom le décide, lui dis-je, dès que mon pere & ma ſœur ſont contents, & je ne partirai point d'ici que je n'aie vu votre union.

Nous nous rendîmes à la maiſon de mon pere; M. de Vainſac renouvella ſes inſtances auprès du vénérable vieillard dont les yeux s'innonderent à l'inſtant de larmes de joie.

Oui, Jacob, me diſoit-il, tu pouſſes le bonheur en avant, toi. Voilà ta ſœur mariée; je ne ſouhaite plus que de voir tes enfants, & je mourrai content.

Cet arrangement pris, nous ne nous donnâm le temps que de remplir les formalités, & M. Vainſac devint le beau-frere de Monſieur d la Vallée; & j'ôſe dire que l'agrément qui cette heureuſe union, fait une des plus grande félicités dont je jouiſſe dans ma retraite.

Quelques jours après, nous partîmes pou Paris avec les nouveaux époux. Nous voulion y faire prendre à la jeune femme un certain ai du monde qui lui manquoit; mais à l'acquiſition duquel un petit penchant à paroître belle lui donna plus de facilité que je n'aurois oſé imaginer.

Nous avions laiſſé mon frere à la campagne, qui peu de temps après perdit ſa femme. M. de

Vainſac acheta une charge chez le Roi. Tout ainſi proſpéroit dans ma famille, & je voyois chaque jour ma fortune prendre une nouvelle forme; & j'ôſe dire que je le voyois ſans tranſport extraordinaire. Accoutumé à voir mes deſirs s'accomplir, je n'eus plus d'ardeur pour en former. C'eſt alors que l'aiſance dont je jouiſſois, commença à faire paroître ſes charmes à mes yeux. Je goûtois ſans trouble cette tranquilité, quand ma femme vint la troubler par des idées de vanité qui lui étoient à la vérité permiſes, mais qui me cauſerent quelque chagrin.

On ſçait que la perſonne que j'avois épouſée étoit fille d'un Financier fort riche, dont l'origine ne valoit pas mieux que la mienne: mais ſon bien l'avoit fait rechercher en premiere nôces par M. de Vambures, & ſon alliance avec ce Marquis l'avoit liée avec tous les gens de Cour. Cette union lui avoit fait prendre un air & un ton de grandeur qu'elle auroit voulu ſoutenir. Elle m'aimoit; mais elle m'auroit ſans doute aimé davantage, ſi j'euſſe pu réunir à mes traits & à mon caractere un nom plus décent & des ancêtres plus relevés. Pour moi, à qui la retraite dans laquelle vivoit Mademoiſelle Habert, n'avoit pas permis de faire de grandes connoiſſan-

ces, & dont la vanité n'avoit point encore troublé le cerveau, j'étois satisfait de mon sort & de mon nom.

Cette différence de sentiments m'exposoit souvent, de la part de ma femme, à quelques propositions ambiguës que je tâchois d'éluder : mais il est bien difficile de ne pas enfin donner quelque prise à une personne qui épie avec attention toutes les occasions de se déclarer. Un jour donc que nous raisonnions ensemble sur nos affaires mon épouse & moi, elle me parut d'abord enchantée de la joie que me causoit ma fortune : mais tout-à-coup elle tomba dans une profonde rêverie ; je lui en demandai le motif d'une maniere empressée.

Vous voyez, mon cher, me dit-elle, en quel état est notre fortune ; elle ne peut être plus arrondie, & bien des gens de famille même pourroient l'envier. Les connoissances que vous prenez dans les affaires, par votre assiduité à vous y appliquer, me font espérer que vous la pousserez, cette fortune, aussi loin qu'elle peut aller : mais ce n'est pas tout.

Quoi ! donc, lui dis-je : eh ! que faut-il encore ? il faut faire un nom aux enfants que nous pouvons avoir, & vous leur devez un rang qui,

plus que le vôtre, s'accorde avec le bien que vous leur laisserez. Les richesses vous font considérer, j'en conviens : mais la noblesse y donne un relief qui, quoiqu'étranger, en releve infiniment l'avantage. Voilà ce que vous pouvez laisser à votre postérité, & ce que j'ôse vous prier de lui accorder.

Ce raisonnement me parut neuf. Qui suis-je donc, me disois-je à moi-même, pour annoblir ma famille à ma volonté ? Je regardois ma femme, & j'étois tenté de croire qu'un petit dérangement d'esprit avoit pu lui causer cette idée. D'ailleurs j'avois une petite dôse d'orgueil, mais elle n'étoit pas encore assez forte pour me fasciner les yeux au point de m'aveugler.

On se ressouviendra sans doute que, lors de mon mariage, je n'avois pu me résoudre à changer mon nom ; & ici une femme que je croyois incapable de me tromper, me proposoit de métamorphoser jusqu'à mon être, & de changer, pour ainsi dire la nature du sang qui couloit dans mes veines. Il étoit roturier ce sang ; je ne pouvois le communiquer que comme je l'avois reçu ; & cependant on me parle de rendre purs les canaux les plus voisins d'une source bourbeuse !

Ma femme, qui voyoit bien le combat qui

ſe paſſoit dans mon eſprit, & qui croyoit ſans doute que la réflexion ne pouvoit être qu'avantageuſe à ſes deſſeins, me laiſſa rêver ſans me diſtraire, & auroit continué ce ſilence, en étudiant peut être mes mouvemens, ſi je n'euſſe pris moi-même la parole.

Je vous avoue, lui dis-je, que je ne conçois point votre propoſition. J'aurai toujours une déférence entiere pour vos volontés; mais ici l'impoſſibilité de réuſſir, regle mon éloignement à vous obéir. Je ſuis né au village, je ne puis rien changer à cet article. Suis-je donc le maître de faire qu'Alexandre la Vallée, fermier de Champagne, ne ſoit pas mon pere; & par conſéquent l'ayeul de mes enfants? Tant que cela durera, je crois que, fils & petits-fils de roturiers, mes enfants ſeront renfermés dans la même claſſe.

Non, mon ami, me dit-elle, vous ne pouvez empêcher ce qui eſt fait; mais vous pouvez obtenir que vos enfants ſoient la tige d'une famille noble iſſue de Jacob la Vallée annobli.

Eh! par quels moyens, par quelles reſſources, lui dit alors mon amour-propre, plus piqué de ne point voir de route au ſuccès, que de la ſingularité de la propoſition qui m'avoit d'abord alarmé?

Par votre argent, me répondit-elle. Comment par mon argent, lui dis-je? Eſt-ce que la nobleſſe s'achete comme un cheval au marché? J'ai cru, juſqu'à préſent, que les nobles tenoient leurs rangs d'un partage ancien, dont, à la vérité, je ne pouvois bien découvrir ni la raiſon, ni l'équité; car le ſens-commun me dicte que, tous les hommes étant nés égaux, aucun n'a pu, ſans une uſurpation tyrannique, établir cette diſtinction d'ordres que nous voyons parmi les hommes.

Vous avez raiſon, me dit-elle: mais ſi néanmoins vous réfléchiſſez, vous conviendrez facilement que la même juſtice, qui avoit établi l'égalité dans l'origine, a mis par la ſuite cette diſpropotion qui vous ſurprend. J'avoue, pourſuivit-elle, que le premier pas fait, quelques-uns, par des ſervices importants, ont mérité cette diſtinction, qu'ils ont tranſmiſe à une poſtérité qui, en marchant ſur leurs pas, a ſoutenu ce privilége; mais auſſi combien parmi, je ne dis pas les ſimples nobles, mais les plus grands du Royaume, qui ne doivent la grandeur & les titres qu'on leur a tranſmis, qu'à l'erreur, au caprice, à l'argent ou à d'autres motifs encore plus humilians! Vîtes-vous dernierement ce Duc? ſi l'un de ces

ayeux n'eût eu de la délicatesse dans les doigts, il n'auroit point le nom brillant qui le décore. Un Marquis de votre connoissance, & que vous ne pouvez méconnoître, a mis dans sa ferme le Seigneur dont, comme vous, il a acquis le Domaine. Que vous dirai-je ? L'un prête des millions dans un besoin pressant, & il devient Comte : l'autre achete une charge, & il efface son origine roturiere en annoblissant sa postérité. Si l'on vouloit trouver de l'antiquité dans les races de ce pays, n'en doutez pas, me dit-elle, il faudroit quitter & Paris & la Cour, & en convoquant l'arriere-ban, il seroit encore nécessaire de bien trayer. L'on dira de vous comme des autres. Dans le commencement on sera surpris. Bientôt l'étonnement cessera, & on nommera vos enfants Monsieur le Baron, Monsieur le Chevalier, avec la même confiance qu'on dit à tant d'autres aujourd'hui, Monsieur le Duc & Monsieur le Marquis, qui n'ont pas eu des principes de noblesse plus caractérisés que ceux que je vous propose d'acquérir.

Dès cet instant je commençai à ne plus combattre que bien foiblement les idées de mon épouse. Cette méthode, lui dis-je, me paroît singuliere. Je croyois que la noblesse étoit le prix de la va-

eur ou des travaux ; mais, dès que vous m'aſſu-
:ez que ce ſentiment eſt une erreur, je vous crois.
On peut donc l'acheter. Mais, ſi je le fais ! (Con-
noiſſez le motif d'un reſte de répugnance). Oui,
vos propoſitions ſont flatteuſes, & ſi je balance,
c'eſt que je crains d'être forcé moi-même de me
dire cent fois le jour : ces Gentilshommes que
j'éleve chez moi, ſont fils de Jacob, conducteur
de vin, valet & noble enfin.

Quelque juſteſſe que puiſſe avoir votre ré-
flexion, reprit ma femme, c'eſt une grâce que je
vous demande & que j'eſpere obtenir.

Après ces mots, je n'avois plus à répondre.
Faites ce que vous voudrez, lui dis-je : je ſouſ-
cris à tout.

Qu'on ne ſoit pas étonné de ma complaiſance
& qu'on ne l'attribue pas à un excès d'ambition,
contre lequel j'avois prévenu mon lecteur ; car
l'amour, plus que la vanité, arracha ce conſente-
ment. Si cependant on vouloit trouver dans mon
acquieſçement quelque trace d'orgueil, devrois-je
tant m'en défendre ? La gloire flatte, ſurprend &
rend ſouvent fou : telle ſera alors ma poſition.
Enfin, quoi qu'il en ſoit, par les ſoins de ma
femme, qui, malgré toute ſa tendreſſe pour moi,
portoit impatiemment le nom de la Vallée, on

découvrit une charge, j'en traitai, je l'obtins, j'en comptai l'argent, & j'eus par-là le droit d'ajouter à mon nom, Ecuyer, Sieur de, &c.

Quelques mois après cette métamorphose, mon épouse accoucha, & ce fut dans l'excès de joie que me causa cette nouvelle, qu'elle me força d'ajouter à mon nom celui de la derniere Terre qu'elle avoit acquise; & bientôt, grâces à ses soins secrets, on s'habitua si bien à prononcer ce dernier nom, qu'on n'en connut plus d'autre dans la maison.

On doit s'appercevoir que la nécessité de suivre un fil d'histoire que je suis résolu de terminer dans cette partie, m'a fait oublier mes chers neveux. Je n'avois pas pourtant moins soin de leur éducation, & j'ôse dire qu'ils répondoient parfaitement aux peines que leurs maîtres se donnoient.

J'avois lieu d'être satisfait de tous côtés; & pendant quinze ou seize ans que je passai, à Paris, dans le seul embarras des affaires, je vis croître ma famille de deux fils & d'une fille. Ma femme leur fit donner une éducation proportionnée aux rôles que leurs grands biens leur permettroient de jouer un jour dans le monde. Mon bien s'augmentoit en effet chaque jour: mes gar-

çons fesoient des progrès infinis, & ma fille nous mettoit dans le cas de découvrir chaque jour en elle de nouveaux charmes.

Ami aussi favorisé que pere fortuné, le jeune homme que j'avois servi en arrivant à Paris, & que M. de Dorsan m'avoit présenté, M. de Beausson, (c'est ainsi qu'il se nommoit) par ses rares talents, & par l'usage qu'il en fesoit, me mettoit dans l'heureuse nécessité de contribuer chaque jour à son avancement.

Il venoit assidûment chez moi, & je l'y voyois avec plaisir. Un caractere doux, liant & gai, lui gagna l'amitié de chacun. Sa figure étoit gracieuse, j'ôse avancer qu'il méritoit la fortune que la dissipation de ses parents lui avoit fait perdre, & que mon attachement lui fit obtenir. Ce jeune homme étoit de toutes nos parties, & nous le regardions comme un enfant de la maison.

Quand je résolus de faire quitter à mes neveux les études, pour les mettre dans des postes qui décidassent leur fortune, je les engageai à se lier d'amitié avec M. de Beausson. Les grâces que ce Cavalier mettoit dans tout ce qu'il fesoit, lui attirerent bientôt le cœur de mes neveux, & j'en eus une joie bien sincere; car je sçavois que souvent la fortune, & presque toujours le caractere

des enfants, dépendent des premieres liaiſons qu'ils forment.

On conçoit aſſez que la ſituation de leur pere, ruiné par les diſſipations de leur mere, ne leur permettoit pas de ſe ſoutenir dans le monde, s'ils ne décidoient eux-mêmes leur fortune. J'avois des enfants, & ces enfants ôtoient à mes neveux toute prétention ſur mon bien. Je réſolus donc de les accoutumer de bonne heure au travail. Je leur propoſai d'entrer dans mes Bureaux, ſous la conduite de M. de Beauſſon. L'aîné y conſentit volontiers, & ſe montra bientôt né pour les plus grandes affaires. Mais quelle fut ma douleur, de voir le cadet ſe révolter avec hauteur contre cette diſpoſition prudente! Que voulez-vous donc faire, lui dis je? Je n'ai de goût que pour les armes, me dit il, & je ſerois peu propre à piquer l'eſcabelle.

Cette inclination ne me parut qu'une ſaillie de jeuneſſe, dont je le ferois revenir aiſément; car, outre une aimable phyſionomie, qui annonçoit beaucoup de douceur, je remarquois en lui un caractere de réflexion qui me promettoit de le faire entrer dans mes raiſons.

Je ne blâme point, lui dis-je, l'ardeur qui vous fait ſouhaiter de courir une carriere ho-

norable; mais tout combat vos idées, mon cher neveu. Votre naiſſance eſt obſcure; le relief que j'ai été obligé de donner à la mienne ne me releve pas beaucoup: mais il ne fait rien en votre faveur, puiſqu'il vous eſt totalement étranger.

Je le ſçais, me répondit-il: mais c'eſt à moi d'obtenir par mes actions ce que la nature m'a refuſé.

C'eſt fort bien penſé, repris je. Mais, vous le ſçavez, le ſervice militaire, dans notre patrie, eſt le ſentier où court la Nobleſſe, & ſans cet avantage, obligé de vivre ou d'être en concurrence avec elle, vous ſerez journellement en but à mille nouvelles diſgrâces. Dans le choix de deux perſonnes qui ſe feront également diſtinguées, le Noble obtiendra la préférence ſur vous. Vous croirez voir de l'injuſtice, ou l'équité ſeule aura parlé: vous êtes vif, & peut-être la chaleur vous expoſera à quelque folie, qui, en vous forçant de vous expatrier, vous ruinera. Mais, pour ne vous rien déguiſer, mon cher neveu, vos ſervices mêmes, ſi vous êtes aſſez heureux pour en rendre, ſans concurrence, ſans rivalité, ſe trouveront obſcurcis par votre origine; & ſi vous parvenez, vous irez lentement où d'autres arriveront à pas de géant, ſans avoir d'autres droits

à faire valoir que des parchemins à demi-rongés que leur auront transmis leurs ayeux. Eh bien ! ce sera à moi, me dit-il, à brusquer les occasions. & à sçavoir les mettre à profit.

Ces paroles, prononcées avec vivacité, me dénoterent son caractere. Je vis que, sous une apparence de douceur, il voiloit un naturel opiniâtre que j'aurois peine à vaincre. Je crus cependant le faire revenir par une raison dont l'usage du monde me fesoit voir la solidité autant que la vérité.

Le service, lui dis-je, ne convient qu'à deux sortes de gens en France, aux riches & aux nobles indigents. Ceux-ci n'ont point d'autre ressource, & leurs noms sont garants de leur avancement. Ceux-là sçavent forcer la faveur, en prodiguant leur argent. Vous n'êtes ni dans l'une ni dans l'autre de ces classes : que prétendez-vous donc faire ?

Suivre le parti pour lequel je me sens de l'inclination, me dit-il.

Nous étions dans cette contestation, & j'étois prêt à me servir de l'autorité que mes bienfaits me donnoient sur ce jeune homme, quand M. de Dorsan survint. Après les compliments ordinaires, je lui fis part de la conversation que j'avois

vois avec mon neveu. Je ne doutois pas qu'il n'entrât dans mes vues. J'étois persuadé qu'élevé dans le service, il devoit sentir assurément mieux que personne la solidité de mes raisons. Qu'on juge donc si je fus étonné, quand j'entendis sa réponse.

L'envie de votre neveu, dit-il, est louable : il faut la satisfaire, & je me charge de lui rendre service : combattre les inclinations des jeunes-gens, c'est les fortifier. Je ne voudrois pas cependant, ajouta-t-il, souscrire à toutes leurs volontés. Il faut leur faire envisager le bien & le mal d'un état : mais alors, s'ils persistent, laissez-les juger par eux-mêmes. Si c'est une simple velléité, elle échouera contre le premier obstacle ; si, au contraire, c'est un penchant déclaré, les remontrances ne feront pas plus fortes que les peines pour les en détourner.

Mais, Monsieur, lui dis-je, sans fortune, sans nom, que fera-t-il?

Eh! pourquoi, reprit ce Seigneur, n'avanceroit-il pas comme mille autres? Avec de la conduite & de la valeur, on fait oublier sa naissance, & l'on parvient dans le métier des armes comme en tout autre. Il n'est pas lucratif, dans sa position ; il est long ordinairement, je l'avoue : mais votre neveu est jeune, il est prudent, il peut es-

pérer. Je n'ai rien de vacant dans mon Régiment; mais si vous voulez lui fournir de quoi vivre en garnison, je le prendrai pour Cadet, & dès qu'il se présentera quelque occasion de l'obliger, il pourra compter sur moi.

Les bontés dont ce Seigneur ne cessoit de m'accabler, me firent regarder ses paroles comme autant de loix qui forçoient mon obéissance. Je ne trouvai plus de termes pour combattre les desseins de mon neveu; je n'avois de voix que pour marquer à son bienfaiteur & au mien une reconnoissance aussi légitimement dûe.

Je venois de faire retirer mon neveu, quand ma femme parut. Veuve en premieres noces d'un Militaire distingué, elle fut un nouvel appui pour M. de Dorsan. Elle remercia ce Seigneur dans des termes qui marquoient toute sa joie. Monsieur, me dit-elle, votre neveu mérite votre estime & nos soins. Je serois étonnée que vous vous opposâssiez à ses desseins. Il se tirera d'affaire; notre fortune nous permet de l'aider, & je vous promets d'avance de souscrire à tout ce que vous ferez pour son avancement.

Je me suis chargé de son avancement, reprit M. de Dorsan; & permettez-moi, Madame, dit-il à ma femme, de vous envier cette gloire.

Mais ſi nous venions à lui manquer, ma femme & moi, dis-je à M. de Dorſan, quelle ſeroit ſa reſſource? Car il n'a point d'eſpérance du côté de ſon pere.

Nous ne manquerons pas tous à la fois, reprit M. de Dorſan : mais d'ailleurs, depuis que je ſers, j'ai toujours vu les gens ſans fortune proſpérer où l'opulence a échoué. Ebloui par ce principe, je ne voudrois pas cependant recevoir tout le monde ſans diſtinction. Il faut tâcher que les compagnons d'un homme que nous mettons en place, n'aient point à rougir de ſe trouver avec lui. Votre neveu n'eſt point connu, ou il ne l'eſt que par vous. Votre état d'opulence en impoſe, & cela ſuffit pour qu'il puiſſe paroître dans un Régiment. En un mot, je le prends & je me charge de tout, s'il perſiſte dans ſa réſolution.

Dès-lors, ce fut un parti décidé que mon neveu apprit avec des tranſports que je ne pouvois ſouffrir qu'avec quelque ſorte d'impatience : mais il fallut ſe réſoudre à le faire partir; & comme la ſuite n'eut rien d'extraordinaire que ſon mariage; avant que cette circonſtance vienne, je me contenterai de dire ici, que M. de Dorſan ne tarda pas à lui procurer de l'emploi, & que,

chaque jour; ce Seigneur se flatte de l'avoir dans son Régiment.

Mon autre neveu se livra tout entier à la Finance sous les yeux de M. de Beausson, dont le rapport flatteur me fesoit plaisir.

Mes enfants grandissoient, & je ne négligeois rien de tout ce qui pouvoit contribuer à leur éducation. Quoique Paris nous offrît des écoles célèbres, où ces jeunes gens pouvoient prendre les teintures de toutes les sciences; conduit par le conseil de personnes sages je crus devoir leur procurer chez moi des maîtres en tout genre. L'émulation, me dit-on, peut faire beaucoup sur de jeunes cœurs; mais l'œil du pere, joint aux soins d'un maître particulier, dont le nombre des disciples ne partage point l'attention, sont des moyens bien puissants pour décider le progrès des jeunes-gens.

Je ne sçais si cette réflexion qu'on me suggéra, sera également approuvée par tout le monde: mais l'expérience m'a convaincu de sa justesse. En effet, mes fils avancerent avant l'âge, & ils n'avoient pas encore seize ans, quand je me vis en état d'égayer leurs études sérieuses par des occupations plus amusantes.

Je les envoyai à l'Académie. A cette nouvelle, l'aîné tressaillit de joie, le cadet y parut peu sensible. Leur caractere, en effet, étoit très différent. Celui-là avoit un caractere vif & saillant, son esprit étoit pénétrant; les difficultés dans les sciences ne sembloient se montrer que pour donner de nouvelles preuves de sa pénétration. L'autre avoit moins de brillant, mais il paroissoit avoir plus de solide. Un esprit de réflexion le rendoit sombre & taciturne; mais, dans l'occasion, il n'étoit ni moins gai, ni moins éclairé que son frere.

Cette différence de caracteres me faisoit attendre avec impatience l'âge où chacun seroit en état de prendre un parti : car je croyois impossible qu'avec des tempéraments si opposés, ces enfants eussent les mêmes inclinations.

Je voyois avec plaisir l'amitié intime qui les unissoit à Beausson. Ma fille étoit un parti considérable : mais quoique douée d'une beauté merveilleuse & d'un esprit délicat & délié, elle paroissoit d'un naturel insensible qui m'allarmoit. L'admiration qu'elle causoit, lui procuroit un nombre d'adorateurs que sa froideur rebutoit bientôt. Je ne pouvois en découvrir l'origine.

M. de Beausson la voyoit, à la vérité, assidûment;

je m'appercevois bien qu'il étoit le seul que ma fille distinguât : mais j'attribuois cette confiance à la préférence naturelle, qu'une fille doit & accorde à un jeune homme qui, dès l'enfance, a fait le métier de complaisant auprès d'elle. Lui-même, dans sa conduite, ne me laissoit appercevoir qu'un cœur reconnoissant des obligations qu'il croyoit m'avoir, & qui tâchoit de m'exprimer ses sentiments par un attachement entier à tout ce qui pouvoit m'appartenir.

Je ne pouvois donc pénétrer ce qui se passoit dans ces deux cœurs, quand ma femme crut devoir m'avertir qu'elle trouvoit dans sa fille un air de rêverie & de distraction qui s'accordoit mal avec l'enjouement ordinaire de son esprit.

Je n'y fis pas d'abord attention, parce que cet enfant sortoit d'une indisposition qui pouvoit lui laisser quelque foiblesse qui l'attristât : mais à force de m'entendre répéter par ma femme ce que ses remarques journalieres lui fesoient soupçonner, je résolus de sonder ma fille, bien décidé de ne rien faire qui pût contraindre ses desirs : je la fis venir.

Qu'avez-vous donc ma fille, lui dis-je? Votre état nous inquiète. N'êtes-vous pas bien remise de votre maladie, ou quelque chagrin causeroit-

il cet air abattu & rêveur dont ma tendresse est allarmée ?

Je suis en bonne santé, me dit-elle ; mais il m'est resté de ma maladie une certaine langueur que je ne puis vaincre. Je m'en veux mal à moi-même ; mais il ne m'est pas possible de me surmonter. Au reste, cela passera, & ne mérite pas de vous inquiéter.

On fait ce qu'on veut sur soi, repris-je ; & un esprit trop réfléchi cadre mal à votre âge. D'ailleurs, je vous ai toujours vu si gaie ; je pourrois même vous dire si folle, lui ajoutai-je en riant, que je ne puis, sans être allarmé, voir un changement si total. Votre mere s'en est apperçue, & n'en est pas moins inquiette : ne me cachez pas le motif qui vous chagrine, & soyez persuadée que nous ne voulons que votre bien & votre satisfaction.

On sçait, d'après ma conversation chez le Président, qu'en parlant, j'ai l'usage d'étudier les contenances & les yeux des personnes auxquelles j'adresse la parole : je me servis ici de tout mon art pour pénétrer ma fille ; mais (je dois l'avouer) si une rougeur légere qui couvrit son visage, ne m'échappa pas ; si je vis même que mon discours lui avoit fait d'abord desserrer les lèvres pour me

parler avec confiance, sans doute je ne pus en tirer les lumieres que j'en espérois, quand je l'entendis me répondre en ces termes.

Que voulez-vous que j'aie à mon âge? Je n'ai d'autre dessein que de vous obéir, & j'en fais toute mon occupation. Je sens & je vois mon changement moi-même. Il vous chagrine; j'en suis au désespoir : mais je ne puis l'attribuer qu'à ma foiblesse, & il faut espérer que le temps...

J'allois l'interrompre, & je me flattois de la forcer à rompre le silence en lui montrant que je n'étois pas dupe de ses détours, quand on m'avertit que M. de Beausson demandoit à me parler. Je le fis entrer, ma fille se retira : mais malgré leurs précautions, cette rencontre imprévue jetta sur leurs visages un trouble qui avoit des motifs bien différents, & qui m'auroit pu donner quelques soupçons, si Beausson ne m'eût abordé par ces mots.

Je suis mortifié que Mademoiselle se soit trouvée ici, quand on m'a introduit. Je venois vous parler en secret de Monsieur votre neveu, & il étoit important que personne ne me vît.

Ma fille est capable d'un secret, lui dis-je, en le lui recommandant; mais de quoi est-il question?

La confiance dont vous m'honorez, reprit il, & les bontés que vous avez pour moi, m'obligent à ne vous rien cacher. Votre neveu ne travaille plus : il paroît depuis deux mois plongé dans une mélancolie étonnante, & rien ne peut l'en tirer. Devant mon oncle je me cache, m'a-t-il dit : mais je ne puis me déguiser, quand je suis hors de dessous ses yeux.

Quoi ! me dis-je alors, ma fille, mon neveu, tout me craint ! j'en suis mortifié. Mais, en parlant à M. de Beausson, je lui demandai s'il avoit percé le motif de l'inquiétude de ce jeune homme.

Je crois l'avoir deviné, me répondit-il d'un air également abattu & touchant, par un hasard qui peut vous être avantageux, si ses desseins ne s'accordent pas aux vôtres. Ce matin, en cherchant sur la table de votre neveu un papier dont j'avois un besoin pour vos affaires, j'ai trouvé un portrait qu'il doit avoir oublié par suite de distraction. Je sçavois bien qu'il aimoit, ajouta Beausson ; mais je n'avois garde de soupçonner l'aimable objet qui cause sa passion. Je n'ôse vous en dire davantage.

Un certain frissonnement me passa dans le veines. La conformité qui se trouvoit dans les conduites de mon neveu & de ma fille m'effraya. Je trem-

blai de pouſſer plus loin l'éclairciſſement ; mais bientôt je pris la réſolution de tout ſçavoir, & ce ne fut qu'en balbutiant que je priai M. de Beauſſon, de me nommer la perſonne qui avoit donné tant d'amour à mon neveu, s'il la connoiſſoit. Oui, Monſieur, me dit-il, en pouſſant un grand ſoupir. Mais quoi ! lui dis-je, un peu revenu à moi-même, qui peut donc tant vous attriſter ? Mon neveu a de l'eſprit & des ſentiments : cette perſonne pourroit-elle le faire rougir ? Si le cœur lui parle pour elle, il eſt ſûr de mon aveu. Il n'eſt pas riche ; ſi la Demoiſelle a du bien, il marchera ſur mes pas, & ce portrait m'eſt d'un bon augure.

Ah ! reprit-t-il vivement, ſi vous ſçaviez le nom de cette adorable perſonne, vous ceſſeriez, je crois, de traiter ſi légerement un ſujet qu'un intérêt peut-être trop vif... (Il s'arrêta, pour voir ſans doute ſi je le devinois, mais je ne l'étudiois même pas) & un inſtant après il ajouta, que l'intérêt que je prends à votre repos m'empêche de nommer. Nommez, nommez, lui dis-je avec inquiétude. Vous me l'ordonnez, reprit-il, & je dois vous obéir. C'eſt votre fille..... Ma fille ! m'écriai-je, & je reſtai ſans mouvement dans mon fauteuil.

Oui, votre fille, me dit-il; jugez ſi je devois craindre de la trouver ici.

Mon neveu amoureux de ma fille, repris-je! Hélas! quelle biſarrerie dans l'amour! A peine ſe ſont-ils vus? Mais auriez-vous, lui dis-je, quelques autres preuves de ſes ſentiments, & ſçauriez-vous ſi ce jeune-homme auroit eu la témérité de déclarer ſa paſſion à l'objet qui l'a fait naître?

Je ne puis là-deſſus vous rien dire de plus, me répondit-il; & le portrait eſt le ſeul témoin qui puiſſe dépoſer.

Je me reſſouvins alors que j'avois le portrait de ma fille en miniature; je le cherchai, & je le trouvai à ſa même place. Dès-lors la preuve me parut convaincante. Car, me diſois-je, il ne peut avoir ſon portrait ſans qu'elle ait ſouffert qu'il l'ait fait peindre. Ils ſont donc d'intelligence, & c'eſt-là la ſource de cette honte qui empêche ma fille de s'expliquer ſur les motifs de ſa langueur. Que je ſuis malheureux!

M. de Beauſſon, que ces mots accabloient, & auquel ſes ſentiments ſecrets pour ma fille ne permettoient pas le moindre ſoupçon qui pût lui être injurieux, voulut en vain me faire entendre que mon neveu pouvoit avoir obtenu ce portrait par adreſſe; rien ne put me calmer.

Je ne voyois ce projet d'alliance qu'avec horreur. Je priai mon ami de ne rien témoigner à mon neveu, mais de l'amener dîner chez moi dans le jour, étant bien résolu d'avoir un entretien avec lui, où je pénétrerois tout ce mystere.

Quand M. de Beausson se fut retiré, je demeurai dans un abattement entier; car plus on est fait aux faveurs de la fortune, & moins on peut soutenir ses disgrâces. J'étois plongé dans une rêverie si profonde, que ma femme étoit entrée dans mon cabinet sans que je m'en fusse apperçu. Ayant un instant après jetté les yeux sur elle, je lui dis;

L'auriez vous cru, ma chere? Eh! quoi donc, me dit-elle? Notre fille... repris-je, & je m'arrêtai pour attendre sa réponse. J'étois un homme si fortement prévenu de mon secret, que je croyois que chacun devoit le sçavoir, avant que je le découvrisse.

Je ne comprends rien, dit-elle, à votre abattement. Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux? Beausson qui sort...

Il n'est point question de lui, repris-je vivement. Ma fille! mon neveu!... Ah, Dieu!...

Que voulez-vous dire, reprit ma femme, qui commençoit à deviner le motif de ma douleur?

Cela ne peut être, Monsieur : achevez, je vous prie.

Je lui racontai alors tout ce que je venois d'apprendre, & je lui fis part de mes desseins. Elle les goûta, & me promit de me seconder, en sondant sa fille. Elle m'engagea à ménager l'esprit de mon neveu qui étoit violent; & qui, s'il venoit à découvrir la trahison que lui avoit fait son ami, pouvoit nous causer quelque nouveau chagrin. Je le lui promis, & elle crut me devoir aider de ses lumieres sur la conduite que j'avois à tenir, mais que mon chagrin m'empêcha de bien suivre.

Mon neveu vint, & après le dîner je me retirai avec lui dans mon appartement. Je lui demandai d'un air gai en apparence, s'il étoit content de son sort; il me répondit d'un air froid qu'il en étoit fort satisfait.

Pourquoi donc, lui dis-je, ne vous voit-on plus dans nos assemblées, ou pourquoi, quand vous y êtes, y paroissez-vous si distrait? A la campagne on ne vous voit qu'aux heures des repas; & à Paris, vous choisissez pour vos promenades les lieux les plus solitaires.

Je ne pourrois pas, me répondit-il, vous rendre bien compte des motifs d'une conduite qui doit vous paroître bien bisarre à mon âge. Je

crois que tout cela eſt machinal & ſans deſſein décidé.

Vous tremblez de vous expliquer avec moi, lui dis je! Qu'eſt donc devenue cette confiance que vous me devez ? Je vous aime comme j'aime mes propres enfants. Parlez-moi avec cette cordialité qu'un pere doit s'eſtimer heureux d'obtenir, & qu'un ami a droit d'exiger. Oui, mon cher neveu, ajoutai-je, je ne vous crois pas inſenſible....

Ah! qu'allez-vous penſer, reprit-il avec vivacité ? excuſez, ſi je vous interromps ; mais en vérité pouvez-vous concevoir qu'un homme ſans fortune, ſans eſpoir, puiſſe ſe permettre de prendre de l'amour ?

Eh! pourquoi, lui dis-je ? Je ne vous en ferois point un crime. Mon exemple ſert à autoriſer vos ſentiments, & je puis vous avouer que la regle que j'ai ſuivie moi-même ſera celle que j'obſerverai pour l'établiſſement de mes enfants & pour le vôtre.

Cette apparence d'approbation générale des ſentiments qu'il pouvoit avoir pris, le charma. La joie éclata ſur ſon viſage, bientôt un mouvement de doute s'éleva dans ſon âme. Il appréhenda ſans doute de voir un piége dans ma

facilité. Je le vis conſulter mes yeux pour y démêler ce qui ſe paſſoit dans mon âme. J'affectai un air tranquille. Il crut en devoir être content; car avec un tranſport qui eut lieu de m'étonner, il me dit :

Je puis donc vous avouer ſans rougir les ſentiments que votre aimable fille a fait naître dans mon cœur. Oui, je l'adore, & rien ne me peut faire changer.

Sa hardieſſe me terraſſa; &, quoique je dûſſe m'attendre à cette ouverture, je ne pus l'entendre ſans la plus vive douleur. Je reſtai interdit, & je n'avois pas la force de lui répondre. Il n'avoit plus lieu de feindre; & regardant ce moment comme un inſtant déciſif, il ſe jetta à mes pieds, & en fondant en larmes, il me déclara que ſa fortune & ſes jours dépendoient du ſuccès de ſa tendreſſe.

Quoique ma femme m'eût dit de mé[illegible] caractere altier, je ſentis qu'il ne m'étoit plus poſſible de ſuivre ſes avis. Je l'avois laiſſé aller trop avant, & il eſt certain que je n'avois pas eu aſſez d'éducation, ni pour manier de pareils eſprits, ni pour ſuivre avec avantage de ſemblables ſituations. J'aurois dû me faire accompagner par mon épouſe; ſa prudence m'auroit été fort

néceſſaire pour, dans le commencement de l'entretien, ménager tellement mon neveu que je le forçaſſe à m'en dire aſſez pour m'éclairer, ſans le mettre dans le cas de s'expliquer trop clairement : mais le mal étoit fait, & il étoit queſtion de le réparer.

Après avoir réfléchi un inſtant ſur les dangers auxquels expoſe ſouvent une ſotte préſomption de ſoi-même, je crus voir qu'il n'y avoit plus rien à épargner ; &, prenant un air ſurpris & un ton ferme, je dis à ce jeune homme, que l'incertitude rendoit immobile, pâle & défait :

Eſt-ce donc-là le prix de mes ſoins ? Pouviez-vous, ſans rougir, vous laiſſer aller à une folle paſſion qui vous maitriſe moins qu'elle ne vous déshonore ? Quoi ! vous prétendez devenir l'amant de ma fille, vous que la nature a fait ſon couſin ? Avez-vous bien pu penſer que j'y donnerois mon aveu ? Ne vous en flattez pas, lui dis-je d'un ton décidé. Je ne contraindrai pas vos inclinations ; je dis plus : je les ſeconderai de tout mon pouvoir, ſi votre choix ne doit pas faire frémir la vertu. Ce ſera à vous & à moi à ſuppléer au reſte. Votre idée décidera des charmes de l'objet que vous adorerez, & je ne les combattrai point. Ma fortune & les occaſions que mon état préſent me

mettent

mettent en main, me permettront toujours de vous faire un ſort heureux. Mais ſi vous voulez mériter mes ſoins, abandonnez un deſſein auquel rien dans le monde ne peut me faire conſentir. Pour ménager votre gloire, je cacherai, autant à ma femme qu'à ma fille, un ſentiment qui les révolteroit également & vous feroit perdre leur eſtime.

Ah! ma couſine connoît mes idées, me dit-il, & ſa façon de penſer ne s'accorde que trop avec votre rigueur. Oui, tout ſe réunit contre moi pour conſommer ma diſgrâce. Tant-mieux, lui répondis-je, & travaillez d'après ces lumieres pour ne pas exciter ſa haîne & ne pas armer ma colere contre vous.

Mon neveu me quitta pénétré de la plus vive douleur. J'appellai M. de Beauſſon; je lui racontai ſuccinctement ce qui venoit de ſe paſſer, & je le priai de courir après le jeune homme & de ne pas l'abandonner dans un inſtant auſſi critique; il y vôla avec zèle.

Je demeurai dans la plus cruelle perplexité: car tous les ſoupçons que m'avoit fait prendre ma fille de l'état de ſon cœur ſe réuniſſoient ſur mon neveu. Je ne voyois que lui capable par ſa témérité d'avoir allumé dans ce jeune cœur des feux

que rien ne pouvoit me faire approuver. Ce jeune homme, en m'apprenant le feu criminel qui le brûloit, me fesoit trembler d'être éclairci des motifs de la langueur qui consumoit ma fille. Dans le dessein de calmer mon inquiétude, je me rendis à l'appartement de ma femme, tant pour lui rendre compte de ce que j'avois fait, que pour sçavoir si elle avoit découvert quelque chose.

Elle me blâma avec raison sur l'imprudence avec laquelle j'avois moi-même mis cet amant téméraire dans le cas de me déclarer sa passion. Il n'aura plus de ménagements, me disoit-elle; sa naissance lui donne droit dans votre maison: vous ne pouvez lui en défendre l'entrée, & sa pétulance lui fera regarder cet accès forcé comme un aveu tacite que vous donnez à la recherche qu'il prétend faire de votre fille. Vous voudrez un jour vous y opposer, mais il ne sera plus temps. Si vous lui en parlez alors, il se sera rempli la tête de mille exemples pareils, moins fondés sur l'ordre que sur un abus de ce même ordre. Que lui direz-vous?....

Je sentis la force des raisons qu'elle m'alléguoit: mais, avant de prendre un parti, je voulus sçavoir ce qui se passoit dans le cœur de ma fille.

Votre fille, me dit mon épouse, a au moins

d'avantages auprès de moi, que votre neveu n'en a gagné auprès de vous. Elle a cru me tromper. Elle s'en flatte encore ; mais j'ai découvert deux choſes, dont l'une eſt importante à votre tranquillité, & dont l'autre demande de la prudence pour l'éclaircir entièrement.

Prémiérement, cet enfant n'a nuls ſentiments pour votre neveu. J'ai trouvé dans ſes réponſes à ce ſujet tant de ſincérité, que je n'ai point craint de lui demander comment ce jeune homme avoit pu avoir ſon portrait. Elle en a paru également étonnée & courroucée. Il faut, m'a-t-elle dit, qu'il l'ait pris à mon pere, ou qu'il ait fait copier celui qui eſt entre ſes mains. Voilà ce qui doit nous tranquilliſer ; & la petite perſonne n'a certainement pas pu m'en impoſer.

Ce que vous me dites, répondis-je à mon épouſe, s'accorde aſſez avec ce que m'a avoué mon neveu : mais, ſuivant ce que vous me rapportez, ma fille paroît ignorer la paſſion qu'elle a fait naître, & cependant mon neveu m'a déclaré qu'elle connoiſſoit les ſentiments qu'il avoit pour elle.

Je conviens que cette circonſtance m'allarme comme vous, reprit cette Dame ; mais peut-être cet aveu n'eſt-il que déplacé dans ſon récit. Je

vais ſuivre le détail de mes découvertes, & vous en jugerez. J'ai cru m'appercevoir, ajouta t-elle, que votre fille aimoit; mais quel eſt l'objet de cette tendreſſe, je n'ai pu le ſçavoir. Ses ſoupirs m'ont plus inſtruite que ſes paroles. Comme j'inſiſtois, elle a cru devoir m'avouer qu'elle voyoit une perſonne avec plus de complaiſance que les autres, ſans pouvoir bien démêler ſi ſes ſentiments de prédilection devoient être attribués à l'amour. Je lui demandai alors ſi elle croyoit avoir fait la même impreſſion ſur l'eſprit de la perſonne qu'elle chériſſoit.

Elle m'a répondu qu'elle ignoroit ſon pouvoir à cet égard, mais qu'elle avoit trouvé un jour une lettre fort tendre ſur ſa table, & qu'elle l'avoit ſoupçonnée de cette perſonne. Elle me la remit auſſi-tôt.

Je la pris des mains de ma femme : mais je ne pus, non plus qu'elle, en reconnoître l'écriture.

J'allois ſûrement, continua ma femme, arracher à l'obéiſſance de ma fille le nom de celui qu'elle aime, quand M. de Dorſan, vous ſçachant en affaires, eſt venu m'apporter une lettre de votre neveu, qui nous demande notre conſentement, pour terminer une alliance conſidérable qu'il eſt près de faire dans ſa garniſon.

Notre réflexion se porta sur tous ceux qui vènoient à la maison. J'avòue que Beausson se présenta mille fois à mon imagination; mais, comme je ne lui voyois qu'un empressement ordinaire, je ne m'y arrêtai point; enfin je proposai à mon épouse d'interroger de nouveau sa fille.

Non, Monsieur, me dit-elle : ce seroit mal nous y prendre; le premier pas est fait, cet enfant aura réfléchi sur mes démarches & sur ses réponses, & cette réflexion ne peut la conduire qu'à chercher les moyens de se rendre impénétrable. Croyez-moi, à l'abri de cette premiere ouverture, elle me pensera satisfaite, quand je me taîrai; & bientôt, parce qu'elle ne m'aura pas totalement instruite, elle ne se ménagera point. Il nous sera facile alors, en étudiant ses pas, ses yeux même, de nous satisfaire sur ce point. Je vous avoue que tous mes soupçons s'arrêtent sur M. de Beausson. Nous partons incessamment pour la campagne; c'est-là où je prétends achever de la découvrir.

En effet, quelques jours après, notre voyage fut résolu. Ma femme voulut que Beausson fût de la partie, & se chargea d'annoncer à ma fille que ce cavalier nous accompagneroit. La petite personne reçut cette nouvelle avec une indifférence qui auroit dérangé toutes nos idées, si,

au moment du départ, un air de satisfaction qui éclata sur son visage, en le voyant, ne l'eût trahie.

Nous arrivâmes à ma terre, où je vis bientôt que, quoique Beausson parût avec sa gaieté ordinaire, un trouble secret le dévoroit. Je remarquois que chaque matin il sortoit du Château, & n'y entroit qu'à l'heure où ma fille étoit visible. Je pris le parti de le suivre un jour, & de tâcher d'obtenir qu'il me dévoilât son secret; mais nos amants m'en offrirent eux-mêmes l'occasion.

En effet, le lendemain matin ayant vu sortir ma fille, qui s'enfonçoit dans un petit bois du jardin, je pris la résolution de la suivre. J'allois la joindre, (car elle s'étoit assise & paroissoit rêver profondément) quand je vis Beausson sortir d'un cabinet avec l'air extrêmement abattu. Je soupçonnois un rendez-vous; mais, en accusant l'un de témérité & l'autre d'indiscrétion, je fesois tort & à l'une & à l'autre. Cette promenade, qui me paroissoit concertée, n'étoit qu'un effet du hasard, ou, pour mieux dire, de la situation de leurs âmes.

Beausson, en effet, alloit gagner une allée pour se retirer, quand un bruit que fit ma fille pour tirer un livre de sa poche, obligea ce jeune homme à tourner la tête. Il apperçut sa maitresse,

Il revint sur ses pas, & l'aborda avec un air confus. Quel bonheur, lui dit-il, Mademoiselle, me procure l'avantage de vous trouver en ce lieu? & n'y auroit-il point d'indiscrétion de vous demander le motif qui vous rend si solitaire?

L'agrément de prendre le frais, lui dit-elle, en se levant, m'a fait venir ici, & le plaisir d'être seule un instant regle ma solitude.

Eh, quoi! s'écria-t-il aussi-tôt, auriez-vous quelque sujet de chagrin? Vos yeux semblent encore mouillés de larmes que vous venez de verser.

Je crois que vous vous trompez, lui répondit-elle en baissant la vue; &, d'un air un peu plus gai, sans me paroître plus libre: je vis fort contente, ajouta-t-elle.

Que votre sort est charmant! poursuivit-il, je n'envie point votre satisfaction. Je l'acheterois même aux dépens de la mienne; mais hélas! je n'en ai point ni n'en dois espérer: que vous sacrifierois-je donc?

Je n'entends rien à ce discours, lui dit ma fille.

Je me hasarderois à vous en découvrir le sens, reprit Beausson, si je ne craignois de vous déplaire: mais....

Ce qui vient de votre part, reprit elle, ne me peut déplaire; & ce qui vous intéresse, me touche véritablement.

Ah! charmante la Vallée, reprit l'amant comme un homme étouffé, m'est-il permis d'ajouter foi à ce discours? Il est un mortel d'autant plus digne de vous charmer qu'il vous touche deplus près....

Ma fille, rougissant de fureur, en voyant que Beausson étoit instruit de l'amour de son cousin pour elle, l'interrompit sur le champ. Que prétendez-vous dire, Monsieur, lui dit elle? Sçachez au moins me respecter, & ne point me mettre de moitié dans une ardeur criminelle que je ne protégeai jamais, & que je déteste, depuis que je la connoîs.

Daignez pardonner cette erreur, répondit-il, à un homme qui n'est coupable que par suite de sentiments qui seront peut-être aussi malheureux.

Ma fille, présageant sans doute le dessein de Beausson, & sentant sa foiblesse, se levoit pour s'en-aller, quand cet amant, jaloux de ne pas laisser échapper cette occasion favorable, se précipita à ses genoux, en saisissant une de ses mains.

Oui, je vous adore, belle la Vallée, lui dit-il: la connoissance que j'avois des sentiments de votre cousin, votre portrait que j'ai vu entre ses mains,

& que je croyois qu'il tenoit de votre tendresse; tout, depuis long-temps, me force à un silence rigoureux. Je ne serois peut être pas encore maître de l'enfreindre, si votre vivacité n'avoit daigné rassurer mon inquiétude. L'amour a fait mon crime, daignez permettre qu'il en soit l'excuse. Je sçais que ma fortune ne devroit pas me permettre d'aspirer au bonheur de vous posséder, mais j'ai des espérances...

J'ai des parents, lui dit ma fille en le relevant; c'est à eux à décider de mon sort. Si j'étois libre, je regarderois moins les biens & la figure, que le caractere de la personne qui s'offriroit pour obtenir ma main.

En vain insista-t-il pour obtenir une réponse plus positive, & il n'épargnoit rien de tout ce qui peut fléchir un jeune cœur: mais que la femme est maitresse d'elle-même! ma fille aimoit véritablement Beausson, par conséquent devoit trouver un plaisir parfait à lui faire concevoir quelqu'espérance: néanmoins, rien de tout ce que put employer cet amant véritable, n'eut la force de la faire manquer à son devoir.

Beausson alloit s'éloigner dans le plus vif désespoir, quand ma fille, pour le tranquilliser, crut devoir lui dire: je ne puis vous répondre autre-

ment. Votre ſexe peut parler, le nôtre doit ſe taire, je dépends de mes parents. Je ne vous défends point de les voir. Si votre alliance leur eſt agréable, mon obéiſſance à leurs volontés pourra vous prouver quels ſont mes ſentiments, plus qu'il ne me ſeroit poſſible de le faire aujourd'hui par mes paroles.

Cette ſcene m'avoit pénétré; &, ſans trop ſçavoir ce que j'allois faire ou dire, je m'approchai entre ces deux amants, ſans qu'ils s'apperçuſſent de ma préſence. La néceſſité de ſe ſéparer commençoit à les attendrir; Beauſſon prenoit la main de ſa maitreſſe qui n'ôſoit la lui refuſer, quand je crus devoir y unir la mienne.

Quelle ſurpriſe de la part de l'amant! quelle confuſion du côté de la maitreſſe! Ils étoient tous deux ſans parole & ſans mouvement. Leurs yeux s'interrogeoient & ſe demandoient: qu'allons-nous dire?

Je jouis un inſtant de leur embarras; mais cédant bientôt à toute la tendreſſe que j'avois pour ma fille & à toute l'amitié que je portois à Beauſſon: remettez-vous, mes enfants, leur dis-je. Je connois votre cœur, Beauſſon; je crois ſoupçonner le vôtre, ma fille: je ne demande qu'à vous rendre heureux l'un & l'autre. Soyez-en perſuadés, mes

enfants : mais, ma fille, il s'agit de me parler sans mystere. Pour vous donner plus de facilité, M. de Beausson voudra bien se retirer un instant.

J'avoue que je ne sentois pas ce que cette précaution avoit de mortifiant pour cet amant. Ma fille ne lui avoit point avoué l'effet qu'il avoit fait sur son cœur, & ce que je lui enjoignois paroissoit lui enseigner que j'en doutois moi-même. Il obéit néanmoins; & prenant alors ma fille par la main : ne croyez pas, lui dis-je, que j'aille vous faire un crime d'une rencontre que je sçais être l'effet du hasard. J'estime M. de Beausson : vous n'ignorez pas que je connoîs sa famille : ses qualités personnelles m'en ont fait un ami précieux : ainsi vous pouvez & vous devez même me parler sans détour. Il vous aime; je n'en puis douter, & j'approuve ses desseins : mais l'aimez-vous? Voilà ce qu'il me faut avouer. De la confiance sur-tout; vous devez vous rappeller ma façon de penser à votre égard; oubliez pour un instant que je suis votre pere, & répondez à votre ami.

Je vous cacherois en vain, me dit-elle, que, sans me faire une violence extrême, je n'ai pu déguiser à Beausson une partie de ce que je sens pour lui. Oui, mon pere, je l'aime; & si depuis

quelque temps ma retraite & ma taciturnité ont pu vous causer quelque inquiétude, ne l'attribuez qu'à ces ſentiments que j'étois obligée de dévorer. J'ignorois que la tendreſſe de ce cavalier eût prévenu la mienne. J'avois même lieu de ſoupçonner qu'il ne penſoit point à moi. Le froid qu'il affectoit dans toutes ſes viſites, m'accabloit. Je ne pouvois me découvrir ſans honte, & cette contrainte me jettoit dans un embarras continuel, qui a été la ſource de vos allarmes. Vous voyez maintenant toute ma foibleſſe ; il ne tient qu'à vous de me la faire chérir ou de la rendre l'origine des malheurs de ma vie : mais, quoi que vous décidiez, mon reſpect vous aſſûre de mon obéiſſance.

En finiſſant cet aveu que je n'avois pas eu la force d'interrompre, ma fille jetta ſur moi un coup d'œil qui ſembloit autant demander que craindre ma réponſe.

Je vous l'ai dit, ma fille, répliquai-je en l'embraſſant, j'approuve vos ſentiments pour Beauſſon, & je ſuis charmé de ceux qu'il a conçus pour vous : je veux les couronner. Ne doutez pas de ma ſincérité : mais je ne puis tout-à-coup céder à ma bonne volonté. Il eſt un cœur que vous avez touché, & que je dois ménager. Votre

cousin, en un mot, me prescrit seul de retarder votre bonheur.

Je me rendis alors avec ma fille à la chambre de mon épouse, à laquelle je fis part de mes nouvelles découvertes : elle en fut enchantée; mais rien ne put lui faire goûter cet esprit de ménagement que je croyois nécessaire pour mon neveu.

Que craignez-vous, me dit-elle, ou qu'espérez-vous? Devez-vous permettre à votre neveu de conserver quelqu'espoir ? Plus vous doutez qu'il perde les sentiments qu'il a eu l'audace de concevoir pour votre fille, & moins il doit trouver en vous de foiblesse. Brusquez cette occasion, je vous prie ; c'est en lui enlevant l'espoir qu'on peut le rendre à la raison ; un feu qui n'a plus d'aliments, jette quelques flammes, qui ne font qu'avancer sa fin.

Je sentois toute la solidité de ce raisonnement, & j'étois fermement résolu de presser l'union de Beausson avec ma fille. Je voulois qu'on l'appellât à l'instant pour lui faire part de la décision que nous venions de former, quand mon épouse m'apprit que, n'ayant pu soupçonner qu'il nous seroit nécessaire à la campagne, elle l'avoit prié de se rendre aussitôt à Paris pour y rece-

voir mon frere qui devoit y arriver dans le jour.

Je fus d'autant plus mortifié de ce départ précipité, que ce jeune homme ne pouvoit être qu'allarmé de la converſation ſecrette que je venois d'avoir avec ma fille ; je me flattois de le tirer de peine à mon retour : mais l'ordre des propres affaires de Beauſſon devoit retarder ce contentement, que mon amitié étoit impatiente de lui donner.

Nous partîmes peu d'heures après pour nous rendre nous-mêmes à Paris. Nos enfants, qui nous avoient accompagnés dans ce voyage, revinrent avec nous. L'aîné m'avoit enchanté ; je n'avois jamais vu dans un jeune homme un eſprit ſi ſatisfait de lui-même. J'avois de plus fait attention que ſon humeur n'étoit jamais plus agréable, plus enjouée que les jours où j'envoyois à Paris & ceux auxquels mes commiſſionnaires revenoient ; je me doutois qu'il avoit quelque liaiſon d'amitié qui pouvoit opérer ces renouvellements de plaiſir, quand il recevoit des lettres. Je lui en avois parlé pluſieurs fois : mais il me répondoit ordinairement d'un air badin, que, ſi ſa joie ne me feſoit point de peine, je ne devois pas le preſſer de m'en découvrir le motif. L'inſtant viendra bientôt, me dit-il le jour

de notre départ, que je ferai contraint de vous ouvrir mon cœur à ce sujet.

Comme je ne voyois rien dans toute sa conduite qui dût m'allarmer, je le laissois tranquille, & la suite prouvera que je n'avois point tort; en effet, il aimoit, & il étoit aimé, & cet amour ne pouvoit que mériter mon approbation: mais il étoit dit que, malgré tous les soins que j'apportois pour acquérir la confiance de mes enfants & de mes neveux, je ne devrois jamais qu'à d'autres la connoissance de leurs sentiments.

En arrivant à Paris, je trouvai mon frere qui venoit pour me consulter sur l'établissement de son fils l'Officier. Le jeune Militaire étoit digne de la part que je prenois à sa fortune. Car, si l'on excepte un orgueil insupportable, il étoit doué de mille belles qualités, que ce seul défaut avoit souvent la force d'obscurcir.

Je me rendis avec mon frere chez M. de Dorsan, pour avoir de ce Seigneur des éclaircissements sur ce projet. Monsieur le Comte nous répondit qu'il connoissoit la personne dont il étoit question, que Mademoiselle de Sélinville étoit riche & aimable. Nous envoyâmes donc à mon neveu notre consentement, que M. de Dorsan, qui devoit se rendre au Régiment, se chargea de

lui remettre, en nous aſſurant que ſa préſence ne nuiroit point aux affaires de ce jeune homme. Nous engageâmes Monſieur le Comte de ramener les nouveaux mariés à Paris, lors de ſon retour: ce qu'il nous promit.

Cette affaire ne fut pas terminée, que je ſongeai aux moyens de communiquer à Beauſſon & les ſentiments de ma fille & la réſolution que, d'accord avec ma femme, j'avois priſe à ce ſujet: mais j'appris que des affaires perſonnelles & importantes l'avoient obligé de partir pour la Province, & qu'on ne l'attendoit que dans quelques jours.

Pendant cet intervalle, je fus étonné de ne point voir mon neveu paroître à la maiſon, ſur-tout pendant le ſéjour qu'y feſoit ſon pere; en effet, ce pere tendre, qui aimoit ſincèrement ſes enfants, me paroiſſoit touché de ce que, depuis ſon arrivée, ſon fils lui avoit à peine accordé un quart-d'heure d'entretien. Le chagrin de mon frere m'étoit ſenſible; mais j'avois d'autres ſujets d'inquiétude ſur le compte de ce jeune homme, qui me tourmentoient bien davantage. L'abſence de Beauſſon me mettoit dans le cas de ne pouvoir me confier à perſonne. Dans cet état, je réſolus de parler à mon neveu directement; &, pour y parvenir,

parvenir, j'ordonnai un jour de me réveiller le lendemain de si bonne heure, que je pusse le trouver encore au lit. Cela fut exécuté.

Quelle est donc votre conduite, lui dis-je? Ni votre pere, ni moi, nous ne vous voyons plus. Conserveriez-vous encore une flâme dont la honte vous empêcheroit de soutenir notre présence?

Non, mon oncle, me dit-il. Daignez même m'épargner un reproche dont les charmes de ma cousine sont seuls l'excuse. Vos conseils ont fait une impression sur moi à laquelle je ne me croyois pas capable d'obéir. Je rends justice à votre fille: mais je lui suis infidèle.

Est-ce être infidèle, repris-je vivement, que de devenir raisonnable? mais, si je prends bien le sens de votre discours, un autre objet vous captive: en êtes-vous aimé?

Oui, mon oncle, répondit-il, & votre fils aîné, aime dans la même maison.

Apprenez-moi quels sont les objets, lui dis-je, qui vous ont enchaînés l'un & l'autre, & vous verrez, par mon zèle à avancer votre bonheur, que, sans des raisons aussi puissantes que celles qui me commandoient alors, je ne me serois jamais opposé à vos premiers desirs.

C'est aux Demoiselles de Fécour, que nous

adressons nos vœux, me répondit-il. La mort de leur tante les rend immensement riches. Mon cousin peut être heureux; mais moi, que dois-je espérer? Vous connoissez Fécour, & je n'ai ni bien ni établissement. Tranquilisez-vous, lui dis-je, je ne ménagerai rien pour vous rendre content. Mais je sçais que vous avez le portrait de ma fille. Il faut me le remettre: je le dois à Beausson, que je lui destine pour époux.

Il ne balança point à me le rendre, en m'apprenant que ce portrait avoit été tiré sur celui que j'avois dans mon cabinet; & que le hasard lui avoit fait trouver. Il m'avoua aussi que c'étoit lui qui avoit écrit à ma fille; mais que, tant par crainte de lui déplaire, que de peur que cette démarche ne vînt à ma connoissance, il s'étoit servi d'une main étrangere pour copier sa lettre.

On juge aisément combien cette conversation eut de charmes pour moi. Je retrouvois mon neveu tel que je le desirois, & je ne désespérois pas de le rendre heureux. Je le quittai, en l'assurant que j'allois faire tous mes efforts pour décider Fécour en sa faveur.

Je fis appeller mon fils, qui, sans détour me fit l'aveu de sa passion. Il m'ajouta que M. & Mademoiselle Fécour l'approuvoient; & après

quelques reproches sur sa discrétion déplacée à mon égard, je l'assurai que je serois toujours prêt à remplir des desirs aussi légitimes.

Comme je parlois à mon fils des arrangements à prendre pour son établissement, on annonça M. Beausson, qui venoit m'apprendre que l'embarras d'un procès important l'avoit empêché de venir nous voir depuis notre retour.

Je viens de le gagner, ajouta-t-il, & je me vois forcé de me rendre en Province, pour faire exécuter l'arrêt qui me remet en possession d'une partie des biens de mon oncle. Cette faveur ne m'est précieuse qu'autant que vous me permettrez de l'offrir à Mademoiselle votre fille. Vous m'avez permis l'espérance, daignez me la confirmer.

Je ne balançai pas à rassurer cet amant qui avoit toute mon estime. Je fus même enchanté de voir mon fils lui sauter au cou, & le traiter de beau-frere. Je crus voir la preuve d'un bon naturel dans cette sensibilité de mon fils pour le bonheur d'un ami, & elle me fit plaisir.

M. de Beausson me demanda la permission de saluer & ma femme & ma fille. Je le conduisis à l'appartement de mon épouse, & j'ordonnai d'y faire venir sa maitresse.

M. de la Vallée, dit-il, en abordant ma femme,

a daigné flatter une passion trop belle pour que je doive craindre de vous en montrer l'ardeur. J'aime Mademoiselle votre fille. Tant que je me suis cru un rival que la reconnoissance m'obligeoit de considérer, j'ai gardé le silence. Je m'étois allarmé vainement. Je connois mon erreur, & le premier fruit de ma connoissance est d'oser vous prier, en apprenant ma témérité, de consentir à mon espérance.

Le bonheur de ma fille, répondit ma femme, sera toujours la règle que je suivrai pour son établissement. Je sçais que son cœur est à vous. Vous voyez ce que cette découverte m'ordonne. Je ne doute point de sa constance, & cette constance décide votre espoir, qu'il me sera toujours flatteur de voir accomplir.

On sent que ce commencement d'entretien lia une conversation entre ma fille & son amant, dans laquelle, tout ce que la tendresse peut inventer, fut répandu avec les grâces que deux personnes gaies, spirituelles & libres donnent à tout ce qu'elles disent. Beausson étoit au désespoir d'être contraint de partir; mais il ne pouvoit s'en dispenser. Comme nos amants étoient près de se séparer, j'approchai de ma fille, & je lui donnai son portrait que mon neveu m'avoit remis. Voilà,

lui dis-je, une restitution qu'on vous fait : il ne tient qu'à vous, ma fille, d'en disposer. Elle sentit à merveille le sens de mes paroles, & cette peinture passa aussi-tôt dans les mains du fortuné Beausson, qui, nous ayant tous embrassés, alla se disposer pour son voyage. Il nous promit de revenir au plutôt; & je l'assurai que je ne mettrois à son bonheur que les délais nécessaires pour ses arrangements.

Je communiquai à ma femme les sentiments de mon fils & de mon neveu pour les Demoiselles de Fécour; & après avoir pris nos mesures de concert, le lendemain je rendis visite au pere de ces filles. Je n'eus point de peine à résoudre avec lui l'hymen de mon fils & de sa fille : mais le mariage de mon neveu étoit un article plus délicat. Cependant, après bien des difficultés, nous convînmes que je céderois mon intérêt dans les Fermes à mon fils en faveur de son union avec Mademoiselle de Fécour, & que Fécour feroit le même avantage à celle de ses filles qui devoit épouser mon neveu.

Ce double article une fois conclu, on se disposa à faire la solemnité du double mariage. Mon fils demeurant chez moi, mon neveu prit une maison, & manda son frere, qui se rendit à Paris

avec sa femme, qui joignoit beaucoup d'attraits à un bien capable de soutenir noblement un Officier.

Ma joie étoit parfaite, quand l'ascendant cruel de mes neveux pour la fatuité vint en arrêter toute la douceur. En effet, le cadet ne fut pas plutôt arrivé que les deux freres se rendirent chez moi pour me faire visite. La tendresse de leur pere ne lui permit pas d'attendre leurs hommages; il descendit dans mon appartement pour les embrasser. Il entra & courut à eux; mais à peine daignerent-ils répondre à ses avances. Aveuglés, sans doute par leur fortune, & comparant les broderies qui les couvroient avec la noble simplicité des habits de mon frere & de leur pere, ils eurent presque l'audace de le méconnoître.

Je ne répéterai point cette révoltante entrevue, dont j'ai donné une idée superficielle dans le commencement de ma premiere partie. La singularité de cette scène ne m'a pas permis d'attendre pour la placer dans son lieu. D'ailleurs, j'ai pour excuse qu'elle servoit de preuve aux abus énormes que je combattois alors, & cette raison suffit pour me disculper de la faute commise en prévenant les temps.

Je me contenterai seulement de dire ici, que,

ſi le chagrin que me cauſa l'égarement de ces jeunes gens, ne ſe manifeſta alors que par mille ironies, je n'employai ce ton que comme plus propre à faire goûter des vérités qui combattoient l'orgueil, paſſion la plus favoriſée dans ce ſiecle.

En effet, l'expérience m'a appris qu'on corrige moins un écart en bruſquant le caractere de celui qui s'y eſt livré, qu'en maſquant la ſageſſe ſous un léger badinage. Le devoir auquel mes neveux venoient de manquer étoit trop ſacré, pour que je ne tâchaſſe pas de les y faire rentrer; mais leurs eſprits vifs & bouillants ſe ſeroient révoltés en les butant de front, lorſque mes froides ſaillies les ramenerent inſenſiblement. Mais ce changement fut de peu de durée; car leur fortune ne fut pas établie, qu'ils changerent de nom & dépouillerent en même temps les ſentiments de la Nature: la vue de leur pere les humilioit, parce qu'il ne donnoit pas dans le faſte; & je les mortifiois, parce que ma préſence étoit un reproche ſecret du beſoin qu'ils avoient eu de moi. Je dis ceci en paſſant, pour n'y plus revenir.

J'avois écrit à Beauſſon le bonheur qui alloit de nouveau combler ma fortune; je me flattois qu'il ſe rendroit à Paris pour en être témoin: mais, le

jour pris pour cette fête, j'appris qu'il étoit tombé dangereusement malade.

Quoique cette nouvelle m'affligeât sensiblement, je crus, de concert avec ma femme, ne devoir rien déranger des arrangements pris, & devoir même cacher cet accident à ma fille. Mais par un pressentiment intérieur qui semble inséparable d'un vif amour, elle ne porta, dans toute la fête qui accompagna le double hymen, qu'un esprit distrait & mélancolique. Malgré mon silence, elle devina ce que je lui cachois, & la crainte de la trop allarmer, m'obligea de lui confier l'état dans lequel étoit Beausson. Elle me pria d'envoyer au plutôt quelqu'un de confiance pour avoir des nouvelles certaines de sa maladie. Je priai l'Officier d'accompagner son pere qui retournoit en Champagne, & je l'engageai à ne point quitter le malade.

Assurez-le, lui dis-je, que, dès que je pourrai quitter Paris, j'irai moi-même le voir, & que je lui conduirai sa maitresse, s'il ne peut venir avant mon départ.

Mon frère & son fils étant partis, ils m'écrivirent peu de jours après, qu'à leur arrivée ce jeune homme étoit dans un état désespéré : mais

que les nouvelles qu'ils lui avoient apportées de la conſtance de ma fille & de ma perſévérance dans mes bontés pour lui, avoient fait un tel effet ſur ſa ſanté que chaque jour il reprenoit ſes forces, & qu'on ne doutoit plus qu'il ne fût bientôt totalement rétabli.

Nous partîmes quelque temps après pour ma terre qui ſe trouvoit voiſine des biens dans leſquels venoit de rentrer M. de Beauſſon. Le jour de notre arrivée, il ſe rendit au Château, où il épouſa ma fille. Si j'étois aimé dans ma terre, ſon nom y étoit également chéri; ce qui rendit la pompe de ce mariage auſſi ſolemnelle que le lieu pouvoit le permettre.

Si l'on a bien exactement ſuivi ma vie juſqu'à cette époque, on a du voir que j'avois reçu les faveurs de la fortune comme des biens ou dûs ou conquis. Je n'avois fait nulle réflexion ſur la main qui les diſtribue à qui & quand il lui plaît. Doit-on en être étonné? Frappé continuellement d'une ſucceſſion rapide de proſpérités, mon eſprit en étoit ébloui; il n'avoit point l'inſtant néceſſaire pour y faire attention. Il étoit temps que quelque choſe d'extraordinaire me rappellât à moi-même, & même malgré moi. Car, quoique dégagé de tout embarras, j'étois trop enivré d'un charme

toujours renaiſſant, pour me donner la liberté de voir. Il me falloit un objet étranger pour me déciller les yeux. Je vais le trouver, & c'eſt-là la ſource du commencement de mon vrai bonheur.

Il me reſtoit un fils à établir qui entroit dans ſa ſeizième année. Ses talents étoient bornés ; mais un eſprit juſte, une réflexion ſolide, un caractere ſérieux & au-deſſus de la diſſipation me charmoient. J'avois mille projets ſur lui ; je crus qu'après l'établiſſement de ſon frere & de ſa ſœur, il étoit temps de les lui communiquer pour me régler ſur ſon inclination.

Mon fils, lui dis-je un jour, vous êtes ſeul maintenant qui réclamez mes ſoins. Les biens que je dois vous laiſſer, vous aſsûrent un état d'aiſance auquel l'oiſiveté même ne peut nuire. Mais qu'eſt-ce qu'un homme oiſif? Un citoyen inutile, un fardeau à charge à la terre, à ſoi-même & aux autres. Telle eſt l'idée que vous devez vous former d'une perſonne qui paſſe ſa jeuneſſe ſans rien faire. On n'y penſe pas à votre âge. Je n'étois pas deſtiné comme vous à de grands emplois. Je n'y fus pas formé de bonne heure : que ne m'en a-t-il point coûté, quand, dans un temps où tout doit être appris, je dus commencer les éléments de tout ! Inſtruit par cette expérience, je veux vous

mieux guider. Choisissez l'état qui vous conviendra ; la finance, la robe, l'épée, cela m'est indifférent : mais que je sçache votre résolution.

Je voudrois entrer dans vos vues, me dit-il ; je me vois à regret obligé de m'en éloigner. Le respect seul a pu jusqu'à présent me forcer au silence ; & ma mere, confidente de mes inclinations, a cru devoir m'empêcher de vous découvrir mes desirs. Je sçais que la fortune peut me favoriser ; mais ses biens n'ont point d'attraits pour moi. L'amour n'a pas plus de force sur mon cœur. La retraite & le célibat ont toute mon envie.

Que dites-vous, m'écriai-je ? Quoi ! ma femme entre dans vos idées ? Mais vous, mon fils, connoissez-vous bien ce genre de vie, où l'homme, tout entier à son état & aux autres, n'est plus à soi que pour se combattre ? Il ne peut se vaincre qu'en se contrariant sans cesse ; & s'il fléchit, il devient malheureux. Mille périls nouveaux se succéderont & paroîtront se lever sous vos pas. Mille vertus auront peine à vous soutenir, quand le moindre défaut vous renversera infailliblement. En un mot, regardez le Cloître comme un petit monde, d'autant plus dangereux qu'il est plus resserré. Les troubles, les agitations, les passions de ce dernier, que vous semblez vouloir éviter

en vous enterrant dans le premier, s'y reproduisent & y germent avec d'autant plus de force qu'elles y sont plus couvertes. L'envie s'y couvre, comme à la Cour, du voile de l'amitié : l'ambition s'y déguise sous le masque de l'humilité. Tout y est fard, tout y est ruse, comme dans le monde; on peut n'y pas donner dans ces excès, j'en conviens : mais, si vous avez le bonheur de les éviter, êtes-vous sûr de ne pas éprouver leur fureur. L'homme est homme par-tout; voilà ce que vous devez penser : la foiblesse est inséparable de son être; les défauts que vous ne reconnoîtrez pas en vous, doivent vous faire craindre les suites qu'ils peuvent produire dans les autres contre votre intérêt. Pesez ces réflexions, mon cher fils : la seule tendresse me les dicte; mais ne croyez pas que jamais je prétende gêner vos inclinations. Consultez votre mere, interrogez-vous vous-même, & je consentirai à tout ce qui vous paroîtra propre à procurer votre félicité que j'ambitionne de faire.

Je tentai souvent, malgré mes promesses, de détourner mon fils d'une résolution qui me fesoit trembler; mais rien ne fut capable de changer ses sentiments. Je fus donc forcé de le laisser partir; & peu de temps après, il commença son temps

d'épreuves. L'amitié que j'ai toujours eue pour mes enfants, m'engagea à passer cette année à la campagne. Je l'allois voir fréquemment, & je ne cessois de lui faire valoir les périls que je voyois dans un dessein que j'attribuois à son opiniâtreté. Il est vrai que le commerce que j'eus pendant cet intervalle avec ces reclus, me porta presque à changer de sentiment sur leur compte. Je dus même à leur conversation quelques légeres réflexions sur mes premieres années. Mais enfin, je n'en étois pas moins opiniâtré à traverser le projet de mon fils, qui consomma son sacrifice avec une générosité qui surprit autant qu'elle charma l'assemblée.

J'avois réuni ma famille, pour assister à cette cérémonie; M. de Dorsan avoit eu la bonté de s'y rendre avec la sienne, & quoique personne ne pût refuser des larmes à la jeunesse & à la beauté de la victime, sa fermeté trouva bientôt le moyen de les essuyer. Ce ne fut qu'après la cérémonie qu'il donna quelque chose à la nature, & encore ne fut-ce qu'au moment de notre départ.

Je me rendis à ma terre, où, plein des réflexions que ce spectacle m'avoit causées, je commençai

à porter férieufement les yeux fur cette efpece d'infenfibilité dans laquelle j'avois vécu jufques-là fur les affaires du falut. J'en compris l'importance à la vue de ce que cet objet avoit fait faire à mon fils. J'aurois voulu pouvoir me décider à vivre auprès de ce cher enfant; je compris que fon voifinage me feroit utile, & je fentois même que fa préfence m'étoit néceffaire; mais je n'ofois propofer à ma femme de s'enterrer dans une Province.

Nous revînmes tous à Paris. J'y achevai d'arranger mes affaires avec mes enfants. Je les voyois tous dans une pofition heureufe, & moi dans une opulence confidérable & libre de tout embarras. Je n'étois pas hors de ce tracas, que mon idée de retraite vint me tourmenter de nouveau. Tout me portoit à la remplir; mon époufe me paroiffoit feule un obftacle invincible. Je craïgno isque, faite au grand monde, elle ne regardât mon projet que comme une folie, plus à méprifer qu'à fuivre: mais il étoit dit que l'amour & la fortune s'accorderoient en ma faveur jufques dans les moindres chofes pour contenter mes defirs.

Je n'ofois donc déclarer mes idées, quand mon aimable femme, me voyant un jour plus rêveur

qu'à l'ordinaire, crut m'en demander le motif. Je balançois : & guidé par mes craintes, qui croissoient à proportion qu'elle me pressoit davantage, j'allois, je crois, la refuser, quand ses larmes me forcerent à rompre le silence.

Tendre épouse, lui dis-je, prenez pitié de mon embarras, & ne m'obligez pas à le découvrir. Cette connoissance ne peut que vous faire peine. Vous m'êtes également chere, je vous aime avec la même ardeur....

A quoi bon ce préambule, & que m'annonce-t-il, me dit-elle? Doutez-vous de ma tendresse, & puis-je soupçonner la vôtre? Pourquoi donc ne suis-je plus digne de votre confiance?

Vous l'avez toute entiere, lui répondis-je; & si je pouvois augmenter les preuves que vous avez de ma déférence à vos volontés, je le ferois volontiers. Mais vous le dirai-je? Cette déférence même fait aujourd'hui mon supplice. Accoutumée à figurer dans le grand monde, vous y devez vivre, & la retraite commence à avoir des attraits pour moi. J'envisage la rapidité avec laquelle la fortune m'a prodigué ses faveurs. Elle m'a surpris, & en m'étonnant elle a ravi toute mon admiration. Seule elle a eu mes vœux & ma reconnoissance

jusqu'ici. Je ne les ai point montés plus haut. L'acte généreux que mon fils vient de faire, m'a ouvert les yeux. Il a porté un certain trouble en mon âme, dont je ne pouvois prévoir la fin. J'ai cru entrevoir ce que le Ciel exigeoit ; je voudrois le remplir. Le bruit & le tumulte de la Ville m'y paroissent moins propres que la douce tranquillité qu'on goûte à la campagne : & quand je desire de vivre en Province, la crainte de vous déplaire ou de vous gêner me retient à Paris.

Non, cher époux, me dit cette Dame adorable, le dessein que vous avez pris ne me fâche point. Par-tout où vous serez, mon bonheur sera parfait.

Je la priai de ne pas contraindre ses inclinations avec un homme qui n'auroit jamais d'autre félicité que celle qu'elle partageroit : mais elle me déclara que le séjour de la Ville n'avoit jamais eu d'attraits pour elle ; & que, pendant son veuvage, elle demeuroit presque toujours en Province : (ce qui s'accordoit parfaitement avec la rareté que ses fréquentes absences m'avoient forcé de mettre dans les visites que je lui avois rendues avant notre mariage).

Nous nous arrangeâmes donc de concert, & après

après avoir cédé ma maiſon à mon fils-aîné, qui poſſédoit déjà mon emploi, nous nous rendîmes dans ce lieu, où, depuis plus de vingt ans, nous menons une vie heureuſe & tranquille.

Chaque jour je vois ma famille proſpérer & s'aggrandir. M. le Comte de Dorſan, auteur de ma fortune, a la bonté de venir ſouvent nous viſiter. L'aimable Dorville, qu'il a épouſée, eſt intimement liée avec ma femme, & c'eſt dans cette ſociété charmante que nous goûtons un bonheur que je n'ai jamais trouvé dans le tumulte du grand monde.

C'eſt ici que j'ai commencé mes Mémoires; c'eſt ici que je les continue avec la même ſincérité. Si j'avois été capable de manquer à la vérité, j'aurois tâché de dérober au public la connoiſſance de l'ingratitude de mes neveux, qui, ſans reſpecter les loix de la nature ni celles de l'honneur, méconnoiſſent leur pere, & ont oublié les bienfaits de leur oncle.

Cette épreuve, toute ſenſible qu'elle doive être, n'altere point mon repos. J'en gémis pour eux, ſans en être plus agité.

On a dû le reconnoître : perſonne n'a pouſſé la fortune plus loin; mais qu'étois-je alors? Un

cœur tyrannisé de desirs, qui ne sentoit point son malheur, parce qu'il n'y fesoit point attention : mais ici les souhaits sont étouffés ; & je suis heureux, parce que je vois plus clairement mon bonheur. C'est, je crois, la seule félicité qui puisse satisfaire l'homme véritablement raisonnable.

Fin du huitieme Volume.

Il s'excuse, il a eu des affaires indispensables; il se met à ses genoux, il soupire: on ne boude plus. Autre à-compte.

Et ainsi d'à-compte en à-compte, qu'elle lui distribue petit-à-petit, qu'elle fait durer plus ou moins. Il est enfin temps de vous payer tout-à-fait, lui dit elle: je vous ai disputé mon cœur autant que je l'ai pu; mais il est juste que vous l'ayez, je vous le dois tout entier; je vous le donne, & je vous aime. Vous m'aimez! s'écrie-t-il. Ah! vous me ravissez! est-il bien vrai?

Oui, je vous aime... mais prouvez-le moi donc?... En faut-il d'autres preuves que ce que je vous dis? Oui, Madame; vous ne me donnez pas tout ce qui m'est dû: vous me payez mon cœur, mais vous ne m'en payez pas les intérêts, ajoute-t-il, en lui serrant les mains qu'elle lui permet de baiser mille fois, pendant qu'elle lui dit: eh bien! vos intérêts, les voilà: êtes vous content? Il ne répond rien; car elle est bien loin de son compte; mais elle y viendra. Rien ne va si vîte que le paiement de ces intérêts-là, quand il est une fois commencé.

Si pourtant elle ne l'acheve pas, si elle refuse de le consommer, elle gardera long-temps son créancier.

Si elle le consomme, serviteur à la débitrice; la chance tourne; c'est elle qui devient la créanciere, & le tout finit par une banqueroute qui la déshonore, quoique ce soit elle à qui on la fasse.

¶ Il y a bien de la différence entre un homme fier, & un homme glorieux.

La fierté part d'un sentiment noble & louable: c'est une vertu, quand elle est réglée; ce n'est qu'un vice, quand elle ne l'est pas.

Mais la vaine gloire est toujours un ridicule.

On peut dire à un homme: vous êtes trop fier; mais on ne lui dit point: vous êtes trop glorieux; parce que c'est dire une injure, c'est l'appeller fat.

Il sied bien à un homme d'être fier dans de certaines occasions; il n'y a point d'occasion où il ne se dégrade, quand il est glorieux.

Ordinairement même, le glorieux n'est pas fier. L'homme fier veut être intérieurement content de lui. Il suffit au glorieux d'avoir contenté les autres: c'est assez pour lui que ses actions paroissent louables. L'autre veut que les siennes le soient à ses yeux même.

En un mot, l'homme fier a du cœur: le glorieux n'a que l'orgueil de persuader qu'il en a. L'un a de vraies vertus dans l'âme: l'autre en

joue qu'il n'a pas, & qu'il ne se soucie pas d'avoir.

L'un a du plaisir à être honnête-homme : l'autre voudroit bien souvent s'exempter de faire comme s'il l'étoit. Il ne tient pas à la probité, il tient à l'honneur qu'elle procure. Aussi en manque-t-il dans mille petits détails qu'on ne sçait point. L'homme fier est un bon ami ; c'est à vous personnellement que son amitié s'adresse.

Le glorieux n'est ami de personne ; & quand il paroît le vôtre, ce n'est pas vous qu'il aime ; c'est votre rang, c'est votre fortune, c'est l'éclat qui vous environne, & l'estime où vous êtes dans le monde : c'est-à-dire qu'il vous aime comme riche, comme grand Seigneur, comme puissant, comme accrédité, comme honoré des autres, & jamais comme homme qu'il estime & qui lui plaît. Vous n'êtes rien pour lui ; vous ne valez pas votre habit ; il l'aime mieux que vous, quand il est magnifique.

Distinguez pourtant le fanfaron du glorieux : on prendroit souvent le glorieux pour un fanfaron ; mais l'homme qui n'est que fanfaron, peut être un très-honnête-homme ; il peut avoir toutes les vertus qu'il vous montre : son défaut, c'est de les

avoir avec faste, de vouloir les rendre étonnantes; & quelquefois il a dans l'âme de quoi pouvoir les rendre telles, de quoi tenir tout ce qu'il promet: c'est seulement dommage qu'il le promette. Il peut être respectable dans le fond, pendant qu'il est un fanfaron dans la forme: il n'a quelquefois tort que dans les manieres.

Fin du neuvieme Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

Le Paysan parvenu, ou *les Memoires de M***. Premiere Partie.* Pag. 1
Seconde Partie. 85
Troisieme Partie. 176
Quatrieme Partie. 271
Cinquieme Partie. 350
Sixieme Partie. 429
Septieme Partie. 514
Huitieme & derniere Partie. 602

Fin de la Table.

00100408

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016